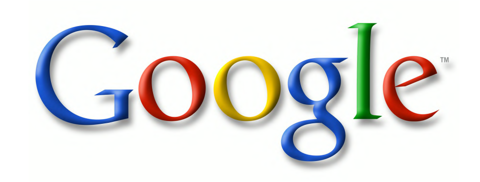



3 3433 00605446 8


ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Bancroft







# ŒUVRES

DE

# CONDORCET.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

# ŒUVRES

DE

# CONDORCET

publiées par

A. CONDORCET O'CONNOR,
Lieutenant-Général

ET M. F. ARAGO,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

TOME SIXIÈME.

PARIS.
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1847.

# MÉLANGES
# DE LITTÉRATURE
ET DE
# PHILOSOPHIE.

---

TOME III.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

# DE L'ESPRIT HUMAIN.

# RAPPORT

FAIT A LA

# CONVENTION NATIONALE,

DANS SA SÉANCE DU 13 GERMINAL AN III

(2 avril 1795),

AU NOM DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

PAR P. C. F. DAUNOU,

Représentant du Peuple;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Votre comité d'instruction publique m'a chargé de vous proposer d'acquérir, sur les fonds mis à la disposition de la commission d'instruction, trois mille exemplaires d'un ouvrage posthume de Condorcet, intitulé : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

C'est un livre classique offert à vos écoles républicaines par un philosophe infortuné. Le perfectionnement de l'état social y est partout désigné comme le but le plus digne de l'activité de l'esprit humain; et vos élèves, en y étudiant l'histoire des sciences et des arts, y apprendront surtout à chérir la liberté, à détester et à vaincre toutes les tyrannies.

C'est au moment où Condorcet disparut de cette assemblée, qu'il commença cet ouvrage; il cessa de vivre après l'avoir terminé. Il avait entrepris d'abord une apologie de sa conduite politique : bientôt il abandonna, il dédaigna peut-être ce travail qui eût été alors inutile, et qui serait superflu aujourd'hui. Tandis que ses ennemis dévastaient la France, il se vengeait d'eux en l'éclairant, et en élevant aux vérités les plus utiles un monument plus stable que la puissance de ses oppresseurs, plus durable même que le souvenir de leurs forfaits. On lira ce livre de Condorcet, lorsqu'on ne saura plus que Robespierre, dans son discours du 18 floréal, insultait lâchement au malheur d'un philosophe trop connu par ses travaux philanthropiques, trop signalé dans l'Europe par ses opinions républicaines, pour n'avoir pas été désigné par les royalistes aux poignards et aux outrages de l'anarchie.

Il convient de vous faire observer, citoyens, que Condorcet a composé cet ouvrage dans un tel oubli de lui-même et de ses propres infortunes, que rien n'y rappelle les circonstances désastreuses dans lesquelles il écrivait. Il n'y parle de la Révolution qu'avec enthousiasme, et l'on voit qu'il n'a considéré sa proscription personnelle que comme un de ces malheurs particuliers presque inévitables au milieu d'un grand mouvement vers la félicité générale. Dans le dernier chapitre, où il traite des progrès futurs de l'esprit humain, il ne sait concevoir que des espérances, et les dernières lignes de ce chapitre, les seules qui soient relatives aux attentats

dont il était la victime, ne sont encore que l'expression vive des consolations, j'ai presque dit du bonheur dont il jouissait, en présageant les nouveaux triomphes de la raison et du patriotisme.

Votre comité d'instruction n'eût pas excédé la mesure des pouvoirs que vous lui avez confiés, en arrêtant l'acquisition de trois mille exemplaires de cet ouvrage sur les fonds mis à la disposition de la commission exécutive; mais il a pensé que vous aimeriez à rendre vous-mêmes, à la mémoire d'un de vos collègues, non ces éclatants hommages que la postérité seule a le droit de décerner, mais un simple et utile témoignage de votre estime et de vos regrets.

A la suite de ce rapport, la Convention nationale a rendu le décret suivant :

ARTICLE PREMIER.

La commission exécutive de l'instruction publique acquerra, sur les fonds mis à sa disposition, trois mille exemplaires de l'ouvrage posthume de *Condorcet*, intitulé : *Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

ART. II.

Le comité d'instruction publique est tenu de veiller à ce que ces trois mille exemplaires soient distribués, savoir, un exemplaire à chacun des représentants du peuple, et les autres dans toute l'étendue de la République, de la manière la plus utile à l'instruction.

## AVERTISSEMENT

### DES ÉDITEURS DE L'AN III.

(1795.)

Condorcet, proscrit, voulut un moment adresser à ses concitoyens un exposé de ses principes et de sa conduite comme homme public. Il traça quelques lignes; mais prêt à rappeler trente années de travaux utiles, et cette foule d'écrits où, depuis la révolution, on l'avait vu attaquer constamment toutes les institutions contraires à la liberté, il renonça à une justification inutile. Étranger à toutes les passions, il ne voulut pas même souiller sa pensée par le souvenir de ses persécuteurs; et dans une sublime et continuelle absence de lui-même, il consacra à un ouvrage d'une utilité générale et durable, le court intervalle qui le séparait de la mort. C'est cet ouvrage que l'on donne au-

jourd'hui; il en rappelle un grand nombre d'autres, où dès longtemps les droits des hommes étaient discutés et établis; où la superstition avait reçu les derniers coups; où les méthodes des sciences mathématiques, appliquées à de nouveaux objets, ont ouvert des routes nouvelles aux sciences politiques et morales; où les vrais principes du bonheur social ont reçu un développement et un genre de démonstration inconnu jusqu'alors; où enfin on retrouve partout des traces de cette moralité profonde qui bannit jusqu'aux faiblesses de l'amour-propre, de ces vertus inaltérables, près desquelles on ne peut vivre sans éprouver une vénération religieuse.

Puisse ce déplorable exemple des plus rares talents perdus pour la patrie, pour la cause de la liberté, pour les progrès des lumières, pour leurs applications bienfaisantes aux besoins de l'homme civilisé, exciter des regrets utiles à la chose publique! Puisse cette mort, qui ne servira pas peu, dans l'histoire, à caractériser l'époque où elle est arrivée, inspirer un attachement inébranlable aux droits dont elle fut la violation! C'est le seul hommage digne du

sage, qui, sous le glaive de la mort, méditait en paix l'amélioration de ses semblables; c'est la seule consolation que puissent éprouver ceux qui ont été l'objet de ses affections, et qui ont connu toute sa vertu.

Plusieurs passages de l'*Esquisse*, et du *Fragment* sur la quatrième époque, avaient été altérés dans les éditions précédentes. On les a rétablis d'après le manuscrit original de la main de Condorcet.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

## DE L'ESPRIT HUMAIN.

L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations; d'apercevoir et de distinguer les sensations simples dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner; de comparer entre elles ces combinaisons; de saisir ce qu'elles ont de commun et ce qui les distingue; d'attacher des signes à tous ces objets, pour les reconnaître mieux, et faciliter des combinaisons nouvelles.

Cette faculté se développe en lui par l'action des choses extérieures, c'est-à-dire, par la présence de certaines sensations composées, dont la constance, soit dans leur identité, soit dans les lois de leurs changements, est indépendante de lui. Elle se développe également par la communication avec des individus semblables à lui; enfin, par des moyens

artificiels, que ces premiers développements ont conduit les hommes à inventer.

Les sensations sont accompagnées de plaisir et de douleur; et l'homme a de même la faculté de transformer ces impressions momentanées en sentiments durables, doux ou pénibles; d'éprouver ces sentiments à la vue ou au souvenir des plaisirs ou des douleurs des autres êtres sensibles. Enfin, de cette faculté unie à celle de former et de combiner des idées, naissent, entre lui et ses semblables, des relations d'intérêt et de devoir, auxquelles la nature même a voulu attacher la portion la plus précieuse de notre bonheur et les plus douloureux de nos maux.

Si l'on se borne à observer, à connaître les faits généraux et les lois constantes que présente le développement de ces facultés, dans ce qu'il a de commun aux divers individus de l'espèce humaine, cette science porte le nom de métaphysique.

Mais si l'on considère ce même développement dans ses résultats, relativement aux individus qui existent dans le même temps sur un espace donné, et si on le suit de générations en générations, il présente alors le tableau des progrès de l'esprit humain. Ce progrès est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement des facultés chez les individus, puisqu'il est le résultat de ce développement, considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en société. Mais le résultat que chaque instant présente dépend de celui qu'offraient les instants précédents; il influe sur celui des temps qui doivent suivre.

Ce tableau est donc historique, puisque, assujetti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successive des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit présenter l'ordre des changements, exposer l'influence qu'exerce chaque instant sur l'instant qui lui succède, et montrer ainsi, dans les modifications qu'a reçues l'espèce humaine, en se renouvelant sans cesse au milieu de l'immensité des siècles, la marche qu'elle a suivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité ou le bonheur. Ces observations, sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, que la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide; mais jamais elle ne sera rétrograde, tant que la terre, du moins, occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources.

font éclore des arts nouveaux; la population s'accroît à mesure que les moyens de vivre deviennent moins périlleux et moins précaires; l'agriculture, qui peut nourrir un plus grand nombre d'individus sur le même terrain, remplace les autres sources de subsistance : elle favorise cette multiplication, qui, réciproquement, en accélère les progrès; les idées acquises se communiquent plus promptement et se perpétuent plus sûrement dans une société devenue plus sédentaire, plus rapprochée, plus intime. Déjà l'aurore des sciences commence à paraître; l'homme se montre séparé des autres espèces d'animaux, et ne semble plus borné comme eux à un perfectionnement purement individuel.

Les relations plus étendues, plus multipliées, plus compliquées, que les hommes forment alors entre eux, leur font éprouver la nécessité d'avoir un moyen de communiquer leurs idées aux personnes absentes, de perpétuer la mémoire d'un fait avec plus de précision que par la tradition orale, de fixer les conditions d'une convention plus sûrement que par le souvenir des témoins, de constater, d'une manière moins sujette à des changements, ces coutumes respectées, auxquelles les membres d'une même société sont convenus de soumettre leur conduite.

On sentit donc le besoin de l'écriture, et elle fut inventée. Il paraît qu'elle était d'abord une véritable peinture, à laquelle succéda une peinture de convention, qui ne conserva que les traits caractéristiques des objets. Ensuite, par une espèce de métaphore analogue à celle qui déjà s'était introduite

dans le langage, l'image d'un objet physique exprima des idées morales. L'origine de ces signes, comme celle des mots, dut s'oublier à la longue, et l'écriture devint l'art d'attacher un signe conventionnel à chaque idée, à chaque mot, et par la suite, à chaque modification des idées et des mots.

Alors, on eut une langue écrite et une langue parlée, qu'il fallait également apprendre, entre lesquelles il fallait établir une correspondance réciproque.

Des hommes de génie, des bienfaiteurs éternels de l'humanité, dont le nom, dont la patrie même sont pour jamais ensevelis dans l'oubli, observèrent que tous les mots d'une langue n'étaient que les combinaisons d'une quantité très-limitée d'articulations premières; que le nombre de celles-ci, quoique très-borné, suffisait pour former un nombre presque infini de combinaisons diverses. Ils imaginèrent de désigner, par des signes visibles, non les idées ou les mots qui y répondent, mais ces éléments simples dont les mots sont composés.

Dès lors, l'écriture alphabétique fut inventée; un petit nombre de signes suffit pour tout écrire, comme un petit nombre de sons suffisait pour tout dire. La langue écrite fut la même que la langue parlée; on n'eut besoin que de savoir reconnaître et former ces signes peu nombreux, et ce dernier pas assura pour jamais les progrès de l'espèce humaine.

Peut-être serait-il utile aujourd'hui d'instituer une langue écrite qui, réservée uniquement pour les sciences, n'exprimant que les combinaisons de ces

idées simples qui sont exactement les mêmes dans tous les esprits, n'étant employée que pour des raisonnements d'une rigueur logique, pour des opérations de l'entendement précises et calculées, fût entendue par les hommes de tous les pays, et se traduisît dans tous leurs idiomes, sans pouvoir s'altérer comme eux, en passant dans l'usage commun.

Alors, par une révolution singulière, ce même genre d'écriture, dont la conservation n'eût servi qu'à prolonger l'ignorance, deviendrait, entre les mains de la philosophie, un instrument utile à la prompte propagation des lumières, au perfectionnement de la méthode des sciences.

C'est entre ce degré de civilisation, et celui où nous voyons encore les peuplades sauvages, que se sont trouvés tous les peuples dont l'histoire s'est conservée; en embrassant d'un coup l'histoire universelle des peuples, on les voit tour à tour, tantôt faisant de nouveaux progrès, tantôt se replongeant dans l'ignorance, tantôt se perpétuant au milieu de ces alternatives, ou s'arrêtant à un certain terme, tantôt disparaissant de la terre sous le fer des conquérants, se confondant avec les vainqueurs, ou subsistant dans l'esclavage, tantôt enfin, recevant des lumières d'un peuple plus éclairé, pour les transmettre à d'autres nations, formant une chaîne non interrompue entre le commencement des temps historiques et le siècle où nous vivons, entre les premières nations qui nous soient connues, et les peuples actuels de l'Europe.

On peut donc apercevoir déjà trois parties bien

distinctes dans le tableau que je me suis proposé de tracer.

Dans la première, où les récits des voyageurs nous montrent l'état de l'espèce humaine chez les peuples les moins civilisés, nous sommes réduits à deviner par quels degrés l'homme isolé, ou plutôt borné à l'association nécessaire pour se reproduire, a pu acquérir ces premiers perfectionnements dont le dernier terme est l'usage d'un langage articulé; nuance la plus marquée, et même la seule qui, avec quelques idées morales plus étendues, et un faible commencement d'ordre social, le fait alors différer des animaux vivant comme lui en société régulière et durable. Ainsi nous ne pouvons avoir ici d'autre guide que des observations théoriques sur le développement de nos facultés intellectuelles et morales.

Ensuite, pour conduire l'homme au point où il exerce des arts, où déjà la lumière des sciences commence à l'éclairer, où le commerce unit les nations, ou enfin l'écriture alphabétique est inventée, nous pouvons joindre à ce premier guide l'histoire des diverses sociétés qui ont été observées dans presque tous les degrés intermédiaires; quoiqu'on ne puisse en suivre aucune dans tout l'espace qui sépare ces deux grandes époques de l'espèce humaine.

Ici le tableau commence à s'appuyer en grande partie sur la suite des faits que l'histoire nous a transmis : mais il est nécessaire de les choisir dans celle de différents peuples, de les rapprocher, de les combiner, pour en tirer l'histoire hypothétique d'un peuple unique, et former le tableau de ses progrès.

Depuis l'époque où l'écriture alphabétique a été connue dans la Grèce, l'histoire se lie à notre siècle, à l'état actuel de l'espèce humaine dans les pays les plus éclairés de l'Europe, par une suite non interrompue de faits et d'observations; et le tableau de la marche et des progrès de l'esprit humain est devenu véritablement historique. La philosophie n'a plus rien à deviner, n'a plus de combinaisons hypothétiques à former; il suffit de rassembler, d'ordonner les faits, et de montrer les vérités utiles qui naissent de leur enchaînement et de leur ensemble.

Il ne resterait enfin qu'un dernier tableau à tracer, celui de nos espérances, des progrès qui sont réservés aux générations futures, et que la constance des lois de la nature semble leur assurer. Il faudrait y montrer par quels degrés ce qui nous paraîtrait aujourd'hui un espoir chimérique doit successivement devenir possible, et même facile; pourquoi, malgré les succès passagers des préjugés, et l'appui qu'ils reçoivent de la corruption des gouvernements ou des peuples, la vérité seule doit obtenir un triomphe durable; par quels liens la nature a indissolublement uni les progrès des lumières et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme; comment ces seuls biens réels, si souvent séparés qu'on les a crus même incompatibles, doivent au contraire devenir inséparables, dès l'instant où les lumières auront atteint un certain terme dans un plus grand nombre de nations à la fois, et qu'elles auront pénétré la masse entière d'un grand peuple, dont la langue serait universellement ré-

pandue, dont les relations commerciales embrasseraient toute l'étendue du globe. Cette réunion s'étant déjà opérée dans la classe entière des hommes éclairés, on ne compterait plus dès lors parmi eux que des amis de l'humanité, occupés de concert à accélérer son perfectionnement et son bonheur.

Nous exposerons l'origine, nous tracerons l'histoire des erreurs générales, qui ont plus ou moins retardé ou suspendu la marche de la raison, qui souvent même, autant que les événements politiques, ont fait rétrograder l'homme vers l'ignorance.

Les opérations de l'entendement qui nous conduisent à l'erreur ou qui nous y retiennent, depuis le paralogisme subtil, qui peut surprendre l'homme le plus éclairé, jusqu'aux rêves de la démence, n'appartiennent pas moins que la méthode de raisonner juste ou celle de découvrir la vérité, à la théorie du développement de nos facultés individuelles: et, par la même raison, la manière dont les erreurs générales s'introduisent parmi les peuples, s'y propagent, s'y transmettent, s'y perpétuent, fait partie du tableau historique des progrès de l'esprit humain. Comme les vérités qui le perfectionnent et qui l'éclairent, elles sont la suite nécessaire de son activité, de cette disproportion toujours existante entre ce qu'il connaît, ce qu'il a le désir et ce qu'il croit avoir le besoin de connaître.

On peut même observer que, d'après les lois générales du développement de nos facultés, certains préjugés ont dû naître à chaque époque de nos progrès, mais pour étendre bien au delà leur séduction

ou leur empire; parce que les hommes conservent encore les préjugés de leur enfance, ceux de leur pays et de leur siècle, longtemps après avoir reconnu toutes les vérités nécessaires pour les détruire.

Enfin, dans tous les pays, dans tous les temps, il est des préjugés différents, suivant le degré d'instruction des diverses classes d'hommes, comme suivant leurs professions. Ceux des philosophes nuisent aux nouveaux progrès de la vérité; ceux des classes moins éclairées retardent la propagation des vérités déjà connues; ceux de certaines professions accréditées ou puissantes y opposent des obstacles : ce sont trois genres d'ennemis que la raison est obligée de combattre sans cesse, et dont elle ne triomphe souvent qu'après une lutte longue et pénible. L'histoire de ces combats, celle de la naissance, du triomphe et de la chute des préjugés, occupera donc une grande place dans cet ouvrage, et n'en sera la partie ni la moins importante, ni la moins utile.

S'il existe une science de prévoir les progrès de l'espèce humaine, de les diriger, de les accélérer, l'histoire des progrès qu'elle a déjà faits en doit être la base première.

La philosophie a dû proscrire sans doute cette superstition, qui croyait ne pouvoir trouver des règles de conduite que dans l'histoire des siècles passés, et des vérités que dans l'étude des opinions anciennes. Mais ne doit-elle pas proscrire également le préjugé qui rejetterait avec orgueil les leçons de l'expérience? Sans doute, la méditation seule peut, par d'heureuses combinaisons, nous conduire aux

vérités générales de la science de l'homme. Mais si l'observation des individus de l'espèce humaine est utile au métaphysicien, au moraliste, pourquoi celle des sociétés le serait-elle moins et à eux et au philosophe politique? S'il est utile d'observer les diverses sociétés qui existent en même temps, d'en étudier les rapports, pourquoi ne le serait-il pas de les observer aussi dans la succession des temps? En supposant même que ces observations puissent être négligées dans la recherche des vérités spéculatives, doivent-elles l'être, lorsqu'il s'agit d'appliquer ces vérités à la pratique, et de déduire de la science l'art qui en doit être le résultat utile? Nos préjugés, les maux qui en sont la suite, n'ont-ils pas leur source dans les préjugés de nos ancêtres? Un des moyens les plus sûrs de nous détromper des uns, de prévenir les autres, n'est-il pas de nous en développer l'origine et les effets?

Sommes-nous au point où nous n'ayons plus à craindre, ni de nouvelles erreurs, ni le retour des anciennes; où aucune institution corruptrice ne puisse plus être présentée par l'hypocrisie, adoptée par l'ignorance ou par l'enthousiasme; où aucune combinaison vicieuse ne puisse plus faire le malheur d'une grande nation? Serait-il donc inutile de savoir comment les peuples ont été trompés, corrompus, ou plongés dans la misère?

Tout nous dit que nous touchons à l'époque d'une des grandes révolutions de l'espèce humaine. Qu'y a-t-il de plus propre à nous éclairer sur ce que nous devons en attendre, à nous offrir un guide sûr

pour nous conduire au milieu de ses mouvements, que le tableau des révolutions qui l'ont précédée et préparée? L'état actuel des lumières nous garantit qu'elle sera heureuse; mais n'est-ce pas aussi à condition que nous saurons nous servir de toutes nos forces? Et pour que le bonheur qu'elle promet soit moins chèrement acheté, pour qu'elle s'étende avec plus de rapidité dans un plus grand espace, pour qu'elle soit plus complète dans ses effets, n'avons-nous pas besoin d'étudier dans l'histoire de l'esprit humain quels obstacles nous restent à craindre, quels moyens nous avons de surmonter ces obstacles?

Je diviserai en neuf grandes époques l'espace que je me propose de parcourir; et j'oserai, dans une dixième, hasarder quelques aperçus sur les destinées futures de l'espèce humaine.

Je me bornerai à présenter ici les principaux traits qui caractérisent chacune de ces époques; je ne donnerai que les masses, sans m'arrêter ni aux exceptions, ni aux détails. J'indiquerai les objets et les résultats; l'ouvrage même offrira les développements et les preuves.

# PREMIÈRE ÉPOQUE.

*Les hommes sont réunis en peuplades.*

Aucune observation directe ne nous instruit sur ce qui a précédé cet état; et c'est seulement en examinant les facultés intellectuelles ou morales, et la constitution physique de l'homme, qu'on peut conjecturer comment il s'est élevé à ce premier degré de civilisation.

Des observations sur les qualités physiques de l'homme qui peuvent favoriser la première formation de la société, et une analyse sommaire du développement de nos facultés intellectuelles et morales, doivent donc servir d'introduction au tableau de cette époque.

Une société de famille paraît naturelle à l'homme. Formée d'abord par le besoin que les enfants ont de leurs parents, par la tendresse des mères, par celle des pères, quoique moins générale et moins vive; la longue durée de ce besoin des enfants a dû donner le temps de naître et de se développer à un sentiment propre à inspirer le désir de perpétuer cette réunion. Cette même durée a suffi pour en faire sentir les avantages. Une famille placée sur un

sol qui offrait une subsistance facile, a pu ensuite se multiplier et devenir une peuplade.

Les peuplades qui auraient pour origine la réunion de plusieurs familles séparées, ont dû se former plus tard et plus rarement, puisque la réunion dépend alors et de motifs moins pressants et de la combinaison d'un plus grand nombre de circonstances.

L'art de fabriquer des armes, de donner une préparation aux aliments, de se procurer les ustensiles nécessaires pour cette préparation, celui de conserver ces mêmes aliments pendant quelque temps, d'en faire des provisions pour les saisons où il était impossible de s'en procurer de nouveaux; ces arts, consacrés aux plus simples besoins, furent le premier fruit d'une réunion prolongée, et le premier caractère qui distingua la société humaine de celle que forment plusieurs espèces d'animaux.

Dans quelques-unes de ces peuplades, les femmes cultivent autour des cabanes quelques plantes qui servent à la nourriture, et qui suppléent au produit de la chasse ou de la pêche. Dans d'autres, formées aux lieux où la terre offre spontanément une nourriture végétale, le soin de la chercher et de la recueillir occupe une partie du temps des sauvages. Dans ces dernières, où l'utilité de rester unis se fait moins sentir, on a pu observer la civilisation réduite presqu'à une simple société de famille. Cependant, on a trouvé partout l'usage d'une langue articulée.

Des relations plus fréquentes, plus durables avec

les mêmes individus; l'identité de leurs intérêts; les secours mutuels qu'ils se donnaient, soit dans des chasses communes, soit pour résister à un ennemi, ont dû produire également et le sentiment de la justice et une affection mutuelle entre les membres de la société. Bientôt cette affection s'est transformée en attachement pour la société elle-même.

Une haine violente, un inextinguible désir de vengeance contre les ennemis de la peuplade, en devenaient la conséquence nécessaire.

Le besoin d'un chef, afin de pouvoir agir en commun, soit pour se défendre, soit pour se procurer avec moins de peine une subsistance plus assurée et plus abondante, introduisit dans ces sociétés les premières idées d'une autorité politique. Dans les circonstances où la peuplade entière était intéressée, où elle devait prendre une résolution commune, tous ceux qui devaient concourir à l'exécution devaient être consultés. La faiblesse des femmes, qui les excluait des chasses éloignées et de la guerre, objets ordinaires de ces délibérations, les en fit exclure également. Comme ces résolutions exigeaient de l'expérience, on n'y admettait que ceux à qui l'on pouvait en supposer. Les querelles qui s'élevaient dans le sein d'une même société en troublaient l'harmonie; elles auraient pu la détruire; il était naturel de convenir que la décision en serait remise à ceux qui, par leur âge, par leurs qualités personnelles, inspiraient le plus de confiance.

Telle fut l'origine des premières institutions politiques.

La formation d'une langue a dû précéder ces institutions. L'idée d'exprimer les objets par des signes conventionnels paraît au-dessus de ce qu'était l'intelligence humaine dans cet état de civilisation ; mais il est vraisemblable que ces signes n'ont été introduits dans l'usage qu'à force de temps, par degrés, et d'une manière en quelque sorte imperceptible.

L'invention de l'arc avait été l'ouvrage d'un homme de génie : la formation d'une langue fut celui de la société entière. Ces deux genres de progrès appartiennent également à l'espèce humaine. L'un, plus rapide, est le fruit des combinaisons nouvelles que les hommes favorisés de la nature ont le pouvoir de former ; il est le prix de leurs méditations et de leurs efforts : l'autre, plus lent, naît des réflexions, des observations qui s'offrent aux hommes réunis, et même des habitudes qu'ils contractent dans le cours de leur vie commune.

Les mouvements mesurés et réguliers s'exécutent avec moins de fatigue. Ceux qui les voient ou les entendent en saisissent l'ordre ou les rapports avec plus de facilité. Ils sont donc, par cette double raison, une source de plaisir. Aussi l'origine de la danse, de la musique, de la poésie, remonte-t-elle à la première enfance de la société. La danse y est employée pour l'amusement de la jeunesse, et dans les fêtes publiques. On y trouve des chansons d'amour et des chants de guerre : on y sait même fabriquer quelques instruments de musique. L'art de l'éloquence n'est pas absolument inconnu dans ces

peuplades : du moins on y sait prendre dans les discours d'appareil un ton plus grave et plus solennel; et même alors l'exagération oratoire ne leur est point étrangère.

La vengeance et la cruauté envers les ennemis érigée en vertu ; l'opinion qui condamne les femmes à une sorte d'esclavage; le droit de commander à la guerre regardé comme la prérogative d'une famille; enfin, les premières idées des diverses espèces de superstitions, telles sont les erreurs qui distinguent cette époque, et dont il faudra rechercher l'origine et développer les motifs. Car l'homme n'adopte pas sans motif l'erreur que sa première éducation ne lui a pas rendue en quelque sorte naturelle : s'il en reçoit une nouvelle, c'est qu'elle est liée à des erreurs de l'enfance; c'est que ses intérêts, ses passions, ses opinions, ou les événements l'ont disposé à la recevoir.

Quelques connaissances grossières d'astronomie, celles de quelques plantes médicinales employées pour guérir les maladies ou les blessures, sont les seules sciences des sauvages ; et déjà elles sont corrompues par un mélange de superstition.

Mais cette même époque nous présente encore un fait important dans l'histoire de l'esprit humain.

On peut y observer les premières traces d'une institution qui a eu sur sa marche des influences opposées, accélérant le progrès des lumières, en même temps qu'elle répandait l'erreur; enrichissant les sciences de vérités nouvelles, mais précipitant le peuple dans l'ignorance et dans la servitude reli-

gieuse; faisant acheter quelques bienfaits passagers par une longue et honteuse tyrannie.

J'entends ici la formation d'une classe d'hommes dépositaires des principes des sciences ou des procédés des arts, des mystères ou des cérémonies de la religion, des pratiques de la superstition, souvent même des secrets de la législation et de la politique. J'entends cette séparation de l'espèce humaine en deux portions : l'une destinée à enseigner, l'autre faite pour croire; l'une cachant orgueilleusement ce qu'elle se vante de savoir, l'autre recevant avec respect ce qu'on daigne lui révéler; l'une voulant s'élever au-dessus de la raison; l'autre renonçant humblement à la sienne, et se rabaissant au-dessous de l'humanité, en reconnaissant dans d'autres hommes des prérogatives supérieures à leur commune nature.

Cette distinction, dont, à la fin du dix-huitième siècle, nos prêtres nous offrent encore les restes, se trouve chez les sauvages les moins civilisés; ils ont déjà leurs charlatans et leurs sorciers. Elle est trop générale, on la rencontre trop constamment à toutes les époques de la civilisation, pour qu'elle n'ait pas un fondement dans la nature même : aussi trouverons-nous dans ce qu'étaient les facultés de l'homme à ces premiers temps des sociétés, la cause de la crédulité des premières dupes, comme celle de la grossière habileté des premiers imposteurs.

# DEUXIÈME ÉPOQUE.

## LES PEUPLES PASTEURS.

*Passage de cet état à celui des peuples agriculteurs.*

L'idée de conserver les animaux pris à la chasse dut se présenter aisément, lorsque la douceur de ces animaux en rendait la garde facile, que le terrain autour des habitations leur fournissait une nourriture abondante, que la famille avait du superflu, et qu'elle pouvait craindre d'être réduite à la disette par le mauvais succès d'une autre chasse, ou par l'intempérie des saisons.

Après avoir gardé ces animaux comme une simple provision, l'on observa qu'ils pouvaient se multiplier, et offrir par là une ressource plus durable. Leur lait en présentait une nouvelle; et ces produits d'un troupeau qui, d'abord, n'étaient qu'un supplément à celui de la chasse, devinrent un moyen de subsistance plus assuré, plus abondant, moins pénible. La chasse cessa donc d'être le premier, et ensuite, d'être même comptée au nombre de ces moyens; elle ne

fut plus conservée que comme un plaisir, comme une précaution nécessaire pour défendre contre les bêtes féroces les troupeaux qui, étant devenus plus nombreux, ne pouvaient plus trouver une nourriture suffisante autour des habitations.

Une vie plus sédentaire, moins fatigante, offrait un loisir favorable au développement de l'esprit humain. Assurés de leur subsistance, n'étant plus inquiets pour leurs premiers besoins, les hommes cherchèrent des sensations nouvelles dans les moyens d'y pourvoir.

Les arts firent quelques progrès; on acquit quelques lumières sur celui de nourrir les animaux domestiques, d'en favoriser la reproduction, et même d'en perfectionner les espèces.

On apprit à employer la laine pour les vêtements, à substituer l'usage des tissus à celui des peaux.

La société dans les familles devint plus douce, sans devenir moins intime. Comme les troupeaux de chacune de ces familles ne pouvaient se multiplier avec égalité, il s'établit une différence de richesse. Alors, on imagina de partager le produit de ses troupeaux avec un homme qui n'en avait pas, et qui devait consacrer son temps et ses forces aux soins qu'ils exigent. Alors, on vit que le travail d'un individu jeune, bien constitué, valait plus que ne coûtait sa subsistance rigoureusement nécessaire; et l'on prit l'habitude de garder les prisonniers de guerre pour esclaves, au lieu de les égorger.

L'hospitalité, qui se pratique aussi chez les sauvages, prend chez les peuples pasteurs un carac-

tère plus prononcé, plus solennel, même parmi ceux qui errent dans des chariots ou sous des tentes. Il s'offre de plus fréquentes occasions de l'exercer réciproquement d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple. Cet acte d'humanité devient un devoir social, et on l'assujettit à des règles.

Enfin, comme certaines familles avaient non-seulement une subsistance assurée, mais un superflu constant, et que d'autres hommes manquaient du nécessaire, la compassion naturelle pour leurs souffrances fit naître le sentiment et l'habitude de la bienfaisance.

Les mœurs durent s'adoucir; l'esclavage des femmes eut moins de dureté; les femmes des riches cessèrent d'être condamnées à des travaux pénibles.

Plus de variété dans les choses employées à satisfaire les divers besoins, dans les instruments qui servaient à les préparer, plus d'inégalité dans leur distribution, durent multiplier les échanges, et produire un véritable commerce; il ne put s'étendre sans faire sentir la nécessité d'une mesure commune, d'une espèce de monnaie.

Les peuplades devinrent plus nombreuses : leurs habitations, quand elles restèrent fixes, se séparèrent davantage, afin de nourrir plus facilement les troupeaux : ou bien, elles se changèrent en campements mobiles, quand les hommes eurent appris à se servir, pour porter ou traîner les fardeaux, de quelques-unes des espèces d'animaux qu'ils avaient subjuguées.

Chaque nation eut un chef pour la guerre; mais

s'étant divisée en plusieurs tribus, par la nécessité de s'assurer des pâturages, chaque tribu eut aussi son chef. Presque partout, cette supériorité fut attachée à certaines familles. Les chefs de famille qui avaient de nombreux troupeaux, beaucoup d'esclaves, qui employaient à leur service un grand nombre de citoyens plus pauvres, partagèrent l'autorité des chefs de leur tribu, comme ceux-ci partageaient celle des chefs de nation; du moins, lorsque le respect dû à l'âge, à l'expérience, aux exploits, leur en donnait le crédit: et c'est à cette époque de la société qu'il faut placer l'origine de l'esclavage et de l'inégalité de droits politiques entre les hommes parvenus à l'âge de la maturité.

Ce furent les conseils formés des chefs de famille ou des chefs de tribu qui, d'après la justice naturelle, ou d'après les usages reconnus, décidèrent les contestations, déjà plus nombreuses et plus compliquées. La tradition de ces jugements, en attestant les usages, en les perpétuant, forma bientôt une espèce de jurisprudence plus régulière, plus constante, que les progrès de la société avaient rendue nécessaire. L'idée de la propriété et de ses droits avait acquis plus d'étendue et de précision. Le partage des successions, devenu plus important, avait besoin d'être assujetti à des règles fixes. Les conventions plus fréquentes ne se bornaient plus à des objets aussi simples; elles durent être soumises à des formes; la manière d'en constater l'existence, pour en assurer l'exécution, eut aussi ses lois.

L'utilité de l'observation des étoiles, l'occupation



qu'elles offraient pendant de longues veilles, le loisir dont jouissaient les bergers, durent amener quelques faibles progrès dans l'astronomie.

Mais en même temps on vit se perfectionner l'art de tromper les hommes pour les dépouiller, et d'usurper sur leurs opinions une autorité fondée sur des craintes et des espérances chimériques. Il s'établit des cultes plus réguliers, des systèmes de croyance moins grossièrement combinés. Les idées des puissances surnaturelles se raffinèrent en quelque sorte : et avec ces opinions, on vit s'établir ici des princes pontifes, là des familles ou des tribus sacerdotales, ailleurs des colléges de prêtres; mais toujours une classe d'individus affectant d'insolentes prérogatives; se séparant des hommes pour les mieux asservir; cherchant à s'emparer exclusivement de la médecine, de l'astronomie, pour réunir tous les moyens de subjuguer les esprits, et ne leur en laisser aucun de démasquer son hypocrisie, de détruire sa tyrannie.

Les langues s'enrichirent sans devenir moins figurées ou moins hardies. Les images qu'elles employaient furent plus variées et plus douces : on les prit dans la vie pastorale, comme dans celle des forêts, dans les phénomènes réguliers de la nature, comme dans ses bouleversements. Le chant, les instruments, la poésie se perfectionnèrent dans un loisir qui rendait les auditeurs plus paisibles, et dès lors plus difficiles, qui permettait d'observer ses propres sentiments, de juger ses premières idées, et de choisir entre elles.

L'observation a dû faire remarquer que certaines plantes offraient aux troupeaux une subsistance meilleure ou plus abondante : on a senti l'utilité de favoriser leur reproduction, de les séparer des autres plantes qui ne donnaient qu'une nourriture faible, malsaine, même dangereuse; et l'on est parvenu à en trouver les moyens.

De même, dans les pays où des plantes, des graines, des fruits spontanément offerts par le sol, contribuaient, avec les produits des troupeaux, à la nourriture de l'homme, on a dû observer aussi comment ces végétaux se multipliaient; et, dès lors, chercher à les rassembler dans les terrains les plus voisins des habitations; à les séparer des végétaux inutiles, pour que ce terrain leur appartînt tout entier; à les mettre à l'abri des animaux sauvages, des troupeaux, et même de la rapacité des autres hommes.

Ces idées ont dû naître encore, et même plus tôt, dans les pays plus féconds, où ces productions spontanées de la terre suffisaient presque à la subsistance des hommes. Ils commencèrent donc à se livrer à l'agriculture.

Dans un pays fertile, dans un climat heureux, le même espace de terrain produit en grains, en fruits, en racines, de quoi nourrir beaucoup plus d'hommes que s'il était employé en pâturages. Ainsi, lorsque la nature du sol ne rendait pas cette culture trop pénible; lorsqu'on eut découvert le moyen d'y employer les mêmes animaux qui servaient aux peuples pasteurs pour les voyages ou pour les transports;

lorsque les instruments aratoires eurent acquis quelque perfection; l'agriculture, au milieu de ces progrès, devint la source d'une subsistance plus abondante, l'occupation première des peuples; et le genre humain atteignit sa troisième époque.

Quelques peuples sont restés, depuis un temps immémorial, dans un des deux états que nous venons de parcourir. Non-seulement, ils ne se sont pas élevés d'eux-mêmes à de nouveaux progrès, mais les relations qu'ils ont eues avec les peuples parvenus à un très-haut degré de civilisation, le commerce qu'ils ont ouvert avec eux, n'y ont pu produire cette révolution. Ces relations, ce commerce leur ont donné quelques connaissances, quelque industrie, et surtout beaucoup de vices, mais n'ont pu les tirer de cette espèce d'immobilité.

Le climat, les habitudes, les douceurs attachées à cette indépendance presque entière, qui ne peut se retrouver que dans une société plus perfectionnée même que les nôtres; l'attachement naturel des hommes aux opinions reçues dès l'enfance, et aux usages de leur pays; l'aversion naturelle de l'ignorance pour toute espèce de nouveauté; la paresse de corps, et surtout celle d'esprit, qui l'emportaient sur la curiosité si faible encore; l'empire que la superstition exerçait déjà sur ces premières sociétés; telles ont été les principales causes de ce phénomène; mais il faut y joindre l'avidité, la cruauté, la corruption, les préjugés des peuples policés. Les peuples policés se montraient à ces nations, plus puissants, plus riches, plus instruits, plus actifs,

mais plus vicieux, et surtout moins heureux qu'elles. Elles ont dû souvent être moins frappées de la supériorité de ces peuples, qu'effrayées de la multiplicité et de l'étendue de leurs besoins, des tourments de leur avarice, des éternelles agitations de leurs passions toujours actives, toujours insatiables. Quelques philosophes ont plaint ces nations; d'autres les ont louées : ils ont appelé sagesse et vertu, ce que les premiers appelaient stupidité et paresse.

La question élevée entre eux se trouvera résolue dans le cours de cet ouvrage. On y verra pourquoi les progrès de l'esprit n'ont pas toujours été suivis du progrès des sociétés vers le bonheur et la vertu; comment le mélange des préjugés et des erreurs a pu altérer le bien qui doit naître des lumières, mais qui dépend plus encore de leur pureté que de leur étendue. Alors, on verra que ce passage orageux et pénible d'une société grossière à l'état de civilisation des peuples éclairés et libres, n'est point une dégénération de l'espèce humaine, mais une crise nécessaire dans sa marche graduelle vers son perfectionnement absolu. On verra que ce n'est pas l'accroissement des lumières, mais leur décadence, qui a produit les vices des peuples policés; et qu'enfin, loin de jamais corrompre les hommes, les lumières les ont adoucis, lorsqu'elles n'ont pu les corriger ou les changer.

# TROISIÈME ÉPOQUE.

*Progrès des peuples agriculteurs, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique.*

L'uniformité du tableau que nous avons tracé jusqu'ici va bientôt disparaître. Ce ne sont plus de faibles nuances qui sépareront les mœurs, les caractères, les opinions, les superstitions des peuples attachés à leur sol, et perpétuant presque sans mélange une première famille.

Les invasions, les conquêtes, la formation des empires, leurs bouleversements, vont bientôt mêler et confondre les nations, tantôt les disperser sur un nouveau territoire, tantôt couvrir à la fois un même sol de peuples différents.

Le hasard des événements viendra troubler sans cesse la marche lente, mais régulière de la nature, la retarder souvent, l'accélérer quelquefois.

Le phénomène qu'on observe chez une nation, dans un tel siècle, a souvent pour cause une révolution opérée à mille lieues et à dix siècles de distance; et la nuit du temps a couvert une grande partie de ces événements, dont nous voyons les influences s'exercer sur les hommes qui nous ont

précédés, et quelquefois s'étendre sur nous-mêmes.

Mais il faut considérer d'abord les effets de ce changement dans une seule nation, et indépendamment de l'influence que les conquêtes et le mélange des peuples ont pu exercer.

L'agriculture attache l'homme au sol qu'il cultive. Ce n'est plus sa personne, sa famille, ses instruments de chasse, qu'il lui suffirait de transporter ; ce ne sont plus même ses troupeaux qu'il aurait pu chasser devant lui. Des terrains qui n'appartiennent à personne ne lui offriraient plus de subsistances dans sa fuite, ou pour lui-même, ou pour les animaux qui lui fournissent sa nourriture.

Chaque terrain a un maître à qui seul les fruits en appartiennent. La récolte s'élevant au-dessus des dépenses nécessaires pour l'obtenir, de la subsistance et de l'entretien des hommes et des animaux qui l'ont préparée, offre à ce propriétaire une richesse annuelle, qu'il n'est obligé d'acheter par aucun travail.

Dans les deux premiers états de la société, tous les individus, toutes les familles du moins, exerçaient à peu près tous les arts nécessaires.

Mais, lorsqu'il y eut des hommes qui, sans travail, vécurent du produit de leur terre, et d'autres hommes qui vécurent des salaires que leur payaient les premiers; quand les travaux se furent multipliés; quand les procédés des arts furent devenus plus étendus et plus compliqués, l'intérêt commun força bientôt à les diviser. On s'aperçut que l'industrie d'un individu se perfectionnait davantage, lorsqu'elle

s'exerçait sur moins d'objets; que la main exécutait avec plus de promptitude et de précision un plus petit nombre de mouvements, quand une longue habitude les lui avait rendus plus familiers; qu'il fallait moins d'intelligence pour bien faire un ouvrage, quand on l'avait plus souvent fait et refait.

Ainsi, tandis qu'une partie des hommes se livrait aux travaux de la culture, d'autres en préparaient les instruments. La garde des bestiaux, l'économie intérieure, la fabrication des étoffes, devinrent également des occupations séparées. Comme, dans les familles qui n'avaient qu'une propriété peu étendue, un seul de ces emplois ne suffisait pas pour occuper tout le temps d'un individu, plusieurs d'entre elles se partagèrent le travail et le salaire d'un seul homme. Bientôt les substances employées dans les arts se multipliant, et leur nature exigeant des procédés différents, celles qui en demandaient d'analogues formèrent des genres séparés, à chacun desquels s'attacha une classe particulière d'ouvriers. Le commerce s'étendit, embrassa un plus grand nombre d'objets, et les tira d'un plus grand territoire; et alors se forma une autre classe d'hommes uniquement occupée à acheter des denrées, à les conserver, à les transporter, à les revendre avec profit.

Ainsi aux trois classes qu'on pouvait distinguer déjà dans la vie pastorale, celle des propriétaires, celle des domestiques attachés à la famille des premiers, et celle des esclaves, il faut maintenant ajouter celle des ouvriers de toute espèce et celle des marchands.

C'est alors que, dans une société plus fixe, plus rapprochée et plus compliquée, on a senti la nécessité d'une législation plus régulière et plus étendue; qu'il a fallu déterminer avec une précision plus rigoureuse, soit des peines pour les crimes, soit des formes pour les conventions; soumettre à des règles plus sévères les moyens de vérifier les faits auxquels on devait appliquer la loi.

Ces progrès furent l'ouvrage lent et graduel du besoin et des circonstances : ce sont quelques pas de plus dans la route que déjà l'on avait suivie chez les peuples pasteurs.

Dans les premières époques, l'éducation fut purement domestique. Les enfants s'instruisaient auprès de leur père, soit dans les travaux communs, soit dans les arts qu'il savait exercer; ils recevaient de lui et le petit nombre de traditions qui formaient l'histoire de la peuplade et celle de la famille, et les fables qui s'y étaient perpétuées, et la connaissance des usages nationaux, des principes ou des préjugés qui devaient composer leur morale grossière. On se formait dans la société de ses amis au chant, à la danse, aux exercices militaires.

A l'époque où nous sommes parvenus, les enfants des familles plus riches reçurent une sorte d'éducation commune, soit dans les villes par la conversation des vieillards, soit dans la maison d'un chef auquel ils s'attachaient. C'est là qu'ils s'instruisaient des lois du pays, de ses usages, de ses préjugés, et qu'ils apprenaient à chanter les poëmes dans lesquels on en avait renfermé l'histoire.

L'habitude d'une vie plus sédentaire avait établi entre les deux sexes une plus grande égalité. Les femmes ne furent plus considérées comme un simple objet d'utilité, comme des esclaves seulement plus rapprochées du maître. L'homme y vit des compagnes, et apprit enfin ce qu'elles pouvaient pour son bonheur. Cependant, même dans les pays où elles furent le plus respectées, où la polygamie fut proscrite, ni la raison, ni la justice n'allèrent jusqu'à une entière réciprocité dans les devoirs ou dans le droit de se séparer, jusqu'à l'égalité dans les peines portées contre l'infidélité.

L'histoire de cette classe de préjugés et de leur influence sur le sort de l'espèce humaine, doit entrer dans le tableau que je me suis proposé de tracer; et rien ne servira mieux à montrer jusqu'à quel point son bonheur est attaché aux progrès de la raison.

Quelques nations restèrent dispersées dans les campagnes. D'autres se réunirent dans des villes, qui devinrent la résidence du chef de la nation, des chefs de tribu qui partagèrent son pouvoir, et des anciens de chaque famille. C'est là qu'on rassemblait ses richesses les plus précieuses, pour les soustraire aux brigands qui durent se multiplier en même temps que ces richesses sédentaires. Lorsque les nations restèrent dispersées sur leur territoire, l'usage détermina un lieu et une époque pour les réunions des chefs, pour les délibérations sur les intérêts communs, pour les tribunaux qui prononçaient les jugements.

Les nations qui se reconnaissaient une origine commune, qui parlaient la même langue, sans renoncer à se faire la guerre entre elles, formèrent presque toujours une fédération plus ou moins intime; elles convinrent de se réunir, soit contre des ennemis étrangers, soit pour venger mutuellement leurs injures, soit pour remplir en commun quelque devoir religieux.

L'hospitalité et le commerce produisirent même quelques relations constantes entre des nations différentes par leur origine, leurs coutumes et leur langage : relations que le brigandage et la guerre interrompaient souvent, mais que renouait ensuite la nécessité, plus forte que l'amour du pillage et la soif de la vengeance.

Égorger les vaincus, les dépouiller et les réduire à l'esclavage, ne formèrent plus le seul droit reconnu entre les nations ennemies. Des cessions de territoire, des rançons, des tributs, prirent en partie la place de ces violences barbares.

A cette époque, tout homme qui possédait des armes était soldat; celui qui en avait de meilleures, qui avait pu s'exercer davantage à les manier, qui pouvait en fournir à d'autres, qui, par les provisions qu'il avait rassemblées, se trouvait en état de subvenir à leurs besoins, devenait nécessairement un chef : mais cette obéissance presque volontaire n'entraînait pas une dépendance servile.

Comme rarement on avait besoin de faire des lois nouvelles; comme il n'était pas de dépenses publiques auxquelles les citoyens fussent forcés de con-

tribuer, et que, si elles devenaient nécessaires, le bien des chefs ou les terres conservées en commun devaient les acquitter; comme l'idée de gêner par des règlements l'industrie et le commerce n'avait pu naître encore; comme la guerre offensive était décidée par le consentement général, ou faite uniquement par ceux que l'amour de la gloire et le goût du pillage y entraînaient volontairement; l'homme se croyait libre dans ces gouvernements grossiers, malgré l'hérédité presque générale des premiers chefs; malgré la prérogative, usurpée par d'autres chefs inférieurs, de partager seuls l'autorité politique, et d'exercer les fonctions du gouvernement, comme celles de la magistrature.

Mais souvent un chef se livrait à des vengeances personnelles, à des actes arbitraires de violence; souvent, dans ces familles privilégiées, l'orgueil, la haine héréditaire, les fureurs de l'amour et la soif de l'or, multipliaient les crimes, tandis que les chefs réunis dans les villes, instruments des passions des rois, y excitaient les factions et les guerres civiles, opprimaient le peuple par des jugements iniques, le tourmentaient par les crimes de leur ambition et par leurs brigandages.

Chez un grand nombre de nations, les excès de ces familles lassèrent la patience des peuples : elles furent anéanties, chassées, ou soumises à la loi commune; rarement elles conservèrent leur titre avec une autorité limitée par la loi commune; et l'on vit s'établir ce qu'on a depuis appelé des républiques.

Ailleurs, ces rois entourés de satellites, parce qu'ils avaient des armes et des trésors à leur distribuer, exercèrent une autorité absolue : telle fut l'origine de la tyrannie.

Dans d'autres contrées, surtout dans celles où les petites nations ne se réunirent point dans des villes, les premières formes de ces constitutions grossières furent conservées, jusqu'au moment où l'on vit ces peuples, ou tomber sous le joug d'un conquérant, ou, entraînés eux-mêmes par l'esprit de brigandage, se répandre sur un territoire étranger.

Cette tyrannie, resserrée nécessairement dans un petit espace, ne pouvait avoir qu'une courte durée. Les peuples secouèrent bientôt ce joug imposé par la force seule, et que l'opinion même n'eût pu maintenir. Le monstre était vu de trop près, pour ne pas inspirer plus d'horreur que d'effroi : et la force comme l'opinion ne peuvent forger des chaînes durables, si les tyrans n'étendent pas leur empire à une distance assez grande pour pouvoir cacher à la nation qu'ils oppriment, en la divisant, le secret de sa puissance et de leur faiblesse.

L'histoire des républiques appartient à l'époque suivante ; mais celle qui nous occupe va nous présenter un spectacle nouveau.

Un peuple agriculteur, soumis à une nation étrangère, n'abandonne point ses foyers : la nécessité le contraint à travailler pour ses maîtres.

Tantôt la nation dominatrice se contente de laisser, sur le territoire conquis, des chefs pour le gouverner, des soldats pour le défendre, et surtout pour

en contenir les habitants, et d'exiger du peuple soumis et désarmé un tribut en monnaie ou en denrées. Tantôt elle s'empare du territoire même, en distribue la propriété à ses soldats, à ses capitaines; mais alors elle attache à chaque terre l'ancien colon qui la cultivait, et le soumet à ce nouveau genre de servitude, réglé par des lois plus ou moins rigoureuses. Un service militaire, un tribut, sont, pour les individus du peuple conquérant, la condition attachée à la jouissance de ces terres.

D'autres fois, elle se réserve la propriété même du territoire, et n'en distribue que l'usufruit, en imposant les mêmes conditions. Presque toujours les circonstances font employer à la fois ces trois manières de récompenser les instruments de la conquête, et de dépouiller les vaincus.

De là nous voyons naître de nouvelles classes d'hommes: les descendants du peuple dominateur, et ceux du peuple opprimé; une noblesse héréditaire, qu'il ne faut pas confondre avec le patriciat des républiques; un peuple condamné aux travaux, à la dépendance, à l'humiliation, sans l'être à l'esclavage; enfin, des esclaves de la glèbe, distingués des esclaves domestiques, et dont la servitude moins arbitraire peut opposer la loi aux caprices de leurs maîtres.

C'est encore ici que l'on peut observer l'origine de la féodalité, qui n'a pas été un fléau particulier à nos climats, mais qu'on a retrouvé presque sur tout le globe aux mêmes époques de la civilisation, et toutes les fois qu'un même territoire a été occupé

par deux peuples, entre lesquels la victoire avait établi une inégalité héréditaire.

Le despotisme, enfin, fut encore le fruit de la conquête. J'entends ici par despotisme, pour le distinguer des tyrannies passagères, l'oppression d'un peuple sous un seul homme, qui le domine par l'opinion, par l'habitude, surtout par une force militaire plus soumise encore à son autorité arbitraire, mais respectée dans ses préjugés, flattée dans ses caprices, caressée dans son avidité et dans son orgueil.

Immédiatement entouré d'une portion nombreuse et choisie de cette force armée formée de la nation conquérante, environné des chefs les plus puissants de la milice, retenant les provinces par des généraux dont les ordres s'étendent sur plusieurs portions de cette même armée, le despotisme règne par la terreur, et personne dans ce peuple abattu, ou parmi ces chefs dispersés, et rivaux l'un de l'autre, ne conçoit la possibilité de lui opposer des forces, que celles dont il dispose ne puissent écraser à l'instant.

Un soulèvement de la garde, une sédition de la capitale peuvent être funestes au despote, mais sans affaiblir le despotisme. Le général d'une armée victorieuse peut, en détruisant une famille consacrée par le préjugé, fonder une dynastie nouvelle; mais c'est pour exercer la même tyrannie.

Dans cette troisième époque, les peuples qui n'ont encore éprouvé le malheur ni d'être conquérants, ni d'être conquis, nous offrent ces vertus simples et

fortes des nations agricoles, ces mœurs des temps héroïques, dont un mélange de grandeur et de férocité, de générosité et de barbarie, rend le tableau si attachant, et nous séduit encore au point de les admirer, même de les regretter.

Le tableau des mœurs qu'on observe dans les empires fondés par les conquérants, nous présente au contraire toutes les nuances de l'avilissement et de la corruption, où le despotisme et la superstition peuvent amener l'espèce humaine. C'est là que l'on voit naître les tributs sur l'industrie et le commerce, les exactions qui font acheter le droit d'employer ses facultés à son gré, les lois qui gênent l'homme dans le choix de son travail et dans l'usage de sa propriété, celles qui attachent les enfants à la profession de leurs pères, les confiscations, les supplices atroces; en un mot, tout ce que le mépris pour l'espèce humaine a pu inventer d'actes arbitraires, de tyrannies légales et d'atrocités superstitieuses.

On peut remarquer que dans les peuplades qui n'ont point éprouvé de grandes révolutions, les progrès de la civilisation se sont arrêtés à un terme très-peu avancé. Les hommes y connaissaient cependant déjà ce besoin d'idées ou de sensations nouvelles, premier mobile des progrès de l'esprit humain; ce goût des superfluités du luxe, aiguillon de l'industrie; cette curiosité perçant d'un œil avide le voile dont la nature a caché ses secrets. Mais il est arrivé presque partout que, pour échapper à ces besoins, les hommes ont cherché, ont adopté avec une sorte de fureur des moyens physiques de se procurer des

sensations qui pussent se renouveler sans cesse : telle est l'habitude des liqueurs fermentées, des boissons chaudes, de l'opium, du tabac, du bétel. Il est peu de peuples chez qui l'on n'observe une de ces habitudes, d'où naît un plaisir qui remplit les journées entières, ou se répète à toutes les heures ; qui empêche de sentir le poids du temps, satisfait au besoin d'être occupé ou réveillé, finit par l'émousser, et prolonge pour l'esprit humain la durée de son enfance et de son inactivité ; et ces mêmes habitudes, qui ont été un obstacle aux progrès des nations ignorantes ou asservies, s'opposent encore, dans les pays éclairés, à ce que la vérité répande dans toutes les classes une lumière égale et pure.

En exposant ce que furent les arts dans les deux premières époques de la société, on fera voir comment aux arts qui travaillent le bois, la pierre, ou les os d'animaux, qui préparent les peaux, et qui forment des tissus, ces peuples primitifs purent joindre les arts plus difficiles de la teinture, de la poterie, et même les commencements des travaux sur les métaux.

Les progrès de ces arts auraient été lents dans les nations isolées ; mais les communications, même faibles, qui s'établirent entre elles, en accélérèrent la marche. Un procédé nouveau, découvert chez un peuple, devint commun à ses voisins. Les conquêtes, qui tant de fois ont détruit les arts, commencèrent par les répandre, et servirent à leur perfectionnement, avant de l'arrêter ou de contribuer à leur chute.

On voit plusieurs de ces arts portés au plus haut degré de perfection chez des peuples où la longue influence de la superstition et du despotisme a consommé la dégradation de toutes les facultés humaines. Mais si l'on observe les prodiges de cette industrie servile, on n'y verra rien qui annonce la présence du génie; tous les perfectionnements y paraissent l'ouvrage lent et pénible d'une longue routine; partout, à côté de cette industrie qui nous étonne, on aperçoit des traces d'ignorance et de stupidité qui nous en décèlent l'origine.

Dans des sociétés sédentaires et paisibles, l'astronomie, la médecine, les notions les plus simples de l'anatomie, la connaissance des minéraux et des plantes, les premiers éléments de l'étude des phénomènes de la nature, se perfectionnèrent, ou plutôt s'étendirent par le seul effet du temps, qui, multipliant les observations, conduisait d'une manière lente, mais sûre, à saisir facilement, et presque au premier coup d'œil, quelques-unes des conséquences générales auxquelles ces observations devaient conduire.

Cependant ces progrès furent très-faibles; et les sciences seraient restées plus longtemps dans leur première enfance, si certaines familles, si surtout des castes particulières n'en avaient fait le premier fondement de leur gloire ou de leur puissance.

On avait déjà pu joindre l'observation de l'homme et des sociétés à celle de la nature. Déjà un petit nombre de maximes de morale pratique et de politique se transmettaient de générations en généra-

tions; ces castes s'en emparèrent; les idées religieuses, les préjugés, les superstitions accrurent encore leur domaine. Elles succédèrent aux premières associations, aux premières familles des charlatans et des sorciers; mais elles employèrent plus d'art pour séduire des esprits moins grossiers. Leurs connaissances réelles, l'austérité apparente de leur vie, un mépris hypocrite pour ce qui est l'objet des désirs des hommes vulgaires, donnèrent de l'autorité à leurs prestiges, tandis que ces mêmes prestiges consacraient, aux yeux du peuple, et ces faibles connaissances et ces hypocrites vertus. Les membres de ces sociétés suivirent d'abord avec une ardeur presque égale deux objets bien différents : l'un, d'acquérir pour eux-mêmes de nouvelles connaissances; l'autre, d'employer celles qu'ils avaient à tromper le peuple, à dominer les esprits.

Leurs sages s'occupèrent surtout de l'astronomie; et, autant qu'on en peut juger par les restes épars des monuments de leurs travaux, il paraît qu'ils atteignirent le point le plus haut où l'on puisse s'élever, sans le secours des lunettes, sans l'appui des théories mathématiques supérieures aux premiers éléments.

En effet, à l'aide d'une longue suite d'observations, on peut parvenir à une connaissance des mouvements des astres assez précise, pour mettre en état de calculer et de prédire les phénomènes célestes. Ces lois empiriques, d'autant plus faciles à trouver, que les observations s'étendent sur un plus long espace de temps, n'ont point conduit ces premiers

astronomes jusqu'à la découverte des lois générales du système du monde; mais elles y suppléaient suffisamment pour tout ce qui pouvait intéresser les besoins de l'homme, ou sa curiosité, et servir à augmenter le crédit de ces usurpateurs du droit exclusif de l'instruire.

Il paraît qu'on leur doit l'idée ingénieuse des échelles arithmétiques, de ce moyen heureux de représenter tous les nombres avec un petit nombre de signes, et d'exécuter par des opérations techniques très-simples, des calculs auxquels notre intelligence, livrée à elle-même, ne pourrait atteindre. C'est là le premier exemple de ces méthodes qui doublent les forces de l'esprit humain, et à l'aide desquelles il peut reculer indéfiniment ses limites, sans qu'on puisse fixer un terme où il lui soit interdit d'atteindre.

Mais on ne voit pas qu'ils aient étendu la science de l'arithmétique au delà de ses premières opérations.

Leur géométrie, renfermant ce qui était nécessaire à l'arpentage, à la pratique de l'astronomie, s'est arrêtée à cette proposition célèbre que Pythagore transporta en Grèce, ou qu'il découvrit de nouveau.

Ils abandonnèrent la mécanique des machines à ceux qui devaient les employer. Cependant quelques récits mêlés de fables semblent annoncer que cette partie des sciences a été cultivée par eux-mêmes, comme un des moyens de frapper les esprits par des prodiges.

Les lois du mouvement, la mécanique rationnelle, ne fixèrent point leurs regards.

S'ils étudièrent la médecine et la chirurgie, surtout

celle qui a pour objet le traitement des blessures, ils négligèrent l'anatomie.

Leurs connaissances en botanique, en histoire naturelle, se bornèrent aux substances employées comme remèdes, à quelques plantes, à quelques minéraux, dont les propriétés singulières pouvaient servir leurs projets.

Leur chimie, réduite à de simples procédés sans théorie, sans méthode, sans analyse, n'était que l'art de faire certaines préparations, la connaissance de quelques secrets, soit pour la médecine, soit pour les arts, ou de quelques prestiges propres à éblouir les yeux d'une multitude ignorante, soumise à des chefs non moins ignorants qu'elle.

Les progrès des sciences n'étaient pour eux qu'un but secondaire, qu'un moyen de perpétuer ou d'étendre leur pouvoir. Ils ne cherchaient la vérité que pour répandre des erreurs; et il ne faut pas s'étonner qu'ils l'aient si rarement trouvée.

Cependant ces progrès, quelque lents, quelque faibles qu'ils soient, auraient été impossibles, si ces mêmes hommes n'avaient connu l'art de l'écriture, seul moyen d'assurer les traditions, de les fixer, de communiquer et de transmettre les connaissances, dès qu'elles commencent à se multiplier.

Ainsi l'écriture hiéroglyphique, ou fut une de leurs premières inventions, ou avait été inventée avant la formation des castes enseignantes.

Comme leur but n'était pas d'éclairer, mais de dominer, non-seulement ils ne communiquaient pas au peuple toutes leurs connaissances, mais ils cor-

rompaient par des erreurs celles qu'ils voulaient bien lui révéler; ils lui enseignaient, non ce qu'ils croyaient vrai, mais ce qui leur était utile.

Ils ne lui montraient rien, sans y mêler je ne sais quoi de surnaturel, de sacré, de céleste, qui tendît à les faire regarder comme supérieurs à l'humanité, comme revêtus d'un caractère divin, comme ayant reçu du ciel même des connaissances interdites au reste des hommes.

Ils eurent donc deux doctrines, l'une pour eux seuls, l'autre pour le peuple : souvent même, comme ils se partageaient en plusieurs ordres, chacun d'eux se réserva quelques mystères. Tous les ordres inférieurs étaient à la fois fripons et dupes; et le système d'hypocrisie ne se développait en entier qu'aux yeux de quelques adeptes.

Rien ne favorisa plus l'établissement de cette double doctrine, que les changements dans les langues, qui furent l'ouvrage du temps, de la communication et du mélange des peuples. Les hommes à double doctrine, en conservant pour eux l'ancienne langue, ou celle d'un autre peuple, s'assurèrent aussi l'avantage de posséder un langage entendu par eux seuls.

La première écriture qui désignait les choses par une peinture plus ou moins exacte, soit de la chose même, soit d'un objet analogue, faisant place à une écriture plus simple, où la ressemblance de ces objets était presque effacée, où l'on n'employait que des signes déjà en quelque sorte de pure convention, la doctrine secrète eut son écriture comme elle avait déjà son langage.

Dans l'origine des langues, presque chaque mot est une métaphore, et chaque phrase une allégorie. L'esprit saisit à la fois le sens figuré et le sens propre; le mot offre, en même temps que l'idée, l'image analogue, par laquelle on l'avait exprimée. Mais par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement, par faire abstraction du premier sens; et ce sens, d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire et propre du même mot.

Les prêtres, qui conservèrent le premier langage allégorique, l'employèrent avec le peuple qui ne pouvait plus en saisir le véritable sens, et qui, accoutumé à prendre les mots dans une seule acception, devenue leur acception propre, entendait je ne sais quelles fables absurdes, lorsque les mêmes expressions ne présentaient à l'esprit des prêtres qu'une vérité très-simple. Ils firent le même usage de leur écriture sacrée. Le peuple voyait des hommes, des animaux, des monstres, où les prêtres avaient voulu représenter un phénomène astronomique, un des faits de l'histoire de l'année.

Ainsi, par exemple, les prêtres, dans leurs méditations, s'étaient presque partout créé le système métaphysique d'un grand tout, immense, éternel, dont tous les êtres n'étaient que les parties, dont tous les changements observés dans l'univers n'étaient que les modifications diverses. Le ciel ne leur offrait que des groupes d'étoiles semés dans ces déserts immenses, que des planètes qui y décrivaient des mouvements plus ou moins compliqués, et des phéno-

mènes purement physiques, résultant des positions de ces astres divers. Ils imposaient des noms à ces groupes d'étoiles et à ces planètes, aux cercles mobiles ou fixes imaginés pour en représenter les positions et la marche apparente, pour en expliquer les phénomènes.

Mais leur langage, leurs monuments, en exprimant pour eux ces opinions métaphysiques, ces vérités naturelles, offraient aux yeux du peuple le système de la plus extravagante mythologie, devenaient pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses ou les plus barbares.

Telle est l'origine de presque toutes les religions connues, qu'ensuite l'hypocrisie ou l'extravagance de leurs inventeurs et de leurs prosélytes ont chargées de fables nouvelles.

Ces castes s'emparèrent de l'éducation, pour façonner l'homme à supporter plus patiemment des chaînes identifiées pour ainsi dire avec son existence, pour écarter de lui jusqu'à la possibilité du désir de les briser. Mais, si l'on veut connaître jusqu'à quel point, même sans le secours des terreurs superstitieuses, ces institutions peuvent porter leur pouvoir destructeur des facultés humaines, c'est sur la Chine qu'il faut un moment arrêter ses regards; sur ce peuple, qui semble n'avoir précédé les autres dans les sciences et les arts, que pour se voir successivement effacé par eux tous; ce peuple, que la connaissance de l'artillerie n'a point empêché d'être conquis par des nations barbares; où les sciences, dont les nombreuses écoles sont ouvertes à tous les

citoyens, conduisent seules à toutes les dignités, et où cependant, soumises à d'absurdes préjugés, les sciences sont condamnées à une éternelle médiocrité; où enfin l'invention même de l'imprimerie est demeurée entièrement inutile aux progrès de l'esprit humain.

Des hommes dont l'intérêt était de tromper durent se dégoûter bientôt de la recherche de la vérité. Contents de la docilité des peuples, ils crurent n'avoir pas besoin de nouveaux moyens pour s'en garantir la durée. Peu à peu ils oublièrent eux-mêmes une partie des vérités cachées sous leurs allégories; ils ne gardèrent de leur ancienne science, que ce qui était rigoureusement nécessaire pour conserver la confiance de leurs disciples; et ils finirent par être eux-mêmes la dupe de leurs propres fables.

Dès lors, tout progrès dans les sciences s'arrêta; une partie même de ceux dont les siècles antérieurs avaient été témoins se perdit pour les générations suivantes; et l'esprit humain, livré à l'ignorance et aux préjugés, fut condamné à une honteuse immobilité dans ces vastes empires, dont l'existence non interrompue a déshonoré depuis si longtemps l'Asie.

Les peuples qui les habitent sont les seuls où l'on ait pu observer à la fois ce degré de civilisation et cette décadence. Ceux qui occupaient le reste du globe, ou ont été arrêtés dans leurs progrès, et nous retracent encore les temps de l'enfance du genre humain, ou ont été entraînés par les événements, à travers les dernières époques, dont il nous reste à tracer l'histoire.

A l'époque où nous sommes parvenus, ces mêmes peuples de l'Asie avaient inventé l'écriture alphabétique, qu'ils avaient substituée aux hiéroglyphes, après avoir vraisemblablement employé celle où des signes conventionnels sont attachés à chaque idée, seule écriture que les Chinois connaissent encore aujourd'hui.

L'histoire et le raisonnement peuvent nous éclairer sur la manière dont a dû s'opérer le passage graduel des hiéroglyphes à cet art, en quelque sorte, intermédiaire : mais rien ne peut nous instruire avec quelque précision, ni sur le pays, ni sur le temps, où l'écriture alphabétique fut d'abord mise en usage.

Cette découverte fut ensuite portée chez les Grecs; chez ce peuple qui a exercé sur les progrès de l'espèce humaine une influence si puissante et si heureuse, à qui le génie a ouvert toutes les routes de la vérité; que la nature avait préparé, que le sort avait destiné pour être le bienfaiteur et le guide de toutes les nations, de tous les âges : honneur que jusqu'ici aucun autre peuple n'a partagé. Un seul a pu depuis concevoir l'espérance de présider à une révolution nouvelle dans les destinées du genre humain. La nature, la combinaison des événements, semblent s'être accordées pour lui en réserver la gloire. Mais ne cherchons point à pénétrer ce qu'un avenir incertain nous cache encore.

# QUATRIÈME ÉPOQUE.

*Progrès de l'esprit humain dans la Grèce, jusqu'au temps de la division des sciences, vers le siècle d'Alexandre.*

Les Grecs, dégoûtés de ces rois qui, se disant les enfants des dieux, déshonoraient l'humanité par leurs fureurs et par leurs crimes, s'étaient partagés en républiques, parmi lesquelles Lacédémone seule reconnaissait des chefs héréditaires, mais contenus par l'autorité des autres magistratures, mais soumis aux lois, comme les citoyens, et affaiblis par le partage de la royauté entre les aînés des deux branches de la famille des Héraclides.

Les habitants de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Épire, liés aux Grecs par une origine commune, par l'usage d'une même langue, et gouvernés par des princes faibles et divisés entre eux, ne pouvaient opprimer la Grèce; ils suffisaient pour la préserver au nord des incursions des nations scythiques.

A l'occident, l'Italie, partagée en États isolés et peu étendus, ne pouvait inspirer à la Grèce aucune crainte. Déjà même la Sicile presque entière, les plus beaux ports de la partie méridionale de l'Italie

étaient occupés par des colonies grecques, qui, en conservant avec leurs métropoles des liens de fraternité, formaient néanmoins des républiques indépendantes. D'autres colonies s'étaient établies dans les îles de la mer Égée, et sur une partie des côtes de l'Asie Mineure.

Ainsi la réunion de cette partie du continent asiatique au vaste empire de Cyrus, fut, dans la suite, le seul danger réel qui pût menacer l'indépendance de la Grèce et la liberté de ses habitants.

La tyrannie, quoique plus durable dans quelques colonies, et surtout dans celles dont l'établissement avec précédé la destruction des familles royales, ne pouvait être considérée que comme un fléau passager et partiel qui faisait le malheur des habitants de quelques villes, sans influer sur l'esprit général de la nation.

La Grèce avait reçu des peuples de l'Orient leurs arts, une partie de leurs connaissances, l'usage de l'écriture alphabétique, et leur système religieux; mais des communications établies entre elle et ces peuples, par des Orientaux exilés, qui avaient cherché un asile dans la Grèce, par des Grecs qui voyageaient en Orient, transportèrent seules dans la Grèce les lumières et les erreurs de l'Asie et de l'Égypte.

Les sciences ne pouvaient donc être devenues dans la Grèce l'occupation et le patrimoine d'une caste particulière. Les fonctions de leurs prêtres se bornèrent au culte des dieux. Le génie pouvait y déployer toutes ses forces, sans être assujetti à des

observances pédantesques, au système d'hypocrisie d'un collége sacerdotal. Tous les hommes conservaient un droit égal à la connaissance de la vérité. Tous pouvaient chercher à la découvrir pour la communiquer à tous, et la leur communiquer tout entière.

Cette heureuse circonstance, plus encore que la liberté politique, laissait à l'esprit humain, chez les Grecs, une indépendance, garant assuré de la rapidité et de l'étendue de ses progrès.

Cependant, leurs sages, leurs savants, qui prirent bientôt après le nom plus modeste de philosophes ou d'amis de la science, de la sagesse, s'égarèrent dans l'immensité du plan trop vaste qu'ils avaient embrassé. Ils voulurent pénétrer la nature de l'homme et celle des dieux, l'origine du monde et celle du genre humain. Ils essayèrent de réduire la nature entière à un seul principe, et les phénomènes de l'univers à une loi unique. Ils cherchèrent à renfermer dans une seule règle de conduite, et tous les devoirs de la morale, et le secret du véritable bonheur.

Ainsi, au lieu de découvrir des vérités, ils forgèrent des systèmes; ils négligèrent l'observation des faits, pour s'abandonner à leur imagination; et ne pouvant appuyer leurs opinions sur des preuves, ils essayèrent de les défendre par des subtilités.

Cependant, ces mêmes hommes cultivaient avec succès la géométrie et l'astronomie. La Grèce leur dut les premiers éléments de ces sciences, et même quelques vérités nouvelles, ou du moins la connais-

sance de celles qu'ils avaient rapportées de l'Orient, non comme des croyances établies, mais comme des théories, dont ils connaissaient les principes et les preuves.

Au milieu de la nuit de ces systèmes nous voyons même briller deux idées heureuses, qui reparaîtront encore dans des siècles plus éclairés.

Démocrite regardait tous les phénomènes de l'univers comme le résultat des combinaisons et du mouvement de corps simples, d'une figure déterminée et immuable, ayant reçu une impulsion première, d'où résulte une quantité d'action qui se modifie dans chaque atome, mais qui, dans la masse entière, se conserve toujours la même.

Pythagore annonçait que l'univers était gouverné par une harmonie dont les propriétés des nombres devaient dévoiler les principes; c'est-à-dire, que tous les phénomènes étaient soumis à des lois générales et calculées.

On reconnaît aisément, dans ces deux idées, et les systèmes hardis de Descartes, et la philosophie de Newton.

Pythagore découvrit par ses méditations, ou reçut des prêtres, soit de l'Égypte, soit de l'Inde, la véritable disposition des corps célestes et le vrai système du monde : il le fit connaître aux Grecs. Mais ce système était trop contraire au témoignage des sens, trop opposé aux idées vulgaires, pour que les faibles preuves sur lesquelles on pouvait en établir la vérité, fussent capables d'entraîner les esprits. Il resta caché dans le sein de l'école pythagoricienne, et fut

oublié avec elle, pour reparaître vers la fin du seizième siècle, appuyé de preuves certaines, qui ont alors triomphé et de la répugnance des sens, et des préjugés de la superstition, plus puissants encore et plus dangereux.

Cette école pythagoricienne s'était répandue principalement dans la grande Grèce; elle y formait des législateurs et d'intrépides défenseurs des droits de l'humanité : elle succomba sous les efforts des tyrans. Un d'eux brûla les Pythagoriciens dans leur école; et ce fut une raison suffisante sans doute, non pour abjurer la philosophie, non pour abandonner la cause des peuples, mais pour cesser de porter un nom devenu trop dangereux, et pour quitter des formes qui n'auraient plus servi qu'à réveiller les fureurs des ennemis de la liberté et de la raison.

Une des premières bases de toute bonne philosophie est de former pour chaque science une langue exacte et précise, où chaque signe représente une idée bien déterminée, bien circonscrite, et de parvenir à bien déterminer, à bien circonscrire les idées par une analyse rigoureuse.

Les Grecs, au contraire, abusèrent des vices de la langue commune, pour jouer sur le sens des mots, pour embarrasser l'esprit dans de misérables équivoques, pour l'égarer, en exprimant successivement par un même signe des idées différentes. Cette subtilité donnait cependant de la finesse aux esprits, en même temps qu'elle épuisait leur force contre de chimériques difficultés. Ainsi, cette philosophie de mots, en remplissant des espaces où la raison hu-

maine semble s'arrêter devant quelque obstacle supérieur à ses forces, ne sert point immédiatement à ses progrès, mais elle les prépare; et nous aurons encore occasion de répéter cette même observation.

C'était en s'attachant à des questions peut-être à jamais insolubles, en se laissant séduire par l'importance ou la grandeur des objets, sans songer si l'on aurait les moyens d'y atteindre; c'était en voulant établir les théories avant d'avoir rassemblé les faits, et construire l'univers quand on ne savait pas même encore l'observer; c'était cette erreur, alors bien excusable, qui, dès les premiers pas, avait arrêté la marche de la philosophie. Aussi Socrate, en combattant les sophistes, en couvrant de ridicule leurs vaines subtilités, criait-il aux Grecs de rappeler enfin sur la terre cette philosophie qui se perdait dans le ciel; non qu'il dédaignât ni l'astronomie ni la géométrie, ni l'observation des phénomènes de la nature; non qu'il eût l'idée puérile et fausse de réduire l'esprit humain à la seule étude de la morale: c'est au contraire précisément à son école et à ses disciples que les sciences mathématiques et physiques durent leurs progrès; parmi les ridicules qu'on cherche à lui donner dans les comédies, le reproche qui amène le plus de plaisanteries est celui de cultiver la géométrie, d'étudier les météores, de tracer des cartes de géographie, de faire des observations sur les verres brûlants, dont, par une singularité remarquable, l'époque la plus reculée ne nous a été transmise que par une bouffonnerie d'Aristophane.

Socrate voulait seulement avertir les hommes de se borner aux objets que la nature a mis à leur portée; d'assurer chacun de leurs pas avant d'en essayer de nouveaux; d'étudier l'espace qui les entoure, avant de s'élancer au hasard dans un espace inconnu.

La mort de Socrate est un événement important dans l'histoire humaine; elle fut le premier crime qui ait signalé cette guerre de la philosophie et de la superstition; guerre qui dure encore parmi nous, comme celle de la même philosophie contre les oppresseurs de l'humanité, dont l'incendie d'une école pythagoricienne avait marqué l'époque. L'histoire de ces guerres va devenir une des parties les plus importantes du tableau qui nous reste à tracer.

Les prêtres voyaient avec douleur des hommes qui, cherchant à perfectionner leur raison, à remonter aux causes premières, connaissaient toute l'absurdité de leurs dogmes, toute l'extravagance de leurs cérémonies, toute la fourberie de leurs oracles et de leurs prodiges. Ils craignaient que ces philosophes ne confiassent ce secret aux disciples qui fréquentaient leurs écoles; que d'eux il ne passât à tous ceux qui, pour obtenir de l'autorité ou du crédit, étaient obligés de donner quelque culture à leur esprit; et qu'ainsi l'empire sacerdotal ne fût bientôt réduit à la classe la plus grossière du peuple, qui finirait elle-même par être désabusée.

L'hypocrisie effrayée se hâta d'accuser les philosophes d'impiété envers les dieux, afin qu'ils n'eussent pas le temps d'apprendre aux peuples que ces

dieux étaient l'ouvrage de leurs prêtres. Les philosophes crurent échapper à la persécution, en adoptant, à l'exemple des prêtres eux-mêmes, l'usage d'une double doctrine, en ne confiant qu'à des disciples éprouvés les opinions qui blessaient trop ouvertement les préjugés vulgaires.

Mais les prêtres présentaient au peuple comme des blasphèmes les vérités physiques même les plus simples. Ils poursuivirent Anaxagore, pour avoir osé dire que le soleil était plus grand que le Péloponèse.

Socrate ne put échapper à leurs coups. Il n'y avait plus dans Athènes de Périclès qui veillât à la défense du génie et de la vertu. D'ailleurs, Socrate était bien plus coupable. Sa haine pour les sophistes, son zèle pour ramener vers des objets plus utiles la philosophie égarée, annonçait aux prêtres que la vérité seule était l'objet de ses recherches; qu'il voulait, non faire adopter par les hommes un nouveau système, et soumettre leur imagination à la sienne, mais leur apprendre à faire usage de leur raison; et de tous les crimes, c'est celui que l'orgueil sacerdotal sait le moins pardonner.

Ce fut au pied du tombeau même de Socrate que Platon dicta les leçons qu'il avait reçues de son maître.

Son style enchanteur, sa brillante imagination, les tableaux riants ou majestueux, les traits ingénieux et piquants, qui, dans ses Dialogues, font disparaître la sécheresse des discussions philosophiques; ces maximes d'une morale douce et pure, qu'il a su y

répandre; cet art avec lequel il met ses personnages en action et conserve à chacun son caractère; toutes ces beautés, que le temps et les révolutions des opinions n'ont pu flétrir, ont dû sans doute obtenir grâce pour les rêves philosophiques qui trop souvent forment le fond de ses ouvrages, pour cet abus des mots que son maître avait tant reproché aux sophistes, et dont il n'a pu préserver le plus grand de ses disciples.

On est étonné, en lisant ses Dialogues, qu'ils soient l'ouvrage d'un philosophe qui, par une inscription placée sur la porte de son école, en défendait l'entrée à quiconque n'aurait pas étudié la géométrie; et que celui qui débite avec tant d'audace des hypothèses si creuses et si frivoles, ait été le fondateur de la secte, où l'on a soumis pour la première fois, à un examen rigoureux, les fondements de la certitude des connaissances humaines, et même ébranlé ceux qu'une raison plus éclairée aurait fait respecter.

Mais la contradiction disparaît, si l'on songe que jamais Platon ne parle en son nom; que Socrate, son maître, s'y exprime toujours avec la modestie du doute; que les systèmes y sont présentés au nom de ceux qui en étaient, ou que Platon supposait en être les auteurs : qu'ainsi ces mêmes Dialogues sont encore une école de pyrrhonisme, et que Platon y a su montrer à la fois l'imagination hardie d'un savant qui se plaît à combiner, à développer de brillantes hypothèses, et la réserve d'un philosophe qui se livre à son imagination, sans se laisser entraîner par elle; parce que sa raison, armée d'un doute salu-

taire, sait se défendre des illusions même les plus séduisantes.

Ces écoles où se perpétuaient la doctrine, et surtout les principes et la méthode d'un premier chef, pour qui ses successeurs étaient cependant bien éloignés d'une docilité servile; ces écoles avaient l'avantage de réunir entre eux, par les liens d'une libre fraternité, les hommes occupés de pénétrer les secrets de la nature. Si l'opinion du maître y partageait trop souvent l'autorité, qui ne doit appartenir qu'à la raison; si par là cette institution suspendait les progrès des lumières, elle servait à les propager avec plus de promptitude et d'étendue, dans un temps où l'imprimerie étant inconnue, et les manuscrits même très-rares, ces grandes écoles, dont la célébrité appelait des élèves de toutes les parties de la Grèce, étaient le moyen le plus puissant d'y faire germer le goût de la philosophie, et d'y répandre les vérités nouvelles.

Ces écoles rivales se combattaient avec cette animosité que produit l'esprit de secte, et souvent l'on y sacrifiait l'intérêt de la vérité au succès d'une doctrine à laquelle chaque membre de la secte attachait une partie de son orgueil. La passion personnelle du prosélytisme corrompait la passion plus noble d'éclairer les hommes. Mais en même temps, cette rivalité entretenait dans les esprits une activité utile; le spectacle de ces disputes, l'intérêt de ces guerres d'opinion réveillait, attachait à l'étude de la philosophie, une foule d'hommes, que le seul amour de la vérité n'aurait pu arracher ni aux

affaires, ni aux plaisirs, ni même à la paresse.

Enfin, comme ces écoles, ces sectes que les Grecs eurent la sagesse de ne jamais faire entrer dans les institutions publiques, restèrent parfaitement libres; comme chacun pouvait à son gré ouvrir une autre école, ou former une secte nouvelle, on n'avait point à craindre cet asservissement de la raison, qui, chez la plupart des autres peuples, opposait un obstacle invincible au progrès de l'esprit humain.

Nous montrerons quelle fut, sur la raison des Grecs, sur leurs mœurs, sur leurs lois, sur leurs gouvernements, l'influence des philosophes, influence qui doit être attribuée en grande partie à ce qu'ils n'eurent, ou même ne voulurent jamais avoir aucune existence politique, à ce que l'éloignement volontaire des affaires publiques était une maxime de conduite commune à presque toutes leurs sectes, enfin, à ce qu'ils affectaient de se distinguer des autres hommes, par leur vie, comme par leurs opinions.

En traçant le tableau de ces sectes différentes, nous nous occuperons moins de leurs systèmes que des principes de leur philosophie; moins de chercher, comme on l'a fait trop souvent, quelles sont précisément les doctrines absurdes que nous dérobe un langage devenu presque inintelligible; mais de montrer quelles erreurs générales les ont conduits dans ces routes trompeuses, et d'en trouver l'origine dans la marche naturelle de l'esprit humain.

Nous nous attacherons surtout à exposer les progrès des sciences réelles, et le perfectionnement successif de leurs méthodes.

A cette époque, la philosophie les embrassait toutes, excepté la médecine, qui déjà s'en était séparée. Les écrits d'Hippocrate nous montreront quel était alors l'état de cette science, et de celles qui y sont naturellement liées, mais qui n'existaient encore que dans leurs rapports avec elle.

Les sciences mathématiques avaient été cultivées avec succès, dans les écoles de Thalès et de Pythagore. Cependant, elles ne s'y élevèrent pas beaucoup au delà du terme où elles s'étaient arrêtées dans les colléges sacerdotaux des peuples de l'Orient. Mais, dès la naissance de l'école de Platon, elles s'élancèrent au delà de cette barrière que l'idée de les borner à une utilité immédiate et pratique leur avait opposée.

Ce philosophe résolut le premier le problème de la duplication du cube, à la vérité par un mouvement continu, mais par un procédé ingénieux, et d'une manière vraiment rigoureuse. Ses premiers disciples découvrirent les sections coniques, en déterminèrent les principales propriétés ; et par là, ils ouvrirent au génie cet horizon immense, où, jusqu'à la fin des temps, il pourra sans cesse exercer ses forces, mais dont à chaque pas il verra reculer les bornes devant lui.

Ce n'est pas à la philosophie seule que les sciences politiques durent leurs progrès chez les Grecs. Dans ces petites républiques, jalouses de conserver et leur indépendance et leur liberté, on eut presque généralement l'idée de confier à un seul homme, non la puissance de faire des lois, mais la fonction

de les rédiger et de les présenter au peuple, qui, après les avoir examinées, leur accordait une sanction immédiate.

Ainsi, le peuple imposait un travail au philosophe, dont les vertus ou la sagesse avaient obtenu sa confiance; mais il ne lui conférait aucune autorité : il exerçait seul et par lui-même ce que depuis nous avons appelé le pouvoir législatif. L'habitude si funeste d'appeler la superstition au secours des institutions politiques, a souillé trop souvent l'exécution d'une idée si propre à donner aux lois d'un pays cette unité systématique, qui peut seule en rendre l'action sûre et facile, comme en maintenir la durée. La politique d'ailleurs n'avait pas encore de principes assez constants, pour que l'on n'eût pas à craindre de voir les législateurs porter dans ces combinaisons leurs préjugés et leurs passions.

Leur objet ne pouvait être encore de fonder sur la raison, sur les droits que tous les hommes ont également reçus de la nature, enfin, sur les maximes de la justice universelle, l'édifice d'une société d'hommes égaux et libres, mais seulement d'établir les lois suivant lesquelles les membres héréditaires d'une société déjà existante pourraient conserver leur liberté, y vivre à l'abri de l'injustice, et déployer au dehors une force qui garantît leur indépendance.

Comme on supposait que ces lois, presque toujours liées à la religion, et consacrées par des serments, auraient une durée éternelle, on s'occupait moins d'assurer à un peuple les moyens de les ré-

former d'une manière paisible, que de prévenir l'altération de ces lois fondamentales, et d'empêcher que des réformes de détail n'en altérassent le système, n'en corrompissent l'esprit. On chercha des institutions propres à exalter, à nourrir l'amour de la patrie, qui renfermait celui de sa législation, ou même de ses usages; on chercha une organisation de pouvoirs, qui garantît l'exécution des lois contre la négligence ou la corruption des magistrats, contre le crédit des citoyens puissants, et les mouvements inquiets de la multitude.

Les riches, qui seuls étaient alors à portée d'acquérir des lumières, pouvaient, en s'emparant de l'autorité, opprimer les pauvres, et les forcer à se jeter dans les bras d'un tyran. L'ignorance, la légèreté du peuple, sa jalousie contre les citoyens puissants, pouvaient donner à ceux-ci le désir et les moyens d'établir le despotisme aristocratique, ou livrer l'État affaibli à l'ambition de ses voisins. Forcés de se préserver à la fois de ces deux écueils, les législateurs grecs eurent recours à des combinaisons plus ou moins heureuses, mais portant presque toujours l'empreinte de cette finesse, de cette sagacité, qui dès lors caractérisait l'esprit général de la nation.

On trouverait à peine dans les républiques modernes, et même dans les plans tracés par les philosophes, une institution dont les républiques grecques n'aient offert le modèle ou donné l'exemple. Car la ligue Amphictyonique, celle des Étoliens, des Arcadiens, des Achéens, nous présentent des constitu-

tions fédératives, dont l'union était plus ou moins intime; et il s'était établi un droit des gens moins barbare, et des règles de commerce plus libérales entre ces différents peuples rapprochés par une origine commune, par l'usage de la même langue, par la ressemblance des mœurs, des opinions et des croyances religieuses.

Les rapports mutuels de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, avec la constitution d'un État et sa législation, leur influence sur sa prospérité, sur sa puissance, sur sa liberté, ne purent échapper aux regards d'un peuple ingénieux, actif, occupé des intérêts publics; et l'on y aperçoit les premières traces de cet art si vaste, si utile, connu aujourd'hui sous le nom d'économie politique.

L'observation seule des gouvernements établis suffisait donc pour faire bientôt de la politique une science étendue. Aussi, dans les écrits mêmes des philosophes, paraît-elle plutôt une science de faits, et pour ainsi dire empirique, qu'une véritable théorie, fondée sur des principes généraux, puisés dans la nature, et avoués par la raison.

Tel est le point de vue sous lequel on doit envisager les idées politiques d'Aristote et de Platon, si l'on veut en pénétrer le sens et les apprécier avec justice.

Presque toutes les institutions des Grecs supposent l'existence de l'esclavage, et la possibilité de réunir, dans une place publique, l'universalité des citoyens; et pour bien juger de leurs effets, surtout pour prévoir ceux qu'elles produiraient dans les

grandes nations modernes, il ne faut pas perdre un instant de vue ces deux différences si importantes. Mais on ne peut réfléchir sur la première, sans songer avec douleur, qu'alors les combinaisons même les plus parfaites n'avaient pour objet que la liberté, ou le bonheur de la moitié tout au plus de l'espèce humaine.

L'éducation était chez les Grecs une partie importante de la politique. Elle y formait les hommes pour la patrie, bien plus que pour eux-mêmes ou pour leur famille. Ce principe ne peut être adopté que pour des peuples peu nombreux, à qui l'on est plus excusable de supposer un intérêt national, séparé de l'intérêt commun de l'humanité. Il n'est praticable que dans les pays où les travaux les plus pénibles de la culture et des arts sont exercés par des esclaves. Cette éducation se bornait presque aux exercices du corps, aux principes des mœurs, aux habitudes propres à exciter un patriotisme exclusif : le reste s'apprenait librement dans les écoles des philosophes ou des rhéteurs, dans les ateliers des artistes; et cette liberté est encore une des causes de la supériorité des Grecs.

Dans leur politique, comme dans leur philosophie, on découvre un principe général, auquel l'histoire présente à peine un très-petit nombre d'exceptions ; c'est de chercher dans les lois, moins à faire disparaître les causes d'un mal qu'à en détruire les effets, en opposant ces causes l'une à l'autre; c'est de vouloir, dans les institutions, tirer parti des préjugés, des vices, plutôt que les dissiper

ou les réprimer; c'est de s'occuper plus souvent des moyens de dénaturer l'homme, d'exalter, d'égarer sa sensibilité, que de perfectionner, d'épurer les inclinations et les penchants qui sont le produit nécessaire de sa constitution morale : erreurs produites par l'erreur plus générale de regarder comme l'homme de la nature, celui que leur offrait l'état actuel de la civilisation, c'est-à-dire, l'homme corrompu par les préjugés, par les intérêts des passions factices, et par les habitudes sociales.

Cette observation est d'autant plus importante, il sera d'autant plus nécessaire de développer l'origine de cette erreur, pour mieux la détruire, qu'elle s'est transmise jusqu'à notre siècle, et qu'elle corrompt encore trop souvent parmi nous et la morale et la politique.

Si l'on compare la législation, et surtout la forme et les règles des jugements dans la Grèce, et chez les Orientaux, on verra que chez les uns, les lois sont un joug sous lequel la force a courbé des esclaves; chez les autres, les conditions d'un pacte commun fait entre des hommes. Chez les uns, l'objet des formes légales est que la volonté du maître soit accomplie; chez les autres, que la liberté des citoyens ne soit pas opprimée. Chez les uns, la loi est faite pour celui qui l'impose; chez les autres, pour celui qui doit s'y soumettre. Chez les uns, on force à la craindre; chez les autres, on instruit à la chérir : différences que nous retrouverons encore, chez les modernes, entre les lois des peuples libres et celles des peuples esclaves. On verra enfin que dans la

Grèce, l'homme avait du moins le sentiment de ses droits, s'il ne les connaissait pas encore, s'il ne savait pas en approfondir la nature, en embrasser et en circonscrire l'étendue.

A cette époque des premières lueurs de la philosophie chez les Grecs, et de leurs premiers pas dans les sciences, les beaux-arts s'y élevèrent à un degré de perfection qu'aucun peuple n'avait encore connu, qu'à peine quelques-uns ont pu atteindre depuis. Homère vécut pendant le temps de ces dissensions qui accompagnèrent la chute des tyrans et la formation des républiques. Sophocle, Euripide, Pindare, Thucydide, Démosthène, Phidias, Apelles, furent contemporains de Socrate ou de Platon.

Nous tracerons le tableau du progrès de ces arts; nous en discuterons les causes; nous distinguerons ce qu'on peut regarder comme une perfection de l'art, et ce qui n'est dû qu'à l'heureux génie de l'artiste; distinction qui suffit pour faire disparaître ces bornes étroites, dans lesquelles on a renfermé le perfectionnement des beaux-arts. Nous montrerons l'influence qu'exercèrent sur leurs progrès la forme des gouvernements, le système de la législation, l'esprit du culte religieux; nous rechercherons ce qu'ils durent à ceux de la philosophie, et ce qu'elle-même a pu leur devoir.

Nous montrerons comment la liberté, les arts, les lumières, ont contribué à l'adoucissement, à l'amélioration des mœurs; nous ferons voir que ces vices des Grecs, si souvent attribués aux progrès mêmes de leur civilisation, étaient ceux des siècles

plus grossiers; et que les lumières, la culture des arts, les ont tempérés, quand elles n'ont pu les détruire; nous prouverons que ces éloquentes déclamations contre les sciences et les arts, sont fondées sur une fausse application de l'histoire; et qu'au contraire les progrès de la vertu ont toujours accompagné ceux des lumières, comme ceux de la corruption en ont toujours suivi ou annoncé la décadence.

# CINQUIÈME ÉPOQUE.

*Progrès des sciences depuis leur division jusqu'à leur décadence.*

Platon vivait encore, lorsque Aristote, son disciple, ouvrit, dans Athènes même, une école rivale de la sienne.

Non-seulement il embrassa toutes les sciences, mais il appliqua la méthode philosophique à l'éloquence et à la poésie. Il osa concevoir le premier que cette méthode doit s'étendre à tout ce que l'intelligence humaine peut atteindre; puisque cette intelligence, exerçant partout les mêmes facultés, doit partout être assujettie aux mêmes lois.

Plus le plan qu'il s'était formé était vaste, plus il sentit le besoin d'en séparer les diverses parties, et de fixer avec plus de précision les limites de chacune. A compter de cette époque, la plupart des philosophes, et même des sectes entières, se bornèrent à quelques-unes de ces parties.

Les sciences mathématiques et physiques formèrent seules une grande division. Comme elles se fondent sur le calcul et l'observation, comme ce qu'elles peuvent enseigner est indépendant des opinions qui

divisaient les sectes, elles se séparèrent de la philosophie, sur laquelle ces sectes régnaient encore. Elles devinrent donc l'occupation de savants, qui presque tous eurent même la sagesse de demeurer étrangers aux disputes des écoles, où l'on se livrait à une lutte de réputation plus utile à la renommée passagère des philosophes, qu'aux progrès de la philosophie. Ce mot commença même à ne plus exprimer que les principes généraux de l'ordre du monde, la métaphysique, la dialectique et la morale, dont la politique faisait partie.

Heureusement l'époque de cette division précéda le temps où la Grèce, après de longs orages, devait perdre sa liberté.

Les sciences trouvèrent dans la capitale de l'Égypte un asile, que les despotes qui la gouvernaient auraient peut-être refusé à la philosophie. Des princes, qui devaient une grande partie de leur richesse et de leur pouvoir au commerce réuni de la Méditerranée et de l'Océan asiatique, devaient encourager des sciences utiles à la navigation et au commerce.

Elles échappèrent donc à cette décadence plus prompte qui se fit bientôt sentir dans la philosophie, dont l'éclat disparut avec la liberté. Le despotisme des Romains, si indifférents aux progrès des lumières, n'atteignit l'Égypte que très-tard, et dans un temps où la ville d'Alexandrie était devenue nécessaire à la subsistance de Rome; déjà en possession d'être la métropole des sciences, comme le centre du commerce, elle se suffisait à elle-même pour en conserver le feu sacré par sa population,

par sa richesse, par le grand concours des étrangers, par les établissements que les Ptolémées avaient formés, et que les vainqueurs ne songèrent pas à détruire.

La secte académique, où les mathématiques avaient été cultivées dès son origine, et dont l'enseignement philosophique se bornait presque à prouver l'utilité du doute, et indiquer les limites étroites de la certitude, devait être la secte des savants; et cette doctrine ne pouvait effrayer les despotes : aussi domina-t-elle dans l'école d'Alexandrie.

La théorie des sections coniques, la méthode de les employer, soit pour la construction des lieux géométriques, soit pour la résolution des problèmes, la découverte de quelques autres courbes, étendirent la carrière, jusqu'alors si resserrée, de la géométrie. Archimède découvrit la quadrature de la parabole, il mesura la surface de la sphère; et ce furent les premiers pas dans cette théorie des limites, qui détermine la dernière valeur d'une quantité, celle dont cette quantité se rapproche sans cesse en ne l'atteignant jamais, dans cette science qui enseigne, tantôt à trouver les rapports des quantités évanouissantes, tantôt à remonter de la connaissance de ces rapports à la détermination de ceux des grandeurs finies; dans ce calcul, en un mot, auquel, avec plus d'orgueil que de justesse, les modernes ont donné le nom de calcul de l'infini. C'est Archimède qui, le premier, détermina le rapport approché du diamètre du cercle et de sa circonférence, enseigna comme on pouvait en obtenir des

valeurs toujours de plus en plus approchées, et fit connaître les méthodes d'approximation, ce supplément heureux de l'insuffisance des méthodes connues, et souvent de la science elle-même.

On peut, en quelque sorte, le regarder comme le créateur de la mécanique rationnelle. On lui doit la théorie du levier, et la découverte de ce principe d'hydrostatique, qu'un corps, placé dans un corps fluide, perd une portion de son poids égale à celui de la masse qu'il a déplacée.

La vis qui porte son nom, ses miroirs ardents, les prodiges du siége de Syracuse, attestent ses talents dans la science des machines, que les savants avaient négligée, parce que les principes de théorie, connus jusqu'alors, ne pouvaient y atteindre encore. Ces grandes découvertes, ces sciences nouvelles placent Archimède parmi ces génies heureux dont la vie est une époque dans l'histoire de l'homme, et dont l'existence paraît un des bienfaits de la nature.

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire, du calcul des quantités considérées uniquement comme telles. La nature des questions proposées et résolues dans le livre de Diophante, exigeait que les nombres y fussent envisagés comme ayant une valeur générale, indéterminée, et assujettie seulement à certaines conditions.

Mais cette science n'avait point alors, comme aujourd'hui, ses signes, ses méthodes propres, ses opérations techniques. On désignait ces valeurs gé-

nérales par des mots; et c'était par une suite de raisonnements que l'on parvenait à trouver, à développer la solution des problèmes.

Des observations chaldéennes, envoyées à Aristote par Alexandre, accélérèrent les progrès de l'astronomie. Ce qu'ils offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque. Mais si, après lui, dans l'astronomie, comme après Archimède dans la géométrie et dans la mécanique, on ne trouve plus de ces découvertes, de ces travaux, qui changent, en quelque sorte, la face entière d'une science, elles continuèrent longtemps encore de se perfectionner, de s'étendre, et de s'enrichir du moins par des vérités de détail.

Dans son histoire des animaux, Aristote avait donné les principes et le modèle précieux de la manière d'observer avec exactitude, et de décrire avec méthode les objets de la nature, de classer les observations et de saisir les résultats généraux qu'elles présentent.

L'histoire des plantes, celle des minéraux, furent traitées après lui, mais avec moins de précision, et avec des vues moins étendues, moins philosophiques.

Les progrès de l'anatomie furent très-lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale.

La médecine d'Hippocrate n'était qu'une science d'observation, qui n'avait pu conduire encore qu'à

des méthodes empiriques. L'esprit de secte, le goût des hypothèses infecta bientôt les médecins; mais si le nombre des erreurs l'emporta sur celui des vérités nouvelles, si les préjugés ou les systèmes des médecins firent plus de mal que leurs observations ne purent faire de bien, on ne peut nier cependant que la médecine n'ait fait, durant cette époque, des progrès faibles, mais réels.

Aristote ne porta dans la physique, ni cette exactitude, ni cette sage réserve, qui caractérisent son histoire des animaux. Il paya le tribut aux habitudes de son siècle, à l'esprit des écoles, en défigurant la physique par ces principes hypothétiques qui, dans leur généralité vague, expliquent tout avec une sorte de facilité, parce qu'ils ne peuvent rien expliquer avec précision.

D'ailleurs, l'observation seule ne suffit pas; il faut des expériences : elles exigent des instruments; et il paraît qu'on n'avait pas alors assez recueilli de faits, qu'on ne les avait pas vus avec assez de détail, pour sentir le besoin, pour avoir l'idée de cette manière d'interroger la nature et de la forcer à nous répondre.

Aussi, dans cette époque, l'histoire des progrès de la physique doit-elle se borner au tableau d'un petit nombre de connaissances, dues au hasard et aux observations où conduit la pratique des arts, bien plus qu'aux recherches des savants. L'hydraulique, et surtout l'optique, présentent une moisson un peu moins stérile; mais ce sont plutôt encore des faits remarqués, parce qu'ils se sont offerts d'eux-

mêmes, que des théories ou des lois physiques, découvertes par des expériences, ou devinées par la méditation.

L'agriculture s'était bornée jusqu'alors à la simple routine, et à quelques règles que les prêtres, en les transmettant aux peuples, avaient corrompues par leurs superstitions. Elle devint chez les Grecs, et surtout chez les Romains, un art important et respecté, dont les hommes les plus savants s'empressèrent de recueillir les usages et les préceptes. Ces recueils d'observations, présentées avec précision, rassemblées avec discernement, pouvaient éclairer la pratique, répandre les méthodes utiles; mais on était encore bien loin du siècle des expériences et des observations calculées.

Les arts mécaniques commencèrent à se lier aux sciences; les philosophes en examinèrent les travaux, en recherchèrent l'origine, en étudièrent l'histoire, s'occupèrent de décrire les procédés et les produits de ceux qui étaient cultivés dans les diverses contrées, de recueillir ces observations, et de les transmettre à la postérité.

Ainsi, l'on vit Pline embrasser l'homme, la nature et les arts, dans le plan immense de son Histoire naturelle; inventaire précieux de tout ce qui formait alors les véritables richesses de l'esprit humain; et les droits de Pline à notre reconnaissance ne peuvent être détruits par le reproche mérité d'avoir accueilli, avec trop peu de choix et trop de crédulité, ce que l'ignorance ou la vanité mensongère des historiens et des voyageurs avait

offert à son insatiable avidité de tout connaître.

Au milieu de la décadence de la Grèce, Athènes, qui, dans les jours de sa puissance, avait honoré la philosophie et les lettres, leur dut, à son tour, de conserver plus longtemps quelques restes de son ancienne splendeur. On n'y balançait plus, à la tribune, les destins de la Grèce et de l'Asie; mais c'est dans ses écoles que les Romains apprirent à connaître les secrets de l'éloquence; et c'est aux pieds de la lampe de Démosthène que se forma le premier de leurs orateurs.

L'Académie, le Lycée, le Portique, les jardins d'Épicure, furent le berceau et la principale école des quatre sectes qui se disputèrent l'empire de la philosophie.

On enseignait dans l'Académie qu'il n'y a rien de certain; que, sur aucun objet, l'homme ne peut atteindre, ni à une vraie certitude, ni même à une compréhension parfaite; enfin (et il était difficile d'aller plus loin), qu'il ne pouvait être sûr de cette impossibilité de rien connaître, et qu'il fallait douter même de la nécessité de douter de tout.

On y exposait, on y défendait, on y combattait les opinions des autres philosophes, mais comme des hypothèses propres à exercer l'esprit, et pour faire sentir davantage, par l'incertitude qui accompagnait ces disputes, la vanité des connaissances humaines, et le ridicule de la confiance dogmatique des autres sectes.

Mais ce doute, qu'avoue la raison, quand il conduit à ne point raisonner sur les mots auxquels nous

ne pouvons attacher des idées nettes et précises, à proportionner notre adhésion au degré de la probabilité de chaque proposition, à déterminer, pour chaque classe de connaissances, les limites de la certitude que nous pouvons obtenir; ce même doute, s'il s'étend aux vérités démontrées, s'il attaque les principes de la morale, devient ou stupidité ou démence; il favorise l'ignorance et la corruption : et tel est l'excès où sont tombés les sophistes qui remplacèrent dans l'Académie les premiers disciples de Platon.

Nous exposerons la marche de ces sceptiques, la cause de leurs erreurs; nous chercherons ce que, dans l'exagération de leur doctrine, on doit attribuer à la manie de se singulariser par des opinions bizarres; nous ferons observer que, s'ils furent assez solidement réfutés par l'instinct des autres hommes, par celui qui les dirigeait eux-mêmes dans la conduite de leur vie, jamais ils ne furent, ni bien entendus, ni bien réfutés par les philosophes.

Cependant, ce scepticisme outré n'avait pas entraîné toute la secte académique; et l'opinion d'une idée éternelle du juste, du beau, de l'honnête, indépendante de l'intérêt des hommes, de leurs conventions, de leur existence même, idée qui, imprimée dans notre âme, devenait pour nous le principe de nos devoirs et la règle de nos actions; cette doctrine, puisée dans les Dialogues de Platon, continuait d'être exposée dans son école, et y servait de base à l'enseignement de la morale.

Aristote ne connut pas mieux que ses maîtres l'art

d'analyser les idées, c'est-à-dire, de remonter par degrés jusqu'aux idées les plus simples qui sont entrées dans leur combinaison; de pénétrer jusqu'à l'origine de la formation de ces idées simples; de suivre dans ces opérations la marche de l'esprit et le développement de ses facultés.

Sa métaphysique ne fut donc, comme celle des autres philosophes, qu'une doctrine vague, fondée, tantôt sur l'abus des mots, et tantôt sur de simples hypothèses.

C'est à lui cependant que l'on doit cette vérité importante, ce premier pas dans la connaissance de l'esprit humain, que NOS IDÉES MÊME LES PLUS ABSTRAITES, LES PLUS PUREMENT INTELLECTUELLES, POUR AINSI DIRE, DOIVENT LEUR ORIGINE A NOS SENSATIONS : mais il ne l'appuya d'aucun développement. Ce fût plutôt l'aperçu d'un homme de génie, que le résultat d'une suite d'observations analysées avec précision, et combinées entre elles pour en faire sortir une vérité générale : aussi ce germe, jeté dans une terre ingrate, ne produisit de fruits utiles qu'après plus de vingt siècles.

Aristote, dans sa logique, réduit les démonstrations à une suite d'arguments assujettis à la forme syllogistique; il divise ensuite toutes les propositions en quatre classes qui les renferment toutes; il apprend à reconnaître, parmi toutes les combinaisons possibles de propositions de ces quatre classes prises trois à trois, celles qui répondent à des syllogismes concluants, et qui y répondent nécessairement : par ce moyen, l'on peut juger de la justesse ou du vice

d'un argument, en sachant seulement à quelle combinaison il appartient; et l'art de raisonner juste est soumis, en quelque sorte, à des règles techniques.

Cette idée ingénieuse est restée inutile jusqu'ici; mais peut-être doit-elle un jour devenir le premier pas vers un perfectionnement que l'art de raisonner et de discuter semble encore attendre.

Chaque vertu, suivant Aristote, est placée entre deux vices, dont l'un en est le défaut, et l'autre l'excès; elle n'est, en quelque sorte, qu'un de nos penchants naturels, auquel la raison nous défend et de trop résister, et de trop obéir.

Ce principe général a pu s'offrir à lui d'après une de ces idées vagues d'ordre et de convenance, si communes alors dans la philosophie; mais il le vérifia, en l'appliquant à la nomenclature des mots qui, dans la langue grecque, exprimaient ce qu'on y appelait des vertus.

Vers le même temps, deux sectes nouvelles, appuyant la morale sur des principes opposés, du moins en apparence, partagèrent les esprits, étendirent leur influence bien au delà des bornes de leurs écoles, et hâtèrent la chute de la superstition grecque, que malheureusement une superstition plus sombre, plus dangereuse, plus ennemie des lumières, devait bientôt remplacer.

Les stoïciens firent consister la vertu et le bonheur dans la possession d'une âme également insensible à la volupté et à la douleur, affranchie de toutes les passions, supérieure à toutes les craintes, à toutes

les faiblesses, ne connaissant de véritable bien que la vertu, de mal réel que les remords. Ils croyaient que l'homme a le pouvoir de s'élever à cette hauteur, s'il en a une volonté forte et constante; et qu'alors, indépendant de la fortune, toujours maître de lui-même, il est également inaccessible au vice et au malheur.

Un esprit unique anime le monde; il est présent partout, si même il n'est pas tout, s'il existe autre chose que lui. Les âmes humaines en sont des émanations. Celle du sage, qui n'a point souillé la pureté de son origine, se réunit, au moment de la mort, à cet esprit universel. La mort serait donc un bien, si, pour le sage soumis à la nature, endurci contre tout ce que les hommes vulgaires appellent des maux, il n'y avait pas plus de grandeur à la regarder comme une chose indifférente.

Épicure place le bonheur dans la jouissance du plaisir et dans l'absence de la douleur. La vertu consiste à suivre les penchants naturels, mais en sachant les épurer et les diriger. La tempérance, qui prévient la douleur, qui, en conservant nos facultés naturelles dans toute leur force, nous assure toutes les jouissances que la nature nous a préparées; le soin de se préserver des passions haineuses ou violentes, qui tourmentent et déchirent le cœur livré à leur amertume et à leurs fureurs; celui de cultiver au contraire les affections douces et tendres; de se ménager les voluptés qui suivent la pratique de la bienfaisance; de conserver la pureté de son âme pour éviter la honte et les remords qui punissent le crime,

pour jouir du sentiment délicieux qui récompense les belles actions; telle est la route qui conduit à la fois et au bonheur et à la vertu.

Épicure ne voyait dans l'univers qu'une collection d'atomes, dont les combinaisons diverses étaient soumises à des lois nécessaires. L'âme humaine était elle-même une de ces combinaisons. Les atomes qui la composaient, réunis à l'instant où le corps commençait la vie, se dispersaient au moment de la mort, pour se réunir à la masse commune, et entrer dans de nouvelles combinaisons.

Ne voulant pas heurter trop directement les préjugés populaires, il avait admis des dieux; mais, indifférents aux actions des hommes, étrangers à l'ordre de l'univers, et soumis, comme les autres êtres, aux lois générales de son mécanisme, ils étaient en quelque sorte un hors-d'œuvre de ce système.

Les hommes durs, orgueilleux, injustes, se cachèrent sous le masque du stoïcisme. Des hommes voluptueux et corrompus se glissèrent souvent dans les jardins d'Épicure. On calomnia les principes des épicuriens, qu'on accusa de placer le souverain bien dans les voluptés grossières. On tourna en ridicule les prétentions du sage de Zénon, qui, esclave, tournant la meule, ou tourmenté de la goutte, n'en est pas moins heureux, libre et souverain.

Cette philosophie, qui prétendait s'élever au-dessus de la nature, et celle qui ne voulait qu'y obéir; cette morale qui ne reconnaissait d'autre bien que la vertu, et celle qui plaçait le bonheur dans la volupté, con-

duisaient aux mêmes conséquences pratiques, en partant de principes si contraires, en tenant un langage si opposé. Cette ressemblance dans les préceptes moraux de toutes les religions, de toutes les sectes de philosophie, suffirait pour prouver qu'ils ont une vérité indépendante des dogmes de ces religions, des principes de ces sectes; que c'est dans la constitution morale de l'homme qu'il faut chercher la base de ses devoirs, l'origine de ses idées de justice et de vertu; vérité dont la secte épicurienne s'était moins éloignée qu'aucune autre : et rien peut-être ne contribua davantage à lui mériter la haine des hypocrites de toutes les classes, pour qui la morale n'est qu'un objet de commerce dont ils se disputent le monopole.

La chute des républiques grecques entraîna celle des sciences politiques. Après Platon, Aristote et Xénophon, l'on cessa presque de les comprendre dans le système de la philosophie.

Mais il est temps de parler d'un événement qui changea le sort d'une grande partie du monde, et exerça sur les progrès de l'esprit humain une influence qui s'est prolongée jusqu'à nous.

Si l'on en excepte l'Inde et la Chine, la ville de Rome avait étendu son empire sur toutes les nations où l'esprit humain s'était élevé au-dessus de la faiblesse de sa première enfance.

Elle donnait des lois à tous les pays où les Grecs avaient porté leur langue, leurs sciences et leur philosophie. Tous ces peuples, suspendus à une chaîne que la victoire avait attachée au pied du Capitole,

n'existaient plus que par la volonté de Rome et pour les passions de ses chefs.

Un tableau vrai de la constitution de cette ville dominatrice ne sera point étranger à l'objet de cet ouvrage : on y verra l'origine du patriciat héréditaire, et les adroites combinaisons employées pour lui donner plus de stabilité et plus de force, en le rendant moins odieux ; un peuple exercé aux armes, mais ne les employant presque jamais dans ses dissensions domestiques ; réunissant la force réelle à l'autorité légale, et se défendant à peine contre un sénat orgueilleux, qui, en l'enchaînant par la superstition, l'éblouissait par l'éclat de ses victoires : une grande nation, tour à tour le jouet de ses tyrans ou de ses défenseurs, et pendant quatre siècles la dupe patiente d'une manière de prendre ses suffrages absurde, mais consacrée.

On verra cette constitution, faite pour une seule ville, changer de nature sans changer de forme, quand il fallut l'étendre à un grand empire ; ne pouvant se maintenir que par des guerres continuelles, et bientôt détruite par ses propres armées ; enfin, le peuple-roi avili par l'habitude d'être nourri aux dépens du trésor public, corrompu par les largesses des sénateurs, vendant à un homme les restes illusoires de son inutile liberté.

L'ambition des Romains les portait à chercher en Grèce des maîtres dans cet art de l'éloquence qui était chez eux une des routes de la fortune. Ce goût pour les jouissances exclusives et raffinées, ce besoin de nouveaux plaisirs, qui naît de la richesse

et de l'oisiveté, leur fit rechercher les arts des Grecs, et même la conversation de leurs philosophes. Mais les sciences, la philosophie, les arts du dessin, furent toujours des plantes étrangères au sol de Rome. L'avarice des vainqueurs couvrit l'Italie des chefs-d'œuvre de la Grèce, enlevés par la force aux temples, aux cités dont ils faisaient l'ornement, aux peuples dont ils consolaient l'esclavage : mais les ouvrages d'aucun Romain n'osèrent s'y mêler. Cicéron, Lucrèce et Sénèque écrivirent éloquemment dans leur langue sur la philosophie ; mais c'était sur celle des Grecs ; et pour réformer le calendrier barbare de Numa, César fut obligé d'employer un mathématicien d'Alexandrie.

Rome, longtemps déchirée par les factions de généraux ambitieux, occupée de nouvelles conquêtes, ou agitée par les discordes civiles, tomba enfin de son inquiète liberté dans un despotisme militaire plus orageux encore. Quelle place auraient donc pu trouver les tranquilles méditations de la philosophie ou des sciences, entre des chefs qui aspiraient à la tyrannie, et bientôt après sous des despotes qui craignaient la vérité, et qui haïssaient également les talents et les vertus? D'ailleurs, les sciences et la philosophie sont nécessairement négligées dans tout pays où une carrière honorable, qui conduit aux richesses et aux dignités, est ouverte à tous ceux que leur penchant naturel porte vers l'étude : et telle était à Rome celle de la jurisprudence.

Quand les lois, comme dans l'Orient, sont liées à

la religion, le droit de les interpréter devint un des plus forts appuis de la tyrannie sacerdotale. Dans la Grèce, elles avaient fait partie de ce code donné à chaque ville par son législateur : elles avaient été liées à l'esprit de la constitution et du gouvernement établi. Elles éprouvèrent peu de changements. Souvent les magistrats en abusèrent : les injustices particulières furent fréquentes : mais les vices des lois n'y conduisirent jamais à un système de brigandage régulier et froidement calculé. A Rome, où longtemps on ne connut d'autre autorité que la tradition des coutumes ; où les juges déclaraient, chaque année, d'après quels principes ils décideraient les contestations pendant la durée de leur magistrature ; où les premières lois écrites furent une compilation des lois grecques, rédigée par des décemvirs plus occupés de conserver leur pouvoir que de l'honorer en présentant une bonne législation ; à Rome, où, depuis cette époque, des lois dictées tour à tour par le parti du sénat et par celui du peuple, se succédaient avec rapidité, étaient sans cesse détruites ou confirmées, adoucies ou aggravées par des dispositions nouvelles : bientôt leur multiplicité, leur complication, leur obscurité, suite nécessaire du changement de la langue, firent une science à part de l'étude et de l'intelligence des lois. Le sénat, profitant du respect du peuple pour les anciennes institutions, sentit bientôt que le privilége d'interpréter les lois devenait presque équivalent au droit d'en faire de nouvelles ; et il se remplit de jurisconsultes. Leur pouvoir survécut à

celle du sénat même; elle s'accrut sous les empereurs; parce qu'elle est d'autant plus grande, que la législation est plus bizarre et plus incertaine.

La jurisprudence est donc la seule science nouvelle que nous devions aux Romains. Nous en tracerons l'histoire, qui se lie à celle des progrès que la science de la législation a faits chez les modernes, et surtout à celle des obstacles qu'elle y a rencontrés.

Nous montrerons comment le respect pour le droit positif des Romains a contribué à conserver quelques idées du droit naturel des hommes, ou empêché ensuite ces idées de s'agrandir et de s'étendre; comment nous avons dû au droit romain un petit nombre de vérités utiles, et beaucoup plus de préjugés tyranniques.

La douceur des lois pénales, sous la république, mérite de fixer nos regards. Elles avaient, en quelque sorte, rendu sacré le sang d'un citoyen romain. La peine de mort ne pouvait être portée contre lui, sans cet appareil d'un pouvoir extraordinaire, qui annonçait les calamités publiques et les dangers de la patrie. Le peuple entier pouvait être réclamé pour juge, entre un seul homme et la république. On avait senti que cette douceur est, chez un peuple libre, le seul moyen d'empêcher les dissensions politiques de dégénérer en massacres sanguinaires; on avait voulu corriger, par l'humanité des lois, la férocité des mœurs d'un peuple qui, même dans ses jeux, prodiguait le sang de ses esclaves : aussi, en s'arrêtant au temps des Gracques, jamais, dans

aucun pays, des orages si violents et si répétés ne coûtèrent moins de sang, ne produisirent moins de crimes.

Il ne nous est resté aucun ouvrage des Romains sur la politique. Celui de Cicéron sur les lois n'était vraisemblablement qu'un extrait embelli des livres des Grecs. Ce n'était pas au milieu des convulsions de la liberté expirante, que la science sociale aurait pu se naturaliser et se perfectionner. Sous le despotisme des Césars, l'étude n'en eût paru qu'une conspiration contre leur pouvoir. Rien enfin ne prouve mieux combien elle fut toujours inconnue chez les Romains, que d'y voir l'exemple, unique jusqu'ici dans l'histoire, d'une succession non interrompue, depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle, de cinq empereurs qui réunissaient les vertus, les talents, les lumières, l'amour de la gloire, le zèle du bien public, sans qu'il soit émané d'eux une seule institution qui ait marqué le désir de mettre des bornes au despotisme ou de prévenir les révolutions, et de resserrer par de nouveaux liens les parties de cette masse immense, dont tout présageait la dissolution prochaine.

La réunion de tant de peuples sous une même domination; l'étendue des deux langues qui se partageaient l'empire, et qui toutes deux étaient familières à presque tous les hommes instruits; ces deux causes, agissant de concert, devaient contribuer sans doute à répandre les lumières sur un plus grand espace avec plus d'égalité. Leur effet naturel devait être encore d'affaiblir peu à peu les différences qui

séparaient les sectes philosophiques, de les
en une seule, qui choisirait dans chacune,
nions les plus conformes à la raison, celles
examen réfléchi avait le plus confirmées.
même à ce point que la raison devait ame
philosophes, lorsque l'effet du temps sur l'e
siasme sectaire permettrait de n'écouter qu'elle
trouve-t-on déjà, dans Sénèque, quelques tra
cette philosophie : elle ne fut même jamais
gère à la secte académique, qui parut se con
presque entièrement avec elle; et les dernie
ciples de Platon furent les fondateurs de l
tisme.

Presque toutes les religions de l'empire a
été nationales. Mais toutes aussi avaient de g
traits de ressemblance, et, en quelque sorte,
de famille. Point de dogmes métaphysiques,
coup de cérémonies bizarres qui avaient un
ignoré du peuple, et souvent même des prêtres
mythologie absurde, où la multitude ne voyai
l'histoire merveilleuse de ses dieux; où les hon
plus instruits soupçonnaient l'exposition allégo
de dogmes plus relevés : des sacrifices sangla
des idoles qui représentaient les dieux, et
quelques-unes, consacrées par le temps, ava
une vertu céleste; des pontifes dévoués au cult
chaque divinité, sans former un corps politiq
sans même être réunis dans une communion
gieuse; des oracles attachés à certains temples
certaines statues; enfin des mystères, que leurs h
rophantes ne communiquaient qu'en imposant la

d'un inviolable secret. Tels étaient ces traits de ressemblance.

Il faut y ajouter encore que les prêtres, arbitres de la conscience religieuse, n'avaient jamais osé prétendre à l'être de la conscience morale; qu'ils dirigeaient la pratique du culte, et non les actions de la vie privée. Ils vendaient à la politique des oracles ou des augures; ils pouvaient précipiter les peuples dans des guerres, leur dicter des crimes; mais ils n'exerçaient aucune influence, ni sur le gouvernement, ni sur les lois.

Quand les peuples, sujets d'un même empire, eurent des communications habituelles, et que les lumières eurent fait partout des progrès presque égaux, les hommes instruits s'aperçurent bientôt que tous ces cultes étaient celui d'un dieu unique, dont les divinités si multipliées, objets immédiats de l'adoration populaire, n'étaient que les modifications ou les ministres.

Cependant, chez les Gaulois, et dans quelques cantons de l'Orient, les Romains avaient trouvé des religions d'un autre genre. Là, les prêtres étaient les juges de la morale : la vertu consistait dans l'obéissance à la volonté d'un dieu, dont ils se disaient les seuls interprètes. Leur empire s'étendait sur l'homme tout entier, le temple se confondait avec la patrie; on était adorateur de Jéhova ou d'Œsus, avant d'être citoyen ou sujet de l'empire; et les prêtres décidaient à quelles lois humaines leur dieu permettait d'obéir.

Ces religions devaient blesser l'orgueil des maîtres

du monde. Celle des Gaulois était trop puissante, pour qu'ils ne se hâtassent point de la détruire. La nation juive fut même dispersée; mais la vigilance du gouvernement, ou dédaigna, ou ne put atteindre les sectes obscures, qui se formèrent en secret du débris de ces cultes antiques.

Un des bienfaits de la propagation de la philosophie grecque avait été de détruire la croyance des divinités populaires dans toutes les classes où l'on recevait une instruction un peu étendue. Un théisme vague, ou le pur mécanisme d'Épicure, était, même dès le temps de Cicéron, la doctrine commune de quiconque avait cultivé son esprit, de tous ceux qui dirigeaient les affaires publiques. Cette classe d'hommes s'attacha nécessairement à l'ancienne religion, mais en cherchant à l'épurer, parce que la multiplicité de ces dieux de tout pays avait lassé même la crédulité du peuple. On vit alors les philosophes former des systèmes sur les génies intermédiaires, se soumettre à des préparations, à des pratiques, à un régime religieux, pour se rendre plus dignes d'approcher de ces intelligences supérieures à l'homme : et ce fut dans les Dialogues de Platon qu'ils cherchèrent les fondements de cette doctrine.

Le peuple des nations conquises, les infortunés, les hommes d'une imagination ardente et faible, durent s'attacher de préférence aux religions sacerdotales, parce que l'intérêt des prêtres dominateurs leur inspirait précisément cette doctrine d'égalité dans l'esclavage, de renoncement aux biens tempo-

rels, de récompenses célestes réservées à l'aveugle soumission, aux souffrances, aux humiliations volontaires ou supportées avec patience; doctrine si séduisante pour l'humanité opprimée! mais ils avaient besoin de relever, par quelques subtilités philosophiques, leur mythologie grossière; et c'est encore à Platon qu'ils eurent recours. Ses Dialogues furent l'arsenal où les deux partis allèrent forger leurs armes théologiques. Nous verrons, dans la suite, Aristote obtenir un semblable honneur, et se trouver à la fois le maître des théologiens et le chef des athées.

Vingt sectes égyptiennes, judaïques, s'accordant pour attaquer la religion de l'empire, mais se combattant entre elles avec une égale fureur, finirent par se perdre dans la religion de Jésus. On parvint à composer de leurs débris une histoire, une croyance, des cérémonies, et une morale, auxquelles se réunit peu à peu la masse de ces illuminés.

Tous croyaient à un christ, à un messie envoyé de Dieu, pour réparer le genre humain. C'est le dogme fondamental de toute secte qui veut s'élever sur les débris des sectes anciennes. On se disputait sur le temps, sur le lieu de son apparition, sur son nom mortel: mais celui d'un prophète, qui avait, dit-on, paru en Palestine, sous Tibère, éclipsa tous les autres; et les nouveaux fanatiques se rallièrent sous l'étendard du fils de Marie.

Plus l'empire s'affaiblissait, plus cette religion chrétienne faisait des progrès rapides. L'avilissement des anciens conquérants du monde s'étendait sur

les dieux, qui, après avoir présidé à leurs victoires, n'étaient plus que les témoins impuissants de leurs défaites. L'esprit de la nouvelle secte convenait mieux à des temps de décadence et de malheur. Ses chefs, malgré leurs fourberies et leurs vices, étaient des enthousiastes prêts à périr pour leur doctrine. Le zèle religieux des philosophes et des grands n'était qu'une dévotion politique; et toute religion qu'on se permet de défendre comme une croyance qu'il est utile de laisser au peuple, ne peut plus espérer qu'une agonie plus ou moins prolongée. Bientôt le christianisme devient un parti puissant; il se mêle aux querelles des Césars; il met Constantin sur le trône, et s'y place lui-même, à côté de ses faibles successeurs.

En vain un de ces hommes extraordinaires, que le hasard élève quelquefois à la souveraine puissance, Julien voulut délivrer l'empire de ce fléau, qui devait en accélérer la chute : ses vertus, son indulgente humanité, la simplicité de ses mœurs, l'élévation de son âme et de son caractère, ses talents, son courage, son génie militaire, l'éclat de ses victoires, tout semblait lui promettre un succès certain. On ne pouvait lui reprocher que de montrer pour une religion, devenue ridicule, un attachement indigne de lui, s'il était sincère; maladroit par son exagération, s'il n'était que politique; mais il périt au milieu de sa gloire, après un règne de deux années. Le colosse de l'empire romain ne trouva plus de bras assez puissants pour le soutenir; et la mort de Julien brisa la seule digue qui

pût encore s'opposer au torrent des superstitions nouvelles, comme aux inondations des Barbares.

Le mépris des sciences humaines était un des premiers caractères du christianisme. Il avait à se venger des outrages de la philosophie; il craignait cet esprit d'examen et de doute, cette confiance en sa propre raison, fléau de toutes les croyances religieuses. La lumière des sciences naturelles lui était même odieuse et suspecte; car elles sont très-dangereuses pour le succès des miracles; et il n'y a point de religion qui ne force ses sectateurs à dévorer quelques absurdités physiques. Ainsi le triomphe du christianisme fut le signal de l'entière décadence et des sciences et de la philosophie.

Les sciences auraient pu se préserver de cette décadence, si l'art de l'imprimerie eût été connu; mais les manuscrits d'un même livre étaient en petit nombre : il fallait, pour se procurer les ouvrages qui formaient le corps entier d'une science, des soins, souvent des voyages et des dépenses, auxquelles les hommes riches pouvaient seuls atteindre. Il était facile au parti dominant de faire disparaître les livres qui choquaient ses préjugés ou démasquaient ses impostures. Une invasion des Barbares pouvait, en un seul jour, priver pour jamais un pays entier des moyens de s'instruire. La destruction d'un seul manuscrit était souvent, pour toute une contrée, une perte irréparable. On ne copiait d'ailleurs que les ouvrages recommandés par le nom de leurs auteurs. Toutes ces recherches, qui ne peuvent acquérir d'importance que par leur réu-

nion ; ces observations isolées, ces perfectionnements de détail qui servent à maintenir les sciences au même niveau, qui en préparent les progrès ; tous ces matériaux que le temps amasse, et qui attendent le génie, restaient condamnés à une éternelle obscurité. Ce concert des savants, cette réunion de leurs forces, si utile, si nécessaire même à certaines époques, n'existaient pas : il fallait que le même individu pût commencer et achever une découverte ; et il était obligé de combattre seul toutes les résistances que la nature oppose à nos efforts. Les ouvrages qui facilitent l'étude des sciences, qui en éclaircissent les difficultés, qui en présentent les vérités sous des formes plus commodes et plus simples ; ces détails des observations, ces développements qui souvent éclairent sur les erreurs des résultats, et où le lecteur saisit ce que l'auteur n'a point lui-même aperçu ; ces ouvrages n'auraient pu trouver ni copistes, ni lecteurs.

Il était donc impossible que, déjà parvenues à une étendue qui en rendait difficiles et les progrès, et même l'étude approfondie, les sciences pussent se soutenir d'elles-mêmes, et résister à la pente qui les entraînait rapidement vers leur décadence. Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner que le christianisme, qui, après l'invention de l'imprimerie, n'a point été assez puissant pour les empêcher de reparaître avec éclat, l'ait été alors assez pour en consommer la ruine.

Si l'on en excepte l'art dramatique, qui ne fleurit que dans Athènes, et qui dut tomber avec elle, et

l'éloquence, qui ne respire que dans un air libre, la langue et la littérature des Grecs conservèrent longtemps leur splendeur. Lucien et Plutarque n'auraient point déparé le siècle d'Alexandre. Rome, il est vrai, s'éleva au niveau de la Grèce, dans la poésie, dans l'éloquence, dans l'histoire, dans l'art de traiter avec dignité, avec élégance, avec agrément, les sujets arides de la philosophie et des sciences. La Grèce même n'a point de poëte qui donne, autant que Virgile, l'idée de la perfection; elle n'a aucun historien qui puisse s'égaler à Tacite. Mais ce moment d'éclat fut suivi d'une prompte décadence. Dès le temps de Lucien, Rome n'avait plus que des écrivains presque barbares. Chrysostome parle encore la langue de Démosthène. On ne reconnaît plus celle de Cicéron ou de Tite-Live, ni dans Augustin, ni même dans Jérôme, qui n'a point pour excuse l'influence de la barbarie africaine.

C'est que jamais à Rome l'étude des lettres, l'amour des arts, ne fut un goût vraiment populaire; c'est que la perfection passagère de la langue y fut l'ouvrage, non du génie national, mais de quelques hommes que la Grèce avait formés; c'est que le territoire de Rome fut toujours pour les lettres un sol étranger, où une culture assidue avait pu les naturaliser, mais où elles devaient dégénérer dès qu'elles resteraient abandonnées à elles-mêmes.

L'importance dont fut longtemps, à Rome et dans la Grèce, le talent de la tribune et celui du barreau, y multiplia la classe des rhéteurs. Leurs travaux ont contribué au progrès de l'art, dont ils ont déve-

loppé les principes et les finesses. Mais ils en enseignaient un autre trop négligé par les modernes, et qu'il faudrait transporter aujourd'hui des ouvrages prononcés aux ouvrages imprimés. C'est l'art de préparer avec facilité, et en peu de temps, des discours que la disposition de leurs parties, la méthode qui y règne, les ornements qu'on sait y répandre, rendent du moins supportables; c'est celui de pouvoir parler presque sur-le-champ, sans fatiguer ses auditeurs du désordre de ses idées, de la diffusion de son style, sans les révolter par d'extravagantes déclamations, par des non-sens grossiers, par de bizarres disparates. Combien cet art ne serait-il pas utile dans tous les pays où les fonctions d'une place, un devoir public, un intérêt particulier, peuvent obliger à parler, à écrire, sans avoir le temps de méditer ses discours ou ses ouvrages! Son histoire mérite d'autant plus de nous occuper, que les modernes, à qui cependant il serait souvent nécessaire, semblent n'en avoir connu que le côté ridicule.

Dès les commencements de l'époque dont j'achève ici le tableau, les livres s'étaient assez multipliés; la distance des temps avait répandu d'assez grandes obscurités sur les ouvrages des premiers écrivains de la Grèce, pour que cette étude des livres et des opinions, connue sous le nom d'érudition, formât une partie importante des travaux de l'esprit; et la bibliothèque d'Alexandrie se peupla de grammairiens et de critiques.

On observe, dans ce qui nous reste d'eux, un penchant à mesurer leur admiration ou leur con-

fiance, sur l'ancienneté d'un livre, sur la difficulté de l'entendre ou de le trouver; une disposition à juger les opinions, non en elles-mêmes, mais sur le nom de leurs auteurs; à croire d'après l'autorité, plutôt que d'après la raison; enfin, l'idée si fausse et si funeste de la décadence du genre humain, et de la supériorité des temps antiques. L'importance que les hommes attachent à ce qui fait l'objet de leurs occupations, à ce qui leur a coûté des efforts, est à la fois l'explication et l'excuse de ces erreurs, que les érudits de tous les pays et de tous les temps ont plus ou moins partagées.

On peut reprocher aux érudits grecs et romains, et même à leurs savants et à leurs philosophes, d'avoir manqué absolument de cet esprit de doute, qui soumet à l'examen sévère de la raison, et les faits et leurs preuves. En parcourant, dans leurs écrits, l'histoire des événements ou des mœurs, celle des productions et des phénomènes de la nature, celle des produits et des procédés des arts, on s'étonne de les voir raconter avec tranquillité les absurdités les plus palpables, les prodiges les plus révoltants. Un *on dit, on rapporte*, placé au commencement de la phrase, leur paraît suffire pour se mettre à l'abri du ridicule d'une crédulité puérile. C'est surtout au malheur d'ignorer encore l'art de l'imprimerie qu'on doit attribuer cette indifférence, qui a corrompu chez eux l'étude de l'histoire, et qui s'est opposée à leurs progrès dans la connaissance de la nature. La certitude d'avoir rassemblé sur chaque fait toutes les autorités qui peuvent le

confirmer ou le détruire; la facilité de comparer les divers témoignages, de s'éclairer par les discussions que fait naître leur différence; tous ces moyens de s'assurer de la vérité ne peuvent exister que lorsqu'il est possible d'avoir un grand nombre de livres, d'en multiplier indéfiniment les copies, de ne pas craindre de leur donner trop d'étendue.

Comment des relations de voyageurs, des descriptions, dont souvent il n'existait qu'une copie, qui n'étaient point soumises à la censure publique, auraient-elles pu acquérir cette autorité, dont la base première est l'avantage de n'avoir pas été contredites, et d'avoir pu l'être? Ainsi, l'on rapportait tout également, parce qu'il était difficile de choisir avec quelque certitude ce qui méritait d'être rapporté. D'ailleurs, nous ne sommes pas en droit de nous étonner de cette facilité à présenter avec une même confiance, d'après des autorités égales, et les faits les plus naturels et les faits les plus miraculeux. Cette erreur est encore enseignée dans nos écoles, comme un principe de philosophie, tandis qu'une incrédulité exagérée dans le sens contraire nous porte à rejeter sans examen tout ce qui nous paraît hors de la nature; et la science qui peut seule nous apprendre à trouver, entre ces deux extrêmes, le point où la raison nous prescrit de nous arrêter, n'a commencé à exister que de nos jours.

# SIXIÈME ÉPOQUE.

*Décadence des lumières, jusqu'à leur restauration, vers le temps des croisades.*

Dans cette époque désastreuse, nous verrons l'esprit humain descendre rapidement de la hauteur où il s'était élevé, et l'ignorance traîner après elle, ici la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. A peine quelques éclairs de talents, quelques traits de grandeur d'âme ou de bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit profonde. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses, sont le seul génie des hommes : l'intolérance religieuse est leur seule morale ; et l'Europe, comprimée entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme militaire, attend dans le sang et dans les larmes le moment où de nouvelles lumières lui permettront de renaître à la liberté, à l'humanité et aux vertus.

Ici, nous sommes obligés de partager le tableau en deux parties distinctes : la première embrassera l'Occident, où la décadence fut plus rapide et plus absolue, mais où le jour de la raison devait reparaître pour ne s'éteindre jamais ; et la seconde, l'O-

rient, pour qui cette décadence fut plus lente, longtemps moins entière, mais qui ne voit pas encore le moment où la raison pourra l'éclairer et briser ses chaînes.

A peine la piété chrétienne eut-elle abattu l'autel de la Victoire, que l'Occident devint la proie des Barbares. Ils embrassèrent la religion nouvelle, mais ils ne prirent point la langue des vaincus : les prêtres seuls la conservèrent; et grâce à leur ignorance, à leur mépris pour les lettres humaines, on vit disparaître ce qu'on aurait pu espérer de la lecture de livres latins, puisque ces livres ne pouvaient plus être lus que par eux.

On connaît assez l'ignorance et les mœurs barbares des vainqueurs : cependant, c'est du milieu de cette férocité stupide que sortit la destruction de l'esclavage domestique, qui avait déshonoré les beaux jours de la Grèce, savante et libre.

Les serfs de la glèbe cultivaient les terres des vainqueurs. Cette classe opprimée fournissait pour leurs maisons des domestiques, dont la dépendance suffisait à leur orgueil et à leurs caprices. Ils cherchaient donc dans la guerre, non des esclaves, mais des terres et des colons.

D'ailleurs, les esclaves qu'ils trouvaient dans les contrées envahies par eux étaient en grande partie, ou des prisonniers faits sur quelqu'une des tribus de la nation victorieuse, ou les enfants de ces prisonniers. Un grand nombre, au moment de la conquête, avaient fui, ou s'étaient joints à l'armée des conquérants.

Enfin, les principes de fraternité générale, qui faisaient partie de la morale chrétienne, condamnaient l'esclavage; et les prêtres, n'ayant aucun intérêt politique à contredire sur ce point des maximes qui honoraient leur cause, aidèrent par leurs discours à une destruction que les événements et les mœurs devaient nécessairement amener.

Ce changement a été le germe d'une révolution dans les destinées de l'espèce humaine; elle lui doit d'avoir pu connaître la véritable liberté. Mais ce changement n'eut d'abord qu'une influence presque insensible sur le sort des individus. On se ferait une fausse idée de la servitude chez les anciens, si on la comparait à celle de nos noirs. Les Spartiates, les grands de Rome, les satrapes de l'Orient, furent à la vérité des maîtres barbares. L'avarice déployait toute sa cruauté dans les travaux des mines; mais, presque partout, l'intérêt avait adouci l'esclavage dans les familles particulières. L'impunité des violences commises contre le serf de la glèbe était plus grande encore, puisque la loi elle-même en avait fixé le prix. La dépendance était presque égale, sans être compensée par autant de soins et de secours. L'humiliation était moins continue; mais l'orgueil avait plus d'arrogance. L'esclave était un homme condamné par le hasard à un état auquel le sort de la guerre pouvait un jour exposer son maître. Le serf était un individu d'une classe inférieure et dégradée.

C'est donc principalement dans ces conséquences éloignées, que nous devons considérer cette destruction de l'esclavage domestique.

Toutes ces nations barbares avaient à peu près la même constitution ; un chef commun appelé *roi*, qui, avec un conseil, prononçait des jugements et donnait les décisions qu'il eût été dangereux de retarder; une assemblée de chefs particuliers qui était consultée sur toutes les résolutions un peu importantes; enfin, une assemblée du peuple, où se prenaient les délibérations qui intéressaient le peuple entier. Les différences les plus essentielles étaient dans le plus ou moins d'autorité de ces trois pouvoirs, qui n'étaient pas distingués par la nature de leurs fonctions, mais par celle des affaires, et surtout de l'intérêt que la masse des citoyens y avait attaché.

Chez ces peuples agriculteurs, et surtout chez ceux qui avaient déjà formé un premier établissement sur un territoire étranger, ces constitutions avaient pris une forme plus régulière, plus solide, que chez les peuples pasteurs. D'ailleurs, la nation y était dispersée et non réunie dans des camps plus ou moins nombreux. Ainsi, le roi n'eut point auprès de lui une armée toujours rassemblée; et le despotisme ne put y suivre presque immédiatement la conquête, comme dans les révolutions de l'Asie.

La nation victorieuse ne fut donc point asservie. En même temps, ces conquérants conservèrent des villes, mais sans les habiter eux-mêmes. N'étant point contenues par une force armée, puisqu'il n'en existait point de permanente, ces villes acquirent une sorte de puissance; et ce fut un point d'appui pour la liberté de la nation vaincue.

L'Italie fut souvent envahie par les Barbares; mais ils ne purent y former d'établissements durables, parce que ses richesses excitaient sans cesse l'avarice de nouveaux vainqueurs, et que les Grecs conservèrent longtemps l'espérance de la réunir à leur empire. Jamais elle ne fut asservie par aucun peuple, ni tout entière, ni d'une manière durable. La langue latine, qui était la langue unique du peuple, s'y corrompit plus lentement; l'ignorance n'y fut pas aussi complète, ni la superstition aussi stupide que dans le reste de l'Occident.

Rome, qui ne reconnut de maîtres que pour en changer, conservait une sorte d'indépendance. Elle était la résidence du chef de la religion. Ainsi, tandis que, dans l'Orient, soumis à un seul prince, le clergé, tantôt gouvernant les empereurs, tantôt conspirant contre eux, soutenait le despotisme, même en combattant le despote, et aimait mieux se servir de tout le pouvoir d'un maître absolu que de lui en disputer une partie, on vit, au contraire, dans l'Occident, les prêtres, réunis sous un chef commun, élever une puissance rivale de celle des rois, et former dans ces États divisés une sorte de monarchie unique et indépendante.

Nous montrerons cette ville dominatrice essayant sur l'univers les chaînes d'une nouvelle tyrannie; ses pontifes subjuguant l'ignorante crédulité par des actes grossièrement forgés; mêlant la religion à toutes les transactions de la vie civile, pour s'en jouer au gré de leur avarice ou de leur orgueil; punissant d'un anathème terrible, pour la foi des peuples, la

moindre opposition à leurs lois, la moindre résistance à leurs prétentions insensées; ayant dans tous les États une armée de moines, toujours prêts à exalter par leurs impostures les terreurs superstitieuses, afin de soulever plus puissamment le fanatisme; privant les nations de leur culte et des cérémonies sur lesquelles s'appuyaient leurs espérances religieuses, pour les exciter à la guerre civile; troublant tout pour tout dominer; ordonnant au nom de Dieu la trahison et le parjure, l'assassinat et le parricide; faisant tour à tour, des rois et des guerriers, les instruments et les victimes de leurs vengeances; disposant de la force, mais ne la possédant jamais; terribles à leurs ennemis, mais tremblants devant leurs propres défenseurs; tout-puissants aux extrémités de l'Europe, mais impunément outragés au pied même de leurs autels; ayant bien trouvé dans le ciel le point d'appui du levier qui devait remuer le monde, mais n'ayant pas su trouver sur la terre de régulateur qui pût, à leur gré, en diriger et en conserver l'action; élevant enfin, mais sur des pieds d'argile, un colosse qui, après avoir opprimé l'Europe, devait encore la fatiguer longtemps du poids de ses débris.

La conquête avait soumis l'Occident à une anarchie tumultueuse, dans laquelle le peuple gémissait sous la triple tyrannie des rois, des chefs guerriers et des prêtres : mais cette anarchie portait dans son sein des germes de liberté.

On doit comprendre dans cette portion de l'Europe, les pays où les Romains n'avaient point pé-

nétré. Entraînés dans le mouvement général, conquérants et conquis tour à tour, ayant la même origine, les mêmes mœurs que les conquérants de l'empire, ces peuples se confondirent avec eux dans une masse commune. Leur état politique dut éprouver les mêmes changements et suivre une marche semblable.

Nous tracerons le tableau des révolutions de cette anarchie féodale, nom qui sert à la caractériser.

La législation y fut incohérente et barbare. Si l'on y trouve souvent des lois douces, cette humanité apparente n'était qu'une dangereuse impunité. On y observe cependant quelques institutions précieuses; elles ne consacrent, à la vérité, que les droits des classes opprimantes, elles étaient par là un outrage de plus à ceux des hommes; mais du moins elles conservaient quelque faible idée de nos droits, et devaient un jour servir de guide pour les reconnaître et les rétablir.

Cette législation présentait deux usages singuliers qui caractérisent et l'enfance des nations et l'ignorance des siècles grossiers.

Un coupable pouvait se racheter de la peine pour une somme d'argent fixée par la loi, qui appréciait la vie des hommes suivant leur dignité ou leur naissance. Les crimes n'étaient pas regardés comme une atteinte à la sûreté, aux droits des citoyens, que la crainte du supplice devait prévenir, mais comme un outrage fait à un individu, que lui-même ou sa famille avaient droit de venger, et dont la loi leur

offrait une réparation plus utile. On avait si peu d'idée des preuves par lesquelles la réalité d'un fait peut être établie, qu'on trouva plus simple de demander au ciel un miracle toutes les fois qu'il s'agissait de distinguer le crime d'avec l'innocence; et le succès d'une épreuve superstitieuse ou le sort d'un combat furent regardés comme les moyens les plus sûrs de découvrir et de reconnaître la vérité.

Chez des hommes qui confondaient l'indépendance et la liberté, les querelles entre ceux qui dominaient sur une portion même très-petite du territoire, devaient dégénérer en guerres privées; et ces guerres se faisant de canton à canton, de village à village, livraient habituellement la surface entière de chaque pays à toutes ces horreurs, qui du moins ne sont que passagères dans les grandes invasions, et qui, dans les guerres générales, ne désolent que les frontières.

Toutes les fois que la tyrannie s'efforce de soumettre la masse d'un peuple à la volonté d'une de ses portions, elle compte parmi ses moyens les préjugés et l'ignorance de ses victimes; elle cherche à compenser par la réunion, par l'activité d'une force moindre, cette supériorité de force réelle qui semble ne pouvoir cesser d'appartenir au plus grand nombre. Mais le dernier terme de ses espérances, celui auquel elle peut rarement atteindre, c'est d'établir entre les maîtres et les esclaves une différence réelle, qui en quelque sorte rende la nature elle-même complice de l'inégalité politique.

Tel fut, dans les temps reculés, l'art des prêtres

orientaux, lorsqu'on les voyait, à la fois, rois, pontifes, juges, astronomes, arpenteurs, artistes et médecins. Mais ce qu'ils durent à la possession exclusive des facultés intellectuelles, les tyrans grossiers de nos faibles ancêtres l'obtinrent par leurs institutions et par leurs habitudes guerrières. Couverts d'armes impénétrables, ne combattant que sur des chevaux invulnérables comme eux, ne pouvant acquérir la force et l'adresse nécessaires pour dresser et conduire leurs chevaux, pour supporter et manier leurs armes, que par un long et pénible apprentissage, ils pouvaient opprimer avec impunité, et tuer sans péril l'homme du peuple, qui n'était pas assez riche pour se procurer ces armures coûteuses, et dont la jeunesse, consumée par des travaux utiles, n'avait pu être consacrée aux exercices militaires.

Ainsi la tyrannie du petit nombre avait acquis, par l'usage de cette manière de combattre, une supériorité réelle de force, qui devait prévenir toute idée de résistance, et rendre longtemps inutiles les efforts même du désespoir : ainsi, l'égalité de la nature avait disparu devant cette inégalité factice des forces physiques.

La morale, enseignée par les prêtres seuls, renfermait ces principes universels qu'aucune secte n'a méconnus; mais elle créait une foule de devoirs purement religieux, de péchés imaginaires. Ces devoirs étaient plus fortement recommandés que ceux de la nature; et des actions indifférentes, légitimes, souvent même vertueuses, étaient plus sévèrement

reprochées et punies que des crimes réels. Cependant, un moment de repentir, consacré par l'absolution d'un prêtre, ouvrait le ciel aux scélérats; des dons qui flattaient l'avarice, et quelques pratiques qui flattaient l'orgueil de l'Église, suffisaient pour expier une vie chargée de crimes. On alla même jusqu'à former un tarif de ces absolutions. On comprenait avec soin parmi ces péchés, depuis les faiblesses les plus innocentes de l'amour, depuis les simples désirs, jusqu'aux raffinements et aux excès de la débauche la plus crapuleuse. On savait que presque personne ne pouvait échapper à cette censure; et c'était une des branches les plus productives du commerce sacerdotal. On imagina jusqu'à un enfer d'une durée limitée, que les prêtres avaient le pouvoir d'abréger, dont ils pouvaient même dispenser; et ils faisaient acheter cette grâce, d'abord aux vivants, ensuite aux parents, aux amis des morts. Ils vendaient des arpents dans le ciel pour un nombre égal d'arpents terrestres; et ils avaient la modestie de ne pas exiger de retour.

Les mœurs de ces temps malheureux furent dignes d'un système si profondément corrupteur.

Les progrès de ce même système; des moines tantôt inventant d'anciens miracles, tantôt en fabriquant de nouveaux, et nourrissant de fables et de prodiges l'ignorante stupidité du peuple, qu'ils trompaient pour le dépouiller; des docteurs employant tout ce qu'ils avaient d'imagination, pour enrichir leur croyance de quelque absurdité nouvelle, et renchérir, en quelque sorte, sur celles qui

leur avaient été transmises; des prêtres forçant les princes à livrer aux flammes, et les hommes qui osaient, ou douter d'un seul de leurs dogmes, ou entrevoir leurs impostures, ou s'indigner de leurs crimes, et ceux qui s'écartaient un moment d'une aveugle obéissance; enfin, jusqu'aux théologiens eux-mêmes, quand ils se permettaient de rêver autrement que des chefs plus accrédités dans l'Église...... Tels sont, dans cette époque, les seuls traits que les mœurs de la partie occidentale de l'Europe puissent fournir au tableau de l'espèce humaine.

Dans l'Orient, réuni sous un seul despote, nous verrons une décadence plus lente suivre l'affaiblissement graduel de l'empire; l'ignorance et la corruption de chaque siècle l'emporter de quelques degrés sur l'ignorance et la corruption du siècle précédent; tandis que les richesses diminuaient, que les frontières se rapprochaient de la capitale, que les révolutions étaient plus fréquentes, que la tyrannie était plus lâche et plus cruelle.

En suivant l'histoire de cet empire, en lisant les livres que chaque âge a produits, cette correspondance frappera les yeux les moins exercés et les moins attentifs.

Dans l'Orient, le peuple se livrait davantage aux querelles théologiques : elles y occupent une place plus grande dans l'histoire, y influent davantage sur les événements politiques ; les rêveries s'y montrent avec une subtilité que l'Occident jaloux ne pouvait encore atteindre. L'intolérance religieuse y est aussi oppressive, mais moins féroce.

Cependant, les ouvrages de Photius annoncent que le goût des études raisonnables n'était point éteint. Quelques empereurs, des princes, des princesses même, ne se bornèrent point à l'honneur de briller dans les disputes théologiques, et daignèrent cultiver les lettres humaines.

La législation romaine n'y fut altérée que lentement, par ce mélange des mauvaises lois que l'avidité et la tyrannie dictaient aux empereurs, ou que la superstition arrachait à leur faiblesse. La langue grecque perdit de sa pureté, de son caractère; mais elle conserva sa richesse, ses formes, sa grammaire; et les habitants de Constantinople pouvaient encore lire Homère et Sophocle, Thucydide et Platon. Anthémius exposait la construction des miroirs d'Archimède, que Proclus employait avec succès à la défense de la capitale. A la chute de l'empire, Constantinople renfermait quelques hommes qui se réfugièrent en Italie, et dont les connaissances y furent utiles au progrès des lumières. Ainsi, à cette époque même, l'Orient n'avait pas atteint le dernier terme de la barbarie : mais aussi rien n'y présentait l'espoir d'une restauration. Il devint la proie des Barbares; ces faibles restes disparurent : et l'ancien génie de la Grèce y attend encore un libérateur.

Aux extrémités de l'Asie, et sur les confins de l'Afrique, existait un peuple qui, par sa position et son courage, avait échappé aux conquêtes des Perses, d'Alexandre et des Romains. De ces nombreuses tribus, les unes devaient leur subsistance à l'agri-

culture; les autres avaient conservé la vie pastorale : toutes se livraient au commerce, et quelques-unes au brigandage. Réunies par une même origine, par un même langage, par quelques habitudes religieuses, elles formaient une grande nation, dont cependant aucun lien politique n'unissait les portions diverses. Tout à coup s'éleva au milieu d'elles un homme doué d'un ardent enthousiasme et d'une politique profonde, né avec les talents d'un poëte et ceux d'un guerrier. Il conçoit le hardi projet de réunir en seul corps les tribus arabes, et il a le courage de l'exécuter. Pour donner un chef à une nation jusqu'alors indomptée, il commence par élever sur les débris de l'ancien culte une religion plus épurée. Législateur, prophète, pontife, juge, général d'armée, tous les moyens de subjuguer les hommes sont entre ses mains, et il sait les employer avec adresse, mais avec grandeur.

Il débite un ramas de fables qu'il dit avoir reçues du ciel; mais il gagne des batailles. La prière et les plaisirs de l'amour partagent ses moments. Après avoir joui vingt ans d'un pouvoir sans bornes, dont il n'existe point d'autre exemple, il déclare que, s'il a commis une injustice, il est prêt à la réparer. Tout se tait : une seule femme ose réclamer une petite somme de monnaie. Il meurt, et l'enthousiasme qu'il a communiqué à son peuple va changer la face des trois parties du monde.

Les mœurs des Arabes avaient de l'élévation et de la douceur; ils aimaient et cultivaient la poésie; et lorsqu'ils régnèrent sur les plus belles contrées de

l'Asie, lorsque le temps eut calmé la fièvre du fanatisme religieux, le goût des lettres et des sciences vint se mêler à leur zèle pour la propagation de la foi, et tempérer leur ardeur pour les conquêtes.

Ils étudièrent Aristote, dont ils traduisirent les ouvrages. Ils cultivèrent l'astronomie, l'optique, toutes les parties de la médecine, et enrichirent ces sciences de quelques vérités nouvelles. On leur doit d'avoir généralisé l'usage de l'algèbre, borné chez les Grecs à une seule classe de questions. Si la recherche chimérique du secret de transformer les métaux, et d'un breuvage d'immortalité, souilla leurs travaux dans la chimie, ils furent les restaurateurs, ou plutôt les inventeurs de cette science, jusqu'alors confondue avec la pharmacie ou avec l'étude des procédés des arts. C'est chez eux que la chimie paraît, pour la première fois, comme analyse des corps dont elle fait connaître les éléments, comme théorie de leurs combinaisons, et des lois auxquelles ces combinaisons sont assujetties.

Les sciences y étaient libres, et les Arabes durent à cette liberté d'avoir pu ressusciter quelques étincelles du génie des Grecs; mais ils étaient soumis à un despotisme consacré par la religion. Aussi, cette lumière ne brilla-t-elle quelques moments que pour faire place aux plus épaisses ténèbres; et ces travaux des Arabes auraient été perdus pour le genre humain, s'ils n'avaient pas servi à préparer cette restauration plus durable, dont l'Occident va nous offrir le tableau.

L'on vit donc, pour la seconde fois, le génie

abandonner les peuples qu'il avait éclairés; et c'est encore devant la tyrannie et la superstition qu'il est forcé de disparaître. Né dans la Grèce, à côté de la liberté, il n'a pu ni en arrêter la chute, ni défendre la raison contre les préjugés des peuples, déjà dégradés par l'esclavage. Né chez les Arabes, dans le sein du despotisme, et près du berceau d'une religion fanatique, il n'a été, comme le caractère généreux et brillant de ce peuple, qu'une exception passagère aux lois générales de la nature, qui condamnent à la bassesse et à l'ignorance les nations asservies et superstitieuses.

Ainsi, ce second exemple ne doit pas nous effrayer sur l'avenir; mais seulement il avertit nos contemporains de ne rien négliger pour conserver, pour augmenter les lumières, s'ils veulent devenir ou demeurer libres; et de maintenir leur liberté, s'ils ne veulent pas perdre les avantages que les lumières leur ont procurés.

Je joindrai à l'histoire des travaux des Arabes, celle de l'élévation rapide et de la chute précipitée de cette nation, qui, après avoir régné des bords de l'océan Atlantique aux rives de l'Indus, chassée par les Barbares de la plus grande partie de ses conquêtes, n'ayant conservé les autres que pour y présenter le spectacle hideux d'un peuple dégénéré jusqu'au dernier terme de la servitude, de la corruption, de la misère, occupe encore son ancienne patrie, y a conservé ses mœurs, son esprit, son caractère, et a su y reconquérir, y défendre son ancienne indépendance.

J'exposerai comment la religion de Mahomet, la plus simple dans ses dogmes, la moins absurde dans ses pratiques, la plus tolérante dans ses principes, semble condamner à un esclavage éternel, à une incurable stupidité, toute cette vaste portion de la terre où elle a étendu son empire; tandis que nous allons voir briller le génie des sciences et de la liberté sous les superstitions les plus absurdes, au milieu de la plus barbare intolérance. La Chine nous offre le même phénomène, quoique les effets de ce poison abrutissant y aient été moins funestes.

# SEPTIÈME ÉPOQUE.

*Depuis les premiers progrès des sciences, lors de leur restauration dans l'Occident, jusqu'à l'invention de l'imprimerie.*

Plusieurs causes ont contribué à rendre, par degrés, à l'esprit humain cette énergie, que des chaînes si honteuses et si pesantes semblaient devoir comprimer pour toujours.

L'intolérance des prêtres, leurs efforts pour s'emparer des pouvoirs politiques, leur avidité scandaleuse, le désordre de leurs mœurs, rendu plus révoltant par leur hypocrisie, devaient soulever contre eux les âmes pures, les esprits sains, les caractères courageux. On était frappé de la contradiction de leurs dogmes, de leurs maximes, de leur conduite, avec ces mêmes évangiles, premier fondement de leur doctrine comme de leur morale, et dont ils n'avaient pu cacher entièrement la connaissance au peuple.

Il s'éleva donc contre eux des réclamations puissantes. Dans le midi de la France, des provinces entières se réunirent pour adopter une doctrine plus simple, un christianisme plus épuré, où l'homme,

soumis à la divinité seule, jugerait d'après ses propres lumières, de ce qu'elle a daigné révéler dans les livres émanés d'elle.

Des armées fanatiques, dirigées par des chefs ambitieux, dévastèrent ces provinces. Les bourreaux, conduits par des légats et des prêtres, immolèrent ceux que les soldats avaient épargnés. On établit un tribunal de moines, chargé d'envoyer au bûcher quiconque serait soupçonné d'écouter encore sa raison.

Cependant, ils ne purent empêcher cet esprit de liberté et d'examen de faire sourdement des progrès. Réprimé dans le pays où il osait se montrer, où plus d'une fois l'intolérante hypocrisie alluma des guerres sanglantes, il se reproduisait, il se répandait en secret dans une autre contrée. On le retrouve à toutes les époques, jusqu'au moment où, secondé par l'invention de l'*imprimerie*, il fut assez puissant pour délivrer une partie de l'Europe du joug de la cour de Rome.

Déjà il existait même une classe d'hommes qui, supérieurs à toutes les superstitions, se contentaient de les mépriser en secret, ou se permettaient tout au plus de répandre sur elles, en passant, quelques traits d'un ridicule rendu plus piquant par un voile de respect, dont ils avaient soin de le couvrir. La plaisanterie obtenait grâce pour ces hardiesses, qui, semées avec précaution dans les ouvrages destinés à l'amusement des grands ou des lettrés, mais ignorés du peuple, ne réveillaient pas la haine des persécuteurs.

Frédéric II fut soupçonné d'être ce que nos prêtres du dix-huitième siècle ont depuis appelé un *philosophe*. Le pape l'accusa, devant toutes les nations, d'avoir traité de fables politiques les religions de Moïse, de Jésus et de Mahomet. On attribuait à son chancelier, Pierre des Vignes, le livre imaginaire des *Trois Imposteurs*. Mais le titre seul annonçait l'existence d'une opinion, résultat bien naturel de l'examen de ces trois croyances, qui, nées de la même source, n'étaient que la corruption d'un culte plus pur, rendu, par des peuples plus anciens, à l'âme universelle du monde.

Les recueils de nos fabliaux, le Décaméron de Boccace, sont pleins de traits qui respirent cette liberté de penser, ce mépris des préjugés, cette disposition à en faire le sujet d'une dérision maligne et secrète.

Ainsi, cette époque nous présente de paisibles contempteurs de toutes les superstitions, à côté des réformateurs enthousiastes de leurs abus les plus grossiers; et nous pourrons presque lier l'histoire de ces réclamations obscures, de ces protestations en faveur des droits de la raison, à celle des derniers philosophes de l'école d'Alexandrie.

Nous examinerons si, dans un temps où le prosélytisme philosophique eût été si dangereux, il ne se forma point des sociétés secrètes, destinées à perpétuer, à répandre sourdement et sans danger, parmi quelques adeptes, un petit nombre de vérités simples, comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs.

Nous chercherons si l'on ne doit point placer au nombre de ces sociétés cet ordre célèbre contre lequel les papes et les rois conspirèrent avec tant de bassesse, et qu'ils détruisirent avec tant de barbarie.

Les prêtres étaient obligés d'étudier, soit pour se défendre, soit pour couvrir de quelques prétextes leurs usurpations sur la puissance séculière, et se perfectionner dans l'art de fabriquer des pièces supposées. D'un autre côté, pour soutenir avec moins de désavantage cette guerre, où les prétentions s'appuyaient sur l'autorité et sur les exemples, les rois favorisèrent des écoles destinées à former les jurisconsultes, qu'ils avaient besoin d'opposer aux prêtres.

Dans ces disputes entre le clergé et les gouvernements, entre le clergé de chaque pays et le chef de l'Église, ceux qui avaient un esprit plus juste, un caractère plus franc, plus élevé, combattirent pour la cause des hommes contre celle des prêtres, pour la cause du clergé national contre le despotisme du chef étranger. Ils attaquèrent ces abus, ces usurpations dont ils cherchaient à dévoiler l'origine. Cette hardiesse ne nous paraît aujourd'hui qu'une timidité servile; nous rions de voir prodiguer tant de travaux pour prouver ce que le simple bon sens devait apprendre : mais ces vérités, alors nouvelles, décidaient souvent du sort d'un peuple : ces hommes les cherchaient avec une âme indépendante; ils les défendaient avec courage; et c'est par eux que la raison humaine a commencé à se ressouvenir de ses droits et de sa liberté.

Dans les querelles qui s'élevaient entre des rois et les seigneurs, les premiers s'assurèrent l'appui des grandes villes, ou par des priviléges, ou par la restauration de quelques-uns des droits naturels de l'homme; ils cherchèrent, par des affranchissements, à multiplier celles qui jouiraient du droit de commune. Ces mêmes hommes qui renaissaient à la liberté sentirent combien il leur importait d'acquérir, par l'étude des lois, par celle de l'histoire, une habileté, une autorité d'opinion qui les aidât à contre-balancer la puissance militaire de la tyrannie féodale.

La rivalité des empereurs et des papes empêcha l'Italie de se réunir sous un maître, et y conserva un grand nombre de sociétés indépendantes. Dans les petits États, on a besoin d'ajouter le pouvoir de la persuasion à celui de la force, d'employer la négociation aussi souvent que les armes; et, comme cette guerre politique y avait pour principe une guerre d'opinion, comme jamais l'Italie n'avait absolument perdu le goût de l'étude, elle devait être, pour l'Europe, un foyer de lumières, faible encore, mais qui promettait de s'accroître avec rapidité.

Enfin, l'enthousiasme religieux entraîna les Occidentaux à la conquête des lieux consacrés, à ce qu'on disait, par la mort et par les miracles du Christ: et en même temps que cette fureur était favorable à la liberté, par l'affaiblissement et l'appauvrissement des seigneurs, elle étendait les relations des peuples européens avec les Arabes; liaisons que déjà leur mélange avec les chrétiens d'Espagne avait

formées, que le commerce de Pise, de Gênes, de Venise, avait cimentées. On apprit la langue des Arabes; on lut leurs ouvrages; on s'instruisit d'une partie de leurs découvertes; et si l'on ne s'éleva point au-dessus du point où ils avaient laissé les sciences, on eut du moins l'ambition de les égaler.

Ces guerres, entreprises pour la superstition, servirent à la détruire. Le spectacle de plusieurs religions finit par inspirer aux hommes de bon sens, une égale indifférence pour ces croyances également impuissantes contre les vices ou les passions des hommes; un mépris égal pour l'attachement également sincère, également opiniâtre de leurs sectateurs à des opinions contradictoires.

Il s'était formé en Italie des républiques dont quelques-unes avaient imité les formes des républiques grecques, tandis que les autres essayèrent de concilier avec la servitude, dans un peuple sujet, la liberté, l'égalité démocratique d'un peuple souverain. En Allemagne, dans le Nord, quelques villes, obtenant une indépendance presque entière, se gouvernèrent par leurs propres lois. Dans quelques portions de l'Helvétie, le peuple brisa les fers de la féodalité, comme ceux du pouvoir royal. Dans presque tous les grands États, on vit naître des constitutions imparfaites, où l'autorité de lever des subsides, de faire des lois nouvelles, fut partagée, tantôt entre le roi, les nobles, le clergé et le peuple, tantôt entre le roi, les barons et les communes; où le peuple, sans sortir encore de l'humiliation, était du moins à l'abri de l'oppression; où ce qui compose vrai-

ment les nations était appelé au droit de défendre ses intérêts, et d'être entendu de ceux qui réglaient ses destinées. En Angleterre, un acte célèbre, solennellement juré par le roi et par les grands, garantit les droits des barons, et quelques-uns de ceux des hommes.

D'autres peuples, des provinces, des villes même, obtinrent aussi des chartes semblables, moins célèbres et moins bien défendues. Elles sont l'origine de ces déclarations des droits, regardées aujourd'hui par tous les hommes éclairés comme la base de la liberté, et dont les anciens n'avaient pas conçu, ne pouvaient concevoir l'idée; parce que l'esclavage domestique souillait leurs constitutions; parce que, chez eux, le droit de citoyen était héréditaire, ou conféré par une adoption volontaire; parce qu'ils ne s'étaient pas élevés jusqu'à la connaissance de ces droits inhérents à l'espèce humaine, et appartenant à tous les hommes avec une entière égalité.

En France, en Angleterre, chez quelques autres grandes nations, le peuple parut vouloir ressaisir ses véritables droits; mais il était plus aveuglé par le sentiment de l'oppression qu'éclairé par la raison; et des violences, expiées par des vengeances plus barbares, des pillages suivis d'une misère plus grande, furent le fruit unique de ses efforts.

Cependant, chez les Anglais, les principes du réformateur Wicleff avaient été le motif d'un de ces mouvements dirigés par quelques-uns de ses disciples, présage des tentatives plus suivies et mieux combinées que les peuples devaient faire sous

d'autres réformateurs, dans un siècle plus éclairé.

La découverte d'un manuscrit du code de Justinien fit renaître l'étude de la jurisprudence, comme celle de la législation, et servit à rendre moins barbare la jurisprudence, même des peuples qui surent en profiter, sans vouloir s'y soumettre.

Le commerce de Pise, de Gênes, de Florence, de Venise, des cités de la Belgique, de quelques villes libres d'Allemagne, embrassait la Méditerranée, la Baltique et les côtes de l'Océan européen. Leurs négociants allèrent chercher les denrées précieuses du Levant, dans les ports de l'Égypte, et aux extrémités de la mer Noire.

La politique, la législation, l'économie publique, n'étaient pas encore des sciences; on ne s'occupait point d'en chercher, d'en approfondir, d'en développer les principes; mais en commençant à s'éclairer par l'expérience, on rassemblait les observations qui pouvaient y conduire; on s'instruisait des intérêts qui devaient en faire sentir le besoin.

On ne connut d'abord Aristote que par une traduction faite d'après l'arabe; et sa philosophie, persécutée dans les premiers instants, régna bientôt dans toutes les écoles. Elle n'y porta point la lumière; mais elle y donna plus de régularité, plus de méthode à cet art de l'argumentation, que les disputes théologiques avaient enfanté. Cette scolastique ne conduisait pas à la découverte de la vérité; elle ne servait même pas à discuter, à bien apprécier les preuves; mais elle aiguisait les esprits : et ce goût des distinctions subtiles, cette nécessité de di-

viser sans cesse les idées, d'en saisir les nuances fugitives, de les représenter par des mots nouveaux ; tout cet appareil employé pour embarrasser un ennemi dans la dispute, ou pour échapper à ses piéges, fut la première origine de cette analyse philosophique, qui depuis a été la source féconde de nos progrès.

Nous devons à ces scolastiques des notions plus précises sur les idées qu'on peut se former de l'Être suprême et de ses attributs; sur la distinction entre la cause première et l'univers qu'elle est supposée gouverner; sur celle de l'esprit et de la matière; sur les différents sens que l'on peut attacher au mot de *liberté ;* sur ce qu'on entend par la *création ;* sur la manière de distinguer entre elles les diverses opérations de l'esprit humain, et de classer les idées qu'il se forme des objets réels et de leurs propriétés.

Mais cette même méthode ne pouvait que retarder dans les écoles le progrès des sciences naturelles. Quelques recherches anatomiques; des travaux obscurs sur la chimie, uniquement employés à chercher le grand œuvre ; des études sur la géométrie, l'algèbre, qui ne s'élevèrent ni jusqu'à savoir tout ce que les Arabes avaient découvert, ni jusqu'à entendre les ouvrages des anciens ; enfin, des observations, des calculs astronomiques qui se bornaient à former, à perfectionner des tables, et que souillait un ridicule mélange d'astrologie; tel est le tableau que ces sciences présentent. Cependant, les arts mécaniques commencèrent à se rapprocher de la perfection qu'ils avaient conservée en Asie. La culture de la

soie s'introduisait dans les pays méridionaux de l'Europe; les moulins à vent, les papeteries, s'y étaient établis; l'art de mesurer le temps y avait passé les limites où il s'était arrêté chez les anciens et chez les Arabes. Enfin, deux découvertes importantes marquent cette même époque. La propriété qu'a l'aimant de se diriger vers un même point du ciel, propriété connue des Chinois, et même employée par eux à guider les vaisseaux, fut aussi observée en Europe. On apprit à se servir de la boussole, dont l'usage augmenta l'activité du commerce, perfectionna l'art de la navigation, donna l'idée de ces voyages qui, depuis, ont fait connaître un monde nouveau, et permit à l'homme de porter ses regards sur toute l'étendue du globe où il est placé. Un chimiste, en mêlant le salpêtre à une matière inflammable, trouva le secret de cette poudre, qui a produit une révolution inattendue dans l'art de la guerre. Malgré les effets terribles des armes à feu, en éloignant les combattants, elles ont rendu la guerre moins meurtrière et les guerriers moins féroces. Les expéditions militaires sont plus dispendieuses; la richesse peut balancer la force : les nations même les plus belliqueuses sentent le besoin de se préparer, de s'assurer les moyens de combattre, en s'enrichissant par le commerce et les arts. Les peuples policés n'ont plus à craindre le courage aveugle des nations barbares. Les grandes conquêtes, et les révolutions qui les suivent, sont devenues presque impossibles.

Cette supériorité, qu'une armure de fer, que l'art

de conduire un cheval presque invulnérable, de manier la lance, la massue ou l'épée, donnait à la noblesse sur le peuple, a fini par disparaître totalement; et la destruction de ce dernier obstacle à la liberté des hommes, à leur égalité réelle, est due à une invention qui semblait, au premier coup d'œil, menacer d'anéantir la race humaine.

En Italie, la langue était parvenue presqu'à sa perfection vers le quatorzième siècle. Le Dante est souvent noble, précis, énergique. Boccace a de la grâce, de la simplicité, de l'élégance. L'ingénieux et sensible Pétrarque n'a point vieilli. Dans cette contrée, dont l'heureux climat se rapproche de celui de la Grèce, on étudiait les modèles de l'antiquité; on essayait de transporter dans la langue nouvelle quelques-unes de leurs beautés; on tâchait de les imiter dans la leur. Déjà quelques essais faisaient espérer que, réveillé par la vue des monuments antiques, instruit par ces muettes mais éloquentes leçons, le génie des arts allait, pour la seconde fois, embellir l'existence de l'homme, et lui préparer ces plaisirs purs dont la jouissance est égale pour tous, et s'accroît à mesure qu'elle se partage.

Le reste de l'Europe suivait de loin; mais le goût des lettres et de la poésie y commençait du moins à polir les langues encore barbares.

Les mêmes causes qui avaient forcé les esprits à sortir de leur longue léthargie devaient aussi diriger leurs efforts. La raison ne pouvait être appelée à décider les questions que les intérêts opposés forçaient d'agiter : la religion, loin de reconnaître

son autorité, prétendait la soumettre et se vantait de l'humilier; la politique regardait comme juste ce qui était consacré par des conventions, par un usage constant, par des coutumes anciennes.

On ne se doutait pas que les droits des hommes fussent écrits dans le livre de la nature, et qu'en consulter d'autres c'était les méconnaître et les outrager. C'est dans les livres sacrés, dans les auteurs respectés, dans les bulles des papes, dans les rescrits des rois, dans les recueils des coutumes, dans les annales des églises, qu'on cherchait les maximes ou les exemples dont il pouvait être permis de tirer des conséquences. Il ne s'agissait pas d'examiner un principe en lui-même, mais d'interpréter, de discuter, de détruire ou de fortifier par d'autres textes ceux sur lesquels on l'appuyait. On n'adoptait pas une proposition parce qu'elle était vraie, mais parce qu'elle était écrite dans un tel livre, et qu'elle avait été admise dans tel pays et depuis tel siècle.

Ainsi, partout, l'autorité des hommes était substituée à celle de la raison. On étudiait les livres beaucoup plus que la nature, et les opinions des anciens plutôt que les phénomènes de l'univers. Cet esclavage de l'esprit, dans lequel même on n'avait pas encore la ressource d'une critique éclairée, fut alors plus nuisible aux progrès de l'espèce humaine en corrompant la méthode d'étudier, que par ses effets immédiats. On était si loin d'avoir atteint les anciens, qu'il n'était pas temps encore de chercher à les corriger ou à les surpasser.

Les mœurs conservèrent, durant cette époque,

leur corruption et leur férocité; l'intolérance religieuse fut même plus active; et les discordes civiles, les guerres perpétuelles d'une foule de petits princes remplacèrent les invasions des Barbares, et le fléau plus funeste des guerres privées. A la vérité, la galanterie des ménestrels et des troubadours, l'institution d'une chevalerie, professant la générosité et la franchise, se dévouant au maintien de la religion et à la défense des opprimés, comme au service des dames, semblaient devoir donner aux mœurs plus de douceur, de décence et d'élévation. Mais ce changement, borné aux cours et aux châteaux, n'atteignit pas la masse du peuple. Il en résultait un peu plus d'égalité entre les nobles, moins de perfidie et de cruauté dans leurs relations entre eux; mais leur mépris pour le peuple, la violence de leur tyrannie, l'audace de leur brigandage, restèrent les mêmes; et les nations, également opprimées, furent également ignorantes, barbares et corrompues.

Cette galanterie poétique et militaire, cette chevalerie, dues en grande partie aux Arabes, dont la générosité naturelle résista longtemps en Espagne à la superstition et au despotisme, furent sans doute utiles : elles répandirent des germes d'humanité qui ne devaient fructifier que dans des temps plus heureux; et ce fut le caractère général de cette époque d'avoir disposé l'esprit humain pour la révolution que la découverte de l'imprimerie devait amener, et d'avoir préparé la terre que les âges suivants devaient couvrir d'une moisson si riche et si abondante.

# HUITIÈME ÉPOQUE.

*Depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité.*

Ceux qui n'ont pas réfléchi sur la marche de l'esprit humain dans la découverte, soit des vérités des sciences, soit des procédés des arts, doivent s'étonner qu'un si long espace de temps ait séparé la connaissance de l'art d'imprimer les dessins, et la découverte de celui d'imprimer des caractères.

Sans doute, quelques graveurs de planches avaient eu l'idée de cette application de leur art; mais ils avaient été plus frappés de la difficulté de l'exécution que des avantages du succès; et il est même heureux qu'on n'ait pu en soupçonner toute l'étendue; car les prêtres et les rois se seraient unis pour étouffer, dès sa naissance, l'ennemi qui devait les démasquer et les détrôner.

L'imprimerie multiplie indéfiniment, et à peu de frais, les exemplaires d'un même ouvrage. Dès lors, la faculté d'avoir des livres, d'en acquérir suivant son goût et ses besoins, a existé pour tous ceux qui savent lire; et cette facilité de la lecture a aug-

menté et propagé le désir et les moyens de s'instruire.

Ces copies multipliées se répandant avec une rapidité plus grande, non-seulement les faits, les découvertes, acquièrent une publicité plus étendue, mais ils l'acquièrent avec une plus grande promptitude. Les lumières sont devenues l'objet d'un commerce actif, universel.

On était obligé de chercher les manuscrits, comme aujourd'hui nous cherchons les ouvrages rares. Ce qui n'était lu que de quelques individus, a donc pu l'être d'un peuple entier, et frapper presqu'en même temps tous les hommes qui entendaient la même langue.

On a connu le moyen de parler aux nations dispersées. On a vu s'établir une nouvelle espèce de tribune, d'où se communiquent des impressions moins vives, mais plus profondes; d'où l'on exerce un empire moins tyrannique sur les passions, mais en obtenant sur la raison une puissance plus sûre et plus durable; où tout l'avantage est pour la vérité, puisque l'art n'a perdu sur les moyens de séduire qu'en gagnant sur ceux d'éclairer. Il s'est formé une opinion publique, puissante par le nombre de ceux qui la partagent; énergique, parce que les motifs qui la déterminent agissent à la fois sur tous les esprits, même à des distances très-éloignées. Ainsi, l'on a vu s'élever, en faveur de la raison et de la justice, un tribunal indépendant de toute puissance humaine, auquel il est difficile de rien cacher et impossible de se soustraire.

Les méthodes nouvelles, l'histoire des premiers pas dans la route qui doit conduire à une décou-

verte, les travaux qui la préparent, les vues qui peuvent en donner l'idée ou seulement inspirer le désir de la chercher, se répandant avec promptitude, offrent à chaque individu l'ensemble des moyens que les efforts de tous ont pu créer; et, par ces mutuels secours, le génie semble avoir plus que doublé ses forces.

Toute erreur nouvelle est combattue dès sa naissance : souvent attaquée avant même d'avoir pu se propager, elle n'a point le temps de pouvoir s'enraciner dans les esprits. Celles qui, reçues dès l'enfance, se sont, en quelque sorte, identifiées avec la raison de chaque individu, que les terreurs ou l'espérance ont rendues chères aux âmes faibles, ont été ébranlées par cela seul qu'il est devenu impossible d'en empêcher la discussion, de cacher qu'elles pouvaient être rejetées et combattues, de s'opposer aux progrès des vérités qui, de conséquences en conséquences, doivent à la longue en faire reconnaître l'absurdité.

C'est à l'imprimerie que l'on doit la possibilité de répandre les ouvrages que sollicitent les circonstances du moment, ou les mouvements passagers de l'opinion, et par là d'intéresser à chaque question qui se discute dans un point unique, l'universalité des hommes qui parlent une même langue.

Sans le secours de cet art, aurait-on pu multiplier ces livres destinés à chaque classe d'hommes, à chaque degré d'instruction? Les discussions prolongées, qui seules peuvent porter une lumière sûre dans les questions douteuses, et affermir sur une

base inébranlable ces vérités trop abstraites, trop subtiles, trop éloignées des préjugés du peuple ou de l'opinion commune des savants, pour ne pas être bientôt oubliées et méconnues; les livres purement élémentaires, les dictionnaires, les ouvrages où l'on rassemble, avec tous leurs détails, une multitude de faits, d'observations, d'expériences, où toutes les preuves sont développées, tous les doutes discutés; ces collections précieuses qui renferment, tantôt tout ce qui a été observé, écrit, pensé, sur une branche particulière des sciences, tantôt le résultat des travaux annuels de tous les savants d'un même pays; ces tables, ces tableaux de toute espèce, dont les uns offrent aux yeux des résultats que l'esprit n'aurait saisis qu'avec un travail pénible, les autres montrent à volonté le fait, l'observation, le nombre, la formule, l'objet qu'on a besoin de connaître, tandis que d'autres enfin présentent, sous une forme commode, dans un ordre méthodique, les matériaux dont le génie doit tirer des vérités nouvelles : tous ces moyens de rendre la marche de l'esprit humain plus rapide, plus sûre et plus facile, sont encore des bienfaits de l'imprimerie.

Nous en montrerons de nouveaux encore, lorsque nous analyserons les effets de la substitution des langues nationales à l'usage presque exclusif, pour les sciences, d'une langue commune aux savants de tous les pays.

Enfin, l'imprimerie n'a-t-elle pas affranchi l'instruction des peuples de toutes les chaînes politiques et religieuses? En vain l'un ou l'autre despotisme

aurait-il envahi toutes les écoles; en vain aurait-il, par des institutions sévères, invariablement fixé de quelles erreurs il prescrivait d'infecter les esprits, de quelles vérités il ordonnait de les préserver; en vain les chaires, consacrées à l'instruction morale du peuple ou à celle de la jeunesse dans la philosophie et dans les sciences, seraient-elles condamnées à ne transmettre jamais qu'une doctrine favorable au maintien de cette double tyrannie : l'imprimerie peut encore répandre une lumière indépendante et pure. Cette instruction, que chaque homme peut recevoir par les livres dans le silence et la solitude, ne peut être universellement corrompue : il suffit qu'il existe un coin de terre libre, où la presse puisse en charger ses feuilles. Comment, dans cette multitude de livres divers, d'exemplaires d'un même livre, de réimpressions, qui, en quelques instants, le multiplient de nouveau, pourra-t-on fermer assez exactement toutes les portes par lesquelles la vérité cherche à s'introduire? Ce qui était difficile, même lorsqu'il ne s'agissait que de détruire quelques exemplaires d'un manuscrit pour l'anéantir sans retour, lorsqu'il suffisait de proscrire une vérité, une opinion pendant quelques années, pour la dévouer à un éternel oubli, n'est-il pas devenu impossible, aujourd'hui qu'il faudrait employer une vigilance sans cesse renouvelée, une activité qui ne se reposerait jamais? Comment, si même on parvenait à écarter ces vérités trop palpables qui blessent directement les intérêts des inquisiteurs, empêcherait-on de pénétrer, de se répandre, celles qui renferment ces vé-

rités proscrites, sans trop les laisser apercevoir, qui les préparent, qui doivent un jour y conduire? Le pourrait-on, sans être forcé de quitter ce masque d'hypocrisie, dont la chute serait presque aussi funeste que la vérité à la puissance de l'erreur? Aussi verrons-nous la raison triompher de ces vains efforts; nous la verrons, dans cette guerre, toujours renaissante et souvent cruelle, triompher de la violence comme de la ruse; braver les bûchers et résister à la séduction, écrasant tour à tour sous sa main toute-puissante, et l'hypocrisie religieuse qui exige pour ses dogmes une adoration sincère, et l'hypocrisie politique qui conjure à genoux de souffrir qu'elle profite en paix des erreurs dans lesquelles il est, à l'en croire, aussi utile aux peuples qu'à elle-même de les laisser à jamais plongés.

L'invention de l'imprimerie coïncide presque avec deux autres événements, dont l'un a exercé une action immédiate sur les progrès de l'esprit humain, tandis que l'influence de l'autre sur la destinée de l'humanité entière ne doit avoir de terme que sa durée.

Je parle de la prise de Constantinople par les Turcs, et de la découverte, soit du nouveau monde, soit de la route qui a ouvert à l'Europe une communication directe avec les parties orientales de l'Afrique et de l'Asie.

Les littérateurs grecs, fuyant la domination tartare, cherchèrent un asile en Italie. Ils enseignèrent à lire, dans leur langue originale, les poëtes, les orateurs, les historiens, les philosophes, les savants de l'ancienne Grèce; ils en multiplièrent d'abord les

manuscrits, et bientôt après les éditions. On ne se borna plus à l'adoration de ce qu'on était convenu d'appeler la doctrine d'Aristote; on chercha, dans ses propres écrits, ce qu'elle avait été réellement; on osa la juger et la combattre; on lui opposa Platon: et c'était avoir déjà commencé à secouer le joug, que de se croire le droit de choisir un maître.

La lecture d'Euclide, d'Archimède, de Diophante, d'Hippocrate, du livre des animaux, de la physique même d'Aristote, ranimèrent le génie de la géométrie et de la physique; et les opinions antichrétiennes des philosophes réveillèrent les idées presque éteintes des anciens droits de la raison humaine.

Des hommes intrépides, guidés par l'amour de la gloire et la passion des découvertes, avaient reculé pour l'Europe les bornes de l'univers, lui avaient montré un nouveau ciel, et ouvert des terres inconnues. Gama avait pénétré dans l'Inde, après avoir suivi, avec une infatigable patience, l'immense étendue des côtes africaines; tandis que Colomb, s'abandonnant aux flots de l'océan Atlantique, avait atteint ce monde jusqu'alors inconnu, qui s'étend entre l'occident de l'Europe et l'orient de l'Asie.

Si ce sentiment, dont l'inquiète activité embrassant dès lors tous les objets, présageait les grands progrès de l'espèce humaine; si une noble curiosité avait animé les héros de la navigation, une basse et cruelle avidité, un fanatisme stupide et féroce dirigeaient les rois et les brigands qui devaient profiter de leurs travaux. Les êtres infortunés qui habitaient ces contrées nouvelles ne furent point traités comme

des hommes, parce qu'ils n'étaient pas des chrétiens. Ce préjugé, plus avilissant pour les tyrans que pour les victimes, étouffait toute espèce de remords, abandonnait sans frein à leur soif inextinguible d'or et de sang, ces hommes avides et barbares que l'Europe vomissait de son sein. Les ossements de cinq millions d'hommes ont couvert ces terres infortunées, où les Portugais et les Espagnols portèrent leur avarice, leurs superstitions et leur fureur. Ils déposeront jusqu'à la fin des siècles contre cette doctrine de l'utilité politique des religions, qui trouve encore parmi nous des apologistes.

C'est à cette époque seulement que l'homme a pu connaître le globe qu'il habite; étudier, dans tous les pays, l'espèce humaine modifiée par la longue influence des causes naturelles ou des institutions sociales; observer les productions de la terre ou des mers dans toutes les températures, dans tous les climats. Ainsi, les ressources de toute espèce, que ces productions offrent aux hommes, encore si éloignés d'en avoir épuisé, d'en soupçonner même l'entière étendue, tout ce que la connaissance de ces objets peut ajouter aux sciences de vérités nouvelles, et détruire d'erreurs accréditées; l'activité du commerce, qui a fait prendre un nouvel essor à l'industrie, à la navigation, et, par un enchaînement nécessaire, à toutes les sciences comme à tous les arts; la force que cette activité a donnée aux nations libres pour résister aux tyrans, aux peuples asservis pour briser leurs fers, pour relâcher du moins ceux de la féodalité : telles ont été les conséquences heu-

reuses de ces découvertes. Mais ces avantages n'auront expié ce qu'ils ont coûté à l'humanité, qu'au moment où l'Europe, renonçant au système oppresseur et mesquin d'un commerce de monopole, se souviendra que les hommes de tous les climats, égaux et frères par le vœu de la nature, n'ont point été formés par elle pour nourrir l'orgueil et l'avarice de quelques nations privilégiées; qu'au moment où, mieux éclairée sur ses véritables intérêts, elle appellera tous les peuples au partage de son indépendance, de sa liberté et de ses lumières. Malheureusement, il faut se demander encore si cette révolution sera le fruit honorable des progrès de la philosophie, ou seulement, comme nous l'avons vu déjà, la suite honteuse des jalousies nationales et des excès de la tyrannie.

Jusqu'à cette époque, les attentats du sacerdoce avaient été impunis. Les réclamations de l'humanité opprimée, de la raison outragée, avaient été étouffées dans le sang et dans les flammes. L'esprit qui avait dicté ces réclamations n'était pas éteint; mais ce silence de la terreur enhardissait à de nouveaux scandales. Enfin, le scandale d'affermer à des moines, de faire vendre, par eux, dans les cabarets, dans les places publiques, l'expiation des péchés, causa une explosion nouvelle. Luther, tenant d'une main les livres sacrés, montrait de l'autre le droit que s'arrogeait le pape d'absoudre du crime et d'en vendre le pardon; l'insolent despotisme qu'il exerçait sur les évêques, longtemps ses égaux; la cène fraternelle des premiers chrétiens, devenue,

sous le nom de *messe*, une espèce d'opération magique et un objet de commerce; les prêtres condamnés à la corruption d'un célibat irrévocable; cette loi barbare ou scandaleuse s'étendant à ces moines, à ces religieuses, dont l'ambition pontificale avait inondé et souillé l'Église; tous les secrets des laïques, livrés par la confession aux intrigues et aux passions des prêtres; Dieu lui-même, enfin, conservant à peine une faible portion dans ces adorations prodiguées à du pain, à des hommes, à des ossements ou à des statues.

Luther annonçait aux peuples étonnés, que ces institutions révoltantes n'étaient point le christianisme, mais en étaient la dépravation et la honte, et que, pour être fidèle à la religion de Jésus-Christ, il fallait commencer par abjurer celle de ses prêtres. Il employait également les armes de la dialectique ou de l'érudition, et les traits non moins puissants du ridicule. Il écrivait à la fois en allemand et en latin. Ce n'était plus comme au temps des Albigeois ou de Jean Hus, dont la doctrine, inconnue au delà des limites de leurs églises, était si aisément calomniée. Les livres allemands des nouveaux apôtres pénétraient en même temps dans toutes les bourgades de l'Empire, tandis que leurs livres latins arrachaient l'Europe entière au honteux sommeil où la superstition l'avait plongée. Ceux dont la raison avait prévenu les réformateurs, mais que la crainte retenait dans le silence; ceux qu'agitait un doute secret, et qui tremblaient de l'avouer, même à leur conscience; ceux qui, plus simples, avaient ignoré toute l'étendue des absurdités

théologiques ; ceux qui, n'ayant jamais réfléchi sur les questions contestées, étaient étonnés d'apprendre qu'ils avaient à choisir entre des opinions diverses ; tous se livrèrent avec avidité à ces discussions, dont ils voyaient dépendre à la fois, et leurs intérêts temporels, et leur félicité future.

Toute l'Europe chrétienne, de la Suède jusqu'à l'Italie, de la Hongrie jusqu'à l'Espagne, fut en un instant couverte de partisans des nouvelles doctrines; et la réforme eût délivré du joug de Rome tous les peuples qui habitent l'Europe, si la fausse politique de quelques princes n'eût relevé ce même sceptre sacerdotal, qui s'était si souvent appesanti sur la tête des rois.

Leur politique, que malheureusement leurs successeurs n'ont pas encore abjurée, était alors de ruiner leurs États pour en acquérir de nouveaux, et de mesurer leur puissance par l'étendue de leur territoire, plutôt que par le nombre de leurs sujets.

Aussi, Charles-Quint et François Ier, occupés de se disputer l'Italie, sacrifièrent-ils à l'intérêt de ménager le pape, celui de profiter des avantages qu'offrait la réforme aux pays qui sauraient l'adopter.

L'Empereur, voyant que les princes de l'Empire favorisaient des opinions qui devaient augmenter leur pouvoir et leurs richesses, se rendit le protecteur des anciens abus, dans l'espoir qu'une guerre religieuse lui offrirait une occasion d'envahir leurs États et de détruire leur indépendance. François imagina qu'en faisant brûler les protestants, et en protégeant

leurs chefs en Allemagne, il conserverait l'amitié du pape, sans perdre des alliés utiles.

Mais ce ne fut pas leur seul motif; le despotisme a aussi son instinct; et cet instinct avait révélé à ces rois, que les hommes, après avoir soumis les préjugés religieux à l'examen de la raison, l'étendraient bientôt jusqu'aux préjugés politiques; qu'éclairés sur les usurpations des papes, ils finiraient par vouloir l'être sur les usurpations des rois; et que la réforme des abus ecclésiastiques, si utile à la puissance royale, entraînerait celle des abus plus oppresseurs sur lesquels cette puissance était fondée. Aussi, aucun roi d'une grande nation ne favorisa volontairement le parti des réformateurs. Henri VIII, frappé de l'anathème pontifical, les persécutait encore; Édouard, Élisabeth, ne pouvant s'attacher au papisme sans se déclarer usurpateurs, établirent en Angleterre la croyance et le culte qui s'en rapprochaient le plus. Les monarques protestants de la Grande-Bretagne ont favorisé constamment le catholicisme, toutes les fois qu'il a cessé de les menacer d'un prétendant à leur couronne.

En Suède, en Danemark, l'établissement du luthéranisme ne fut, aux yeux des rois, qu'une précaution nécessaire pour assurer l'expulsion du tyran catholique qu'ils remplaçaient; et nous voyons déjà, dans la monarchie prussienne, fondée par un prince philosophe, son successeur ne pouvoir cacher un penchant secret pour cette religion si chère aux rois.

L'intolérance religieuse était commune à toutes

les sectes, qui l'inspiraient à tous les gouvernements. Les papistes persécutaient toutes les communions réformées; et celles-ci, s'anathématisant entre elles, se réunissaient contre les antitrinitaires, qui, plus conséquents, avaient soumis également tous les dogmes à l'examen, sinon de la raison, au moins d'une critique raisonnée, et n'avaient pas cru devoir se soustraire à quelques absurdités, pour en conserver d'aussi révoltantes.

Cette intolérance servit la cause du papisme. Depuis longtemps il existait en Europe, et surtout en Italie, une classe d'hommes qui, rejetant toutes les superstitions, indifférents à tous les cultes, soumis à la raison seule, regardaient les religions comme des inventions humaines, dont on pouvait se moquer en secret, mais que la prudence ou la politique ordonnaient de paraître respecter.

Ensuite, on porta plus loin la hardiesse; et, tandis que dans les écoles on employait la philosophie mal entendue d'Aristote, à perfectionner l'art des subtilités théologiques, à rendre ingénieux ce qui naturellement n'aurait été qu'absurde, quelques savants cherchaient à établir, sur sa véritable doctrine, un système destructeur de toute idée religieuse; un système dans lequel l'âme humaine n'était qu'une faculté qui s'évanouissait avec la vie; dans lequel on n'admettait d'autre providence, d'autre ordonnateur du monde, que les lois nécessaires de la nature. Ils étaient combattus par des platoniciens, dont les opinions, se rapprochant de ce que depuis on a nommé déisme, n'en étaient

que plus effrayantes pour l'orthodoxie sacerdotale. La terreur des supplices arrêta bientôt cette imprudente franchise. L'Italie, la France, furent souillées du sang de ces martyrs de la liberté de penser. Toutes les sectes, tous les gouvernements, tous les genres d'autorité, ne se montrèrent d'accord que contre la raison. Il fallut la couvrir d'un voile qui, la dérobant aux regards des tyrans, se laissât pénétrer par ceux de la philosophie.

On fut donc obligé de se renfermer dans la timide réserve de cette doctrine secrète, qui n'avait jamais cessé d'avoir un grand nombre de sectateurs. Elle s'était propagée surtout parmi les chefs des gouvernements, comme parmi ceux de l'Église; et, vers le temps de la réforme, les principes du machiavélisme religieux étaient devenus la seule croyance des princes, des ministres et des pontifes. Ces opinions avaient même corrompu la philosophie. Quelle morale, en effet, attendre d'un système, dont un des principes est qu'il faut appuyer celle du peuple sur de fausses opinions; que les hommes éclairés sont en droit de le tromper, pourvu qu'ils lui donnent des erreurs utiles, et de le retenir dans les chaînes dont eux-mêmes ont su s'affranchir?

Si l'égalité naturelle des hommes, première base de leurs droits, est le fondement de toute vraie morale, que pouvait-elle espérer d'une philosophie, dont un mépris ouvert de cette égalité et de ces droits était une des maximes? Sans doute, cette même philosophie a pu servir aux progrès de la rai-

son, dont elle préparait le règne en silence : mais, tant qu'elle subsista seule, elle n'a fait que substituer l'hypocrisie au fanatisme, et corrompre, même en les élevant au-dessus des préjugés, ceux qui présidaient à la destinée des États.

Les philosophes vraiment éclairés, étrangers à l'ambition, qui se bornant à ne détromper les hommes qu'avec une extrême timidité, sans se permettre de les entretenir dans leurs erreurs, ces philosophes auraient naturellement été portés à embrasser la réforme : mais, rebutés de trouver partout une égale intolérance, la plupart ne crurent pas devoir s'exposer aux embarras d'un changement, après lequel ils se trouveraient soumis à la même contrainte. Puisqu'ils auraient été toujours obligés de paraître croire des absurdités qu'ils rejetaient, ils ne trouvèrent pas un grand avantage à en diminuer un peu le nombre ; ils craignirent même de se donner, par leur abjuration, l'apparence d'une hypocrisie volontaire : et en restant attachés à la vieille religion, ils la fortifièrent de l'autorité de leur renommée.

L'esprit qui animait les réformateurs ne conduisait pas à la véritable liberté de penser. Chaque religion, dans le pays où elle dominait, ne permettait que de certaines opinions. Cependant, comme ces diverses croyances étaient opposées entre elles, il y avait peu d'opinions qui ne fussent attaquées ou soutenues dans quelques parties de l'Europe. D'ailleurs, les communions nouvelles avaient été forcées de se relâcher un peu de la rigueur dogmatique. Elles

ne pouvaient, sans une contradiction grossière, réduire le droit d'examiner dans des limites trop resserrées, puisqu'elles venaient d'établir sur ce même droit la légitimité de leur séparation. Si elles refusaient de rendre à la raison toute sa liberté, elles consentaient que sa prison fût moins étroite : la chaîne n'était pas brisée, mais elle était moins pesante et plus prolongée. Enfin, dans ces pays où il avait été impossible à une religion d'opprimer toutes les autres, il s'établit ce que l'insolence du culte dominateur osa nommer tolérance, c'est-à-dire, une permission donnée par des hommes à d'autres hommes de croire ce que leur raison adopte, de faire ce que leur conscience leur ordonne, de rendre à leur Dieu commun l'hommage qu'ils imaginent lui plaire davantage. On put donc alors y soutenir toutes les doctrines tolérées, avec une franchise plus ou moins entière.

Ainsi l'on vit naître en Europe une sorte de liberté de penser, non pour les hommes, mais pour les chrétiens; et, si nous exceptons la France, c'est pour les seuls chrétiens que partout ailleurs elle existe encore aujourd'hui.

Mais cette intolérance força la raison humaine à rechercher des droits trop longtemps oubliés, ou qui plutôt n'avaient jamais été, ni bien connus, ni bien éclaircis.

Indignés de voir les peuples opprimés jusque dans le sanctuaire de leur conscience par des rois, esclaves superstitieux ou politiques du sacerdoce, quelques hommes généreux osèrent enfin examiner

les fondements de leur puissance; et ils révélèrent aux peuples cette grande vérité, que leur liberté est un bien inaliénable; qu'il n'y a point de prescription en faveur de la tyrannie, point de convention qui puisse irrévocablement lier une nation à une famille; que les magistrats, quels que soient leurs titres, leurs fonctions, leur puissance, sont les officiers du peuple, et ne sont pas ses maîtres; qu'il conserve le pouvoir de leur retirer une autorité émanée de lui seul, soit quand ils en ont abusé, soit même quand il cesse de croire utile à ses intérêts de la leur conserver: qu'enfin il a le droit de les punir, comme celui de les révoquer.

Telles sont les opinions qu'Althusius, Languet, et depuis Needham, Harrington, professèrent avec courage et développèrent avec énergie.

Payant le tribut à leur siècle, ils s'appuyèrent trop souvent sur des textes, sur des autorités, sur des exemples : on voit qu'ils durent ces opinions bien plus à l'élévation de leur esprit, à la force de leur caractère, qu'à une analyse exacte des vrais principes de l'ordre social.

Cependant, d'autres philosophes plus timides se contentèrent d'établir entre les peuples et les rois, une exacte réciprocité de droits et de devoirs, une égale obligation de maintenir les conventions. On pouvait bien déposer ou punir un magistrat héréditaire, mais seulement s'il avait violé ce contrat sacré, qui n'en subsistait pas moins avec sa famille. Cette doctrine, qui écartait le droit naturel, pour tout ramener au droit positif, fut appuyée par les juris-

consultes, par les théologiens : elle était plus favorable aux intérêts des hommes puissants, aux projets des ambitieux ; elle frappait bien plus sur l'homme revêtu du pouvoir que sur le pouvoir même Aussi fut-elle presque généralement suivie par les publicistes, et adoptée pour base dans les révolutions, dans les dissensions politiques.

L'histoire nous montrera, durant cette époque, peu de progrès réels vers la liberté, mais plus d'ordre et plus de force dans les gouvernements, et dans les nations un sentiment plus fort et surtout plus juste de leurs droits. Les lois sont mieux combinées ; elles paraissent moins souvent l'ouvrage informe des circonstances et du caprice : elles sont faites par des savants, si elles ne le sont pas encore par des philosophes.

Les mouvements populaires, les révolutions qui avaient agité les républiques d'Italie, l'Angleterre et la France, devaient attirer les regards des philosophes vers cette partie de la politique, qui consiste à observer et à prévoir les effets que les constitutions, les lois, les institutions publiques, peuvent avoir sur la liberté des peuples, sur la prospérité, sur la force des États, sur la conservation de leur indépendance, de la forme de leurs gouvernements. Les uns, imitant Platon, tels que Morus et Hobbes, déduisaient, de quelques principes généraux, le plan d'un système entier d'ordre social, et présentaient le modèle dont il fallait que la pratique tendît sans cesse à se rapprocher. Les autres, comme Machiavel, cherchaient, dans l'examen approfondi des faits

de l'histoire, les règles d'après lesquelles on pourrait se flatter de maîtriser l'avenir.

La science économique n'existait pas encore; les princes ne comptaient pas le nombre des hommes, mais celui des soldats; la finance n'était que l'art de piller les peuples sans les pousser à la révolte; et les gouvernements ne s'occupaient du commerce que pour le rançonner par des taxes, le gêner par des priviléges, ou s'en disputer le monopole.

Les nations de l'Europe, occupées des intérêts communs qui les réunissaient, des intérêts opposés qu'elles croyaient avoir, sentirent le besoin de reconnaître certaines règles entre elles, qui, même indépendamment des traités, présidassent à leurs relations pacifiques; tandis que d'autres règles, respectées même au milieu de la guerre, en adouciraient les fureurs, en diminueraient les ravages, et préviendraient du moins les maux inutiles.

Il exista donc une science du droit des gens : mais malheureusement on chercha ces lois des nations, non dans la raison et dans la nature, seules autorités que les peuples indépendants puissent reconnaître, mais dans les usages établis ou dans les opinions des anciens. On s'occupa moins des droits de l'humanité, de la justice envers les individus, que de l'ambition, de l'orgueil ou de l'avidité des gouvernements.

C'est ainsi qu'à cette même époque on ne voit point les moralistes interroger le cœur de l'homme, analyser ses facultés et ses sentiments, pour y découvrir sa nature, l'origine, la règle et la sanction

de ses devoirs. Mais ils savent employer toute la subtilité de la scolastique à trouver, pour les actions dont la légitimité paraît incertaine, la limite précise où l'innocence finit et où le péché commence; à déterminer quelle autorité a le poids nécessaire pour justifier, dans la pratique, une de ces actions douteuses; à classer méthodiquement les péchés, tantôt par genres et par espèces, tantôt suivant leur gravité respective; à bien distinguer surtout ceux dont un seul suffit pour mériter la damnation éternelle.

La science de la morale ne pouvait sans doute exister encore, puisque les prêtres jouissaient du privilége exclusif d'en être les interprètes et les juges. Mais ces mêmes subtilités, également ridicules et scandaleuses, conduisirent à chercher, aidèrent à faire connaître le degré de moralité des actions ou de leurs motifs; l'ordre et les limites des devoirs; les principes d'après lesquels on doit choisir quand ils paraissent se combattre : ainsi, en étudiant une machine grossière, que le hasard a fait tomber dans ses mains, souvent un mécanicien habile parvient à en construire une nouvelle moins imparfaite et vraiment utile.

La réforme, en détruisant la confession, les indulgences, les moines, et le célibat des prêtres, épura les principes de la morale, et diminua même la corruption des mœurs dans les pays qui l'embrassèrent; elle les délivra des expiations sacerdotales, ce dangereux encouragement du crime, et du célibat religieux, destructeur de toutes les vertus, puisqu'il est l'ennemi des vertus domestiques.

Cette époque fut plus souillée qu'aucune autre par

de grandes atrocités. Elle fut celle des massacres religieux, des guerres sacrées, de la dépopulation du nouveau monde.

Elle y vit rétablir l'ancien esclavage, mais plus barbare, plus fécond en crimes contre la nature; elle vit l'avidité mercantile commercer du sang des hommes, les vendre comme des marchandises, après les avoir achetés par la trahison, le brigandage ou le meurtre, et les enlever à un hémisphère pour les dévouer dans un autre, au milieu de l'humiliation et des outrages, au supplice prolongé d'une lente et cruelle destruction.

En même temps l'hypocrisie couvre l'Europe de bûchers et d'assassins. Le monstre du fanatisme, irrité de ses blessures, semble redoubler de férocité, et se hâter d'entasser ses victimes, parce que la raison va bientôt les arracher de ses mains. Cependant l'on voit enfin reparaître quelques-unes de ces vertus douces et courageuses, qui honorent et consolent l'humanité. L'histoire offre des noms qu'elle peut prononcer sans rougir; des âmes pures et fortes, de grands caractères réunis à des talents supérieurs, se montrent d'espace en espace à travers ces scènes de perfidie, de corruption et de carnage. L'espèce humaine révolte encore le philosophe qui en contemple le tableau; mais elle ne l'humilie plus, et elle lui montre des espérances plus prochaines.

La marche des sciences devient rapide et brillante. La langue algébrique est généralisée, simplifiée, perfectionnée, ou plutôt, c'est alors seulement qu'elle a été véritablement formée. Les premières bases de la

théorie générale des équations sont posées; la nature des solutions qu'elles donnent est approfondie; celles du troisième et du quatrième degré sont résolues.

L'ingénieuse invention des logarithmes, en abrégeant les opérations de l'arithmétique, facilite toutes les applications du calcul à des objets réels, et étend ainsi la sphère de toutes les sciences, dans lesquelles ces applications numériques, à la vérité particulière qu'on cherche à connaître, sont un des moyens de comparer, avec les faits, les résultats d'une hypothèse ou d'une théorie, et de parvenir, par cette comparaison, à la découverte des lois de la nature. En effet, dans les mathématiques, la longueur, la complication purement pratique des calculs, ont un terme au delà duquel le temps, les forces même ne peuvent atteindre; terme qui, sans le secours de ces heureuses abréviations, marquerait les bornes de la science même, et la limite que les efforts du génie ne pourraient franchir.

La loi de la chute des corps fut découverte par Galilée, qui sut en déduire la théorie du mouvement uniformément accéléré, et calculer la courbe que décrit un corps lancé dans le vide avec une vitesse déterminée, et animé d'une force constante, qui agisse suivant des directions parallèles.

Copernic ressuscita le véritable système du monde, oublié depuis si longtemps; détruisit, par la théorie des mouvements apparents, ce que ce système avait de révoltant pour les sens; opposa l'extrême simplicité des mouvements réels qui résultent de ce système, à la complication presque ridicule de ceux

qu'exigeait l'hypothèse de Ptolémée. Les mouvements des planètes furent mieux connus, et le génie de Kepler découvrit la forme de leurs orbites, et les lois éternelles suivant lesquelles ces orbites sont parcourues.

Galilée, appliquant à l'astronomie la découverte récente des lunettes qu'il perfectionna, ouvrit un nouveau ciel aux regards des hommes. Les taches qu'il observa sur le disque du soleil lui en firent connaître la rotation, dont il détermina la période et les lois. Il démontra les phases de Vénus; il découvrit ces quatre lunes qui entourent Jupiter et l'accompagnent dans son immense orbite.

Il apprit à mesurer le temps avec exactitude par les oscillations d'un pendule.

Ainsi l'homme dut à Galilée la première théorie mathématique d'un mouvement qui ne fût pas à la fois uniforme et rectiligne, et la première connaissance d'une des lois mécaniques de la nature; il dut à Kepler celle d'une de ces lois empiriques, dont la découverte a le double avantage, et de conduire à la connaissance de la loi mécanique dont elles expriment le résultat, et de suppléer à cette connaissance tant qu'il n'est pas encore permis d'y atteindre.

La découverte de la pesanteur de l'air et celle de la circulation du sang marquent les progrès de la physique expérimentale, qui naquit dans l'école de Galilée, et de l'anatomie déjà trop étendue pour ne point se séparer de la médecine.

L'histoire naturelle, la chimie, malgré ses chimériques espérances et son langage énigmatique, la

médecine, la chirurgie étonnent par la rapidité de leurs progrès; mais elles affligent souvent par le spectacle des monstrueux préjugés qu'elles conservent encore.

Sans parler des ouvrages où Gesner et Agricola renfermèrent tant de connaissances réelles, que le mélange des erreurs scientifiques ou populaires altérait si rarement, on vit Bernard de Palissi, tantôt nous montrer, et les carrières où nous puisons les matériaux de nos édifices, et les masses de pierre qui composent nos montagnes, formées par les débris des animaux marins, monuments authentiques des anciennes révolutions du globe; tantôt expliquer comment les eaux enlevées à la mer par l'évaporation, rendues à la terre par les pluies, arrêtées par les couches de glaise, rassemblées en glaces sur les montagnes, entretiennent l'éternel écoulement des fontaines, des rivières et des fleuves; tandis que Jean Rei découvrait le secret de ces combinaisons de l'air avec les substances métalliques, premier germe de ces théories brillantes, qui, depuis quelques années, ont reculé les bornes de la chimie.

Dans l'Italie, l'art de la poésie épique, de la peinture, de la sculpture, atteignirent une perfection que les anciens n'avaient pas connue. Corneille annonçait que l'art dramatique en France était près d'en acquérir une plus grande encore; car si l'enthousiasme pour l'antiquité croit peut-être avec justice reconnaître quelque supériorité dans le génie des hommes qui en ont créé les chefs-d'œuvre, il est bien difficile qu'en comparant leurs ouvrages avec les

productions de l'Italie et de la France, la raison n'aperçoive pas les progrès réels que l'art même a faits entre les mains des modernes.

La langue italienne était entièrement formée; celles des autres peuples voyaient chaque jour s'effacer quelques traces de leur ancienne barbarie.

On commençait à sentir l'utilité de la métaphysique, de la grammaire; à connaître l'art d'analyser, d'expliquer philosophiquement, soit les règles, soit les procédés établis par l'usage dans la composition des mots et des phrases.

Partout, à cette époque, on voit la raison et l'autorité se disputer l'empire, combat qui préparait et qui présageait le triomphe de la raison.

C'est donc alors que devait naître cet esprit de critique qui seul peut rendre l'érudition vraiment utile. On avait encore besoin de connaître tout ce qu'avaient fait les anciens; et l'on commençait à savoir que si on devait les admirer, on avait aussi le droit de les juger. La raison, qui s'appuyait quelquefois sur l'autorité, et contre qui on l'employait si souvent, voulait apprécier, soit la valeur du secours qu'elle espérait y trouver, soit le motif du sacrifice qu'on exigeait d'elle. Ceux qui prenaient l'autorité pour base de leurs opinions, pour guide de leur conduite, sentaient combien il leur importait de s'assurer de la force de leurs armes, et de ne pas s'exposer à les voir se briser contre les premières attaques de la raison.

L'usage exclusif d'écrire en latin sur les sciences, sur la philosophie, sur la jurisprudence, et presque

sur l'histoire, céda peu à peu la place à celui d'employer la langue usuelle de chaque pays. Et c'est ici le moment d'examiner quelle fut, sur les progrès de l'esprit humain, l'influence de ce changement, qui rendit les sciences plus populaires, mais en diminuant pour les savants la facilité d'en suivre la marche générale; qui fit qu'un livre était lu dans un même pays par plus d'hommes faiblement instruits, et qu'il l'était moins en Europe par des hommes plus éclairés; qui dispense d'apprendre la langue latine un grand nombre d'hommes avides de s'instruire, et n'ayant ni le temps, ni les moyens d'atteindre à une instruction étendue et approfondie; mais qui force les savants à consumer plus de temps dans l'étude de plus de langues différentes.

Nous montrerons que s'il était impossible de faire du latin une langue vulgaire, commune à l'Europe entière, la conservation de l'usage d'écrire en latin sur les sciences n'eût eu, pour ceux qui les cultivent, qu'une utilité passagère; que l'existence d'une sorte de langue scientifique, la même chez toutes les nations, tandis que le peuple de chacune d'elles en parlerait une différente, y eût séparé les hommes en deux classes, eût perpétué dans le peuple les préjugés et les erreurs, eût mis un éternel obstacle à la véritable égalité, à un usage égal de la même raison, à une égale connaissance des vérités nécessaires; et en arrêtant ainsi les progrès de la masse de l'espèce humaine, eût fini, comme dans l'Orient, par mettre un terme à ceux des sciences elles-mêmes.

Il n'y avait eu longtemps d'instruction que dans les églises et dans les cloîtres.

Les universités furent encore dominées par les prêtres. Forcés d'abandonner au gouvernement une partie de leur influence, ils se la réservèrent tout entière sur l'instruction générale et première; sur celle qui renferme les lumières nécessaires à toutes les professions communes, à toutes les classes d'hommes, et qui, s'emparant de l'enfance et de la jeunesse, en modèle à son gré l'intelligence flexible, l'âme incertaine et facile. Ils laissèrent seulement à la puissance séculière le droit de diriger l'étude de la jurisprudence, de la médecine, l'instruction approfondie des sciences, de la littérature, des langues savantes; écoles moins nombreuses, où l'on n'envoyait que des hommes déjà façonnés au joug sacerdotal.

Les prêtres perdirent cette influence dans les pays réformés. A la vérité, l'instruction commune, quoique dépendante du gouvernement, ne cessa point d'y être dirigée par l'esprit théologique; mais elle ne fut plus exclusivement confiée à des membres de la corporation presbytérale. Elle continua de corrompre les esprits par des préjugés religieux, mais elle ne les courba plus sous le joug de l'autorité sacerdotale; elle fit encore des fanatiques, des illuminés, des sophistes, mais elle ne forma plus d'esclaves pour la superstition.

Cependant l'enseignement, partout asservi, corrompait partout la masse générale des esprits, en opprimant la raison de tous les enfants sous le poids des préjugés religieux de leur pays; en étouffant,

par des préjugés politiques, l'esprit de liberté des jeunes gens destinés à une instruction plus étendue.

Non-seulement chaque homme abandonné à lui-même trouvait entre lui et la vérité l'épaisse et terrible phalange des erreurs de son pays et de son siècle; mais déjà on lui avait rendu personnelles, en quelque sorte, les plus dangereuses de ces erreurs. Chaque homme, avant de pouvoir dissiper celles d'autrui, devait commencer par reconnaître les siennes; avant de combattre les difficultés que la nature oppose à la découverte de la vérité, il avait besoin de refaire en quelque sorte sa propre intelligence. L'instruction donnait déjà des lumières; mais pour qu'elles fussent utiles, il fallait les épurer, les séparer du nuage dont la superstition, d'accord avec la tyrannie, avait su les envelopper.

Nous montrerons quels obstacles plus ou moins puissants ces vices de l'instruction publique, ces croyances religieuses opposées entre elles, cette influence des diverses formes de gouvernement, apportèrent aux progrès de l'esprit humain. On verra que ces progrès furent d'autant plus lents, que les objets soumis à la raison touchaient davantage aux intérêts politiques ou religieux; que la philosophie générale, la métaphysique, dont les vérités attaquaient directement toutes les superstitions, furent plus opiniâtrément retardées dans leur marche, que la politique dont le perfectionnement ne menaçait que l'autorité des rois ou des sénats aristocratiques; que la même observation peut également s'appliquer aux sciences physiques.

Nous développerons les autres sources d'inégalité qui ont pu naître de la nature des objets que chaque science envisage, ou des méthodes qu'elle emploie.

Celle qu'on peut également observer pour une même science, dans les divers pays, est aussi l'effet composé de causes politiques et de causes naturelles. Nous chercherons ce qui, dans ces différences, appartient à la diversité des religions, à la forme du gouvernement, à la richesse, à la puissance de la nation, à son caractère, à sa position géographique, aux événements dont elle a été le théâtre; enfin, au hasard qui a fait naître dans son sein quelques-uns de ces hommes extraordinaires dont l'influence, en s'étendant sur l'humanité tout entière, s'exerce cependant autour d'eux avec plus d'énergie.

Nous distinguerons les progrès de la science même, qui n'ont pour mesure que la somme des vérités qu'elle renferme, et ceux d'une nation dans chaque science, progrès qui se mesurent alors, sous un rapport, par le nombre des hommes qui en connaissent les vérités les plus usuelles, les plus importantes, et, sous un autre, par le nombre et la nature de ces vérités généralement connues.

En effet, nous sommes arrivés au point de civilisation, où le peuple profite des lumières, non-seulement par les services qu'il reçoit des hommes éclairés, mais parce qu'il a su s'en faire une sorte de patrimoine, et les employer immédiatement à se défendre contre l'erreur, à prévenir ou satisfaire ses

besoins, à se préserver des maux de la vie ou à les adoucir par des jouissances nouvelles.

L'histoire des persécutions auxquelles furent exposés, dans cette époque, les défenseurs de la vérité, ne sera point oubliée. Nous verrons ces persécutions s'étendre des vérités philosophiques ou politiques jusque sur celles de la médecine, de l'histoire naturelle, de la physique et de l'astronomie. Dans le huitième siècle, un pape ignorant avait persécuté un diacre pour avoir soutenu la rondeur de la terre, contre l'opinion du rhéteur Augustin. Dans le dix-septième, l'ignorance bien plus honteuse d'un autre pape livra aux inquisiteurs, Galilée, convaincu d'avoir prouvé le mouvement diurne et annuel de la terre. Le plus grand génie que l'Italie moderne ait donné aux sciences, accablé de vieillesse et d'infirmités, fut obligé, pour se soustraire au supplice ou à la prison, de demander pardon à Dieu d'avoir appris aux hommes à mieux connaître ses ouvrages, à l'admirer dans la simplicité des lois éternelles par lesquelles il gouverne l'univers.

Cependant l'absurdité des théologiens était si palpable, que, cédant au respect humain, ils permirent de soutenir le mouvement de la terre, pourvu que ce fût comme une *hypothèse*, et que la foi n'en reçût aucune atteinte. Mais les astronomes ont fait précisément le contraire; ils ont cru au mouvement réel de la terre, et ont calculé suivant l'*hypothèse* de son immobilité.

Trois grands hommes ont marqué le passage de cette époque à celle qui va suivre, Bacon, Galilée, Descartes.

Bacon a révélé la véritable méthode d'étudier la nature, d'employer les trois instruments qu'elle nous a donnés pour pénétrer ses secrets, l'observation, l'expérience et le calcul. Il veut que le philosophe, jeté au milieu de l'univers, commence par renoncer à toutes les croyances qu'il a reçues, et même à toutes les notions qu'il s'est formées, pour se recréer, en quelque sorte, un entendement nouveau, dans lequel il ne doit plus admettre que des idées précises, des notions justes, des vérités dont le degré de certitude ou de probabilité ait été rigoureusement pesé. Mais Bacon, qui possédait le génie de la philosophie au point le plus élevé, n'y joignit point celui des sciences; et ces méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, furent admirées des philosophes, mais ne changèrent point la marche des sciences.

Galilée les avait enrichies de découvertes utiles et brillantes; il avait enseigné, par son exemple, les moyens de s'élever à la connaissance des lois de la nature par une méthode sûre et féconde, qui n'oblige point de sacrifier l'espérance du succès à la crainte de s'égarer. Il fonda pour les sciences la première école où elles aient été cultivées sans aucun mélange de superstition, soit pour les préjugés, soit pour l'autorité; où l'on ait rejeté, avec une sévérité philosophique, tout autre moyen que l'expérience et le calcul. Mais se bornant exclusivement aux sciences mathématiques et physiques, il ne put imprimer aux esprits ce mouvement qu'ils semblaient attendre.

Cet honneur était réservé à Descartes, philosophe ingénieux et hardi. Doué d'un grand génie pour les sciences, il joignit l'exemple au précepte, en donnant la méthode de trouver, de reconnaître la vérité. Il en montrait l'application dans la découverte des lois de la dioptrique, de celles du choc des corps; enfin, d'une nouvelle branche de mathématiques qui devait en reculer toutes les bornes.

Il voulait étendre sa méthode à tous les objets de l'intelligence humaine; Dieu, l'homme, l'univers étaient tour à tour le sujet de ses méditations. Si, dans les sciences physiques, sa marche est moins sûre que celle de Galilée; si sa philosophie est moins sage que celle de Bacon; si on peut lui reprocher de n'avoir pas assez appris par les leçons de l'un, par l'exemple de l'autre, à se défier de son imagination, à n'interroger la nature que par des expériences, à ne croire qu'au calcul, à observer l'univers, au lieu de le construire, à étudier l'homme, au lieu de le deviner, l'audace même de ses erreurs servit aux progrès de l'espèce humaine. Il agita les esprits, que la sagesse de ses rivaux n'avait pu réveiller. Il dit aux hommes de secouer le joug de l'autorité, de ne plus reconnaître que celle qui serait avouée par leur raison; et il fut obéi, parce qu'il subjuguait par sa hardiesse, qu'il entraînait par son enthousiasme.

L'esprit humain ne fut pas libre encore, mais il sut qu'il était formé pour l'être. Ceux qui osèrent s'opiniâtrer à lui conserver ses chaînes, ou essayer de lui en donner de nouvelles, furent forcés de lui

prouver qu'il devait les garder ou les recevoir; et dès lors on put prévoir qu'elles seraient bientôt brisées.

# NEUVIÈME ÉPOQUE.

*Depuis Descartes jusqu'à la formation de la République française.*

Nous avons vu la raison humaine se former lentement par les progrès naturels de la civilisation; la superstition s'emparer d'elle pour la corrompre, et le despotisme dégrader et engourdir les esprits sous le poids de la crainte et du malheur.

Un seul peuple échappe à cette double influence. De cette terre heureuse où la liberté vient d'allumer le flambeau du génie, l'esprit humain, affranchi des liens de son enfance, s'avance vers la vérité d'un pas ferme. Mais la conquête ramène bientôt avec elle la tyrannie, que suit la superstition, sa compagne fidèle, et l'humanité tout entière est replongée dans des ténèbres qui semblent devoir être éternelles. Cependant, le jour renaît peu à peu; les yeux, longtemps condamnés à l'obscurité, l'entrevoient, se referment, s'y accoutument lentement, fixent enfin la lumière, et le génie ose se remontrer sur ce globe, d'où le fanatisme et la barbarie l'avaient exilé.

Déjà nous avons vu la raison soulever ses chaînes, en relâcher quelques-unes; et acquérant sans

cesse des forces nouvelles, préparer, accélérer l'instant de sa liberté.

Il nous reste à parcourir l'époque où elle acheva de les rompre; où, forcée d'en traîner encore les restes, elle s'en délivre peu à peu; où, libre enfin dans sa marche, elle ne peut plus être arrêtée que par ces obstacles dont le renouvellement est inévitable à chaque nouveau progrès, parce qu'ils ont pour cause nécessaire la constitution même de notre intelligence, c'est-à-dire, un rapport établi par la nature entre nos moyens pour découvrir la vérité, et la résistance qu'elle oppose à nos efforts. L'intolérance religieuse avait forcé sept des provinces belgiques à secouer le joug de l'Espagne, et à former une république fédérative. Elle seule avait réveillé la liberté anglaise, qui, fatiguée par de longues et sanglantes agitations, a fini par se reposer dans une constitution longtemps admirée par la philosophie, et désormais réduite à n'avoir plus pour appui que la superstition nationale et l'hypocrisie politique.

Enfin, c'était encore aux persécutions sacerdotales que la nation suédoise avait dû le courage de ressaisir une partie de ses droits.

Cependant, au milieu de ces mouvements, causés par des querelles théologiques, la France, l'Espagne, la Hongrie, la Bohême, avaient vu s'anéantir leurs faibles libertés, ou ce qui, du moins, en avait l'apparence.

On chercherait en vain, dans les pays appelés libres, cette liberté qui ne blesse aucun des droits naturels de l'homme; qui non-seulement lui en ré-

serve la propriété, mais lui en conserve l'exercice. Celle qu'on y trouve, fondée sur un droit positif inégalement réparti, accorde plus ou moins de prérogatives à un homme, suivant qu'il habite telle ou telle ville, qu'il est né dans telle ou telle classe, qu'il a telle ou telle fortune, qu'il exerce telle ou telle profession; et le tableau rapproché de ces distinctions bizarres dans les diverses nations, sera la meilleure réponse que nous puissions opposer à ceux qui en soutiennent encore les avantages et la nécessité.

Mais, dans ces mêmes pays, les lois garantissent la liberté individuelle et civile; mais si l'homme n'y est pas tout ce qu'il doit être, la dignité de sa nature n'y est point avilie : quelques-uns de ces droits sont au moins reconnus; on ne peut plus dire qu'il soit esclave; on doit dire seulement qu'il ne sait pas encore être vraiment libre.

Chez les nations où, pendant le même temps, la liberté a fait des pertes plus ou moins réelles, les droits politiques dont la masse du peuple jouissait étaient renfermés dans des limites si étroites, que la destruction de l'aristocratie presque arbitraire sous laquelle il avait gémi semble en avoir plus que compensé la perte. Il a perdu ce titre de citoyen, que l'inégalité rendait presque illusoire; mais la qualité d'homme a été plus respectée; et le despotisme royal l'a sauvé de l'oppression féodale, l'a soustrait à cet état d'humiliation, d'autant plus pénible que le nombre et la présence de ses tyrans en renouvellent sans cesse le sentiment.

Les lois ont dû se perfectionner et dans les constitutions demi-libres, parce que l'intérêt de ceux qui y exercent un véritable pouvoir, n'est pas habituellement contraire aux intérêts généraux du peuple; et dans les États despotiques, soit parce que l'intérêt de la prospérité publique se confond souvent avec celui du despote, soit parce que, cherchant lui-même à détruire les restes du pouvoir des nobles ou du clergé, il en résultait dans les lois un esprit d'égalité, dont le motif était d'établir celle de l'esclavage, mais dont les effets pouvaient souvent être salutaires.

Nous exposerons en détail les causes qui ont produit en Europe ce genre de despotisme dont, ni les siècles antérieurs, ni les autres parties du monde, n'ont offert d'exemple; où l'autorité presque arbitraire, contenue par l'opinion, réglée par les lumières, adoucie par son propre intérêt, a souvent contribué aux progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction, et quelquefois même à ceux de la liberté civile.

Les mœurs se sont adoucies par l'affaiblissement des préjugés qui en avaient maintenu la férocité; par l'influence de cet esprit de commerce et d'industrie, ennemi des violences et des troubles qui font fuir la richesse; par l'horreur qu'inspirait le tableau encore récent des barbaries de l'époque précédente; par une propagation plus générale des idées philosophiques, d'égalité et d'humanité; enfin, par l'effet lent, mais sûr, du progrès général des lumières.

L'intolérance religieuse a subsisté, mais comme une invention de la prudence humaine, comme un hom-

mage aux préjugés du peuple, ou une précaution contre son effervescence. Elle a perdu ses fureurs; les bûchers, rarement allumés, ont été remplacés par une oppression souvent plus arbitraire, mais moins barbare; et dans ces derniers temps, on n'a plus persécuté que de loin en loin, et, en quelque sorte, par habitude ou par complaisance. Partout, et sur tous les points, la pratique des gouvernements avait suivi, mais lentement et comme à regret, la marche de l'opinion, et même celle de la philosophie.

En effet, si, dans les sciences morales et politiques, il existe à chaque instant une grande distance entre le point où les philosophes ont porté les lumières, et le terme moyen où sont parvenus les hommes qui cultivent leur esprit, et dont la doctrine commune forme cette espèce de croyance généralement adoptée, qu'on nomme opinion; ceux qui dirigent les affaires publiques, qui influent immédiatement sur le sort du peuple, quel que soit le genre de leur constitution, sont bien loin de s'élever au niveau de cette opinion; ils la suivent, mais sans l'atteindre, bien loin de la devancer; ils se trouvent constamment au-dessous d'elle, et de beaucoup d'années, et de beaucoup de vérités.

Ainsi, le tableau des progrès de la philosophie et de la propagation des lumières, dont nous avons exposé déjà les effets les plus généraux et les plus sensibles, va nous conduire à l'époque où l'influence de ces progrès sur l'opinion, de l'opinion sur les nations ou sur leurs chefs, cessant tout à coup d'être

lente et insensible, a produit dans la masse entière de quelques peuples, une révolution, gage certain de celle qui doit embrasser la généralité de l'espèce humaine.

Après de longues erreurs, après s'être égarés dans des théories incomplètes ou vagues, les publicistes sont parvenus à connaître enfin les véritables droits de l'homme, à les déduire de cette seule vérité, qu'*il est un être sensible, capable de former des raisonnements et d'acquérir des idées morales.*

Ils ont vu que le maintien de ces droits était l'objet unique de la réunion des hommes en sociétés politiques, et que l'art social devait être celui de leur garantir la conservation de ces droits avec la plus entière égalité, comme dans la plus grande étendue. On a senti que ces moyens d'assurer les droits de chacun, devant être soumis dans chaque société à des règles communes, le pouvoir de choisir ces moyens, de déterminer ces règles, ne pouvait appartenir qu'à la majorité des membres de la société même; parce que chaque individu ne pouvant, dans ce choix, suivre sa propre raison sans y assujettir les autres, le vœu de la majorité est le seul caractère de vérité qui puisse être adopté par tous, sans blesser l'égalité.

Chaque homme peut réellement se lier d'avance à ce vœu de la majorité, qui devient alors celui de l'unanimité; mais il ne peut y lier que lui seul: il ne peut être engagé, même envers cette majorité, qu'autant qu'elle ne blessera pas ses droits individuels, après les avoir reconnus.

Tels sont à la fois les droits de la majorité sur la

société ou sur ses membres, et les limites de ces droits. Telle est l'origine de cette unanimité, qui rend obligatoires pour tous les engagements pris par la majorité seule : obligation qui cesse d'être légitime quand, par le changement des individus, cette sanction de l'unanimité a cessé elle-même d'exister. Sans doute, il est des objets sur lesquels la majorité prononcerait peut-être plus souvent en faveur de l'erreur et contre l'intérêt commun de tous; mais c'est encore à elle à décider quels sont ces objets sur lesquels elle ne doit point s'en rapporter immédiatement à ses propres décisions; c'est à elle à déterminer qui seront ceux dont elle croit devoir substituer la raison à la sienne; à régler la méthode qu'ils doivent suivre pour arriver plus sûrement à la vérité; et elle ne peut abdiquer l'autorité de prononcer si leurs décisions n'ont point blessé les droits communs à tous.

Ainsi, l'on vit disparaître, devant des principes si simples, ces idées d'un contrat entre un peuple et ses magistrats, qui ne pourrait être annulé que par un consentement mutuel, ou par l'infidélité d'une des parties; et cette opinion moins servile, mais non moins absurde, qui enchaînait un peuple aux formes de constitution une fois établies, comme si le droit de les changer n'était pas la première garantie de tous les autres; comme si les institutions humaines, nécessairement défectueuses et susceptibles d'une perfection nouvelle à mesure que les hommes s'éclairent, pouvaient être condamnées à une éternelle durée de leur enfance. Ainsi, l'on se vit obligé de

renoncer à cette politique astucieuse et fausse, qui, oubliant que tous les hommes tiennent des droits égaux de leur nature même, voulait tantôt mesurer l'étendue de ceux qu'il fallait leur laisser, sur la grandeur du territoire, sur la température du climat, sur le caractère national, sur la richesse du peuple, sur le degré de perfection du commerce et de l'industrie; et tantôt partager, avec inégalité, ces mêmes droits entre diverses classes d'hommes, en accorder à la naissance, à la richesse, à la profession, et créer ainsi des intérêts contraires, des pouvoirs opposés, pour établir ensuite entre eux un équilibre que ces institutions seules ont rendu nécessaire, et qui n'en corrige même pas les influences dangereuses.

Ainsi, l'on n'osa plus partager les hommes en deux races différentes, dont l'une est destinée à gouverner, l'autre à obéir; l'une à mentir, l'autre à être trompée; on fut obligé de reconnaître que tous ont un droit égal de s'éclairer sur tous leurs intérêts, de connaître toutes les vérités; et qu'aucun des pouvoirs établis par eux sur eux-mêmes, ne peut avoir le droit de leur en cacher aucune.

Ces principes que le généreux Sydney paya de son sang, auxquels Locke attacha l'autorité de son nom, furent développés depuis par Rousseau, avec plus de précision, d'étendue et de force, et il mérita la gloire de les placer au nombre de ces vérités qu'il n'est plus permis, ni d'oublier, ni de combattre.

L'homme a des besoins et des facultés pour y pourvoir; de ces facultés et de leur produit, différemment modifiés, distribués, résulte une masse de

richesses destinées à subvenir aux besoins communs. Mais quelles sont les lois suivant lesquelles ces richesses se forment ou se partagent, se conservent ou se consomment, s'accroissent ou se dissipent? Quelles sont aussi les lois de cet équilibre, qui tend sans cesse à s'établir entre les besoins et les ressources, et d'où il résulte plus de facilité pour satisfaire les besoins, par conséquent, plus de bien-être quand la richesse augmente, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le terme de son accroissement; et, au contraire, quand la richesse diminue, plus de difficultés, et par conséquent de la souffrance, jusqu'à ce que la dépopulation et les privations aient ramené le niveau? Comment, dans cette étonnante variété de travaux et de produits, de besoins et de ressources; dans cette effrayante complication d'intérêts, qui lient au système général des sociétés, la subsistance, le bien-être d'un individu isolé; qui le rend dépendant de tous les accidents de la nature, de tous les événements de la politique; qui étend, en quelque sorte, au globe entier sa faculté d'éprouver, ou des jouissances, ou des privations; comment, dans ce chaos apparent, voit-on néanmoins, par une loi générale du monde moral, les efforts de chacun pour lui-même servir au bien-être de tous, et, malgré le choc extérieur des intérêts opposés, l'intérêt commun exiger que chacun sache entendre le sien propre, et puisse y obéir sans obstacle?

Ainsi, l'homme doit pouvoir déployer ses facultés, disposer de ses richesses, pourvoir à ses besoins avec une liberté entière. L'intérêt général de chaque so-

ciété, loin d'ordonner d'en restreindre l'exercice, défend au contraire d'y porter atteinte, et dans cette partie de l'ordre public, le soin d'assurer à chacun les droits qu'il tient de la nature est encore à la fois la seule politique utile, le seul devoir de la puissance sociale, et le seul droit que la volonté générale puisse légitimement exercer sur les individus.

Mais ce principe une fois reconnu, il reste encore à la puissance publique des devoirs à remplir; elle doit établir des mesures reconnues par la loi, qui servent à constater, dans les échanges de toute espèce, le poids, le volume, l'étendue, la longueur des choses échangées.

Elle doit créer une mesure commune des valeurs qui les représente toutes; qui facilite le calcul de leurs variations et de leurs rapports; qui, ayant ensuite elle-même sa propre valeur, puisse être échangée contre toutes les choses susceptibles d'en avoir une; moyen sans lequel le commerce, borné à des échanges directs, ne peut acquérir que bien peu d'activité et d'étendue.

La reproduction de chaque année offre une portion disponible, puisqu'elle n'est destinée à payer, ni le travail dont cette reproduction est le fruit, ni celui qui doit assurer une nouvelle reproduction égale ou plus abondante. Le possesseur de cette portion disponible ne la doit point immédiatement à son travail; il la possède indépendamment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés, pour subvenir à ses besoins. C'est donc sur cette portion disponible de la richesse annuelle que, sans blesser aucun

droit, la puissance sociale peut établir les fonds nécessaires aux dépenses qu'exigent la sûreté de l'État, sa tranquillité intérieure, la garantie des droits des individus, l'exercice des autorités instituées pour la formation ou pour l'exécution de la loi; enfin, le maintien de la prospérité publique.

Il existe des travaux, des établissements, des institutions utiles à la société générale, qu'elle doit établir, diriger ou surveiller, et qui suppléent à ce que les volontés personnelles et le concours des intérêts individuels ne peuvent faire immédiatement, soit pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, soit pour prévenir, pour atténuer les maux inévitables de la nature, ou ceux que des accidents imprévus viennent y ajouter.

Jusqu'à l'époque dont nous parlons, et même longtemps après, ces divers objets avaient été abandonnés au hasard, à l'avidité des gouvernements, à l'adresse des charlatans, aux préjugés ou à l'intérêt de toutes les classes puissantes; mais un disciple de Descartes, l'illustre et malheureux Jean de Witt, sentit que l'économie politique devait, comme toutes les sciences, être soumise aux principes de la philosophie et à la précision du calcul.

Elle fit peu de progrès jusqu'au moment où la paix d'Utrecht promit à l'Europe une tranquillité durable. A cette époque, on vit les esprits prendre une direction presque générale vers cette étude jusqu'alors négligée; et cette science nouvelle a été portée par Stewart, par Smith, et surtout par les économistes français, du moins, pour la précision et la

pureté des principes, à un degré qu'on ne pouvait espérer d'atteindre si promptement, après une si longue indifférence.

Mais ces progrès dans la politique et dans l'économie politique avaient pour première cause ceux de la philosophie générale ou de la métaphysique, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu.

Descartes l'avait réunie au domaine de la raison; il avait bien senti qu'elle devait émaner tout entière des vérités évidentes et premières que l'observation des opérations de notre esprit devait nous révéler. Mais bientôt son imagination impatiente l'écarta de cette même route qu'il avait tracée, et la philosophie parut quelque temps n'avoir repris son indépendance que pour s'égarer dans des erreurs nouvelles.

Enfin, Locke saisit le fil qui devait la guider; il montra qu'une analyse exacte, précise, des idées, en les réduisant successivement à des idées plus immédiates dans leur origine, ou plus simples dans leur composition, était le seul moyen de ne pas se perdre dans ce chaos de notions incomplètes, incohérentes, indéterminées, que le hasard nous a offertes sans ordre, et que nous avons reçues sans réflexion.

Il prouva, par cette analyse même, que toutes sont le résultat des opérations de notre intelligence sur les sensations que nous avons reçues, ou, plus exactement encore, des combinaisons de ces sensations que la mémoire nous représente simultanément, mais de manière que l'attention s'arrête, que la per-

ception se borne à une partie seulement de chacune de ces sensations composées.

Il fait voir qu'en attachant un mot à chaque idée, après l'avoir analysée et circonscrite, nous parvenons à nous la rappeler constamment la même, c'est-à-dire, toujours formée des mêmes idées plus simples, toujours renfermée dans les mêmes limites, et par conséquent, à pouvoir l'employer dans une suite de raisonnements, sans jamais risquer de nous égarer.

Au contraire, si les mots ne répondent point à une idée bien déterminée, ils peuvent successivement en réveiller de différentes dans un même esprit ; et telle est la source la plus féconde de nos erreurs.

Enfin, Locke osa, le premier, fixer les bornes de l'intelligence humaine, ou plutôt déterminer la nature des vérités qu'elle peut connaître, des objets qu'elle peut embrasser.

Cette méthode devint bientôt celle de tous les philosophes ; et c'est en l'appliquant à la morale, à la politique, à l'économie publique, qu'ils sont parvenus à suivre dans ces sciences une marche presque aussi sûre que celle des sciences naturelles ; à n'y plus admettre que des vérités prouvées ; à séparer ces vérités de tout ce qui peut rester encore de douteux et d'incertain ; à savoir ignorer, enfin, ce qu'il est encore, ce qu'il sera toujours impossible de connaître.

Ainsi, l'analyse de nos sentiments nous fait découvrir, dans le développement de notre faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur, l'origine de

nos idées morales, le fondement des vérités générales qui, résultant de ces idées, déterminent les lois immuables, nécessaires, du juste et de l'injuste; enfin, les motifs d'y conformer notre conduite, puisés dans la nature même de notre sensibilité, dans ce qu'on pourrait appeler, en quelque sorte, notre constitution morale.

Cette même méthode devint, en quelque sorte, un instrument universel; on apprit à l'employer pour perfectionner celle des sciences physiques, pour en éclaircir les principes, pour en apprécier les preuves; on l'étendit à l'examen des faits, aux règles du goût.

Ainsi, cette métaphysique s'appliquant à tous les objets de l'intelligence humaine, analysait les procédés de l'esprit dans chaque genre de connaissances, faisait connaître la nature des vérités qui en forment le système, celle de l'espèce de certitude qu'on peut y atteindre; et c'est ce dernier pas de la philosophie qui a mis, en quelque sorte, une barrière éternelle entre le genre humain et les vieilles erreurs de son enfance; qui doit l'empêcher d'être jamais ramené à son ancienne ignorance par des préjugés nouveaux, comme il assure la chute de tous ceux que nous conservons, sans peut-être les connaître tous encore; et de ceux même qui pourront les remplacer, mais pour ne plus avoir qu'une faible influence et une existence éphémère.

Cependant, en Allemagne, un homme d'un génie vaste et profond jetait les fondements d'une doctrine nouvelle. Son imagination ardente, audacieuse,

ne put se reposer dans une philosophie modeste, qui laissait subsister des doutes sur ces grandes questions de la spiritualité ou de la persistance de l'âme humaine, de la liberté de l'homme ou de celle de Dieu, de l'existence de la douleur et du crime dans un univers gouverné par une intelligence toute-puissante, dont la sagesse, la justice et la bonté semblent devoir exclure le crime et la douleur. Il trancha le nœud qu'une sage analyse n'aurait pu dénouer. Il composa l'univers d'être simples, indestructibles, égaux par leur nature. Les rapports de chacun de ces êtres avec chacun de ceux qui entrent avec lui dans le système de l'univers, déterminent ses qualités par lesquelles il diffère de tous les autres; l'âme humaine et le dernier atome qui termine un bloc de pierre sont également une de ces monades. Elles ne diffèrent que par la place différente qu'elles occupent dans l'ordre de l'univers.

Parmi toutes les combinaisons possibles de ces êtres, une intelligence infinie en a préféré une, et n'en a pu préférer qu'une seule, la plus parfaite de toutes. Si celle qui existe nous afflige par le spectacle du malheur et du crime, c'est que toute autre combinaison eût encore présenté des résultats plus douloureux.

Nous exposerons ce système, qui, adopté, ou du moins soutenu par les compatriotes de Leibnitz, a retardé parmi eux les progrès de la philosophie. On vit une école entière de philosophes anglais embrasser avec enthousiasme et défendre avec éloquence

la doctrine de l'optimisme; mais moins adroits et moins profonds que Leibnitz, qui la fondait principalement sur ce qu'une intelligence toute-puissante, par la nécessité même de sa nature, n'avait pu choisir que le meilleur des univers possibles, ils cherchèrent, dans l'observation du nôtre, la preuve de sa supériorité; et perdant tous les avantages que conserve ce système, tant qu'il reste dans une abstraite généralité, ils s'égarèrent trop souvent dans des détails ou révoltants, ou ridicules.

Cependant, en Écosse, d'autres philosophes, ne trouvant point que l'analyse du développement de nos facultés réelles conduisît à un principe qui donnât à la moralité de nos actions une base assez pure, assez solide, imaginèrent d'attribuer à l'âme humaine une faculté nouvelle, distincte de celles de sentir ou de raisonner, mais se combinant avec elles, faculté dont ils ne prouvaient l'existence qu'en assurant qu'il leur était impossible de s'en passer. Nous ferons l'histoire de ces opinions, et nous montrerons comment, si elles ont nui à la marche de la philosophie, elles ont été utiles à la propagation plus rapide des idées philosophiques.

Jusqu'ici nous n'avons montré les progrès de la philosophie que dans les hommes qui l'ont cultivée, approfondie, perfectionnée : il nous reste à faire voir quels ont été ses effets sur l'opinion générale, et comment, tandis que, s'élevant enfin à la connaissance de la méthode certaine de découvrir, de reconnaître la vérité, la raison apprenait à se préserver des erreurs où le respect pour l'autorité et l'imagi-

nation l'avaient si souvent entraînée : elle détruisait en même temps, dans la masse générale des individus, les préjugés qui ont si longtemps affligé et corrompu l'espèce humaine.

Il fut enfin permis de proclamer hautement ce droit si longtemps méconnu, de soumettre toutes les opinions à notre propre raison, c'est-à-dire, d'employer, pour saisir la vérité, le seul instrument qui nous ait été donné pour la reconnaître. Chaque homme apprit, avec une sorte d'orgueil, que la nature ne l'avait pas absolument destiné à croire sur la parole d'autrui ; et la superstition de l'antiquité, l'abaissement de la raison devant le délire d'une foi surnaturelle, disparurent de la société comme de la philosophie.

Il se forma bientôt en Europe une classe d'hommes moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la vérité, que de la répandre ; qui, se dévouant à poursuivre les préjugés dans les asiles où le clergé, les écoles, les gouvernements, les corporations anciennes les avaient recueillis et protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires, plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines ; manière indirecte de servir à leurs progrès, qui n'était ni la moins périlleuse, ni la moins utile.

En Angleterre, Collins et Bolingbroke ; en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu et les écoles formées par ces hommes célèbres, combattirent en faveur de la vérité, employant tour à tour toutes les armes que l'érudition, la philosophie, l'esprit, le

talent d'écrire peuvent fournir à la raison; prenant tous les tons, employant toutes les formes, depuis la plaisanterie jusqu'au pathétique, depuis la compilation la plus savante et la plus vaste, jusqu'au roman, ou au pamphlet du jour; couvrant la vérité d'un voile qui ménageait les yeux trop faibles, et laissait le plaisir de la deviner; caressant les préjugés avec adresse, pour leur porter des coups plus certains; n'en menaçant presque jamais, ni plusieurs à la fois, ni même un seul tout entier; consolant quelquefois les ennemis de la raison, en paraissant ne vouloir dans la religion qu'une demi-tolérance, dans la politique qu'une demi-liberté; ménageant le despotisme quand ils combattaient les absurdités religieuses, et le culte quand ils s'élevaient contre la tyrannie; attaquant ces deux fléaux dans leur principe, quand même ils paraissaient n'en vouloir qu'à des abus révoltants ou ridicules, et frappant ces arbres funestes dans leurs racines, quand ils semblaient se borner à élaguer quelques branches égarées; tantôt apprenant aux amis de la liberté que la superstition, qui couvre le despotisme d'un bouclier impénétrable, est la première victime qu'ils doivent immoler, la première chaîne qu'ils doivent briser; tantôt, au contraire, la dénonçant aux despotes comme la véritable ennemie de leur pouvoir, et les effrayant du tableau de ses hypocrites complots et de ses fureurs sanguinaires; mais ne se lassant jamais de réclamer l'indépendance de la raison, la liberté d'écrire comme le droit, comme le salut du genre humain; s'élevant, avec une infatigable énergie, contre tous les crimes du fanatisme et de la



tyrannie; poursuivant dans la religion, dans l'administration, dans les mœurs, dans les lois, tout ce qui portait le caractère de l'oppression, de la dureté, de la barbarie; ordonnant, au nom de la nature, aux rois, aux guerriers, aux magistrats, aux prêtres, de respecter le sang des hommes; leur reprochant, avec une énergique sévérité, celui que leur politique ou leur indifférence prodiguait encore dans les combats ou dans les supplices; prenant enfin, pour cri de guerre, *raison*, *tolérance*, *humanité*.

Telle fut cette philosophie nouvelle, objet de la haine commune de ces classes nombreuses qui n'existent que par les préjugés, ne vivent que d'erreurs, ne sont puissantes que par la crédulité; presque partout accueillie, mais persécutée; ayant des rois, des prêtres, des grands, des magistrats pour disciples et pour ennemis. Ses chefs eurent presque toujours l'art d'échapper à la vengeance, en s'exposant à la haine; de se cacher à la persécution, en se montrant assez pour ne rien perdre de leur gloire.

Souvent un gouvernement les récompensait d'une main, en payant de l'autre leurs calomniateurs; les proscrivait, et s'honorait que le sort eût placé leur naissance sur son territoire; les punissait de leurs opinions, et aurait été humilié d'être soupçonné de ne pas les partager.

Ces opinions devaient donc devenir bientôt celles de tous les hommes éclairés, avouées par les uns, dissimulées par les autres avec une hypocrisie plus ou moins transparente, suivant que leur caractère était plus ou moins timide, et qu'ils cédaient aux intérêts

opposés de leur profession ou de leur vanité. Mais déjà cet intérêt de leur vanité était assez puissant, pour qu'au lieu de cette dissimulation profonde des âges précédents on se contentât pour soi-même et souvent pour les autres d'une réserve prudente.

Nous suivrons les progrès de cette philosophie dans les diverses parties de l'Europe, où l'inquisition des gouvernements et des prêtres ne put empêcher la langue française, devenue presque universelle, de la porter avec rapidité. Nous montrerons avec quelle adresse la politique et la superstition employèrent contre elle tout ce que la connaissance de l'homme peut offrir de motifs pour se défier de sa raison, d'arguments pour en montrer les bornes et la faiblesse; et comment on sut faire servir le pyrrhonisme même à la cause de la crédulité.

Ce système si simple, qui plaçait dans la jouissance d'une liberté indéfinie les plus sûrs encouragements du commerce et de l'industrie, qui délivrait les peuples du fléau destructeur et du joug humiliant de ces impôts répartis avec tant d'inégalité, levés avec tant de dépense, et souvent avec tant de barbarie, pour y substituer une contribution juste, égale et presque insensible; cette théorie qui liait la véritable puissance et la richesse des États au bien-être des individus, et au respect pour leurs droits; qui unissait, par le lien d'une félicité commune, les différentes classes entre lesquelles ces sociétés se divisent naturellement; cette idée si consolante d'une fraternité du genre humain, dont aucun intérêt national ne devait plus troubler la douce harmonie; ces principes, séduisants par

leur générosité comme par leur simplicité et leur étendue, furent propagés avec enthousiasme par les économistes français. Leur succès fut moins prompt, moins général que celui des philosophes; ils avaient à combattre des préjugés moins grossiers, des erreurs plus subtiles. Ils avaient besoin d'éclairer avant de détromper, et d'instruire le bon sens avant de le prendre pour juge.

Mais s'ils n'ont pu faire à l'ensemble de leur doctrine qu'un petit nombre de partisans; si on a été effrayé de la généralité de leurs maximes, de l'inflexibilité de leurs principes; s'ils ont nui eux-mêmes à la bonté de leur cause, en affectant un langage obscur et dogmatique; en paraissant trop oublier, pour les intérêts de la liberté du commerce, ceux de la liberté politique; en présentant, d'une manière trop absolue et trop magistrale, quelques portions de leur système qu'ils n'avaient point assez approfondies, du moins ils sont parvenus à rendre odieuse et méprisable cette politique lâche, astucieuse et corrompue, qui plaçait la prospérité d'une nation dans l'appauvrissement de ses voisins, dans les vues étroites d'un régime prohibitif, dans les petites combinaisons d'une fiscalité tyrannique.

Mais les vérités nouvelles dont le génie avait enrichi la philosophie, la politique et l'économie publique, adoptées avec plus ou moins d'étendue par les hommes éclairés, portèrent plus loin leur salutaire influence.

L'art de l'imprimerie s'était répandu sur tant de points; il avait tellement multiplié les livres; on

avait su les proportionner si bien à tous les degrés de connaissances, d'application, et même de fortune; on les avait pliés avec tant d'habileté à tous les goûts, à tous les genres d'esprit; ils présentaient une instruction si facile, souvent même si agréable; ils avaient ouvert tant de portes à la vérité, qu'il était devenu presque impossible de les lui fermer toutes; qu'il n'y avait plus de classe, de profession à laquelle on pût l'empêcher de parvenir. Alors, quoiqu'il restât toujours un très-grand nombre d'hommes condamnés à une ignorance volontaire ou forcée, la limite tracée entre la portion grossière et la portion éclairée du genre humain s'était presque entièrement effacée, et une dégradation insensible remplissait l'espace qui en sépare les deux extrêmes, le génie et la stupidité.

Ainsi, une connaissance générale des droits naturels de l'homme; l'opinion même que ces droits sont inaliénables et imprescriptibles; un vœu fortement prononcé pour la liberté de penser et d'écrire, pour celle du commerce et de l'industrie, pour le soulagement du peuple, pour la proscription de toute loi pénale contre les religions dissidentes, pour l'abolition de la torture et des supplices barbares; le désir d'une législation criminelle plus douce, d'une jurisprudence qui donnât à l'innocence une entière sécurité, d'un code civil plus simple, plus conforme à la raison et à la nature; l'indifférence pour les religions, placées enfin au nombre des superstitions ou des inventions politiques; la haine de l'hypocrisie et du fanatisme; le mépris des préjugés; le

zèle pour la propagation des lumières; ces principes passant peu à peu des ouvrages des philosophes dans toutes les classes de la société où l'instruction s'étendait plus loin que le catéchisme et l'écriture, devinrent la profession commune, le symbole de tous ceux qui n'étaient ni machiavélistes ni imbéciles. Dans quelques pays, ces principes formaient une opinion publique assez générale, pour que la masse même du peuple parût prète à se laisser diriger par elle et à lui obéir. Le sentiment de l'humanité, c'est-à-dire, celui d'une compassion tendre, active, pour tous les maux qui affligent l'espèce humaine, d'une horreur pour tout ce qui, dans les institutions publiques, dans les actes du gouvernement, dans les actions privées, ajoutait des douleurs nouvelles aux douleurs inévitables de la nature; ce sentiment d'humanité était une conséquence naturelle de ces principes; il respirait dans tous les écrits, dans tous les discours, et déjà son heureuse influence s'était manifestée dans les lois, dans les institutions publiques même des peuples soumis au despotisme.

Les philosophes des diverses nations embrassant, dans leurs méditations, les intérêts de l'humanité entière sans distinction de pays, de race ou de secte, formaient, malgré la différence de leurs opinions spéculatives, une phalange fortement unie contre toutes les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le sentiment d'une philanthropie universelle, ils combattaient l'injustice, lorsque, étrangère à leur patrie, elle ne pouvait les atteindre;

ils la combattaient encore, lorsque c'était leur patrie même qui s'en rendait coupable envers d'autres peuples; ils s'élevaient en Europe contre les crimes dont l'avidité souille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie. Les philosophes de l'Angleterre et de la France s'honoraient de prendre le nom, de remplir les devoirs d'*amis* de ces mêmes noirs, que leurs stupides tyrans dédaignaient de compter au nombre des hommes. Les éloges des écrivains français étaient le prix de la tolérance accordée en Russie et en Suède, tandis que Beccaria réfutait en Italie les maximes barbares de la jurisprudence française.

On cherchait en France à guérir l'Angleterre de ses préjugés commerciaux, de son respect superstitieux pour les vices de sa constitution et de ses lois, tandis que le respectable Howard dénonçait aux Français la barbare insouciance qui, dans leurs cachots et leurs hôpitaux, immolait tant de victimes humaines.

Les violences ou la séduction des gouvernements, l'intolérance des prêtres, les préjugés nationaux eux-mêmes, avaient perdu le funeste pouvoir d'étouffer la voix de la vérité, et rien ne pouvait soustraire ni les ennemis de la raison, ni les oppresseurs de la liberté, à un jugement qui devenait bientôt celui de l'Europe entière.

Enfin, on y vit se développer une doctrine nouvelle, qui devait porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés : c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine

dont Turgot, Price et Priestley ont été les premiers et les plus illustres apôtres; elle appartient à la dixième époque, où nous la développerons avec étendue. Mais nous devons exposer ici l'origine et les progrès d'une fausse philosophie, contre laquelle l'appui de cette doctrine est devenu si nécessaire au triomphe de la raison.

Née, dans les uns, de l'orgueil, dans les autres, de l'intérêt, ayant pour but secret de perpétuer l'ignorance, et de prolonger le règne des erreurs, on en a vu les nombreux sectateurs, tantôt corrompre la raison par de brillants paradoxes, ou la séduire par la paresse commode d'un pyrrhonisme absolu; tantôt mépriser assez l'espèce humaine pour annoncer que le progrès des lumières serait inutile ou dangereux à son bonheur comme à sa liberté; tantôt, enfin, l'égarer par le faux enthousiasme d'une grandeur ou d'une sagesse imaginaires, qui dispensent la vertu d'être éclairée, et le bon sens de s'appuyer sur des connaissances réelles; ici, parler de la philosophie et des sciences profondes comme de théories trop supérieures à un être borné, entouré de besoins, et soumis à des devoirs journaliers et pénibles; ailleurs, les dédaigner comme un ramas de spéculations incertaines, exagérées, qui doivent disparaître devant l'expérience des affaires et l'habileté d'un homme d'État. Sans cesse on les entendait se plaindre de la décadence des lumières au milieu de leurs progrès; gémir sur la dégradation de l'espèce humaine, à mesure que les hommes se ressouvenaient de leurs droits, se servaient de leur rai-

son; annoncer même l'époque prochaine d'une de ces oscillations qui doivent la ramener à la barbarie, à l'ignorance, à l'esclavage, au moment où tout se réunissait pour prouver qu'elle n'avait plus à les redouter. Ils semblaient humiliés de son perfectionnement, parce qu'ils ne partageaient point la gloire d'y avoir contribué, ou effrayés de ses progrès, qui leur annonçaient la chute de leur importance ou de leur pouvoir. Cependant, plus habiles que ceux qui, d'une main maladroite, s'efforçaient d'étayer l'édifice des superstitions antiques, dont la philosophie avait sapé les fondements, quelques charlatans tentèrent d'en employer les ruines à l'établissement d'un système religieux, où l'on n'exigerait de la raison, rétablie dans ses droits, qu'une demi-soumission; où elle resterait presque libre dans sa croyance, pourvu qu'elle consentît à croire quelque chose d'incompréhensible : tandis que d'autres essayaient de ressusciter, dans des associations secrètes, les mystères oubliés de l'ancienne théurgie; et, laissant au peuple ses vieilles erreurs, enchaînant leurs disciples par des superstitions nouvelles, ils osaient espérer de rétablir, en faveur de quelques adeptes, l'ancienne tyrannie des rois-pontifes de l'Inde et de l'Égypte. Mais la philosophie, appuyée sur cette base inébranlable que les sciences lui avaient préparée, leur opposait une barrière contre laquelle leurs impuissants efforts devaient bientôt se briser.

En comparant la disposition des esprits, dont j'ai ci-dessus tracé l'esquisse, avec ce système politique des gouvernements, on pouvait aisément prévoir

qu'une grande révolution était infaillible ; et il n'était pas difficile de juger qu'elle ne pouvait être amenée que de deux manières : il fallait ou que le peuple établît lui-même ces principes de la raison et de la nature, que la philosophie avait su lui rendre chers ; ou que les gouvernements se hâtassent de le prévenir, et réglassent leur marche sur celle de ses opinions. L'une de ces révolutions devait être plus entière et plus prompte, mais plus orageuse ; l'autre plus lente, plus incomplète, mais plus tranquille : dans l'une, on devait acheter la liberté et le bonheur par des maux passagers ; dans l'autre, on évitait ces maux, mais en retardant pour longtemps, peut-être, la jouissance d'une partie des biens que cependant elle devait infailliblement produire.

La corruption et l'ignorance des gouvernements ont préféré le premier moyen ; et le triomphe rapide de la raison et de la liberté a vengé le genre humain.

Le simple bon sens avait appris aux habitants des colonies britanniques, que des Anglais, nés au delà de l'Océan Atlantique, avaient reçu de la nature précisément les mêmes droits que d'autres Anglais nés sous le méridien de Greenwich, et qu'une différence de soixante-dix degrés de longitude n'avait pu changer ces droits. Ils connaissaient, peut-être mieux que les Européens, quels étaient ces droits communs à tous les individus de l'espèce humaine ; et ils y comprenaient celui de ne payer aucune taxe sans y avoir consenti. Mais le gouvernement britan-

nique faisait semblant de croire que Dieu avait créé l'Amérique comme l'Asie, pour le plaisir des habitants de Londres, et voulait, en effet, tenir entre ses mains, au delà des mers, une nation sujette, dont il se servirait, quand il en serait temps, pour opprimer l'Angleterre européenne. Il ordonna aux dociles représentants du peuple anglais de violer les droits de l'Amérique, et de la soumettre à des taxes involontaires. L'Amérique prononça que l'injustice avait brisé ses liens, et déclara son indépendance.

On vit alors, pour la première fois, un grand peuple délivré de toutes ses chaînes, se donner paisiblement à lui-même la constitution et les lois qu'il croyait les plus propres à faire son bonheur; et comme sa position géographique, son ancien état politique, l'obligeaient à former une république fédérative, on vit se préparer à la fois, dans son sein, treize constitutions républicaines, ayant pour base une reconnaissance solennelle des droits naturels de l'homme, et, pour premier objet, la conservation de ces droits. Nous tracerons le tableau de ces constitutions; nous montrerons ce qu'elles doivent aux progrès des sciences politiques, et ce que les préjugés de l'éducation ont pu y mêler des anciennes erreurs : pourquoi, par exemple, le système de l'équilibre des pouvoirs en altère encore la simplicité; pourquoi elles ont eu pour principe l'identité des intérêts, plus encore que l'égalité des droits. Nous prouverons, non-seulement combien ce principe de l'identité des intérêts, si on en fait la règle des droits

politiques, en est une violation à l'égard de ceux auxquels on se permet de ne pas en laisser l'entier exercice, mais que cette identité cesse d'exister, précisément dans l'instant même où elle devient une véritable inégalité. Nous insisterons sur cet objet, parce que cette erreur est la seule qui soit encore dangereuse, parce qu'elle est la seule dont les hommes vraiment éclairés ne soient pas encore désabusés. Nous montrerons comment les républiques américaines ont réalisé cette idée, alors presque nouvelle en théorie, de la nécessité d'établir et de régler, par la loi, un mode régulier et paisible pour réformer les constitutions elles-mêmes, et de séparer ce pouvoir de celui de faire des lois.

Mais dans la guerre qui s'élevait entre deux peuples éclairés, dont l'un défendait les droits naturels de l'humanité, dont l'autre leur opposait la doctrine impie qui soumet ces droits à la prescription, aux intérêts politiques, aux conventions écrites; cette grande cause fut plaidée au tribunal de l'opinion, en présence de l'Europe entière; les droits des hommes furent hautement soutenus et développés sans restriction, sans réserve, dans des écrits qui circulaient avec liberté des bords de la Néva à ceux du Guadalquivir. Ces discussions pénétrèrent dans les contrées les plus asservies, dans les bourgades les plus reculées, et les hommes qui les habitaient furent étonnés d'entendre qu'ils avaient des droits; ils apprirent à les connaître; ils surent que d'autres hommes osaient les reconquérir ou les défendre.

La révolution américaine devait donc s'étendre bientôt en Europe; et s'il y existait un peuple où l'intérêt pour la cause des Américains eût répandu plus qu'ailleurs leurs écrits et leurs principes, qui fût à la fois le pays le plus éclairé et un des moins libres; celui où les philosophes avaient le plus de véritables lumières, et le gouvernement une ignorance plus insolente et plus profonde; un peuple où les lois fussent assez au-dessous de l'esprit public, pour qu'aucun orgueil national, aucun préjugé, ne l'attachât à ses institutions antiques; ce peuple n'était-il point destiné, par la nature même des choses, à donner le premier mouvement à cette révolution, que les amis de l'humanité attendaient avec tant d'espoir et d'impatience? Elle devait donc commencer par la France.

La maladresse de son gouvernement a précipité cette révolution; la philosophie en a dirigé les principes, la force populaire a détruit les obstacles qui pouvaient arrêter les mouvements.

Elle a été plus entière que celle de l'Amérique, et par conséquent moins paisible dans l'intérieur, parce que les Américains, contents des lois civiles et criminelles qu'ils avaient reçues de l'Angleterre; n'ayant point à réformer un système vicieux d'impositions; n'ayant à détruire ni tyrannies féodales, ni distinctions héréditaires, ni corporations privilégiées, riches ou puissantes, ni un système d'intolérance religieuse, se bornèrent à établir de nouveaux pouvoirs, à les substituer à ceux que la nation britannique avait jusqu'alors exercés sur eux. Rien, dans

ces innovations, n'atteignait la masse du peuple; rien ne changeait les relations qui s'étaient formées entre les individus. En France, par la raison contraire, la révolution devait embrasser l'économie tout entière de la société, changer toutes les relations sociales, et pénétrer jusqu'aux derniers anneaux de la chaîne politique; jusqu'aux individus qui, vivant en paix de leurs biens ou de leur industrie, ne tiennent aux mouvements publics ni par leurs opinions, ni par leurs occupations, ni par des intérêts de fortune, d'ambition ou de gloire.

Les Américains, qui paraissaient ne combattre que contre les préjugés tyranniques de la mère patrie, eurent pour alliés les puissances rivales de l'Angleterre; tandis que les autres, jalouses de ses richesses et de son orgueil, hâtaient, par des vœux secrets, le triomphe de la justice : ainsi, l'Europe entière parut réunie contre les oppresseurs. Les Français, au contraire, ont attaqué en même temps et le despotisme des rois, et l'inégalité politique des constitutions à demi libres, et l'orgueil des nobles, et la domination, l'intolérance, les richesses des prêtres, et les abus de la féodalité, qui couvrent encore l'Europe presque entière; et les puissances de l'Europe ont dû se liguer en faveur de la tyrannie. Ainsi, la France n'a pu voir s'élever en sa faveur que la voix de quelques sages, et le vœu timide des peuples opprimés, secours que la calomnie devait encore s'efforcer de lui ravir.

Nous montrerons pourquoi les principes sur lesquels la constitution et les lois de la France ont été

combinées, sont plus purs, plus précis, plus profonds, que ceux qui ont dirigé les Américains; pourquoi ils ont échappé bien plus complétement à l'influence de toutes les espèces de préjugés; comment l'égalité des droits n'y a, nulle part, été remplacée par cette identité d'intérêt, qui n'en est que le faible et hypocrite supplément; comment on y a substitué les limites des pouvoirs, à ce vain équilibre si longtemps admiré; comment, dans une grande nation, nécessairement dispersée et partagée en un grand nombre d'assemblées isolées et partielles, on a osé, pour la première fois, conserver au peuple son droit de souveraineté, celui de n'obéir qu'à des lois dont le mode de formation, si elle est confiée à des représentants, ait été légitimé par son approbation immédiate; dont, si elles blessent ses droits ou ses intérêts, il puisse toujours obtenir la réforme, par un acte régulier de sa volonté souveraine.

Depuis le moment où le génie de Descartes imprima aux esprits cette impulsion générale, premier principe d'une révolution dans les destinées de l'espèce humaine, jusqu'à l'époque heureuse de l'entière et pure liberté sociale, où l'homme n'a pu remplacer son indépendance naturelle, qu'après avoir passé par une longue suite de siècles d'esclavage et de malheur, le tableau du progrès des sciences mathématiques et physiques nous présente un horizon immense, dont il faut distribuer et ordonner les diverses parties, si l'on veut en bien saisir l'ensemble, en bien observer les rapports.

Non-seulement l'application de l'algèbre à la géo-

métrie devint une source féconde de découvertes dans ces deux sciences, mais en prouvant, par ce grand exemple, comment les méthodes du calcul des grandeurs en général pouvaient s'étendre à toutes les questions qui avaient pour objet la mesure de l'étendue, Descartes annonçait d'avance qu'elles seraient employées, avec un succès égal, à tous les objets dont les rapports sont susceptibles d'être évalués avec précision; et cette grande découverte, en montrant pour la première fois ce dernier but des sciences, d'assujettir toutes les vérités à la rigueur du calcul, donnait l'espérance d'y atteindre, et en faisait entrevoir les moyens.

Bientôt à cette découverte succéda celle d'un calcul nouveau, qui enseigne à trouver les rapports des accroissements ou des décroissements successifs d'une quantité variable, ou à retrouver la quantité elle-même, d'après la connaissance de ce rapport; soit que l'on suppose à ces accroissements une grandeur finie, soit qu'on n'en cherche le rapport que pour l'instant où ils s'évanouissent; méthode qui, s'étendant à toutes les combinaisons de grandeurs variables, à toutes les hypothèses de leurs variations, conduit également à déterminer, pour toutes les choses dont les changements sont susceptibles d'une mesure précise, soit les rapports de leurs éléments, soit les rapports des choses, d'après la connaissance de ceux qu'elles ont entre elles-mêmes, lorsque ceux de leurs éléments sont seulement connus.

On doit à Newton et à Leibnitz l'invention de ces calculs, dont les travaux des géomètres de la géné-

ration précédente avaient préparé la découverte. Leurs progrès, non interrompus depuis plus d'un siècle, ont été l'ouvrage et ont fait la gloire de plusieurs hommes de génie, et ils présentent, aux yeux du philosophe qui peut les observer, même sans les suivre, un monument imposant des forces de l'intelligence humaine.

En exposant la formation et les principes de la langue de l'algèbre, la seule vraiment exacte, vraiment analytique, qui existe encore; la nature des procédés techniques de cette science; la comparaison de ces procédés avec les opérations naturelles de l'entendement humain; nous montrerons que si cette méthode n'est par elle-même qu'un instrument particulier à la science des quantités, elle renferme les principes d'un instrument universel, applicables à toutes les combinaisons d'idées.

La mécanique rationnelle devient bientôt une science vaste et profonde. Les véritables lois du choc des corps, sur lesquelles Descartes s'était trompé, sont enfin connues.

Huyghens découvre celles du mouvement d'un corps dans le cercle; il donne en même temps la méthode de déterminer à quel cercle chaque élément d'une courbe quelconque doit appartenir. En réunissant ces deux théories, Newton trouva la théorie du mouvement curviligne; il l'applique à ces lois, suivant lesquelles Kepler a découvert que les planètes parcouraient leurs orbites elliptiques.

Une planète, qu'on suppose lancée dans l'espace en un instant donné, avec une vitesse et suivant

une direction déterminée, parcourt, autour du soleil, une ellipse, en vertu d'une force dirigée vers cet astre, et proportionnelle à la raison inverse du carré des distances. La même force retient les satellites dans leurs orbites, autour de la planète principale. Elle s'étend à tout le système des corps célestes; elle est réciproque entre tous les éléments qui les composent.

La régularité des ellipses planétaires en est troublée, et le calcul explique, avec précision, jusqu'aux nuances les plus légères de ces perturbations. Elle agit sur les comètes, dont la même théorie enseigne à déterminer les orbites, à prédire le retour. Les mouvements observés dans les axes de rotation de la terre et de la lune, attestent encore l'existence de cette force universelle. Elle est enfin la cause de la pesanteur des corps terrestres, dans lesquels elle paraît constante, parce que nous ne pouvons les observer à des distances assez différentes entre elles du centre d'action.

Ainsi, l'homme a connu enfin, pour la première fois, une des lois physiques de l'univers; et elle est unique encore jusqu'ici, comme la gloire de celui qui l'a révélée.

Cent ans de travaux ont confirmé cette loi, à laquelle tous les phénomènes célestes ont paru soumis avec une exactitude pour ainsi dire miraculeuse; toutes les fois qu'un d'eux a paru s'y soustraire, cette incertitude passagère est devenue bientôt le sujet d'un nouveau triomphe.

La philosophie est presque toujours forcée de

chercher, dans les ouvrages d'un homme de génie, le fil secret qui l'a dirigé; mais ici, l'intérêt, inspiré par l'admiration, a fait découvrir et conserver des anecdotes précieuses, qui permettent de suivre pas à pas la marche de Newton. Elles nous serviront à montrer comment les heureuses combinaisons du hasard concourent, avec les efforts du génie, à une grande découverte; et comment des combinaisons moins favorables auraient pu les retarder, ou les réserver à d'autres mains.

Mais Newton fit plus, peut-être, pour les progrès de l'esprit humain, que de découvrir cette loi générale de la nature; il apprit aux hommes à n'admettre, dans la physique, que des théories précises et calculées, qui rendissent raison non-seulement de l'existence d'un phénomène, mais de sa quantité, de son étendue. Cependant, on l'accusa de renouveler les qualités occultes des anciens, parce qu'il s'était borné à renfermer la cause générale des phénomènes célestes dans un fait simple, dont l'observation prouvait l'incontestable réalité. Et cette accusation même prouve combien les méthodes des sciences avaient encore besoin d'être éclairées par la philosophie.

Une foule de problèmes de statique, de dynamique, avaient été successivement proposés et résolus, lorsque D'Alembert découvre un principe général, qui suffit seul pour déterminer le mouvement d'un nombre quelconque de points, animés de forces quelconques, et liés entre eux par des conditions. Bientôt il étend ce même principe aux corps finis

d'une figure déterminée; à ceux qui, élastiques ou flexibles, peuvent changer de figure, mais d'après certaines lois, et en conservant certaines relations entre leurs parties; enfin, aux fluides eux-mêmes, soit qu'ils conservent la même densité, soit qu'ils se trouvent dans l'état d'expansibilité. Un nouveau calcul était nécessaire pour résoudre ces dernières questions; il ne peut échapper à son génie; et la mécanique n'est plus qu'une science de pur calcul.

Ces découvertes appartiennent aux sciences mathématiques; mais la nature, soit de cette loi de la gravitation universelle, soit de ces principes de mécanique, les conséquences qu'on peut en tirer pour l'ordre éternel de l'univers, sont du ressort de la philosophie. On apprit que tous les corps sont assujettis à des lois nécessaires qui tendent par elles-mêmes à produire ou à maintenir l'équilibre, à faire naître ou à conserver la régularité dans les mouvements.

La connaissance de celles qui président aux phénomènes célestes, les découvertes de l'analyse mathématique, qui conduisent à des méthodes plus précises d'en calculer les apparences; cette perfection, dont on n'avait pas même conçu l'espérance, à laquelle sont portés et les instruments d'optique, et ceux où l'exactitude des divisions devient la mesure de celle des observations; la précision des machines destinées à mesurer le temps; le goût plus général pour les sciences, qui s'unit à l'intérêt des gouvernements pour multiplier les astronomes et les observatoires; toutes ces causes réunies assurent

les progrès de l'astronomie. Le ciel s'enrichit pour l'homme de nouveaux astres, et il sait en déterminer et en prévoir, avec exactitude, et la position, et les mouvements.

La physique, se délivrant peu à peu des explications vagues introduites par Descartes, comme elle s'était débarrassée des absurdités scolastiques, n'est plus que l'art d'interroger la nature par des expériences, pour chercher à en déduire ensuite, par le calcul, des faits plus généraux.

La pesanteur de l'air est connue et mesurée; on découvre que la transmission de la lumière n'est pas instantanée, on en détermine la vitesse; on calcule les effets qui doivent en résulter pour la position apparente des corps célestes; le rayon solaire est décomposé en rayons plus simples, différemment réfrangibles et diversement colorés. L'arc-en-ciel est expliqué, et les moyens de produire ou de faire disparaître ses couleurs, sont soumis au calcul. L'électricité, qui n'était connue que par la propriété de certaines substances, d'attirer les corps légers, après avoir été frottées, devient un des phénomènes généraux de l'univers. La cause de la foudre n'est plus un secret; et Franklin a dévoilé aux hommes l'art de la détourner et de la diriger à leur gré. Des instruments nouveaux sont employés à mesurer les variations du poids de l'atmosphère, celles de l'humidité de l'air et les degrés de température des corps. Une science nouvelle, sous le nom de météorologie, apprend à connaître, quelquefois à prévoir, les phénomènes de l'atmosphère, dont elle nous

fera découvrir un jour les lois encore inconnues.

En présentant le tableau de ces découvertes, nous montrerons comment les méthodes qui ont conduit les physiciens dans leurs recherches, se sont épurées et perfectionnées; comment l'art de faire les expériences, de construire les instruments, a successivement acquis plus de précision; de manière que la physique, non-seulement s'est enrichie chaque jour de vérités nouvelles, mais que les vérités déjà prouvées ont acquis une exactitude plus grande; que non-seulement une foule de faits inconnus ont été observés, analysés, mais que tous ont été soumis, dans leurs détails, à des mesures plus rigoureuses.

La physique n'avait eu à combattre que les préjugés de la scolastique, et l'attrait, si séduisant pour la paresse, des hypothèses générales. D'autres obstacles retardaient les progrès de la chimie. On avait imaginé qu'elle devait donner le secret de faire de l'or, et celui de rendre immortel.

Les grands intérêts rendent l'homme superstitieux. On ne crut pas que de telles promesses, qui caressaient les deux plus fortes passions des âmes vulgaires, et allumaient encore celle de la gloire, pussent être remplies par des moyens ordinaires; et tout ce que la crédulité en délire avait jamais inventé d'extravagances semblait s'être réuni dans la tête des chimistes.

Mais ces chimères cédèrent peu à peu à la philosophie mécanique de Descartes, qui, rejetée elle-même, fit place à une chimie vraiment expérimentale. L'observation des phénomènes qui accompagnaient les

compositions et les décompositions réciproques des corps; la recherche des lois de ces opérations; l'analyse des substances en éléments de plus en plus simples, acquirent une précision, une rigueur toujours croissante.

Mais il faut ajouter à ces progrès de la chimie quelques-uns de ces perfectionnements qui, embrassant le système entier d'une science, et consistant encore plus à en étendre les méthodes qu'à augmenter le nombre des vérités qui en forment l'ensemble, présagent et préparent une heureuse révolution. Telle a été la découverte des nouveaux moyens de retenir, de soumettre aux expériences, les fluides expansibles qui s'y étaient jusqu'alors dérobés; découverte qui, permettant d'agir sur une classe entière d'êtres nouveaux, et sur ceux déjà connus, réduits à un état où ils échappaient à nos recherches, et ajoutant un élément de plus à presque toutes les combinaisons, a changé, pour ainsi dire, le système entier de la chimie. Telle a été la formation d'une langue où les noms qui désignent les substances expriment, soit les rapports ou les différences de celles qui ont un élément commun, soit la classe à laquelle elles appartiennent. Tels ont été encore et l'usage d'une écriture scientifique, où ces substances sont représentées par des caractères analytiquement combinés, et qui peut même exprimer les opérations les plus communes; et les lois générales des affinités; et l'emploi de tous les moyens, de tous les instruments, qui servent dans la physique à calculer, avec une rigoureuse précision, le résultat

des expériences; et l'application, enfin, du calcul aux phénomènes de la cristallisation, aux lois suivant lesquelles les éléments de certains corps affectent, en se réunissant, des formes régulières et constantes. Les hommes, qui n'avaient su longtemps qu'exprimer, par des rêves superstitieux ou philosophiques, la formation du globe, avant de chercher à le bien connaître, ont enfin senti la nécessité d'étudier avec une attention scrupuleuse, soit à la surface, soit dans cette partie de l'intérieur où leurs besoins les ont fait pénétrer, et les substances qui s'y trouvent, et leur distribution fortuite ou régulière, et la disposition des masses qu'elles y ont formées. Ils ont appris à y reconnaître les traces de l'action lente et longtemps prolongée de l'eau de la mer, des eaux terrestres, du feu; à distinguer la partie de la surface et de la croûte extérieure du globe, où les inégalités, la disposition des substances qu'on y trouve, et souvent ces substances mêmes, sont l'ouvrage du feu, des eaux terrestres, des eaux de mer, d'avec cette autre portion du globe, formée en grande partie de substances hétérogènes, et portant des marques de révolutions plus anciennes, dont les agents nous sont encore inconnus.

Les minéraux, les végétaux, les animaux, se divisent en plusieurs espèces, dont les individus ne diffèrent que par des variétés insensibles, peu constantes, ou produites par des causes purement locales : plusieurs de ces espèces se rapprochent par un nombre plus ou moins grand de qualités communes qui servent à établir des divisions successives

et les plus étendues. Les naturalistes ont appris à classer méthodiquement les individus, d'après des caractères déterminés, faciles à saisir, seul moyen de se reconnaître au milieu de cette innombrable multitude d'êtres divers. Ces méthodes sont une espèce de langue réelle, où chaque objet est désigné par quelques-unes de ses qualités les plus constantes, et au moyen de laquelle, en connaissant ces qualités, on peut retrouver le nom que porte un objet dans la langue de convention. Ces mêmes langues, lorsqu'elles sont bien faites, apprennent encore quelles sont, pour chaque classe d'êtres naturels, les qualités vraiment essentielles, dont la réunion emporte une ressemblance plus ou moins entière dans le reste de leurs propriétés.

Si l'on a vu quelquefois cet orgueil, qui grossit aux yeux des hommes les objets d'une étude exclusive et de connaissances péniblement acquises, attacher à ces méthodes une importance exagérée, et prendre pour la science même ce qui n'était, en quelque sorte, que le dictionnaire et la grammaire de sa langue réelle; souvent aussi, par un excès contraire, une fausse philosophie a trop rabaissé ces mêmes méthodes, en les confondant avec des nomenclatures arbitraires, comme de futiles et laborieuses compilations.

L'analyse chimique des substances qu'offrent les trois grands règnes de la nature; la description de leur forme extérieure; l'exposition de leurs qualités physiques, de leurs propriétés usuelles; l'histoire du développement des corps organisés, animaux ou

plantes, de leur nutrition et de leur reproduction; les détails de leur organisation; l'anatomie de leurs diverses parties, les fonctions de chacune d'elles; l'histoire des mœurs des animaux, de leur industrie pour se procurer de la nourriture, des abris, un logement; pour saisir leur proie ou se dérober à leurs ennemis; les sociétés de famille ou d'espèce qui se forment entre eux; cette foule de vérités où l'on est conduit, en parcourant la chaîne immense des êtres; les rapports dont les anneaux successifs conduisent de la matière brute au plus faible degré d'organisation, de la matière organisée à celle qui donne les premiers indices de sensibilité et de mouvement spontané; enfin, de celle-ci jusqu'à l'homme; les rapports de tous ces êtres avec l'homme, soit relativement à ses besoins, soit dans les analogies qui le rapprochent d'eux, ou dans les différences qui l'en séparent : tel est le tableau que nous présente aujourd'hui l'histoire naturelle.

L'homme physique est lui-même l'objet d'une science à part; *l'anatomie*, qui, dans son acception générale, renferme la physiologie, cette science qu'un respect superstitieux pour les morts avait retardée, a profité de l'affaiblissement général des préjugés, et y a heureusement opposé cet intérêt de leur propre conservation, qui lui a concilié le secours des hommes puissants. Ses progrès ont été tels, qu'elle semble en quelque sorte s'être épuisée, attendre des instruments plus parfaits, et des méthodes nouvelles; être presque réduite à chercher, dans la comparaison entre les parties des animaux

et celles de l'homme, entre les organes communs à différentes espèces, entre la manière dont s'exercent des fonctions semblables, les vérités que l'observation directe de l'homme paraît aujourd'hui refuser. Presque tout ce que l'œil de l'observateur, aidé du microscope, a pu découvrir, est déjà dévoilé. L'anatomie paraît avoir besoin du secours des expériences, si utile au progrès des autres sciences, et la nature de son objet éloigne d'elle ce moyen maintenant nécessaire à son perfectionnement.

La circulation du sang était depuis longtemps connue; mais la disposition des vaisseaux qui portent le chyle destiné à se mêler avec lui pour en réparer les pertes; mais l'existence d'un suc gastrique, qui dispose les aliments à cette décomposition nécessaire, pour en séparer la portion propre à s'assimiler avec les fluides vivants, avec la matière organisée; mais les changements qu'éprouvent les diverses parties, les divers organes, et dans l'espace qui sépare la conception de la naissance, et depuis cette époque, dans les différents âges de la vie; mais la distinction des parties douées de sensibilité, ou de cette irritabilité, propriété découverte par Haller, et commune à presque tous les êtres organiques; voilà ce que la physiologie a su, dans cette époque brillante, découvrir, et appuyer sur des observations certaines; et tant de vérités importantes doivent obtenir grâce pour ces explications mécaniques, chimiques, organiques, qui, se succédant tour à tour, l'ont surchargée d'hypothèses funestes aux progrès de la science, dangereuses quand

leur application s'est étendue jusqu'à la médecine.

Au tableau des sciences doit s'unir celui des arts qui, s'appuyant sur elles, ont pris une marche plus sûre, et ont brisé les chaînes où la routine les avait jusqu'alors retenus.

Nous montrerons l'influence que les progrès de la mécanique, ceux de l'astronomie, de l'optique et de l'art de mesurer le temps, ont exercée sur l'art de construire, de mouvoir, de diriger les vaisseaux. Nous exposerons comment l'accroissement du nombre des observateurs, l'habileté plus grande du navigateur, une exactitude plus rigoureuse dans les déterminations astronomiques des positions, et dans les méthodes topographiques, ont fait connaître enfin ce globe encore presque ignoré vers la fin du siècle dernier; combien les arts mécaniques proprement dits ont dû de perfectionnements à ceux de l'art de construire les instruments, les machines, les métiers; et ceux-ci aux progrès de la mécanique rationnelle et de la physique; ce que doivent ces mêmes arts à la science d'employer les moteurs déjà connus, avec moins de dépense et de perte, ou à l'invention de nouveaux moteurs.

On verra l'architecture puiser dans la science de l'équilibre et dans la théorie des fluides, les moyens de donner aux voûtes des formes plus commodes et moins dispendieuses, sans craindre d'altérer la solidité des constructions; d'opposer à l'effort des eaux une résistance plus sûrement calculée; d'en diriger le cours; de les employer en canaux avec plus d'habileté et de succès.

On verra les arts chimiques s'enrichir de procédés nouveaux; épurer, simplifier les anciennes méthodes; se débarrasser de tout ce que la routine y avait introduit de substances inutiles ou nuisibles, de pratiques vaines ou imparfaites; tandis qu'on trouvait, en même temps, les moyens de prévenir une partie des dangers, souvent terribles, auxquels les ouvriers y étaient exposés; et qu'ainsi, en procurant plus de jouissance, plus de richesses, ils ne les faisaient plus acheter par tant de sacrifices douloureux, et par tant de remords.

Cependant, la chimie, la botanique, l'histoire naturelle, répandaient une lumière féconde sur les arts économiques, sur la culture des végétaux destinés à nos divers besoins; sur l'art de nourrir, de multiplier, de conserver les animaux domestiques, d'en perfectionner les races, d'en améliorer les produits; sur celui de préparer, de conserver les productions de la terre, ou les denrées que nous fournissent les animaux.

La chirurgie et la pharmacie deviennent des arts presque nouveaux, dès l'instant où l'anatomie et la chimie viennent leur offrir des guides plus éclairés et plus sûrs.

La médecine, qui, dans la pratique, doit être considérée comme un art, se délivre du moins de ses fausses théories, de son jargon pédantesque, de sa routine meurtrière, de sa soumission servile à l'autorité des hommes, aux doctrines des facultés; elle apprend à ne plus croire qu'à l'expérience. Elle a multiplié ses moyens; elle sait mieux les combi-

ner et les employer; et si, dans quelques parties, ses progrès sont en quelque sorte négatifs, s'ils se bornent à la destruction de pratiques dangereuses, des préjugés nuisibles, les méthodes nouvelles d'étudier la médecine chimique et de combiner les observations, annoncent des progrès plus réels et plus étendus.

Nous chercherons surtout à suivre cette marche du génie des sciences, qui tantôt descendant d'une théorie abstraite et profonde à des applications savantes et délicates; simplifiant ensuite ses moyens, les proportionnant aux besoins, finit par répandre ses bienfaits sur les pratiques les plus vulgaires; et tantôt réveillé par les besoins de cette même pratique, va chercher dans les spéculations les plus élevées, les ressources que des connaissances communes auraient refusées.

Nous ferons voir que les déclamations contre l'inutilité des théories, même pour les arts les plus simples, n'ont jamais prouvé que l'ignorance des déclamateurs. Nous montrerons que ce n'est point à la profondeur de ces théories, mais au contraire à leur imperfection, qu'il faut attribuer l'inutilité ou les effets funestes de tant d'applications malheureuses.

Ces observations conduiront à cette vérité générale, que, dans tous les arts, les vérités de la théorie sont nécessairement modifiées dans la pratique; qu'il existe des inexactitudes réellement inévitables, dont il faut chercher à rendre l'effet insensible, sans se livrer au chimérique espoir de les prévenir; qu'un

grand nombre de données relatives aux besoins, aux moyens, au temps, à la dépense, nécessairement négligées dans la théorie, doivent entrer dans le problème relatif à une pratique immédiate et réelle; et qu'enfin, en y introduisant ces données avec une habileté qui est vraiment le génie de la pratique, on peut à la fois et franchir les limites étroites où les préjugés contre la théorie menacent de retenir les arts, et prévenir les erreurs dans lesquelles un usage maladroit de la théorie pourrait entraîner.

Les sciences, qui s'étaient divisées, n'ont pu s'étendre sans se rapprocher, sans qu'il se formât entre elles des points de contact.

L'exposition des progrès de chaque science suffirait pour montrer quelle a été dans plusieurs l'utilité de l'application immédiate du calcul; combien, dans presque toutes, il a pu être employé à donner aux expériences et aux observations une précision plus grande; ce qu'elles ont dû à la mécanique qui leur a donné des instruments plus parfaits et plus exacts; combien la découverte des microscopes et celle des instruments météorologiques ont contribué au perfectionnement de l'histoire naturelle; ce que cette science doit à la chimie, qui seule a pu la conduire à une connaissance plus approfondie des objets qu'elle considère; lui en dévoiler la nature la plus intime, les différences les plus essentielles, en lui en montrant la composition et les éléments; tandis que l'histoire naturelle offrait à la chimie tant de produits à séparer et à recueillir, tant d'opérations à

exécuter, tant de combinaisons formées par la nature, dont il fallait séparer les véritables éléments, et quelquefois découvrir ou même imiter le secret; enfin quels secours mutuels la physique et la chimie se sont prêtés, et combien l'anatomie en a déjà reçu, ou de l'histoire naturelle, ou de ces sciences.

Mais on n'aurait encore exposé que la plus petite portion des avantages qu'on a reçus, qu'on peut attendre de cette application. Plusieurs géomètres ont donné des méthodes générales de trouver, d'après les observations, les lois empiriques des phénomènes, méthodes qui s'étendent à toutes les sciences, puisqu'elles peuvent également conduire à connaître, soit la loi des valeurs successives d'une même quantité pour une suite d'instants ou de positions, soit celle suivant laquelle se distribuent, ou diverses propriétés, ou diverses valeurs d'une qualité semblable, entre un nombre donné d'objets.

Déjà quelques applications ont prouvé qu'on peut employer avec succès la science des combinaisons, pour disposer les observations de manière à en pouvoir saisir avec plus de facilité les rapports, les résultats et l'ensemble.

Les applications du calcul des probabilités font présager combien elles peuvent concourir aux progrès des autres sciences; ici, en déterminant la vraisemblance des faits extraordinaires, et en apprenant à juger s'ils doivent être rejetés, ou si, au contraire, ils méritent d'être vérifiés; là, en calculant celle du retour constant de ces faits qui se présentent souvent dans la pratique des arts, et qui ne sont point liés

par eux-mêmes à un ordre déjà regardé comme une loi générale : tel est, par exemple, en médecine, l'effet salutaire de certains remèdes, le succès de certains préservatifs. Ces applications nous montrent encore quelle est la probabilité qu'un ensemble de phénomènes résulte de l'intention d'un être intelligent, qu'il dépend d'autres phénomènes qui lui coexistent, ou l'ont précédé; et celle qu'il doive être attribué à cette cause nécessaire et inconnue que l'on nomme hasard; mot dont l'étude de ce calcul peut seule bien faire connaître le véritable sens.

Ces applications ont appris également à reconnaître les divers degrés de certitude où nous pouvons espérer d'atteindre; la vraisemblance d'après laquelle nous pouvons adopter une opinion, en faire la base de nos raisonnements, sans blesser les droits de la raison et la règle de notre conduite; sans manquer à la prudence, ou sans offenser la justice. Elles montrent quels sont les avantages ou les inconvénients des diverses formes d'élection, des divers modes de décisions prises à la pluralité des voix; les différents degrés de probabilité qui en peuvent résulter; celui que l'intérêt public doit exiger suivant la nature de chaque question; les moyens, soit de l'obtenir presque sûrement lorsque la décision n'est pas nécessaire, ou que les inconvénients de deux partis étant inégaux, l'un d'eux ne peut être légitime tant qu'il reste au-dessous de cette probabilité; soit d'être assuré d'avance d'obtenir souvent cette même probabilité, lorsqu'au contraire la décision est nécessaire,

et que la plus faible vraisemblance suffit pour s'y conformer.

On peut mettre encore au nombre de ces applications l'examen de la probabilité des faits, pour celui qui ne peut appuyer son adhésion sur ses propres observations; probabilité qui résulte, ou de l'autorité des témoignages, ou de la liaison de ces faits avec d'autres immédiatement observés.

Combien les recherches sur la durée de la vie des hommes, sur l'influence qu'exerce sur cette durée, la différence des sexes, des températures, du climat, des professions, des gouvernements, des habitudes de la vie; sur la mortalité qui résulte des diverses maladies; sur les changements que la population éprouve; sur l'étendue de l'action des diverses causes qui produisent ces changements; sur la manière dont elle est distribuée dans chaque pays, suivant les âges, les sexes, les occupations; combien toutes ces recherches ne peuvent-elles pas être utiles à la connaissance physique de l'homme, à la médecine, à l'économie publique!

Combien l'économie publique n'a-t-elle pas fait usage de ces mêmes calculs, pour les établissements des rentes viagères, des tontines, des caisses d'accumulation et de secours, des chambres d'assurance de toute espèce!

L'application du calcul n'est-elle pas encore nécessaire à cette partie de l'économie publique qui embrasse la théorie des mesures, celle des monnaies, des banques, des opérations de finances, enfin celle des impositions, de leur répartition établie par la

loi, de leur distribution réelle qui s'en écarte si souvent, de leurs effets sur toutes les parties du système social?

Combien de questions importantes, dans cette même science, n'ont pu être bien résolues qu'à l'aide des connaissances acquises sur l'histoire naturelle, sur l'agriculture, sur la physique végétale, sur les arts mécaniques ou chimiques!

En un mot, tel a été le progrès général des sciences, qu'il n'en est pour ainsi dire aucune qui puisse être embrassée tout entière dans ses principes, dans ses détails, sans être obligée d'emprunter le secours de toutes les autres.

En présentant ce tableau, et des vérités nouvelles dont chaque science s'est enrichie, et de ce que chacune doit à l'application des théories ou des méthodes qui semblent appartenir plus particulièrement à des connaissances d'un autre ordre, nous chercherons quelle est la nature et la limite des vérités auxquelles l'observation, l'expérience, la méditation peuvent nous conduire dans chaque science; nous chercherons également en quoi, pour chacune d'elles, consiste précisément le talent de l'invention, cette première faculté de l'intelligence humaine, à laquelle on a donné le nom de *génie;* par quelles opérations l'esprit peut atteindre les découvertes qu'il poursuit, ou quelquefois être conduit à celles qu'il ne cherchait pas, qu'il n'avait pu même prévoir. Nous montrerons comment les méthodes qui nous mènent à des découvertes peuvent s'épuiser de manière que la science soit en quelque sorte forcée de

s'arrêter, si des méthodes nouvelles ne viennent fournir un nouvel instrument au génie, ou lui faciliter l'usage de celles qu'il ne peut plus employer sans y consommer trop de temps et de fatigues.

Si nous nous bornions à montrer les avantages qu'on a retirés des sciences dans leurs usages immédiats, ou dans leurs applications aux arts, soit pour le bien-être des individus, soit pour la prospérité des nations, nous n'aurions fait connaître encore qu'une faible partie de leurs bienfaits.

Le plus important peut-être est d'avoir détruit les préjugés, et redressé en quelque sorte l'intelligence humaine, forcée de se plier aux fausses directions que lui imprimaient les croyances absurdes transmises à l'enfance de chaque génération, avec les terreurs de la superstition et la crainte de la tyrannie.

Toutes les erreurs en politique, en morale, ont pour base des erreurs philosophiques, qui elles-mêmes sont liées à des erreurs physiques. Il n'existe, ni un système religieux, ni une extravagance surnaturelle, qui ne soit fondée sur l'ignorance des lois de la nature. Les inventeurs, les défenseurs de ces absurdités, ne pouvaient prévoir le perfectionnement successif de l'esprit humain. Persuadés que les hommes savaient, de leur temps, tout ce qu'ils pouvaient jamais savoir, et croiraient toujours ce qu'ils croyaient alors, ils appuyaient avec confiance leurs rêveries sur les opinions générales de leur pays et de leur siècle.

Les progrès des connaissances physiques sont même d'autant plus funestes à ces erreurs, que sou-

vent ils les détruisent sans paraître les attaquer, et en répandant sur ceux qui s'obstinent à les défendre le ridicule avilissant de l'ignorance.

En même temps l'habitude de raisonner juste sur les objets de ces sciences, les idées précises que donnent leurs méthodes, les moyens de reconnaître ou de prouver une vérité, doivent conduire naturellement à comparer le sentiment qui nous force d'adhérer à des opinions fondées sur ces motifs réels de crédibilité, et celui qui nous attache à nos préjugés d'habitude, ou qui nous force de céder à l'autorité : et cette comparaison suffit pour apprendre à se défier de ces dernières opinions, pour faire sentir qu'on ne les croit réellement pas, lors même qu'on se vante de les croire, qu'on les professe avec la plus pure sincérité. Or ce secret, une fois découvert, rend leur destruction prompte et certaine.

Enfin, cette marche des sciences physiques que les passions et l'intérêt ne viennent pas troubler, où l'on ne croit pas que la naissance, la profession, les places donnent le droit de juger ce qu'on n'est pas en état d'entendre; cette marche plus sûre ne pouvait être observée sans que les hommes éclairés cherchassent dans les autres sciences à s'en rapprocher sans cesse; elle leur offrait à chaque pas le modèle qu'ils devaient suivre, d'après lequel ils pouvaient juger de leurs propres efforts, reconnaître les fausses routes où ils auraient pu s'engager, se préserver du pyrrhonisme comme de la crédulité et d'une aveugle défiance, d'une soumission trop en-

tière même à l'autorité des lumières et de la renommée.

Sans doute, l'analyse métaphysique conduisait aux mêmes résultats; mais elle n'eût donné que des préceptes abstraits; et ici les mêmes principes abstraits, mis en action, étaient éclairés par l'exemple, fortifiés par le succès.

Jusqu'à cette époque les sciences n'avaient été que le patrimoine de quelques hommes; déjà elles sont devenues communes, et le moment approche où leurs éléments, leurs principes, leurs méthodes les plus simples deviendront vraiment populaires. C'est alors que leur application aux arts, que leur influence sur la justesse générale des esprits, sera d'une utilité vraiment universelle.

Nous suivrons les progrès des nations européennes dans l'instruction, soit des enfants, soit des hommes; progrès faibles jusqu'ici, si l'on regarde seulement le système philosophique de cette instruction, qui, presque partout, est encore livrée aux préjugés scolastiques; mais très-rapides, si l'on considère l'étendue et la nature des objets de l'enseignement, qui, n'embrassant presque plus que des connaissances réelles, renferme les éléments de presque toutes les sciences, tandis que les hommes de tous les âges trouvent, dans les dictionnaires, dans les abrégés, dans les journaux, les lumières dont ils ont besoin, quoiqu'elles n'y soient pas toujours assez pures. Nous examinerons quelle a été l'utilité de joindre l'instruction orale des sciences, à celle qu'on reçoit immédiatement par les livres et par

l'étude; s'il est résulté quelque avantage de ce que le travail des compilations est devenu un véritable métier, un moyen de subsistance, ce qui a multiplié le nombre des ouvrages médiocres, mais en multipliant aussi, pour les hommes peu instruits, les moyens d'acquérir des connaissances communes. Nous exposerons l'influence qu'ont exercée, sur les progrès de l'esprit humain, ces sociétés savantes, barrière qu'il sera encore longtemps utile d'opposer à la charlatanerie et au faux savoir; nous ferons, enfin, l'histoire des encouragements donnés par les gouvernements aux progrès de l'esprit humain, et des obstacles qu'ils y ont opposés souvent dans le même pays et à la même époque; nous ferons voir quels préjugés ou quels principes de machiavélisme, les ont dirigés dans cette opposition à la marche des esprits vers la vérité; quelles vues de politique intéressée ou même de bien public les ont guidés, quand ils ont paru au contraire vouloir l'accélérer et la protéger.

Le tableau des beaux-arts n'offre pas des résultats moins brillants. La musique est devenue, en quelque sorte, un art nouveau, en même temps que la science des combinaisons et l'application du calcul aux vibrations du corps sonore, et des oscillations de l'air, en ont éclairé la théorie. Les arts du dessin, qui déjà avaient passé d'Italie en Flandre, en Espagne, en France, s'élevèrent, dans ce dernier pays, à ce même degré où l'Italie les avait portés dans l'époque précédente, et ils s'y sont soutenus avec plus d'éclat qu'en Italie même. L'art de nos peintres

est celui des Raphaël et des Carraches. Tous ces moyens, conservés dans les écoles, loin de se perdre, ont été plus répandus. Cependant, il s'est écoulé trop de temps sans produire de génie qui puisse leur être comparé, pour n'attribuer qu'au hasard cette longue stérilité. Ce n'est pas que les moyens de l'art aient été épuisés, quoique les grands succès y soient réellement devenus plus difficiles. Ce n'est pas que la nature nous ait refusé des organes aussi parfaits que ceux des Italiens du seizième siècle; c'est uniquement aux changements dans la politique, dans les mœurs, qu'il faut attribuer, non la décadence de l'art, mais la faiblesse de ses productions.

Les lettres cultivées en Italie avec moins de succès, mais sans y avoir dégénéré, ont fait, dans la langue française, des progrès qui lui ont mérité l'honneur de devenir, en quelque sorte, la langue universelle de l'Europe.

L'art tragique, entre les mains de Corneille, de Racine, de Voltaire, s'est élevé, par des progrès successifs, à une perfection jusqu'alors inconnue. L'art comique doit à Molière d'être parvenu plus promptement à une hauteur qu'aucune nation n'a pu encore atteindre.

En Angleterre, dès le commencement de cette époque, et dans un temps plus voisin de nous, en Allemagne, la langue s'est perfectionnée. L'art de la poésie, celui d'écrire en prose, ont été soumis, mais avec moins de docilité qu'en France, à ces règles universelles de la raison et de la nature qui

doivent les diriger. Elles sont également vraies pour toutes les langues, pour tous les peuples, bien que jusqu'ici un petit nombre seulement ait pu les connaître, et s'élever à ce goût juste et sûr, qui n'est que le sentiment de ces mêmes règles, qui présidait aux compositions de Sophocle et de Virgile, comme à celles de Pope et de Voltaire, qui enseignait aux Grecs, aux Romains, comme aux Français, à être frappés des mêmes beautés et révoltés des mêmes défauts.

Nous ferons voir ce qui, dans chaque nation, a favorisé ou retardé les progrès de ces arts; par quelles causes les divers genres de poésie ou d'ouvrages en prose ont atteint, dans les différents pays, une perfection si inégale, et comment ces règles universelles peuvent, sans blesser même les principes qui en sont la base, être modifiées par les mœurs, par les opinions des peuples qui doivent jouir des productions de ces arts, et par la nature même des usages auxquels leurs différents genres sont destinés. Ainsi, par exemple, la tragédie, récitée tous les jours devant un petit nombre de spectateurs dans une salle peu étendue, ne peut avoir les mêmes règles pratiques que la tragédie chantée sur un théâtre immense, dans des fêtes solennelles où tout un peuple était invité. Nous essayerons de prouver que les règles du goût ont la même généralité, la même constance, mais sont susceptibles du même genre de modification que les autres lois de l'univers moral et physique, quand il faut les appliquer à la pratique immédiate d'un art usuel.

Nous montrerons comment l'impression, multipliant, répandant les ouvrages même destinés à être publiquement lus ou récités, les transmet à un nombre de lecteurs incomparablement plus grand que celui des auditeurs; comment presque toutes les décisions importantes, prises dans des assemblées nombreuses, étant déterminées d'après l'instruction que leurs membres reçoivent par la lecture, il a dû en résulter, entre les règles de l'art de persuader chez les anciens et chez les modernes, des différences analogues à celle de l'effet qu'il doit produire, et du moyen qu'il emploie; comment, enfin, dans les genres où, même chez les anciens, on se bornait à la lecture des ouvrages, comme l'histoire ou la philosophie, la facilité que donne l'invention de l'imprimerie de se livrer à plus de développements et de détails, a dû encore influer sur ces mêmes règles.

Les progrès de la philosophie et des sciences ont étendu, ont favorisé ceux des lettres, et celles-ci ont servi à rendre l'étude des sciences plus facile, et la philosophie plus populaire. Elles se sont prêté un mutuel appui, malgré les efforts de l'ignorance et de la sottise pour les désunir, pour les rendre ennemies. L'érudition, que la soumission à l'autorité humaine, le respect pour les choses anciennes, semblait destiner à soutenir la cause des préjugés nuisibles; l'érudition a cependant aidé à les détruire, parce que les sciences et la philosophie lui ont prêté le flambeau d'une critique plus saine. Elle savait déjà peser les autorités, les comparer

entre elles; elle a fini par les soumettre elles-mêmes au tribunal de la raison. Elle avait rejeté les prodiges, les contes absurdes, les faits contraires à la vraisemblance; mais en attaquant les témoignages sur lesquels ils s'appuyaient, elle a su depuis les rejeter, malgré la force de ces témoignages, pour ne céder qu'à celle qui pourrait l'emporter sur l'invraisemblance physique ou morale des faits extraordinaires.

Ainsi, toutes les occupations intellectuelles des hommes, quelque différentes qu'elles soient par leur objet, leur méthode, ou par les qualités d'esprit qu'elles exigent, ont concouru aux progrès de la raison humaine. Il en est, en effet, du système entier des travaux des hommes, comme d'un ouvrage bien fait, dont les parties, distinguées avec méthode, doivent être cependant étroitement liées, ne former qu'un seul tout, et tendre à un but unique.

En portant maintenant un regard général sur l'espèce humaine, nous montrerons que la découverte des vraies méthodes dans toutes les sciences, l'étendue des théories qu'elles renferment, leur application à tous les objets de la nature, à tous les besoins des hommes, les lignes de communication qui se sont établies entre elles, le grand nombre de ceux qui les cultivent; enfin, la multiplication des imprimeries, suffisent pour nous répondre qu'aucune d'elles ne peut descendre désormais au-dessous du point où elle a été portée. Nous ferons observer que les principes de la philosophie, les maximes de la liberté, la connaissance des véritables droits de

l'homme et de ses intérêts réels, sont répandus dans un trop grand nombre de nations, et dirigent dans chacune d'elles les opinions d'un trop grand nombre d'hommes éclairés, pour qu'on puisse redouter de les voir jamais retomber dans l'oubli.

Et quelle crainte pourrait-on conserver encore, en voyant que les deux langues qui sont les plus répandues, sont aussi les langues des deux peuples qui jouissent de la liberté la plus entière; qui en ont le mieux connu les principes; en sorte que, ni aucune ligue de tyrans, ni aucune des combinaisons politiques possibles, ne peut empêcher de défendre hautement, dans ces deux langues, les droits de la raison, comme ceux de la liberté?

Mais, si tout nous répond que le genre humain ne doit plus retomber dans son ancienne barbarie; si tout doit nous rassurer contre ce système pusillanime et corrompu, qui le condamne à d'éternelles oscillations entre la vérité et l'erreur, la liberté et la servitude, nous voyons en même temps les lumières n'occuper encore qu'une faible partie du globe, et le nombre de ceux qui en ont de réelles disparaître devant la masse des hommes livrés aux préjugés et à l'ignorance. Nous voyons de vastes contrées gémissant dans l'esclavage, et n'offrant que des nations, ici dégradées par les vices d'une civilisation dont la corruption ralentit la marche; là, végétant encore dans l'enfance de ses premières époques. Nous voyons que les travaux de ces derniers âges ont beaucoup fait pour le progrès de l'esprit humain, mais peu pour le perfectionnement de l'es-

pèce humaine; beaucoup pour la gloire de l'homme; quelque chose pour sa liberté, presque rien encore pour son bonheur. Dans quelques points, nos yeux sont frappés d'une lumière éclatante; mais d'épaisses ténèbres couvrent encore un immense horizon. L'âme du philosophe se repose avec consolation sur un petit nombre d'objets; mais le spectacle de la stupidité, de l'esclavage, de l'extravagance, de la barbarie, l'afflige plus souvent encore; et l'ami de l'humanité ne peut goûter de plaisir sans mélange qu'en s'abandonnant aux douces espérances de l'avenir.

Tels sont les objets qui doivent entrer dans un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Nous chercherons, en les présentant, à montrer surtout l'influence de ces progrès sur les opinions, sur le bien-être de la masse générale des diverses nations, aux différentes époques de leur existence politique; à montrer quelles vérités elles ont connues; de quelles erreurs elles ont été détrompées; quelles habitudes vertueuses elles ont contractées; quel développement nouveau de leurs facultés a établi une proportion plus heureuse entre ces facultés et leurs besoins; et, sous un point de vue opposé, de quels préjugés elles ont été les esclaves; quelles superstitions religieuses ou politiques s'y sont introduites; par quels vices l'ignorance ou le despotisme les ont corrompues; à quelles misères la violence ou leur propre dégradation les ont soumises.

Jusqu'ici, l'histoire politique, comme celle de la philosophie et des sciences, n'a été que l'histoire de

quelques hommes; ce qui forme véritablement l'espèce humaine, la masse des familles qui subsistent presque en entier de leur travail a été oubliée; et même dans la classe de ceux qui, livrés à des professions publiques, agissent, non pour eux-mêmes, mais pour la société; dont l'occupation est d'instruire, de gouverner, de défendre, de soulager les autres hommes, les chefs seuls ont fixé les regards des historiens.

Pour l'histoire des individus, il suffit de recueillir les faits; mais celle d'une masse d'hommes ne peut s'appuyer que sur des observations; et, pour les choisir, pour en saisir les traits essentiels, il faut déjà des lumières, et presque autant de philosophie que pour les bien employer.

D'ailleurs, ces observations ont ici pour objet des choses communes, qui frappent tous les yeux, que chacun peut, quand il veut, connaître par lui-même. Aussi, presque toutes celles qui ont été recueillies sont dues à des voyageurs, ont été faites par des étrangers, parce que ces choses, si triviales dans le lieu où elles existent, deviennent pour eux un objet de curiosité. Or, malheureusement, ces voyageurs sont presque toujours des observateurs inexacts; ils voient les objets avec trop de rapidité, au travers des préjugés de leur pays, et souvent par les yeux des hommes de la contrée qu'ils parcourent. Ils consultent ceux avec qui le hasard les a liés; et c'est l'intérêt, l'esprit de parti, l'orgueil national ou l'humeur, qui dictent presque toujours la réponse.

# DIXIÈME ÉPOQUE.

*Des progrès futurs de l'esprit humain.*

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événements de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer, avec quelque vaisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme, que pour les autres opérations de la nature? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle

qui peut naître du nombre, de la constance, de l'exactitude des observations?

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants: la destruction de l'inégalité entre les nations; les progrès de l'égalité dans un même peuple; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social? doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'in-

# DIXIÈME ÉPOQUE.

*Des progrès futurs de l'esprit humain.*

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événements de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer, avec quelque vaisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire ? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme, que pour les autres opérations de la nature? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle

qui peut naître du nombre, de la constance, de l'exactitude des observations?

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants: la destruction de l'inégalité entre les nations; les progrès de l'égalité dans un même peuple; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social? doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'in-

# DIXIÈME ÉPOQUE.

*Des progrès futurs de l'esprit humain.*

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événements de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer, avec quelque vaisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme, que pour les autres opérations de la nature? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle

qui peut naître du nombre, de la constance, de l'exactitude des observations?

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants: la destruction de l'inégalité entre les nations; les progrès de l'égalité dans un même peuple; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social? doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'in-

# DIXIÈME ÉPOQUE.

*Des progrès futurs de l'esprit humain.*

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événements de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer, avec quelque vaisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme, que pour les autres opérations de la nature? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle

qui peut naître du nombre, de la constance, de l'exactitude des observations?

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations; les progrès de l'égalité dans un même peuple; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social? doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'in-

dustrie, sans entraîner, ni dépendance, ni humiliation, ni appauvrissement; en un mot, les hommes approcheront-ils de cet état où tous auront les lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, et la maintenir exempte de préjugés, pour bien connaître leurs droits et les exercer d'après leur opinion et leur conscience; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins; où enfin, la stupidité et la misère ne seront plus que des accidents, et non l'état habituel d'une portion de la société?

Enfin, l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, et, par une conséquence nécessaire, dans les moyens de bien-être particulier et de prospérité commune; soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique; soit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques, qui peut être également la suite, ou de celui des instruments qui augmentent l'intensité et dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organisation naturelle de l'homme?

En répondant à ces trois questions, nous trouverons, dans l'expérience du passé, dans l'observation des progrès que les sciences, que la civilisation ont faits jusqu'ici, dans l'analyse de la marche de l'esprit humain et du développement de ses facultés, les motifs les plus forts de croire que la nature n'a mis aucun terme à nos espérances.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'état actuel du globe, nous verrons d'abord que, dans l'Europe, les principes de la constitution française sont déjà ceux de tous les hommes éclairés. Nous les y verrons trop répandus, et trop hautement professés, pour que les efforts des tyrans et des prêtres puissent les empêcher de pénétrer peu à peu jusqu'aux cabanes de leurs esclaves; et ces principes y réveilleront bientôt un reste de bon sens, et cette sourde indignation que l'habitude de l'humiliation et de la terreur ne peut étouffer dans l'âme des opprimés.

En parcourant ensuite ces diverses nations, nous verrons dans chacune quels obstacles particuliers s'opposent à cette révolution, ou quelles dispositions la favorisent; nous distinguerons celles où elle doit être doucement amenée par la sagesse peut-être déjà tardive de leurs gouvernements, et celles où, rendue plus violente par leur résistance, elle doit les entraîner eux-mêmes dans ses mouvements terribles et rapides.

Peut-on douter que la sagesse ou les divisions insensées des nations européennes, secondant les effets lents, mais infaillibles, des progrès de leurs colonies, ne produisent bientôt l'indépendance du nouveau monde? et dès lors, la population européenne, prenant des accroissements rapides sur cet immense territoire, ne doit-elle pas civiliser ou faire disparaître, même sans conquête, les nations sauvages qui y occupent encore de vastes contrées?

Parcourez l'histoire de nos entreprises, de nos établissements en Afrique ou en Asie; vous verrez

nos monopoles de commerce, nos trahisons, notre mépris sanguinaire pour les hommes d'une autre couleur ou d'une autre croyance; l'insolence de nos usurpations; l'extravagant prosélytisme ou les intrigues de nos prêtres, détruire ce sentiment de respect et de bienveillance que la supériorité de nos lumières et les avantages de notre commerce avaient d'abord obtenu.

Mais l'instant approche sans doute où, cessant de ne leur montrer que des corrupteurs et des tyrans, nous deviendrons pour eux des instruments utiles, ou de généreux libérateurs.

La culture du sucre, s'établissant dans l'immense continent de l'Afrique, détruira le honteux brigandage qui la corrompt et la dépeuple depuis deux siècles.

Déjà, dans la Grande-Bretagne, quelques amis de l'humanité en ont donné l'exemple; et si son gouvernement machiavéliste, forcé de respecter la raison publique, n'a osé s'y opposer, que ne doit-on pas espérer du même esprit, lorsqu'après la réforme d'une constitution servile et vénale, il deviendra digne d'une nation humaine et généreuse? La France ne s'empressera-t-elle pas d'imiter ces entreprises, que la philanthropie et l'intérêt bien entendu de l'Europe ont également dictées? Les épiceries ont été portées dans les îles françaises, dans la Guyane, dans quelques possessions anglaises, et bientôt on verra la chute de ce monopole que les Hollandais ont soutenu par tant de trahisons, de vexations et de crimes. Ces nations de l'Europe apprendront enfin

que les compagnies exclusives ne sont qu'un impôt mis sur elles, pour donner à leurs gouvernements un nouvel instrument de tyrannie.

Alors les Européens, se bornant à un commerce libre, trop éclairés sur leurs propres droits pour se jouer de ceux des autres peuples, respecteront cette indépendance, qu'ils ont jusqu'ici violée avec tant d'audace. Leurs établissements, au lieu de se remplir de protégés des gouvernements qui, à la faveur d'une place ou d'un privilége, courent amasser des trésors par le brigandage et la perfidie, pour revenir acheter en Europe des honneurs et des titres, se peupleront d'hommes industrieux, qui iront chercher dans ces climats heureux l'aisance qui les fuyait dans leur patrie. La liberté les y retiendra; l'ambition cessera de les rappeler; et ces comptoirs de brigands deviendront des colonies de citoyens qui répandront, dans l'Afrique et dans l'Asie, les principes et l'exemple de la liberté, les lumières et la raison de l'Europe. A ces moines, qui ne portaient chez ces peuples que de honteuses superstitions, et qui les révoltaient en les menaçant d'une domination nouvelle, on verra succéder des hommes occupés de répandre, parmi ces nations, les vérités utiles à leur bonheur, de les éclairer sur leurs intérêts comme sur leurs droits. Le zèle pour la vérité est aussi une passion, et il portera ses efforts vers les contrées éloignées, lorsqu'il ne verra plus autour de lui de préjugés grossiers à combattre, d'erreurs honteuses à dissiper.

Ces vastes pays lui offriront, ici, des peuples nom-

breux, qui semblent n'attendre, pour se civiliser, que d'en recevoir de nous les moyens, et de trouver des frères dans les Européens, pour devenir leurs amis et leurs disciples; là, des nations asservies sous des despotes sacrés ou des conquérants stupides, et qui, depuis tant de siècles, appellent des libérateurs; ailleurs, des peuplades presque sauvages, que la dureté de leur climat éloigne des douceurs d'une civilisation perfectionnée, tandis que cette même dureté repousse également ceux qui voudraient leur en faire connaître les avantages; ou des hordes conquérantes, qui ne connaissent de loi que la force, de métier que le brigandage. Les progrès de ces deux dernières classes de peuples seront plus lents, accompagnés de plus d'orages; peut-être même que, réduits à un moindre nombre, à mesure qu'ils se verront repoussés par les nations civilisées, ils finiront par disparaître insensiblement, ou se perdre dans leur sein.

Nous montrerons comment ces événements seront une suite infaillible non-seulement des progrès de l'Europe, mais même de la liberté que la république française, et celle de l'Amérique septentrionale, ont à la fois, et l'intérêt le plus réel et le pouvoir de rendre au commerce de l'Afrique et de l'Asie; comment ils doivent naître aussi nécessairement, ou de la nouvelle sagesse des nations européennes, ou de leur attachement opiniâtre à leurs préjugés mercantiles.

Nous ferons voir qu'une seule combinaison, une nouvelle invasion de l'Asie par les Tartares, pour-

rait empêcher cette révolution, et que cette combinaison est désormais impossible. Cependant tout prépare la prompte décadence de ces grandes religions de l'Orient, qui, presque partout abandonnées au peuple, partageant l'avilissement de leurs ministres, et déjà dans plusieurs contrées réduites à n'être plus, aux yeux des hommes puissants, que des inventions politiques, ne menacent plus de retenir la raison humaine dans un esclavage sans espérance, et dans une enfance éternelle.

La marche de ces peuples serait plus prompte et plus sûre que la nôtre, parce qu'ils recevraient de nous ce que nous avons été obligés de découvrir, et que, pour connaître ces vérités simples, ces méthodes certaines auxquelles nous ne sommes parvenus qu'après de longues erreurs, il leur suffirait d'en avoir pu saisir les développements et les preuves dans nos discours et dans nos livres. Si les progrès des Grecs ont été perdus pour les autres nations, c'est le défaut de communication entre les peuples, c'est la domination tyrannique des Romains qu'il en faut accuser. Mais quand des besoins mutuels ayant rapproché tous les hommes, les nations les plus puissantes auront placé l'égalité entre les sociétés comme entre les individus, et le respect pour l'indépendance des États faibles, comme l'humanité pour l'ignorance et la misère, au rang de leurs principes politiques; quand, à des maximes qui tendent à comprimer le ressort des facultés humaines, auront succédé celles qui en favorisent l'action et l'énergie, serait-il alors permis de redouter encore qu'il reste

sur le globe des espaces inaccessibles à la lumière, ou que l'orgueil du despotisme puisse opposer à la vérité des barrières longtemps insurmontables?

Il arrivera donc, ce moment où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant d'autre maître que leur raison; où les tyrans et les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire et sur les théâtres; où l'on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes; pour s'entretenir, par l'horreur de leurs excès, dans une utile vigilance; pour savoir reconnaître et étouffer, sous le poids de la raison, les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître!

En parcourant l'histoire des sociétés, nous aurons eu l'occasion de faire voir que souvent il existe un grand intervalle entre les droits que la loi reconnaît dans les citoyens et les droits dont ils ont une jouissance réelle; entre l'égalité qui est établie par les institutions politiques et celle qui existe entre les individus : nous aurons fait remarquer que cette différence a été une des principales causes de la destruction de la liberté dans les républiques anciennes, des orages qui les ont troublées, de la faiblesse qui les a livrées à des tyrans étrangers.

Ces différences ont trois causes principales : l'inégalité de richesse, l'inégalité d'état entre celui dont les moyens de subsistance assurés pour lui-même se transmettent à sa famille, et celui pour qui ces moyens sont dépendants de la durée de sa vie, ou

plutôt de la partie de sa vie où il est capable de travail; enfin, l'inégalité d'instruction.

Il faudra donc montrer que ces trois espèces d'inégalité réelle doivent diminuer continuellement, sans pourtant s'anéantir; car elles ont des causes naturelles et nécessaires, qu'il serait absurde et dangereux de vouloir détruire; et l'on ne pourrait même tenter d'en faire disparaître entièrement les effets, sans ouvrir des sources d'inégalité plus fécondes, sans porter aux droits des hommes des atteintes plus directes et plus funestes.

Il est aisé de prouver que les fortunes tendent naturellement à l'égalité, et que leur excessive disproportion ou ne peut exister, ou doit promptement cesser, si les lois civiles n'établissent pas des moyens factices de les perpétuer et de les réunir; si la liberté du commerce et de l'industrie fait disparaître l'avantage que toute loi prohibitive, tout droit fiscal, donnent à la richesse acquise; si des impôts sur les conventions, les restrictions mises à leur liberté, leur assujettissement à des formalités gênantes; enfin, l'incertitude et les dépenses nécessaires pour en obtenir l'exécution, n'arrêtent pas l'activité du pauvre et n'engloutissent pas ses faibles capitaux; si l'administration publique n'ouvre point à quelques hommes des sources abondantes d'opulence, fermées au reste des citoyens; si les préjugés et l'esprit d'avarice, propre à l'âge avancé, ne président point aux mariages; si enfin, par la simplicité des mœurs et la sagesse des institutions, les richesses ne sont plus des moyens de satisfaire la

vanité ou l'ambition, sans que cependant une austérité mal entendue, ne permettant plus d'en faire un moyen de jouissances recherchées, force de conserver celles qui ont été une fois accumulées.

Comparons, dans les nations éclairées de l'Europe, leur population actuelle et l'étendue de leur territoire. Observons, dans le spectacle que présentent leur culture et leur industrie, la distribution des travaux et des moyens de subsistance; et nous verrons qu'il serait impossible de conserver ces moyens dans le même degré, et, par une conséquence nécessaire, d'entretenir la même masse de population, si un grand nombre d'individus cessaient de n'avoir, pour subvenir presque entièrement à leurs besoins ou à ceux de leur famille, que leur industrie et ce qu'ils tirent des capitaux employés à l'acquérir ou à en augmenter le produit. Or, la conservation de l'une et de l'autre de ces ressources dépend de la vie, de la santé même du chef de chaque famille. C'est, en quelque sorte, une fortune viagère, ou même plus dépendante du hasard; et il en résulte une différence très-réelle entre cette classe d'hommes et celle dont les ressources ne sont point assujetties aux mêmes risques, soit que le revenu d'une terre, ou l'intérêt d'un capital presque indépendant de leur industrie, fournisse à leurs besoins.

Il existe donc une cause nécessaire d'inégalité, de dépendance et même de misère, qui menace sans cesse la classe la plus nombreuse et la plus active de nos sociétés.

Nous montrerons qu'on peut la détruire en grande

partie, en opposant le hasard à lui-même; en assurant à celui qui atteint la vieillesse un secours produit par ses épargnes, mais augmenté de celles des individus qui, en faisant le même sacrifice, meurent avant le moment d'avoir besoin d'en recueillir le fruit; en procurant, par l'effet d'une compensation semblable, aux femmes, aux enfants, pour le moment où ils perdent leur époux ou leur père, une ressource égale et acquise au même prix, soit pour les familles qu'afflige une mort prématurée, soit pour celles qui conservent leur chef plus longtemps; enfin, en préparant aux enfants qui atteignent l'âge de travailler pour eux-mêmes, et de fonder une famille nouvelle, l'avantage d'un capital nécessaire au développement de leur industrie, et s'accroissant aux dépens de ceux qu'une mort trop prompte empêche d'arriver à ce terme. C'est à l'application du calcul aux probabilités de la vie, aux placements d'argent, que l'on doit l'idée de ces moyens, déjà employés avec succès, sans jamais l'avoir été cependant avec cette étendue, avec cette variété de formes qui les rendraient vraiment utiles, non pas seulement à quelques individus, mais à la masse entière de la société qu'ils délivreraient de cette ruine périodique d'un grand nombre de familles, source toujours renaissante de corruption et de misère.

Nous ferons voir que ces établissements, qui peuvent être formés au nom de la puissance sociale, et devenir un de ses plus grands bienfaits, peuvent être aussi le résultat d'associations particulières, qui

se formeront sans aucun danger, lorsque les principes d'après lesquels les établissements doivent s'organiser seront devenus plus populaires, et que les erreurs qui ont détruit un grand nombre de ces associations cesseront d'être à craindre pour elles.

Nous exposerons d'autres moyens d'assurer cette égalité, soit en empêchant que le crédit continue d'être un privilége si exclusivement attaché à la grande fortune, en lui donnant cependant une base non moins solide; soit en rendant les progrès de l'industrie et l'activité du commerce plus indépendants de l'existence des grands capitalistes; et c'est encore à l'application du calcul que l'on devra ces moyens.

L'égalité d'instruction que l'on peut espérer d'atteindre, mais qui doit suffire, est celle qui exclut toute dépendance, ou forcée, ou volontaire. Nous montrerons, dans l'état actuel des connaissances humaines, les moyens faciles de parvenir à ce but, même pour ceux qui ne peuvent donner à l'étude qu'un petit nombre de leurs premières années, et, dans le reste de leur vie, quelques heures de loisir. Nous ferons voir que par un choix heureux, et des connaissances elles-mêmes, et des méthodes de les enseigner, on peut instruire la masse entière d'un peuple de tout ce que chaque homme a besoin de savoir pour l'économie domestique, pour l'administration de ses affaires, pour le libre développement de son industrie et de ses facultés; pour connaître ses droits, les défendre et les exercer; pour être instruit de ses devoirs, pour pouvoir les bien remplir; pour

juger ses actions et celles des autres, d'après ses propres lumières, et n'être étranger à aucun des sentiments élevés ou délicats qui honorent la nature humaine; pour ne point dépendre aveuglément de ceux à qui il est obligé de confier le soin de ses affaires ou l'exercice de ses droits, pour être en état de les choisir et de les surveiller; pour n'être plus la dupe de ces erreurs populaires qui tourmentent la vie de craintes superstitieuses et d'espérances chimériques; pour se défendre contre les préjugés avec les seules forces de sa raison; enfin, pour échapper aux prestiges du charlatanisme, qui tendrait des piéges à sa fortune, à sa santé, à la liberté de ses opinions et de sa conscience, sous prétexte de l'enrichir, de le guérir et de le sauver.

Dès lors, les habitants d'un même pays n'étant plus distingués entre eux par l'usage d'une langue plus grossière ou plus raffinée; pouvant également se gouverner par leurs propres lumières; n'étant plus bornés à la connaissance machinale des procédés d'un art et de la routine d'une profession; ne dépendant plus, ni pour les moindres affaires, ni pour se procurer la moindre instruction, d'hommes habiles qui les gouvernent par un ascendant nécessaire, il doit en résulter une égalité réelle, puisque la différence des lumières ou des talents ne peut plus élever une barrière entre des hommes à qui leurs sentiments, leurs idées, leur langage, permettent de s'entendre; dont les uns peuvent avoir le désir d'être instruits par les autres, mais n'ont pas besoin d'être conduits par eux; peuvent vouloir confier aux

plus éclairés le soin de les gouverner, mais non être forcés de le leur abandonner avec une aveugle confiance.

C'est alors que cette supériorité devient un avantage pour ceux même qui ne le partagent pas, qu'elle existe pour eux, et non contre eux. La différence naturelle des facultés entre les hommes dont l'entendement n'a point été cultivé produit, même chez les sauvages, des charlatans et des dupes; des gens habiles et des hommes faciles à tromper; la même différence existe sans doute dans un peuple où l'instruction est vraiment générale; mais elle n'est plus qu'entre les hommes éclairés et les hommes d'un esprit droit, qui sentent le prix des lumières sans en être éblouis; entre le talent ou le génie, et le bon sens qui sait les apprécier et en jouir; et quand même cette différence serait plus grande, si on compare seulement la force, l'étendue des facultés, elle ne deviendrait pas moins insensible, si on n'en compare que les effets dans les relations des hommes entre eux, dans ce qui intéresse leur indépendance et leur bonheur.

Ces diverses causes d'égalité n'agissent point d'une manière isolée; elles s'unissent, se pénètrent, se soutiennent mutuellement, et de leurs effets combinés résulte une action plus forte, plus sûre, plus constante. Si l'instruction est plus égale, il en naît une plus grande égalité dans l'industrie, et dès lors dans les fortunes; et l'égalité des fortunes contribue nécessairement à celle de l'instruction; tandis que l'égalité entre les peuples, et celle qui s'établit pour

chacun, ont encore l'une sur l'autre une influence mutuelle.

Enfin, l'instruction bien dirigée corrige l'inégalité naturelle des facultés, au lieu de la fortifier, comme les bonnes lois remédient à l'inégalité naturelle des moyens de subsistance; comme dans les sociétés où les institutions auront amené cette égalité, la liberté, quoique soumise à une constitution régulière, sera plus étendue, plus entière que dans l'indépendance de la vie sauvage. Alors, l'art social a rempli son but, celui d'assurer et d'étendre pour tous la jouissance des droits communs, auxquels ils sont appelés par la nature.

Les avantages réels qui doivent résulter des progrès dont on vient de montrer une espérance presque certaine, ne peuvent avoir de terme que celui du perfectionnement même de l'espèce humaine, puisque, à mesure que divers genres d'égalité l'établiront pour des moyens plus vastes de pourvoir à nos besoins, pour une instruction plus étendue, pour une liberté plus complète, plus cette égalité sera réelle, plus elle sera près d'embrasser tout ce qui intéresse véritablement le bonheur des hommes.

C'est donc en examinant la marche et les lois de ce perfectionnement que nous pourrons seulement connaître l'étendue ou le terme de nos espérances.

Personne n'a jamais pensé que l'esprit pût épuiser et tous les faits de la nature, et les derniers moyens de précision dans la mesure, dans l'analyse de ces faits, et les rapports des objets entre eux, et toutes les combinaisons possibles d'idées. Les seuls rap-

ports des grandeurs, les combinaisons de cette seule idée, la quantité ou l'étendue, forment un système déjà trop immense pour que jamais l'esprit humain puisse le saisir tout entier, pour qu'une portion de ce système, toujours plus vaste que celle qu'il aura pénétrée, ne lui reste toujours inconnue. Mais on a pu croire que l'homme ne pouvant jamais connaître qu'une partie des objets auxquels la nature de son intelligence lui permet d'atteindre, il doit cependant rencontrer, enfin, un terme où le nombre et la complication de ceux qu'il connaît déjà, ayant absorbé toutes ses forces, tout progrès nouveau lui deviendrait réellement impossible.

Mais, comme à mesure que les faits se multiplient, l'homme apprend à les classer, à les réduire à des faits plus généraux; comme les instruments et les méthodes qui servent à les observer, à les mesurer avec exactitude, acquièrent en même temps une précision nouvelle; comme, à mesure que l'on connaît, entre un plus grand nombre d'objets, des rapports plus multipliés, on parvient à les réduire à des rapports plus étendus, et les renfermer sous des expressions plus simples, à les présenter sous des formes qui permettent d'en saisir un plus grand nombre, même en ne possédant qu'une même force de tête et n'employant qu'une égale intensité d'attention; comme, à mesure que l'esprit s'élève à des combinaisons plus compliquées, des formules plus simples les lui rendent bientôt faciles, les vérités dont la découverte a coûté le plus d'effort, qui d'abord n'ont pu être entendues que par des hommes

capables de méditations profondes, sont bientôt après développées et prouvées par des méthodes qui ne sont plus au-dessus d'une intelligence commune. Si les méthodes qui conduisaient à des combinaisons nouvelles sont épuisées; si leurs applications aux questions non encore résolues exigent des travaux qui excèdent, ou le temps, ou les forces des savants, bientôt des méthodes plus générales, des moyens plus simples viennent ouvrir un nouveau champ au génie. La vigueur, l'étendue réelle des têtes humaines sera restée la même; mais les instruments qu'elles peuvent employer se seront multipliés et perfectionnés; mais la langue qui fixe et détermine les idées aura pu acquérir plus de précision, plus de généralité; mais au lieu que, dans la mécanique, on ne peut augmenter la force qu'en diminuant la vitesse, ces méthodes, qui dirigeront le génie dans la découverte des vérités nouvelles, ont également ajouté, et à sa force, et à la rapidité de ses opérations.

Enfin, ces changements eux-mêmes étant la suite nécessaire du progrès dans la connaissance des vérités de détail, et la cause qui amène le besoin de ressources nouvelles produisant en même temps les moyens de les obtenir, il résulte que la masse réelle des vérités que forme le système des sciences d'observation, d'expérience ou de calcul, peut augmenter sans cesse; et cependant, toutes les parties de ce même système ne sauraient se perfectionner sans cesse, en supposant aux facultés de l'homme la même force, la même activité, la même étendue.

En appliquant ces réflexions générales aux différentes sciences, nous donnerons, pour chacune d'elles, des exemples de ces perfectionnements successifs, qui ne laisseront aucun doute sur la certitude de ceux que nous devons attendre. Nous indiquerons particulièrement, pour celles que le préjugé regarde comme plus près d'être épuisées, les progrès dont l'espérance est la plus probable et la plus prochaine. Nous développerons tout ce qu'une application plus générale, plus philosophique des sciences de calcul à toutes les connaissances humaines doit ajouter d'étendue, de précision, d'unité au système entier de ces connaissances. Nous ferons remarquer comment une instruction plus universelle dans chaque pays, en donnant à un plus grand nombre d'hommes les connaissances élémentaires qui peuvent leur inspirer, et le goût d'un genre d'étude, et la facilité d'y faire des progrès, doit ajouter à ces espérances; combien elles augmentent encore, si une aisance plus générale permet à plus d'individus de se livrer à ces occupations, puisqu'en effet à peine, dans les pays les plus éclairés, la cinquantième partie de ceux à qui la nature a donné des talents reçoivent l'instruction nécessaire pour les développer; et qu'ainsi le nombre des hommes destinés à reculer les bornes des sciences par leurs découvertes devrait alors s'accroître dans cette même proportion.

Nous montrerons combien cette égalité d'instruction, et celle qui doit s'établir entre les diverses nations, accéléreraient la marche de ces sciences, dont les progrès dépendent d'observations répétées en

plus grand nombre, étendues sur un plus vaste territoire; tout ce que la minéralogie, la botanique, la zoologie, la météorologie, doivent en attendre; enfin, quelle énorme disproportion existe pour ces sciences, entre la faiblesse des moyens qui cependant nous ont conduits à tant de vérités utiles, importantes, et la grandeur de ceux que l'homme pourrait alors employer.

Nous exposerons combien, dans les sciences même où les découvertes sont le prix de la seule méditation, l'avantage d'être cultivées par un plus grand nombre d'hommes peut encore contribuer à leurs progrès, par ces perfectionnements de détail qui n'exigent point cette force de tête nécessaire aux inventeurs, et qui se présentent d'eux-mêmes à la simple réflexion.

Si nous passons aux arts dont la théorie dépend de ces mêmes sciences, nous verrons que les progrès qui doivent suivre ceux de cette théorie ne doivent pas avoir d'autres limites; que les procédés des arts sont susceptibles du même perfectionnement, des mêmes simplifications que les méthodes scientifiques; que les instruments, que les machines, les métiers ajouteront de plus en plus à la force, à l'adresse des hommes, augmenteront à la fois la perfection et la précision des produits, en diminuant et le temps et le travail nécessaires pour les obtenir; alors disparaîtront les obstacles qu'opposent encore à ces mêmes progrès, et les accidents qu'on apprendrait à prévoir, à prévenir, et l'insalubrité, soit des travaux, soit des habitudes, soit des climats.

Alors un espace de terrain de plus en plus resserré pourra produire une masse de denrées d'une plus grande utilité ou d'une valeur plus haute ; des jouissances plus étendues pourront être obtenues avec une moindre consommation ; le même produit de l'industrie répondra à une moindre destruction de productions premières, ou deviendra d'un usage plus durable. L'on saura choisir, pour chaque sol, les productions qui sont relatives à plus de besoins ; entre les productions qui peuvent satisfaire aux besoins d'un même genre, celles qui satisfont une plus grande masse, en exigeant moins de travail et moins de consommation réelle. Ainsi, sans aucun sacrifice, les moyens de conservation, d'économie dans la consommation, suivront les progrès de l'art de reproduire les diverses substances, de les préparer, d'en fabriquer les produits.

Ainsi, non-seulement le même espace de terrain pourra nourrir plus d'individus; mais chacun d'eux, moins péniblement occupé, le sera d'une manière plus productive, et pourra mieux satisfaire à ses besoins.

Mais, dans ces progrès de l'industrie et du bien-être, dont il résulte une proportion plus avantageuse entre les facultés de l'homme et ses besoins, chaque génération, soit par ces progrès, soit par la conservation des produits d'une industrie antérieure, est appelée à des jouissances plus étendues, et dès lors, par une suite de la constitution physique de l'espèce humaine, à un accroissement dans le nombre des individus; alors, ne doit-il pas arriver un terme où ces lois, également nécessaires, viendraient à se

contrarier; où l'augmentation du nombre des hommes surpassant celle de leurs moyens, il en résulterait nécessairement, sinon une diminution continue de bien-être et de population, une marche vraiment rétrograde, du moins une sorte d'oscillation entre le bien et le mal? Cette oscillation dans les sociétés arrivées à ce terme, ne serait-elle pas une cause toujours subsistante de misères en quelque sorte périodiques? Ne marquerait-elle pas la limite où toute amélioration deviendrait impossible, et à la perfectibilité de l'espèce humaine, le terme qu'elle atteindrait dans l'immensité des siècles, sans pouvoir jamais le passer?

Il n'est personne qui ne voie, sans doute, combien ce temps est éloigné de nous; mais devons-nous y parvenir un jour? Il est également impossible de prononcer pour ou contre la réalité future d'un événement, qui ne se réaliserait qu'à une époque où l'espèce humaine aurait nécessairement acquis des lumières dont nous pouvons à peine nous faire une idée. Et qui, en effet, oserait deviner ce que l'art de convertir les éléments en substances propres à notre usage doit devenir un jour?

Mais, en supposant que ce terme dût arriver, il n'en résulterait rien d'effrayant, ni pour le bonheur de l'espèce humaine, ni pour sa perfectibilité indéfinie; si on suppose qu'avant ce temps les progrès de la raison aient marché de pair avec ceux des sciences et des arts, que les ridicules préjugés de la superstition aient cessé de répandre sur la morale une austérité qui la corrompt et la dégrade au lieu

de l'epurer et de l'élever, les hommes sauront alors que, s'ils ont des obligations à l'égard des êtres qui ne sont pas encore, elles ne consistent pas à leur donner l'existence, mais le bonheur; elles ont pour objet le bien-être général de l'espèce humaine ou de la société dans laquelle ils vivent; de la famille à laquelle ils sont attachés, et non la puérile idée de charger la terre d'êtres inutiles et malheureux. Il pourrait donc y avoir une limite à la masse possible des subsistances, et, par conséquent, à la plus grande population possible, sans qu'il en résultât cette destruction prématurée, si contraire à la nature et à la prospérité sociale d'une partie des êtres qui ont reçu la vie.

Comme la découverte, ou plutôt l'analyse exacte des premiers principes de la métaphysique, de la morale, de la politique, est encore récente, et qu'elle avait été précédée de la connaissance d'un grand nombre de vérités de détail, le préjugé qu'elles ont atteint par là leur dernière limite s'est facilement établi; on a supposé qu'il n'y avait rien à faire, parce qu'il ne restait plus à détruire d'erreurs grossières, et de vérités fondamentales à établir.

Mais il est aisé de voir combien l'analyse des facultés intellectuelles et morales de l'homme est encore imparfaite; combien la connaissance de ses devoirs, qui suppose celle de l'influence de ses actions sur le bien-être de ses semblables, sur la société dont il est membre, peut s'étendre encore par une observation plus fixe, plus approfondie, plus précise de cette influence; combien il reste de

questions à résoudre, de rapports sociaux à examiner, pour connaître avec exactitude l'étendue des droits individuels de l'homme, et de ceux que l'état social donne à tous à l'égard de chacun! A-t-on même jusqu'ici, avec quelque précision, posé les limites de ces droits, soit entre les diverses sociétés, dans les temps de guerre, soit de ces sociétés sur leurs membres, dans les temps de troubles et de divisions, soit enfin ceux des individus, des réunions spontanées, dans le cas d'une formation libre et primitive, ou d'une séparation devenue nécessaire?

Si on passe maintenant à la théorie qui doit diriger l'application de ces principes, et servir de base à l'art social, ne voit-on pas la nécessité d'atteindre à une précision dont ces vérités premières ne peuvent être susceptibles dans leur généralité absolue? Sommes-nous parvenus au point de donner pour base à toutes les dispositions des lois, ou la justice, ou une utilité prouvée et reconnue, et non les vues vagues, incertaines, arbitraires, de prétendus avantages politiques? Avons-nous fixé des règles précises pour choisir, avec assurance, entre le nombre presque infini des combinaisons possibles, où les principes généraux de l'égalité et des droits naturels seraient respectés, celles qui assurent davantage la conservation de ces droits, laissent à leur exercice, à leur jouissance, une plus grande étendue, assurent davantage le repos, le bien-être des individus, la force, la paix, la prospérité des nations?

L'application du calcul des combinaisons et des

probabilités à ces mêmes sciences, promet des progrès d'autant plus importants, qu'elle est à la fois le seul moyen de donner à leurs résultats une précision presque mathématique, et d'en apprécier le degré de certitude ou de vraisemblance. Les faits sur lesquels ces résultats sont appuyés peuvent bien, sans calcul et d'après la seule observation, conduire quelquefois à des vérités générales; apprendre si l'effet produit par une telle cause a été favorable ou contraire; mais, si ces faits n'ont pu être ni comptés, ni pesés; si ces effets n'ont pu être soumis à une mesure exacte, alors on ne pourra connaître celle du bien ou du mal qui résulte de cette cause; et si l'un et l'autre se compensent avec quelque égalité; si la différence n'est pas très-grande, on ne pourra même prononcer, avec quelque certitude, de quel côté penche la balance. Sans l'application du calcul, souvent il serait impossible de choisir, avec quelque sûreté, entre deux combinaisons formées pour obtenir le même but, lorsque les avantages qu'elles présentent ne frappent point par une disproportion évidente. Enfin, sans ce même secours, ces sciences resteraient toujours grossières et bornées, faute d'instruments assez finis pour y saisir la vérité fugitive, de machines assez sûres pour atteindre la profondeur de la mine où se cache une partie de leurs richesses.

Cependant, cette application, malgré les efforts heureux de quelques géomètres, n'en est encore, pour ainsi dire, qu'à ses premiers éléments, et elle doit ouvrir, aux générations suivantes, une source

de lumières aussi inépuisables que la science même du calcul, que le nombre des combinaisons, des rapports et des faits qu'on peut y soumettre.

Il est un autre progrès de ces sciences non moins important; c'est le perfectionnement de leur langue, si vague encore et si obscure. Or, c'est à ce perfectionnement qu'elles peuvent devoir l'avantage de devenir véritablement populaires, même dans leurs premiers éléments. Le génie triomphe de ces inexactitudes des langues scientifiques comme des autres obstacles; il reconnaît la vérité malgré ce masque étranger qui la cache ou qui la déguise; mais celui qui ne peut donner à son instruction qu'un petit nombre d'instants, pourra-t-il acquérir, conserver ces notions les plus simples, si elles sont défigurées par un langage inexact? Moins il peut rassembler et combiner d'idées, plus il a besoin qu'elles soient justes, qu'elles soient précises; il ne peut trouver dans sa propre intelligence un système de vérités qui le défendent contre l'erreur, et son esprit, qu'il n'a ni fortifié ni raffiné par un long exercice, ne peut saisir les faibles lueurs qui s'échappent, à travers les obscurités, les équivoques d'une langue imparfaite et vicieuse.

Les hommes ne pourront s'éclairer sur la nature et le développement de leurs sentiments moraux, sur les principes de la morale, sur les motifs naturels d'y conformer leurs actions, sur leurs intérêts, soit comme individus, soit comme membres d'une société, sans faire aussi dans la morale pratique des progrès non moins réels que ceux de la science

même. L'intérêt mal entendu n'est-il pas la cause la plus fréquente des actions contraires au bien général? La violence des passions n'est-elle pas souvent l'effet d'habitudes auxquelles on ne s'abandonne que par un faux calcul, ou de l'ignorance des moyens de résister à leurs premiers mouvements, de les adoucir, d'en détourner, d'en diriger l'action?

L'habitude de réfléchir sur sa propre conduite, d'interroger et d'écouter sur elle sa raison et sa conscience, et l'habitude des sentiments doux qui confondent notre bonheur avec celui des autres, ne sont-elles pas une suite nécessaire de l'étude de la morale bien dirigée, d'une plus grande égalité dans les conditions du pacte social? Cette conscience de sa dignité qui appartient à l'homme libre, une éducation fondée sur une connaissance approfondie de notre constitution morale, ne doivent-elles pas rendre communs à presque tous les hommes, ces principes d'une justice rigoureuse et pure, ces mouvements habituels d'une bienveillance active, éclairée, d'une sensibilité délicate et généreuse, dont la nature a placé le germe dans tous les cœurs, et qui n'attendent, pour s'y développer, que la douce influence des lumières et de la liberté? De même que les sciences mathématiques et physiques servent à perfectionner les arts employés pour nos besoins les plus simples, n'est-il pas également dans l'ordre nécessaire de la nature, que les progrès des sciences morales et politiques exercent la même action sur les motifs qui dirigent nos sentiments et nos actions?

Le perfectionnement des lois, des institutions pu-

bliques, suite des progrès de ces sciences, n'a-t-il point pour effet de rapprocher, d'identifier l'intérêt commun de chaque homme avec l'intérêt commun de tous? Le but de l'art social n'est-il pas de détruire cette opposition apparente? et le pays dont la constitution et les lois se conformeront le plus exactement au vœu de la raison et de la nature, n'est-il pas celui où la vertu sera plus facile, où les tentations de s'en écarter seront les plus rares et les plus faibles?

Quelle est l'habitude vicieuse, l'usage contraire à la bonne foi, quel est même le crime dont on ne puisse montrer l'origine, la cause première, dans la législation, dans les institutions, dans les préjugés du pays où l'on observe cet usage, cette habitude, où ce crime s'est commis?

Enfin, le bien-être qui suit les progrès que font les arts utiles, en s'appuyant sur une saine théorie, ou ceux d'une législation juste, qui se fonde sur les vérités des sciences politiques, ne dispose-t-il pas les hommes à l'humanité, à la bienfaisance, à la justice?

Toutes ces observations, enfin, que nous nous proposons de développer dans l'ouvrage même, ne prouvent-elles pas que la bonté morale de l'homme, résultat nécessaire de son organisation, est, comme toutes les autres facultés, susceptible d'un perfectionnement indéfini, et que la nature lie, par une chaîne indissoluble, la vérité, le bonheur et la vertu?

Parmi les progrès de l'esprit humain les plus im-

portants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés, qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise. On chercherait en vain des motifs de la justifier par les différences de leur organisation physique, par celle qu'on voudrait trouver dans la force de leur intelligence, dans leur sensibilité morale. Cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, et c'est vainement qu'on a essayé depuis de l'excuser par des sophismes.

Nous montrerons combien la destruction des usages autorisés par ce préjugé, des lois qu'il a dictées, peut contribuer à augmenter le bonheur des familles, à rendre communes les vertus domestiques, premier fondement de toutes les autres ; à favoriser les progrès de l'instruction, et surtout à la rendre vraiment générale, soit parce qu'on l'étendrait aux deux sexes avec plus d'égalité, soit parce qu'elle ne peut devenir générale, même pour les hommes, sans le concours des mères de famille. Cet hommage trop tardif, rendu enfin à l'équité et au bon sens, ne tarirait-il pas une source trop féconde d'injustices, de cruautés et de crimes, en faisant disparaître une opposition si dangereuse entre le penchant naturel le plus vif, le plus difficile à réprimer, et les devoirs de l'homme, ou les intérêts de la société ? Ne produirait-il pas, enfin, ce qui n'a jamais été jusqu'ici qu'une chimère, des mœurs nationales, douces et pures, formées, non de privations orgueilleuses, d'apparences hypocrites, de réserves imposées par la crainte de la honte ou les terreurs religieuses,

mais d'habitudes librement contractées, inspirées par la nature, avouées par la raison?

Les peuples plus éclairés, se ressaisissant du droit de disposer eux-mêmes de leur sang et de leurs richesses, apprendront peu à peu à regarder la guerre comme le fléau le plus funeste, comme le plus grand des crimes. On verra d'abord disparaître celles où les usurpateurs de la souveraineté des nations les entraînaient, pour de prétendus droits héréditaires.

Les peuples sauront qu'ils ne peuvent devenir conquérants sans perdre leur liberté; que des confédérations perpétuelles sont le seul moyen de maintenir leur indépendance; qu'ils doivent chercher la sûreté et non la puissance. Peu à peu les préjugés commerciaux se dissiperont; un faux intérêt mercantile perdra l'affreux pouvoir d'ensanglanter la terre, et de ruiner les nations sous prétexte de les enrichir. Comme les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique et de la morale, comme chacun d'eux, pour son propre avantage, appellera les étrangers à un partage plus égal des biens qu'il doit à la nature ou à son industrie, toutes ces causes qui produisent, enveniment, perpétuent les haines nationales, s'évanouiront peu à peu; elles ne fourniront plus à la fureur belliqueuse, ni aliment, ni prétexte.

Des institutions, mieux combinées que ces projets de paix perpétuelle, qui ont occupé le loisir et consolé l'âme de quelques philosophes, accéléreront les progrès de cette fraternité des nations, et les guerres entre les peuples, comme les assassinats, se-

ront au nombre de ces atrocités extraordinaires qui humilient et révoltent la nature, qui impriment un long opprobre sur le pays, sur le siècle dont les annales en ont été souillées.

En parlant des beaux-arts dans la Grèce, en Italie, en France, nous avons observé déjà qu'il fallait distinguer, dans leurs productions, ce qui appartenait réellement aux progrès de l'art, et ce qui n'était dû qu'au talent de l'artiste. Nous indiquerons ici les progrès que les arts doivent attendre encore, soit de ceux de la philosophie et des sciences, soit des observations plus nombreuses, plus approfondies, sur l'objet, sur les effets, sur les moyens de ces mêmes arts, soit enfin de la destruction des préjugés qui en ont resserré la sphère, et qui les retiennent encore sous ce joug de l'autorité, que les sciences et la philosophie ont brisé. Nous examinerons si, comme on l'a cru, ces moyens doivent s'épuiser, parce que les beautés les plus sublimes ou les plus touchantes ayant été saisies, les sujets les plus heureux ayant été traités, les combinaisons les plus simples et les plus frappantes ayant été employées, les caractères les plus fortement prononcés, les plus généraux, ayant été tracés, les plus énergiques passions, leurs expressions les plus naturelles ou les plus vraies, les vérités les plus imposantes, les images les plus brillantes ayant été mises en œuvre, les arts sont condamnés, quelque fécondité qu'on suppose dans leurs moyens, à l'éternelle monotonie de l'imitation des premiers modèles.

Nous ferons voir que cette opinion n'est qu'un

préjugé, né de l'habitude qu'ont les littérateurs et les artistes de juger les hommes au lieu de jouir des ouvrages; que si l'on doit perdre de ce plaisir réfléchi, produit par la comparaison des productions des différents siècles ou des divers pays, par l'admiration qu'excitent les efforts ou les succès du génie, cependant les jouissances que donnent ces productions considérées en elles-mêmes doivent être aussi vives, quand même celui à qui on les doit aurait eu moins de mérite à s'élever jusqu'à cette perfection. A mesure que ces productions, vraiment dignes d'être conservées, se multiplieront, deviendront plus parfaites, chaque génération exercera sa curiosité, son admiration, sur celles qui méritent la préférence; tandis qu'insensiblement les autres tomberont dans l'oubli; et ces jouissances, dues à ces beautés plus simples, plus frappantes, qui ont été saisies les premières, n'en existeront pas moins pour les générations nouvelles, quand elles ne devraient les trouver que dans des productions plus modernes.

Les progrès des sciences assurent les progrès de l'art d'instruire, qui eux-mêmes accélèrent ensuite ceux des sciences; et cette influence réciproque, dont l'action se renouvelle sans cesse, doit être placée au nombre des causes les plus actives, les plus puissantes du perfectionnement de l'espèce humaine. Aujourd'hui, un jeune homme, au sortir de nos écoles, sait, en mathématiques, au delà de ce que Newton avait appris par de profondes études, ou découvert par son génie; il sait manier l'instrument du calcul avec une facilité alors inconnue. La même

observation peut s'appliquer à toutes les sciences, cependant avec quelque inégalité. A mesure que chacune d'elles s'agrandit, les moyens de resserrer dans un plus petit espace les preuves d'un plus grand nombre de vérités, et d'en faciliter l'intelligence, se perfectionneront également. Ainsi, non-seulement, malgré les nouveaux progrès des sciences, les hommes d'un génie égal se retrouvent à la même époque de leur vie, au niveau de l'état actuel de la science, mais pour chaque génération, ce qu'avec une même force de tête, une même attention, on peut apprendre dans le même espace de temps, s'accroîtra nécessairement, et la portion élémentaire de chaque science, celle à laquelle tous les hommes peuvent atteindre, devenant de plus en plus étendue, renfermera d'une manière plus complète ce qu'il peut être nécessaire à chacun de savoir, pour se diriger dans la vie commune, pour exercer sa raison avec une entière indépendance.

Dans les sciences politiques, il est un ordre de vérités qui, surtout chez les peuples libres (c'est-à-dire, dans quelques générations chez tous les peuples), ne peuvent être utiles que lorsqu'elles sont généralement connues et avouées. Ainsi l'influence du progrès de ces sciences sur la liberté, sur la prospérité des nations, doit en quelque sorte se mesurer sur le nombre de ces vérités, qui, par l'effet d'une instruction élémentaire, deviennent communes à tous les esprits; ainsi, les progrès toujours croissants de cette instruction élémentaire, liés eux-mêmes aux progrès nécessaires de ces sciences, nous

répondent d'une amélioration dans les destinées de l'espèce humaine, qui peut être regardée comme indéfinie, puisqu'elle n'a d'autres limites que celles de ces progrès mêmes.

Il nous reste maintenant à parler de deux moyens généraux, qui doivent influer à la fois, et sur le perfectionnement de l'art d'instruire, et sur celui des sciences : l'un est l'emploi plus étendu et moins imparfait de ce qu'on peut appeler les méthodes techniques ; l'autre l'institution d'une langue universelle.

J'entends par méthodes techniques, l'art de réunir un grand nombre d'objets sous une disposition systématique, qui permette d'en voir d'un coup d'œil les rapports, d'en saisir rapidement les combinaisons, d'en former plus facilement de nouvelles.

Nous développerons les principes, nous ferons sentir l'utilité de cet art, qui est encore dans son enfance, et qui peut, en se perfectionnant, offrir, soit l'avantage de rassembler dans le petit espace d'un tableau, ce qu'il serait souvent difficile de faire entendre aussi promptement, aussi bien, dans un livre très-étendu ; soit le moyen, plus précieux encore, de présenter les faits isolés dans la disposition la plus propre à en déduire des résultats généraux. Nous exposerons comment, à l'aide d'un petit nombre de ces tableaux, dont il serait facile d'apprendre l'usage, les hommes qui n'ont pu s'élever assez au-dessus de l'instruction la plus élémentaire, pour se rendre propres les connaissances de détail utiles dans la vie commune, pourront les

retrouver à volonté lorsqu'ils en éprouveront le besoin; comment enfin l'usage de ces mêmes méthodes peut faciliter l'instruction élémentaire dans tous les genres où cette instruction se fonde, soit sur un ordre systématique de vérités, soit sur une suite d'observations ou de faits.

Une langue universelle est celle qui exprime par des signes, soit des objets réels, soit ces collections bien déterminées qui, composées d'idées simples et générales, se trouvent les mêmes, ou peuvent se former également dans l'entendement de tous les hommes; soit enfin les rapports généraux entre ces idées, les opérations de l'esprit humain, celles qui sont propres à chaque science, ou les procédés des arts. Ainsi, les hommes qui connaîtraient ces signes, la méthode de les combiner, et les lois de leur formation, entendraient ce qui est écrit dans cette langue, et l'exprimeraient avec une égale facilité dans la langue commune du pays.

On voit que cette langue pourrait être employée pour exposer, ou la théorie d'une science, ou les règles d'un art; pour rendre compte d'une expérience ou d'une observation nouvelle; de l'invention d'un procédé, de la découverte, soit d'une vérité, soit d'une méthode; que comme l'algèbre, lorsqu'elle serait obligée de se servir de signes nouveaux, ceux qui seraient déjà connus donneraient les moyens d'en expliquer la valeur.

Une telle langue n'a pas l'inconvénient d'un idiome scientifique différent du langage commun. Nous avons observé déjà que l'usage de cet idiome

partagerait nécessairement les sociétés en deux classes inégales entre elles : l'une composée des hommes qui, connaissant ce langage, auraient la clef de toutes les sciences; l'autre de ceux qui, n'ayant pu l'apprendre, se trouveraient dans l'impossibilité presque absolue d'acquérir des lumières. Ici, au contraire, la langue universelle s'y apprendrait avec la science même, comme celle de l'algèbre; on connaîtrait le signe en même temps que l'objet, l'idée, l'opération qu'il désigne. Celui qui, ayant appris les éléments d'une science, voudrait y pénétrer plus avant, trouverait dans les livres, non-seulement les vérités qu'il peut entendre à l'aide des signes dont il connaît déjà la valeur, mais l'explication des nouveaux signes dont on a besoin pour s'élever à d'autres vérités.

Nous montrerons que la formation d'une telle langue, si elle se borne à exprimer des propositions simples, précises, comme celles qui forment le système d'une science, ou de la pratique d'un art, ne serait rien moins qu'une idée chimérique; que l'exécution même en serait déjà facile pour un grand nombre d'objets; que l'obstacle le plus réel qui l'empêcherait de l'étendre à d'autres, serait la nécessité un peu humiliante de reconnaître combien peu nous avons d'idées précises, de notions bien déterminées, bien convenues entre les esprits.

Nous indiquerons comment, se perfectionnant sans cesse, acquérant chaque jour plus d'étendue, elle servirait à porter sur tous les objets qu'embrasse l'intelligence humaine, une rigueur, une précision

retrouver à volonté lorsqu'ils en éprouveront le besoin; comment enfin l'usage de ces mêmes méthodes peut faciliter l'instruction élémentaire dans tous les genres où cette instruction se fonde, soit sur un ordre systématique de vérités, soit sur une suite d'observations ou de faits.

Une langue universelle est celle qui exprime par des signes, soit des objets réels, soit ces collections bien déterminées qui, composées d'idées simples et générales, se trouvent les mêmes, ou peuvent se former également dans l'entendement de tous les hommes; soit enfin les rapports généraux entre ces idées, les opérations de l'esprit humain, celles qui sont propres à chaque science, ou les procédés des arts. Ainsi, les hommes qui connaîtraient ces signes, la méthode de les combiner, et les lois de leur formation, entendraient ce qui est écrit dans cette langue, et l'exprimeraient avec une égale facilité dans la langue commune du pays.

On voit que cette langue pourrait être employée pour exposer, ou la théorie d'une science, ou les règles d'un art; pour rendre compte d'une expérience ou d'une observation nouvelle; de l'invention d'un procédé, de la découverte, soit d'une vérité, soit d'une méthode; que comme l'algèbre, lorsqu'elle serait obligée de se servir de signes nouveaux, ceux qui seraient déjà connus donneraient les moyens d'en expliquer la valeur.

Une telle langue n'a pas l'inconvénient d'un idiome scientifique différent du langage commun. Nous avons observé déjà que l'usage de cet idiome

partagerait nécessairement les sociétés en deux classes inégales entre elles : l'une composée des hommes qui, connaissant ce langage, auraient la clef de toutes les sciences; l'autre de ceux qui, n'ayant pu l'apprendre, se trouveraient dans l'impossibilité presque absolue d'acquérir des lumières. Ici, au contraire, la langue universelle s'y apprendrait avec la science même, comme celle de l'algèbre; on connaîtrait le signe en même temps que l'objet, l'idée, l'opération qu'il désigne. Celui qui, ayant appris les éléments d'une science, voudrait y pénétrer plus avant, trouverait dans les livres, non-seulement les vérités qu'il peut entendre à l'aide des signes dont il connaît déjà la valeur, mais l'explication des nouveaux signes dont on a besoin pour s'élever à d'autres vérités.

Nous montrerons que la formation d'une telle langue, si elle se borne à exprimer des propositions simples, précises, comme celles qui forment le système d'une science, ou de la pratique d'un art, ne serait rien moins qu'une idée chimérique; que l'exécution même en serait déjà facile pour un grand nombre d'objets; que l'obstacle le plus réel qui l'empêcherait de l'étendre à d'autres, serait la nécessité un peu humiliante de reconnaître combien peu nous avons d'idées précises, de notions bien déterminées, bien convenues entre les esprits.

Nous indiquerons comment, se perfectionnant sans cesse, acquérant chaque jour plus d'étendue, elle servirait à porter sur tous les objets qu'embrasse l'intelligence humaine, une rigueur, une précision

qui rendrait la connaissance de la vérité facile, et l'erreur presque impossible. Alors la marche de chaque science aurait la sûreté de celle des mathématiques, et les propositions qui en forment le système, toute la certitude géométrique, c'est-à-dire, toute celle que permet la nature de leur objet et de leur méthode.

Toutes ces causes du perfectionnement de l'espèce humaine, tous ces moyens qui l'assurent, doivent, par leur nature, exercer une action toujours active, et acquérir une étendue toujours croissante.

Nous en avons exposé les preuves qui, dans l'ouvrage même, recevront par leur développement, une force plus grande; nous pourrions donc conclure déjà, que la perfectibilité de l'homme est indéfinie; et cependant, jusqu'ici, nous ne lui avons supposé que les mêmes facultés naturelles, la même organisation. Quelles seraient donc la certitude, l'étendue de ses espérances, si l'on pouvait croire que ces facultés naturelles elles-mêmes, cette organisation, sont aussi susceptibles de s'améliorer? et c'est la dernière question qu'il nous reste à examiner.

La perfectibilité ou la dégénération organiques des races dans les végétaux, dans les animaux, peut être regardée comme une des lois générales de la nature.

Cette loi s'étend à l'espèce humaine, et personne ne doutera sans doute, que les progrès dans la médecine conservatrice, l'usage d'aliments et de loge-

ments plus sains, une manière de vivre qui développerait les forces par l'exercice, sans les détruire par des excès; qu'enfin, la destruction des deux causes les plus actives de dégradation, la misère et la trop grande richesse, ne doivent prolonger, pour les hommes, la durée de la vie commune, leur assurer une santé plus constante, une constitution plus robuste. On sent que les progrès de la médecine préservatrice, devenus plus efficaces par ceux de la raison et de l'ordre social, doivent faire disparaître à la longue les maladies transmissibles ou contagieuses, et ces maladies générales qui doivent leur origine aux climats, aux aliments, à la nature des travaux. Il ne serait pas difficile de prouver que cette espérance doit s'étendre à presque toutes les autres maladies, dont il est vraisemblable que l'on saura un jour reconnaître les causes éloignées. Serait-il absurde, maintenant, de supposer que ce perfectionnement de l'espèce humaine doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini, qu'il doit arriver un temps où la mort ne serait plus que l'effet, ou d'accidents extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales, et qu'enfin la durée de l'intervalle moyen entre la naissance et cette destruction n'a elle-même aucun terme assignable? Sans doute l'homme ne deviendra pas immortel; mais la distance entre le moment où il commence à vivre et l'époque commune où naturellement, sans maladie, sans accident, il éprouve la difficulté d'être, ne peut-elle s'accroître sans cesse? Comme nous parlons ici d'un

progrès susceptible d'être représenté avec précision par des quantités numériques ou par des lignes, c'est le moment où il convient de développer les deux sens dont le mot *indéfini* est susceptible.

En effet, cette durée moyenne de la vie qui doit augmenter sans cesse, à mesure que nous enfonçons dans l'avenir, peut recevoir des accroissements, suivant une loi telle, qu'elle approche continuellement d'une étendue illimitée, sans pouvoir l'atteindre jamais; ou bien suivant une loi telle, que cette même durée puisse acquérir, dans l'immensité des siècles, une étendue plus grande qu'une quantité déterminée quelconque qui lui aurait été assignée pour limite. Dans ce dernier cas, les accroissements sont réellement indéfinis dans le sens le plus absolu, puisqu'il n'existe pas de borne, en deçà de laquelle ils doivent s'arrêter.

Dans le premier, ils le sont encore par rapport à nous, si nous ne pouvons fixer ce terme, qu'ils ne peuvent jamais atteindre, et dont ils doivent toujour s'approcher; surtout si, connaissant seulement qu'ils ne doivent point s'arrêter, nous ignorons même dans lequel de ces deux sens le terme d'indéfini leur doit être appliqué; et tel est précisément le terme de nos connaissances actuelles sur la perfectibilité de l'espèce humaine; tel est le sens dans lequel nous pouvons l'appeler indéfinie.

Ainsi, dans l'exemple que l'on considère ici, nous devons croire que cette durée moyenne de la vie humaine doit croître sans cesse, si des révolutions physiques ne s'y opposent pas; mais nous ignorons

quel est le terme qu'elle ne doit jamais passer; nous ignorons même si les lois générales de la nature en ont déterminé un au delà duquel elle ne puisse s'étendre.

Mais les facultés physiques, la force, l'adresse, la finesse des sens, ne sont-elles pas au nombre de ces qualités dont le perfectionnement individuel peut se transmettre? L'observation des diverses races d'animaux domestiques doit nous porter à le croire, et nous pourrons les confirmer par des observations directes faites sur l'espèce humaine.

Enfin, peut-on étendre ces mêmes espérances jusque sur les facultés intellectuelles et morales? Et nos parents, qui nous transmettent les avantages ou les vices de leur conformation, de qui nous tenons, et les traits distinctifs de la figure, et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent-ils pas nous transmettre aussi cette partie de l'organisation physique, d'où dépendent l'intelligence, la force de tête, l'énergie de l'âme ou la sensibilité morale? N'est-il pas vraisemblable que l'éducation, en perfectionnant ces qualités, influe sur cette même organisation, la modifie et la perfectionne? L'analogie, l'analyse du développement des facultés humaines, et même quelques faits, semblent prouver la réalité de ces conjectures, qui reculeraient encore les limites de nos espérances.

Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette dernière époque. Et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ces chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme

à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée, et dont il est souvent la victime ! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines : c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile, où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre ; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent ; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su se créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

DE L'ESPRIT HUMAIN.

## DEUXIÈME PARTIE.

# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS DE 1804.

On a vu dans l'Avertissement de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*, que Condorcet composa cet ouvrage pendant sa proscription; et l'on a pu remarquer dans plusieurs endroits, l'intention où il était d'écrire l'histoire des progrès de l'esprit humain, avec toute l'étendue qu'exige un tel sujet. Il parvint à en tracer l'esquisse sans le secours d'aucun livre, les résultats dont elle présente la suite n'étant que les jugements mêmes qu'il avait tirés de l'étude de l'histoire, en l'envisageant sous son véritable point de vue. Mais lorsque après avoir écrit l'esquisse des progrès de l'esprit humain, il voulut donner le tableau complet de ces progrès, il sentit que les résultats qu'il avait présentés devaient être accompagnés de faits qui leur servaient de base, et même que ces faits devaient souvent être offerts avec tous leurs détails. Ne pouvant puiser ces détails dans aucun livre, il s'occupa

des époques pour lesquelles sa mémoire les lui fournissait. Les fragments qui paraissent ici pour la première fois (1), sont le fruit de ces derniers jours de travaux dont la proscription menaçait chaque moment, et dont une philanthropie héroïque rendit chaque moment utile aux siècles à venir. C'est véritablement à eux qu'est adressé l'*Atlantide*, ou projet de l'établissement d'une société perpétuelle pour le progrès des sciences; et, par un pressentiment secret des rigueurs de la destinée, Condorcet se hâta d'indiquer à cette société le plan et les premiers objets des travaux dont elle devait s'occuper. En se rappelant combien la coupe fatale était près de lui lorsqu'il écrivit ce dernier morceau, on sentira qu'il n'a pas eu le temps de donner aux vues profondes et neuves dont il est rempli, tous les développements qu'elles exigent, mais qui en découlent si naturellement, qu'ils ne peuvent manquer de s'offrir à l'esprit des hommes capables de les méditer.

(1) Le fragment sur la IVe époque et celui sur l'Atlantide sont les seuls qui furent imprimés en 1804. Ceux sur la Ire, la Ve et la Xe époque, sont imprimés dans cette édition pour la première fois.

# AVERTISSEMENT

## QUI DOIT ÊTRE PLACÉ A LA TÊTE DU PROSPECTUS (1).

C'est un tableau historique des progrès de l'esprit humain que j'essaye d'esquisser, et non l'histoire des gouvernements, des lois, des mœurs, des usages, des opinions, chez les différents peuples qui ont successivement occupé le globe. Les détails dans lesquels leur diversité presque infinie forcerait d'entrer, sont étrangers à l'objet de cet ouvrage. Je dois me borner à choisir les traits généraux qui caractérisent les diverses époques dans lesquelles l'espèce humaine a dû passer, qui attestent tantôt ses progrès, tantôt sa décadence, qui dévoilent les causes, qui en montrent les effets.

(1) Ce titre se lit ainsi en tête du manuscrit autographe, imprimé ici pour la première fois.

Nous avons respecté l'intention de l'auteur; car c'est par ce mot *Prospectus* que Condorcet désigne toujours ce qui a été imprimé sous le titre de *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, et qui ne devait être que la préface d'un ouvrage immense. On a cru d'ailleurs devoir conserver ce titre, consacré par la célébrité de ce travail.

On ne trouvera point ici l'histoire générale des sciences, des arts, de la philosophie, mais seulement la portion de cette histoire qui peut éclairer sur la marche que les hommes ont suivie pour arriver, par exemple, des premières idées de la numération à l'invention du calcul intégral ; de l'horloge de sable aux montres marines; de la préparation du vin de lait de jument à l'analyse des substances aériformes ; enfin des maximes vagues des premiers sages sur la marche de l'esprit, sur la morale, sur les lois, aux profondes analyses des Locke, des Smith, des Turgot.

Je m'écarterais également de mon objet dans un autre sens, si j'essayais de donner une théorie complète du développement des facultés humaines, si je prétendais exposer en détail les phénomènes mêmes de l'intelligence, la nature et l'action de nos sentiments moraux, le système entier de la science sociale, les règles de l'art qui doit en réaliser les principes.

Ce n'est point la science de l'homme prise en général que j'ai entrepris de traiter: j'ai voulu montrer seulement comment, à force de temps et d'efforts, il avait pu enrichir son esprit de

vérités nouvelles, perfectionner son intelligence, étendre ses facultés, apprendre à les mieux employer et pour son bien-être et pour la félicité commune.

J'ai cherché, pour atteindre ce but, à garder un juste milieu entre les détails de l'histoire et les recherches philosophiques, à resserrer mon sujet plutôt qu'à l'agrandir, dans la crainte qu'il ne finît par se trouver trop au-dessus de mes forces. Les anciens, qui ne connaissaient point l'art de l'imprimerie, et dont les livres avaient la forme de rouleaux, ne faisaient point usage dans leurs ouvrages de ce que nous appelons des *notes*. La paresse des modernes en a souvent abusé. Ils y rejettent les idées nouvelles qui se présentent à eux en relisant leur texte; celles qu'ils n'y auraient pu insérer sans déranger la marche, ou nuire à l'effet d'un morceau entier. Le lecteur peut les lire ou les passer; il a le choix ou d'un ouvrage mieux fait, d'un ton plus soutenu, mais moins complet, ou d'un ouvrage plus entier, mais manquant d'ordre et de proportion. Cependant la faculté de faire ce choix ne le dédommage pas de ce qu'il aurait pu gagner, si l'auteur, ayant le courage de sacrifier

…iques-unes de ses idées ou seulement de ses …rases, se fût soumis au travail nécessaire pour …ondre les notes avec le texte, et distribuer la somme entière de ses idées suivant un ordre, et des proportions qui en rendraient l'intelligence facile et soulageraient l'attention. Ce travail le forcerait à revenir sur les mêmes idées, à les comparer de nouveau, et l'ouvrage en acquerrait plus d'unité et de précision : il se présenterait à lui tantôt une expression plus heureuse, tantôt une pensée plus vraie, plus frappante; souvent il apercevrait des erreurs, des fautes que, en s'abandonnant à sa facilité naturelle, il aurait laissé échapper.

Mais l'on peut avoir besoin d'ajouter à un ouvrage des explications, des développements, des discussions, des applications, des preuves qui en interrompent le fil; qui ne peuvent intéresser qu'une partie des lecteurs; qui tantôt ne sont intelligibles que pour les hommes exercés dans une certaine classe de connaissances, tantôt ne sont utiles qu'à ceux auxquels ces mêmes connaissances sont étrangères. On ne pourrait mêler ces notes avec le texte sans y introduire une bigarrure souvent ridicule, sans dégoû-

ter le lecteur par de longs et fatigants épisodes.

Tel est le seul genre de notes que je me permettrai dans cet ouvrage. La langue de la philosophie, de la morale, de la politique, est encore très-imparfaite. Je l'ai employée dans ce prospectus telle qu'elle existe, en évitant avec soin les équivoques que cette imperfection aurait pu produire. Dans l'ouvrage, je chercherai souvent à y donner plus de précision, soit en introduisant des expressions nouvelles, soit en fixant l'acception dans laquelle s'emploieraient des expressions déjà reçues, mais seulement dans l'intention de me faire mieux entendre, et non dans la vue de proposer une langue nouvelle: elle ne pourrait l'être avec succès que dans un ouvrage où le système des sciences serait développé dans toute son étendue. Rarement l'explication d'un mot peut être renfermée dans une définition méthodique; elle exige presque toujours une analyse détaillée; s'il s'agit de fixer avec précision l'acception qu'on veut donner aux mots connus, sans les détourner de leur sens vulgaire, des discussions philosophiques ou grammaticales deviennent nécessaires. Ces développements doivent donc être renvoyés dans les notes.

J'ai parlé dans ce prospectus de méthodes techniques qui peuvent accélérer les progrès des sciences ou en faciliter l'étude. Je me propose d'en donner plusieurs exemples.

Comment tracer le tableau de la marche des arts ou des sciences, et la nature des méthodes dont leur système s'enrichit successivement, sans être forcé de se livrer quelquefois à des discussions purement scientifiques? Comment, sans des exemples chargés même de calculs, pouvoir faire bien entendre les principes et les avantages de l'application de l'analyse mathématique aux sciences morales et politiques? Enfin, les faits historiques, les opinions fondées sur ces faits, nécessitent souvent des recherches critiques, surtout lorsqu'il arrive de s'écarter de la croyance commune, et de telles discussions, de telles recherches ne peuvent trouver place que dans des remarques séparées du reste de l'ouvrage.

J'ai le bonheur d'écrire dans un pays où aucune crainte, aucune espérance, aucun respect pour des préjugés nationaux, ne peuvent faire supprimer ou déguiser aucune vérité générale, et ce sont les seules dont il puisse être

question dans un sujet qui embrasse l'humanité tout entière. Un philosophe a remarqué que les opinions reçues sur le goût, sur le mérite des auteurs ou des ouvrages, sur le rang qu'il convient de leur assigner; que les prétentions à la sensibilité, à l'élévation des principes, à la sévérité de la morale, remplissaient nos livres de jugements et de maximes hypocrites. La marche rapide que la révolution française a imprimée aux esprits, en brisant des chaînes plus fortes, n'a pu laisser subsister ces faibles liens. Peut-on respecter ces faibles idoles de l'amour-propre, quand celle à qui le fanatisme a, dans l'espace de dix-huit siècles, sacrifié le sang de vingt millions d'hommes, est couchée dans la poussière? Il existe donc un pays où la philosophie peut offrir à la vérité un hommage libre et pur, un culte purgé de toute superstition; et c'est celui-là seul, où le tableau historique des progrès de l'esprit humain pouvait être tracé avec une entière indépendance.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

## DE L'ESPRIT HUMAIN.

*Fragment de l'histoire de la Ire époque.*

Je peindrai l'homme dans cette époque où, à peine distingué des animaux, il n'exerce encore que les facultés nécessaires au maintien, à la défense de sa vie, aux soins d'une famille naissante que le hasard lui a donnée, et auprès de laquelle une habitude machinale de bienfaisance et de pitié le retient par un lien volontaire. Je suivrai le développement de son intelligence et de sa sensibilité jusqu'au temps où, s'élevant à la connaissance des véritables méthodes dans les sciences ; affranchi de tous les préjugés ; arrachant à la nature le secret de ses lois ; sachant, au gré de ses besoins ou de ses désirs, en diriger les forces, en modifier, en multiplier les productions; réglant par une raison sûre les bienfaisantes inspirations d'une conscience pure et libre, il nous montre,

dans les D'Alembert, dans les Turgot, dans les Franklin, la nature humaine agrandie et perfectionnée. Je parcourrai cette chaîne immense qui, à travers les efforts, les erreurs, les désastres et les crimes d'une longue suite de générations, unit les deux extrêmes de notre espèce, commence au stupide habitant des forêts, et se termine, chez les nations éclairées du dix-huitième siècle, au sàge inspiré par l'humanité, soutenu par la vertu, guidé par la philosophie, et s'avançant d'un pas ferme dans les routes certaines de la vérité, de la justice et du bonheur.

Si l'on compare l'animal-homme avec les quadrupèdes, classe dont la nature l'a rapproché le plus, on observe en lui des qualités dont la réunion, en le distinguant des autres espèces, paraît devoir lui assurer une supériorité naturelle.

L'homme est conformé de manière à exécuter presque tous ses mouvements avec plus de facilité en ne s'appuyant que sur deux pieds; et il en résulte deux avantages : le premier, qu'employant plus librement ses mains flexibles à saisir, à parcourir, à manier les objets, il acquiert plus facilement sur leur forme des notions plus exactes, et que le sens de la vue, instruit, dirigé par celui du toucher, peut ensuite lui donner, sur les figures, sur les distances, sur la disposition des mêmes objets, des idées plus nettes, plus précises, et lui dicter même, sur des nuances plus fines, plus difficiles à saisir, des jugements plus justes et plus sûrs.

Le second avantage est d'avoir une plus grande facilité d'employer le sens de la vue à observer les

objets, sans être obligé de changer son attitude habituelle. Ses yeux peuvent avec moins de fatigue parcourir un grand espace visible, quelle qu'en soit la direction et quelque changement que cette direction subisse.

De tous les animaux connus, l'homme est celui qui peut, suivant ses besoins, varier le plus ses moyens de subsistance. Non-seulement le nombre et la forme de ses dents le placent entre les quadrupèdes qui vivent de chair et ceux qui se nourrissent de végétaux, indiquent qu'il peut choisir ses aliments dans les deux genres, mais les observations faites chez les sauvages, dans l'état de civilisation le moins avancé, nous montrent l'homme employant indifféremment au soutien de sa vie tout ce qui renferme une substance nutritive. Les plantes molles, les racines, les graines, les fruits, les moelles, les écorces, les gommes, les animaux de la terre, de l'air et des eaux, les insectes même servent à sa nourriture.

Par la conformation même de ses organes de la voix et de l'ouïe, l'homme seul entre les quadrupèdes a, comme plusieurs espèces d'oiseaux, la faculté de répéter les sons qu'il entend, et d'en imiter le ton et les inflexions diverses. Il peut en émettre à son gré avec ces modifications précises et variées qui constituent les sons articulés.

L'homme, enfin, atteint plus tard que les animaux l'âge où il peut lui-même pourvoir à ses besoins, celui de la puberté, et l'époque de son entier développement. Sa vie est plus longue. En lui supposant donc une facilité seulement égale d'acquérir, de com-

biner des idées, il en résulte que, conservant plus longtemps les mêmes besoins, les mêmes rapports, sa mémoire doit acquérir plus d'étendue, et son intelligence devenir capable d'opérations plus compliquées, de combinaisons plus fortes et plus variées.

Si aucun de ces avantages de l'espèce humaine ne lui est exclusivement réservé, si chacun d'eux appartient à quelques espèces, aucune ne les réunit; et en considérant ce qui doit résulter de leur combinaison, nous trouverons une explication suffisante de cette distance immense qui sépare aujourd'hui l'homme du reste des animaux. Nous pouvons ajouter encore que l'anatomie comparée nous montre, dans la masse et l'organisation du cerveau de l'homme, une disposition des organes de la mémoire et de la pensée, qui semble promettre à ces facultés plus de finesse, d'étendue et de force. Il y a lieu de croire aussi que la même science nous ferait découvrir dans la disposition du diaphragme, des différences qui annonceraient une supériorité naturelle dans cet organe. Mais nous nous bornerons à ces différences incontestables que nous avons d'abord observées.

Cette primauté de l'homme paraît consister bien plus dans un développement plus entier, dans une perfection plus grande des facultés semblables, que dans la possession exclusive de quelques-unes, qui, dépendant d'organes communs à diverses espèces d'animaux, auraient cependant été refusées à toutes les autres.

On a dit que l'homme seul avait une langue de convention, c'est-à-dire une langue ou des signes arbi-

trairement établis, réveillant des sensations et des idées. Mais les animaux qu'on instruit à marquer l'heure, à désigner des nombres ou des cartes, ne peuvent exécuter ces opérations qu'à l'aide de signes arbitraires faits par leur maître et dont ils aient l'intelligence.

Les perroquets emploient leurs petites phrases, non à rendre les idées que ces phrases expriment pour nous, mais à indiquer une volonté, un désir, dont ils croient que cette phrase instruira ceux qui peuvent y satisfaire.

On a dit que l'homme seul pouvait raisonner; mais, en observant les animaux, on voit qu'ils ne pourraient exécuter sans cette faculté la plupart de leurs opérations.

Ils ont comme nous des idées abstraites, c'est-à-dire l'idée de qualités communes à plusieurs objets; ils savent, comme nous, les séparer des qualités distinctes qui appartiennent à chacun d'eux. Le chien de chasse, qui juge qu'il existe dans tel endroit une pièce de gibier en général, avant d'en être assez près pour en distinguer exactement l'espèce, le pourrait-il sans avoir l'idée abstraite d'un animal. Comment concevoir toute l'économie du travail exécuté en commun par les castors, sans leur supposer de véritables idées de lieu ou d'étendue?

Sans doute ils ont des idées abstraites comme les enfants, comme les sauvages, comme les hommes sans instruction, c'est-à-dire, sans les avoir soumises à l'analyse, sans s'être rendu compte de leur nature ou de la manière dont on les forme. Mais cette der-

nière opération n'est qu'un nouvel emploi de cette même faculté de se rappeler, de considérer séparément les divers éléments des impressions composées qu'on a reçues et conservées dans la mémoire.

Pourrait-on dire même que les idées morales soient absolument étrangères aux animaux? N'ont-elles pas pour premier, pour unique principe, ce sentiment qui nous fait souffrir des douleurs ou des besoins de nos semblables, qui nous fait éprouver du plaisir à remplir ces besoins, à plaindre ces douleurs, à les prévenir, à les soulager?

Or, les soins si tendres, si passionnés même, des animaux pour leurs petits; les sacrifices, le courage des mères, ne prouvent-ils pas l'existence de ce sentiment?

Dans les espèces qui chassent souvent en commun, pourraient-ils former et répéter ces conventions momentanées, si un sentiment de justice n'en assurait l'exécution? On dira que l'intérêt suffit; mais c'est l'intérêt d'un autre jour, c'est un intérêt éloigné; et n'entre-t-il pas aussi dans nos motifs de conformer nos actions à la justice? D'ailleurs, celui des deux animaux réunis pour la chasse qui aurait été une fois trompé, n'éprouverait-il pas le sentiment de l'injustice?

Et peut-il l'éprouver sans devenir par cela seul sensible, sans éprouver de la répugnance à imiter envers un troisième individu la conduite dont lui-même vient de souffrir?

On ne refuse pas aux animaux la perfectibilité individuelle qui naît de l'instruction; et quant à la

perfectibilité des espèces, elle paraît prouvée par la différence entre l'industrie des castors isolés ou en petit nombre, et celle des castors réunis en peuplades nombreuses. Elle exige, pour se développer, des pays où les animaux jouissent d'une liberté, d'une sécurité que l'homme leur a enlevées dans les lieux où s'étend son empire; elle est renfermée dans des limites bien plus étroites que la perfectibilité humaine, mais son existence n'en est pas moins réelle; ainsi tout confirme que, placés au sommet de l'échelle des animaux sans cesser d'être de la même nature qu'eux, nous avons été seulement plus favorablement traités dans le partage des facultés communes qui en résultent. Si nous examinons maintenant les suites nécessaires des cinq principales différences que nous avons observées entre l'homme et les animaux, nous serons conduits à les regarder comme ayant dû former naturellement une sorte de famille.

En effet, la tendresse des femelles pour leurs petits est commune à un grand nombre d'espèces d'animaux, à celles dont l'homme se rapproche le plus pour la conformation extérieure.

Pourquoi celle des mères pour leurs enfants, ne serait-elle pas aussi forte dans l'espèce humaine? Ne l'y trouve-t-on pas dans tous les états où l'homme a pu être observé? Ce sentiment naturel n'est-il pas celui que les vices des sociétés ont le moins altéré? N'a-t-il pas résisté presque seul à toutes les dégradations, à toutes les corruptions qui ont souillé dans nous l'ouvrage de la nature? Qui de nous a pu

oublier les soins de sa mère, et cette tendresse si dégagée de toute personnalité, si prompte à tous les sacrifices? Qui pourrait sans ingratitude l'attribuer aux froids calculs d'un intérêt raisonné?

Dans plusieurs espèces, le mâle s'attache à la femelle, et cet attachement dure tout le temps que les petits ont besoin de leurs soins. Pourquoi le même sentiment ne lierait-il point l'homme à la femme qui lui a fait goûter des plaisirs si vifs et qui lui en promet encore? Pourquoi aurait-il moins de sensibilité ou moins de prévoyance? Cette perfection plus grande dans les organes du tact, dans ceux de la mémoire, ne semble-t-elle pas au contraire en promettre davantage? En supposant cette première réunion, le long espace de temps pendant lequel l'enfant a besoin de soins, ne doit-il pas la resserrer en la prolongeant? La naissance de nouveaux enfants arrivés dans cet intervalle ne doit-elle pas la perpétuer? L'homme n'aurait-il pas senti alors tous les avantages de ces liaisons durables, et cette vue d'intérêt n'a-t-elle pas dû ajouter bientôt de la force à ces liens formés d'abord par un sentiment moins personnel?

Enfin, si, dans les espèces qui dans la conformation extérieure se rapprochent le plus de l'homme, on n'observe pas toujours cette société durable du mâle et de la femelle, n'est-ce point parce que les animaux vivant déjà en troupes ont formé d'autres associations? Ainsi l'on peut croire la société de famille naturelle à l'homme, toutes les fois qu'un rapprochement physique ne l'aura point rassemblé en troupe plus nombreuse; et comme cette dernière

espèce ne paraît pouvoir se former à moins que la société de famille n'en ait été le premier élément, l'on doit rapporter à ces dernières sociétés l'origine de celles qui se sont établies entre les hommes.

Cette société existe dans les pays où les hommes se nourrissent des fruits spontanément fournis par la terre, n'ayant pas un besoin aussi pressant de s'associer d'autres hommes qui, s'ils attendaient leur subsistance des travaux de la chasse ou de la lente pêche, ont pu être observés dans l'état où les liens sociaux sont les plus faibles, où ils sont encore le moins éloignés d'une vie purement isolée et solitaire.

Nous pouvons regarder ces familles séparées comme la source première des nations entre lesquelles l'espèce humaine s'est partagée. Si dans d'autres espèces la réunion d'un grand nombre d'individus, formée, soit par l'accroissement d'une même famille, soit par la coalition de plusieurs, a fait disparaître ces premières sociétés, elles avaient subsisté dans l'espèce humaine parce qu'elles y sont plus naturelles encore, que leur durée nécessaire doit la rendre plus intime, que l'homme est naturellement doué de plus de sensibilité, de mémoire, de réflexion. Nous partirons de cette hypothèse pour examiner les premiers progrès des peuplades humaines; mais si, au lieu de cette origine que nous avons supposée aux sociétés, nous les avions considérées comme produites par une réunion fortuite, les mêmes causes naturelles que nous venons d'assigner à la formation d'une famille durable expliqueraient encore cette même formation.

Leur influence serait seulement plus incertaine, plus lente, plus dépendante du hasard.

Je préférerai, par la même raison, de suivre les progrès de la civilisation dans l'accroissement successif d'une même famille, plutôt que dans la réunion spontanée de plusieurs, parce que la marche de ces progrès y paraîtra plus simple et plus régulière; mais j'appliquerai ensuite les mêmes réflexions aux hypothèses que j'ai d'abord abandonnées. Aucune ne doit être rejetée, parce que toutes ont pu se réaliser dans la formation des différents peuples, qu'aucune n'est contredite ici par la nature, ni par les observations, et qu'il serait même possible qu'un jour, en observant avec plus de soin les peuplades les moins avancées vers la civilisation, on pût distinguer encore laquelle de ces hypothèses a été réalisée à l'époque de leur formation.

L'homme ne pouvait ni perpétuer ni former une société de famille sans que la sensation pénible qui naît à la vue des douleurs des êtres souffrants, se transformât en un sentiment de malaise lorsqu'il leur voyait éprouver des besoins, sentiment duquel a dû naître bientôt et le désir de soulager ces besoins, et lorsqu'il les aidait à y pourvoir, un mouvement de plaisir, récompense naturelle de cette bienfaisance presque machinale. Un attachement plus vif pour ceux à l'égard desquels il éprouvait journellement ces sentiments, en était une conséquence infaillible, et ils sont devenus à leur égard de premières habitudes morales.

Les événements que cette manière de vivre devait

amener, ont produit nécessairement et le sentiment d'indignation qu'excite la vue d'un mal fait à autrui volontairement et sans nécessité, et le remords des injustices que soi-même on avait commises, remords qui se faisait sentir avec plus de force si ceux même qu'on connaît avaient souffert d'un mouvement de violence ou de personnalité. Ce sentiment est le même que, dans les hommes dont les idées morales sont plus avancées, on appelle l'horreur de l'injustice.

La mémoire de ces événements journaliers, des sentiments qu'ils avaient fait naître, devait conduire ensuite aux idées d'égalité dans le partage des choses destinées aux besoins communs, et des peines employées pour se les procurer. Chacun avait pu souffrir de la violation de cette égalité, avait senti qu'on ne pouvait y porter atteinte sans faire éprouver à quelques individus une douleur qu'un sentiment naturel faisait partager à tous ceux en qui l'intérêt personnel ne l'avait pas étouffé; portés ainsi vers la justice, tantôt par leur propre intérêt, tantôt par celui des êtres que des sentiments de bienveillance leur faisaient confondre avec eux-mêmes, il a pu commencer dès lors à regarder la pratique de la justice comme l'intérêt commun de tous, comme une sorte d'obligation, puisqu'ils ne pouvaient la violer sans s'exposer à souffrir ou de l'injustice d'autrui ou des reproches de leur conscience.

Un exemple connu prouve combien le sentiment du remords, le désir de la réparation d'une vengeance est naturel à l'homme; combien le retour vers les mouvements d'humanité est prompt et facile.

La fille *sauvage* trouvée dans les forêts de la Champagne racontait que dans une dispute elle avait blessé sa compagne au front d'un coup de sa petite massue, mais qu'à l'instant le repentir et la tendresse avaient succédé à sa colère; qu'elle s'était efforcée d'arrêter le sang, de calmer ses douleurs, de mettre sur la plaie un appareil qu'elle imagina pouvoir la soulager et la guérir. Cependant les détails de son histoire paraissent prouver que cet enfant abandonné dès ses premières années, ne devait aucun de ses sentiments, aucune de ses idées, à la société où il a pu être nourri, mais dont il ne lui restait aucun souvenir.

Les hommes ont donc reconnu, ont chéri par un sentiment habituel cette égalité entre les individus, d'où résulte pour tous une moindre somme de douleurs ou de précautions. Ils ont reconnu qu'ils devaient observer cette même égalité entre eux et les autres.

La perfection du sens du toucher donne à l'homme la faculté de distinguer, dans les sensations composées que le tact ou la vue lui transmettent, des éléments plus simples et plus précis; il apprend plus aisément à les reconnaître lorsqu'ils se représentent les mêmes dans des sensations successives, et il peut acquérir en moins de temps des idées abstraites plus générales et mieux déterminées. Or, cette habitude d'analyser les sensations extérieures perfectionnerait en lui la faculté d'analyser ses sentiments intérieurs, quand bien même on ne lui supposerait dans les organes de la mémoire ou de la pensée

qu'une égalité absolue. Ces premières idées morales étaient sans doute bien éloignées d'une précision rigoureuse. Si elles allaient jusqu'à faire quelquefois éprouver à l'homme le sentiment de l'injustice même lorsqu'il s'en rendait coupable, elles ne le guidaient pas avec la même sûreté que des principes analysés par la raison, dans le calme d'une conscience pure et désintéressée.

Cette morale grossière, née de l'intérêt et de la sensibilité naturelle, n'allait pas jusqu'à faire renoncer le plus fort à ses préférences exclusives, à des injustices qu'il ne prévoyait pas devoir bientôt éprouver à son tour, ou qui n'avaient pas pour objet ceux vers lesquels il savait qu'un sentiment plus doux devait bientôt le ramener.

L'animal qui reçoit une injure est porté à la repousser, et cette volonté d'ôter à l'offenseur le désir ou le pouvoir de la répéter, s'unissant au sentiment pénible qu'en excite le souvenir, produit celui qui porte à la vengeance.

Souvent les animaux conçoivent ces mêmes sentiments pour les injures reçues par les êtres de leur espèce avec lesquels ils ont formé une réunion plus ou moins durable, et il est alors la suite ou d'un intérêt raisonné ou de l'espèce d'attachement que ce sentiment a fait naître.

Ces deux causes réunies doivent agir sur l'homme avec une force plus grande, qui s'accroît à mesure que l'association se resserre et se prolonge; ces idées de justice doivent donc être d'autant plus inexactes, que le lien qui l'unit aux membres de la société est plus

intime; il se livre aux excès de la vengeance sans remords parce qu'il la proportionne au sentiment juste et naturel qui l'unit aux intérêts, aux souffrances des membres de sa famille. Ainsi bornés à des idées imparfaites de justice, au sein même de toute société naissante, ce sera dans une époque bien plus éloignée que les hommes apprendront à les étendre aux étrangers, et surtout à ceux qu'ils regardent comme des ennemis.

Le sentiment des parents pour les enfants doit moins perdre de sa force que le sentiment réciproque des enfants, quoique la reconnaissance ajoute à ce devoir. Les enfants perdent plus aisément l'idée de leur faiblesse passée, que celle de la dépendance qui a duré au delà de leur première enfance. D'ailleurs la tendresse pour leurs parents est ensuite affaiblie chez eux par le sentiment plus vif qui les unit à leurs femmes et à leurs propres enfants; l'amour paternel subsiste avec les objets qui l'ont fait naître, tandis que les autres liens se relâchent ou se brisent. Il finit par rester seul à absorber sa sensibilité tout entière. L'amour filial, au contraire, est successivement forcé d'en céder une partie à d'autres attachements, à qui le penchant naturel qui nous porte à placer dans l'avenir nos craintes et nos espérances donne plus d'attrait et de force; et ce dernier penchant ne demande pas pour se former une grande habitude de réfléchir; il suffit d'avoir cette idée d'un avenir vague, indéterminé, qui naît facilement de la mémoire du passé. Cependant le sentiment filial ne doit pas se détruire par le temps. Les relations

qui l'ont fait naître ont été trop durables. L'enfant, devenu homme, a continué de reconnaître ses parents, de les aimer, de les préférer à des êtres qu'aucun lien actuellement plus intime n'unit avec lui. L'habitude de la reconnaissance, celle même de la dépendance, ont produit un sentiment de respect qui doit, dans ce degré de civilisation, se marquer déjà par des préférences et même par des sacrifices.

L'homme et la femme commencent à se partager les travaux. Les dangers auxquels expose le soin de la défense commune, les occupations qui exigent une plus grande intensité de force, furent réservés à l'un. L'autre fut chargée des travaux qui ne demandaient que du temps, de la peine, de la patience. Dès lors l'homme a pu abuser à la fois et de la supériorité physique, et de l'avantage de pouvoir seul rendre à sa famille les soins les plus importants et les plus périlleux. Des préférences, une autorité plus grande, lui parurent conformes à la raison même. Le sentiment de la justice, tel qu'il pouvait l'éprouver, s'unit à l'intérêt personnel pour l'écarter de la douce égalité, aux dépens de la félicité commune, et surtout de son propre bonheur.

On m'accusera peut-être d'avoir exagéré l'étendue de ces idées morales que je crois appartenir à ce premier état de l'espèce humaine; mais si l'on songe aux restrictions que j'ai déjà indiquées ; si l'on observe qu'ici les mots justice, reconnaissance, respect, ne peuvent exprimer ce que nous entendons en les appliquant à l'homme civilisé; si on désigne seulement par ces expressions les premiers sentiments,

mières notions qui répondent à ces idées développées depuis par les progrès de la civilisation, alors on trouvera peut-être que je suis bien éloigné de chercher ici à peindre la nature humaine avec trop d'avantage.

Déjà on peut prononcer que l'homme est naturellement bon, puisque, indifférent au bien et au mal quand il agit d'après son intérêt personnel, un sentiment de pitié et de bienveillance, suite nécessaire de son organisation, le porte à la bonté, à la justice, sans être balancé par un sentiment contraire. Sans doute, un penchant qui est aussi dans la nature, détermine les hommes à se nuire mutuellement lorsque leurs intérêts sont opposés, comme à s'entr'aider lorsque ces intérêts sont communs; mais tandis que cette force dont la direction varie au gré des circonstances, se fait en quelque sorte équilibre à elle-même, une autre force, constamment dirigée vers le bien, rompt cet équilibre, et, s'exerçant toujours dans le même temps au milieu de ces oscillations contraires, retarde les mouvements de l'intérêt personnel quand il exige le sacrifice de celui d'autrui, les accélère quand ces intérêts se confondent, agit seule enfin quand la personnalité se tait et abandonne le cœur de l'homme à ses plus douces affections.

Nous verrons, dans la suite, que souvent l'opposition habituelle d'intérêts peut détruire presque entièrement, dans un individu, le sentiment naturel de la bienveillance à l'égard d'une portion de l'espèce humaine.

Déjà même nous en avons offert un exemple; mais presque toujours alors on cède encore à ce sentiment que les circonstances ont rendu exclusif, qui ne cesse d'exister en faveur de tous, qu'en devenant plus vif à l'égard de quelques-uns. Cette dépravation est l'ouvrage de l'erreur, l'effet des événements: elle est dans la nature, puisqu'elle existe, mais comme une exception à ses lois générales, comme une de ces irrégularités apparentes qui semblent s'écarter de l'ordre régulier des phénomènes. Elle est, dans la constitution morale de l'homme, ce que les maladies, les blessures, sont dans sa constitution physique, un accident, et non une disposition générale, habituelle, toujours subsistante, pour laquelle le mot naturel semble avoir été réservé.

Les animaux savent fabriquer des nids, construire ou ériger des habitations, former des magasins et les remplir. Quelques-uns préparent des moyens de se soustraire aux entreprises de leurs ennemis, inventent des piéges pour saisir leur proie. Dans certaines espèces, les travaux s'exécutent par un seul individu; dans d'autres, par le mâle et la femelle; dans plusieurs, une société entière y concourt; ils s'y distribuent suivant un ordre régulier, et cet ordre, rarement troublé par la personnalité, assure le succès de l'ouvrage et la prospérité commune. Mais si les animaux emploient les moyens qu'ils ont immédiatement reçus de la nature, avec une adresse et une intelligence qui supposent souvent des combinaisons fixes ou compliquées, et une faculté de raisonner perfectionnée par l'expérience et la réflexion,

on n'en connaît aucune espèce où ils aient su ajouter à l'usage de leurs organes, celui d'instruments fabriqués par eux-mêmes.

Les singes emploient des pierres pour écarter leurs ennemis. On les a vus se servir de bâtons pour se soutenir et marcher plus aisément sur deux pieds. Vosman rapporte même qu'un singe était parvenu, de lui-même, à détacher l'anneau de sa chaîne à l'aide d'un bâton qu'il passait au travers, et par conséquent en faisant usage d'un levier, comme d'un moyen d'augmenter sa force. Mais ces instruments sont ceux que le hasard lui a offerts, et il ne songeait pas à les préparer pour les rendre plus propres à l'emploi auquel il les destinait. La perfection de l'organe principal du tact a dû donner aux hommes des notions plus précises sur les formes des objets, et par conséquent sur ce qu'il fallait faire pour en rapprocher les instruments qui tombent sous leurs mains. La plus longue durée soit de la vie, soit de ses diverses époques, a dû rendre ces observations, ces premières inventions plus commodes. Une fois connues dans une famille, elles s'y sont perpétuées, et ont rendu les nouvelles découvertes plus faciles.

Puisque l'homme a reçu plus de dispositions à former des idées abstraites, les conséquences pratiques déduites par l'analogie ont dû se présenter à lui plus souvent; car ces analogies se découvrent en ne faisant attention qu'aux qualités communes à des objets divers, qui seuls excitent encore, dans une circonstance donnée, un intérêt d'utilité ou de simple

curiosité. S'il a une fois employé une branche flexible à lier deux corps entre eux, il en aura conclu qu'il pouvait employer au même usage tout ce qui avait la même forme, la même flexibilité, et comparer ensuite les avantages de ces moyens divers.

L'esprit d'imitation a la même origine. On a imité les grottes, les abris naturels offerts par certains arbres, parce qu'on a saisi dans chaque objet ce qu'il était utile d'en imiter, et dans ceux qu'on employait, les qualités dont on avait besoin, en faisant abstraction des qualités indifférentes.

L'homme ainsi disposé a ensuite profité des observations, des idées offertes par le hasard ; et si on songe au temps pendant lequel il a pu rester à ces premiers éléments de la société, on verra qu'à la longue le hasard a dû amener, ici, l'idée de former des tissus que l'on a pu d'abord essayer en se jouant ; là, celle d'armer un bâton d'une pointe étrangère, et longtemps après peut-être, l'arc qui devait servir à le lancer avec plus de justesse et de force.

La première formation des langues paraît avoir coexisté avec ces grossiers rudiments des arts ; avec les premières inventions qui, en donnant aux organes naturels le secours des instruments nouveaux, en ont étendu ou perfectionné l'emploi, et ajouté aux bienfaits spontanément offerts par la nature, des biens qui viennent également d'elle, mais que l'industrie humaine devait apprendre à modifier pour les plier ensuite à ses besoins et à ses désirs. Toutes les espèces qui peuvent former des sons paraissent avoir un langage d'autant plus parfait, en supposant

l'égalité des autres organes, qu'ils forment plus facilement des sons articulés et distincts, qu'ils parviennent à en répéter avec plus de précision des nuances plus variées.

L'homme, en réunissant à cette faculté l'avantage que lui donnent la durée de son éducation et celle de sa vie, la conformation de ses mains, celle des organes de la mémoire, devait porter la perfection de ce langage plus loin qu'aucune espèce. L'habitude de se tenir debout lui rend la langue des signes plus facile, lui permet d'y donner plus d'étendue et de clarté. C'est une raison sans doute pour que dans les premiers temps il ait moins éprouvé le besoin d'une langue parlée. Mais l'utilité de pouvoir s'entendre la nuit ou dans les endroits couverts, d'avertir et d'être averti dans les circonstances imprévues, et d'être dispensé d'une attention soutenue, pour en attendre ou en saisir le moment, suffisait pour que ce dernier langage ne fût pas négligé, et alors celui des signes a servi, au contraire, pour en perfectionner la formation, pour en accélérer les progrès.

Il nous suffira d'exposer ici comment, dans une peuplade naissante, on a pu parvenir d'abord à désigner par des mots les idées plus ou moins générales des objets réels, puis leurs propriétés sensibles ; à exprimer celles des choses non sensibles; à distinguer ensuite par des modifications du même mot les modifications correspondantes des idées ; enfin à établir une expression générale qui annonce que celui qui l'emploie reconnaît dans tel objet la présence d'une telle qualité; expression dont il se servira dans la suite pour indiquer

qu'il aperçoit dans une telle idée, une idée plus simple ou plus générale qui en fait partie.

Les êtres vivants qui peuvent se reconnaître par le son qu'ils produisent, les objets inanimés, les météores, et en général les phénomènes qui se manifestent par un bruit, ont été désignés les premiers par un mot qui n'était d'abord qu'une imitation de ce bruit, et qui, se dénaturant ensuite peu à peu par le désir d'en accélérer ou d'en faciliter l'émission, est devenu un signe à demi arbitraire, sans cesser cependant d'être entendu.

Celles des qualités sensibles des objets qui se manifestent par le son, auraient aussi reçu des noms les premières. On sait que les animaux manifestent par des sons leurs sentiments intérieurs, et il est tout simple que les individus de la même espèce comprennent, en les entendant, quel sentiment éprouve celui qui les prononce, puisqu'il les a entendu prononcer par lui-même lorsqu'il se trouvait dans une situation semblable.

Mais on a dû distinguer dans ces sons deux choses distinctes : le son même qui exprime le sentiment, parce qu'il en est en quelque sorte l'effet physique, éclatant dans le son étouffé, ou prolongé dans la douleur ; et l'articulation vocale qui est prononcée avec ce ton, mais qui pourrait également l'être avec un ton étranger à ce sentiment.

Cette articulation vocale peut alors devenir le signe naturel, non du sentiment, mais des objets qui l'excitent et qui n'ont pu être désignés par l'imitation des sons qu'ils produisent.

On sent combien une telle langue est bornée, mais aussi combien déjà elle peut être utile. Cette utilité ne se borne pas aux usages immédiats de ce moyen pour s'entendre, se concerter. Les noms qui désignent les objets doivent être communs à plusieurs individus; il serait donc impossible de les employer s'ils ne répondaient point constamment pour tous à la même idée. Dès lors les hommes ont été forcés par la nécessité à prendre l'habitude d'avoir des idées déterminées et fixes. Le hasard y aurait sans cesse introduit la confusion en présentant de nouvelles combinaisons de sensations, dont la mémoire, en les mêlant avec ce qu'elle avait conservé des nuances, aurait trouvé de nouvelles idées. Ainsi cette fixité des idées, impossible sans le secours des signes, est le premier degré de perfectionnement réel que l'esprit humain donne à l'usage d'une langue et à la société qui leur en a fait connaître le besoin. Cette première langue parlée était aidée par la langue des signes, qui exprimait les objets physiques ou leurs modifications sensibles, en imitant grossièrement leurs formes ou leurs mouvements, et les sentiments intérieurs en répétant les gestes ou les changements des phénomènes qui les accompagnent.

Jusqu'ici la langue des sons est imitative, les signes qu'elle emploie sont naturels. Le hasard a présidé au choix. Mais ils ne sont pas entièrement arbitraires; ils sont intelligibles par eux-mêmes plus encore que par une sorte de convention tacite. Une barrière plus forte s'oppose ici au progrès du langage, et sans doute les hommes l'ont vue longtemps

devant eux, avant même de chercher à la franchir.

Comment l'homme a-t-il donc enfin trouvé le secret d'exprimer par des sons, les objets, les modifications, les sentiments qui n'affectaient point le sens de l'ouïe? Il serait absurde de supposer que l'idée d'un langage purement conventionnel, ait pu se présenter dans l'état d'imperfection et de faiblesse où se trouvait alors l'intelligence humaine; et quand un homme aurait eu cette idée, quel moyen aurait-il eu pour la réaliser? Comment aurait-il pu se faire entendre ou se faire écouter?

C'est à la généralisation de ces premiers signes, à des applications dirigées par l'analogie, que nous pouvons avoir recours pour expliquer ces nouveaux progrès.

Ainsi le son imitatif qui désignait un coup de tonnerre, employé pour exprimer ses effets, a pû l'être ensuite pour signifier ce qui était imprévu, violent, irrésistible. La circonstance où le mot était prononcé, le ton plus ou moins fort, en faisait distinguer les différents sens; et de cette différence de tons ont dû naître des articulations différentes, qui, en se transmettant, ont fini par produire des mots différents, auxquels l'habitude faisait attacher constamment des sens divers.

Si l'imitation du bruit que font les ailes des oiseaux désigna d'abord l'animal même ou l'action de voler, on l'a étendue à tout mouvement uniforme et continu, et de là aux objets qui, sans produire le même bruit, offrent un mouvement dans lequel on aperçoit ses rapports avec celui du vol.

On voit comment, par ce moyen, la langue peut s'étendre non-seulement aux sentiments, aux objets qui ne rendent aucun son, aux modifications qui ne sont pas perceptibles par le son ou par l'ouïe, mais même aux idées des choses non sensibles, comme le mot qui exprime le souffle ou la vie, le mot qui exprime les effets du feu à ceux des passions violentes.

La langue des animaux n'est pas dépourvue de signes en apparence conventionnels; on sait qu'ils en ont pour s'avertir, pour appeler en quelque sorte l'attention. Il suffit que dans une espèce ce cri ait été formé même involontairement une première fois, et que la circonstance où il l'a été ait contribué à le faire entendre, pour qu'il soit devenu habituel dans un groupe de familles même isolées et sans communications journalières, mais rapprochées par la résidence et l'intérêt commun d'éviter les mêmes dangers.

De plus, les hommes emploient alternativement, pour désigner une suite d'objets, et leur langue parlée, et leur langue de signes; il en a dû résulter à la fois l'habitude, et d'aider par des gestes à l'intelligence des mots, et par ces mots à celle des gestes, et de là celle d'accompagner les gestes de sons n'ayant encore aucun sens, comme les mots de gestes insignifiants.

Supposons maintenant qu'un individu prenne naturellement l'habitude de prononcer le même mot en faisant le même geste, que ceux qui communiquent journellement avec lui le contractent à son exemple: dès lors ce son se lie avec le geste, avec la chose que

ce geste exprime, et il devient bientôt intelligible pour eux, même indépendamment du geste, comme par exemple s'il était prononcé dans l'obscurité.

Les avantages d'étendre la langue parlée, de la porter au point de rendre toutes les idées, de suffire à tous besoins, ont fait adopter avec empressement l'usage de ces signes arbitraires, et l'on a dû profiter de tous ceux que le hasard et les circonstances avaient successivement rendus intelligibles. Si la langue renferme un mot qui désigne une modification passagère pouvant appartenir à des objets de différents genres, il est naturel d'exprimer par les deux mots réunis l'objet considéré comme ayant cette modification. Si elle se représente fréquemment, si elle s'applique à un grand nombre d'objets, il est naturel encore que, de l'habitude d'unir ce mot à plusieurs autres, naisse l'usage d'un mot composé que l'on substitue aux deux mots primitifs, dans lequel, surtout dans l'origine, ils sont tous deux assez reconnaissables pour être entendus sans peine; qui, enfin, par quelques suppressions, par quelques légers changements d'articulations, devient plus court ou plus facile à prononcer sans cesser d'être intelligible.

Dès lors, l'homme apprend, en conservant les mots radicaux qui désignent les objets, à en exprimer les modifications par les variations de ces racines, et la langue, qui n'était qu'une suite de mots isolés, commence à s'organiser. L'intelligence de l'auditeur n'est plus obligée de suppléer aux liaisons qui, dans l'esprit de son interlocu-

teur, existaient entre les idées attachées à ces mots.

En prononçant les noms qui désignaient les objets, en joignant au nom d'un objet celui d'une modification, on avait le sentiment ou de la simple existence, ou de l'objet, ou de son existence avec cette modification. Mais les mots n'exprimaient pas le sentiment, et l'on dut éprouver la nécessité d'un signe qui l'annonçât. Un geste, un cri l'indiquèrent d'abord, et le mot qui en résulta devint ce que les grammairiens ont depuis nommé un *Verbe*. Ce dernier pas était nécessaire à la formation d'une véritable langue, et sans doute il était le plus difficile. Mais si l'on considère que déjà les hommes ont un langage, qu'ils en font un usage habituel, on verra que chacun d'eux doit, en prononçant successivement des mots, éprouver le désir d'exprimer le sentiment de la liaison qu'il aperçoit entre les idées exprimées par ces mots, surtout si, pour lui-même ou pour autrui, il a intérêt de faire comprendre qu'il éprouve ce sentiment; il sera donc naturellement porté à le faire remarquer, comme nous le sommes à prononcer certains mots avec plus de force, à les accompagner de certains gestes. Or, parmi ces expressions, différentes peut-être dans l'origine, quelqu'une doit devenir d'abord habituelle à un individu, être ensuite copiée par plusieurs, et finir par devenir commune à tous ceux qui forment la même société.

C'est ici que nous croyons devoir nous arrêter. Les progrès ultérieurs des langues semblent en supposer d'ultérieurs dans les civilisations mêmes.

Mais après avoir exposé ici la marche qui paraît la plus naturelle, il nous reste à montrer comment l'état de la société, quelque imparfaite qu'elle fût encore, a dû les accélérer, et quelle influence ont eue sur ces premiers perfectionnements les relations de famille, et la longue enfance des individus.

On sait avec quelle singulière facilité les enfants apprennent à parler nos langues actuelles, malgré leur organisation compliquée, leurs irrégularités fréquentes et leurs bizarres idiotismes. On sait qu'ils acquièrent cette connaissance d'eux-mêmes, par la seule habitude bien plus que par une instruction directe.

D'après cette observation, nous devons croire que la marche des hommes dans la formation des langues, quelque difficile qu'il soit pour un philosophe de l'analyser et de la suivre, n'a cependant été ni si lente, ni si pénible.

C'est l'intérêt soit d'entendre ou d'être entendu, qui accélère les progrès des enfants, et dans les sociétés naissantes cet intérêt était commun à tous.

Celui qui n'avait pu se faire entendre et qui en souffrait, n'épargnait aucun effort pour trouver le moyen d'être entendu; et ceux qui ont observé les enfants, qui ont été témoins des combinaisons fines que le besoin leur inspire quelquefois, même dans les premières années, sentiront qu'une cause semblable a dû produire les mêmes prodiges dans cette enfance générale de l'espèce humaine.

La langue d'une génération se transmettant de bonne heure tout entière à celle qui naissait pour

la remplacer, il était difficile que celle-ci, dans tout le cours de son existence, n'y ajoutât point quelques mots ou n'en perfectionnât pas l'organisation grossière, et qu'ainsi l'époque de chacune d'elles ne fût marquée par quelques progrès. Enfin, comme la société s'étend, non par la réunion de plusieurs familles, mais par la multiplication des individus sortis d'une première souche, la langue devient commune à toutes les familles nouvelles qui se forment, et les progrès divers que chacune d'elles a pu faire appartiennent bientôt à toutes les autres.

Nous avons vu comment, par le développement de ses facultés naturelles, l'homme avait pu acquérir des idées morales, comment il avait ajouté à la force, à la justesse de ses organes, en plaçant entre eux, et les objets sur lesquels il voulait agir, des instruments créés par son intelligence, façonnés par ses mains.

Nous avons montré comment il s'était élevé à la formation d'une langue ayant déjà quelques premiers traits d'une organisation grammaticale. Nous l'avons conduit dans une société de famille jusqu'au point où, dans ses idées nouvelles, dans son langage, dans les moyens de pourvoir à ses besoins, il s'est rendu supérieur aux autres classes d'animaux; où déjà cette perfectibilité plus étendue, plus lente, attachée à son espèce, l'a séparé du reste des êtres organisés. Il nous reste, pour achever ce tableau, à exposer comment il a pu acquérir une connaissance distincte de l'adhésion qu'il donne à une proposition, et séparer, au moins d'une manière grossière, le

motif de cette adhésion du sentiment qui le porte à la donner.

L'animal qui, voyant un objet à peu près semblable à celui dont il s'est déjà nourri, s'empresse de s'en saisir, est porté à ce mouvement par un sentiment naturel, et dans ce sentiment vague est compris le jugement que cet objet est propre à satisfaire le besoin qu'il éprouve. Il ne cherche sa nourriture qu'en conséquence de ce jugement; mais il peut obéir à la première impulsion sans avoir la conscience; 1° du jugement que cet objet est semblable, par ses apparences extérieures, à celui de cet autre dont il s'est déjà nourri; 2° qu'étant semblable par ces qualités, il le sera pour toutes les autres; 3° du motif de ce jugement fondé sur l'expérience répétée que ces qualités se trouvent constamment réunies, qu'une ressemblance partielle aussi forte entraîne constamment une ressemblance entière, qu'on n'a pas été trompé dans d'autres jugements de la même espèce.

La conscience du premier jugement suppose celle du souvenir d'avoir observé le même objet. Nous-mêmes, malgré l'habitude de l'analyse métaphysique, nous n'avons pas cette conscience distincte dans les mouvements machinaux que nous exerçons journellement. J'écris ici une suite de lettres, non-seulement sans avoir la conscience que chacune d'elles rappelle l'idée d'un tel son, mais sans avoir celle de la lettre que je trace en ce moment. La seule différence est que nous pouvons nous la procurer à notre gré pour un grand nombre de nos

juger, d'avoir la conscience d'une vérité, nous la trouvons déjà parvenue à un degré de perfectionnement qui n'appartient qu'à elle seule.

Si, au lieu de supposer qu'une famille, en se multipliant, se transforme en peuplades, nous avions supposé une réunion de familles d'abord séparées, nous aurions trouvé quelques différences dans le progrès des idées morales et de la formation du langage. En effet, ces idées auraient eu besoin, pour se développer au même degré, que les liens sociaux formés entre les familles se fussent resserrés par l'habitude, ou eussent été cimentés par quelques institutions politiques; soit que l'un ou l'autre de ces moyens tende à faire disparaître la distinction des familles, soit qu'il ait seulement pour effet de les unir sans les confondre.

Quant à la formation du langage, si les familles qui viennent à s'associer ont déjà le leur, et que cette réunion se fasse à l'époque où elles n'ont encore qu'un langage d'imitations vocales et de gestes, seule époque qui appartienne à l'hypothèse actuelle : alors, comme ces signes ne sont pas purement naturels, mais choisis au hasard entre les signes naturels, qui déjà sont modifiés par l'habitude, il en résultera que, sans avoir rigoureusement le même langage, des familles s'entendront avec plus ou moins de facilité; que, pour fondre ensemble les deux langues, il faudra un espace de temps perdu nécessairement pour le progrès commun; mais aussi que la langue deviendra plus étendue, parce que ces deux familles n'auront pas attaché leurs signes précisément aux

mêmes objets, aux mêmes modifications. La partie à peu près la même dans les deux langues servira pour faciliter à tous l'intelligence du reste, tandis que la partie séparée de chacune tournera au profit de la langue commune.

Si on suppose enfin la société formée par une réunion spontanée d'individus, le secours des constitutions politiques devient encore plus nécessaire au progrès des idées nouvelles.

L'intérêt pourra faire naître en eux un sentiment qui les porte à s'entr'aider ou à se défendre. La passion de la vengeance contre les ennemis communs s'y montrera dans toute sa force. Mais les sentiments doux qui, dans les sociétés de famille, conduisent à la bienfaisance et même à la pratique de l'équité, y seront moins habituels et plus faibles.

Enfin, l'idée de *justice*, née plus exclusivement du sentiment de révolte contre l'injure, sera souillée par un mélange de violence ou de dureté. Dans ces réunions de famille, la personnalité n'est qu'un défaut contre lequel les habitudes sociales défendent la nature, même dans ces réunions spontanées; elle devient en quelque sorte le principe de l'association dont un sentiment de bienfaisance naturelle ne pouvait que faiblement adoucir l'âpreté et réprimer les excès, si une nouvelle division en famille n'introduisait pas des mœurs plus douces et des habitudes plus fraternelles.

La formation d'une langue y serait plus retardée, puisqu'elle doit principalement ses progrès à la liaison intime que la vie de famille produit entre les

individus. Ainsi, en général, dans une telle société, le perfectionnement de l'espèce humaine serait lent, pénible, incertain, si la vie de famille ne devait pas naturellement s'y établir pour resserrer les liens trop faibles qui réunissent les individus. Il est vraisemblable que ces divers modes de réunion se sont mêlés, combinés entre eux dans la formation réelle d'un grand nombre de nations; et peut-être retrouverait-on des traces de ce mélange dans les mœurs, dans les usages, dans les institutions de celles qui ont pu être observées assez près de leur origine. Mais cet examen doit être renvoyé à une époque plus avancée.

Après avoir déterminé les premiers éléments de la société, les motifs qui en ont décidé ou dirigé la formation, enfin les conséquences immédiates de ces réunions primitives, il nous reste à y suivre les progrès de la civilisation.

On a vu que l'homme pouvait vivre de toutes les substances nutritives prises indifféremment dans les deux règnes de la nature organisée. Sa constitution se plie à tous les climats, soit par une suite de son organisation, soit par une conséquence de cette même faculté à se nourrir d'aliments si variés, soit même par l'effet de son intelligence ou de son industrie. Jusqu'ici, ses facultés ont paru se développer avec plus d'étendue, d'énergie dans les climats tempérés : il vit également et sur les glaces du Groënland, et dans les plaines du Sénégal. On l'y trouve avec les mêmes vertus, les mêmes vices, les mêmes faiblesses, les mêmes passions. Il a su s'y créer des arts, un langage, s'y réunir en société; on y recon-

naît tous ses penchants naturels; son intelligence y exerce les mêmes opérations, et si l'influence des climats a eu le pouvoir de le modifier, d'arrêter ou de retarder ses progrès, elle n'a pas eu celui de le dénaturer.

Ces différences de sol et de climat ont partagé les sociétés naissantes en trois classes distinguées par la nature du régime que les hommes y suivent plus ou moins exclusivement. Dans les pays chauds et naturellement fertiles en végétaux savoureux et nourrissants, comme dans certaines îles des archipels asiatiques, les hommes se nourrissent des fruits, des racines que le sol leur offre spontanément. Dans des pays plus froids, où les productions naturelles du sol propres à la subsistance de l'homme sont moins abondantes, contiennent peu de substances nutritives et manquent presque absolument pendant une partie de l'année, où, pour s'en procurer une quantité suffisante, il aurait besoin de parcourir une grande étendue de pays, de s'exposer à des fatigues qui souvent ne le préserveraient pas de la disette, la chair des animaux terrestres devient sa nourriture habituelle. Sur le bord aride ou glacé de la mer, dans les îles condamnées à la stérilité, il vit presque uniquement de coquillages et de poissons.

Nous distinguerons, dans ces premières sociétés en peuplades, les phytophages, zoophages, ichthyophages, ou frugivores, carnivores et piscivores. Dans les peuplades frugivores, les familles restent plus séparées, parce qu'elles se suffisent davantage à elles-

mêmes, qu'elles n'ont pas besoin de se réunir pour chercher, pour attendre ce qui doit servir à leur subsistance, et de plus, parce que leur rivalité passagère dans cette recherche ne leur fait pas sentir si fortement la nécessité d'une union qui prévienne les effets de ces querelles, et leur donne plus de force pour défendre contre un ravisseur étranger le fruit de leurs peines. Aussi le lien social s'y borne-t-il presque absolument à l'usage d'une même langue, à la tradition de quelques coutumes, de la ressemblance des mœurs, des goûts, des habitations ou des vêtements; à des réunions fortuites dans le cas d'un péril commun, d'un événement imprévu; enfin à une sorte de bienveillance, de respect mutuel pour les propriétés de chacunes, pour le droit que la proximité, l'habitude, une première occupation leur donnent à des productions sur lesquelles le travail n'a cependant point encore conféré un droit exclusif. Les institutions politiques ont dû s'y former plus tard; les progrès de l'intelligence et de l'industrie doivent y être plus lents, mais aussi les mœurs y sont plus douces; il règne plus d'égalité dans les familles, parce que l'inégalité de force y a moins d'influence. La femme peut, presque autant que l'homme, contribuer à la subsistance commune; la dépendance des enfants n'y est entière que pendant les premières années; ils deviennent plus tôt capables de chercher, de recueillir, de transporter leur nourriture.

Cependant, la nécessité de repousser des animaux féroces ou destructeurs, celle de se défendre contre

une peuplade voisine qui voudrait chercher sa subsistance sur un même territoire, peut faire naître le besoin d'une réunion plus habituelle et conduire à l'établissement d'une société politique. Sans ces événements étrangers, cette vie sauvage, mais douce et paisible, aurait duré jusqu'au moment où le nombre des individus de la peuplade aurait trouvé insuffisant ce mode de subsistance, et où la nécessité de recourir aux ressources de l'agriculture aurait fait naître des relations nouvelles et plus compliquées. Dans les peuplades carnivores, l'avantage plus grand, plus immédiat, de se réunir pour chercher sa proie en commun, a dû resserrer l'union entre les familles d'une origine commune. Les disputes y auraient été trop fréquentes, trop funestes, entre des hommes chez qui l'habitude de poursuivre avec acharnement une proie qui fuit ou se défend, de voir couler le sang, de le répandre avec une sorte de plaisir, avait endurci, resserré le sentiment naturel de la compassion. Les occasions de querelles avec les étrangers devaient aussi se présenter plus souvent. Ces trois causes hâtèrent l'établissement des règles conventionnelles. On en avait besoin pour agir de concert dans les chasses longues et lointaines, pour éviter que des discordes habituelles ne détruisissent la société, enfin pour mieux résister aux ennemis.

Comme, dans ces peuplades, les hommes seuls sont en état de supporter les fatigues de la chasse, et qu'ainsi la subsistance de la famille dépend plus entièrement d'eux, ils doivent exercer sur les femmes un empire plus dur, les assujettir plus impérieuse-

ment à des travaux plus rigoureux, finir par se partager entre une oisiveté entière et les occupations qui ne conviennent qu'à eux seuls.

Enfin, dans les peuplades piscivores, les réunions de famille sont moins nécessaires. La domination de l'homme sur celle dont il est le chef doit être d'autant plus étendue, que les liens sociaux y ayant moins de force, il y est moins rappelé aux idées d'égalité, moins forcé de modifier ses caprices sur les règles convenues entre les associés. Il sera aussi brave, aussi irritable, mais moins inhumain, parce que les animaux qu'il est obligé de sacrifier pour sa nourriture sont plus éloignés de son espèce, et que l'habitude de se jouer de leur existence a, par cette raison, une influence plus faible sur les mouvements sympathiques qui nous font partager les douleurs des êtres sensibles.

Après avoir exposé les principaux caractères qui distinguent les trois classes de peuplades, nous allons tracer le tableau général des progrès de l'esprit humain dans cette époque de civilisation.

Chaque homme sent qu'il a droit d'employer ses facultés pour subvenir à ses besoins, et il ne peut pas voir que ce droit est le même pour tous. Celui d'employer à son usage ce qu'il s'est procuré par l'emploi de ses facultés, en est une conséquence nécessaire, et il sera naturellement porté à étendre cette conséquence aux autres hommes. Un droit n'est, dans le sens le plus précis, qu'un titre à une jouissance extérieure fondée sur l'égalité, comme la justice n'est que l'égalité telle qu'une raison éclairée la reconnaît.

Or, l'homme qui, s'étant procuré à force de travail les choses propres à satisfaire ses besoins, ne pourrait les y appliquer, et verrait tout à coup les fruits de son labeur passer à un voisin paresseux; cet homme n'éprouverait-il pas une juste indignation et une peine d'autant plus vive qu'il aurait pu se croire plus assuré de cette jouissance? L'idée de cette peine, soit qu'on l'ait éprouvée, soit qu'on ne l'ait sentie que par le spectacle du malheur d'autrui, suffit pour faire naître un sentiment de justice qui porte l'homme à respecter cette propriété exclusive : il saura qu'il fait mal, il éprouvera des remords en privant un autre de ses instruments de chasse ou de pêche, de ses armes, de ses ustensiles de ménage, des provisions qu'il a rassemblées. Si l'on a éprouvé la tentation, cette première répugnance, la crainte du remords, celle d'éprouver un traitement semblable, de s'exposer à la vengeance, suffira pour détourner du vol, du moins à l'égard de cette partie de l'espèce sur laquelle alors nos sentiments d'humanité sont presque exclusivement concentrés.

Un autre motif viendra bientôt s'y joindre. Un intérêt commun engage chaque membre de l'association à désirer que les autres soient justes. Le plus grand nombre a nécessairement plus à craindre qu'à espérer d'une conduite opposée. Elle l'exposerait donc à devenir un objet d'aversion pour la plupart des membres de la société. Au contraire, chacun a intérêt d'inspirer un sentiment de bienveillance, afin que, s'il éprouve le besoin de quelques secours, cette bienveillance ajoute une force nouvelle au sen-

timent général qui porte à s'intéresser aux maux d'autrui. Ainsi, le désir de mériter la bonne opinion de ceux avec lesquels nous vivons n'a pu tarder à naître parmi les hommes; et plus ils se sont rapprochés, plus leur bonheur s'est trouvé dépendre d'autrui; plus aussi ce désir a dû influer sur leur conduite, diriger leurs habitudes et modifier leurs premiers penchants.

Le besoin d'avoir un chef pour la guerre, pour la chasse, pour la pêche, ou même pour ramasser avec plus d'ordre et de profit une récolte spontanée; l'intérêt d'opposer des forces réunies à la violence d'un seul; la crainte de s'exposer, en se guidant d'après ses propres passions, à la vengeance de ceux envers qui on aurait violé la justice, et à la haine, à la malveillance des autres, tels furent les motifs des premières institutions politiques.

On choisit un chef unique, parce que l'on sentait la difficulté d'un accord constant entre plusieurs chefs égaux; on conserva le même longtemps, parce que les élections exigeaient une réunion de volontés presque unanimes; parce qu'il était difficile de se tromper sur les qualités qui rendaient un homme capable de cette place; parce que l'habitude, toujours si puissante, y portait naturellement, et qu'elle ne pouvait être contre-balancée ni par la défiance ni par l'ambition ou la jalousie; car les avantages de cette dignité étaient trop faibles, les fonctions en étaient trop simples et trop bornées.

Les affaires générales étaient traitées dans des assemblées composées des hommes faits, où se réu-

nissaient tous ceux qui devaient supporter les fatigues et les dangers de la guerre ou des travaux communs, et en qui on pouvait reconnaître quelque expérience. Ainsi le mariage, quelques chasses, ou quelques campagnes, ou même l'âge seul mettait en possession de ce droit, constaté chez quelques nations par une cérémonie dans laquelle les jeunes gens étaient solennellement installés au rang des hommes. Les femmes n'y étaient pas admises: et c'était un nouvel abus de la force, qui dérivait presque nécessairement de l'inégalité déjà établie dans les familles, et que justifiait en quelque sorte le partage des travaux et des emplois, puisqu'il réservait les femmes pour les travaux sédentaires et privés, et laissait aux hommes seuls les dangers et les fatigues des expéditions communes.

Les mêmes assemblées, et ailleurs les vieillards seuls, décidaient les contestations entre les membres des peuplades.

Les constitutions n'ont pu se perpétuer sans que, pour la forme des assemblées, des délibérations, des jugements, et même, quant aux principes d'après lesquels ceux-ci étaient rendus, il ne s'établît des usages, des maximes auxquelles l'habitude donnait une autorité morale, supérieure à celle que les lois obtiennent chez les peuples civilisés.

Ce jugement naturel, c'est ainsi qu'ont fait nos pères, c'est ainsi que nous devons faire, ne pouvait être combattu par une raison encore trop faible pour analyser les motifs de ce penchant, les apprécier et savoir y résister. Il devait même triompher de l'ex-

périence, parce que l'habitude avait aussi le pouvoir de faire supporter patiemment, de rendre insensibles, et presque d'empêcher de voir les inconvénients de ces usages, les conséquences injustes de ces principes.

Ce fut alors que la vengeance particulière et les représailles publiques furent en quelque sorte organisées, et que l'hospitalité prit une forme solennelle.

En général, on restreignit avec soin les effets de la vengeance particulière. Il était trop aisé de sentir qu'entre des hommes qui ne trouvaient ni dans leur raison, ni dans leur morale, les moyens de résister à leurs premiers mouvements, cette vengeance menacerait d'affaiblir, de dissoudre, d'anéantir même la société. Mais presque partout les représailles à l'égard des ennemis furent portées jusqu'à la barbarie. Le sentiment qui unit l'homme aux douleurs d'un autre homme, loin d'exister à leur égard, n'agissait que pour ajouter de nouvelles fureurs à la férocité de la vengeance. On ne voyait pas en eux des êtres d'une même espèce dont les maux nous rappelaient ou ceux que nous avions soufferts, ou ceux qui nous menaçaient, mais comme les meurtriers, ou les complices des meurtriers des aïeux de sa femme, de ses frères, de ses enfants, et des êtres sur qui seuls se concentrait cette sensibilité impétueuse, mais égarée.

Les voyageurs étaient rares. Leurs gestes, leurs manières amusaient l'oisiveté d'une vie désoccupée. On les observait avec avidité; on racontait longtemps ce qu'on avait observé ou entendu pendant

leur séjour; ils pouvaient donner des connaissances ou du moins des avis utiles. L'amitié réciproque entre les hôtes devait servir à former des liaisons entre les peuplades voisines, à prévenir des ruptures funestes. Mais ces hôtes pouvaient tromper, pouvaient cacher des projets dangereux. On était donc également porté à les bien recevoir, et à ne pas s'y confier légèrement. Aussi les coutumes des sauvages répondaient-elles à la fois à ces deux principes opposés. On y voit la bonté, la générosité même; mais toujours la défiance se laisse apercevoir à côté d'elles.

D'après ce qui a été observé dans un grand nombre de peuplades, il paraît que l'usage de se nourrir de la chair des ennemis tués dans le combat, ou même de celle des prisonniers, a été presque générale chez les nations carnivores. Est-ce à la fureur de la vengeance qu'il faut attribuer cette dégoûtante férocité, comme pourraient le faire croire les excès des peuples civilisés dans quelques instants d'un délire barbare? Ou faut-il croire que les hommes, bornant à leur famille seule les sentiments de l'humanité, ont commencé par se nourrir sans répugnance de la chair des êtres de leur espèce comme de celle des autres animaux; et qu'avoir borné l'usage de ces horribles repas à la solennité de leurs fêtes guerrières, ait déjà été un pas vers l'amélioration de l'espèce humaine?

Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable. Les détails révoltants qu'offrent les relations de la Nouvelle-Zélande semblent le prouver. Cette

opinion ne contredit point ce que nous avons dit de la bonté naturelle de l'homme. Si la rareté des aliments le mettait en contradiction avec un besoin impérieux, elle cédait à ce besoin lorsqu'elle n'avait pour base que les rapports de sensibilité, et d'identité d'espèce; mais elle en triomphait lorsque l'habitude et des rapports plus intimes en avaient fortifié le sentiment. On ne doit voir dans cet usage qu'un malheur attaché aux commencements de l'espèce humaine sans culture, et, malgré la supériorité de son organisation, encore confondue avec le reste des animaux. Mais après n'avoir conservé ce reste honteux de sa stupidité première que dans la victoire, on a vu des hommes faire la guerre dans l'intention de flatter un goût barbare; c'est alors qu'a commencé une véritable dépravation dont les progrès de la société ont pu seuls corriger à la longue les peuples avilis par cette barbare et précoce corruption.

Le danger d'une destruction presque certaine, dont une guerre, même heureuse, menaçait une peuplade; l'intérêt commun de pouvoir se livrer paisiblement aux soins nécessaires à la subsistance; les embarras, les dangers auxquels on serait exposé en cherchant à se soustraire par la fuite à des ennemis trop puissants : toutes ces causes ont fait naître l'idée de terminer la guerre par un accord. On a senti combien on avait d'intérêt d'y rester fidèle, et déjà les relations sociales avaient fait connaître et les avantages de la bonne conduite, et ce sentiment de tranquillité, de satisfaction intérieure qu'éprouve

celui qui a su inspirer la confiance, et qui n'a point à craindre d'être regardé comme un ennemi. Enfin, le danger commun aux individus de deux peuplades, d'être surpris, immolés sans défense dans une attaque inattendue, a fait naître l'usage d'avertir des hostilités. Mais il a été moins général, parce que souvent l'avantage de surprendre ses ennemis a frappé les esprits avec plus de force que le danger d'être surpris par eux.

Les progrès de l'industrie furent l'ouvrage du temps et des besoins. On perfectionna les instruments de pêche et de chasse. Le hasard, secondé par l'esprit d'observation, fit trouver des moyens de conserver les subsistances qui s'offraient en abondance dans un temps de l'année, et qu'on ne retrouvait plus dans les autres. On imagina de multiplier, auprès de sa cabane, les plantes qui servaient à la nourriture. On chercha les moyens de défendre cette récolte contre la rapacité des animaux, ou même contre celle des hommes. Les femmes, dispensées de la guerre et des travaux périlleux, sont chargées de cette culture. On sent le besoin, et on prend les moyens de garantir, en les couvrant, les parties du corps qui auraient été habituellement exposées à des déchirements et à des blessures. De ces premières précautions à l'idée de se couvrir pour se préserver d'un froid excessif ou de l'humidité, il n'y avait qu'un pas, et le désir du bien-être l'eut bientôt franchi.

On perfectionna la construction des cabanes; on apprit à leur donner plus de solidité, à les mettre

plus à l'abri, soit de l'attaque des animaux de proie, soit de l'intempérie des saisons.

C'est à cette époque qu'il faut placer la découverte de l'usage du feu, puisque sans elle tout progrès ultérieur eût été presque impossible.

Les volcans, les terrains brûlants, la foudre, les embrasements spontanés, ont fait connaître le feu; mais ces incendies n'ont dû inspirer d'abord qu'un sentiment de terreur qui éloigna l'homme du lieu où ils s'étaient manifestés. Cependant les sauvages errants qui n'en auront rencontré que de faibles restes, ceux à qui la longue durée et l'affaiblissement de ces incendies auront donné le temps de se rassurer, ont pu s'approcher du feu et découvrir que s'il brûlait ceux qui le touchaient, il réchauffait, il dissipait l'impression de l'humidité, tant qu'on restait à une distance plus grande. En observant qu'il consumait le bois, les herbes, qu'il s'augmentait, qu'il se perpétuait en les consumant, on a dû concevoir l'idée de lui présenter cet aliment, pour jouir plus longtemps, soit de l'utilité qu'on en retirait soi-même, soit du spectacle qu'il présentait. Sans doute alors ce soin fut bientôt abandonné : le feu se perdit; mais on en garda l'idée, on en regretta la perte; et si le hasard en présentait une seconde fois à la même génération, elle éprouvait déjà le désir, elle cherchait, elle trouvait le moyen d'en conserver plus longtemps.

Était-il possible de l'entretenir un certain espace de temps, dans la vue de se préserver contre le froid et l'humidité, sans être conduit à connaître quel-

ques-uns de ses usages économiques, sans observer, par exemple, qu'il séchait les aliments, qu'il en préservait quelques-uns de la corruption, qu'il en changeait le goût, qu'il séchait, qu'il durcissait les bois, qu'il pouvait être employé pour en retrancher des parties inutiles, pour y donner plus facilement la forme dont l'expérience avait appris les avantages? Alors la crainte de le perdre redoubla avec l'intérêt d'en conserver toujours à sa disposition. Le culte si répandu du feu sacré, solennellement confié à des prêtres ou à des prêtresses chargées de l'entretenir, de le garder, semble prouver la vérité de cette conjecture. Les monuments qui nous restent indiquent plutôt une origine économique qu'une allégorie astronomique. On ne les trouve point dans les pays très-froids, où l'on ne devait pas craindre que le feu s'éteignît à la fois dans toute la peuplade; mais dans ceux où le besoin du feu étant moins journalier, on pouvait éprouver à la fois le désir de le conserver et une crainte plus fondée de le voir disparaître.

On connaît deux moyens simples de le rallumer: l'étincelle tirée d'un caillou, l'embrasement produit par le frottement rapide de deux morceaux de bois. Le premier paraît avoir dû se présenter d'abord; mais, pour être sûr de pouvoir l'employer, il faut des précautions, et les voyageurs ont trouvé plus souvent l'usage du second, qui d'ailleurs a dû être facilement découvert par des hommes robustes et habitués à manier le bois, et qui, ne connaissant pas l'usage du fer, étaient souvent obligés, pour le polir, pour l'aiguiser, pour lui donner une forme,

d'employer aussi un frottement fort et rapide.

L'expérience a fait connaître à plusieurs espèces d'animaux l'usage de quelques remèdes.

Le hasard, secondé par une attention habituelle sur ce qu'ils éprouvaient, les a conduits à cette découverte, qui se transmit d'un individu à l'autre, par l'effet ou de la communication qu'ils ont entre eux, ou du sentiment qui les porte tout naturellement à l'imiter. Cette attention est d'autant plus active, qu'on est distrait par un moindre nombre d'intérêts, et qu'on agit moins d'après des habitudes convenues, d'après des règles fixes, des principes raisonnés. Elle perd donc de sa force par les progrès mêmes de la civilisation et de la raison. Cette remarque suffit pour expliquer la sagacité d'instinct que nous trouvons dans les animaux, et en même temps pourquoi cette sagacité nous étonne.

L'homme la possédait dans cette première époque de la société, et elle a dû lui indiquer aussi quelques moyens de soulager ses souffrances, de rétablir ses forces, de guérir même ses maladies (1). L'idée de couvrir les plaies pour les empêcher d'être déchirées, ou de les laver pour les nettoyer ; celle d'arrêter le sang, dont la perte trop abondante abat les forces et paraît menacer la vie : ces idées ne pa-

(1) L'exemple du manioc, dont les nègres savaient extraire la fécule, en la débarrassant du poison que contient cette racine, serait une forte preuve de ce que peut cette sagacité naturelle ; mais je crois que cette invention doit se rapporter à une époque plus rapprochée de nous.

raissent pas au-dessus du degré d'intelligence qu'il est permis de lui attribuer.

De quel intérêt ces soins restaurateurs n'étaient-ils pas dans ces familles liées par l'habitude, par la tendresse naturelle? Quelle occupation plus douce, plus attachante, que celle d'étendre, de perfectionner ces connaissances? Quel plaisir plus touchant que de voir un objet chéri renaître à la vie, et de sentir qu'il le doit à notre tendresse, à notre expérience, qu'elle est un de nos bienfaits! Il ne faut donc pas s'étonner si ces premiers éléments de l'art de guérir ont fait des progrès rapides; s'ils ne se sont arrêtés qu'au point où ils exigeaient des observations répétées, suivies, combinées entre elles, et par conséquent impossibles dans cet état de civilisation.

Ainsi, presque partout a-t-on trouvé l'art de bander et de panser les plaies, d'en accélérer la guérison par des applications de plantes pilées ou préparées par la cuisson; quelquefois des moyens de s'opposer, avec plus ou moins de succès, au venin terrible dont la nature arme quelques espèces d'animaux; presque partout, des remèdes internes, propres à soutenir les forces, à procurer des évacuations, à exciter des sueurs.

Les hommes ont aussi découvert, à cette époque, l'art de se préserver de la morsure des insectes, en se frottant le corps du suc de certaines herbes, en se durcissant la peau par des piqûres ou des hachures multipliées. Les usages dont ils ont fait depuis une sorte de parure bizarre, ont eu pour origine une précaution utile, presque nécessaire même, dans

les pays où des forêts marécageuses vomissent des nuées d'insectes dont souvent une seule blessure cause une douleur longue et cruelle, et dont les piqûres répétées peuvent même menacer la vie.

Peut-être m'accusera-t-on d'exagérer l'esprit d'invention dans les hommes grossiers dont j'esquisse ici l'histoire. Mais, parmi les découvertes dont le temps grossit le trésor de l'espèce humaine, quelques-unes arrivent pour ainsi dire d'elles-mêmes; elles sont le résultat nécessaire d'une foule de petites observations que le hasard présente dans les actions de la vie commune, dans la pratique des arts, que tous les esprits peuvent faire également, dont chacune produit un léger perfectionnement, bientôt imité par tous dans des circonstances semblables; elles ne font apercevoir un progrès réel qu'au moment où, par leur réunion, elles offrent une différence frappante à celui qui se rappelle le point dont on est anciennement parti.

Il est d'autres découvertes qui, par la nature, doivent appartenir à un seul homme, ou il faut qu'un seul ait parcouru toute la chaîne des combinaisons nouvelles, nécessaire pour y conduire.

Mais cette organisation, qui fait qu'un homme, dans nos sociétés civilisées, a pu être Newton, Vaucanson ou Bergman, n'appartenait-elle qu'à ceux qui ont su la développer avec tant de grandeur, de finesse et d'énergie? Non, sans doute; des hommes qui n'ont jamais su lire l'avaient aussi reçue. Leur génie, étouffé par la misère et l'esclavage, ou employé obscurément pour eux-mêmes, a été perdu

pour l'espèce humaine. Chez les sauvages, où les hommes qui ont reçu cette heureuse organisation ne sont pas dominés par la supériorité que la culture et l'instruction donnent sur eux à des esprits vulgaires, ils ont été les inventeurs de ces arts grossiers, mais nécessaires, dont leurs peuplades nous offrent le spectacle si intéressant pour l'histoire des premiers progrès de l'homme en société.

Dans une autre époque, où nous analyserons cette faculté de faire des combinaisons nouvelles, nous montrerons comment, en s'exerçant sur des idées déjà reçues, elle appartient également à tous les degrés d'instruction, à toutes les époques de la vie, et produit, par des procédés semblables, des résultats si différents : à douze ans, une simple observation sur les propriétés d'une figure; à trente, la solution du problème de la roulette (1). A Cambridge, la découverte des lois du système du monde, et sur les bords de l'Ohio, l'idée de porter jusqu'à l'inflammation la chaleur que le frottement excite.

On avait déjà fabriqué des ustensiles de ménage pour contenir de l'eau et la boire avec plus de facilité; pour renfermer, pour transporter les subsistances. On apprit alors à fabriquer ceux qui doivent servir à les cuire, à les préparer. On eut bientôt quelques meubles, des espèces de lits plus commodes que des lits de feuilles ou d'herbes sèches,

(1) L'auteur pourrait citer à cet égard un exemple personnel, moins brillant que celui de Pascal, mais prouvant la même vérité. (*Note de l'auteur.*) Voir le fragment sur la V^e époque.

interposés entre le corps et la terre. D'abord, dans la construction des maisons, dans la fabrication des meubles, des ustensiles, des armes, on eut égard à la simple utilité; mais ensuite on s'occupa de l'agrément, de ce que, dans un sens général, on peut appeler *la beauté.* Les disputes des philosophes sur la nature du beau viennent de ce qu'ils ont voulu définir ce qu'il fallait analyser, de ce qu'ils ont cherché un principe unique du beau, ou entrepris d'en classer méthodiquement les causes, sans voir que la variété des combinaisons de la nature et celle de leurs effets sur l'homme lui-même, si diversement modifié par ses habitudes et ses opinions, devaient nécessairement échapper à cette exactitude rigoureuse.

Les sensations que nous recevons par le tact, par l'odorat, par le goût, peuvent être accompagnées d'un sentiment agréable ou pénible que nous éprouvons immédiatement et indépendamment de notre attention; celles qui nous sont transmises, au contraire, par la vue et par l'ouïe, ne portent point avec elles ce sentiment immédiat de peine et de plaisir. Le plaisir que nous éprouvons à la vue même d'une couleur vive et douce, mais nette, pure, ou agréablement nuancée; celui que nous procure ou le son d'une voix douce et claire, ou une suite de sons modulés suivant certaines proportions; la peine que nous sentons, soit à la vue d'une couleur obscure et sale, soit en étant frappés d'un cri rauque et aigu ou de sons discordants: ces impressions appartiennent moins à la sensation elle-même qu'à

l'exercice facile ou pénible que nous faisons alors de nos facultés.

C'est dans l'analyse de ce sentiment, qui s'étend non-seulement aux sensations transmises par ces deux sens, mais à nos idées abstraites, que nous trouverons les diverses sources du beau.

Ainsi le sauvage s'en était découvert déjà quelques-unes, dès l'instant où il a observé que la symétrie, la régularité des formes dans la construction de son habitation, de ses ustensiles; un mélange de couleurs opposées, distribuées sur des espaces, renfermées dans des figures simples, et se correspondant avec ordre, lui transmettaient plus facilement une notion distincte de la forme des objets, et en lui présentant des sensations variées sans être confuses, exerçaient son organe, occupaient son attention, sans fatigue comme sans langueur.

Le hasard dut, à la longue, faire apercevoir quelques faibles rapports entre la forme d'un morceau de bois, d'un caillou roulé, et celle d'un quadrupède, d'un oiseau, d'un poisson. L'ombre des corps, et même les taches formées au hasard sur la surface des rochers par l'humidité, par les pluies, présentaient aussi ces mêmes rapports, quoique tracés sur une surface plane. On observait avec plaisir les choses qui offraient ces rapports; cette ressemblance grossière donnait plus de force aux idées que la mémoire rappelait, et elles étaient déjà un moyen de se retracer les objets présents avec plus d'exactitude. Il était facile de s'apercevoir qu'on pouvait imiter artificiellement ce que le hasard avait pro-

duit, et naturel de le tenter. On dut même chercher à imiter les couleurs. Dès lors il exista une espèce de sculpture et même de peinture. Mais la première se bornait à l'imitation grossière des formes, à donner à la statue les mêmes membres qu'à l'original, dans un nombre égal, à leur conserver à peu près la même disposition. La peinture ne fut qu'un simple trait qui exprimait le contour, dans l'intérieur duquel d'autres traits indiquaient quelques parties de l'objet, tandis que des lumières plaquées en grande masse servaient à faire reconnaître celles qu'une différence de couleurs distinguait dans l'original. Mais toute idée d'effet, d'ombre ou de lumière, de gradation, de nuance, et même d'imitation exacte de couleur, était étrangère à ces premiers rudiments de l'art de peindre, comme la juste idée de proportion, d'ensemble, de vérité dans la distribution des parties, l'était également à cet art et à la sculpture.

L'homme nage comme les quadrupèdes; quoique constitué moins avantageusement, son adresse et son intelligence y suppléent. Des arbres jetés par le vent au milieu d'un ruisseau, lui servaient à le passer. En imitant l'ouvrage du hasard, il apprit à s'en rendre indépendant, à devoir cet avantage à sa propre industrie. Il vit qu'en saisissant un arbre entraîné par le courant, il s'épargnait une grande partie de la fatigue de nager. Après quelques essais, il s'aperçut qu'il pouvait se tenir aisément sur cet arbre. Bientôt il découvrit qu'il avait le pouvoir de le détourner du fil de l'eau, de le diriger en partie.

Si, dans une baie paisible, il s'asseyait, il se plaçait sur un arbre pour se reposer, il s'apercevait qu'il lui imprimait un mouvement, qu'il lui en imprimait encore un en s'agitant dans l'eau, en la frappant, en suivant des directions différentes. Il observa l'avantage de se placer dans un arbre creusé par le temps, plutôt que sur le tronc d'un arbre sain.

Ces observations, intéressant la vie et ses moyens de subsistance, étaient trop importantes pour ne pas le frapper fortement; et son expérience les lui représentant souvent, il était impossible qu'avec le temps quelques-unes des combinaisons heureuses qu'il pouvait tenir de ces observations, ne s'offrissent pas même par le hasard à son attention et à sa mémoire.

Telle fut l'origine de la navigation, bornée, dans ces premiers temps, à l'usage des canots faits d'arbres creusés, de radeaux, même de bateaux, dont la réunion de ces deux moyens devait donner l'idée; et à l'usage de rames, d'abord très-courtes, parce que le désir de trouver un moyen de remplacer l'emploi trop limité, et le secours trop faible de la main, en donne la première idée.

Le temps, la patience, suppléent aux outils, aux procédés que nous employons pour des constructions navales, et leur suffisent pour faire disparaître les imperfections, la grossièreté des premiers essais.

Rien ne nous prouve d'une manière certaine que les animaux aient des idées distinctes des nombres : cependant ceux qui ont plusieurs petits s'aperçoivent de l'enlèvement d'un seul; et d'autres observations

sur les espèces qui exécutent des travaux en commun, ou que l'homme instruit à exécuter certaines opérations, semblent indiquer également que s'ils ne perçoivent la différence exacte des nombres, ils ont au moins celle d'un et de plusieurs, d'un nombre plus grand ou plus petit qu'un autre.

Il est donc vraisemblable que l'homme, même borné à la société de famille, a pu acquérir ces idées, même d'une manière plus distincte, et qu'il a même appris de bonne heure à les désigner, du moins par gestes. On les a trouvées désignées par des mots chez presque toutes les nations sauvages. Mais il n'en est pas de même de l'usage d'une véritable numération, c'est-à-dire, d'une composition de nombres plus grands, propres à rendre l'idée plus distincte par le rapport qu'elle indique entre eux et d'autres nombres plus petits. En effet, on n'en voit pas de traces dans leur langue; dès lors il n'existait pas quand cette langue a été formée, et même il n'a pas existé depuis; car on n'aurait pu l'établir sans employer des signes propres à faire entendre l'ordre de cette composition. Les opérations arithmétiques s'y exécutaient par l'intelligence seule; elles ne pouvaient s'exécuter que sur des nombres très-petits.

Les langues continuent à s'organiser; elles laissent moins à deviner, soit les rapports des idées entre elles, soit leurs modifications, d'après la place que quelques mots occupent, le ton avec lequel ils sont prononcés, les gestes qui les accompagnent, ou les circonstances dans lesquelles se trouvent celui qui parle et celui qui l'écoute. Ces rapports et ces modi-

fications sont indiquées d'une manière plus sûre et plus précise, soit par des particules, soit par certaines intonations régulières du mot qui exprime l'idée principale. En observant la direction constante de leurs flèches, des pierres qu'ils lançaient, de leur marche vers l'objet qu'ils voulaient atteindre, ils connurent la ligne droite; l'avantage de la suivre dans leurs routes, l'intérêt de comparer les distances du lieu de leur habitation à ceux où ils devaient trouver leur proie, et celle des objets avec la portée de leurs flèches, de celles-ci avec l'étendue de leurs pas, leur fit naître les premières idées de la mesure de l'étendue linéaire. Mais, bornés dans leurs calculs, n'ayant pas encore l'idée d'une unité fixe de longueur, ils étaient souvent obligés d'y suppléer, comme pour la numération, par des moyens indirects, qui ne leur donnaient que des équivalents, que des résultats appariés. Ces suppléments sont du même genre que ceux dont se servent, dont se serviront les géomètres, quelques progrès que puissent faire les mathématiques. Les besoins d'une science s'étendent toujours bien au delà de ses ressources. Le sauvage évalue par le volume ce qu'il ne peut compter, comme le géomètre résout par une construction linéaire un problème numérique. Il sait qu'en évaluant un espace d'après le nombre de portées de flèches, de jets de pierres qu'il renferme, il en connaîtra le rapport avec un autre espace assez exactement pour ses besoins, comme le géomètre sait qu'en regardant comme une ligne droite une portion très-petite de l'orbite d'une comète, il en

déterminera les éléments d'une manière suffisamment approchée.

Ce sont les mêmes opérations, exécutées par une intelligence semblable; la différence est seulement dans la force, dans l'étendue, que des connaissances acquises et l'habitude de s'exercer donnent à cette intelligence. Aussi, en suivant la marche de la nature dans le développement des êtres qu'elle a doués de la sensibilité et de la pensée, nous retrouvons toujours les mêmes facultés à des degrés différents, les mêmes procédés employés avec plus ou moins d'habileté; nous passons par des nuances insensibles de la brute à l'homme sauvage, de l'homme sauvage à Euler et à Newton.

Autant qu'on peut observer la marche de l'esprit humain dans ces premiers progrès, il paraît que, malgré la diversité apparente des procédés des langues, tous dérivent d'un même principe que nous avons exposé déjà.

On a d'abord exprimé les rapports des idées, leurs modifications, celles même qui ne sont, pour ainsi dire, que grammaticales, par d'autres mots qui désignaient des idées analogues à ces rapports, à ces modifications. Ensuite, on a pris l'habitude, lorsqu'on les entendait prononcer à côté des autres, de ne plus faire attention à l'idée dont ils avaient d'abord été le signe, pour s'arrêter uniquement à ce rapport, à cette modification de l'idée principale qu'il s'agissait de faire entendre. Enfin, les deux mots se sont confondus.

On voit des traces de cette marche progressive

dans presque toutes les langues, surtout dans celles que le mélange d'un idiome étranger a le moins altérées, et plus encore lorsqu'elles appartiennent à un peuple qui n'a point été au delà des premiers degrés de civilisation, et que la nécessité qui les ploie aux besoins de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie, n'a point effacé jusqu'aux derniers traits de leurs premiers caractères.

Les formes grammaticales des langues sauvages seront encore très-simples. Toutes celles dont on n'a besoin que pour lier ensemble un grand nombre d'idées, pour former des combinaisons compliquées, pour exprimer dans une proposition toutes les nuances, ou de l'adhésion qu'on y donne, ou des restrictions auxquelles on veut l'assujettir; toutes celles qui ne sont employées que pour des raisonnements méthodiques et suivis, y sont étrangères, comme les choses pour lesquelles on emploie ces formes le sont aux hommes qui parlent ces mêmes langues.

Mais on y trouve toutes les formes passionnées, toutes celles qui peignent les mouvements de l'âme. Ils expriment leurs sentiments par des images, et non par un développement analytique des impressions plus simples, des divers mouvements de l'âme, des idées accessoires dont ces sentiments sont le résultat. Ils emploient les comparaisons, car les objets sensibles leur sont plus familiers que les idées abstraites, et il leur est plus facile de saisir rapidement un rapport entre deux objets, que de concevoir une pensée. Leur langue est pleine de métaphores, non comme chez les poëtes ou les écri-

vains des peuples civilisés, pour donner aux expressions plus d'énergie et produire sur les esprits une impression plus forte, mais par nécessité, parce que l'impression simple abstraite n'existe pas dans leur langue. Le sens propre des mots employés dans un sens figuré pour suppléer à ces expressions, ne s'est pas encore effacé, et tous deux partagent l'attention. Le mot *réfléchir* ne réveille que l'idée de l'exercice d'une des facultés de l'intelligence humaine; mais *replier sa pensée sur elle-même* est une expression figurée qui me présente à la fois, et cette opération de l'intelligence, et une action physique à laquelle on la compare. L'expression *réfléchir* a la même origine; elle présente également un sens composé : d'abord, celui qui se rapportait aux choses sensibles fixait le premier l'attention; ensuite, il n'a plus été aperçu que comme ajoutant quelque chose à l'idée métaphysique; enfin, il disparut totalement par l'effet de l'habitude d'employer ce mot pour exprimer une opération purement intellectuelle, dans des circonstances où l'esprit devait uniquement s'arrêter sur cette opération. Si on compare le style figuré des sauvages avec celui qu'emploient les écrivains chez les peuples à demi civilisés, et qui se nomme vulgairement *style oriental*, si, ensuite, on les compare tous deux avec les morceaux où, dans les beaux siècles de la littérature, des hommes de génie ont prodigué les images et les figures, on sentira, malgré leur ressemblance apparente, un caractère essentiellement différent.

On voit dans les discours des sauvages que les fi-

gures les plus hardies, les plus bizarres même, sont les premières impressions qui se soient présentées à leur esprit; qu'il leur en aurait coûté pour être ce que nous appelons plus simples; peut-être même leur langue s'y serait-elle absolument refusée.

Dans le style oriental, au contraire, on aperçoit sans cesse l'intention d'exprimer d'une manière extraordinaire des idées simples et communes.

Tantôt l'écrivain, en cherchant avec effort une expression figurée, tâche de renchérir sur l'extravagance de celles que l'habitude a déjà rendues insipides; tantôt il les reproduit sans cesse, comme nous répétons les exagérations convenues auxquelles nous n'attachons plus aucun sens.

Dans les siècles éclairés, les figures produites par une imagination brillante ou une âme passionnée, choisies par le goût, sont combinées de manière que les deux sens qui doivent frapper à la fois l'esprit, se présentant sans obscurité, peuvent être saisis sans fatigue.

Réveiller, soutenir l'attention par des impressions agréables, donner plus de force à la raison, porter plus sûrement dans les âmes des sentiments plus profonds, tel est le but de l'orateur et du poëte; mais il faut analyser un ouvrage pour que cette intention se laisse apercevoir. Il semble n'obéir qu'à l'imagination qui l'inspire, qu'à la passion qui l'anime.

Chez les sauvages, le langage figuré est celui de la nature même. Chez les peuples à demi civilisés, ce même langage n'est qu'un art grossier qui étouffe et défigure la nature au lieu de l'imiter et de l'embellir.

Dans les siècles du génie, le style est encore inspiré par la nature; mais on l'emploie par choix et non par nécessité. L'art apprend à le perfectionner, à l'ennoblir, à le soumettre aux lois générales de la raison.

Les répétitions, si naturelles à ceux qui ont peu d'idées; ce bon sens, partage de ceux qui n'ont combiné qu'un petit nombre de notions simples; cette sagacité d'un premier aperçu, d'autant plus frappant qu'on raisonne moins : tels sont les traits qui caractérisent les harangues des sauvages. On voit que l'adresse de flatter les passions des hommes sur lesquels ils veulent faire impression ne leur est point étrangère, et qu'ils connaissent les moyens propres à réveiller en eux les sentiments qu'ils veulent exciter. La tradition les a conservés; elle paraît même avoir consacré certaines formes oratoires; mais comme les occasions d'employer ces formes sont rares, leur monotonie sert plus l'orateur en ranimant l'attention, qu'elle ne nuit à l'effet par le dégoût attaché à l'uniformité.

Les sentiments d'affection ou de haine, ce désir d'obtenir la bienveillance, ce respect pour la justice dont nous avons déjà exposé l'origine et les premiers progrès, se sont fortifiés par l'habitude, ont acquis des développements ailleurs, et vont nous offrir des nuances nouvelles. Ces premiers attachements particuliers s'étaient bornés aux relations de famille; mais, dans une réunion commune, le hasard a dû rapprocher quelques hommes, soit par des services mutuels, soit par le partage d'un péril extraordinaire.

ou d'une action remarquable. Dès lors l'amitié a embelli ces sociétés naissantes; et elle s'y est montrée avec d'autant plus de force, de fidélité, de constance, que l'opposition habituelle des intérêts la contrariait moins; que les soins desséchants de la fortune et de l'ambition n'en relâchaient pas les nœuds; que le besoin des plaisirs factices n'en rendait pas les jouissances insipides; qu'enfin, si elle exigeait quelquefois de grands sacrifices, elle ne fatiguait point par les détails souvent remplis d'une exigence journalière.

Le hasard et le désir du moment avaient seuls formé entre l'homme et la femme une liaison que l'habitude avait resserrée.

La beauté, un goût individuel n'y avaient eu que cette faible influence qu'on a pu observer quelquefois dans les amours des animaux.

Mais, quand les mêmes objets se sont présentés plus souvent, quelquefois ensemble, et qu'on a pu les rapprocher, les comparer, ces comparaisons ont développé, ont perfectionné le sentiment de la beauté; ont appris à mieux distinguer les impressions que les regards, l'expression de la figure, les attitudes, les mouvements peuvent produire sur les sens. Il naît alors entre les individus des deux sexes un penchant qui doit son origine au désir physique, que ce désir anime encore, mais où il ne domine plus seul, où souvent il n'est plus même distinctement aperçu. Le sentiment de la bienveillance, de la tendresse, s'y mêle pour en augmenter le charme et la durée. Il s'ennoblit et s'épure dès sa naissance par ces plaisirs

souvent mal démêlés, mais vivement sentis, qu'on éprouve au seul aspect de la beauté, que renouvellent ces regards, ces sourires interprètes d'une sensibilité dont on voudrait être l'objet, d'un désir qu'on voudrait exciter. Il donne de nouvelles délices à ces douces et innocentes jouissances attachées aux naïves impressions d'une tendresse mutuelle et pure.

On a trouvé presque généralement chez les sauvages la pente pour le plaisir moins forte, moins impérieuse que chez les peuples civilisés. Leur imagination est moins active; leur éducation plus libre n'excite point en eux la curiosité par les précautions mêmes employées pour empêcher de la satisfaire. Les femmes y sont moins désœuvrées, et, malgré de longs intervalles de repos, la vie des hommes les soumet à des fatigues trop épuisantes.

Dans les pays où le climat, la nourriture, les occupations favorisent davantage ce penchant, les personnes qui n'ont contracté aucune union s'y livrent sans honte, et cette liberté sert encore à modérer les désirs par la facilité de les satisfaire. Mais on aurait tort de confondre cette liberté avec ce qu'on nomme libertinage chez les peuples civilisés.

C'est volupté et non corruption : le plaisir n'y est souillé ni par l'avarice, ni par l'inégalité, ni par le mépris de l'opinion publique. Ce ne sont pas des esclaves qui se livrent en gémissant, ou se vendent avec dégoût aux caprices d'un maître, qui se soumettent par nécessité ou s'avilissent par intérêt. Un désir mutuel inspiré par la nature préside seul à ces unions passagères. L'amour ou l'amitié peuvent encore s'y

mêler et les transformer en liaisons plus durables. Il etait naturel de cacher des plaisirs qui exposaient sans défense à la surprise d'un ennemi, ou aux emportements de la jalousie.

Le désir d'obtenir la bienveillance et l'estime, a dû inspirer quelque répugnance à se montrer dans des moments de délire et d'abandon. L'usage de couvrir certaines parties du corps pour les soustraire à l'action du froid, aux contusions, aux déchirements, a conduit à l'habitude de cacher celles qui peuvent être l'objet d'un dégoût qu'on est humilié d'exciter, ou de désirs qui peuvent exposer à des persécutions, à des violences, lorsqu'on les inspire sans les partager. L'usage de cacher ces parties du corps ajoute une nouvelle force, à celui de dérober aux regards les plaisirs dont ils sont les organes. Telle fut l'origine naturelle du sentiment de la pudeur, que les préjugés, la superstition, les coutumes locales ont dénaturé depuis par tant de bizarreries.

La jalousie est une passion commune à presque toutes les espèces d'animaux. Dans celles pour qui la possibilité de la jouissance est limitée, soit à certaines saisons, soit à un état où les femelles ne se trouvent qu'à certaines époques, cette passion va jusqu'à la fureur. Les deux sexes l'éprouvent; mais elle est plus violente dans les mâles, parce qu'il s'agit pour eux d'un bien dont ils croient pouvoir se saisir ou jouir à leur gré, tandis que les femelles ne font que l'espérer et sont obligées de l'attendre.

L'homme a connu cette passion même avant de

se réunir en famille; mais cette première union a dû l'affaiblir, comme on l'observe chez les animaux où les mâles et les femelles s'occupent en commun du soin de leurs petits. Dans l'état de civilisation où nous sommes parvenus, la froideur du tempérament ou la facilité étaient un préservatif contre les excès de la jalousie. L'esprit de propriété ne pouvait la rendre bien vive après le mariage. On ne recherchait pas la femme d'autrui, parce qu'il était facile d'en avoir une à soi; parce que la beauté des femmes, leurs agréments se dégradaient rapidement.

Ainsi, dans ces peuplades, l'amour embellit le temps de la jeunesse, adoucit ses mœurs sans les amollir. Il se perd dans une habitude grossière, dans une stupide indifférence, et nous ne sommes pas encore parvenus au temps où, corrompus par l'orgueil, il trouble la société par ses fureurs, et souille par la barbarie le plus doux des bienfaits de la nature.

Les idées de justice, comme nous l'avons observé déjà, étaient trop bornées pour que, dans l'établissement des coutumes relatives au mariage, l'homme n'abusât point de sa force ou respectât les droits de l'égalité naturelle. Nous ne devons pas, sans doute, en être étonnés, puisque aucun peuple encore ne les a pleinement reconnus à l'égard des femmes; puisque, dans cette union même, dont les incommodités des grossesses, les dangers et les douleurs de l'accouchement, et les soins de la nourriture leur font supporter tout le poids, la nation française est encore la seule qui ait cessé d'ajouter par l'injustice des lois à l'inégalité de la nature. N'est-ce pas, de tous les pré-

jugés qu'elle a su vaincre dans ces derniers temps, celui qui a résisté le plus opiniâtrément aux efforts de la raison? Presque partout, dans les peuplades sauvages, les femmes sont réduites à un humiliant esclavage; dans celles même où le culte de l'amour flatte dans les jeunes filles l'orgueil de la beauté, où la tendresse d'un amant sollicite longtemps avec une soumission délicate l'aveu d'un penchant mutuel, cette réserve, ce culte, cette déférence disparaissent à l'instant du mariage, pour faire place au sentiment de la propriété, de la supériorité des forces physiques. L'homme a tout oublié pour ne plus se souvenir que des droits oppresseurs autorisés par l'usage et chers à sa personnalité.

La dépendance des enfants est moins dure que celle des femmes; mais les mêmes motifs personnels y endurcissent le cœur des pères, et corrompent plutôt qu'ils n'affaiblissent la tendresse paternelle, qui ne conserve plus de pureté que durant le premier âge des enfants. Le père semble à peine les aimer; mais il les pleure, il s'expose à tout pour les sauver ou les venger.

Du moment où chaque homme, propriétaire d'une cabane, d'une petite enceinte, de quelques armes ou de quelques ustensiles, a des moyens réguliers de pourvoir à sa subsistance, il veut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir; il sait qu'il en obtiendra plus de services, qu'il satisfera plus facilement ses désirs. Une femme de plus est un avantage que plusieurs hommes peuvent avoir intérêt de se disputer; les pères, abusant de leur force, conçoivent

donc l'idée d'influer sur le choix de leurs filles, et de recevoir, pour le déterminer, un présent qui les dédommage des secours qu'ils espéraient de leurs filles.

Cette influence, changée même en une véritable autorité, devient bientôt une coutume consacrée, et l'usage de payer une dot aux parents s'est établi presque généralement, et a précédé presque partout celui de donner une dot aux filles, qui tient aux idées d'une autre époque.

On trouve rarement que la coutume ait permis le divorce. Il y avait trop peu de différence entre le sort d'une femme et celui d'une autre, et l'intérêt des enfants était à peine compté. Les parents auraient craint qu'on leur renvoyât leur fille si quelque accident la rendait inutile à son mari, qui, vu l'espèce de service auquel la femme était assujettie, ne pouvait guère avoir d'autre motif de s'en séparer. L'union du fils avec la mère eût dû paraître contraire à la nature, dès que les premières idées de morale ont pu se développer. Puisqu'une coutume fondée sur le droit de la force accordait à l'homme dans l'opinion une sorte de supériorité, et que cette supériorité peut seulement être balancée par le pouvoir de la jeunesse et de la beauté, ces unions devenaient incompatibles avec cette vénération qui doit accompagner la tendresse filiale.

La rivalité qui aurait pu naître entre la fille et la mère, l'abus de l'autorité paternelle employée à faire oublier l'inégalité d'âge, a dû rendre odieuse aux yeux des membres de ces sociétés naissantes, les unions du père avec ses filles.

Celles même des frères et des sœurs, contraires au repos de la famille, ont dû être envisagées avec quelque répugnance. Les faits sont d'accord avec ces réflexions.

C'est suivant ce même ordre que ces trois genres d'incestes ont été proscrits plus ou moins généralement par les mœurs des diverses nations, qu'ils ont inspiré une horreur plus ou moins forte.

L'union même du frère et de la sœur, contre laquelle il ne s'élève que des motifs fondés sur des considérations d'intérêt commun plus éloignées et moins sensibles, cette union a été regardée comme indifférente chez plusieurs peuples, et consacrée chez d'autres par des vues religieuses ou politiques que les circonstances ont fait naître dans l'esprit de leurs législateurs.

Les hommes n'étant plus obligés de chercher une nourriture journalière, eurent nécessairement des intervalles de repos, et dès lors ils éprouvèrent bientôt ce besoin de recevoir des sensations nouvelles, au milieu d'une inaction longue et absolue à laquelle on donne le nom d'ennui. Tant que l'impression, soit de la souffrance, soit de l'inquiétude, soit d'un travail pénible, dure encore, et que nous la sentons s'adoucir et s'éteindre par degrés, le repos est un état agréable. Mais s'il se prolonge, alors la mémoire nous offre une idée vague d'un état animé par un désir, que nous avons goûté le plaisir de satisfaire; cette comparaison de notre situation présente avec une situation passée plus heureuse, fait naître le dégoût de la seconde; et si aucun intérêt ne nous oc-

cupe, si le même objet ne réveille plus en nous un nouveau désir, celui de changer d'état devient un sentiment indéterminé, mais pénible. On cherche un objet vers lequel on puisse se diriger et qu'on puisse se flatter ou s'occuper d'atteindre. Dans les mêmes intervalles de repos, les animaux connaissent aussi ce sentiment. On observe les symptômes de l'ennui chez ceux qui vivent dans l'état de domesticité.

Ceux que l'homme n'a point assujettis l'éprouvent également, puisqu'il les voit chercher à s'en délivrer, et en trouver le moyen par des chants plus ou moins modulés, par des jeux où ils semblent s'essayer à la course, au combat, par des mouvements qui n'ont d'autre but que d'exercer leur force.

On pourrait croire, d'après ces observations, que l'inaction absolue des organes de la sensibilité et de l'intelligence, quand ils ne sont pas engourdis par le sommeil, produit un sentiment pénible, comme celle des membres et des organes qui servent au mouvement.

L'homme a donc connu bientôt le besoin de se soustraire à l'ennui en se procurant volontairement des sensations nouvelles, et telle est l'origine des jeux entre les enfants ou les jeunes gens, de l'invention du chant modulé ou mesuré, de la danse et des premiers instruments de musique.

Les mouvements qui se font en cadence s'exécutent avec plus de facilité; on peut les continuer plus longtemps sans éprouver de fatigue, et l'on a besoin d'une moindre attention pour les régler. La symétrie, l'ordre régulier de ses mouvements con-

tribuent encore à cet effet, qui devient plus sensible lorsque plusieurs hommes doivent les exécuter de concert. Enfin, ceux qui en sont spectateurs en saisissent alors les détails plus distinctement, en voient plus clairement l'ensemble.

Il était donc naturel d'introduire dans les jeux des mouvements réguliers, symétriques et mesurés.

Une distribution des sons suivant des espaces de temps égaux entre eux plait à l'organe de l'ouïe, qui lui-même alors ne reçoit que des vibrations régulières. Les changements de tons sont saisis avec plus de facilité, et le sentiment de la mesure, par cela seul qu'il soutient l'attention, ajoute encore au plaisir. De même, par la constitution de l'organe même de l'ouïe, les divers intervalles de tons l'affectent d'une manière agréable ou pénible, peut-être parce que la succession des vibrations qui n'auraient pas entre elles de rapports simples, forcerait les fibres à des mouvements fatigants et pénibles.

On a donc assujetti la voix à suivre et une mesure uniforme et des intervalles déterminés. Le nombre des intervalles qui ne blessent pas l'oreille, la faculté de changer la mesure après un certain nombre de tons, préservaient de l'ennui d'une trop grande uniformité.

On observa que certains corps rendaient des sons distincts et constants, soit en les frappant, soit en soufflant dans leurs cavités. On imagina d'employer ces sons pour marquer la mesure. En les comparant entre eux, on vit que les corps, suivant leurs dimensions et leurs formes, pouvaient donner des sons différents,

et on eut la première idée des instruments de musique.

Ce fut au son de la voix ou de ces instruments que s'exécutèrent les mouvements mesurés, soit des jeux, soit des marches guerrières.

On unit les paroles au chant, on apprit à les mesurer : les jeunes gens chantèrent les plaisirs et les peines de l'amour; on s'encourageait par des chants à supporter les fatigues de la chasse et à braver les périls de la guerre. D'autres chansons célébraient les exploits ou la mort des guerriers, consacraient le souvenir d'une victoire, d'un événement remarquable, heureux ou funeste. La musique, la danse, la poésie se réunirent pour répandre sur l'uniformité de la vie des plaisirs jusqu'alors inconnus.

Ces arts donnèrent aux mœurs privées plus de délicatesse ou de douceur, augmentèrent la sensibilité morale, ajoutèrent dans les deux sexes au désir et aux moyens de plaire, donnèrent de l'activité aux esprits, les forcèrent à prendre l'habitude d'une attention suivie, les plièrent aux procédés réguliers d'un travail volontaire et dirigé vers un but déterminé.

La nécessité de s'assujettir à une mesure obligeait à chercher des mots qui pussent à la fois rendre ce qu'on voulait exprimer et satisfaire à cette condition nouvelle. On cessa d'employer la première expression qui s'offrait à l'esprit; il fallut en chercher d'autres, les examiner, les comparer; on apprit à distinguer celles qui avaient le plus de clarté, de précision, d'énergie, et le premier art du style

naquit du besoin d'asservir le discours à la marche d'un chant mesuré.

En s'occupant de retracer, dans ces chansons, les sentiments dont l'amour avait rempli leur âme, ils les y fixaient en quelque sorte; ils apprenaient à les mieux distinguer, à les sentir plus vivement. L'imagination, plus fortement frappée des souvenirs de l'amour, de ses espérances, de ses craintes, les rassemble, et, les offrant à la fois, en fait éprouver, en un instant, toutes les douleurs ou tous les plaisirs. L'amour n'avait été d'abord qu'un désir passager, il était devenu un sentiment; déjà il est une passion.

Au désir de mériter la bienveillance, la confiance de ses voisins, succède celui d'en recevoir des témoignages publics, d'être célébré dans des chants de gloire. On savait qu'on méritait d'obtenir ce sentiment : on apprenait, par la conduite des autres, qu'on l'avait obtenu. Cette jouissance était douce et paisible; mais, dès que l'impression de l'estime se manifeste dans les fêtes solennelles, ces jouissances deviennent plus vives, plus ardemment désirées; l'imagination peut alors réunir, dans un seul instant, toutes celles qu'une estime muette avait répandues sur une vie entière, et l'homme connaît l'enthousiasme.

Un sentiment naturel attachait l'individu à la société dont il était membre; mais, lorsqu'il a pu y trouver des plaisirs, que l'habitude lui rendait presque nécessaires; lorsque le souvenir des jeux, des fêtes qui ont embelli sa jeunesse, s'unit à la douce

mémoire de la cabane paternelle, des peines et des plaisirs de l'enfance, des épanchements, des caresses de la nature et de l'amitié; lorsque l'habitude lui rendait personnels, en quelque sorte, les exploits, les victoires, les défaites, les événements publics consacrés dans les chants nationaux, ce sentiment naturel devint une véritable passion. Dans ses actions, dans ses projets, dans ses désirs, au delà de son bonheur, de sa gloire, des intérêts de sa famille, il voit les intérêts, le bonheur, la gloire de sa peuplade; il a enfin une *patrie*.

Mais cet amour même de son pays a exalté cette soif de vengeance à l'égard des ennemis, a détruit ce qui pouvait lui rester encore du sentiment naturel d'une bienveillance générale, et même, en la présentant plus souvent à ses propres yeux comme membre de la société, et non comme membre d'une famille, a favorisé, aux dépens de sa sensibilité, la pente qui déjà ne le portait que trop à exercer une domination injuste sur des êtres faibles, frappés d'une inégalité politique, ne partageant point avec lui la défense de la patrie et le besoin d'en régler les destinées.

J'ai exposé les progrès de l'homme tels que j'ai cru les lire dans la nature de ses facultés et dans l'ensemble des faits recueillis par les voyageurs. Nous avons vu les affections de la bienveillance se perfectionner en lui, le sentiment de la justice se développer, mais, en même temps, ces affections se corrompre, ces sentiments s'égarer par l'effet nécessaire de la direction que les premières relations

sociales ont donnée à sa sensibilité, et des intérêts plus durables, plus compliqués qu'elles ont fait naître.

Il nous reste à le montrer assujetti, par la suite même de ses progrès, à la tyrannie des besoins factices, et se livrant à l'erreur, parce qu'il a pu devenir capable d'avoir une conscience distincte de ses jugements, parce que sa raison n'a pu s'élever jusqu'à comprendre quelques vérités, sans devenir en même temps susceptible d'adhérer à des opinions fausses, et de se conduire d'après leurs illusions.

Les hommes, dans le besoin de se procurer des sensations nouvelles, ont eu recours à celles de l'odorat et du goût. Des poudres ou des fumigations qui, aspirées par le nez, produisaient sur cet organe une sensation forte, renouvelée à volonté; des boissons, dont les unes, en augmentant l'activité, l'énergie des forces vitales, flattent par le sentiment d'une force nouvelle; dont les autres produisent un délire complet et passager, donnent plus de mouvement aux idées, plus de pouvoir aux illusions de l'orgueil et de l'espérance; des drogues assoupissantes qui calmaient les inquiétudes, engourdissaient les chagrins, conduisant à une sorte de demi-sommeil où l'homme s'abandonne à toutes les impressions, confond, avec le souvenir et le sentiment des objets réels, les fantômes de son imagination : tels furent ces moyens, dont l'effet nécessaire devait être d'anéantir l'activité naissante des esprits, tandis que l'usage habituel de quelques-uns finissait par abrutir l'âme, par engourdir la raison.

Des plaisirs qui se renouvelaient tous les jours, qui se répétaient sans cesse, devinrent une habitude impérieuse, un véritable besoin : le soin de se les procurer ou d'en jouir fut bientôt la plus chère occupation, la première passion de ces peuples ; et dès lors leurs progrès doivent ou s'arrêter ou n'avoir plus qu'une marche presque insensible. On se permet tout pour satisfaire à des besoins factices : ces habitudes, portées jusqu'à la fureur, attaquèrent les principes de la santé, de la force et de la vie. L'on vit ces nations malheureuses se corrompre, se dégrader, se détruire : heureusement ces excès ne pouvaient être portés au même degré que chez celles où le commerce avec des peuples civilisés n'a point facilité les moyens de s'y livrer; et chez les autres, ces mêmes habitudes n'ont été funestes qu'à la raison, au progrès de la morale : elles ont plutôt engourdi que corrompu et perpétué l'enfance de l'espèce humaine, sans l'empêcher de se conserver et de s'étendre.

L'hérédité des chefs a été presque générale dans les peuplades sauvages. Si on cherche la cause de cette erreur, source première de l'esclavage sous lequel l'universalité du genre humain a presque toujours gémi depuis, on la trouvera dans l'égalité même qui régnait entre eux, sans être altérée dans le cours habituel de la vie, ni par la supériorité du talent ou de la force, ni par la considération attachée aux exploits guerriers ou à l'éloquence : on la trouvera dans l'indépendance presque entière de ces mêmes hommes, sur lesquels la volonté générale

n'exerçait qu'un empire momentané et limité à un petit nombre d'objets; dans leur liberté, d'autant plus grande, que non-seulement ils n'obéissaient qu'à la décision de la peuplade entière, mais qu'ils y obéissaient seulement pour des actions communes à tous, comme une guerre, une expédition de chasse, et qu'alors toujours réunis, ils conservaient la faculté de révoquer à leur gré cette même décision. Ainsi cette institution, fatale à la liberté de leurs descendants, s'établit, parce qu'ils n'avaient même pas l'idée de la possibilité de perdre la leur. Si on exposait au sauvage qui marche gaiement à la guerre sous la conduite de son chef héréditaire, le système de succession établi chez nos peuples civilisés, système plus absurde même que celui qu'ont adopté les esclaves de l'Asie, il croirait, ou que l'on insulte à sa simplicité, ou qu'une démence, également héréditaire, s'est emparée des têtes européennes.

Le même motif qui perpétua les premiers chefs, la difficulté de se concerter pour un nouveau choix, fit naître l'hérédité. Le fils, le frère du chef, qui l'avaient plus constamment accompagné ou secondé, avaient été à portée de profiter davantage de son expérience. L'habitude de reconnaître une sorte de supériorité dans le père, disposait à l'accorder à ceux qui en rappelaient l'idée, qui l'avaient partagée dans quelques occasions. Ce motif de préférence sur les autres prétendants, s'étendant avec égalité sur tous, blessait moins chacun d'eux, qui alors cédait avec moins de répugnance. La re-

connaissance, le souvenir des services qu'un sentiment naturel porte à récompenser dans les parents de ceux qui les ont rendus, entraînaient encore les suffrages.

L'exemple de cette hérédité, dont rien ne pouvait faire pressentir les dangers, étant une fois donné, il dut se perpétuer, se transformer en un de ces usages consacrés qu'on n'a pas même l'idée de changer. Ce qui n'avait été d'abord qu'une conduite très-naturelle, devient un véritable préjugé.

C'est ici le moment de remonter à la source commune de ces erreurs générales, qui, après avoir retardé les progrès de la raison et de la civilisation dans ces peuplades naissantes, se sont ensuite perpétuées; malgré les progrès mêmes, se retrouvent chez toutes les nations, à toutes les époques; qui enfin, changeant d'objets et de forme, suivant les temps, les pays, les événements, mais toujours également funestes, ont plus contribué aux longs malheurs de l'espèce humaine que les passions des tyrans et la corruption des peuples.

Nous avons observé déjà que, si une combinaison de sensations se représente souvent à nous, ou toujours la même, ou avec des changements assujettis à des lois régulières, nous ne pouvions ne pas nous la représenter comme devant se reproduire constamment dans des circonstances semblables. Ce sentiment, qui est pour nous celui de la réalité des objets, de la parité des pays, de la constance des phénomènes, dirige nos désirs, notre volonté; conformément à cette hypothèse du retour des

mêmes objets, des mêmes faits, des mêmes phénomènes, il détermine notre adhésion aux jugements qui prononcent ou suspendent, soit cette réalité, soit cette constance.

Mais, comme la mémoire nous représente avec plus de force et les objets qui ont ému notre sensibilité et ceux qui nous ont constamment frappés; comme l'impression produite par cette répétiton multipliée est la même, soit que ces combinaisons nous soient offertes par la nature même, par notre imagination, par une suite de la volonté, de la conduite habituelle des autres hommes; comme le sentiment qui naît de cette impression, longtemps avant que nous puissions l'analyser, doit être le même, quelle que soit la cause qui lui ait donné plus de force, il arrive nécessairement que tous les individus dans les premières époques de l'espèce humaine, comme dans les autres époques, les enfants de ceux qui n'ont pas cultivé leur raison, ne savent pas distinguer ces causes diverses, et que le sentiment de la réalité des objets ou de la constance des phénomènes n'ait sa mesure sur la seule force de l'impression.

Ce défaut d'une conscience distincte des causes qui produisent ce sentiment, est donc une source d'erreurs. En effet, l'une de ces causes ne peut nous tromper, toutes les fois que les combinaisons, souvent répétées, sont la suite d'une loi vraiment constante; et l'expérience peut nous apprendre à reconnaître, à distinguer quand cette condition existe. Au contraire, il ne résulte des autres aucun motif

de croire, puisque l'expérience ne nous montre aucun rapport entre elles et les événements réels. Lorsque les hommes ont entre eux une communication habituelle, ce qu'on entend dire et répéter aux autres produit le même sentiment, surtout dans l'âge où la distinction que nous venons d'exposer ne peut être faite que plus vivement encore, ou lorsque ces discours frappent trop fortement notre imagination ou notre sensibilité. Ainsi l'erreur d'un seul homme devient commune à tous, et se propage d'autant plus aisément qu'elle touche à des intérêts plus pressants, que celui qui la transmet est plus vivement ému, et produit dans l'âme des autres une émotion plus profonde. Il n'est personne qui, en réfléchissant sur ses opinions, sur ses jugements, sur ceux particulièrement qu'il forme presque machinalement, ne puisse y apercevoir l'influence de cette même cause d'erreur. Combien donc ne doit-elle pas être active lorsque l'intelligence humaine n'est pas encore formée, lorsque la conscience distincte de ses opérations n'existe pour personne?

Lorsqu'une proposition à laquelle nous avons donné notre adhésion se présente à nous, le souvenir de l'avoir donnée nous tient lieu d'une adhésion immédiate. L'homme qui analyse ses propres opérations sait que ce sentiment est fondé alors sur une expérience constante. En effet, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle et son adhésion et les motifs de cette adhésion, s'il a voulu l'examiner une seconde fois, il a été conduit à y donner une adhésion nouvelle; mais celui qui, cédant à une impulsion

involontaire dont il ne démêle pas la cause, se détermine, par le seul souvenir d'avoir donné son adhésion, sans avoir la conscience du véritable motif d'y persister, ne distingue pas le cas où ce motif existe dans toute sa force, de ceux où il n'existe pas. Il lui arrivera donc de croire toujours ce qu'il a cru une fois, même sans aucune raison. Comme il attache ses idées à des mots, souvent il ne distinguera pas si, depuis qu'il a donné sa première adhésion, les mots qui forment cette proposition lui offrent encore les mêmes idées. Alors, si sa mémoire ne lui offre pas de combinaisons absolument distinctes, si les mots qui désignent ces idées n'ont pas pour lui un sens très-précis, il continuera de croire une proposition, parce qu'il aura le souvenir d'y avoir donné son adhésion. Le sentiment qui le porte à y persister agira dans toute sa force, pour diriger ses opinions, sa conduite, d'après cette même adhésion, et dans la réalité cependant il admettra tantôt une proposition, tantôt une autre, parce que, fidèle aux mots seuls, il ne le sera point au premier sens qu'il a donné d'abord aux mêmes expressions. Ainsi, l'on voit combien cette première source d'erreurs se grossit et s'accroît en se combinant avec les effets nécessaires du peu de précision des idées, des variations dans le sens des mots, enfin de l'habitude de les retenir plus exactement que les idées qu'ils doivent exprimer.

Appliquons ces réflexions à un premier exemple des préjugés.

L'habitude de voir le pouvoir dans une même

famille, transporte sur elle une partie du respect qu'on rendait au pouvoir même. On jugea qu'il ne devait jamais en sortir, parce qu'il y était resté longtemps. On crut, en quelque sorte, qu'une même race était destinée à donner toujours des chefs, comme un arbre à donner toujours les mêmes fruits. L'incertitude des effets du changement produisait dans nos imaginations, promptes à réaliser ce qui les frappait vivement, cette terreur vague de l'ignorance, souvent plus irrésistible que celle d'un danger réel et connu. L'enfant qui avait entendu, dès ses premières années : *Nos chefs sont pris dans cette famille*, le répétait toute sa vie, comme il continuait de se servir du même bois pour faire sa massue, sans examiner si les forêts ne lui en offraient pas un meilleur. Ce qui avait été, par la libre volonté de ses ancêtres, se présentait à lui comme aussi constant, aussi nécessaire, en quelque sorte, que s'il avait été le résultat des lois de la nature.

Je ne crois pas ici calomnier la stupidité humaine. Qui d'ailleurs n'a pas été frappé, même dans nos sociétés, de ces paroles si effrayantes pour la raison : *Cela s'est toujours fait ; cela ne s'est jamais fait.* Interrogez l'histoire, et voyez si ce n'est pas sur ces fragiles fondements que se sont élevés ces édifices de préjugés dont le poids a si longtemps fatigué la terre, et dont la main du temps, secondée par la raison, peut à peine, après une longue suite de siècles, ébranler la masse hideuse.

Mais suivons l'histoire des erreurs qui ont succédé à notre ignorance première.

Du moment où les hommes ont eu des habitations constantes, ils ont voulu dérober à leurs regards le spectacle de la destruction des personnes qui leur avaient été chères. L'idée de voir ces restes de ce qu'ils avaient aimé devenir la proie des animaux sauvages, devait leur causer d'autant plus d'horreur, que ce spectacle leur eut rappelé des accidents funestes.

L'aspect des lieux qui renfermaient ces dépôts inspirait une douleur mêlée d'attendrissement et de souvenirs touchants. On s'y rendait pour pleurer ceux dont on regrettait la perte. Une mère arrosait de son lait la tombe de son fils. On adressait involontairement la parole à ces objets chéris, comme dans les mouvements passionnés on l'adresse aux absents. On aurait voulu les avoir pour témoins des larmes qu'ils faisaient répandre, et leur faire goûter la consolation de savoir qu'ils étaient adorés ; et on finit par croire être entendu d'eux, parce qu'on l'avait fortement désiré.

L'opinion qu'il subsiste après la mort une partie de nous-mêmes qui se plaît à vivre dans les mêmes lieux, qui conserve les mêmes goûts, les mêmes affections, était trop consolante pour n'être pas avidement adoptée par des êtres dont la sensibilité était vive et la raison débile. Ce que cette opinion renferme de contraire aux lois générales de la nature ne pouvait les frapper. L'anéantissement absolu d'un être qui naguère avait des sentiments

et des pensées, devait même leur paraître plus difficile encore à concevoir que cette existence nouvelle. Des hommes d'une imagination ardente crurent bientôt avoir entendu les morts, avoir vu le corps léger, impalpable, qui avait survécu à leur dépouille mortelle. Des bruits lointains ou imprévus dont on ne connaît pas la cause, des fantômes produits par des exhalaisons terrestres, par des accidents de lumière et dont la forme vague présente à l'imagination prévenue l'objet dont elle désire ou craint d'être frappée, donnèrent souvent à ces illusions une sorte de vraisemblance. On supposa que si ces morts avaient conservé des affections, ils avaient aussi le pouvoir de servir ou de nuire. Bientôt des cérémonies, dont l'auteur était inconnu, s'ils s'accordaient avec les passions les intérêts qu'on leur supposait, furent regardées comme leur ouvrage; et dès lors la terreur activa la conviction. Douter de la réalité de ces ombres eût été s'exposer à leur vengeance.

Ainsi des soins pour les morts, et des soins qui annoncent qu'on leur croit encore de la sensibilité, ont été presque généralement la première superstition des nations sauvages.

On l'a trouvée seule chez quelques-unes, et il est presque sans exemple qu'on en ait rencontré d'autres où elle ne fût pas mêlée.

L'homme exécute les mouvements de son corps d'après sa volonté, les dirige suivant une intention. Ce pouvoir s'étend sur les autres corps et s'exerce de la même manière. Il doit en conclure

que cette volonté, cette intention existe dans les autres hommes, dans les animaux, puisqu'il les voit employer aussi leur pouvoir sur leurs propres membres, pour agir sur d'autres corps.

Dès lors il a été porté à supposer que les phénomènes de la nature qui avaient sur son bien-être une influence plus directe, qui lui paraissaient se renouveler spontanément et sans ordre régulier, étaient produits par des êtres doués d'une volonté, ayant l'intention de leur nuire ou de les favoriser.

On imagina voir dans l'ouragan, dans le nuage qui porte le tonnerre, un être inanimé qui les dirigeait, qui les employait pour servir sa vengeance, pour satisfaire sa passion. On étendit ensuite cette hypothèse à des phénomènes plus réguliers, et toutes les fois qu'un effet naturel remplissait une intention favorable ou contraire au bonheur de la peuplade, toutes les fois qu'on aurait supposé cette intention dans un ami ou dans un ennemi, s'il avait pu produire cet effet, on l'attribuait à cette cause inconnue, mais intelligente et capable d'amour ou de haine. Cette analogie paraissait d'autant plus naturelle à ces hommes grossiers que n'ayant encore aucune idée de la régularité ni des lois de la mécanique, ni des effets généraux auxquels nous donnons le nom de causes, et dont les effets sensibles que nous observons sont les résultats, l'action d'une volonté sur les corps était de toutes les causes celle qui leur était le plus familière et dont ils avaient même une notion plus distincte.

L'homme fit ces êtres à son image, car à quel autre objet aurait-il pu les faire ressembler? Quel autre modèle aurait-il pu choisir? Peut-il se former l'idée d'un autre entendement que le sien, ou d'une autre sensibilité? Le dieu des métaphysiciens est-il encore autre chose qu'une intelligence humaine dont ils ont agrandi indéfiniment toutes les proportions? Ces êtres pouvaient donc s'irriter et s'apaiser, être sensibles aux dons, aux prières, aux marques de soumission; et tel fut dans l'espèce humaine le second degré de la superstition.

Les peuples ont-ils admis d'abord un dieu ou plusieurs? Les ont-ils supposés méchants ou bons? Cette question a occupé les philosophes; mais l'observation paraît s'accorder avec les conjectures de la raison, pour prouver qu'à cet égard la marche des esprits n'a point été uniforme. On trouve à peu près au même degré de civilisation et la croyance d'un seul être bon et celle d'un seul être méchant; enfin celle de plusieurs êtres occupés, les uns de protéger, les autres de tourmenter l'espèce humaine.

Si le premier phénomène auquel on imagina d'attribuer pour cause la volonté d'un être inconnu, faisait aux hommes plus de bien que de mal, on commença par un dieu bienfaisant; et par un dieu méchant, au contraire, si le hasard présenta d'abord cette idée à l'occasion d'un phénomène effrayant ou funeste. Puis, ceux qui avaient le temps de s'accoutumer à l'idée de ce premier agent, trouvèrent plus simple d'étendre son pouvoir, au lieu de lui donner des rivaux ou des frères. Quand, ensuite, on attri-

bua d'autres phénomènes à une cause dirigée par une intention, ces phénomènes annonçaient-ils des intentions contraires, il suffisait de supposer un dieu tour à tour content ou mécontent, voulant tantôt les récompenser, tantôt les punir. Dans l'hypothèse contraire, tout phénomène eut son dieu particulier. Ces divinités, amies ou ennemies de l'homme, se partagèrent alors l'empire du monde. L'une faisait trouver le gibier, conduisait les poissons aux barques des pêcheurs; l'autre les dispersait. Si un dieu favorisait une peuplade, la peuplade ennemie avait aussi le sien pour la défendre. Cette idée des dieux nationaux a même été une des plus générales. On la trouve chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains. Le progrès des lumières l'y avait modifiée, mais ils en conservaient encore des traces, même dans les siècles illustrés par les sciences et par les philosophes.

C'est là que se sont arrêtées les premières idées religieuses, nées de l'imagination, de la crainte et de l'espérance. Le reste de leurs progrès est dû aux prêtres, dont l'origine a suivi de près la naissance de ces idées.

Il se trouva des hommes doués d'une imagination vive, prompte à réaliser leurs illusions; exerçant, par cette raison même, un plus grand empire sur la croyance des autres. Agités par ces fantaisies, tour à tour frappés d'espérance ou de crainte, ils goûtaient ce plaisir attaché aux émotions de l'âme, plaisir qui s'augmentait à mesure qu'ils pouvaient le faire partager. Ces hommes s'occupèrent avec plus d'intérêt des devoirs que l'on rendait aux morts, et de la re-

connaissance que ces morts en avaient témoignée. Ils cherchèrent à découvrir ce qui pouvait l'exciter davantage; ils s'efforçaient de pénétrer l'intention des dieux, et à connaître quelles actions, quels présents avaient le mieux réussi à les apaiser, à s'attirer leurs bienfaits; quelle manière de s'adresser à eux amenait plus promptement la guérison d'une maladie, produisait une chasse plus heureuse, conduisait plus sûrement à la victoire. Fortement émus, ils produisaient des impressions vives qui entraînaient la persuasion. Ils dirigeaient les cérémonies qu'ils avaient imaginées; bientôt après, ils se chargèrent de les exécuter, afin de mieux observer ce que les âmes des ancêtres exigeaient pour ne pas blesser les dieux par une négligence même involontaire. Leur imagination s'exalta jusqu'à réaliser les conjectures sur l'avenir; jusqu'à prendre pour l'effet d'une volonté étrangère, d'un agent surnaturel, la force que ces conjectures devaient uniquement à l'enthousiasme. Ils furent les premiers prêtres, et les seuls peut-être, qui aient été les dupes des erreurs inventées par eux-mêmes; mais ils ne le furent pas longtemps. La supériorité de leurs prétendues lumières, la confiance qu'ils inspiraient, leur attira le respect, leur donna, sur les opinions, une influence utile et flatteuse; la reconnaissance paya les succès qu'ils devaient au hasard. L'orgueil, l'avidité, l'ambition leur apprirent bientôt à inventer des choses extraordinaires pour ajouter à celles que leur imagination avait réalisées, à supposer des événements quand le sort ne leur en présentait pas; à frapper par des prestiges, par des

convulsions ou des tours de force, par des cris bizarres, les imaginations qu'ils ne dominaient pas encore à leur gré.

Après avoir rêvé l'avenir, ils le composèrent d'après leurs intérêts. Au lieu de demander à leur imagination en délire des prophéties ou des oracles, ils en forgèrent pour les vendre. Ils devinrent charlatans et fourbes sans cesser d'être enthousiastes. Bientôt l'homme ne put naître, se marier ou mourir sans le secours de leurs cérémonies; ils se mêlèrent dans les actes les plus importants de la vie commune afin de la dominer. Ils voulurent que l'homme, dans toutes ses actions, fût frappé de la crainte des dieux, et qu'il les trouvât sans cesse entre les dieux et lui. Voilà quelle fut l'origine des prêtres; et leur histoire, continuée jusqu'à nous, prouverait combien, aux yeux de la justice et de la raison, le sacerdoce s'est toujours montré digne de la sottise et de la fourberie qui avaient entouré son berceau.

Dans quelques pays, l'autorité du chef d'une famille, son expérience, lui donnèrent ce même droit de diriger, d'exalter les idées religieuses, et cette autorité en fut augmentée. Ailleurs, il tomba entre les mains des chefs de la peuplade, et fut une des sources principales de l'accroissement de leur pouvoir.

Nous trouvons en effet dans les autres époques où l'on observe l'espèce humaine, le sacerdoce, tantôt divisé entre les familles, tantôt réuni avec l'empire, tantôt appartenant à une classe particulière; souvent même, chez les peuples où les révolutions ont con-

fondu les débris de plusieurs nations primitives, dont les communications avec les étrangers ont modifié les institutions et les mœurs, on a trouvé à la fois des traces de ces trois formes diverses que le sacerdoce a pu recevoir dans les premières sociétés.

L'imagination des femmes, aussi vive, plus mobile, plus facilement égarée par ses propres prestiges, les appelait à partager avec les hommes l'empire de la superstition. Aussi les voit-on presque partout prédire aussi l'avenir, interpréter la volonté des dieux, employer leur médiation pour les faire changer au gré des hommes, présider aux cérémonies. Quelquefois chaque sexe s'est réservé quelques fonctions particulières.

On ne voit point d'exclusion totale dans ce qu'on peut regarder comme des religions premières, mais seulement dans celles que de nouveaux fourbes ont formées des débris des cultes plus anciens.

Nous venons de voir comment le développement des facultés morales et intellectuelles a produit des vices et des erreurs, et comment cette corruption de l'âme et de la raison est une suite presque nécessaire des progrès de l'espèce humaine.

Mais l'enfant ne fait de chutes que dans les temps où ses forces lui permettent d'essayer de se soutenir et de marcher. Faudrait-il en conclure que ce serait un bien pour lui, d'être condamné à ramper toute sa vie? N'est-il pas dans la nature d'un être borné de ne pouvoir acquérir quelque perfection sans un apprentissage marqué par des fautes et des bévues?

Aurait-on voulu que le système entier des facultés

l'usage des nations qui sont parvenues au même degré de civilisation, est la suite naturelle du développement des facultés semblables, et ne suppose ni une tige commune dont les chefs auraient reçu une instruction céleste, ni un peuple primitif dont on conserve les traditions, mais dont il faudrait expliquer les progrès d'une autre manière.

Ainsi l'on voit disparaître ces chimères de l'imagination des théologiens et des philosophes; ces explications de phénomènes très-simples fondés sur des hypothèses inintelligibles, vains fantômes dont quelques-uns n'ont eu d'autre inconvénient que de faire perdre du temps à leurs sectateurs; mais dont quelques autres, en pervertissant la morale, en introduisant un fanatisme sombre et barbare, ont couvert la terre de sang et de crimes, et ont fait à l'espèce humaine des plaies que la philosophie sera longtemps à fermer.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

# DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

*Fragment de l'histoire de la IVe époque* (1).

Chaque ville grecque avait un roi; Homère, qui les vit chasser de quelques-unes, leur donna l'épithète de *mangeurs d'hommes*.

D'après les monuments qui nous restent, il paraît que ces chefs très-peu absolus de citoyens peu soumis, furent moins des tyrans que des hommes féroces et corrompus. On parle beaucoup plus de leurs assassinats que de leurs vexations, et il était plus fâcheux d'être leur parent que leur sujet. Les peuples qui s'en délivraient étaient moins fatigués de la du-

(1) Toutes les dates sont ici rapportées à notre ère républicaine; et comme c'est à la même ère que se termine la partie historique de ce tableau, cette manière de date uniforme dans tout l'ouvrage, en se rapportant à une époque certaine et connue généralement, est préférable à toute autre. (*Note de l'auteur.*)

reté de leur domination, que révoltés des excès de leurs brutales passions, et irrités des pillages qu'entraînaient les querelles de ces familles royales, où il était rare qu'un mariage se terminât sans un meurtre, un enlèvement et quelques batailles. Cependant, suivant la tradition, Athènes se ressaisit de la liberté au moment même où Codrus, le dernier de ses rois, se dévoua pour le salut du peuple. Ce qui prouve que les Athéniens, plus éclairés ou plus indépendants, n'avaient pas besoin de haïr un roi pour sentir le poids de la royauté.

Cette révolution, dont les premiers mouvements remontent à trois mille ans environ avant l'ère républicaine, embrasse un espace d'environ six siècles, et, vers la fin du cinquième, il ne restait plus de rois héréditaires, ni dans la Grèce, ni dans les îles, ni même dans ses colonies. Les deux chefs de la république lacédémonienne en gardèrent le nom; mais ils n'étaient plus que des magistrats, tenant de la loi un pouvoir dont elle avait fixé les limites.

C'est à cette même révolution que le genre humain doit ses lumières et devra sa liberté.

Elle a plus influé sur le sort des nations actuelles de l'Europe, que les événements, bien plus rapprochés de nous, dont nos ancêtres ont été les acteurs et leur pays le théâtre : elle forme en quelque sorte la première page de notre histoire.

La distribution de ces petits États dans un pays montagneux et difficile, mais placé sous un beau ciel et dans un climat tempéré, fut la première cause de cette révolution, et de la permanence de ses effets.

Dans de grandes plaines, ces petites monarchies auraient fini par se confondre dans un seul État; sous un climat moins favorable, avec une population plus également répartie sur le territoire, on aurait eu moins de motifs et moins de moyens pour détruire la tyrannie. Mais en Grèce, chaque État se trouvait composé d'une ville et d'un petit territoire, dont la plus grande partie, cultivée par des esclaves, appartenait aux habitants de la ville, et quelquefois était leur propriété commune. La force ne devait donc presque jamais cesser d'appartenir à la majorité du peuple, qui, à portée de se réunir à tous les instants, avait toujours la faculté de former une volonté générale, et le pouvoir de la faire exécuter. Les richesses royales, qui consistaient en quelques terres, en quelques provisions d'armes, de bestiaux et de denrées, pouvaient à peine soudoyer une faible troupe de satellites; et tout roi qui n'était pas soutenu par la force d'un roi voisin se trouvait sans cesse dans une dépendance réelle du peuple. Ainsi, pour renverser un trône, il suffisait que la haine de la tyrannie l'emportât sur l'habitude d'un vieux respect pour les races, où la superstition populaire voyait les descendants de ses dieux.

Ces États furent presque tous, et devaient être souillés par des institutions aristocratiques.

La chute des rois les trouva déjà corrompus par les genres d'inégalités les plus dangereux. Les habitants des villes, plus riches, plus rapprochés d'intérêts, plus faciles à réunir, dominaient ceux d'un territoire trop peu étendu pour balancer leur pou-

voir. La même cause qui avait assuré la destruction de la tyrannie, s'opposait à l'établissement d'une véritable liberté.

Dans plusieurs contrées, on distinguait deux races d'hommes libres, soit qu'elles eussent une origine différente, soit que l'infériorité de l'une d'elles fût la suite de révolutions amenées par la conquête, dans la distribution du territoire.

Dans les autres lieux où cette distinction avait disparu, des tribus qui remontaient à une tige fabuleuse avaient obtenu un respect que la superstition perpétuait en le rendant volontaire. Enfin, la richesse conférait une véritable puissance, parce que l'homme riche avait de meilleures armes, parce qu'il avait pu s'exercer plus longtemps à les manier avec une adresse qui décidait presque entièrement du succès. D'ailleurs, n'étant pas obligé à un travail assidu, il avait, ou il pouvait acquérir plus facilement, et les lumières et l'habileté nécessaires pour dominer les esprits; enfin, celui qui pouvait armer et nourrir des soldats devenait, par cela seul, le chef d'une troupe qui, après avoir combattu sous lui pendant la guerre, votait pour lui pendant la paix.

Ainsi, dans la plupart des villes, l'aristocratie remplaça la royauté; dans quelques autres, elle s'introduisit à la longue : car les riches savaient mieux se concerter pour leurs usurpations, que la partie pauvre du peuple pour la défense de sa liberté. Ils avaient l'art de tenir le peuple dans leur dépendance par des prêts ruineux, ou de se l'atta-

ier par des présents. Enfin, dans plusieurs villes, aristocratie fut établie par la loi même, sous le prétexte d'assurer la tranquillité publique, et d'éviter les tumultes très-fréquents dans ces constitutions populaires, où la distinction des pouvoirs que le peuple délègue, et de ceux qu'il se réserve, était faite, mais où les principes qui doivent diriger leur action étaient absolument inconnus.

Cependant les mêmes causes qui avaient amené la destruction de la royauté, s'opposaient à l'établissement paisible de ces nouvelles usurpations. Les opprimés étaient trop près des oppresseurs, pour que la haine ne l'emportât pas sur la crainte, et trop voisins, pour que la force pût les empêcher de se réunir.

L'aristocratie devait donc être partout chancelante, partout inquiète et jalouse.

Telle fut la cause de l'établissement des tyrans; nom que nous avons consacré depuis à désigner l'abus violent d'un pouvoir même regardé comme légitime, mais qui, chez les Grecs, désignait l'exercice d'un pouvoir contraire à la liberté, soit qu'un homme ou plusieurs l'eussent usurpé par la force d'un parti ou d'un peuple étranger, soit que les citoyens eux-mêmes l'eussent établi, tantôt pour échapper aux désordres de l'anarchie ou de la guerre civile, tantôt pour se délivrer d'une aristocratie trop oppressive, tantôt aussi pour n'être pas obligés de céder à la portion pauvre du peuple qui réclamait des droits plus étendus. Ce dernier motif suppose des circonstances extraordinaires, comme lorsque la faction des riches n'avait que ce moyen d'éviter

un tyran populaire. Il est naturel de vouloir changer de maître, même avec l'incertitude d'un meilleur sort; il ne l'est pas de vouloir s'en donner un pour avoir moins d'égaux. Cet orgueil servile qui préfère un esclavage décoré, à la liberté d'une égalité que l'on trouve humiliante, n'était pas dans le caractère indépendant et fier des nations grecques, et ne pouvait exister dans un pays où la tyrannie étant toujours violente, rien ne garantissait à la vanité de ses esclaves le prix de leur bassesse.

C'était toujours un danger momentané qui servait de prétexte, comme celui de chasser ou de prévenir un ennemi étranger, de détruire une faction, de dissiper un complot; une troupe soldée, et souvent une troupe étrangère, servaient ensuite à perpétuer le pouvoir du tyran, à le préserver du poignard des citoyens. Rarement ils y échappèrent, et si quelquefois ils eurent un frère ou un fils pour successeur, jamais la patience du peuple n'attendit une troisième génération.

Dans quelques républiques de la Grèce, comme à Syracuse, la tyrannie eut en quelque sorte des retours périodiques; il semble que le peuple n'y ait jamais pu s'arrêter à des institutions supportables. Les Athéniens ne se laissèrent néanmoins asservir qu'une seule fois sans le secours d'une violence étrangère. Thèbes, malgré le peu de réputation des Béotiens (chez qui l'on trouve cependant Pindare, Épaminondas et Plutarque), Thèbes ne fut jamais soumise, et secoua promptement la tyrannie établie par la trahison des Lacédémoniens.

Il semble que les guerres intestines, jointes aux guerres étrangères, auraient dû promptement détruire ces États faibles et divisés; mais plusieurs circonstances servirent à les conserver. Non-seulement ces peuples différents avaient la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes dieux, des institutions presque semblables, des lois, des opinions, des principes analogues; mais plusieurs temples célèbres, qui attiraient les habitants de la Grèce entière, et des jeux où ils se réunissaient, resserraient ces liens. Enfin, il s'était établi, du temps même des rois, une confédération religieuse et politique à la fois. Les députés des peuples qui la formaient se réunissaient pour offrir des sacrifices au nom de la nation entière; décidaient les questions élevées sur les bornes des divers territoires, et prononçaient sur les droits que différents peuples prétendaient à l'inspection des temples, à l'intendance d'un sacrifice. Enfin, cette association devint vraiment utile à la conservation de la Grèce, par l'anathème lancé contre celui qui détruirait une ville amphictyonique; anathème qui mettait des bornes aux cruautés et aux fureurs de la guerre. Un grand nombre de villes avaient établi dans les îles de la mer Égée, sur les côtes de l'Asie Mineure, sur celles de la Sicile et de l'Italie méridionale, des colonies indépendantes, il est vrai, mais liées à la métropole par la religion, par une sorte de respect filial. Le souvenir de la même origine, un rapport plus grand dans les lois et dans les mœurs, dans le culte, un titre à des secours mutuels, consacré par l'opinion plutôt que par les

traités, formaient entre ces États une union plus intime. Ils étaient l'un pour l'autre un appui dans les guerres étrangères, un asile pour ceux que les factions exilaient de leurs foyers, un défenseur contre les tyrans, quelquefois un médiateur dans les dissensions civiles. L'asservissement ou la destruction d'une colonie était une humiliation, une perte pour la métropole : la chute de la métropole, une calamité commune à toutes ses colonies.

De tels liens eussent été trop faibles, si les peuplades grecques, comme celles de l'Italie septentrionale, de l'Espagne, de la Germanie, avaient conservé la dureté de leurs mœurs. Mais les Grecs avaient été instruits par les peuples de l'Orient; ils avaient reçu d'eux les arts de l'esprit, et les avaient perfectionnés. Déjà leur langue s'était formée : riche, harmonieuse, énergique, se prêtant à tous les mouvements de la pensée, à toutes les combinaisons d'idées, n'ayant ni ces anomalies, ni ces formes compliquées qui caractérisent les langues formées au hasard des débris d'idiomes plus anciens; déjà pure, noble, élégante dans ces siècles encore grossiers, elle est un monument de la perfection des organes du peuple qui l'avait créée. Leur passion pour une musique déjà supérieure à celle de leurs maîtres, leur goût pour la danse, pour les fêtes, pour les jeux publics, les détachaient des passions viles et personnelles. Leur climat leur donnait peu de besoins, et ne les condamnait pas à cette longue solitude de l'hiver, qui, dans les nations septentrionales, isole les familles. Avides de toute espèce de gloire, sensibles à tous les

plaisirs de l'esprit, ils étaient préservés de cette dureté de l'âme, qui a pour origine l'âpreté d'un travail imposé par la nécessité, la fureur exclusive de la gloire militaire, et cette inertie des facultés intellectuelles, qui exclut les sentiments délicats et doux. Aussi voit-on, dans un long espace de temps, la Grèce, souvent troublée par des guerres, n'offrir qu'un seul événement désastreux, la destruction des Messéniens; et cette destruction fut l'ouvrage des Spartiates, c'est-à-dire, d'un peuple dont les institutions sociales proscrivaient tout ce qui pouvait adoucir les mœurs, embellir la vie, qu'elles dérobaient aux influences du climat, qu'enfin elles rendaient étranger au caractère général des Grecs, pour lui conserver toute la férocité des premiers âges.

Mais avant d'exposer quels furent pendant cette époque (1) les progrès des Grecs ou plutôt ceux de l'esprit humain (car les nations éclairées qui ont existé depuis n'ont point eu d'autres précepteurs), il est nécessaire de montrer avec plus de détail ce qu'étaient alors, chez les Grecs, les sciences, les arts, les institutions publiques, les opinions et les mœurs.

Les sciences métaphysiques n'existaient pas encore. Ce que les prêtres ou quelques voyageurs avaient pu pénétrer des doctrines secrètes de l'Orient sur la cause première et la nature de l'homme, n'en peut mériter le nom honorable.

Les vieillards, ceux qu'on nommait *sages*, avaient

(1) Elle s'étend depuis environ l'an 2700 jusqu'à l'an 2150 avant la république française, et embrasse à peu près 550 ans depuis Lycurgue jusqu'à Aristote.

recueilli par les traditions un certain nombre de maximes sur la morale, sur l'art de se bien conduire pour son propre bonheur, quelques préceptes politiques, quelques observations générales sur le cœur humain. Ce recueil, transmis de génération en génération, s'accroissait à chacune d'elles. Les sages les plus célèbres se faisaient honneur d'y placer une maxime qui leur paraissait renfermer la leçon ou le conseil le plus utile, la vérité la plus importante, et ils y attachèrent leur nom. Ces espèces de proverbes, souvent exprimés en vers, formaient toute la morale, toute la politique alors connue.

On n'avait pour lois, que les anciens usages, quelques règles dictées par les circonstances, et souvent par l'opinion du moment. L'administration n'avait pour base que la sagesse passagère de ceux qui gouvernaient. L'industrie, le commerce étaient libres. Leur activité était trop faible, pour que l'idée de les gêner par des règlements eût encore pu séduire. Il est des erreurs qui supposent plus que de l'ignorance.

Quoique dans les poëmes d'Hésiode et d'Homère la langue grecque approchât déjà du terme de sa perfection, la grammaire ne formait point encore un art. Ces deux poëtes avaient laissé bien loin derrière eux les poëtes des nations orientales. Leurs beautés immortelles excitent encore, après trente siècles, l'admiration des hommes les plus éclairés et du goût le plus pur. L'art de conduire une action, d'enchaîner, de combiner des événements, de former et d'ordonner de grands tableaux, de tracer et de faire

agir des caractères nobles ou passionnés, étonne d'autant plus dans Homère, malgré des imperfections souvent grossières, que depuis lui jusqu'à Eschyle (c'est-à-dire, dans un espace de plus de quatre siècles) rien ne retrace plus l'idée de ces grandes compositions. Ces poëmes se chantèrent longtemps par fragments : si cependant Homère n'a réellement composé que des morceaux détachés; si l'ordonnance du poëme est l'ouvrage de celui qui les réunit du temps de Pisistrate, en y ajoutant alors des liaisons, une partie du prodige disparaît; il ne reste plus d'extraordinaire que le génie du poëte dans les détails, et cette foule d'idées ou d'images délicates ou sublimes dans un siècle encore si grossier.

Les hymnes, les poésies lyriques que l'on chantait en s'accompagnant d'un instrument, étaient les genres les plus cultivés; et si on juge de l'art par les ouvrages d'Homère, on verra que, quoique pour les convenances, pour la composition d'un ouvrage, pour le soin d'éviter les détails minutieux et vulgaires, en un mot, pour tout ce qui tient à la composition d'un ouvrage, l'art était encore dans l'enfance; celui de l'expression, du style, de l'harmonie, avait déjà fait des progrès rapides. Il n'existait d'autre histoire, ou même d'autres annales, que de courtes inscriptions qui rappelaient quelques époques, ou conservaient la succession des rois ou des pontifes; des chroniques qui, destinées à être confiées à la mémoire seule, étaient écrites en vers. Nous n'avons aucun monument de l'éloquence grecque dans ces temps reculés; et si nous voulons en avoir quelque

idée, c'est encore dans Homère qu'il faut la chercher. Cependant, malgré les beautés de son style, elle y paraît grossière et sans art. Dans les siècles postérieurs, l'exagération, l'incohérence des images, l'emphase des mots, les éternelles répétitions des mêmes idées qui défigurent si souvent les discours des personnages de ses poëmes, furent remplacées, chez d'autres auteurs, par des beautés simples et naturelles, par la sage hardiesse, par une élégance rarement démentie, par une harmonie presque toujours soutenue; mais, chez Homère, les injures que les héros se prodiguent, la naïveté avec laquelle ils se vantent de leurs actions ou même de leur profonde sagesse, et leur peu de ménagement pour l'amour-propre de ceux dont ils veulent entraîner l'opinion, prouvent évidemment que l'art de persuader, au temps de ce père de la poésie grecque, ne venait, en quelque sorte, que de naître; car il est difficile de croire qu'Homère soit resté au-dessous de ce qu'était dans son siècle l'éloquence, lui qui, dans d'autres parties, a devancé l'art et le goût des siècles les plus éclairés.

La musique n'était qu'un art purement pratique: on connaissait l'accompagnement; mais la voix et l'instrument rendaient une suite de sons assujettis aux mêmes intervalles, et l'art de l'harmonie, celui de varier les accords, fut encore longtemps inconnu, si même l'origine n'en est point absolument moderne. Leurs instruments consistaient en diverses espèces de flûtes et de lyres; mais celles-ci n'avaient encore qu'un petit nombre de cordes.

La peinture, la sculpture n'étaient presque encore, comme dans l'Égypte, qu'une représentation grossière des objets. Si déjà le dessin avait fait quelque progrès, s'il avait acquis quelque correction, si l'imitation s'était rapprochée de la nature, les parties de l'art qui tiennent au génie étaient ignorées, et il devait s'arrêter encore longtemps à ce qui ne parle qu'aux sens, et à ce que l'œil et la main peuvent exécuter. La description du bouclier d'Achille a pu faire croire que l'art de composer des tableaux existait de son temps; mais Homère décrit l'ouvrage d'un dieu, et il est vraisemblable que l'imagination du poëte s'était élevée bien au-dessus de ce qu'alors des mains humaines auraient su réaliser.

Quant aux sciences mathématiques ou physiques, le peu qu'on pouvait apprendre dans les colléges sacerdotaux de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Inde, n'avait pas encore pénétré dans la Grèce. Elles ne s'y distinguaient pas des arts qui en employaient quelques applications, et ces applications en marquaient les limites. Ainsi les mathématiques s'y bornaient à quelques principes pratiques d'arithmétique ou de géométrie, nécessaires pour l'arpentage et les calculs de la vie commune. Les hommes les plus instruits avaient une connaissance grossière du cours de la lune et du soleil qu'ils employaient à régler l'année, et des constellations principales qui leur servaient pour en marquer les époques, et pour se conduire dans leurs navigations. Ils n'osaient quitter la terre de vue que dans quelques traversées très-courtes, avec lesquelles l'habitude les avait familiarisés. La

... était pour eux qu'un supplément à la force ... rames, et celles-ci les dirigeaient seules quand ... s'agissait de combattre ou d'aborder la terre. Leur ... géographie ne s'étendait pas au delà du cercle étroit ... de leur pays, et à une partie des côtes et des îles de la Méditerranée les plus voisines des nations grecques.

Nous ne trouvons aucune trace vers ce temps de ce que nous appelons des instruments et des machines; mais les arts mécaniques et chimiques avaient déjà fait de grands progrès.

On savait former des tissus avec la laine et le lin.

On connaissait des méthodes de préparer le cuir, de teindre les étoffes, de cuire et de tourner les vases de terre. Tous les arts qu'exige nécessairement la fabrication d'armes, d'outils, d'ustensiles de fer ou de cuivre, étaient répandus dans la Grèce. Le fer avait remplacé le cuivre, qui était encore employé exclusivement pour les armes vers le temps du siége de Troie.

On exploitait des mines d'argent dans l'Attique. Celles de fer de l'île de Crète l'avaient été dans des temps bien plus reculés. Ainsi les Grecs possédaient déjà les connaissances que supposent, et le travail des mines, et l'art d'en retirer les métaux; mais ils ignoraient celui de les séparer.

Phidon, tyran d'Argos, y avait fait frapper des monnaies d'argent près de deux mille sept cents ans avant notre ère, et introduit l'usage des poids et mesures. On cultivait le blé, la vigne, l'olivier.

Depuis la guerre de Troie, on avait substitué l'usage de la cavalerie à celui des chars. L'art de panser

les blessures, de remédier aux luxations et aux fractures, de traiter les maladies, était exercé par des hommes qui, sans former aucun corps, sans aucun mélange de superstition, se dévouaient au secours de leurs semblables, les uns par l'appât du gain, d'autres seulement par l'attrait de la gloire. Des connaissances assez étendues sur l'ostéologie et très-faibles sur les autres parties de l'anatomie, celles qu'on avait acquises sur la matière médicale, sur le pronostic des maladies, sur la méthode de les traiter, sur quelques opérations chirurgicales, sur l'art d'administrer les remèdes, se transmettaient tantôt d'un maître à ses disciples, tantôt des pères aux enfants, dans les familles où la profession de la médecine était héréditaire. On avait même formé dans les temples d'Esculape, quelques recueils d'observations qu'il était permis aux voyageurs et aux malades d'y consulter librement.

Les Grecs n'avaient jamais été asservis, quoique passagèrement opprimés par des tyrans ou par des vainqueurs; car on ne comptait plus au nombre des peuples ces malheureuses nations que l'avarice et la cruauté lacédémoniennes avaient condamnées à un esclavage éternel. Des distinctions de naissance n'y avaient dégradé les âmes ni par l'orgueil, ni par la bassesse. Ce n'était point dans les enfants de leurs vainqueurs qu'ils reconnaissaient une sorte de grandeur héréditaire, c'était dans les descendants de leurs dieux. Ce respect n'entraînait aucune idée de dépendance, ni même d'inégalité. Ils n'avaient point cette connaissance distincte des droits de l'homme,

encore même si récente parmi nous : mais ils trouvaient au fond de leur cœur que la nature ne les avait pas formés pour avoir des maîtres. Ils étaient révoltés par la seule idée d'une nation grecque, dominée par un autre peuple, ou soumise à des tyrans. Celle qui s'y était volontairement livrée dans un moment d'égarement ou de terreur, s'indignait bientôt de sa faiblesse ou rougissait de son erreur. L'aristocratie n'y était soufferte que sous les formes de la liberté. Avant de pouvoir opprimer, il fallait qu'elle eût longtemps trompé, et que l'égalité outragée dans les droits les plus importants, dans les plus grands intérêts, se montrât avec éclat dans des institutions futiles. On craignait également d'appesantir le joug ou de le montrer, et la politique prescrivait impérieusement aux chefs la modération et la modestie.

Leur tactique, leurs institutions militaires étaient encore celles des peuples barbares. Les citoyens se fournissaient d'armes, et s'entretenaient à l'armée par le pillage ou à leurs propres dépens. Les stratagèmes n'étaient que de grossières fourberies. La tactique se bornait à tâcher de préserver ses flancs et ses derrières, à se porter sur ceux de l'ennemi, non par des manœuvres, mais par des surprises ou des embuscades. Les siéges des villes n'étaient que de longs blocus dans lesquels on détruisait les forces de l'ennemi, on le réduisait à la famine, on l'empêchait de cultiver ses terres et de pouvoir renouveler ses vivres, sans livrer des combats journaliers. On profitait de sa négligence pour le surprendre, pour briser une porte, s'introduire par un conduit souterrain.

On escaladait une ville faible ou déjà épuisée de défenseurs. Mais les moyens d'approcher des murailles avec moins de danger, ceux de les miner ou de les battre, de les dominer, d'en éloigner leurs défenseurs, étaient encore inconnus. L'on ne pouvait connaître davantage l'art de se défendre contre ces moyens et de les rendre inutiles.

Les Grecs avaient reçu des Orientaux le goût et l'usage des jeux publics, et ils perfectionnèrent cette institution. Des jeux périodiques furent établis auprès de plusieurs temples célèbres. Des couronnes, des prix étaient distribués aux vainqueurs en présence de la Grèce entière réunie dans ces fêtes brillantes. La gloire de ces triomphes devint pour ces villes mêmes un objet de rivalité. L'athlète combattait à la fois pour sa gloire et pour celle de sa patrie. Il en résulta une passion générale pour ces exercices, qui, sagement dirigés vers le but de donner au corps plus de légèreté et de force, contribuèrent à rendre la nation plus robuste, plus en état de supporter les fatigues, plus propre à toutes les fonctions qui exigeaient de la légèreté et de la vigueur. Comme les villes, les bourgades même avaient aussi leurs jeux moins solennels. L'espoir d'obtenir, de disputer avec honneur ces couronnes moins brillantes, suffisait pour rendre générale l'habitude de ces exercices utiles. C'était dans ces fêtes que les poëtes lisaient leurs vers, que les musiciens exerçaient leurs talents, que les peintres, les sculpteurs apportaient leurs tableaux ou leurs statues. Les sages y venaient chercher, ou des lumières ou des applaudissements. Les

héros s'y montraient aux regards des peuples. C'était là que les citoyens de toutes les villes se rassemblaient pour jouir de tous les plaisirs des arts et pour en juger les productions, et que l'opinion libre de la Grèce entière distribuait toutes les couronnes de la gloire. Quelle influence ces institutions ne devaient-elles pas avoir sur des hommes ingénieux et sensibles! Quel moyen plus sûr de rendre vraiment populaire l'enthousiasme de tous les talents, de placer l'amour de la gloire au rang des passions communes, et de porter les efforts qu'elle inspire jusqu'au terme des forces de la nature (1)!

La religion des Grecs était un mélange de fables allégoriques apportées de l'Orient, et de fables historiques nationales. Mais le peuple ignorait le sens de ces allégories, et les fables historiques, calquées sur elles, ne lui en présentaient aucun. Les opinions religieuses se bornaient à croire que ces dieux, quels qu'ils fussent, récompensaient la vertu et punissaient le crime après la mort, sur une espèce de fantôme qui survivait après la destruction du corps. Ces dieux gouvernaient le monde comme un roi gouverne son empire, par des lois générales, auxquelles ils se permettaient de déroger.

Le destin, c'est-à-dire, la nécessité personnifiée, bornait leur pouvoir. Sujets aux passions des hommes, ils aimaient les adorations, les sacrifices; ils voulaient qu'on y observât certaines cérémonies. C'était

(1) On aura déjà parlé, dans les époques précédentes, de l'origine des doctrines religieuses, des cultes, etc.

à ce prix seul qu'on obtenait leur faveur. Ils protégaient particulièrement certains peuples. Chacun avait son dieu qu'il honorait d'un culte plus assidu, plus magnifique, et dont il se croyait le favori. Ces dieux avaient aussi une affection de préférence pour une contrée, un temple. C'est là qu'ils se plaisaient à manifester leur bonté ou leur colère, et qu'on pouvait espérer d'en être plus sûrement exaucé. Chaque temple avait son culte, que le même dieu y préférait à tout autre, quoique ailleurs il aimât mieux un culte différent. Ils se rendaient plus particulièrement garants des promesses qu'on faisait sur leurs autels, en suivant les formes établies en leurs noms. Ils accordaient à leurs prêtres ou prêtresses le don de prédire l'avenir, mais seulement dans les accès d'un délire sacré, par des moyens bizarres. On avait senti que l'état d'une folie habituelle avilirait trop aisément un prophète, et que l'histoire de l'avenir, racontée du même ton que celle du passé, ne trouverait qu'une faible croyance. Ce talent, d'abord attaché à des êtres privilégiés, le fut aussi à certains temples, et on y remplaçait un prophète aussi aisément qu'un boucher sacré. Les dieux avaient longtemps vécu dans la Grèce sous une forme humaine.

Chaque ville, chaque île, chaque montagne, chaque fleuve, était un monument de leur naissance, de leurs exploits, de leurs aventures galantes. On les voyait encore quelquefois, on leur parlait; mais ils avaient cessé d'avoir des enfants, même un peu avant le siége de Troie.

Les prêtres étaient occupés d'augmenter le nombre des sacrifices et la valeur des offrandes, par la pompe des cérémonies de leur culte, la beauté du temple, la magnificence de ses ornements, par l'éclat des miracles, par la renommée de la vérité de leurs prédictions. Mais ils ne se mêlaient ni d'instruire les peuples, ni de prêcher la morale, encore moins d'en fabriquer une au gré de leurs intérêts. Chaque temple avait ses prêtres; ils ne formaient aucun corps, n'avaient aucune influence politique. Se contentant de pouvoir exercer en paix leur industrie sacrée, les intérêts de leur commerce n'excitaient entre eux qu'une émulation dans l'art de profiter de la crédulité populaire, et ils se gardaient sur leurs fourberies un secret réciproque. Toujours prêts cependant à réveiller la superstition des peuples, à dévouer à l'exécration générale quiconque oserait ou toucher à leurs richesses, ou en attaquer la source, en vendant des prodiges et des oracles aux tyrans, aux ambitieux, aux fourbes de toute espèce qui voulaient en acheter.

Dans un petit nombre de temples on avait conservé ou recouvré la connaissance de quelques points des doctrines secrètes anciennement apportées de l'Égypte ou de l'Orient, et en même temps l'usage de ne les confier qu'à des hommes choisis après des expiations et des épreuves, et sous le sceau d'un secret inviolable. Ces mystères réservés aux hommes que leur pouvoir, leur opulence, leur célébrité ou leur dévotion envers les dieux rendaient recommandables, devenaient pour ces prêtres une nouvelle source de crédit et de richesses.

On peut diviser en quatre classes les fables religieuses des Grecs.

La première est celle des allégories cosmologiques, où les intelligences, les forces physiques, les substances matérielles, et même les idées métaphysiques qu'on faisait entrer dans l'explication de l'origine ou des lois générales de l'univers, sont déguisées sous des noms d'hommes, dont les aventures expriment les résultats successifs de ces lois et les changements opérés dans la nature. Telles sont les fables du Chaos, de la Nuit, du Destin, d'Uranus, de Chronos, de Zeus, de Juno. La seconde classe renferme les allégories astronomiques : ce sont les Astres, les Constellations, qui portent des noms humains, et l'histoire de ces êtres imaginaires n'est que celle des phénomènes célestes. On trouve ensuite des allégories : telle est la fable des douze travaux d'Hercule, d'Apollon conducteur du soleil; telle est celle de la déesse de la Raison, sortant tout armée de la tête du dieu suprême, comme depuis on a fait émaner le Logos ou le verbe, du même dieu devenu incorporel, les Muses, filles de la Mémoire, les Grâces qui accompagnent la Beauté, l'Amour qui en est le fils, Hercule devenu le dieu de la force, épousant la Jeunesse, etc., etc. Enfin, on ne peut s'empêcher de reconnaître des fables vraiment historiques. Dans celles-ci, des dieux allégoriques sont identifiés avec des personnages réels, et les nouvelles aventures de ces dieux ne sont plus des allégories, mais des événements merveilleux attribués à ces personnages, événements qui, en général, ont eu quelque fondement

dans l'histoire : telles sont les fables qui appartiennent à l'Hercule compagnon de Thésée, au Zeus de Crète, à la Cérès de Sicile, etc. Non-seulement l'histoire du même dieu renfermait des fables de toutes les classes, mais souvent même elles se confondaient dans une seule de ses aventures, et c'est par cette raison que l'opiniâtreté à n'admettre qu'une de ces classes a produit tant d'explications forcées; souvent le dieu désigné par le même nom avait une histoire différente dans chacun de ses temples. D'autres fois on réunissait sous le même nom plusieurs êtres d'abord distingués, tandis qu'un autre être, originairement le même, paraissait dans diverses contrées sous des noms différents.

On peut croire que les mystères consistaient en grande partie dans une explication de ces allégories. Les initiés se trouvaient ainsi délivrés d'une partie des fables dont l'intérêt sacerdotal occupait encore la crédulité du peuple. Ils étaient au commun des citoyens à peu près ce que sont aujourd'hui nos théologiens unitaires à la tourbe croyante; ils avaient substitué des hypothèses raffinées à des absurdités grossières.

Dans l'Orient, l'initiation agrégeait un individu au corps sacerdotal d'une manière plus ou moins étroite, et l'on proportionnait l'étendue des secrets révélés, à l'intimité de cette association, aux grades qu'on y obtenait successivement. En Grèce, la même cérémonie n'était que la marque d'une confiance réciproque; les initiés étaient obligés au silence, mais non à l'obéissance et à l'hypocrisie;

ils étaient des appuis, et non des instruments; l'indépendance naturelle aux Grecs avait forcé les prêtres à se contenter de ce partage : en exigeant trop, ils auraient risqué de tout perdre.

On voit aisément qu'une telle religion rendait le peuple plus superstitieux que fanatique, formait des dévots imbéciles plutôt que des hypocrites; qu'elle égarait les imaginations, mais sans les enchaîner ou les noircir; que ses terreurs pouvaient rapetisser les âmes, mais non les corrompre ou les endurcir; qu'elle ajoutait à la morale des motifs de respecter la justice et des obligations envers les dieux, mais qu'elle n'en dénaturait pas les principes; que ses prêtres étaient des charlatans dangereux, des instruments politiques quelquefois funestes, mais non des tyrans abrutisseurs, comme ils l'ont été sur presque tout le reste du globe.

La masse du peuple croyait aux fables religieuses; ceux à qui la nature avait donné plus de finesse ou une raison plus forte, ceux qui avaient cultivé la leur auprès des sages, n'ignoraient pas que cette religion n'était qu'une allégorie qui servait de voile à une doctrine moins grossièrement absurde; ils cherchaient à s'en instruire, soit en voyant eux-mêmes, soit en consultant des voyageurs célèbres, soit en se faisant initier aux mystères. Quelques-uns se contentaient de chercher la vérité dans leurs propres pensées; tous dédaignaient les superstitions vulgaires en s'y soumettant moins encore par politique que par un respect vague pour le sens caché qu'elles renfermaient. Mais ces hommes étaient dis-

persés dans la société, et n'y formaient pas une classe distincte, habile à profiter des erreurs auxquelles les autres demeuraient abandonnées.

Les femmes, chez les Grecs, quoique soumises à une vie domestique et retirée, jouissaient d'une sorte d'autorité dans l'intérieur des familles. Les lois et l'esprit de liberté les avaient un peu rapprochées de l'égalité naturelle. Elles étaient les compagnes intérieures, mais non les domestiques de leurs maris. Elles partageaient avec eux le respect de leurs enfants et l'honneur de les former. Si elles étaient exclues des fonctions politiques, et même de la présence aux assemblées du peuple et de l'assistance aux jeux publics, elles partageaient avec les hommes les fonctions religieuses. Elles l'emportèrent même dans le talent de rendre des oracles.

On ne pouvait avoir qu'une seule femme. Il eût été honteux de chercher à corrompre celle d'autrui; l'union habituelle d'un homme avec une femme libre était même une tache pour tous deux. Ces mœurs étaient le fruit de cette égalité entre les hommes, dont l'aristocratie était forcée de respecter au moins l'apparence. L'usage de soumettre à ses plaisirs, et les esclaves, et les femmes prises à la guerre, était publiquement autorisé; mais il ne s'étendait plus qu'à celles des peuples étrangers : on respectait dans les autres la dignité de la nation grecque, ou l'on craignait d'éterniser les représailles et d'envenimer les haines nationales.

L'histoire des siècles reculés prouve, par un grand nombre de guerres dont l'enlèvement de quelques

femmes était le seul motif, que la passion de l'amour agissait avec violence sur l'âme des Grecs, mais que la jalousie y tenait à cette passion même, au sentiment de la dignité outragée, plutôt qu'à un orgueil de préjugé, qu'à l'esprit de domination sur un sexe plus faible. On cherchait à se venger d'un rival, bien plus qu'à punir une femme infidèle. La jalousie allumait des haines, inspirait des crimes, mais ne conduisait pas à l'asservissement, à la dégradation des femmes. Ces recherches sur la conservation de la virginité physique, ces soins pour obtenir une continence forcée, étaient alors inconnus dans la Grèce. Si l'on y observait encore des restes de la brutalité des temps héroïques, ce qui, dans la débauche, corrompt, amollit l'âme, la rend incapable de sentiments énergiques et généreux, n'existait pas encore.

Une de ces habitudes honteuses nées, comme on l'a vu, dans la stupide oisiveté de la vie pastorale, était commune en Grèce dès les temps les plus reculés. Les législateurs, les philosophes furent obligés de la traiter avec indulgence, et nous verrons dans la suite que, s'ils ne parvinrent pas à la détruire, ils diminuèrent ce reste de la barbarie des premiers âges que la perversité grossière des mœurs romaines a perpétué jusqu'à nous.

Partout on avait des esclaves; mais ceux qui étaient employés aux travaux domestiques, aux travaux des arts, à l'agriculture, à la garde des troupeaux, ceux surtout qui, placés à la campagne avec leur famille, cultivaient, régissaient

la terre d'un citoyen de la ville, étaient traités avec quelque humanité. Regardés comme des hommes d'une race malheureuse, ou comme des victimes du sort de la guerre, et non comme des êtres d'une espèce inférieure, ils avaient plus à souffrir de l'intérêt que de l'orgueil. Cet intérêt même ne pouvait endurcir généralement un peuple qui avait peu de besoins, et où la conservation, la multiplication d'esclaves difficiles à remplacer, était une des premières sources de richesse.

Mais il faut excepter ici, et ceux que l'on destinait aux travaux des mines, et les diverses races d'ilotes contre lesquels les Lacédémoniens se plaisaient à déployer toute leur férocité et tout leur orgueil.

Une hospitalité réciproque formait un lien sacré entre les citoyens des diverses villes. Elle s'étendait aux enfants, se conservait de génération en génération. Elle offrait un appui à celui qui se serait trouvé sans crédit dans une ville étrangère quoique très-voisine, où les intérêts de sa fortune pouvaient souvent l'appeler; elle offrait un asile au citoyen qui était persécuté dans sa patrie. Cette institution contribuait à modérer les haines nationales, si promptes à naître entre des États très-rapprochés, et elle étendait le sentiment de la bienveillance, trop resserré dans les nations peu nombreuses.

Les supplices cruels, l'usage de la torture, étaient inconnus, du moins à l'égard des hommes libres, et même rarement employés contre les esclaves. Les tyrans en faisaient un instrument de terreur, et c'en

était assez pour préserver les législations républicaines d'une imitation si honteuse.

Quelques institutions de la férocité du siècle des rois souillaient encore les mœurs; mais on le savait, et un vœu commun pressait le moment, appelait les moyens d'en effacer jusqu'aux dernières traces.

Voilà ce que la nature et la liberté avaient fait pour les Grecs.

Nous allons voir maintenant leur génie s'exercer sur l'homme et sur l'univers, accélérer les progrès des sciences, perfectionner les arts, créer la philosophie, agrandir et améliorer l'espèce humaine.

Cette quatrième époque peut se diviser en deux portions. La première embrasse le temps qui s'est écoulé entre l'établissement général de la liberté dans la Grèce, et le moment où, après la guerre médique, la rivalité entre deux villes puissantes qui se disputaient le premier rang partagea la fédération des Grecs en deux ligues opposées, dont les guerres longues et sanglantes préparèrent la destruction de la liberté.

La deuxième commence au moment où l'on vit éclater ces dissensions intestines, c'est-à-dire, vers l'an 2250 avant notre ère, jusqu'au moment où la puissance macédonienne s'éleva sur les ruines de la liberté, et où l'étendue des sciences obligea ceux qui les cultivaient de les partager entre eux.

La première est celle où les républiques grecques se sont consolidées, où elles ont reçu de leurs législateurs des constitutions plus régulières et un système de lois écrites; où, si on en excepte la poésie

qui avait devancé cette époque, les arts littéraires et pittoresques sont sortis de l'enfance pour la première fois (du moins dans ce qui nous est connu de l'histoire de l'espèce humaine); où les sciences se montrant enfin aux hommes délivrées d'un voile superstitieux, commencent à être cultivées sans autre motif que le charme de la vérité et l'amour de la gloire; où la philosophie indépendante s'est occupée, dans le silence d'une vie privée, de connaître la nature, d'étudier l'homme et de le perfectionner.

La deuxième nous montre les sciences, les arts, la philosophie se débarrassant des liens de l'enfance, et se montrant dans toute la vigueur d'une jeunesse brillante. On y voit les diverses parties de l'art social se raffiner, s'éclairer au milieu de passions que la petitesse des républiques grecques rendait plus actives en les concentrant, tandis que les rapports nouveaux des intérêts de chaque ville avec les intérêts généraux de la Grèce et de l'Asie rendaient plus énergiques ces mêmes passions, en agrandissant la sphère de leur activité et de leurs espérances.

Les changements dans l'état politique de la Grèce qui furent la suite de ses victoires sur les Perses, et les travaux d'Hippocrate ou de Méton, la première réforme de la philosophie par Socrate, qui marque le terme de l'influence attribuée aux doctrines orientales, se répondent avec une exactitude chronologique assez grande, pour permettre de séparer ces deux portions du tableau d'une même époque.

Nous avons vu chez les peuples dont l'époque précédente renferme l'histoire, les lois fondamentales

faire partie de la religion, contracter sur les autels de la superstition le caractère d'une irrévocabilité presque sacrée; le droit divin de la tyrannie insulter aux droits de l'espèce humaine, et les colléges de prêtres usurper le véritable pouvoir constituant à l'aide de cette hypocrisie politique. Dans la Grèce, les mêmes lois fondamentales, séparées de la religion, lui durent cependant en grande partie cette opinion de leur irrévocabilité qui s'est établie chez presque tous les peuples. Un serment solennel, des imprécations effrayantes semblaient devoir lier toutes les générations à la volonté d'une seule. Ce n'était pas de la divinité, mais du génie qu'ils croyaient avoir reçu leurs lois. Des hommes ne les leur avaient point apportées du ciel, mais ils les avaient demandées à des sages inspirés par la raison. Cependant ignorant encore cette destinée de l'homme qui l'appelle à des progrès sans cesse nouveaux, cette marche des sociétés, qui présente à chaque instant de nouvelles ressources en même temps qu'elle en fait sentir le besoin, ils ont cru que des lois qui convenaient à leurs progrès actuels devaient toujours leur suffire, et pouvaient être éternelles comme les mœurs, les opinions, les principes qui les avaient vues naître.

Malheureusement cette même idée, alors si excusable, les empêcha de placer dans les lois fondamentales elles-mêmes les moyens de les réformer, et les peuples se trouvèrent condamnés à l'alternative ou de n'en reconnaître aucune, ce qui les livrait à tous les dangers d'une législation toujours incertaine, ou de ne pouvoir les changer que par des révolutions

qui, presque toujours sanglantes, les exposaient à subir le joug passager d'un tyran.

Presque toujours on confiait à un seul homme le soin de former le système de la législation entière. Si on songe qu'il s'agissait, non de lui conférer aucune autorité sur les citoyens, mais de lui confier un travail avec lequel sa fonction devait finir pour toujours; si l'on observe que le peuple entier, réuni dans une seule place publique, pouvait l'entendre et le juger, qu'enfin l'égalité des lumières rassurait contre l'abus de la confiance imprudemment accordée à ce législateur unique, on trouvera que peut-être ce moyen, en assurant l'unité du système de législation, le garantissait encore de l'influence des passions personnelles, plus difficiles à cacher, moins audacieuses à se montrer, quand elles sont celles d'un seul homme. Mais un tel moyen supposait l'aveu de sa supériorité; il ne convenait qu'à cette époque où l'enthousiasme l'emportait sur l'envie, parce qu'une instruction facile n'avait pas multiplié les demi-talents et permis à la médiocrité même d'avoir de l'orgueil. Il n'y eut point de distinction établie entre les diverses lois fondamentales, soit d'après leur objet, soit d'après leur importance pour le maintien de la liberté. On attacha le caractère d'inviolabilité à toutes celles qui, consacrées par des *serments*, s'appuyaient encore du nom respecté d'un législateur devenu en quelque sorte l'objet d'un culte politique. Ces lois ne pouvaient être changées que par des moyens ou bizarres, ou non prévus par elles, et dès lors toujours dangereux.

Lycurgue à Sparte, Dracon et Solon chez les Athéniens, Zaleucus à Locres, Charondas à Thurium, sont presque les seuls législateurs dont le nom soit venu jusqu'à nous avec quelque détail de leurs lois.

Il semble que l'époque où parut Lycurgue n'était pas très-éloignée du temps où une grande partie du territoire des villes grecques était encore possédée en commun, et il est probable que les Héraclides avaient forcé les peuples vaincus à les cultiver pour eux et leurs soldats. Lycurgue avait donc trouvé des institutions semblables à cette absurde et féroce ilotie qu'il consacra, qu'il systématisa par ses lois; et puisque la propriété d'une grande partie des possessions paraissait n'être fondée que sur des usurpations dont le souvenir n'était pas éteint, l'idée de partager les terres et les esclaves devait alors moins blesser ses compatriotes. Mais ce partage nouveau sur lequel l'histoire ne nous a transmis que peu de détails, ne peut avoir été général; il ne nous reste aucune trace des précautions qui alors auraient été nécessaires pour assurer la subsistance des familles, et pour maintenir cette égalité pendant tout le temps où l'on sait que les institutions de Lycurgue ont été observées. Il est donc plus vraisemblable qu'il distribua seulement certaines portions du territoire propre de la Laconie entre un grand nombre de citoyens, qu'il en fit des espèces de petits fiefs qui suffisaient à la subsistance étroite d'une famille, et qui dès lors, sans établir une égalité absolue de fortune, assuraient à un grand nombre de citoyens

une indépendance entière, et par conséquent une égalité réelle.

Il voulut la porter même dans les jouissances, dans les habitudes de la vie. Des repas publics pour lesquels chacun fournissait une égale quantité de comestibles, et où présidait la frugalité, remplaçaient les réunions particulières; on ne doit pas s'imaginer que tous les citoyens mangeassent tous les jours à ces tables républicaines, et même qu'ils ne vécussent pas habituellement avec leurs familles. Nous trouverons assez de torts réels à Lycurgue, sans y ajouter ceux que ses admirateurs ont voulu lui donner. Une monnaie de fer d'un poids incommode était seule en usage dans l'intérieur de l'État. Mais du temps de Lycurgue, celui de la monnaie d'argent était à peine connu dans la Grèce. Ainsi on doit moins attribuer l'exclusion durable de cette monnaie, aux vues politiques de Lycurgue, qu'à la superstition qui attacha longtemps les citoyens à la lettre de ses lois, ou à la crainte que l'amour du butin porté à l'excès ne nuisît même au succès des brigandages honorés du nom de guerre.

Les lois de Lycurgue accordèrent aux femmes quelques droits qui les rapprochaient peu de l'égalité naturelle; il voulait qu'elles fussent dignes d'inspirer à leurs époux, à leurs frères, à leurs fils, l'amour de la patrie et les vertus guerrières. Des exercices publics propres à fortifier le corps, des danses accompagnées de chansons patriotiques, formaient presque toute l'éducation des deux sexes. Les jeunes gens tiraient le reste de leur instruction des conver-

sations que les vieillards avaient entre eux dans les édifices destinés aux repas communs, dans les places, dans les promenades. Lycurgue avait senti qu'en rendant les femmes plus agiles, plus robustes, il formerait une race d'hommes plus saine et plus vigoureuse.

Dans ces jeux publics, les filles paraissaient ou nues, ou vêtues de manière à exciter peut-être des désirs plus vifs encore. L'intention de diminuer l'attrait de la volupté par l'effet de l'habitude, ne serait ni bien entendue, ni conforme au reste de ses vues. On peut plus raisonnablement lui en supposer une absolument opposée. Il voulait prévenir ou combattre, par ce spectacle, une habitude qui, trop enracinée chez les Grecs, était encore favorisée par les exercices gymnastiques où les hommes paraissaient nus.

D'ailleurs, puisqu'il voulait que la race lacédémonienne se perfectionnât, et pour la taille, et pour la force, il devait vouloir que les hommes ne se décidassent point dans leur choix par les seuls agréments de la figure.

La vie de famille était pour les Lacédémoniens un délassement, une jouissance, et non une habitude qui pût les engourdir ou les énerver. Mais il ne faut pas prendre à la lettre cette exagération oratoire, qu'ils ne voyaient leurs femmes qu'à la dérobée. On prétend que lorsqu'ils étaient d'une constitution faible, ils engageaient leurs femmes à leur donner des enfants de pères d'une taille plus élevée, plus svelte, d'une plus belle figure, d'une confor-

mation plus robuste. Il est possible qu'il y en ait eu des exemples dans un pays où l'on mettait son plus grand orgueil dans la gloire militaire de ses enfants, et à une époque où cette gloire dépendait beaucoup des qualités physiques; mais on peut douter que ce fût une coutume générale, encore moins une institution publique, et presque une loi.

Toutes ces institutions n'avaient pour but ni le perfectionnement physique ou moral des hommes, ni leur égalité, mais seulement la guerre. Les supplices auxquels on livrait les enfants pour exercer leur patience, l'habitude qu'on leur faisait prendre de dérober avec adresse, l'obéissance à laquelle on les exerçait, annoncent assez cette intention. On ne cultivait à Sparte ni les sciences, ni la philosophie, ni les lettres. On y dédaignait la peinture et la sculpture, comme des occupations indignes d'un être formé sans doute par la nature pour égorger ses semblables. On tolérait cependant la poésie et la musique, quand elles avaient pour effet d'exciter la fureur martiale. Le Lacédémonien ne devait connaître ni les arts mécaniques ni le commerce. Des ilotes soumis à tous les travaux, à tous les outrages, cultivaient ses terres; il avait pour subsister ou celle qui lui était échue, ou un patrimoine; et, à défaut de ces ressources, le produit de ses vols à la guerre. Avait-il trop d'esclaves, il les égorgeait; sa barbarie en avait-elle trop diminué le nombre, il en volait.

Les enfants qui naissaient faibles et difformes étaient impitoyablement massacrés. Ce n'était pas cette pitié cruelle de certains peuples sauvages qui

ôtent la vie à des êtres pour lesquels ils croient qu'elle ne serait plus qu'une longue souffrance; ce n'était pas, comme à la Chine, où l'humiliation et la misère ont étouffé la nature : c'était uniquement parce que ces enfants ne promettaient pas de pouvoir un jour égorger d'autres hommes.

De telles institutions semblent faites pour former, non un peuple d'hommes, mais une troupe de brigands, sachant exercer entre eux la justice, pour la violer sans remords à l'égard du reste de l'humanité. Était-ce donc un ami de l'égalité que le législateur qui conserva dans sa famille un pouvoir héréditaire assez grand pour que, peu de temps après lui, on fût obligé de le diminuer? qui établit des distinctions avilissantes entre les habitants de Sparte et ceux du territoire? qui resserra tous les pouvoirs dans une aristocratie peu nombreuse? Le peuple formé par lui n'en fut-il pas constamment le protecteur dans le reste de la Grèce? Toutes les vertus qui tiennent à l'humanité, à la justice naturelle, furent bannies de Sparte. Leur histoire est féconde en traits de grandeur d'âme, de générosité altière, de dévouement pour la patrie; elle n'offre pas un seul individu sur la vie duquel un ami des hommes puisse arrêter sa pensée avec quelque douceur. Si l'on appelle vertu le sacrifice de soi-même à l'opinion de son pays, aux principes de la société où le sort nous a fait naître, elles furent communes à Sparte, elles y furent portées jusqu'à l'héroïsme. Mais on doit reprocher à leurs institutions d'avoir corrompu cet héroïsme même, d'en avoir fait un

instrument d'injustice et de barbarie, d'avoir souillé la vertu, en plaçant à côté d'elle, dans les mêmes âmes, le mépris des droits, du bonheur et de la vie des hommes.

On prétend que Lycurgue ayant fait jurer aux Spartiates d'obéir à ses lois jusqu'à son retour, s'imposa un exil volontaire, pour que leur serment les obligeât à une obéissance éternelle. Cet attachement scrupuleux à la lettre de serments, même surpris à l'aide d'une équivoque, est dans les mœurs grecques; mais le moyen qu'on prête à Lycurgue, et qui ressemble beaucoup aux expédients des casuistes de Pascal, est plus digne d'un prêtre que d'un législateur.

Je ne louerai point Lycurgue d'avoir refusé d'obtenir le trône par un crime atroce : le temps où l'on pouvait entendre dire que tout est permis pour se faire roi n'existe heureusement plus, et nous avons appris à voir ces crimes de l'ambition dans toute leur bassesse. Le peuple lui remit le sort d'un citoyen qui, dans une sédition, l'avait grièvement blessé, et il pardonna. Cela prouve que les mœurs grecques s'étaient déjà élevées à une générosité inconnue dans les temps héroïques, et que le peuple était capable de prévoir et de sentir celle du législateur.

Il eut le malheur de ne connaître d'occupation digne d'un homme, que la guerre; de bonheur que dans la domination; et le peuple qu'il forma, étranger à tout ce qui a fait des Grecs les bienfaiteurs du genre humain, serait confondu avec cette foule de nations qui ont passé sur la terre sans y laisser au-

cune trace, s'il n'eût partagé avec Athènes l'honneur d'avoir préservé l'Europe de la domination des Perses, et la raison du joug des superstitions orientales.

Cent vingt-quatre ans après l'établissement des lois de Lycurgue, Théopompe crut nécessaire de donner des bornes à la puissance excessive qu'elles laissaient aux rois héréditaires. Mais ce ne fut pas en détruisant une hérédité que le nom d'Hercule rendait presque sacrée; ce ne fut point en rappelant le peuple à l'exercice d'une partie de ses droits : ce fut, au contraire, en plaçant auprès des rois une autorité rivale, redoutable pour eux, tyrannique à l'égard des citoyens. Dans les cités grecques, l'autorité d'un sénat ou celle des assemblées, soit du peuple entier, soit de quelques-unes de ses portions, partageait l'autorité des premiers magistrats et dominait sur eux. Mais c'est ici le premier exemple connu de cet équilibre des pouvoirs, devenu depuis un siècle le système, ou plutôt la chimère des politiques qui ont prétendu à la réputation d'habileté; à Lacédémone comme ailleurs, s'il a empêché un des pouvoirs d'usurper une autorité absolue, c'est aux dépens de la liberté du peuple, sur qui ces pouvoirs pèsent à la fois, et qui porte doublement le poids de tout ce qu'on ajoute à chacun d'eux, pour assurer leur équilibre.

Lycurgue avait puisé une partie de ses lois dans celles de la Crète; on les y regardait comme l'ouvrage de ses rois, chassés peu de temps après la guerre de Troie. Elles n'avaient rien, en effet, qui annon-

çàt ce respect pour l'indépendance des individus, ces soins pour leurs intérêts ou leur bonheur, caractère naturel des lois qu'un peuple libre s'impose volontairement à lui-même. Il paraît que, plus rapprochés de l'Égypte, ayant avec la Phénicie une communication plus intime, les Crétois ont puisé leur législation dans ces règlements, auxquels les colléges de prêtres, les castes privilégiées s'étaient soumis chez quelques peuples orientaux. On y voit le même dessein d'enchaîner, d'éteindre dans les hommes les sentiments naturels, pour ne leur laisser d'autre passion que l'orgueil et le fanatisme de corporation.

De telles lois étaient propres à produire d'excellents soldats pour un monarque descendu des dieux, comme après la destruction de la royauté elles formèrent d'intrépides défenseurs pour l'aristocratie qui la remplaça. Cet esprit militaire maintint longtemps l'indépendance de la Crète; mais on n'y connut ni la vraie liberté, ni la paix sans cesse troublée par des guerres qui s'élevaient entre ces villes érigées en républiques séparées. Elle vendait également des soldats, et aux nations libres de la Grèce, et aux rois de l'Asie. Une partie des habitants était soumise à une ilotie moins dure, à la vérité, que celle de Sparte; tandis que le reste de la nation asservie, caché dans des rochers impénétrables, défendait son indépendance; le brigandage au dedans, au dehors le commerce du sang des hommes, furent les glorieux effets de ces institutions si vantées.

Dracon, philosophe et poëte, fut le premier légis-

lateur des Athéniens. On a dit que ses lois auraient dû être écrites avec du sang. Dans ce même code, où, pour inspirer l'horreur du meurtre, il le punissait même dans les animaux; où les choses inanimées qui en avaient été la cause étaient soumises à un simulacre de supplice, l'humanité était violée par la punition même des meurtres involontaires, par celle des actions qui annonçaient des dispositions cruelles. La peine de mort y était prodiguée. Mais l'homme pourrait-il apprendre à respecter le sang de ses semblables, quand les lois ne savent pas l'épargner? et ce sentiment d'humanité qui nous éloigne de toute action violente ou cruelle n'est-il pas un appui naturel de la justice, sans lequel, vainement aidée par la terreur, elle demeure impuissante contre la férocité de l'intérêt ou le délire de la vengeance?

On reprochait à Dracon l'excessive dureté de son code pénal : *Ce ne sont pas les actions que j'ai voulu punir*, répondit-il, *mais la désobéissance à la loi qui les proscrit; et cette désobéissance est toujours également criminelle*. Ainsi, l'on ignorait alors que la loi n'a point le droit de défendre une action, mais de marquer, parmi les actes contraires à la justice, ceux qui doivent être réprimés par la crainte des supplices. On ignorait également que la justice de la punition ne dérive point seulement de la légitimité de l'autorité de la loi, mais de la nécessité de l'infliger; et que, même pour les plus grands crimes, toute punition serait injuste, si elle n'était évidemment un moyen de les prévenir, qu'aucun autre ne

peut remplacer. On ignorait enfin que l'intensité de la peine ne doit pas se mesurer sur la gravité morale du délit, mais sur le rapport qu'il est nécessaire d'établir entre la crainte de la punition et les motifs qui inspirent le crime; et sur celui qui existe entre le tort produit par l'action, et le mal que la peine fait éprouver au coupable.

Mais ces principes, enfin connus de nos jours, ne font pas encore partie de l'opinion commune; nous retrouverons ceux du législateur d'Athènes, avec quelques adoucissements, il est vrai, soit dans la politique, dans la morale de plusieurs sectes de philosophes, soit surtout dans la pratique de presque tous les peuples.

Les Athéniens, que leur sensibilité portait à l'indulgence, et chez qui un long repentir suivait les emportements où leur caractère passionné les entraînait, les Athéniens ne purent supporter que trente ans ces lois qui, favorables à l'aristocratie des riches dans la distribution des pouvoirs, la cimentaient par leur dureté. Ils sentaient ce que l'expérience a confirmé, ce que la théorie de la science sociale a démontré depuis, que la sévérité des lois ne sert qu'à maintenir l'apparence de la liberté avec la réalité de l'esclavage; tandis que des lois douces sont seules compatibles avec la véritable liberté, avec celle qui étend également ses bienfaits sur un peuple entier.

Il y avait cinq cents ans qu'Athènes n'avait plus de rois héréditaires; un archonte perpétuel qui, sans hérédité comme sans couronne, ressemblait

encore beaucoup trop à un roi, avait été remplacé depuis 160 ans par un archonte élu pour dix ans, et depuis 90 ans ceux-ci avaient fait place à un archonte annuel, lorsque le sage Solon fut appelé par ses compatriotes à leur donner des lois plus douces et plus égales.

Son code renfermait le système entier de la législation, et même des institutions publiques. C'est là que, 145 ans après, les décemvirs puisèrent les principes des lois qu'ils présentèrent aux Romains, et qui ont été l'origine de leur jurisprudence. Ainsi la science judiciaire telle qu'elle existe aujourd'hui parmi nous, ses principes, ses formes, ses préjugés même, remontent jusqu'à Solon, environ 2800 ans avant notre ère.

Les nouvelles lois ne pouvaient être faites que par l'assemblée générale du peuple, où tous les citoyens avaient un droit de suffrage égal comme dans toutes les républiques grecques. Ce titre était héréditaire; mais un habitant ou un étranger ne pouvait l'obtenir que de la volonté des citoyens.

Pour apprécier cette exclusion, il faut observer que dans les petits États l'admission trop facile des étrangers serait rarement sans danger; que dans la Grèce ces étrangers conservaient presque tous, et des droits dans leur patrie, et le projet de se rapprocher des lieux où leurs ancêtres avaient vécu; que presque tous ceux qui étaient nés dans la cité même, y conservaient cependant des intérêts, des relations avec celle dont leurs familles étaient originaires, et avaient souvent des liaisons avec les

factions qui l'agitaient ; qu'enfin ils faisaient une partie très-peu considérable de la population. La prudence exigeait donc cette sévérité qui ne blessait ni la saine politique, ni la justice, puisque les exclusions n'étant ni absolues, ni nombreuses, étaient fondées sur des motifs évidents d'utilité générale. Mais cette même sévérité devint, et une injustice, et une des causes de la destruction d'Athènes, lorsque l'accroissement du nombre des étrangers partagea ses habitants en deux peuples, l'un sujet et l'autre souverain. Les lois, les actes généraux d'administration étaient formés dans un sénat nombreux, qui seul avait droit de les présenter à l'acceptation du peuple.

Anacharsis trouvait que c'était donner aux sages la peine de délibérer, et aux insensés le droit de juger : mais il oubliait apparemment que ces insensés décidaient de leurs propres intérêts, et que ces sages discutaient ceux d'autrui. D'ailleurs ces insensés, incapables de concourir à la formation d'une loi, de juger même la bonté du système, des dispositions qu'elle présentait, pouvaient avoir la capacité comme ils avaient le droit de prononcer si elle ne renfermait rien qui blessât à leur égard la justice, qui violât leur liberté, qui compromît leur bien-être. Anacharsis aurait-il eu l'orgueil de croire que l'espèce humaine avait été formée pour se soumettre en aveugle à ceux qui mériteraient ou usurperaient le nom de sages ?

Malheureusement Solon, quoique ennemi du parti des riches, n'eut pas le courage d'appeler dans ce

sénat la dernière classe des citoyens, formée des individus sans fortune. Cette exclusion, toujours contraire au droit naturel, peut ne pas être dangereuse pour la tranquillité publique dans un grand pays où le peuple est dispersé; elle le devient nécessairement, s'il est réuni dans une seule ville, ou dans un petit territoire; si la portion du peuple que cette exclusion a frappée n'a pas une grande influence dans les élections, et si ces élections ne sont pas assez fréquentes, il est à craindre que, lassée d'avoir tant de maîtres, elle se jette dans les bras d'un tyran.

Solon s'exile comme Lycurgue après avoir fait accepter ses lois, et plus sage que le législateur de Sparte, il se contenta de demander aux Athéniens le serment de les observer pendant cent ans. Mais trente-quatre ans après, Pisistrate, un flatteur du peuple, obtint de lui la permission d'avoir une garde pour se soustraire aux violences des riches, et fonda une tyrannie de cinquante et un ans, dont les premières et les dernières époques furent orageuses, mais qui compta trente-six années d'une possession tranquille. Cette tyrannie survécut à la mort violente du premier de ses fils, et ne finit que par l'expulsion du dernier. Cependant les tyrans ne détruisirent qu'une partie de la constitution de Solon, et respectèrent le reste de ses lois.

La personne du débiteur y était mise à l'abri des poursuites des créanciers; loi humaine et juste, que nous venons de renouveler au bout de vingt-trois siècles.

La loi décernait un éloge solennel aux citoyens morts pour la patrie. Leurs femmes étaient nourries, leurs enfants élevés, armés aux dépens de la république.

L'infamie était prononcée contre ceux qui dissipaient leur patrimoine, refusaient de prendre les armes pour la patrie, ou négligeaient de nourrir leurs parents. On ignorait alors que l'opinion ne doit avoir qu'un seul maître, la raison ; et que déclarer une action infâme par la loi, c'est ordonner de la croire telle ; c'est une absurdité, si le législateur est d'accord avec l'opinion générale ; absurdité et tyrannie, s'il s'en écarte.

Cette infamie s'étendait à ceux qui ne prenaient aucun parti dans les discordes civiles. Solon voulait flétrir, sans doute, ceux qui, dans ces dissensions, préfèrent leur repos et leur sûreté à l'intérêt de la patrie. Mais les admirateurs de cette loi la citent comme s'il avait voulu obliger les citoyens à choisir entre deux partis opposés, lors même qu'ils les trouvaient également insensés ou dangereux ; lors même que les hommes éclairés et de bonne foi pourraient, en les dédaignant, en les combattant tous, les réduire à une égale nullité ; et dans ce sens, malgré la finesse des observations de Montesquieu, une telle loi n'ordonnerait qu'une hypocrisie politique, dangereuse pour la liberté.

L'aréopage veillait sur l'industrie, se faisait rendre compte des moyens de subsister de chaque citoyen, empêchait qu'aucun d'eux ne restât oisif ; loi qu'il faut pardonner à l'ignorance de ces temps reculés,

que la petitesse d'un État excuse bien faiblement, et dont l'imitation serait le comble de la stupidité dans un grand pays, ou dans un siècle éclairé.

Nous trouverons souvent de ces prétendues lois morales, qui tantôt cachent un moyen donné au fort d'opprimer le faible; tantôt confèrent à quelques hommes une autorité arbitraire; tantôt affermissent et conservent une puissance usurpée; mais on ignorait que l'autorité légitime de la loi ne s'étend pas au delà de ce qui blesse le droit d'autruit, de ce qui rompt les conditions essentielles du pacte social, et l'hypocrisie politique profitait de cette ignorance.

On reproche à Solon de n'avoir puni que dans les esclaves, ce reste de mœurs grossières qui s'était perpétué dans la Grèce. Mais peut-on l'accuser de n'avoir point placé au nombre des crimes ce qui n'est qu'un vice honteux? En punissant seulement l'esclave coupable d'avoir corrompu les enfants des citoyens, Solon fit sans doute une loi injuste, puisqu'elle blessait l'égalité; mais des lois inégales, et dès lors contraires à l'équité naturelle, sont une suite nécessaire de l'existence même de la servitude.

Il nous reste de Zaleucus le préambule de ses lois, monument plus précieux pour l'histoire de la philosophie que pour celle de la politique. La constitution qu'il établit était populaire, comme en général toutes celles qui furent l'ouvrage des Pythagoriciens. On fait l'éloge de la sagesse, de la douceur de ses lois. Elles conduisaient les hommes par l'honneur, plus que par la crainte. Cependant il punissait l'adul-

tère par la perte de la vue. Il eût été plus humain et plus juste de prévenir ce qui, dans cette action, peut être un véritable crime, en donnant plus de liberté pour la dissolution des mariages. Du moins n'eut-il pas l'absurde injustice de ne punir qu'un sexe d'une faute que l'autre a partagée nécessairement. On rapporte que son fils s'en étant rendu coupable, Zaleucus se présenta dans la place publique, après s'être privé d'un œil, méritant par son sacrifice qu'on lui pardonnât d'éluder la loi ; mais on n'ajoute pas qu'après en avoir senti la dureté, il en ait demandé la révocation.

On prétend que ses lois prononçaient la peine de mort contre celui qui proposerait d'y faire un changement, si ce changement n'était pas adopté ; une telle disposition annoncerait plus d'orgueil que de respect pour les droits des hommes, et de confiance dans les progrès de la raison. Mais quand ce fait serait un de ces contes philosophiques dont les Grecs ont rempli l'histoire de ces temps reculés, il n'en prouve pas moins l'idée que l'on avait alors de l'utilité de porter jusqu'à la superstition le respect des lois anciennes.

Charondas, philosophe de la même école, donna des lois aux habitants de Thurium ; il voulait que les citoyens cultivassent leur raison, que l'étude de la philosophie et des sciences, le goût des lettres, en répandant généralement les lumières, devinssent la sauvegarde de la liberté. Il excluait des places ceux qui, ayant des enfants d'un premier mariage, en contractaient un second, ne croyant pas les ver-

tus publiques compatibles avec l'absence des vertus de famille, et qu'on pût aimer sa patrie quand on n'aimait pas ses enfants. Mais il oubliait que le droit du peuple à nommer ses agents ne peut légitimement être limité par des considérations morales, et que c'est à lui seul de juger ceux qui méritent sa confiance. Les calomniateurs étaient exposés au public, coiffés d'une couronne infamante, punition d'autant mieux choisie pour un crime presque toujours difficile à prouver, qu'elle cesse d'exister, si l'opinion publique ne ratifie pas le jugement. Ceux qui avaient fui dans le combat, ceux qui avaient abandonné l'armée, étaient exposés trois jours en habit de femme. Mais pourquoi cette insulte à un sexe qui a souvent donné aux hommes des leçons de tous les genres de courage, qui sait comme eux mépriser la mort, et mieux qu'eux supporter la douleur? Pourquoi favoriser cette fausse idée d'une autre supériorité que celle de la force, idée destructive des sentiments de la nature et funeste aux vertus domestiques?

On dit que Charondas avait défendu, sous peine de mort, de paraître en armes dans l'assemblée du peuple. Au retour d'une expédition guerrière, il apprend que des mouvements tumultueux agitent le peuple réuni dans la place publique; il y vole pour les apaiser, sans avoir quitté ses armes. On lui reproche de violer ses propres lois : *Non*, répond-il, *je les exécute sur moi-même*, et il se perça de son épée.

Si l'on rapproche ce fait ou cet apologue de celui

qu'on rapporte de Zaleucus et de la mort de Dracon, étouffé, dit-on, sous le poids des bonnets et des habits, que, suivant un usage bizarre, le peuple jetait sur lui pour lui faire honneur, on verra qu'un exil honorable tel que Lycurgue et Solon se l'imposèrent volontairement, était le seul asile d'un homme que l'autorité dangereuse attachée au titre de législateur, avait trop exposé à la jalousie des ambitieux, à l'admiration, mais à l'inquiète surveillance des amis de la liberté.

Les Grecs étaient alors dans l'heureuse position d'un peuple qui, s'élançant hors de la nuit des premiers âges, rend un hommage pur aux lumières naissantes, et regarde comme un bienfaiteur celui qui en fait briller à ses yeux quelques faibles rayons. Ils se trouvaient entre l'ignorance naïve et franche du sauvage qui dédaigne d'apprendre à voir, parce qu'il n'a pas l'idée de l'utilité de ce nouveau sens, et cette hypocrisie de l'orgueil qui craint qu'une lumière trop vive n'éclaire sa nullité ou ses projets, qui ne veut pas que les hommes s'instruisent, parce qu'ils apprendraient à la juger, et qui leur conseille l'ignorance, afin qu'ils se laissent conduire ou tromper par elle. Ce sentiment n'existait encore qu'à Sparte : ailleurs, le philosophe qui apportait des vérités ou même des opinions nouvelles était sûr d'obtenir le respect, sans presque exciter d'envie; non que cette passion honteuse fût étrangère au cœur des Grecs: Hésiode l'avait peinte avec une énergique simplicité. *Le poëte*, dit-il, *est jaloux du poëte*, *le musicien du musicien*. Mais l'homme sentait plus forte-

ment le besoin d'avoir des lumières, que l'humiliation de les recevoir, et ce besoin ne permettait pas de se livrer à cette haine vague de tout ce qui s'élève, à cette fureur d'écarter, de rabaisser, d'anéantir tout ce qui existe au-dessus de son niveau, pour se dérober au sentiment de sa propre infériorité. Mais lorsque ce besoin se fait sentir moins impérieusement, lorsque la médiocrité orgueilleuse a pu concevoir l'espérance de trouver des dupes, c'est alors que ce vil sentiment, devenu commun à toutes les âmes étroites et dures, peut être regardé comme un des fléaux les plus dangereux pour les progrès de la raison.

Les premiers philosophes grecs allèrent chercher des lumières en Égypte, dans la Chaldée, jusque dans les Indes; car la doctrine secrète des prêtres de ces contrées était regardée comme renfermant toute la sagesse humaine. Des vérités de la géométrie élémentaire, des notions astronomiques, et quelques idées de cosmogonie, furent tout ce qu'ils en rapportèrent. Ainsi les mêmes questions que, malgré le secours de nos méthodes de calcul, de leurs applications, malgré nos progrès, soit dans la connaissance des phénomènes ou de leurs lois, soit dans l'art de faire des expériences, nous n'oserions attaquer aujourd'hui, furent les premiers essais de la philosophie naissante. Elle épuisait ses efforts à chercher le principe général qui avait présidé à l'ordre de l'univers, et qui le conservait, sans connaître ni la loi d'aucun phénomène, ni aucune des lois de la mécanique.

Thalès, Anaximène, Héraclite, attribuèrent tout à un principe matériel, mais actif par sa nature, qui, se combinant avec la matière inerte, formait les différents corps, était la cause première de tous leurs mouvements, de tous les phénomènes de la nature. Thalès trouvait ce principe dans l'eau, Anaximène dans l'air, Héraclite dans le feu; mais il est vraisemblable qu'ils entendaient moins ces substances telles qu'elles se présentent à nos yeux, qu'un principe élémentaire qui dominait dans leur composition, et pour qui elles n'étaient qu'un moyen d'action.

Anaxagore croyait chaque substance composée d'éléments semblables, et animés d'une force qui tendait à les rapprocher et à les unir.

Démocrite supposait un nombre infini d'éléments d'une même nature, mais différents par leur figure, leur grosseur et leur position, par la quantité et la direction du mouvement qu'ils avaient reçu au moment de leur existence, au premier instant de l'univers. Ces éléments indivisibles portèrent le nom d'atomes, qui indique cette qualité. On doit supposer encore qu'à la force qui tendait à réunir les éléments semblables d'une même substance, Anaxagore en joignait une autre qui tendait à réunir entre eux ceux des diverses substances : autrement ce système n'eût expliqué que la formation des corps homogènes, et non les changements dans leurs combinaisons.

Démocrite, à qui les lois du mouvement étaient inconnues, supposait qu'un atome dont la rencontre d'un autre atome avait arrêté le mouvement, le re-

prenait de nouveau lorsqu'une combinaison nouvelle l'avait débarrassé de cet obstacle; ou bien qu'un éternel courant d'atomes toujours nouveau entretenait ce mouvement.

Pythagore attribuait la formation, l'ordre de l'univers à des combinaisons de nombres, c'est-à-dire, à des lois mathématiques susceptibles d'être rigoureusement calculées; car il était impossible d'exprimer alors autrement cette dernière idée.

Au milieu de ces chimères philosophiques, quelques idées heureuses montrent le génie faisant quelques efforts pour sortir du chaos où les sciences étaient plongées, et devinant ce qu'il ne pouvait découvrir encore.

On trouve dans les *Homœoméries* d'Anaxagore la première idée de ces combinaisons élémentaires, premiers principes de tous les corps; de ces attractions entre les éléments qui, suivant des lois encore inconnues, ou déterminent la nature de ces combinaisons, ou impriment des formes régulières et constantes aux corps que la réunion de ces éléments doit produire. Dans les atomes de Démocrite, on reconnaît cette physique corpusculaire à laquelle Descartes donna tant d'éclat; qui, dans le siècle dernier, entraîna tous les esprits; qui alors même était encore prématurée; vers laquelle nos recherches nous ramènent sans cesse, parce qu'elle est le dernier but que nous puissions atteindre dans la connaissance de la nature.

Enfin le principe de Pythagore nous présente les premiers traits de cette philosophie plus vraie qui

ne s'appuie que sur l'expérience et le calcul ; qui veut connaître les lois suivant lesquelles une cause exerce son action avant de chercher à en pénétrer la nature, et qui, sans vouloir imaginer ce qu'elle ne peut encore connaître, sait s'arrêter où les instruments qu'elle emploie cessent de pouvoir atteindre.

Cette philosophie ne proscrit pas la physique corpusculaire : elle apprend à distinguer quand il est utile ou dangereux de l'employer ; elle en dirige l'application, elle force l'imagination de s'arrêter au moment où le calcul cesse de pouvoir en suivre la marche trop rapide. Mais cette idée de Pythagore était trop supérieure à son siècle pour en être même entendue ; on confondit cette vue générale avec ses recherches sur les propriétés des nombres, et les applications ingénieuses qu'il en avait faites à la musique. On crut qu'il attribuait à ces propriétés, à ces combinaisons numériques, une vertu réelle ; et l'idée la plus grande, la plus vraie où l'esprit humain ait encore pu s'élever, devint la source des rêveries les plus absurdes, de la plus honteuse charlatanerie.

Il paraît que ni Thalès ni Pythagore n'établirent de système sur la nature de la cause première, du moins les disciples de chacun d'eux se partagèrent-ils en deux classes : les uns, comme Anagaxore, Zaleucus, Timée, supposèrent une âme du monde, une intelligence unique, qui était à l'univers ce que la nôtre est au corps humain. Les autres, comme Anaximène, Ocellus Lucanus, ne voyaient rien au delà du système général des êtres, qu'ils regardaient

comme un tout unique, immense, éternel, dont tous les phénomènes n'étaient que les modifications successives ou simultanées.

Et c'est entre ces mêmes hypothèses, toujours vagues, variées de mille manières quant aux expressions, mais toujours les mêmes quant au fond des idées, que s'agite encore la portion du genre humain qui se plaît à s'occuper de ces questions inextricables.

Nous n'avons des philosophes de cette époque que deux ouvrages, l'un d'Ocellus Lucanus, l'autre de Timée de Locres. On y remarque cette philosophie de mots, qui, s'étant perpétuée jusqu'au temps de Descartes pendant près de vingt-deux siècles, ayant passé des Grecs aux Romains, des Chrétiens aux Arabes, des Arabes aux Occidentaux, reparaîtra plus d'une fois dans cet ouvrage.

Le livre d'Ocellus Lucanus se borne presque à un seul raisonnement. Rien n'existe que le tout; car s'il existait quelque chose qui n'en fît point partie, le tout ne serait plus le tout; ce qui, en d'autres mots, se réduit à cette définition : j'appelle *Pan* tout ce qui existe.

Ces philosophes raisonnant ainsi sur des idées formées, ne pouvaient parvenir qu'à de vaines et inutiles combinaisons, ou à des erreurs lorsqu'il leur arrivait de donner quelque réalité à ces idées, soit en supposant l'existence d'objets correspondant à ces produits de leur imagination, soit en exprimant par un même mot, et ces idées arbitraires, et d'autres idées applicables aux objets ou aux faits de la nature.

Nous voyons naître à la même époque l'art du raisonnement, c'est-à-dire, celui de soumettre à une forme, à une marche régulière les opérations par lesquelles notre intelligence trouve ou saisit les preuves d'une vérité, les procédés qui lui font saisir ou reconnaître l'espèce d'identité de deux combinaisons différentes d'idées.

Mais on abusa de ces premiers succès. La finesse d'analyse qu'ils supposent dégénéra bientôt en une vaine subtilité. On s'occupa de recherches puériles sur l'instrument que l'art avait créé, au lieu de l'appliquer à d'utiles recherches. On plaça la gloire dans l'adresse à l'employer, sans songer si l'on servait la vérité ou l'erreur, si on avait un but important ou futile; et tandis qu'un petit nombre de sages méditaient en secret dans le sanctuaire de la philosophie, un essaim de bruyants sophistes en infectait déjà tous les portiques.

La géométrie et l'astronomie commencèrent alors à faire des progrès en Grèce. Thalès passa pour y avoir démontré le premier, que les côtés homologues des triangles semblables sont proportionnels entre eux.

Anaximandre connut la rondeur de la terre; montra que les différences du mouvement diurne apparent du soleil dans les diverses saisons, ont pour cause l'obliquité du plan de l'équateur sur celui de l'orbite qu'il paraît parcourir dans l'espace d'une année. Il enseigna que la lumière de la lune est celle du soleil réfléchie par cette planète; il fit voir que cette hypothèse en explique les phases avec une

exactitude qui en prouve la réalité. Enfin il construisit un gnomon : on lui attribue aussi les premières cartes géographiques, et le moyen de rendre plus facile l'idée du mouvement apparent des corps célestes en formant un assemblage de cercles solides, qui représentent l'intersection des plans dans lesquels ces mouvements s'exécutent, avec la voûte céleste à laquelle notre œil attache tous les astres. Cet instrument, employé encore aujourd'hui pour ces explications, est connu sous le nom de sphère armillaire. Son disciple Anaximène construisit, dit-on, le premier un cadran solaire qui lui mérita l'admiration des Lacédémoniens. Anaximandre et Anaxagore partagent l'honneur d'avoir étonné les Grecs, en leur apprenant que le soleil est une masse enflammée, dont la grandeur surpasse infiniment celle dont nos sens nous donnent l'idée. S'il est vrai que le premier ait comparé cette grandeur à celle de la terre, et le dernier (postérieur de près d'un siècle) à celle du Péloponèse seulement, il est clair que ni l'un ni l'autre n'avaient l'idée des méthodes qui peuvent servir à déterminer cet élément, et qu'ils ignoraient, soit le moyen de connaître la distance du soleil à la terre, soit la loi suivant laquelle les diamètres apparents des objets décroissent à mesure que leur éloignement augmente. Mais on ne doit pas s'en étonner; car la distance du soleil ne peut être connue avec exactitude que par la comparaison d'observations faites à des points de la terre très-éloignés entre eux; et les décroissements de la grandeur apparente des objets, si on s'en rapporte au simple

témoignage de la vue, ne suivent pas une loi régulière dans les distances où s'exerce ordinairement notre organe (1).

Pythagore est le premier qui ait expliqué toute la marche des corps célestes, en supposant le soleil immobile au centre de notre système; ainsi la terre est animée d'un double mouvement, l'un diurne, sur un axe sensiblement fixe; l'autre annuel, dans une orbite qui a pour centre le soleil, autour duquel se meuvent également les autres planètes; tandisque la lune, emportée avec la terre dans un mouvement commun, parcourt une autre orbite autour d'elle.

Mais ce système si simple contrariait trop le témoignage immédiat des sens. En vain l'observation réalisait sur la terre la théorie du mouvement apparent; en vain pouvait-on montrer, et les rivages paraissant fuir par un mouvement en sens contraire, l'homme immobile dans le bateau qui les parcourt, et les astres eux-mêmes, emportés dans cette course

(1) Un homme, vu de dix pieds, ne nous paraît certainement pas deux fois plus grand qu'un homme de la même taille vu à vingt pieds. Le jugement que nous portons sur la grandeur d'un objet d'après l'expérience se mêle à l'effet immédiat de la sensation, et s'y mêle d'autant plus, que la distance nous permet mieux d'en distinguer la nature, d'en connaître l'éloignement, sans un jugement réfléchi. Car les jugements dont nous n'avons pas une conscience distincte sont les seuls qui se mêlent avec nos sensations; or, celui-ci ne se confond avec celles de la vue qu'après quelques années de vie. Je me souviens distinctement d'avoir vu très-rapetissés de grands animaux à une distance où je les verrais aujourd'hui de la même taille qu'à la distance la plus rapprochée.

rapide. En vain faisait-on remarquer que, par un jugement involontaire, nous attribuons à la lune le mouvement du nuage à travers lequel ses rayons viennent frapper nos yeux ; en vain voyait-on tous les objets rester à leur place, et le matelot exécuter tous ses mouvements sur un vaisseau voguant dans un temps calme, comme si ce vaisseau était immobile, et prouvait-on par là que la mobilité de la terre ne devait pas influer davantage, ni sur la position relative des objets terrestres, ni sur les mouvements des animaux qui l'habitent.

Le sacrifice du jugement de nos sens et de nos premières notions était trop entier, les preuves qui devaient nous y forcer étaient trop faibles encore, pour que ce système pût même subjuguer les philosophes. L'orgueil d'un homme, celui même d'un peuple était humilié du peu d'importance où la petite portion du globe qu'ils embrassent se trouvait réduite dans le système général du monde, et les prêtres semblaient craindre de voir leurs dieux eux-mêmes s'anéantir dans l'immensité de ce nouvel univers.

On vit à diverses époques ce système se renouveler et disparaître; on finit par l'oublier lorsque l'astronomie se sépara de la philosophie générale. Les astronomes n'en avaient pas besoin pour calculer les phénomènes. En l'admettant même, ils auraient encore été obligés de rapporter à la terre comme immobile, tous les mouvements apparents des astres. Le moment où l'adoption de ce système deviendrait nécessaire au progrès des sciences était encore éloi-

gné. Ils abandonnèrent des idées qui n'auraient servi qu'à rendre leur science moins populaire, et qui l'auraient exposée à la haine sacerdotale.

Pythagore trouva cette proposition si connue, que dans un triangle rectangle le carré du côté opposé à l'angle droit est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. On dit que cette découverte excita dans l'inventeur même un enthousiasme que son importance excuse. Elle ouvrait un nouveau champ à la géométrie, puisqu'elle offrait des rapports entre des carrés, des lignes, tandis que jusqu'alors on ne les avait considérés qu'entre les lignes mêmes.

D'ailleurs, en examinant les conséquences de cette proposition, Pythagore s'aperçut qu'en supposant entre les deux côtés du triangle un rapport exprimé par des nombres entiers, souvent celui du troisième avec les deux premiers, n'était pas susceptible de cette expression. Cette remarque devait le conduire à l'idée de ces rapports irrationnels qui, réels et connus, ne peuvent cependant être exprimés par des nombres entiers. Tel est le sens dans lequel il disait que cette proposition devait servir à la perfection de l'arithmétique, mot par lequel on entendait alors la science des nombres en général. Il résultait enfin de cette proposition une application de la géométrie à l'arithmétique, bien précieuse aux yeux du philosophe dont le génie avait entrevu que tout dans la nature est soumis à des lois calculées.

Cette proposition est connue des Chinois et des Indiens : mais elle est le terme où leur génie mathématique s'est arrêté, tandis qu'elle a ouvert la car-

rière à celui des Grecs. Pythagore eut encore l'idée d'appliquer l'arithmétique à la musique, c'est-à-dire, d'exprimer par des nombres les distances des tons, et de comparer leurs rapports musicaux avec ceux de la longueur des cordes ou des tuyaux. Il est le premier homme en qui l'histoire des sciences nous montre les caractères incontestables du génie.

Aucun des philosophes dont nous venons de parler n'appartient à la Grèce proprement dite. Tous ont pris naissance dans les colonies asiatiques, et Pythagore, né à Samos, préféra de fixer son séjour dans celles de l'Italie. C'est que les anciennes villes de Grèce étant plus occupées de leurs démêlés politiques, et ayant moins de communications avec les étrangers, les idées transmises par l'éducation y avaient plus de force; tandis que la curiosité moins active y avait à la fois, et moins d'occasions d'être réveillée, et moins de moyens de se satisfaire.

Si la géométrie et l'astronomie paraissent avoir obtenu à cette époque une préférence générale, les autres sciences n'étaient point absolument négligées.

L'invention pratique de la poulie et de la vis a pu précéder Architas. La fable de cet oiseau automate qui se soutenait dans les airs n'est qu'un conte ridicule; mais ces traditions prouvent que la mécanique fut cultivée par les disciples de Pythagore.

On dit qu'Alcméon, l'un d'eux, chercha le premier à connaître l'organisation des êtres animés par la dissection des quadrupèdes et des oiseaux, parce que la superstition interdisait alors la dissection des cadavres humains. On lui attribue d'avoir écrit le

premier sur les phénomènes de la nature. On raconte qu'Hippocrate, envoyé par les imbéciles Abdéritains pour guérir Démocrite qu'ils accusaient de folie, parce qu'il étudiait la nature au lieu de travailler à augmenter sa fortune, le trouva occupé de recherches sur l'anatomie comparée.

Les lumières que les philosophes répandirent alors dans la Grèce furent-elles le fruit de leur génie, ou n'ont-ils fait que rapporter à leur patrie les connaissances qu'ils avaient puisées dans l'Orient? On accuse les historiens grecs d'avoir voulu flatter leur nation en lui attribuant ce qui depuis un temps immémorial était connu de peuples plus anciennement civilisés : du moins cet orgueil national n'a pas préservé ces mêmes historiens d'un respect superstitieux pour la sagesse antique dont les prêtres de ces peuples se vantaient d'avoir conservé le dépôt, et cette exagération en un sens contraire a dû balancer dans leurs récits les effets de leur partialité.

J'ai dit ailleurs à quoi, d'après les monuments qui nous restent, il paraît juste de réduire cet orgueil national : mais pour déterminer les philosophes grecs à ces courses lointaines et pénibles, il n'était pas nécessaire qu'ils partageassent, sur la science profonde des Orientaux, les préjugés vulgaires; qu'ils se fussent laissé séduire par les récits merveilleux des commerçants et des navigateurs; qu'ils eussent été jaloux d'acquérir cette autorité que donnaient alors ces voyages. Ils y avaient encore été entraînés par un motif purement scientifique. Ils ne pouvaient se dissimuler que les observations astro-

nomiques ou les recherches physiques faites dans la Grèce même, n'avaient été suivies, ni pendant assez de temps, ni sur un espace assez étendu, pour servir de base, soit à la théorie des mouvements célestes, soit à la connaissance des phénomènes physiques.

N'eussent-ils espéré rapporter de leurs voyages que la méthode d'observer le ciel employée dans ces antiques établissements, que les observations qu'on y avait recueillies, et les faits extraordinaires dont on y avait conservé le souvenir, c'en était assez sans doute pour exciter, pour justifier leur ardeur. Jetés, sans autre appui que leur génie, dans un monde où ils n'apercevaient, au delà de quelques générations et d'un étroit horizon, que des temps couverts de ténèbres et des terres inconnues, un faible espoir suffisait pour leur inspirer de grands efforts. — Mais durent-ils réellement à ces voyages les connaissances dont ils ont alors enrichi la Grèce? Il est permis d'en douter: jusqu'à présent, si on excepte l'idée du véritable système du monde, exposée par Pythagore, on ne trouve rien qui s'élève au-dessus des connaissances sacerdotales. Mais est-il vraisemblable qu'on eût révélé à Pythagore la propriété du triangle rectangle, et qu'on lui eût caché les principes de la numération décimale, si préférable à celle des Grecs; qu'on lui eût découvert le vrai système du monde, et caché les méthodes empiriques de calculer les éclipses? N'est-il pas plus naturel de penser que les philosophes n'apprirent rien de ces charlatans sacrés, sinon des fables, quelques demi-vérités, la portion des connaissances astronomiques qu'on ne

cachait point au vulgaire, et qu'ils eurent la sagacité de deviner le reste?

Dans ces premiers temps de la philosophie grecque, nous trouvons le premier et même l'unique exemple d'une instruction absolument libre, indépendante de toute superstition, affranchie de toute influence des gouvernements, sans autre but pour le maître que de répandre des vérités et de former des hommes; sans autre objet pour le disciple, que d'acquérir des lumières et de se préparer des vertus.

Le philosophe n'admettait dans son école que ceux qu'il en jugeait dignes; souvent il les soumettait à des épreuves rigoureuses. Non-seulement il leur enseignait le système de doctrine qu'il avait formé sur les sciences physiques, il les instruisait dans l'art de raisonner, et par ses préceptes, et en les exerçant à la discussion; il leur exposait ses idées sur l'origine et les lois générales de l'univers; mais il leur développait les principes d'après lesquels ils devaient se conduire pour être heureux, sages et fidèles à leurs devoirs. Tantôt il les présentait sous la forme de maximes énergiques ou piquantes; on en a conservé un grand nombre qui sont en général des règles de conduite bien plus que des leçons de justice ou d'humanité, dont quelques-unes même sont plutôt d'une politique adroite que d'une morale rigoureuse: tantôt ils cherchaient à leur inspirer l'indifférence pour les faveurs ou les revers de la fortune, le mépris des douleurs et de la mort, l'insensibilité pour les passions personnelles, et même quelquefois pour les affections de la nature. Ils op-

posaient à tous les penchants corrupteurs la satisfaction de la conscience; surtout l'orgueil de se montrer supérieurs aux faiblesses humaines ; une espèce d'inflexibilité fondée sur le sentiment de sa dignité et de sa force d'âme, était alors le caractère propre de cette philosophie pratique. Mais des maximes, des exhortations aidées même de l'enthousiasme, n'auraient pas suffi pour faire contracter cette inflexibilité à des âmes souvent faibles. Aussi le maître leur enseignait à s'y exercer en quelque sorte par l'habitude des privations volontaires, par des efforts de plus en plus difficiles qu'ils s'imposaient à eux-mêmes; par des triomphes sur des tentations auxquelles ils s'exposaient pour essayer leurs forces. Ce n'était pas la science, mais l'art de la morale que l'on apprenait dans ces écoles, et l'on prouvait qu'on y avait profité plus encore par son caractère et ses actions, que par ses opinions ou ses lumières.

Le chef de l'école désignait ordinairement son successeur, choisi parmi les plus célèbres de ses disciples, et ce successeur perpétuait ou perfectionnait la doctrine de son maître. Mais d'autres disciples ouvraient souvent ailleurs de nouvelles écoles, qui toutes s'honoraient du nom du premier instituteur.

Elles se divisèrent en deux classes principales. Dans l'une, connue sous le nom d'école *ionique*, on reconnaissait Thalès pour premier fondateur : l'autre, qui eut Pythagore pour instituteur, porta le nom d'*italique*, parce que ce philosophe ouvrit à Crotone sa première école, et que ses disciples se répandirent surtout en Italie et en Sicile.

J'ai dit *école*, et non pas *secte*. Ce dernier mot ne convient qu'à ces nouvelles écoles qui, dans la suite, se partagèrent la philosophie, se signalèrent par leurs disputes, et adoptèrent en quelque sorte des formulaires de croyance.

Un caractère général distingua les écoles *ioniques* de celles de Pythagore. On trouve dans les premières plus d'indépendance, moins d'austérité, une philosophie plus personnelle et moins active; plus de détachement des intérêts passagers de la terre pour chercher le repos, pour s'occuper des phénomènes de la nature et des vérités des sciences. Le précepte de s'abstenir des affaires publiques s'y applique, non-seulement aux motifs d'ambition et de gloire, mais presque à l'amour de la patrie et de la liberté.

Dans les écoles de Pythagore, tout portait l'empreinte de la sévérité. L'abstinence de la chair de tout animal, et celle des liqueurs fortes, étaient imposées aux disciples : un silence rigoureux de plusieurs années était exigé comme épreuve nécessaire pour être admis à la connaissance des vérités d'un ordre supérieur. C'était alors qu'il cherchait à former des hommes capables de faire le bonheur de leurs propres familles, de porter l'ordre et la paix dans celles d'autrui, d'appeler les villes à la liberté, de combattre la tyrannie, de donner aux peuples des lois sages et justes; c'était dans les soins pour le bonheur des autres hommes qu'il plaçait la tranquillité, l'indépendance, et l'orgueil courageux de sa philosophie active et bienfaisante.

Pythagore avait trouvé dans l'Inde l'abstinence

de la chair des animaux, adoptée comme un principe religieux, et il avait observé les heureux effets de cette institution sur les mœurs du peuple. Accoutumés à ne voir jamais couler le sang, à regarder comme une barbarie la mort d'un animal, quand elle n'a point pour excuse la nécessité de se défendre, les Indiens ne pouvaient envisager le meurtre qu'avec horreur. Une répugnance invincible à le commettre était devenue, pour ainsi dire, une conséquence de leur organisation physique indépendante de leur volonté, et, sous le plus honteux esclavage, leurs lois étaient douces, leurs mœurs humaines et paisibles.

Le philosophe sentit combien, dans une nation belliqueuse, ivre de gloire et de liberté, des hommes qu'il voulait accoutumer au mépris de la mort, à des vertus austères, à une haine vigoureuse de la tyrannie, avaient besoin que l'humanité devînt en eux un sentiment profond, presque invincible, que leur volonté même ne pût le maîtriser sans efforts, qu'il leur fallût déployer toute la force de leur âme, non pour résister à la vengeance et à la colère, mais pour obéir à la nécessité même la plus évidente et la plus juste, quand elle commande un acte de rigueur. Il savait que plus une nation a d'énergie, plus elle est exposée à la corruption la plus funeste, celle de la férocité, si le respect pour le sang des hommes n'est pas la base première de sa législation et de ses mœurs, et que cette corruption le conduit rapidement à un stupide et sanglant esclavage.

En transportant cette institution dans son école,

Pythagore y transporta l'opinion sur laquelle on l'a fondée dans l'Inde : la croyance que les âmes humaines passent, après la mort, dans le corps des animaux, et sont toujours subsistantes, mais étrangères à elles-mêmes, et n'ayant dans chaque vie que les idées, les penchants qui naissent de leur union au corps organisé qu'elles occupent.

Cette opinion suppose seulement, qu'une monade (1) subsistante après la dissolution du corps, susceptible de recevoir des sensations, d'avoir des désirs, exerce ses facultés avec plus ou moins d'étendue, suivant la nature du corps organisé avec lequel, d'après une loi générale de la nature, elle a des rapports exclusifs dans certaines circonstances déterminées. Rien ne prouve l'impossibilité d'aucune de ces hypothèses; mais nous n'avons aucun moyen de savoir si elles sont conformes à la réalité.

Peut-être Pythagore lui-même n'y attachait-il que cette demi-croyance. Peut-être cette doctrine n'était-elle destinée qu'à ceux de ses disciples qui ne s'étaient pas encore montrés dignes d'une entière confiance, et cachait-elle cette doctrine, et plus simple, et plus vraie, que dans l'homme et dans les animaux, le principe du sentiment et de la pensée est de la même nature, possède les mêmes facultés, mais à des degrés inégaux, et qu'ainsi nous ne pouvons traiter avec barbarie des êtres capables comme

(1) J'emploie ici le mot de *monade* seulement pour désigner un être *un*; cette monade est donc l'être quelconque qui appartient à l'unité du *moi*.

nous de plaisir et de douleur, sans violer à leur égard et sans affaiblir en nous-même les sentiments de la pitié naturelle et les fondements de la justice.

Les colonies grecques de l'Italie et de la Sicile choisirent plus d'une fois leurs législateurs dans l'école pythagoricienne; c'est là que se formaient les destructeurs de ces tyrannies passagères, que l'exemple d'une chute toujours sanglante n'empêchait pas de se reproduire sans cesse. On dit qu'un tyran ne pouvant souffrir des hommes qui ne permettaient pas à leurs semblables de jouir d'un pouvoir long et paisible, fit mettre le feu à leur école, et les enveloppa tous dans un massacre général. Du moins est-il certain que, très-peu de temps après Pythagore, la grande Grèce n'offrit plus aucune trace de cette école si florissante; on vit seulement quelques hommes embrasser encore, les uns son système astronomique, comme Aristarque de Samos, et Philolaüs; d'autres sa philosophie, comme celui qui eut l'honneur de former Épaminondas, jusqu'au moment où une secte d'illuminés abusa du nom de Pythagore et de quelques-uns de ses principes, pour propager d'absurdes superstitions, et substituer les opérations de la magie et des observations mystiques, aux méthodes de la philosophie et aux principes de la morale. Phérécide, maître de Pythagore passa pour avoir le premier écrit en prose des ouvrages suivis, environ deux mille trois cent cinquante ans avant notre ère, et plus de trois siècles après Homère. Il paraîtrait naturel que dans une époque où a poésie s'était déjà élevée si haut, où le langage des vers

avait déjà tant de majesté, de force, de couleur et d'harmonie, la prose grecque eût atteint en peu de temps toute la perfection dont elle était susceptible. Cependant, ses progrès paraissent aussi lents que si son enfance avait été contemporaine de celle de la poésie. Mais les ouvrages pour lesquels on adopta la prose étaient ceux où non-seulement la versification eût donné à l'esprit des entraves trop gênantes, mais ceux où les mouvements et la hardiesse de la poésie eût contrasté avec la marche régulière et la précision des idées. Une prose trop rapprochée du style des poëtes n'eût pu être employée, ni dans les recherches philosophiques, ni dans l'histoire, ni dans les discussions oratoires.

Aussi les premiers prosateurs grecs furent-ils sévères et froids; on ne trouve dans Androclide, un des plus anciens orateurs, ni les tours, ni les mouvements, ni les figures qui depuis ont formé la langue de l'éloquence grecque.

Hérodote, élégant, harmonieux, raconte avec clarté, avec noblesse, mais il ne peint ni les événements, ni les hommes; on y chercherait en vain ces grands traits qui caractérisent les peuples ou les époques, ou ces résultats qui jettent des masses de lumières sur les profondeurs de la morale et de la politique. Son ouvrage prouve surtout combien alors on était peu instruit chez les Grecs sur l'histoire même assez connue des nations barbares les plus voisines, et dans quelles étroites limites leurs connaissances géographiques étaient resserrées. La crédulité de l'historien montre quelle devait être

celle de ses auditeurs; et cette foule de prodiges, rapportés avec la plus confiante bonhomie, prouve combien les progrès de la raison générale avaient été faibles, et dans quelle ignorance sur les phénomènes et sur les lois de la nature, la masse des hommes instruits était encore plongée. On voit combien peu l'esprit philosophique s'était encore étendu au delà des limites des écoles.

Le rhythme de la poésie grecque avait pour base, non le nombre, mais la durée des syllabes; on y comptait les temps, et non les sons. Ce rhythme, plus sensible à l'oreille, et qui n'a pas besoin d'être fortifié par le retour symétrique des mêmes sons, offre à la fois, et plus de variété, et plus de ressources pour l'effet. Mais il a un autre avantage, celui de donner à la langue une prosodie plus constante, plus marquée, de diminuer le nombre des syllabes, soit indifféremment longues ou brèves, ou n'ayant qu'une valeur moyenne. Par là, non-seulement la prose acquiert une harmonie plus sensible, mais la prononciation est plus délicate, la langue plus sonore, on peut se faire entendre mieux avec la même force de voix, on triomphe plus aisément des bruits sourds qui la couvrent; l'oreille a un moyen de plus pour reconnaître les mots.

Hésiode avait raconté des fables et donné quelques préceptes. Les deux poëmes d'Homère n'étaient que le récit d'événements moitié historiques, moitié merveilleux; et, d'après ce qu'il attribue lui-même au poëte d'Alcinoüs, il paraît que tous deux avaient suivi l'exemple de leurs prédécesseurs. Les poëtes

chantaient leurs vers en s'accompagnant de la lyre, et des rapsodes qui avaient retenu leurs poëmes, parcouraient les villes et en chantaient des fragments, moyennant un salaire qui se réglait sur la réputation du poëte ou le talent du musicien.

On sentit bientôt que ni la mesure du vers hexamètre, ni les longs récits ne convenaient à la musique; et le goût des Grecs, passionnés pour cet art, les porta bientôt à cultiver un genre de poésie qui, par la forme et l'étendue des ouvrages, le choix des idées, des sentiments, des images, les mouvements du style, la mesure plus variée des vers et leur distribution, favorisait les effets de la musique, tandis qu'elle-même ajouterait une nouvelle vie et de nouveaux charmes aux impressions et aux beautés de la poésie.

Ce genre, qui porta le nom de lyrique, fut consacré aux hymnes, aux chants guerriers, aux éloges des héros ou des vainqueurs dans les jeux des gymnases, aux chansons où l'on peignait les plaisirs, les douleurs, les inquiétudes de l'amour, les tourments de la jalousie, les charmes de la volupté.

Les odes de Thyrtée, de Stésixore, d'Altée, de Sapho, d'Anacréon, appartiennent à cette époque qui se termine à Pindare.

On raconte que les Spartiates durent leurs victoires sur les Messéniens, à Thyrtée, envoyé par les Athéniens comme général, par une obéissance dérisoire pour l'oracle d'Apollon. Les chants du poëte réveillèrent la valeur lacédémonienne abattue par des défaites repétées. Mais si c'est une fable, elle est assez

ancienne pour prouver presque autant que le fait même, et la sensibilité des Grecs pour la poésie, et la puissance de ses effets réunis à ceux de la musique.

Il nous reste à peine des fragments de ceux de ces poëtes qui cultivèrent le genre héroïque; mais si le témoignage des anciens nous les représente comme au-dessous de Pindare, il n'établit point entre eux cette différence d'un poëte barbare à celui qui atteint presque la perfection de l'art. Placés d'ailleurs entre Homère et Pindare, il est impossible qu'ils aient pu rester à une distance si grande de tous deux.

Les chansons voluptueuses d'Anacréon ont encore pour nous le mérite du naturel, de la grâce, de la douceur dans les rhythmes ou les images. On y trouve, pour la première fois, cette morale qui place le bonheur dans la jouissance tranquille et modérée des plaisirs des sens, et où l'amour ne se montre que pour y mêler plus de délicatesse et des charmes plus touchants. C'est aussi le premier poëte où l'on trouve ce que dans notre langue nous appelons de l'esprit; il y consiste à exprimer, par une heureuse allégorie, par une image agréable, des réflexions simples, mais vraies et devenues dès lors trop communes.

Les fragments de Sapho respirent la passion; avant elle, aucun poëte ne l'avait peinte avec tant de vérité et d'énergie, et même il ne reste de ceux qui l'ont suivie rien qui égale cette sensibilité brûlante et profonde. La poésie élégiaque, qui consacrait

un rhythme particulier à l'expression de la douleur, était cultivée. Le satirique Archiloque avait inventé le vers ïambique : plus rapide, moins tendre, moins chantant, en quelque sorte, et plus voisin de la prose que l'hexamètre, il convenait mieux aux genres de poésie qui doivent se rapprocher davantage du langage ordinaire.

Les Athéniens connaissaient déjà la poésie dramatique. Il était naturel d'imaginer que la représentation d'une aventure plaisante où l'on copierait les discours, les gestes des personnages, amuserait plus qu'un simple récit. Puisque l'on écoutait avec intérêt celui qui, après avoir dit : *Je vais vous raconter les discours de Cœnée, semblable aux dieux, etc.*, prononçait ce discours à la place du héros, il était facile de prévoir qu'on l'entendrait plus volontiers encore, si, ajoutant à la fiction, il se présentait comme le héros même; si, au lieu de dire ensuite : *Ainsi parla Cœnée, et les vieillards qui l'écoutaient répondirent, etc.*, quelques autres hommes, placés auprès de lui, chantaient cette même réponse. Ces arts ne pouvaient donc manquer de naître dans un pays où des hommes ingénieux ayant fait de ces récits l'occupation habituelle, dont ils attendaient leur subsistance, étaient excités par l'intérêt comme par la gloire à perfectionner les moyens qu'ils pouvaient avoir d'attacher et de multiplier leurs auditeurs.

Mais les progrès de ces arts, comme ceux de la musique et des arts d'imitation, appartiennent à un autre temps.

Dans presque tous les États de la Grèce, les lois

fondamentales avaient déjà reçu la forme qu'elles conservèrent jusqu'au moment où elles s'anéantiront devant la puissance romaine.

En Sicile, en Italie, les retours vers la tyrannie étaient plus fréquents, plus durables que dans la Grèce où les cités voisines étaient plus à portée, soit de la prévenir, soit d'en accélérer la destruction, et où chaque peuple avait moins à craindre les effets également dangereux pour sa liberté des guerres ou des alliances étrangères. Sur les côtes de l'Asie Mineure et dans les îles voisines, l'influence de l'empire des Lydiens et de celui des Perses favorisait la tyrannie, diminuait l'amour de la liberté. Tantôt subjuguées par les barbares, tantôt consentant à sacrifier leur indépendance, pourvu qu'on leur permît de conserver leurs lois, appelant des rois à leur secours pour se délivrer d'un tyran, ou le recevant de leurs mains, elles ne conservaient plus qu'à demi le caractère, le courage et l'esprit des Grecs. Le génie national s'y affaiblit, les mœurs s'y dénaturèrent. Les talents, la philosophie, semblèrent alors se concentrer davantage dans la Grèce proprement dite. Sa marche avait été d'abord plus lente, parce qu'elle était isolée, qu'elle formait une plus grande masse; mais par la même raison cette marche devait être aussi plus constante et plus assurée.

Presque toutes les constitutions étaient à la fois démocratiques et théocratiques, c'est-à-dire, que le peuple entier était véritablement souverain; mais qu'à l'exception d'Athènes pendant quelques époques, il n'y avait peut-être aucune cité où la géné-

ralité des citoyens jouît de la plénitude de ses droits; celui de faire les lois, de remplir les fonctions administratives ou judiciaires, était presque partout réservé à certaines classes, ou aux habitants de la ville principale.

Dans quelques constitutions, le peuple conservait une grande influence sur les choix, sur la décision des affaires les plus importantes; les fonctions étaient conférées pour un temps très-court; les classes privilégiées s'étendaient jusqu'à une grande médiocrité de fortune; dans les autres constitutions, l'influence du peuple ne s'exerçait, pour ainsi dire, qu'aux époques de ces grandes réformes dans les lois qui supposaient des circonstances extraordinaires. Les fonctions les plus importantes étaient confiées pour un long espace de temps, ou elles étaient exclusivement réservées à une classe peu nombreuse.

Dans chaque ville, le parti des riches tendait à se rapprocher de ce dernier point, et le parti populaire à s'en écarter. Celles où l'une ou l'autre de ces deux espèces de constitutions était dominante, favorisaient dans les autres le parti qui maintenait les mêmes principes, et la Grèce se partageait peu à peu en deux grandes ligues, dont l'une eût voulu établir partout l'égalité républicaine, tandis que l'autre cherchait à faire régner partout l'aristocratie. J'ai déjà observé qu'en général les Grecs se croyaient libres quand ils n'étaient pas soumis à l'autorité d'un seul, ou à celle de chefs donnés ou appuyés par une influence étrangère. Les lois contraires aux droits naturels des hommes, si elles n'altéraient pas

les formes républicaines, si elles paraissaient au contraire servir à les conserver, loin de révolter les esprits, paraissaient des sacrifices exigés par la patrie. Ainsi l'on ne se plaignait pas de voir la loi violer la liberté domestique et les droits de la tendresse paternelle; soumettre des actions indifférentes à la vigilance de la puissance publique, les ordonner ou les défendre d'après des considérations morales ou politiques; gêner enfin les uns dans leur industrie, les autres dans la libre disposition de leurs biens par des règlements somptuaires, qui n'avaient d'autre effet que de concentrer et de perpétuer les richesses dans les mêmes familles, et de faire tourner au profit de l'ambition, de l'intrigue, ce qu'ils enlevaient aux jouissances et au luxe. Leurs législations nous offrent souvent des délits créés par la loi seule, des chaînes arbitrairement imposées, enfin des préceptes de conduite ou de régime, des conseils de prudence ou de sagesse appuyés par l'autorité de la loi, lorsqu'ils ne peuvent l'être sans tyrannie que par celle de la raison indépendante des individus.

On sent combien ceux qui dominaient, soit par le vœu de la constitution, soit par l'influence populaire, devaient abuser de cette disposition pour exercer un despotisme réel; combien ils avaient intérêt d'exciter l'enthousiasme pour ce fantôme de la liberté, dans la crainte que, gouvernés par une raison plus calme, les citoyens n'apprissent à connaître leurs droits, ne voulussent plus obéir qu'à des lois, et être conduits que par des hommes qui sauraient en respecter toute l'étendue. Le peuple,

plus fier qu'éclairé, réclamait l'égalité dans les fonctions publiques, bien moins comme un droit que comme un honneur, ou comme un avantage qu'il se croyait digne de partager.

Ce n'était pas la conservation des droits naturels de l'individu, mais la prospérité du corps politique qui était l'objet de la société. On n'examinait pas si les conditions qu'elle imposait étaient justes, si même elles étaient égales, mais si elles promettaient d'en assurer l'indépendance ou la gloire.

On n'y voit point de traces d'un État unique, formé de plusieurs villes, confiant à une assemblée de représentants le droit de faire des lois, ou de les présenter à l'acceptation du peuple, partagé en plusieurs assemblées.

L'idée même de ces institutions était si loin de l'esprit des Grecs, que les habitants des trois villes de l'île de Rhodes, voulant former une seule république, ne trouvèrent rien de plus simple que de les abandonner pour se réunir dans une ville nouvelle.

La république de Lycie avait une assemblée commune, formée de députés envoyés par les différentes villes, qui en nommaient trois, deux ou un seul, d'après une première convention; mais il paraît que chaque ville obéissait à ses propres lois, et que c'était moins d'un corps législatif qu'elle les recevait, que du congrès d'une république confédérée, comme celles des Arcadiens, des Étoliens, des Achéens.

Des contributions réglées d'après la richesse, ailleurs, une espèce de dîme, des taxes payées par les

étrangers, quelques droits sur les marchandises venant du dehors, des tributs fournis par des villes, ou par des îles assujetties : telles étaient les sources du revenu destiné aux dépenses publiques. Quelques cités avaient des domaines : Athènes possédait des mines; et, par une institution très-populaire, le rapport de la contribution annuelle à la fortune présumée était plus grand dans les classes plus opulentes.

Cette politique, qui consiste à s'opposer au succès de l'ambition d'un voisin puissant, même avant d'en être menacé, s'établit alors dans la Grèce. Si dans la guerre entre Sparte et Messène l'influence d'Athènes et de Thèbes ne sauva pas cette dernière ville, elle empêcha du moins la tyrannie lacédémonienne de s'étendre sur tout le Péloponèse. Athènes et Lacédémone empêchèrent Thèbes d'exercer un empire absolu sur toute la Béotie.

Si on excepte la barbarie exercée par Lacédémone envers les Messéniens, et par la ligue des villes amphictyoniques, dans la première guerre sacrée, une ville grecque ne perdait point, en se soumettant à une autre, le droit de nommer ses magistrats, de se gouverner par ses propres lois. Mais le peuple vainqueur la forçait de ne faire qu'avec lui la guerre et la paix, disposait de ses forces, de ses revenus, et quelquefois lui imposait une constitution conforme à la sienne, ou favorable à sa domination : les Perses, les Lacédémoniens, les Romains mêmes suivirent cet exemple. Rhodes ne fut réduite en province que sous le règne d'Auguste,

et la Lycie sous celui de Vespasien. Il fallait, ou détruire ces hommes accoutumés à respirer l'air de la liberté, ou savoir graduer pour eux le régime de la servitude.

Les mœurs avaient perdu presque tout ce qu'elles avaient conservé de la férocité des temps héroïques; elles devaient ce progrès à la douceur des lois, et à ce goût passionné pour la poésie, pour la musique, pour les jeux du théâtre ou du gymnase.

Les lois, les institutions, prouvent que les législateurs avaient senti, comme les philosophes, la nécessité d'inspirer l'horreur du sang, le respect pour la vie des hommes, la haine et le mépris de tout ce qui porte l'empreinte de la cruauté. Le jugement de l'aréopage, punissant de mort un enfant qui prenait un plaisir barbare à crever les yeux des oiseaux, prouve, s'il n'est qu'un conte, l'existence générale de cette opinion, et s'il est réel, qu'on la portait quelquefois jusqu'à l'exagération.

Tel était le motif de ces expiations sévères, imposées aux hommes coupables de meurtres involontaires, ou de ceux que la justice défend de punir; expiations auxquelles on vit les peuples eux-mêmes se soumettre, lorsque dans un mouvement de fureur ils violaient les asiles consacrés à la pitié.

L'Athénien condamné à perdre la vie, prenait, dans sa prison, au milieu de sa famille et de ses amis, un poison préparé de manière à lui procurer une mort prompte et sans douleurs. On donnait à son supplice l'apparence d'une mort naturelle ou volontaire. On écartait du coupable les yeux indiffé-

rents ou ennemis qui auraient pu ajouter à ses peines; on éloignait des citoyens un spectacle qui pouvait les endurcir. A Rhodes, les exécutions se faisaient hors de la ville : on craignait qu'elles ne souillassent les regards du peuple. L'idée d'appeler les hommes à la solennité d'un supplice, comme à une cérémonie ou à un spectacle, n'eût paru aux Grecs que le délire dégoûtant d'une âme lâche, stupide et barbare. La superstition corrompait les institutions douces et respectables. Ainsi, l'asile des autels encourageait le crime par l'impunité, ou était violé par des subtilités barbares. Mais ces erreurs mêmes prouvent encore l'importance attachée à tout ce qui pouvait adoucir des mœurs que l'esprit guerrier et les haines des factions tendaient à rendre féroces.

On trouve, dans les Grecs, cette hauteur d'âme que donne l'égalité, cette fierté de l'homme que la crainte ou l'intérêt ne force point à se courber devant un autre homme. Cet orgueil les portait à s'élever jusqu'à celui dont les vertus, les talents, les services occupaient tous les esprits, dont le nom était dans toutes les bouches, mais non à tâcher de le rabaisser à leur niveau, par la dénigrante calomnie, et de le perdre quand ils ne pouvaient obscurcir sa gloire. Ces sentiments d'esclaves volontaires, que le hasard aurait rendus libres, osaient à peine se montrer dans les hommes les plus stupides. L'Athénien qui se lassait d'entendre donner à Aristide l'épithète de *juste* ne savait pas en écrire le nom. Si la jalousie de la liberté avait imaginé l'ostracisme,

la fierté républicaine avait voulu le rendre honorable, et réparer son injustice en l'avouant. L'absence suffisait pour détruire les soupçons; et au premier besoin de l'État, une confiance également glorieuse pour l'exilé et pour ses adversaires, ordonnait son rappel. Cette institution, injuste en elle-même, prouve sans doute que l'art social était encore dans l'enfance, puisqu'il n'avait pas trouvé d'autre moyen d'empêcher un citoyen de devenir, ou de paraître dangereux pour la liberté, et que cette absence était regardée comme un remède efficace; mais elle est en même temps une marque de l'élévation et de la douceur qui caractérisaient l'esprit public.

La vanité de la naissance avait résisté aux mœurs républicaines; mais c'était celle de descendre d'un dieu, d'un héros, d'appartenir, dans les divisions de la cité, à une tribu qui faisait remonter son origine à quelque personnage illustre dans la fable. Elle était plus ridicule que dangereuse : comme elle ne donnait aucune prérogative, personne n'ayant droit d'en contester les titres, on voit qu'elle appartenait également à quiconque était assez sot pour en être flatté. Pour descendre d'Hercule ou de Thésée, il suffisait d'avoir bien envie de le croire.

L'inégalité fondée sur la richesse avait fait naître un autre orgueil de famille, qui se confondait avec celui du pouvoir : il excitait la haine du peuple; il devait être, dans la suite, une des causes de la corruption de l'esprit public.

On vit, à cette époque, la vertu se montrer avec cette sage indulgence, cette délicatesse éclairée, ce

mélange de sensibilité et de force, cette pureté de principes, cette fermeté paisible, cette fidélité à la justice et à la raison, qu'elle ne peut devoir qu'à la réunion des lumières et de la liberté. Aristide est le premier homme connu qui nous la présente sous ces traits, et en qui on observe toute la bonté, toute la force naturelle de l'âme, perfectionnées par la réflexion, dirigées par des idées précises de devoir et de justice.

Cependant, si les Grecs devaient encore suivre la direction que l'habitude de la liberté et l'amour des lumières avaient donnée à leurs mœurs, s'ils devaient même faire encore des progrès vers le perfectionnement moral de l'espèce humaine, nous verrons bientôt que, dès cette époque même, l'action des causes qui devaient les conduire à une prompte dégénération et à la perte de leur liberté, commence à devenir sensible. Nous apercevrons ces vices nécessairement attachés aux progrès de la civilisation, qui déjà minaient en secret ce brillant édifice, auquel le peu de progrès de la science sociale et l'ignorance de ses véritables principes n'avaient pas permis de donner une base solide.

L'égalité plus grande dont jouissaient les femmes avait rendu les vertus domestiques plus communes et plus pures. Devenues les compagnes des hommes, les femmes avaient pu agrandir la sphère de leurs idées, et donner quelque essor à leurs facultés naturelles. Théano, femme de Pythagore, cultiva la philosophie; Sapho obtint une place honorable parmi les poëtes : elle est la première femme dont les ou-

vrages soient connus, et ils l'ont immortalisée. Corinne, dont nous avons perdu les poésies, disputa des prix à Pindare, et l'emporta sur lui plus d'une fois.

Cependant l'amour était regardé comme une faiblesse. A peine, ainsi que je l'ai déjà observé, les poëtes osèrent-ils le peindre. Les femmes vivaient séparées des hommes; les douceurs attachées à leur société commune étaient inconnues. Il fallut donc que la volupté remplaçât l'amour; que des femmes instruites à en faire goûter, à en partager les raffinements et les délices, formassent une classe séparée du reste de leur sexe : elles devinrent pour les hommes inoccupés, pour ceux qui avaient le goût des jouissances paisibles de l'esprit ou des arts, une société habituelle et nécessaire.

On avait craint que l'amour ne troublât le repos des familles, et les femmes furent condamnées à l'ennui de l'indifférence.

Les habitudes honteuses que celle de la société des femmes aurait pu détruire, continuèrent de souiller la jeunesse grecque; et cette même séparation fit naître, parmi les femmes, un autre genre de corruption : on avait voulu épurer les mœurs jusqu'à la sévérité, et l'on ne réussit qu'à en perpétuer la dépravation.

Pour prévenir la dégradation, suite presque inévitable de ce goût bizarre, on forma diverses institutions qui autorisaient entre les hommes, des liaisons intimes, mais innocentes, ou du moins couvertes du voile de la décence. Ici, un jeune homme

avait un ami qui éclairait son inexpérience, et guidait ses premiers pas dans la carrière de la vie. Là, deux jeunes gens s'unissaient l'un à l'autre, pour partager leurs travaux, leurs périls et leur gloire. Ailleurs, ils juraient de combattre ensemble, de se défendre, de se venger et de ne point se survivre.

A Thèbes, une troupe de six mille hommes réunis entre eux par cette amitié publique et par ce serment, porta le nom de bouclier sacré. A Leuctres, à Mantinée, elle triompha de la valeur lacédémonienne, et périt tout entière à la bataille de Chéronée. Ainsi, ne pouvant déraciner une habitude vicieuse, on sut du moins en arrêter les effets corrupteurs; et si on ne réussit point à donner aux Grecs des mœurs pures, du moins on éloigna de celles qu'il fallut leur laisser, la mollesse, l'avilissement et la lâcheté.

L'instruction publique se bornait presque entièrement à quelques exercices de gymnastique, à l'enseignement de la musique, à la lecture des lois; mais un enseignement libre y suppléait à quelques égards. Antiphon avait déjà donné dans Athènes des leçons de rhétorique, ce qui fut plutôt un malheur qu'un avantage. Une foule de sophistes, sortis des écoles de la philosophie, enseignèrent les subtilités de la dialectique, sous prétexte d'en faire connaître la partie la plus utile. Ils se vantaient d'instruire dans l'art de raisonner, mais ils ne formaient que dans celui d'égarer sa propre raison, ou d'éblouir celle d'autrui.

Dans les premiers temps, les exercices par lesquels on se préparait à paraître dans les jeux publics avaient été utiles, en formant des hommes plus robustes, plus agiles, plus adroits; mais bientôt ces exercices ne furent plus que l'apprentissage d'un art futile : un athlète n'était plus un guerrier supérieur par sa force ou son adresse, mais un homme péniblement élevé pour un spectacle public : ce n'était plus un héros disputant le prix de la course sur le char qui l'avait porté au milieu des phalanges ennemies, mais un écuyer faisant honneur à son maître par son talent pour choisir, pour dresser ou conduire des chevaux.

Que l'on oublie la solennité des jeux, la pompe des triomphes, et l'on ne verra plus que des hommes semblables, les uns, à ceux qui nous étonnent dans nos foires par des tours de force, les autres aux cochers du cirque de Constantinople, ou aux jockeis des courses de Newmarket.

Mais, à ce moment, une de ces grandes révolutions si communes en Asie vint changer la politique de la Grèce, étendre les relations des États qui la composaient, compliquer leurs intérêts et donner aux esprits une activité nouvelle.

La nation des Perses, renfermée jusqu'alors dans ses limites, inonda l'Asie occidentale. Cyrus, l'un de ses rois, allié, et bientôt après dominateur des Mèdes, envahit l'Assyrie, la Syrie, la Lydie, l'Arménie et l'Égypte. Ces peuples, amollis par la richesse, avilis par l'esclavage, cédèrent à un peuple brave, exercé aux armes, endurci à la fatigue, et qui,

n'ayant été ni conquérant ni conquis, n'avait point encore connu la servitude. Presque toutes les colonies grecques de l'Asie Mineure et des îles voisines de ses côtes furent soumises aux Perses, ou reconnurent leur supériorité par des marques de soumission et par des tributs. Aidées par les Athéniens, elles se soulevèrent contre Darius, battirent ses généraux et s'avancèrent jusqu'à la capitale de la Lydie, qu'elles brûlèrent. Darius accabla ces colonies du poids de sa puissance; mais il eut l'adresse de leur rendre l'apparence de la liberté, et même d'y rétablir le gouvernement populaire, qui leur rendait plus difficile de former une réunion secrète contre lui. Son orgueil fut blessé de la part que les Athéniens avaient prise à cette guerre, et sa politique lui fit concevoir que les Grecs d'Asie ne seraient pas esclaves si ceux d'Europe restaient libres. Déjà la Thrace et la Macédoine étaient subjuguées; déjà il avait demandé aux Grecs de se soumettre aux mêmes conditions que les villes commerçantes des côtes asiatiques; mais il voulut satisfaire sa vengeance contre Athènes avant d'avoir formé les préparatifs qu'exigeait la conquête entière de la Grèce européenne. Son armée, descendue sur les côtes de l'Attique, fut battue à Marathon, dont sa défaite a immortalisé le nom avec celui de Miltiade. Athènes en eut toute la gloire; la crainte et la jalousie avaient empêché les autres Grecs de la secourir : Platée seule eut la générosité et le courage de joindre mille soldats aux dix mille Athéniens.

Darius, plus irrité encore par ce revers, meurt

avant de pouvoir commencer son entreprise; elle est suivie par son successeur.

Mais si l'habileté du père avait présidé aux préparatifs, l'exécution répondit à l'incapacité et à la lâcheté du fils. Une armée immense, composée des troupes que les rois de Perse entretenaient habituellement et des milices fournies par toutes les provinces de l'empire, passa sur un pont de bateaux le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Une flotte, composée des vaisseaux fournis par les villes grecques de l'Asie Mineure, par les îles soumises aux Perses, par l'Égypte, par la Phénicie, c'est-à-dire, par les peuples les plus commerçants et les plus habiles dans la marine, devait suivre les côtes de la Grèce, et fournir des vivres à cette armée, que le petit territoire qu'elle voulait soumettre ne pouvait même nourrir.

Heureusement le génie de Thémistocle avait prévu l'impossibilité de défendre la Grèce contre les Perses, si leurs grandes armées pouvaient y subsister pendant plusieurs campagnes. Depuis longtemps il avait déterminé les Athéniens à créer une marine puissante.

Au moment de l'invasion des Perses, il leur fit embrasser la résolution généreuse d'abandonner leur ville, leurs temples, leurs dieux, les tombeaux de leurs ancêtres; de confier leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, à la foi, à l'humanité des Grecs, et de chercher leur salut sur leur flotte et dans la défense du Péloponèse. Jamais peut-être les événements de l'histoire n'ont mieux justifié les sages combinaisons du talent.

Une faible armée qui défendait le passage des Thermopyles, facilement tournée, fut obligée de l'abandonner. C'est là que Léonidas et trois cents Spartiates, restés seuls volontairement, se dévouèrent à une mort certaine. On a dit que les lois de Lycurgue leur en faisaient un devoir : mais elles défendaient la fuite et non la retraite ; toute l'histoire de Lacédémone en fournit la preuve. Toute autre explication renferme une absurdité dont il est impossible de croire que Lycurgue ait pu être capable. Mais pourquoi Léonidas préféra-t-il la mort à l'espérance de vaincre ou de sacrifier sa vie avec plus d'utilité ? C'est qu'il n'en vit pas de plus grande que de ranimer le courage chancelant des Grecs, et d'abattre l'orgueil qu'inspirait aux Perses le nombre de leurs soldats, en montrant, par un exemple, ce qu'il en coûtait de sujets d'un roi pour triompher d'une poignée d'hommes libres. Ne déshonorons point la gloire d'un héros, en attribuant sa générosité sublime à une obéissance de préjugé pour des lois absurdes.

Thèbes se soumit lâchement au joug des Perses ; Athènes, que sa faible garnison ne pouvait défendre, fut livrée aux flammes. Le Péloponèse était libre encore. Gélon, tyran de Syracuse, le même qui exigea des Carthaginois l'abolition des sacrifices humains, avait cet orgueil qui n'est pas toujours incompatible avec les vertus douces ou généreuses ; il exigeait, pour prix de ses secours, l'honneur de commander les Grecs réunis, condition qui effrayait la liberté, et blessait la dignité de la vieille Grèce.

Mais tant que la flotte préparée par Thémistocle n'était pas vaincue, l'armée des Perses ne pouvait recevoir les convois d'Asie, seul moyen de subsistance que la prompte dévastation de la Grèce pût lui laisser. En vain la jalousie lacédémonienne voulut-elle rendre inutile cette ressource dont Sparte ne partageait pas la gloire. Xerxès attaqua la flotte, fut vaincu et forcé de ne plus laisser en Europe qu'une partie de ses forces. Les Grecs, revenus d'une première terreur, lui opposèrent bientôt une armée, et la victoire de Platée suffit pour chasser les Perses de l'Europe.

La bataille de Salamine est un de ces événements si rares dans l'histoire, où le hasard d'un jour décide, pour une longue suite de siècles, des destinées du genre humain. Le petit nombre de vérités dont les Grecs avaient alors enrichi les sciences, leurs progrès naissants dans les arts, leur philosophie indépendante, auraient disparu avec la liberté, à qui seule ils les devaient. Les côtes de la Méditerranée n'auraient conservé sous les vainqueurs qu'une faible indépendance, et le monde, partagé entre les despotes de l'Asie méridionale, les peuplades sauvages de l'Afrique, et les brutes habitants de l'Occident et du Nord, n'eût plus offert qu'une ignorance barbare, ou d'avilissants préjugés; des arts dégradés par la servitude, ou bornés à leur grossièreté première; des mœurs féroces ou corrompues; partout enfin la stupidité et les vices de l'enfance des nations, ou de leur décrépitude.

On ne doit attribuer ces victoires ni au peu de

bravoure des Perses, ni à leur infériorité dans la tactique. Le pays dont ils tiraient leur origine, et les provinces voisines, produisaient alors, et ont constamment produit depuis d'excellents soldats. Les corps de troupes, formés par Cyrus, n'avaient pas eu le temps de dégénérer de cette valeur qui avait subjugué l'Asie, et les détails des batailles de Salamine et de Platée ne prouvent que l'égalité de l'ignorance entre les deux nations rivales.

Quelle fut donc la cause de ces victoires? L'opiniâtreté de courage que la volonté de maintenir leur indépendance et l'amour de la patrie ajoutaient à la bravoure des Grecs, les vertus d'Aristide, le génie et la grandeur d'âme de Thémistocle. Il fallut que les chefs des Athéniens, préférant le salut de la Grèce aux intérêts de leur ambition ou de leur gloire, à la dignité même de leur patrie, désarmassent l'orgueilleuse jalousie des Spartiates.

C'est donc à l'énergie que donne l'amour de l'indépendance, c'est à la supériorité de la politique généreuse d'un peuple vraiment libre sur la politique personnelle d'un sénat aristocratique, que la Grèce dut ses triomphes, et que nous devons nos lumières.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

## DES PROGRÈS

## DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

*Fragment de l'histoire de la Ve époque.*

Dans cette époque, la philosophie commence à répandre la lumière sur les beaux-arts, déjà dirigés par des observations fixes et justes, épurés par un goût délicat et sûr.

Les sciences, au milieu des erreurs qui en défigurent encore presque toutes les branches, offrent déjà cependant une masse imposante de vérités. Enfin, chacune d'elles occupe un homme tout entier ; et le génie, concentré dans une seule classe d'idées, doit acquérir par l'habitude et plus de force et plus de souplesse. C'est donc ici le moment d'analyser cette faculté accordée à l'homme de former des combinaisons nouvelles; de chercher, de trouver celles dont il entrevoit la possibilité et dont il sent le besoin, ce don de l'invention qui caractérise propre-

ment ce qu'on appelle le génie, et auquel l'esprit humain doit ses progrès en tout genre. Les opérations du génie n'offrent à celui qui en suit la marche, qu'une application de cette faculté plus générale de diriger notre attention, de l'arrêter exclusivement sur une ou plusieurs idées, de n'avoir ainsi la conscience que d'une partie de celles qui se présentent à nous simultanément; mais par cette raison d'en avoir, avec la même intensité d'attention, une perception plus forte et plus distincte. De cette faculté générale naît d'abord celle de distinguer les sensations plus simples, dont la sensation composée qui nous frappe à chaque instant est le résultat; puis celle de saisir dans plusieurs sensations distinctes les éléments qui leur sont communs, celle enfin de comparer, de réunir ces sensations simples ou ces éléments, et de former de leur réunion des idées nouvelles.

Tant que l'exercice de cette faculté est dirigé par l'intérêt de nos besoins, qu'il nous conduit à ces combinaisons que des circonstances semblables offrent à tous les esprits, à celles qui, déjà connues, ont été fixées par des signes de convention, soit dans la langue commune, soit dans celles des sciences; tant qu'il se borne à nous rappeler des combinaisons que déjà nous avons observées, ou même à en former de nouvelles sur des signes qui nous ont été transmis; cette faculté s'appelle *intelligence* ou *mémoire*. Le mot de *génie* est réservé à ces combinaisons que nous formons avec intention, qui supposent une attention volontaire, et en exigent

une plus forte, que la mémoire de ce que nous avons appris par la communication avec les autres hommes ne peut nous offrir; et auxquelles une imitation facile de combinaisons déjà connues, ou l'emploi purement technique d'une méthode, ne pourrait nous conduire.

Dans le langage ordinaire, on exclut encore tout ce qui est futile, d'une faible importance, tout ce qui ne joint point à la nouveauté un caractère imposant d'utilité ou de grandeur, à moins que la difficulté elle-même ne soit assez supérieure aux forces communes, pour tenir lieu de tout autre mérite.

Les mots d'esprit, de talent, expriment alors cette faculté qui, dans ce degré inférieur, ne paraît pas mériter le nom de génie. Mais, dans cette analyse, nous devons nous arrêter au sens le plus général et le plus précis. Si on le considère dans ses effets, il faut que le résultat en soit nouveau pour tous les hommes; si on le considère seulement dans l'homme auquel on l'attribue, il suffit que ce résultat ne se trouve point presque entièrement formé par le seul rapprochement de ses lumières acquises.

C'est encore ce dernier sens que nous devons adopter ici, car il s'agit d'analyser les facultés de l'entendement humain, et non de peser les titres qu'elles peuvent donner à la gloire.

Le don de l'invention se perfectionne, s'agrandit par l'instruction, mais il ne la suppose pas. Il n'exige même pas que l'intelligence se soit longtemps exercée, qu'elle ait acquis toute sa force. Pascal, à douze ans, en traçant des figures de géométrie, avait

trouvé quelques-uns des rapports qu'elles présentaient entre leurs angles ou leurs lignes. Le jeune Féri, à neuf ans, avait trouvé de lui-même les règles de la multiplication complexe. Avant le même âge, ne connaissant pas même la manière d'emprunter les nombres en chiffres, j'étais parvenu à exécuter cette opération sur des nombres de deux ou trois chiffres.

Il ne faut donc pas regarder le don de l'invention comme une faculté particulière, comme un présent fait par la nature à quelques êtres privilégiés, mais comme une faculté commune inégalement répartie. La plupart des hommes, après avoir beaucoup appris, ne peuvent encore s'élever à des combinaisons nouvelles si elles ne sont faciles, ni si elles ne se trouvent presque entièrement formées dans celles qui leur ont été transmises. D'autres savent créer des combinaisons difficiles et grandes, tantôt d'une vaste collection d'idées que leur intelligence a saisies et rassemblées, tantôt même d'un petit nombre d'idées simples qu'elle a, ou creusées profondément, ou finement analysées. Il y a donc une incertitude inévitable dans la limite à laquelle on doit commencer à regarder comme nouveau, comme étant le fruit du génie, le résultat d'une opération de l'entendement humain; mais cette incertitude se retrouve toutes les fois que nous avons à classer des objets qui se distinguent par une suite de nuances insensibles, et elle ne peut nuire à la précision réelle, si, dans le raisonnement, on n'oublie pas cette inexactitude nécessaire. Après avoir déterminé le sens du

mot génie dans le langage philosophique, je vais essayer d'en analyser les opérations. C'est souvent le hasard qui, dans le nombre en quelque sorte infini des combinaisons nouvelles que l'esprit pourrait former, le dirige vers celles dont le résultat peut être, soit une vérité importante, soit un moyen de frapper l'âme ou l'imagination des autres hommes, soit une méthode d'atteindre plus sûrement, plus simplement à un but utile. Je n'entends pas seulement ce hasard qui influe sur le choix du sujet de nos travaux; qui, par une insomnie opiniâtre, conduit Pascal à regarder les mathématiques comme une consolation innocente pour un malade; qui fait publier en Allemagne de bonnes tables de la lune, au moment où Newton, découragé par quelques essais sur des tables défectueuses, était près d'abandonner ses recherches; je n'entends pas seulement le hasard qui, dans certaines sciences, offrant le résultat même, ne laisse plus que le mérite de l'observer et de retrouver les moyens de le reproduire encore. J'entends encore celui qui offre à l'esprit, d'une manière inattendue, la combinaison que peut-être il aurait longtemps cherchée en vain. Ainsi, ce mot de hasard désigne ici la cause inconnue qui, dans les moments de méditation, comme dans ceux d'une rêverie vague, nous présente des combinaisons d'idées indépendantes de notre volonté, et sur lesquelles notre attention ne se fixe qu'après qu'elles sont déjà à demi formées; effet d'une cause analogue à celle qui, dans le sommeil, détermine nos rêves.

Mais ce hasard ne présente pas de combinaisons

achevées et complètes; aussi ce bonheur n'appartient-il qu'à l'homme de génie qui peut seul en profiter. Il faut même, pour saisir, pour retenir ce premier fil imperceptible et prêt à se briser, avoir l'habitude d'une attention prompte et forte; il faut avoir celle de tourner ses pensées vers le sujet auquel s'applique cette combinaison fortuite, afin de pouvoir être frappé des rapports fugitifs qui le lient à à ces premières inspirations du hasard.

Ainsi, Archimède, dans le bain, sent qu'il peut soulever son corps en employant moins de force, il en conclut que le poids en est moindre; il aperçoit que cette diminution doit être égale au volume de l'eau déplacée, puisqu'un corps qui, occupant la même place, aurait le même poids que ce volume d'eau, ne pourrait avoir aucune pesanteur. Il voit toute l'étendue de ce principe, et déjà il l'applique au problème de la couronne qui l'occupait alors. Suivons la chaîne des idées qui succèdent rapidement à ce premier fait, présenté par le hasard, et vous jugerez qu'Archimède seul pouvait en profiter.

Ainsi Newton, assis sous un arbre, voit une pomme s'en détacher, et la force qui la retenait à la branche céder à celle de la pesanteur, et soudain l'idée de la gravitation universelle s'offre à lui. Mais quand on lui demandait comment il avait trouvé le système du monde, il répondait: « C'est en y pensant toujours; » et c'est précisément, en effet, parce que la présence de ces idées lui était devenue en quelque sorte habituelle, que son attention était facilement ramenée vers elle, et s'y portait avec promptitude; c'est par

cette seule raison qu'une cause si simple a pu produire un effet si remarquable.

Le même hasard influe, quoique d'une manière moins sensible, sur toutes les découvertes; mais il suffit au génie que l'une des combinaisons utiles se trouve dans le nombre plus ou moins grand de celles qu'il lui présente. D'abord, une légère attention donnée par l'habitude suffit pour écarter, même d'une méditation vague, toute combinaison qui ne présenterait aucune analogie avec celle qu'on a besoin de former. Ensuite, un jugement rapide, une sorte d'instinct qui devient un des caractères du génie, écarte celles qui ne présentent qu'une lueur de succès incertaine ou trompeuse. Un premier coup d'œil suffit souvent à une sagacité exercée. D'autres fois, de premiers essais sont nécessaires pour déterminer à quitter ou à poursuivre la route qui avait paru mériter au moins d'être tentée.

Cette espèce de divination tient à la facilité de concevoir, à la clarté de la précision habituelle des idées, à la faculté de fixer tout à coup sur un objet son attention tout entière. L'exercice fortifie ce tact et le perfectionne. C'est faute d'avoir pu l'acquérir, que l'on voit des hommes capables même d'une forte contention d'esprit, et d'embrasser, de former même, lorsqu'ils sont dirigés, des combinaisons compliquées, se consumer dans d'inutiles recherches faute de ce fil secourable, se fatiguer dans un labyrinthe inextricable, y marcher toujours et n'arriver jamais.

Mais lorsque l'esprit a heureusement choisi sa

route, il ne peut encore espérer d'en atteindre le terme s'il n'a pas le pouvoir d'embrasser à la fois et dans leur entier, soit par la mémoire, soit par la capacité et la force de son attention, toutes les combinaisons intermédiaires qui conduisent à cette combinaison nouvelle, dernier terme de nos recherches. Il se voit également arrêté dans sa marche, soit lorsque, formant trop lentement ses combinaisons et les divisant en un trop grand nombre d'opérations partielles, il finit par éprouver l'impossibilité d'en conserver dans la mémoire la longue et minutieuse série; soit lorsque, voulant embrasser à la fois une combinaison dont l'étendue excède les forces de l'intelligence, il se voit forcé de laisser échapper un objet dont on ne peut saisir distinctement tout l'ensemble. Ainsi le génie suppose une certaine proportion entre la force de la mémoire et celle de l'attention. Plus on possède ces deux qualités à un degré élevé, plus le génie a de facilité, de force, d'activité, suivant qu'elles entrent plus ou moins dans cette heureuse association. En fixant les combinaisons par des signes à mesure qu'elles se présentent, en s'assurant le moyen de les retrouver à volonté, on peut en partie suppléer à la mémoire, et y donner une étendue presque indéfinie; alors, l'esprit le plus borné, à force de patience et de temps, pourrait atteindre à une découverte. Mais ces moyens appartenant à tous ceux qui, en les employant, y joignent et la mémoire et la force d'attention, auraient bientôt devancé celui qui en est plus faiblement partagé. D'ailleurs, si on suppose chaque découverte

ainsi décomposée en un grand nombre de petites portions, dont aucune n'offre un résultat frappant, n'indique un progrès ultérieur, quel motif engagerait à s'en occuper, quelle espérance adoucirait la fatigue des recherches? Combien ne faudrait-il pas d'heureux hasards pour que des esprits bornés se succédassent dans la route si longue, où, privés de ce tact que nous avons compté parmi les caractères du génie, ils ne trouveraient, ni dans eux-mêmes, ni dans l'objet qu'ils poursuivent, rien qui pût servir à diriger leur marche pénible?

Ainsi, quoique le génie ne soit pas une faculté distincte, quoique dans ses degrés les plus faibles il se confonde avec les autres facultés de l'intelligence humaine, sans que l'on puisse tracer entre elles et lui une limite rigoureuse, il a cependant des caractères constants auxquels on peut le reconnaître. Essayons maintenant de suivre sa marche dans les diverses opérations de l'esprit, et de montrer que, malgré la diversité des moyens et des effets, il n'y est jamais que la faculté de former de nouvelles combinaisons d'idées. Je dis des combinaisons d'idées parce qu'une image n'est proprement que l'idée d'une chose sensible, accompagnée d'un souvenir distinct et des sensations qui ont servi à la former. L'imagination est la faculté de combiner ces idées. Si l'âme est vivement agitée par quelque passion, le souvenir de ces sensations peut produire sur elle une impression presque égale à celle de la réalité. Cette illusion devient encore plus facile si le hasard fait entrer dans cette combinaison quelques sensations actuelles.

En effet, alors que celles qui n'existent que dans la mémoire deviennent pour nous ce qu'est cette portion des sensations réveillées par un objet qui nous frappe plus faiblement, la force de l'impression produite par les autres nous conduit alors à supposer dans celles-ci une force réellement égale.

Quand ces combinaisons d'images sont formées volontairement, l'imagination est une faculté active; on la regarde comme passive quand elles se présentent spontanément à l'esprit, quand elles sont le résultat involontaire des mouvements qui agitent l'âme ou qui la troublent.

L'imagination est une source d'erreurs, non-seulement lorsqu'elle est la cause de véritables illusions, mais aussi lorsque nous confondons la force, l'impression que font sur nous ses combinaisons, avec celle qui, née de la constance des objets, suppose des motifs de croire avoués par la raison.

Du moment où l'homme a pris l'habitude d'attacher constamment des signes à ses idées, l'imagination peut s'exercer sur ces signes eux-mêmes. Ainsi, par exemple, les idées abstraites que la géométrie considère sont exprimées par des lignes, et le géomètre qui veut suivre de tête une démonstration, ou qui cherche à résoudre un problème, imagine des combinaisons de lignes, ou se représente des figures comme si elles étaient déjà tracées sur un tableau. L'algébriste est également obligé d'imaginer des formules, des opérations, s'il veut ou calculer sans écrire, ou trouver une vérité nouvelle. Ni l'un ni l'autre ne pourraient rien exécuter au delà de ce que

leur mémoire leur rappelle, s'ils ne se représentaient d'avance dans leur pensée, s'ils n'imaginaient les figures, les formules, les opérations qui sont les instruments de leur science, comme un mécanicien, un physicien, un chimiste, imaginent des instruments, des appareils ou des machines. Ainsi, puisque ces images, soit d'objets, soit de signes, sont comprises sous le nom général d'idées, puisque leurs combinaisons se forment de la même manière, dans une même intelligence et sont soumises aux mêmes lois, puisque ces combinaisons d'images font partie des opérations nécessaires pour trouver la vérité, même dans les sciences les plus abstraites et qui paraissent au premier coup d'œil le partage exclusif de l'entendement pur, toute distinction eût été plus nuisible qu'utile à la recherche de ce qui caractérise véritablement le génie dans les différentes classes des sciences ou des arts.

Si l'on examine comment un géomètre découvre des vérités nouvelles, on verra que toutes les opérations de son esprit se bornent à trouver une identité de quantité, de forme, de position, entre une combinaison d'idées qu'il a déjà formée et une autre combinaison dont il ne connaît encore que certaines conditions.

Toute découverte mathématique se réduit en effet à trouver le second terme d'une équation dont on connaît déjà le premier (1); ce second terme étant

(1) Il pourrait naître ici quelque équivoque, relativement au sens que j'attribue au mot *connu*; un exemple suffira pour la

assujetti à remplir certaines conditions; or, ce même terme n'est autre chose qu'une combinaison de quantités abstraites. C'est en examinant ensuite toutes les combinaisons qui satisfont à l'identité exigée, qu'on en distinguera une ou plusieurs qui remplissent les conditions imposées, ou réciproquement. Tout se réduit donc, non à former des combinaisons nouvelles, mais des combinaisons assujetties à certaines conditions relatives à leur quantité, à leur forme et à leur position.

On peut distinguer ici des découvertes qui appartiennent plus entièrement au génie, et d'autres où le hasard paraît exercer une plus grande influence. Dans les premières, c'est un but antérieur et déterminé qui décide des conditions auxquelles la combinaison cherchée doit être assujettie; dans les secondes, ces conditions restent dans une généralité

faire disparaître. Je suppose que l'on cherche quelle est la force qui, dirigée vers un point fixe, fait parcourir une ellipse à un corps lancé dans le vide. La combinaison connue est ici une force ayant cette propriété; la combinaison inconnue, cherchée est l'intensité de cette force, exprimée en valeurs dépendantes de quantités supposées connues, comme la distance au centre, et d'être exprimée sous cette forme, est la condition, dans le langage algébrique, qu'il faut remplir. On voit que la force est *inconnue;* mais ce mot *inconnue* ne porte pas sur la force elle-même, qui est connue par une de ses qualités déterminantes mais sur l'expression de cette force, expression qui est ici l'objet des recherches du géomètre. Ainsi le mot *connu* a réellement ici le même sens que dans la langue algébrique; mais dans celle-ci on dit, pour abréger, *la force,* au lieu de *l'expression de la force,* ou de *l'expression d'une force déterminée de telle manière.*

vague; une foule de combinaisons peuvent y satisfaire, mais on ne leur accorde le nom de découverte qu'autant qu'elles satisfont de plus à d'autres conditions qui n'étaient ni prévues, ni exigées, mais qui se trouvent après coup présenter un résultat utile ou piquant. Alors ce n'est pas une combinaison ayant tel avantage déterminé que l'on cherche, mais une combinaison qui en présente un quelconque, et on le cherche, parce qu'on prévoit qu'il doit en exister de telles.

Appliquons maintenant cette même analyse à la démonstration d'un théorème, qui est une véritable découverte, toutes les fois qu'il n'a été trouvé que par induction, ou déduit de considérations quelconques qui n'empêchent pas d'avoir besoin d'une démonstration rigoureuse. D'ailleurs, quand cette démonstration aurait existé ou qu'elle existerait encore, elle n'en est pas moins, quant aux procédés de l'esprit, une véritable découverte pour celui qui la trouve de nouveau. Il paraîtrait que, dans la recherche d'une démonstration, c'est moins une combinaison nouvelle que l'identité de deux combinaisons connues qui est le véritable objet de la découverte. Mais, dès que cette identité n'est pas immédiatement perceptible, elle ne peut le devenir qu'en formant des combinaisons nouvelles qui, intermédiaires entre les deux extrêmes, puissent servir à les rapprocher. Ainsi, même dans ce cas, la découverte consiste encore à trouver une combinaison nouvelle identique avec l'un des deux termes, et assujettie à la condition de pouvoir servir à montrer son identité avec le second.

Quant à celui où la recherche de la solution d'un problème conduit à en trouver l'impossibilité, la découverte consiste dans celle des moyens de prouver cette impossibilité, et alors la découverte de ces moyens suppose la formation de combinaisons nouvelles.

Dans les sciences physiques, on ne peut donner le nom de découverte qu'à l'observation d'un fait nouveau, à celle d'un rapport d'identité, d'analogie, de conséquence entre deux faits, enfin à celle de ces faits généraux auxquels on donne le nom de lois.

En parlant des sciences mathématiques, il était inutile de distinguer la découverte de la chose même et celle des moyens de la trouver. En effet, une méthode susceptible d'être séparée de l'application qui peut en être faite à une question, est elle-même un problème à résoudre : la même analyse s'y applique exactement, et il est indifférent d'examiner si on doit la reconnaître, ou dans la découverte d'une méthode, ou dans la solution d'une question, par un emploi heureux et nouveau des méthodes connues. Mais, dans les sciences physiques, la découverte de la chose même, ou celle des moyens d'y parvenir, doivent être distinguées, parce qu'elles ont pour objet des idées d'une classe différente, et que le génie qui les produit peut appartenir à des individus différents.

L'observation d'un fait nouveau n'obtient pas le nom de découverte, si, pour le voir, il suffit d'avoir des yeux et des connaissances antérieurement

acquises. On exige que l'observateur ait eu besoin de trouver des moyens nouveaux pour soumettre à des observations immédiates les objets qui doivent présenter des faits inconnus. Dans ce cas, l'invention est dans les moyens seuls. C'est par l'invention de son ingénieux appareil, pour recueillir, conserver, soumettre à des expériences, et combiner entre eux les différents airs, et non dans l'observation des résultats nouveaux de ces expériences, que Priestley a mérité le titre d'homme de génie.

Il est inutile de prouver que l'emploi de moyens nouveaux suppose de nouvelles combinaisons d'idées; et si l'observation immédiate d'un fait est une véritable découverte, n'est-ce pas seulement quand ce fait est lui-même une combinaison de faits isolés dont il faut former un système unique, ou une suite de faits successifs, dont il a fallu saisir l'ordre et la liaison? C'est donc toujours à une nouvelle combinaison d'idées qu'il a fallu s'élever, s'il s'agit de découvrir les rapports de deux faits ou de deux classes de faits : ou chercher en quoi ce rapport consiste, parce que l'existence en est déjà connue, ou chercher d'abord si ce rapport existe réellement. Par exemple, on savait que les phénomènes de la bouteille de Leyde étaient des phénomènes électriques, et Franklin n'avait à trouver que les faits plus simples, plus généraux, de la même classe, dont la combinaison formait ces phénomènes nouvellement observés. Mais lorsqu'il cherchait le rapport de ceux de la foudre avec l'électricité, il avait à prouver d'abord l'existence de ce rapport. Cette découverte

des rapports qui existent entre des faits embrasse celle de ce qu'on appelle la cause des phénomènes, comme celle des effets encore inobservés d'un phénomène connu, comme enfin celle de l'application d'un fait quelconque aux moyens de remplir un but pratique.

Dans toutes ces questions, on trouve toujours à déterminer un rapport dont on connaît l'existence, ou à trouver de plus l'existence même de ce rapport. Il faut que l'un des deux faits qui en sont les termes soit au moins connu; mais on peut supposer également ou que l'autre est aussi connu, ou que l'on sait seulement à quelle classe de faits il appartient, ou même que cette dernière donnée manque absolument.

L'on voit dans le premier cas une combinaison nouvelle à trouver, comme lorsqu'il s'agit de démontrer un théorème; dans les autres, un rapport, une identité plus ou moins entière, à trouver entre une chose connue et une autre encore inconnue, mais assujetties à certaines conditions. Ce qui suppose, comme dans la solution d'un problème, la formation d'une combinaison nouvelle à laquelle cette identité appartienne, et qui satisfasse à ces conditions.

Ces faits généraux se déduisent des faits particuliers, en séparant de ceux-ci les circonstances particulières qui les caractérisent, pour les réduire à ce qu'ils ont de commun : c'est donc à trouver cette combinaison commune cachée dans chaque fait, et par conséquent à trouver une combinaison nouvelle,

à en saisir l'identité avec une portion de celles qui sont offertes par chaque fait particulier, que consiste la découverte d'une loi générale. Ainsi Kepler a l'idée de chercher l'équation d'une courbe, dont les rayons, menés d'un point fixe, puissent lui présenter les distances des planètes au soleil dans les différents points de leurs orbites ; il cherche à trouver un rapport entre les temps employés à parcourir les diverses parties de l'orbite, et une quantité dépendante de la nature de cette même orbite; enfin, il veut savoir s'il existe un rapport général entre le temps que les diverses planètes emploient dans leur révolution et une quantité dépendante de l'orbite de chacune, et il trouve que cette orbite est une ellipse dont le soleil occupe le foyer, que les temps sont proportionnels aux aires décrites par les rayons vecteurs, que les carrés des révolutions sont proportionnels au cube de la valeur moyenne de ces rayons (1).

(1) Dans la première question, la découverte était moins l'équation de la courbe qui satisfaisait à la condition, que l'idée de mettre l'équation des courbes connues sous une forme qui rendît facile la comparaison entre les distances et les rayons correspondants de la courbe.

Mais c'est ici une circonstance particulière qui tient, 1° à ce qu'alors on connaissait très-peu de courbes, ce qui permettait d'essayer d'abord celles qui l'étaient; 2° à ce que celle qui satisfaisait à la question se trouvait dans ce nombre; autrement, après avoir trouvé la forme sous laquelle il fallait chercher l'équation de la courbe et en déterminer l'équation, on aurait eu une découverte nouvelle à faire, au lieu d'une simple observation sur les courbes connues.

La découverte peut consister dans l'invention d'un instrument, dans la détermination de la mesure précise et calculée d'un fait observé, d'une loi déjà connue, et alors l'invention, quant aux opérations qu'elle exige, appartient souvent à une branche des sciences différente de celle dont son résultat fait partie. Il est aisé, dans chaque cas particulier, de voir à quel genre de sciences, à quelle classe d'idées se rapporte la découverte; et ce que nous avons dit sur la marche générale du génie dans cette science s'y applique immédiatement.

Dans la mécanique pratique, dans les arts qui en dépendent, les véritables découvertes supposent nécessairement la combinaison nouvelle des moyens simples de modifier et de ménager les forces, de diriger, de régler les mouvements, de disposer les diverses parties d'une machine, de varier ces dispositions, afin de produire un effet donné; et comme cette combinaison nouvelle doit se former dans la pensée, du moins par partie, avant d'être exécutée, il en résulte évidemment que toute invention en ce genre se réduit encore à une nouvelle combinaison d'idées.

Dans les arts chimiques, un procédé nouveau n'est évidemment qu'une combinaison nouvelle, formée tout entière dans la pensée, pour être ensuite vérifiée par l'expérience, ou seulement préparée par la théorie, et ensuite modifiée, achevée par l'observation dans une suite d'essais; c'est donc soit une nouvelle combinaison d'idées déjà reçues ou formées par l'intelligence, ou une combinaison

de ces idées avec celles que l'observation dirigée par la réflexion peut y ajouter, et toujours une combinaison nouvelle d'idées.

Mais il faut ajouter que souvent aussi, dans ces deux classes d'arts, l'observation de faits non aperçus peut être une véritable découverte, comme dans les sciences physiques, et les mêmes réflexions doivent s'y appliquer.

Souvent, dans ces arts, le génie paraît une sorte d'instinct alliable non-seulement avec une passive ignorance, mais avec la stupidité, quelquefois même avec une sorte de demi-folie. Mais cette stupidité a pour cause unique le défaut d'instruction et l'habitude de ne porter une attention forte que sur une classe d'idées trop resserrées. On ne remarque presque jamais ces phénomènes dans les genres qui exigent des connaissances étendues, variées, et l'habitude générale de la réflexion. La demi-folie a une cause semblable. La même tête capable de former des combinaisons nouvelles, d'en saisir l'ensemble, peut n'avoir ni une instruction assez approfondie, ni une raison assez perfectionnée, assez fortifiée par l'exercice, pour juger ces mêmes combinaisons. Elles le sont toutes indifféremment, et il faudrait ensuite, pour ainsi dire, une autre tête pour en faire le choix. C'est par les mêmes raisons que l'on attribue ces mêmes découvertes à une sorte d'instinct, et il faut y ajouter encore que souvent elles sont moins l'effet d'une recherche méthodique et suivie que celui d'une inspiration en quelque sorte soudaine. Un homme qui pratique un

[illegible] qui s'en occupe, prend l'habitude de s'en [illegible] les opérations; des combinaisons di[illegible], des moyens qui semblent propres à les exé[illegible], errent au hasard dans sa pensée; tout à coup [illegible] d'elles le frappe plus fortement; il s'y attache, et elle se trouve à la fois et nouvelle et juste. Son procédé est le même que celui du génie; mais on n'y trouve pas cette attention forte, dirigée par la volonté, nécessaire dans d'autres genres. Le tact qui juge les combinaisons est moins éclairé, moins sûr. Le génie, si on le compare à celui des sciences, y est à peu près ce qu'est l'instinct à la raison, dont il diffère seulement parce que l'on a une conscience moins distincte de ses opérations et des déterminations de la volonté qui les dirige.

Le génie militaire considéré comme préparant les moyens de résister ou de vaincre, ne diffère en rien de ce qu'il est dans les autres arts. On sait que la grande tactique elle-même n'est qu'un problème de géométrie de situation, assujetti aux conditions nécessaires pour que le but de l'art soit rempli. Mais l'emploi de ces moyens peut exiger du génie non-seulement dans la formation d'un plan de campagne ou de bataille, mais aussi dans l'exécution, au milieu de l'action même. C'est celui du général, de l'homme de guerre; mais en quoi consiste-il alors? Cette question est d'autant plus utile à résoudre, que sa solution doit s'étendre aux autres genres, où la promptitude avec laquelle agit le génie lui donne également l'apparence d'une inspiration soudaine.

Si ce général n'emploie que les moyens qui se

seraient présentés à tout officier instruit dans le silence du cabinet, ou dont l'histoire militaire donne des exemples, alors on peut estimer ou la fermeté de son caractère qui conserve à son esprit une liberté entière au milieu du danger, du tumulte, et de l'inquiétude du succès, ou de la force de tête qui résiste aux effets de ses agitations intérieures; mais il ne mérite pas plus le titre d'homme de génie que le poëte ou le géomètre qui, à côté de lui, ferait alors une pièce de vers ingénieuse, ou résoudrait par une méthode connue un problème difficile.

On exigerait donc qu'il eût employé des moyens nouveaux, des moyens que la connaissance de l'art ne peut immédiatement suggérer, et c'est exiger qu'il ait formé des combinaisons nouvelles. Dans ce cas, le génie suppose moins de force de tête, mais un tact plus rapide, plus sûr même, parce que l'exécution ne souffre point de retardement, et qu'ainsi l'on n'a point la possibilité de revenir sur une première combinaison adoptée, de la rejeter pour en chercher une autre, si un examen plus mûr montre qu'elle peut conduire au but proposé. Il faut aussi une plus grande promptitude dans la formation des combinaisons spontanées que le hasard présente, et entre lesquelles ce tact doit ensuite déterminer le choix. La guerre doit donc alors paraître le fruit d'une illumination subite. Il est possible que l'esprit n'ait pas alors la conscience de ses propres opérations, qu'elles ne soient pour lui-même que des premiers mouvements, comme ceux qui, en apparence indépendants de la volonté, semblent obéir

à une impression étrangère. Mais de même aussi qu'en analysant ces premiers mouvements, on voit que leur rapidité seule nous a caché la marche commune de nos facultés, on retrouvera ici celle du génie semblable en tout à ce qu'elle est dans le calme d'une méditation profonde, quoique la même cause ait pu lui en dérober à lui-même l'ordre et la succession.

Passons aux sciences métaphysiques et sociales, à celles qui ont pour objet l'homme lui-même, son intelligence, ses sentiments, ses relations morales avec les autres hommes. Ici, comme dans les sciences physiques, l'observation des faits, la recherche de leurs rapports, celle de leurs lois, peuvent conduire à des découvertes, et il en est qui, comme dans les sciences mathématiques, ont pour objet l'identité entre des combinaisons d'idées. Ainsi, tantôt une analyse plus approfondie nous montre dans une idée déjà formée, des éléments plus simples qui nous avaient échappé; tantôt il s'agit d'ordonner ces mêmes combinaisons, de manière à nous présenter entre elles de nouveaux rapports. D'autres fois, on forme avec les mêmes éléments plus exactement déterminés de nouvelles combinaisons, ou plus fortes ou plus précises, qui offrent entre elles des rapports plus éloignés ou plus faciles à bien saisir.

Enfin, en perfectionnant les méthodes mêmes, pour qu'elles conduisent à trouver, à reconnaître la vérité avec moins de danger de la laisser échapper ou de la confondre avec l'erreur. Nous voyons donc que trouver une nouvelle combinaison d'idées, est

e qui constitue une véritable découverte, ue les sciences sont vraiment expérimen- et lorsque, semblables aux mathématiques, elles t pour objet unique des combinaisons d'idées abstraites.

On pourrait objecter que l'analyse d'une idée qui est déjà formée, celle d'un sentiment que nous éprouvons, conduit à trouver les idées, les sentiments simples qui entrent dans leur composition, et non une combinaison nouvelle. Mais j'observerai d'abord que si l'on considère ici un sentiment, ce n'est pas comme exerçant notre sensibilité, mais comme pouvant être l'objet de notre intelligence. D'ailleurs, après l'analyse de cette idée, de ce sentiment, la combinaison qui se forme de leurs éléments, quoique la même que celle que nous considérions auparavant, en diffère réellement, puisque nous y apercevons ces mêmes éléments, au lieu que nous ne les apercevions pas.

Nous avons donc une combinaison nouvelle, précisément comme lorsqu'un géomètre a trouvé le premier que la sous-tangente de la parabole est le double de l'abscisse, quoique la sous-tangente de la parabole et une ligne double de l'abscisse soient deux quantités égales, et qu'il y ait entre elles identité de grandeur ; c'était réellement la même combinaison, mais les éléments dont elle nous paraît formée diffèrent entre eux; et c'est précisément la connaissance jusqu'alors ignorée de cette identité, réelle quoique non absolue, qui produit une vérité nouvelle. Plusieurs causes ont empêché les décou-

vertes dans ces sciences d'avoir le même éclat que celles des mathématiques. Dans celles-ci, rarement une découverte est méconnue : si on l'oublie dans un temps de décadence, elle reparaît dans tout son éclat dès l'instant où l'esprit humain se relève et s'occupe à réparer ses pertes. Si quelques-unes restent plus longtemps enfouies, si elles sont même rejetées, c'est que, par une circonstance extraordinaire, elles se trouvent contraires à des préjugés populaires, à des erreurs religieuses, à des systèmes adoptés par des écoles nombreuses et puissantes. C'est au contraire une exception quand les mêmes vérités des sciences métaphysiques ou sociales ne choquent pas ces préjugés, ces superstitions, ces systèmes. Il en est peu que la tyrannie ne poursuive, ou par intérêt ou du moins par instinct, et c'est uniquement dans un pays libre que de l'instant de leur naissance elles osent paraître au grand jour.

Les découvertes dans ces sciences doivent donc être devenues vulgaires en quelque sorte avant d'être reconnues, et les ouvrages qui les renferment les premiers ont cessé d'être lus avant qu'elles aient pu obtenir en leur faveur une opinion permanente.

La langue de ces mêmes sciences est beaucoup moins précise, et dès lors l'époque de la véritable découverte est plus incertaine.

En mathématiques, par exemple, où la langue est plus parfaite, on sait avec exactitude si dans tel ouvrage une découverte se trouve tout entière, si elle n'y est encore qu'à demi, s'il en contient seulement le premier germe ; on compte tous les pas qui suc-

cessivement y ont conduit, on reconnaît le véritable inventeur, et, sans lui rien dérober de sa gloire légitime, on peut assigner à ceux qui lui ont préparé la route ou perfectionné la découverte, la portion d'honneur qu'ils méritent. Mais plus une science emploie d'expressions vagues, plus on est éloigné de pouvoir atteindre à cette justice rigoureuse; telle phrase qui n'était que l'expression insignifiante d'une demi-pensée, peut paraître tout à coup renfermer une découverte que personne n'avait cru y apercevoir. On vous présente un résultat qui vous frappe; mais dès qu'il vous est connu, vous le retrouvez tout entier dans ce livre, où certaines expressions vagues, obscures, équivoques, vous avaient empêché de le reconnaître.

Enfin une grande partie des découvertes dans ces sciences consistent tantôt à développer, à déterminer avec précision des résultats, des faits que tous les hommes habitués à réfléchir connaissaient vaguement; d'autres fois, à donner l'analyse exacte d'idées que tous les hommes croyaient avoir, parce qu'ils se servaient dans la langue usuelle de mots auxquels ces idées répondent.

Dans les arts qui dérivent de ces sciences, comme la partie pratique de la logique, l'art de retenir, de classer des idées, d'en former des combinaisons techniques, comme la grammaire, ou plus généralement l'art d'exprimer ses idées par des signes; l'art de se conduire soi-même ou celui d'instruire, enfin l'art social, on voit que le génie consiste, comme dans les arts liés aux sciences physiques, à trouver

des moyens, des procédés nouveaux pour en atteindre le but : c'est-à-dire à trouver de nouvelles combinaisons d'idées assujetties à la condition de remplir, soit un but déterminé, soit un but général. On y distinguera, comme dans les autres arts, les découvertes qui appartiennent à l'art, ou réellement ou seulement en apparence.

Le chimiste qui, en suivant un procédé employé dans la teinture, en découvrirait les raisons physiques jusqu'alors inconnues, aurait fait une découverte chimique et non une découverte dans l'art de la teinture. De même le philosophe à qui l'analyse d'une langue ferait trouver des rapports d'idées inaperçus par ceux qui la parlent, aurait fait une découverte dans la métaphysique des langues et non dans la grammaire. Une découverte dans celle-ci serait le moyen d'exprimer certaines nuances, certains rapports d'idées avec plus de netteté et de précision.

Parmi les arts qui dépendent des sciences métaphysiques, on doit compter celui d'exercer une action efficace sur les pensées, sur les sentiments des autres hommes, de rendre la vérité plus frappante, d'écarter les obstacles que les passions y opposent, de la faire goûter avec plus d'attrait et comprendre avec moins de travail, d'éloigner de ceux à qui on veut la montrer, l'ennui, la fatigue, le dégoût ; de les retenir par le plaisir, d'émouvoir leur sensibilité, leurs passions même, pour qu'ils se portent avec plus d'ardeur vers le but que la vérité leur présente, de calmer leur âme pour qu'ils

soient plus en état d'en saisir les preuves. Nous présentons ici les arts littéraires exercés par la probité, dirigés vers le bonheur de l'espèce humaine. Mais ce but moral est étranger à l'art; il reste le même, il tient aux mêmes principes, il use des mêmes moyens, qu'il soit employé pour la propagation de la vérité ou celle de l'erreur, pour exciter à la vertu ou pour entraîner au crime; qu'il se propose un objet direct d'utilité, ou qu'il ait pour but immédiat soit le plaisir de l'esprit, soit celui qui naît de certaines émotions. Ainsi l'art de préparer les remèdes et celui de former des compositions qui flattent l'odorat et le goût, celui des poisons, ne forment, quant aux procédés, aux méthodes, qu'un art unique et dépendant d'une même science.

L'art d'écrire, l'éloquence, la poésie, peuvent donc être regardés comme attachés aux sciences métaphysiques, comme une application de leurs principes au but immédiat d'agir sur l'esprit et sur l'âme des autres hommes, de les persuader, de les émouvoir ou de leur plaire. On peut y appliquer ce que je viens de dire des autres arts, et en conclure également que le génie y consiste encore à trouver de nouvelles combinaisons d'idées.

Jusqu'ici je n'ai fait que développer, analyser l'opinion commune, la confirmer par des observations sur la marche du génie; mais ce que je viens de dire peut sembler paradoxal, et ce que je vais ajouter pourra le paraître encore davantage. Cependant, comme j'attribuerai le génie aux mêmes hommes, comme je le trouverai dans les mêmes ou-

vrages, souvent dans les mêmes mouvements, dans les mêmes traits, dans le même vers, on verra que je m'écarte moins de l'opinion des hommes qui jugent par sentiment, que des fausses théories de ceux qui ont vu le génie de trop loin pour en apercevoir les mouvements, pour distinguer les nuances de ses opérations. Non que cette analyse exige du génie, mais elle demande du moins cette habitude de réfléchir, d'analyser, de combiner des idées qui donne la faculté de saisir, d'embrasser ce qu'un autre homme a conçu; la faculté de pouvoir, non pas exécuter, mais répéter les opérations du génie.

Dans ces arts, il peut appartenir à la composition même d'un ouvrage, par exemple, au plan d'une pièce dramatique, d'un poëme épique, d'un roman, au caractère des personnages, aux situations dans lesquelles ils sont placés, aux résolutions qu'on leur fait prendre, aux motifs de ces résolutions. Si toutes ces parties de l'ouvrage n'offrent dans un cadre nouveau que la réunion facile ou même l'adroite compilation de combinaisons déjà connues, on n'y verra pas ce qui caractérise le génie : il faut que ces combinaisons soient nouvelles, qu'elles demandent de la sagacité, de la finesse, de la force de conception, qu'elles soient propres à remplir le but pour lequel elles ont été formées, condition générale exigée de toutes les combinaisons des arts, comme la vérité de toutes celles des sciences.

Telle est dans Polyeucte l'idée des caractères de Pauline et de Sévère; dans Rodogune, celle du tableau du cinquième acte; dans Rhadamiste, l'aveu que fait

Zénobie de son amour pour Arsame; dans Racine, la conception du quatrième acte de Britannicus; dans Voltaire, les caractères d'Orosmane, de Mahomet, d'Alzire, le rôle d'Idamé, celui de Sémiramis, la situation d'Alvarès, de Zamore et d'Alzire, dans la scène où on lui propose de quitter ses dieux; le coup de canon d'Adélaïde du Guesclin; le fanatique Seïde désarmé par la vertu de Zopire, etc., etc.

Telle est dans Shakspeare l'idée de troubler la raison d'Hamlet avant de le conduire au parricide, ou celle de Macbeth avouant un crime secret dans le délire du remords.

Telle est, dans Molière, l'idée de faire le misanthrope amoureux d'une coquette, et la double déclaration du Tartufe.

Tel est le plan de Clarisse et celui de Candide.

Les combinaisons sont ici moins profondes, moins étendues que dans les sciences; mais elles exigent de plus, comme dans les arts mécaniques, ou dans l'art social, la sagacité nécessaire pour en prévoir les effets réels. Puisque le génie suppose ici la découverte d'une combinaison nouvelle, propre à produire des effets puissants sur l'âme des lecteurs ou des spectateurs, on ne peut le juger qu'après l'exécution dont l'auteur même est chargé; si l'effet n'est pas produit, le mérite de la découverte est méconnu; ou pour produire cet effet, il faut d'autres talents que celui qui a fait trouver la combinaison. Il faut donc les réunir, non pour avoir véritablement du génie, mais pour forcer à le reconnaître.

On regarde le génie de la composition comme ap-

partenant exclusivement aux ouvrages d'invention. Mais si, dans un siècle de liberté et de lumières, un philosophe disposait le système d'une histoire de manière à présenter aux lecteurs de nouveaux rapports, en montrant, par exemple, les effets des événements sur le bien-être, sur le caractère des nations en masse, et non pas seulement sur leur puissance; s'il choisissait, s'il ordonnait les faits de manière à présenter pour chaque époque le système entier de chaque société dont il trace l'histoire, une telle combinaison, nouvelle jusqu'alors, ne devrait-elle pas être placée au nombre de celles qui méritent à leurs auteurs le nom d'hommes de génie? Il se trouve également dans la composition d'un discours, ou d'une partie de discours, si l'orateur y emploie des formes nouvelles.

Si nous cherchons ensuite l'empreinte du génie dans les détails d'un ouvrage, nous trouverons qu'on peut le reconnaître dans la pensée, dans l'expression du sentiment, prises en elles-mêmes, dans la pensée, dans l'expression du sentiment considérées par rapport à la situation où elles sont placées, enfin dans le style, c'est-à-dire, dans les idées accessoires que réveillent les mots choisis pour exprimer une idée principale. Mais le génie n'est point ici dans la nouveauté d'une pensée, d'une vérité nouvelle, ce serait le génie du philosophe, et nous cherchons celui de l'orateur ou du poëte. Il ne consiste pas à exprimer une nouvelle nuance, un degré de sentiment encore inconnu, ce serait sensibilité et non génie. Il n'est point dans la nouveauté de la pensée,

du sentiment qu'une situation inspire, et ce n'est point la nouveauté des expressions ou des images qui le caractérise dans le style. Je le reconnais dans une pensée, si le choix des idées qui la composent est tellement combiné, qu'au lieu d'exprimer une pensée unique, elles rappellent une combinaison d'un grand nombre d'autres pensées, elles en présentent à la fois tout l'ensemble; et c'est alors cette combinaison nouvelle d'un petit nombre d'idées propres à en rappeler une suite entière, de raisonnements ou de conséquences, qui est vraiment l'ouvrage du génie.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
(VOLTAIRE, *Épître à l'auteur des Trois Imposteurs.*)

Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.

SEÏDE.
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu?
ZOPIRE.
Tu le connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
(VOLTAIRE, *Mahomet.*)

Le génie se montre dans l'expression du sentiment, lorsque les idées qui entrent dans cette expression sont combinées de manière à en présenter rapidement ou l'énergie ou la profondeur.

Je vois encore le génie dans un mot qui, prononcé dans une circonstance, rappelle à l'esprit une foule d'idées.

Qui te l'a dit? (RACINE, *Andromaque.*)

Il est donc des remords ! (VOLTAIRE, *Mahomet.*)

Il aura donc pour moi combattu par pitié !
(VOLTAIRE, *Tancrède.*)

On le trouve encore dans les pensées, dans l'expression des sentiments, lorsque la combinaison d'un petit nombre d'idées offre celles que la situation ne permet pas d'exprimer ou de développer.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
(CORNEILLE, *Le Cid.*)

Dis-lui qu'il dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.
(CORNEILLE, *Cinna.*)

Vous y serez, ma fille ! (RACINE, *Iphigénie.*)

Sa sœur ? J'étais aimé !..... (VOLTAIRE, *Zaïre.*)

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !
(VOLTAIRE, *Alzire.*)

Enfin, il est dans le style même, lorsque cette combinaison qui doit présenter à la fois plusieurs sentiments et plusieurs pensées, produit cet effet par les idées accessoires que les mots réveillent, ou par l'effet d'un arrangement pittoresque de ces mêmes mots :

A qui dévorerait ce règne d'un moment.
(CORNEILLE, *Othon.*)

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
(RACINE, *Iphigénie.*

Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
(RACINE, *Iphigénie.*)

Tyran qui cède au crime et détruit les vertus.
(VOLTAIRE, *Henriade X.*)

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
(ID., *Alzire.*)

En longs ruisseaux de pourpre il court enfler nos veines.
(ID., *4e disc. en vers.*)

On voit donc que c'est toujours une combinaison nouvelle d'idées qui forme le caractère du génie, mais qu'ici la nouveauté est dans la combinaison, non des idées mêmes, mais des idées comme propres à en réveiller d'autres.

J'ai dit toujours des idées et non des sentiments ou des images, parce que, dans celui qui écrit comme dans celui qui écoute et qui lit, ce sont des idées qui répondent immédiatement aux mots, quoique ces idées aient été précédées, dans l'un, du sentiment ou de cette représentation vive des objets appelée imagination; et que, dans les autres, ces idées rappellent ensuite ces sentiments ou des images.

Dans les sciences spéculatives, c'est par une attention forte que l'intelligence parvient à former les combinaisons entre lesquelles elle doit reconnaître successivement et choisir celles qui la conduiront à une dernière combinaison assujettie à des conditions plus ou moins générales. Ici ces combinaisons sont souvent offertes par l'imagination, par un re-

tour sur les sentiments dont l'âme est agitée, par l'enthousiasme auquel on s'abandonne, autant que par l'attention sur la manière d'exprimer plus fortement les diverses pensées dont l'esprit est occupé.

Mais l'intelligence choisit de même entre elles. La marche du génie est la même; seulement, au lieu d'un seul moyen pour sa première opération, il en a plusieurs qui diffèrent moins en eux-mêmes qu'il ne paraîtrait d'abord; car l'imagination n'est ici qu'une attention qui se porte fortement sur une suite d'idées sensibles pour en former un tableau que les mots puissent reproduire ensuite dans l'imagination de ceux qui les entendent. Cette émotion de l'âme n'est encore que l'attention portée sur une certaine situation, de manière à éprouver les sentiments qu'elle ferait naître si elle était réelle; enfin, l'enthousiasme n'est que le résultat de l'impression que produisent sur l'esprit un grand nombre d'idées dont il est fortement frappé à la fois, et c'est encore l'intensité de l'attention qui le produit : seulement, dans ces dernières opérations, elle paraît plus passive et moins volontaire. C'est ici cette même inspiration soudaine dont le génie de l'homme présente l'apparence, mais ici la nécessité n'impose pas la condition d'une rapidité forcée et de l'irrévocabilité d'un premier choix.

Jusqu'à présent nous avons considéré le génie dans ces arts comme commun à l'éloquence et à la poésie; et il faut examiner en quoi consiste celui qui est particulièrement propre à la poésie.

On a donné souvent le nom de poëme à des ouvrages en prose, où la forme, le ton, les pensées, les tours, les images, le style, étaient ce que le goût a voulu qu'ils fussent dans les ouvrages en vers; mais ce ne sont ni les images, ni ces tours frappants, ni les figures hardies, ni ces expressions bannies par l'usage de la conversation, des ouvrages philosophiques, et même des discours oratoires, qui constituent la poésie. Un style poétique dans ce sens n'est autre chose qu'un style semblable à celui qui a été réservé pour la poésie, c'est-à-dire, pour un langage mesuré.

L'oreille peut juger également, soit du nombre des syllabes, soit, lorsque celles-ci ont une prosodie régulière, du nombre des mesures, c'est-à-dire de combinaisons de syllabes ayant une certaine durée.

On a donc partagé les mots en groupes d'un certain nombre de syllabes, et employé dans plusieurs langues le retour des mêmes sons pour faire mieux sentir la séparation de ces groupes. Ailleurs, des groupes de mots sont composés d'un certain nombre de mesures, de combinaisons de syllabes qui doivent être prononcées dans des temps égaux, ou dans des temps dont le rapport soit déterminé et facile à saisir. Il en résulte une espèce particulière de mélodie; et c'est dans une combinaison nouvelle de ces mesures, de ces groupes de mots distingués par le retour des mêmes sons, et propres à frapper l'imagination, à émouvoir l'âme, que consiste le génie propre à la poésie; et on l'observe surtout lorsque le mouvement, la coupe du vers, la nature des sons,

produisent une nouvelle image par l'effet d'une harmonie imitative, ou présentent avec le sentiment, avec la pensée, une analogie qui en augmente la force :

Le moment où je parle est déjà loin de moi. (Boileau.)

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
(Racine, *Phèdre.*)

Ainsi parlait le monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accents de sa voix expirante.
(Delille, *Géorgiques.*)

L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
(Voltaire ; *Henriade.*)

Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
N'ont point éternisé le beau nom de Titus.
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
(Voltaire, *Ép. au roi de Prusse.*)

Vola, age, nate; voca zephyros et labere pennis.

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.
(Virgile, *Énéide.*)

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
flebant. (Virgile, *Ecl.*)

C'est donc encore ici la formation d'une nouvelle combinaison d'idées remplissant certaines conditions, qui caractérise le génie ; car ce sont les idées de ces sons, de ces mesures, de ces mouvements, que l'esprit considère et combine, lorsque, cherchant à se conformer aux lois de la poésie, il veut

en même temps remplir le but de frapper les auditeurs, d'établir une analogie entre ces effets des vers sur l'oreille, et les idées, les sentiments, les images qu'ils expriment.

Il est inutile d'entrer dans aucun détail pour faire sentir que le génie en musique consiste à trouver de nouvelles combinaisons de notes, qui ne sont pour le compositeur, dont l'intelligence les forme, que de nouvelles combinaisons d'idées.

Enfin l'application des mêmes principes à la peinture, à la sculpture, ne présente plus aucune difficulté; on y voit également le génie se réduire à trouver de nouvelles combinaisons d'idées, soit dans la composition, soit dans l'expression, soit dans la formation d'un beau idéal, soit enfin dans l'emploi des divers moyens de l'art dirigé vers le but auquel l'artiste veut atteindre.

On voit ce qui distingue en musique, en peinture ou en sculpture, comme en poésie, l'homme de génie, l'artiste qui produit une chose nouvelle, de celui qui ne mérite pas ce titre, même quand ses ouvrages présenteraient quelques-unes des beautés propres à l'art, et le mérite d'une exécution brillante, joint à celui de certains effets regardés comme l'objet immédiat ou éloigné de chaque genre de composition.

Dans presque tous les genres, on peut trouver d'excellents ouvrages où cependant aucun trait ne porte le caractère du génie; mais quelquefois l'ensemble paraît en avoir l'empreinte : on juge qu'un homme n'a pu atteindre à cette hauteur sans réunir

ces qualités qui constituent le don de l'invention, dans quelques genres, la chaleur; dans d'autres, la vaste étendue des combinaisons; ailleurs, la perfection des détails, si elle ne nuit ni à la facilité ni à la force, quelquefois l'originalité, indiquent la force d'attention, la justesse, ou la promptitude du tact et la fécondité de conception essentielles au génie.

On peut se tromper sans doute dans cette conclusion; mais en jugeant autrement, on risquerait souvent de mal apprécier un homme de génie, que l'on connaîtrait seulement par quelques-uns même de ses bons ouvrages. Cette observation s'applique surtout aux arts, dont le but n'est point, comme celui des sciences, de trouver des vérités nouvelles; car l'homme qui a du génie n'a pas toujours besoin de l'employer pour atteindre au but qu'il se propose; mais on peut aussi l'étendre aux applications d'une science à une autre, puisque les vérités utiles, encore inconnues, peuvent être la suite immédiate de l'idée très-simple de tenter cette application.

Pour connaître le génie des arts, il faut distinguer dans leurs effets ce qui appartient à l'art de ce qui est dû à l'esprit de l'artiste. Quand Timante couvre d'un voile la tête d'Agamemnon; quand Raphaël, au milieu d'un peuple étonné à la vue d'un miracle, montre le pape tranquille et défendu contre le mouvement de la surprise par la force de sa foi, je vois des idées ingénieuses, mais rien qui m'indique le génie de la peinture. Quand Raphaël, au contraire, dans la tête d'Ézéchiel, me montre qu'elle est occu-

pée de pensées supérieures aux pensées humaines; quand Rubens entreprend de faire briller la douce joie d'une mère sur un visage où les traces des convulsions de la douleur sont encore imprimées; quand Pajou veut que dans la tête de Pascal je voie la méditation du génie, c'est alors que je reconnais celui de l'art. Il n'est point dans ces saintes familles, où des peintres ingénieux font reconnaître la divinité de l'enfant par la pieuse adoration qu'ils placent sur le visage de la mère; je le verrais dans celle où le visage de l'enfant, sans rien perdre de la rondeur et de la mollesse des traits de son âge, me montrerait celui d'un dieu.

Un musicien, au milieu d'un air qui exprime le repos, veut-il me faire comprendre le remords qui déchire en secret l'âme du coupable, je reconnaîtrai son génie et celui de son art, si, pour atteindre ce but, il a su employer des moyens nouveaux (1).

Dans les sciences où le génie a pour objet la découverte de vérités nouvelles, il est facile de le reconnaître, même quand le temps a rendu ces vérités communes et presque triviales. L'histoire nous transporte aisément à l'époque où elles ont été trouvées; nous nous reportons par la pensée aux méthodes que le génie a employées, nous suivons sa marche, nous répétons en quelque sorte ses efforts.

(1) Allusion à l'air célèbre d'Oreste, *Le calme rentre dans mon cœur*, d'*Iphigénie en Tauride*. Comme l'orchestre, aux répétitions, s'efforçait d'atténuer l'effet de l'accompagnement, contradictoire aux paroles, Gluck cria aux musiciens : « N'écoutez pas Oreste; il ment. »

Il en est de même des arts dont les produits se séparent aisément des procédés qui les ont formés, tels que les arts mécaniques, ou qui, n'ayant pour but immédiat, comme les arts techniques, que de créer des instruments, offrent des produits susceptibles d'être soumis à une mesure rigoureuse. Mais il n'en est pas ainsi des arts dont le but est d'agir sur notre esprit, sur notre âme ou sur nos sens, dont les productions ne peuvent être immédiatement jugées que par l'effet qu'elles produisent. Alors, pour reconnaître le génie, il faut en quelque sorte transporter, non son esprit, mais sa sensibilité, dans le temps où ces productions étaient nouvelles; il faut se créer une sorte de sensibilité réfléchie, d'après laquelle seule on peut les juger. Ce jugement n'est pas même encore très-difficile, quand le mérite d'une heureuse exécution a été joint à celui de l'invention, quand cette beauté, qui frappe encore lorsque l'habitude a détruit le charme de la nouveauté, a plus d'éclat chez le premier auteur que chez ceux qui l'ont reproduite après lui.

Mais si l'inventeur a été effacé par des imitateurs plus heureux, si même ce qui était une beauté neuve n'est plus pour nous qu'une trivialité presque insipide, alors la trace du génie semble s'être absolument effacée : le sentiment qui devait le premier nous avertir de sa présence, qui aidait la réflexion à la reconnaître, ne peut plus nous servir de guide.

C'est ce qu'on éprouve surtout pour les premières époques d'imperfection des arts; lorsque, par exemple, on observe les ouvrages des poëtes, des artistes

qui, à la renaissance des lettres en Europe, ont fait briller à travers les ténèbres les premières étincelles du génie : c'est ce qu'on éprouve encore, lorsqu'on en cherche quelques faibles essais dans les monuments qui nous restent des premières époques de la civilisation de quelques peuples.

Aussi, dans ces arts, nous est-il souvent difficile de nous défendre, ou de l'injustice envers les hommes de génie d'un temps trop éloigné de nous, si nous accordons trop aux impressions que produisent immédiatement sur nous les monuments qu'ils nous ont laissés; ou d'un faux enthousiasme, si, supposant que tout ce qui nous paraît insignifiant, ou même qui nous blesse aujourd'hui, était beau dans des temps plus reculés, nous cherchons loin de nous des motifs d'admirer, ce qui nous ramènerait vers les productions d'un autre siècle.

Tels sont les principes d'après lesquels j'ai, dans le cours de cet ouvrage, cherché à tracer l'histoire du génie, qui est la partie la plus précieuse de celle des progrès de l'esprit humain. Car ces perfectionnements insensibles qui naissent d'une longue pratique, car cette propagation lente des lumières, des vérités pratiques, des procédés des arts, qui s'étend peu à peu dans la masse des peuples, n'auraient que des effets bornés, si le génie, franchissant à la fois de grands espaces, ne faisait parcourir rapidement à l'espèce humaine de plus grands espaces, en le transportant d'un seul coup au delà des obstacles qui l'arrêtaient.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

DES PROGRÈS

# DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

*Fragment de l'histoire de la X^e époque.*

L'analyse des moyens de former la morale et la raison d'un peuple entier appartient à cette dernière époque, dont la République française vient de marquer l'ouverture, en plaçant son origine avec tant de gloire entre les derniers orages que l'erreur ait pu exciter du sein de ses ténèbres, et les premiers rayons du règne serein de la vérité.

L'homme se détermine toujours pour l'action qui lui promet le plus de bonheur. Qu'il cède à l'attrait d'un plaisir présent, ou qu'il y résiste, dans la vue d'un avantage plus éloigné; qu'il se laisse entraîner par la volupté, par l'avarice, par l'ambition, ou qu'il les sacrifie à l'amour de la gloire, à un sentiment d'humanité, à la tendresse pour un individu,

à la crainte du remords, au désir de goûter ce contentement intérieur qui suit la fidélité aux règles de la justice et la pratique de la vertu; qu'il soit déterminé vers le bien par un calcul d'intérêt, fondé sur des jouissances grossières ou sur des voluptés plus nobles et plus pures, par l'idée des récompenses ou des supplices d'une autre vie; enfin, par un enthousiasme qui l'unisse aux volontés d'un Être suprême, il fait toujours l'action dont il attend ou un plaisir plus grand ou une moindre peine.

L'art de la morale consiste donc à former l'homme, à combiner les choses qui doivent agir sur lui de manière qu'il puisse entendre ses vrais intérêts; et que ces intérêts bien entendus s'accordent le plus constamment qu'il est possible avec ce que la justice exige de lui, avec ce qui est l'intérêt général de la société dont il fait partie, avec ceux de l'humanité entière. Il faut que les intérêts de cette société elle-même ne soient pas contraires à ceux des autres peuples, ne soient même jugés tels par l'opinion commune, que dans un petit nombre de circonstances où ces peuples agissent eux-mêmes contre leur propre bien et l'avantage commun de tous.

L'intérêt qui détermine un individu peut être, par sa nature, indifférent, contraire, ou conforme à celui de tous ou de quelques-uns. Il faut donc que l'art social tende, par d'heureuses combinaisons, à diminuer le nombre des circonstances où ces intérêts personnels sont opposés à ceux des autres hommes, à faire même qu'ils se confondent au lieu de s'isoler. Il faut que l'éducation fortifie les goûts, les

penchants, les sentiments naturels qui nous portent à préférer les intérêts communs, et qu'elle affaiblisse ceux qui nous ramènent trop exclusivement aux soins de notre bien-être personnel. Enfin, comme nos premiers mouvements, nos penchants les moins réfléchis, les impressions de nos sens, sont plus souvent en faveur de ces intérêts plus directs, plus palpables, il faut inspirer la force, faire contracter l'habitude de résister à ses premières impulsions; il faut accoutumer l'homme à n'agir que d'après sa raison; il faut lui apprendre à imposer silence à ses passions, pour interroger sa conscience avec franchise, avec calme, avec impartialité. Qu'on ne craigne point d'affaiblir son énergie, puisque celle qui serait déployée pour son véritable bonheur, pour le bien de la société, loin d'être contredite par la raison, trouverait cette fois, dans elle, et un appui de plus et le moyen de se diriger plus sûrement. C'est la réunion de l'enthousiasme et de la raison, de la force du caractère et de la douce modération de l'âme, de la paix de la conscience avec la chaleur des passions généreuses, qui seule produit les grandes vertus, les sacrifices héroïques, les actions sublimes. Dans cette réunion, la raison, la sagesse, la probité se rencontrent, et, quoique faibles dans leurs effets, concourent encore au bonheur commun; mais sans elles, l'enthousiasme, l'énergie, quel que soit l'objet qui excite l'un ou développe l'autre, deviennent des qualités dangereuses, et d'autant plus qu'elles atteignent un degré plus élevé; comme la force, l'impétuosité du moteur n'est qu'un dan-

ger dans une machine dont le régulateur est faible ou mal combiné.

Il est nécessaire encore que la raison soit assez formée pour savoir démêler, au milieu des sophismes dont la passion cherche à l'éblouir, le bien réel, durable, assuré, dont l'attente doit déterminer la volonté. Presque toutes les violations des règles de la morale ont pour cause une erreur sur nos propres intérêts. Pour une mauvaise action qu'une passion violente fait commettre, on en verra mille n'être que le résultat d'un faux calcul; si on considère l'origine de cette passion, si l'on cherche comment elle a pu acquérir cette force irrésistible qui nous entraîne, ne trouvera-t-on pas qu'elle doit encore une grande partie de son pouvoir à l'ignorance ou à l'erreur?

Le moyen de créer chez un peuple une morale publique, d'y rendre habituelle la pratique de la justice, de lui donner des mœurs douces et pures, peut se réduire à ces quatre points : 1° n'établir par les lois aucune opposition factice entre les intérêts directs des individus, diminuer celle qui naîtrait de la nature même, identifier autant qu'il est possible ces intérêts avec l'intérêt commun de la société, et ceux-ci avec l'intérêt général de l'espèce humaine; 2° développer, fortifier dans l'homme les penchants naturels qui le portent à faire dépendre son bonheur de celui des autres, à le trouver dans les sentiments de compassion et de bienveillance, dans le repos de la conscience, et qui en même temps lui inspirent, pour les actions viles, injustes et cruelles,

une répugnance en quelque sorte organique et machinale; 3° lui apprendre à distinguer ses intérêts réels et durables, qui, si l'on a bien rempli les deux premiers objets, ne peuvent presque jamais se trouver en contradiction avec ses devoirs; 4° l'accoutumer à se conduire habituellement d'après sa raison, à interroger sa conscience, à savoir en écouter et en entendre la réponse.

Les moyens de rendre universel l'usage de la raison seront également : 1° de ne laisser subsister aucun des obstacles qui s'opposent à son développement, de ne pas en introduire et de ne pas en laisser naître de nouveaux; 2° de favoriser ce développement naturel; 3° de donner aux hommes les connaissances nécessaires pour qu'ils puissent exercer leur raison sur tous les objets qui les intéressent habituellement, et se préserver des erreurs dans lesquelles l'adresse des autres hommes ou les impressions mêmes des objets pourraient les entraîner.

Les intérêts directs des hommes sont : 1° ceux de la conservation de leurs droits; 2° de la conservation personnelle; 3° de la jouissance, soit exaltée par l'amour ou épurée par l'amitié, soit presque uniquement bornée aux sens avec plus ou moins de délicatesse; 4° de leur fortune; 5° de l'ambition; 6° de l'amour-propre. Voyons maintenant, pour chacun de ces intérêts, comment et à quoi celui des individus peut être naturellement opposé à ceux d'un autre, en supposant que l'intérêt du premier, ou soit opposé à la justice, ou du moins ne soit pas

fondé sur un véritable droit. Cette restriction est nécessaire ; autrement nous serions ramenés à considérer les mêmes questions une seconde fois.

Si l'on ne regarde comme des droits que ceux qui dérivent de la nature et appartiennent également à chaque individu de l'espèce humaine, l'intérêt de conservation de ces droits pour un individu ne peut être contraire ni à la justice, ni même à aucun intérêt d'autrui également légitime. Cette conséquence dérive nécessairement des seules notions de droit et de justice. Il n'y a donc pas ici d'opposition d'intérêts, si les hommes ne prennent pas pour des droits ce qui n'est qu'usurpation et tyrannie; si les institutions sociales maintiennent une entière égalité, si elles ne créent pas de prétendus droits, les uns héréditaires, les autres attachés à l'avantage d'être nés ou domiciliés dans une telle ville ou conférés, par la puissance publique; si la loi ne distribue point ces droits avec inégalité entre les citoyens, suivant le degré de leurs richesses, ou telle autre échelle également absurde. Les cas très-rares qui mettraient ma sûreté, ma liberté, ma propriété, en contradiction avec le droit égal d'un autre, ne peuvent être comptés : ou l'opposition n'est pas entre de véritables droits, ou elle amène de ces questions subtiles dont les moralistes s'occupent, et que le hasard et la passion du moment décident sans qu'ils puissent jamais avoir d'influence. Tel est celui de deux hommes dans un désert, n'ayant qu'une portion de nourriture suffisante pour un seul, etc., etc.

Il faudrait donc que ces cas, qui semblent mettre

les droits d'un homme en contradiction avec ceux d'autrui, devinssent fréquents, habituels, pour qu'il résultât cette opposition d'intérêts. Mais cette hypothèse ne peut se réaliser, à moins que les hommes n'aient en général une fausse idée de leurs droits, comme l'avaient, par exemple, ceux qui comprennent, dans le droit de liberté légitime, la faculté de faire même ce qui nuirait au droit d'autrui, de n'être lié par aucun engagement, etc. Ainsi, toute opposition d'intérêts disparaît, si l'on a donné aux hommes une idée juste de leurs droits.

L'intérêt de la conservation personnelle peut paraître dans quelques circonstances contraire au légitime intérêt d'autrui. Je ne parle point de celles qu'on pourrait imaginer, qui tiennent à des combinaisons trop peu communes pour produire aucun effet sur nos habitudes morales. Mais, par exemple, un homme peut, pour cet intérêt, vouloir en empêcher un autre d'exercer une certaine industrie, de faire de sa propriété un usage qui lui parût plus avantageux. On pourrait dire que cet intérêt est moins ici celui de la conservation que celui de ne pas changer de place, ce qui se rapporte à d'autres intérêts. Mais sans nous arrêter à cette réflexion, quoique vraie, supposons que la puissance publique ait établi les règles nécessaires pour que l'usage de la propriété d'un individu, l'exercice de son industrie, ne puissent nuire à la santé de ses voisins; supposons qu'elle excite à la recherche, qu'elle encourage l'emploi des moyens de dominer, de détruire les dangers de ces genres d'industrie ou de culture;

il ne reste plus que les cas où le mal est bien léger, à peine réel; enfin, où il est imaginaire. C'est donc à cela que se réduit l'opposition d'intérêts directs qu'il reste à combattre par la raison ou les principes de la morale. Trop souvent, au lieu de détruire cette opposition par des précautions justes et sages, on l'augmente en multipliant, par de fausses vues d'une politique avide, ces cultures, ces industries malsaines, en se dirigeant dans le choix de leur emplacement par des motifs d'utilité particulière, d'économie déplacée, de convenance mal entendue. Si donc la conservation personnelle de l'un se trouve en contradiction avec l'usage qu'un autre croit pouvoir faire légitimement de sa propriété, de son industrie, c'est la négligence des hommes chargés de veiller à l'ordre public, ce sont leurs erreurs ou leur corruption qu'il faut uniquement en accuser.

L'intérêt de la jouissance peut être contraire à celui, 1° des individus qui ont les mêmes désirs et des motifs de préférence fondés sur des liaisons antérieures ou plus intimes; 2° des individus qui avaient les mêmes motifs d'espérer une fidélité à laquelle ils attachaient une partie de leur bonheur; 3° des individus dont on sacrifie à son plaisir le repos, l'honneur, souvent l'existence civile; 4° des familles dont on trouble l'union, dont on détruit les liens; 5° des enfants à qui l'on ne donne l'existence qu'en les privant de l'avantage d'appartenir à une famille; 6° de ceux dont on enlève les propriétés en introduisant dans les familles des enfants étrangers. Examinons d'abord ce qui n'est ici que l'ou-

vrage des mauvaises lois, ce que des lois conformes à la nature peuvent détruire. J'observerai, 1° que le mal qui résulte de donner l'existence à un enfant condamné au malheur, est presque entièrement l'ouvrage des lois absurdes qui avaient privé les bâtards de leurs droits naturels, et réduit la tendresse de leurs parents à une douloureuse impuissance, et doit donc disparaître avec ces lois, avec les préjugés de vanité et de superstition qui les avaient dictées; il ne restera plus que celui qui peut être la suite de la personnalité, de l'amour-propre des parents, et non de leur goût pour le plaisir.

J'observerai ensuite que les désordres causés dans les familles ont pour origine presque unique la distinction des rangs, la grande inégalité des fortunes, les lois qui privent les enfants du droit de disposer d'eux sans le consentement de leurs parents; enfin l'indissolubilité du mariage.

Cette dernière institution est encore la principale cause de l'introduction des enfants étrangers dans une famille, puisque ce crime (car c'en est un, d'après les principes de la loi naturelle) et la faute très-grave de violer un engagement solennel, volontairement, quoique imprudemment contracté, ne pouvaient s'éviter que par le sacrifice de sa passion, de ses penchants, et qu'on peut se les épargner dès que le divorce est permis, en renonçant à quelques avantages d'intérêt, d'amour-propre ou de convenance.

Quant au malheur des victimes de ce qu'on appelle séduction, à la perte de leur fortune, de leur bien-être, de leur existence civile, c'est à l'inégalité

sociale, à celle des fortunes, dont on sait que l'excès nuisible est en entier l'ouvrage des mauvaises lois, à cette même indissolubilité du mariage, à cette autorité tyrannique des parents, qu'il faut attribuer ces suites si communes et si cruelles d'un penchant qui semble promettre uniquement des plaisirs. Ce sont les préjugés de la superstition et ceux de l'orgueil, ce sont les systèmes hypocrites ou tyranniques des législateurs, qui changent en poison funeste le plus sûr aliment de notre félicité, le sentiment consolateur de nos maux inévitables.

La nature ne lui aurait-elle prodigué tant de charmes, ne l'aurait-elle enrichi de toutes les délices, que pour attacher à sa suite le dégoût, la honte et le remords? Ces désirs qui nous plongent dans une voluptueuse ivresse, lors même qu'ils nous agitent et nous tourmentent, sont encore des plaisirs auxquels ceux des autres sens ne peuvent être comparés; ces jouissances qui occupent tour à tour, ou à la fois, tous les organes du sentiment par des sensations de plus en plus délicieuses, conduisent par degrés à cet instant de délire où toutes nos facultés s'absorbent en une faculté unique, celle de goûter le plaisir; ces voluptés, qui souvent déjà surpassent ce que nous avons de force physique pour sentir le bonheur, s'unissent encore à tout ce que la sensibilité morale peut faire trouver de délices dans l'union de deux âmes abandonnées l'une à l'autre, dont tous les mouvements se communiquent, tous les sentiments se confondent et toutes les jouissances se doublent en se partageant; enfin

ce qui semble excéder toutes les bornes de la félicité, chacun jouit au milieu de son propre bonheur, de l'idée que l'être qu'il aime éprouve un bonheur égal, et que ce bonheur est son ouvrage! Ainsi la nature a réuni pour l'homme, dans un même instant, au délire de la volupté des sens, l'enthousiasme des voluptés de l'âme, et lui prodigue à la fois tout ce que les diverses sources de jouissances qui lui sont ouvertes pouvaient répandre de plus pénétrant, de plus doux, de plus enivrant. Mais un bonheur plus calme succède à ce délire, se mêle à tous les sentiments, à toutes les idées, et se répand sur la vie entière.

Une amitié tendre, unique, abandonnée, pour laquelle il ne peut plus même exister de sacrifice, s'avive, se nourrit par le souvenir de ces moments de délices, par l'espérance de les voir se renouveler, par cette douce pensée de se devoir mutuellement son bonheur, de pouvoir à tous les instants être l'un pour l'autre la cause de plaisirs sans cesse renaissants; charme qu'aucune autre espèce de lien ne peut faire éprouver. Dans quel autre, en effet, trouverait-on cette confiance sans réserve, que l'intérêt, que la rivalité, que l'amour-propre ne resserrent point; qui s'étend à tout, qui ne craint point de s'ouvrir sur les affaires importantes, qui ne rougit point de livrer jusqu'aux détails des plus petites faiblesses? L'avenir même s'embellit à nos yeux, et l'amour dissipe les nuages élevés par une triste prévoyance. L'imagination anticipe sur la jouissance des plaisirs; elle en prolonge l'espérance, elle montre dans l'é-

poque où ils doivent finir, et dont elle éloigne l'idée, l'estime, l'amitié, la confiance, les soins mutuels promettant encore le bonheur, le cœur réchauffé par de délicieux souvenirs résistant au froid des années, et le plaisir d'aimer qui, répandu sur la vie entière, n'en abandonne aucun moment au triste et douloureux sentiment de l'indifférence.

Telle est la félicité dont la nature peut seule avancer le terme, et qu'au milieu même des douleurs les plus déchirantes l'homme sensible et passionné regretterait de n'avoir pas connue. Tel est le bien que la nature a préparé pour l'homme éclairé par la raison, délivré du froid poison de l'égoïsme, des erreurs de la superstition et des illusions de l'orgueil. Détruisez l'ouvrage des préjugés et des mauvaises institutions, qui, dictées par eux, en ont prolongé l'emploi, et cette opposition d'intérêts si effrayante n'existera plus que relativement aux peines morales qu'elle peut faire injustement éprouver, aux malheurs qui suivent la perte de l'opinion. Et l'on voit déjà disparaître en grande partie ce fantôme qui semblait interdire la route de la vertu, des bonnes mœurs, du bonheur domestique, à l'homme abandonné à sa raison et à sa conscience, et qu'on ne pouvait vaincre que par des moyens fondés sur l'erreur, opposés à la nature, ou par des principes, et une force d'âme hors de la portée du commun des hommes.

Des philosophes ont prouvé que, dans les intérêts de fortune, d'ambition, d'amour-propre, nous avions toujours un intérêt ultérieur de plaisir physique ou

de jouissance morale, qui nous guidait à notre insu; mais alors ces intérêts éloignés sont faibles, si chacun est considéré séparément; ils n'acquièrent de force que par leur réunion; et comme leur masse entière se trouve être représentée par un intérêt de fortune, d'ambition, d'amour-propre, qui en donne la véritable mesure, il est plus simple de s'arrêter ici à considérer ces trois grands mobiles des actions humaines.

L'intérêt de *fortune* d'un individu peut être opposé à celui d'un autre de deux manières : l'une, quand on cherche à augmenter sa fortune aux dépens d'autrui, par des moyens illégitimes; l'autre, lorsque la contradiction existe entre deux intérêts légitimes, comme entre les hommes qui font un même commerce, entre les vendeurs et les acheteurs, entre deux personnes de bonne foi, dont l'une intente et l'autre soutient un procès.

Si les lois sont simples, justes, bien exécutées; si la jurisprudence n'ouvre pas ses cent portes à la fourberie, à la chicane; si elle ne les encourage point par l'espérance du succès et l'assurance de l'impunité; si l'égalité des droits et celle des fortunes réduisent presque à rien le nombre des hommes qui peuvent en acheter d'autres; si des impôts indirects, des priviléges, des règlements de commerce, n'établissent pas pour les uns des moyens d'opprimer, ne portent pas les autres à chercher des moyens de fraude, en créant pour eux l'intérêt de se soustraire à cette oppression; si les institutions sociales ne multiplient pas le nombre de ceux qui n'ont pour

subsister que des ressources insuffisantes, incertaines et pénibles ; si, au contraire, elles font de la misère un malheur, un accident, pour quelques familles, et non l'état habituel d'une classe nombreuse ; si elles soulagent ce malheur, quand elles ne peuvent le prévenir; si, en attachant de l'humiliation à la pauvreté, elles ne lui ôtent pas un des motifs les plus puissants de respecter la justice; si elles ne l'aigrissent pas en lui offrant le spectacle d'une scandaleuse opulence : alors l'intérêt d'acquérir par des moyens illégitimes se présentera moins souvent, à un moindre nombre d'individus, et suivant des formes moins variées et moins séduisantes; il sera toujours efficacement contre-balancé par le danger et l'opprobre auxquels on s'expose en les employant.

En effet, l'intérêt de fortune bien entendu ne porte pas à voler la propriété d'autrui, puisque l'incertitude du succès, les dangers auxquels on s'expose, la diminution des ressources légitimes, occasionnée par la perte de la confiance des autres, font presque toujours plus que compenser l'avantage d'une injustice, en ne faisant même que le calcul de l'intérêt le plus grossier. Mais ce calcul suppose l'existence de ces ressources légitimes, et suppose que la défiance ne s'attache plus à un malheur involontaire, mais seulement aux actions qui le méritent. L'opposition d'intérêt de fortune, lorsqu'il est exempt de toute injustice, se réduit à la prétention sur une même propriété, à celle que plusieurs peuvent avoir à une faveur volontaire, à la concurrence pour acheter et pour vendre, à la balance qui doit

s'établir entre l'acheteur et le vendeur. Quand le commerce et l'industrie sont libres, quand ils ont acquis leur activité naturelle, il s'établit, pour tout ce qui se vend et s'achète, un prix moyen, qui détruit presque les effets de cette opposition d'intérêts.

L'intérêt d'acheter moins cher, celui de vendre à un plus haut prix, existeront toujours; mais l'impossibilité du succès les empêchera d'agir, excepté sur la petite différence qui reste entre le prix commun d'une denrée et son prix réel dans un marché particulier, soit que cette différence se trouve dans le prix même, soit qu'elle ne paraisse que dans la qualité de la denrée ou la manière de la mesurer.

La concurrence entre les acheteurs est corrigée par une égale concurrence entre les vendeurs, à laquelle la première sert réciproquement de correctif; et la formation du prix moyen ne laisse plus subsister qu'une opposition passagère, ou une opposition de fantaisie, qui ne peut même être fréquente, si rien ne met obstacle à la marche naturelle du commerce; car il distribuera bientôt les denrées suivant le besoin de chaque jour, de chaque lieu, comme suivant les goûts et les habitudes des individus.

La prétention commune à des faveurs volontaires ne peut faire naître une opposition d'intérêts ni bien active, ni bien étendue, si les institutions sociales ne multiplient pas les occasions de réussir, comme dans les pays où il existe une cour, un clergé, des tribunaux nombreux, des concessions, des privilèges. Que ces institutions vicieuses soient détruites,

il ne reste plus à craindre que les prétentions aux avantages de fortune qui dépendent de la volonté d'un individu. Que l'extrême inégalité des fortunes disparaisse, ces faveurs deviennent très-bornées. Que l'usage des testaments irrévocables soit aboli, vous n'avez plus à redouter que l'abus des dons irrévocables, et ils supposent une confiance, un abandon qui suffisent pour les rendre rares ou d'une faible importance. Qu'il n'y ait pas de grandes richesses personnelles, et on verra encore disparaître cette même opposition, relativement aux places qu'on peut remplir dans une maison particulière, en préférence d'emplois qu'on peut obtenir dans l'État. Alors, en effet, ce qui serait arbitraire dans les choix, dans les avantages de ces places, n'existera plus : un taux commun les règlera comme marchés ordinaires, parce que ces relations n'entraînant plus la même dépendance, ne promettant plus l'avantage indirect d'une protection puissante, ne deviendront plus dans la réalité que des conventions semblables à toutes les autres.

Si les lois sont simples, claires, l'opposition, entre des prétendants de bonne foi à la même propriété, sera presque sans exemple. Il suffira donc, pour l'éviter, de substituer une législation qui prévienne les procès aux législations connues jusqu'ici, qui, comme la jurisprudence, semblent n'avoir été combinées que pour les faire naître ou prolonger les contestations et non pour les terminer.

L'ambition est l'amour du pouvoir; mais c'est surtout l'amour d'un pouvoir arbitrairement exercé.

Supposons, par exemple, une place de juge dont les fonctions se borneraient à l'application de lois assez précises pour qu'il n'eût jamais occasion de les interpréter; qui ne pourrait ni retarder, ni accélérer aucun jugement; qui, n'appliquant la loi que sur des titres dont elle aurait réglé la validité, déterminé la forme, serait obligé de faire décider, par des jurés, les faits contestés : par exemple, la vérité d'une signature. Eh bien, une telle place n'exciterait l'ambition de personne, à moins qu'elle ne fût le chemin d'une autre qui donnerait un véritable pouvoir, au lieu de ne donner que des fonctions.

Cette passion est donc l'ouvrage, non de la nature, mais de l'art social, et surtout de son imperfection.

A peine existerait-elle, si les fonctions publiques ne conféraient d'autre autorité que celle de la loi, ne donnaient que des devoirs à remplir; si elles n'étaient confiées que pour un temps très-court, si ce temps l'était d'autant plus que la nature des fonctions aurait forcé à se contenter d'une moindre précision dans la loi qui en trace les limites, ou détermine le mode de les remplir; si elles n'offraient aucune facilité pour des prévarications impunies et secrètes; si on n'y attachait ni un intérêt qui donne la tentation de corrompre, ni des prérogatives inutiles à l'exercice des fonctions elles-mêmes; si, comme le danger de les voir devenir de vrais pouvoirs augmente avec leur étendue et leur importance, on a soin d'en diviser les objets et les détails, et d'arrêter près de son origine l'action immédiate qui

part d'un point très-élevé; si elles ne donnent pas le droit de confier des fonctions subalternes à un grand nombre d'individus et de se faire des créatures; si au sommet de l'échelle de ces fonctions, lorsqu'on parvient à celle de surveiller toutes les autres, ou de faire les lois et de régler les mesures générales d'administration, on sépare cette surveillance suprême des deux dernières fonctions qui doivent rester unies; si du moins on réduit les premiers magistrats à la pure émission de leur opinion spéculative ou de leur jugement; si jamais ils ne peuvent exercer une action immédiate sur les citoyens pris individuellement, ni même une action nécessaire sur aucun d'eux en particulier; si, par exemple, en exerçant leur surveillance, ils peuvent seulement ordonner à une autorité de prononcer sur une destitution, sur la nécessité de soumettre un citoyen à un jugement, mais sans pouvoir jamais ni destituer, ni accuser immédiatement. Avec ces principes, qui sont ceux de toute constitution égale et libre, l'ambition se confondra presque entièrement avec l'amour de la considération publique, avec le désir d'obtenir des marques d'estime et de confiance. Plus les institutions sociales s'en rapprocheront, moins on aura lieu de craindre les effets de cette passion, qui n'a été si funeste que parce qu'on l'a partout encouragée, excitée, presque forcée à devenir pour les âmes actives un sentiment habituel et dominant; dès lors, moins on aura besoin d'employer, pour la combattre, la force de la raison ou celle de la conscience. Il ne faudra plus ni tant de

lumières pour sentir que notre intérêt, *bien entendu*, est presque toujours contraire à celui que l'ambition nous présente; il faudra moins de vertu pour repousser toute tentation de s'y laisser entraîner. Ainsi l'ambition est le jouet des mauvaises lois politiques; elle est donc, comme presque tous nos autres vices, la suite de nos erreurs, de notre ignorance. La nature nous en a donné le germe; mais s'il est développé, s'il nous a causé tant de maux, ce n'est point parce qu'elle nous a faits ambitieux, c'est parce qu'elle ne nous a pas faits infaillibles.

J'entends ici par *intérêt d'amour-propre*, celui de l'emporter sur autrui dans l'opinion.

Le désir d'obtenir l'estime publique, la considération, la célébrité, la gloire même, par ses talents, par ses lumières, par ses actions, par sa conduite, est un sentiment qu'il est utile d'encourager, mais en le dirigeant par la raison. Si l'on excepte cette estime du cœur, ce sentiment de confiance qui suit la probité, l'exactitude à remplir ses devoirs, la pratique des vertus privées, et cette estime qui s'accorde à la raison, à la justesse d'esprit, à la possession des connaissances regardées comme nécessaires dans la profession que l'on suit, ce désir est nécessairement celui d'une préférence; il le devient dès l'instant qu'il passe le point où il serait honteux de ne pas atteindre; mais il n'en résulte pas nécessairement une véritable opposition d'intérêts. S'il me suffit d'avoir la réputation d'un chimiste habile, d'un astronome exact, d'un géomètre à qui la science doive quelques vérités nouvelles, d'un homme qui

écrive bien, d'un bon peintre, d'un militaire instruit, etc., je ne réclame la préférence que sur ceux qui sont jugés au-dessous de ce degré; pourvu que j'y sois placé, il m'importe peu que d'autres se trouvent sur la même ligne, ou soient même portés au-dessus. Mais si je veux être pesé dans la même balance avec ceux qui courent la même carrière, surtout si je veux l'être avec tous ceux qui prétendent obtenir, ou qui occupent dans l'opinion une place honorable; si, dans toute espèce de relations avec un autre individu, je veux arracher cette préférence, ou donner une preuve de la supériorité que j'affecte, alors l'opposition d'intérêts devient réelle.

Or, s'il est naturel de vouloir l'emporter lorsqu'on est mis avec un autre dans la balance, l'est-il de s'y placer soi-même sans cesse? L'est-il de ne pouvoir supporter, dans aucune occasion, sous aucun rapport, qu'un autre obtienne un avantage sur nous, sans éprouver une douloureuse amertume, sans y voir une préférence humiliante? Les institutions sociales n'ont-elles pas contribué beaucoup à cette comparaison éternelle de soi avec les autres? Croit-on que cette malheureuse passion fût aussi commune, aussi ardente, dans un pays où l'on accoutumerait les enfants à comparer leurs petits travaux, non à ceux de leurs égaux, mais à un modèle qu'ils devraient s'efforcer d'atteindre; où l'on encouragerait, non celui qui ferait le mieux, mais ceux qui auraient très-bien fait? Si elle semble dominer toutes les autres et toutes les affections dans un pays où les distinc-

tions personnelles sont prodiguées; où leur nature, leur forme, leur motif, ramènent sans cesse à l'idée d'une préférence; où l'absurdité des distinctions héréditaires insulte encore à l'égalité naturelle; où les places sont des dignités qui procurent par elles-mêmes cette considération, image ou supplément d'une estime réelle; où la vanité, transformée en un ressort politique, est sans cesse excitée et caressée dans les institutions publiques, croit-on que cette même passion aura une égale énergie chez une nation où les distinctions seraient accordées, non à la personne, mais à l'action, au travail utile qui les auraient méritées; où elles seraient l'expression des sentiments excités par l'action même, par le mérite propre du travail, et non le signe d'un jugement de préférence; où les places enfin ne répandraient sur eux aucun éclat étranger? L'amour-propre serait-il irrité par la perte d'un procès, par la nécessité de céder à une juste réclamation? Serait-on humilié d'être forcé de souffrir une injustice, au lieu d'en être blessé, si on ne regardait pas cette défaite comme le signe évident d'une moindre considération personnelle? Ainsi donc, on s'étonne de trouver cette faiblesse au plus haut degré dans les pays où les choses ne sont rien, où la personne est tout, où la justice d'une demande se mesure sur l'importance de celui qui l'a formée. Je ne m'arrête point à ces contradictions d'intérêt qui peuvent naître de nos affections, de nos goûts, parce qu'elles n'entrent point dans l'ordre commun de la société, qu'elles y sont des accidents particuliers, et non un état

écrive
truit,
qui s
j'y s
trou
au-d
bal
sur
ten
un
ti
p
q
u

rées pour dédaigner la domination, ne pourront ni l'aimer, ni la souffrir dans autrui.

Existe-t-il un intérêt de puissance ? Oui. Mais tant qu'il est réel, il se confond avec l'intérêt de la sûreté, et cette sûreté étant l'intérêt commun de tous, ne s'oppose à celui de personne. Il portera les nations faibles à se réunir et non à se combattre.

Existe-t-il un intérêt de richesse? Oui. Mais il consiste dans l'accroissement de la masse des valeurs que chaque nation peut consommer annuellement ou tenir en réserve : et il en résulte que, plus le globe produira chaque année de nouvelles denrées, plus l'industrie perfectionnée en tirera de produits avec une moindre consommation; plus le commerce actif et libre les transportera, les distribuera pour un moindre prix; plus aussi un peuple quelconque pourra consommer de valeurs ou en réserver.

L'intérêt de chacun est donc ici confondu avec l'intérêt commun.

On peut considérer la richesse d'une nation sous deux points de vue : ou comme force politique, ou comme moyen de bien-être général; et demander en conséquence si, par exemple, la perte d'un monopole de denrées ou celle d'une culture exclusive n'est pas à la fois et un affaiblissement de puissance et une diminution de propriété. Je me borne à considérer cette hypothèse, parce qu'elle est de toutes la plus défavorable à mon opinion.

Maintenant j'observe : 1° que tout peuple qui fonde une partie importante de sa richesse sur un monopole, sur une culture exclusive, en un mot sur un

avantage qu'un accident peut lui enlever, ne fait que se créer par imprudence un intérêt contraire à celui d'autrui; qu'alors son intérêt bien entendu n'est pas de conserver cet avantage, mais de s'assurer les moyens de réparer la perte tôt ou tard inévitable. 2° Que si on considère l'augmentation de puissance qui résulte de ce genre de richesse, l'avantage en est au moins compensé par l'intérêt qu'ont les autres peuples d'en tarir la source. 3° Que cet intérêt, considéré par rapport au bien-être individuel, n'est presque toujours que celui du très-petit nombre; le monopole des épiceries, par exemple, est d'une faible utilité pour le peuple de Hollande, et même pour les commerçants; il n'est d'une grande importance que pour la tourbe des employés stathoudériens. 4° Que si par malheur cet intérêt s'étendait à la majorité du peuple, si son bien-être dépendait de la conservation d'un monopole, d'une culture exclusive, alors l'intérêt bien entendu serait de changer un état qui rendrait précaire l'existence même de la nation. Supposons donc que, par suite de l'erreur, par l'effet de l'oppression, par l'ignorance des autres peuples, une nation ait, dans un moment donné, des intérêts opposés aux leurs: son intérêt bien entendu n'est pas d'aggraver, mais de diminuer peu à peu cette opposition.

Et si l'on considère quelle gêne il faut imposer à la liberté personnelle, à la propriété, à l'industrie des citoyens, pour conserver les avantages exclusifs; quelle masse de richesses naturelles on est obligé de sacrifier à ces richesses factices; combien

les ressources que la liberté universelle du commerce et de l'industrie offrirait aux hommes sont immenses, en comparaison de celles qui naissent de ces avantages oppresseurs, on verrait qu'on doit craindre, non les effets de leur destruction, mais les maux passagers qui doivent en accompagner l'époque; et que si les gouvernements, qui calculent pour un jour, peuvent s'occuper d'augmenter, de perpétuer cette opposition d'intérêts, les nations, qui sont éternelles, doivent adopter d'autres calculs et embrasser d'autres principes.

Combien ces réflexions n'acquerront-elles pas de force, si l'on songe que souvent ce faux intérêt produit des guerres, et que l'on compare à ces avantages ce qu'une guerre entraîne de malheurs, dissipe de richesses réelles, anéantit de citoyens et enfante de crimes! Ainsi, un intérêt bien entendu doit, comme les sentiments de la nature et la conservation des droits généraux du genre humain, porter les peuples à resserrer entre eux les liens d'une fraternité universelle.

Nous venons de prouver à quoi se réduisent les obstacles que l'opposition naturelle des intérêts directs met à la pratique de la morale, même aux progrès de la raison, en favorisant les préjugés nuisibles. J'ai d'abord distingué, dans celle que présente l'observation des sociétés actuelles, ce qui doit être attribué aux vices des institutions sociales; j'ai indiqué celles qui pouvaient contribuer à diminuer même l'opposition vraiment naturelle; enfin, j'ai compté parmi les moyens de la diminuer encore, les

institutions qui ôteraient aux individus tentés de se laisser conduire par des intérêts contraires au droit d'autrui, l'espérance du succès et celle de l'impunité; car alors leur intérêt direct bien calculé est de résister à cette tentation dangereuse.

J'ai dû comprendre ces deux derniers moyens parmi ceux de réduire cette opposition d'intérêts à ce qu'elle est naturellement, parce qu'ils ne servent qu'à combattre un mal que l'ordre social a introduit, et dont par conséquent il doit offrir le remède. J'ai cru devoir ranger dans la même classe que les institutions vicieuses, les fautes commises dans l'art social, la non-existence des institutions nécessaires, qui naît de l'imperfection même de l'art, ou de la négligence d'en déployer toutes les ressources.

La sensibilité morale se développe en nous comme la faculté de distinguer les nuances des sensations et des actions exécutées par les organes du mouvement.

L'habitude, l'exercice, ont le pouvoir de fortifier, de diriger, de régler nos sentiments naturels; comme les opérations de nos sens ou l'emploi de nos maisons, celle d'un horloger, d'un chirurgien, d'un peintre; le bras d'un forgeron, d'un charpentier, ont la même organisation, les mêmes muscles, les mêmes nerfs, que la main ou le bras d'un courtisan ou d'un homme de lettres. Cependant vous ne pouvez attendre que le bras de ceux-ci puisse déployer de grandes forces, surtout en conservant de l'adresse et de la mesure. Leur main n'exécutera aucune opération qui exige une direction précise, une

force finement ménagée, une légèreté qui ne nuise point à l'exactitude.

L'exercice journalier, une attention soutenue, ont changé un organe faible et grossier en un instrument puissant ou délicat, et capable d'une action régulière et pour ainsi dire calculée.

En même temps l'habitude de remuer des corps durs et fortement chauffés endurcit la main du serrurier; son tact a perdu presque toute sa finesse; il maniera, sans éprouver de douleur, les mêmes barres qui brûleraient une main délicate; mais il ne pourra distinguer par le tact, ni les formes déliées d'un corps, ni les nuances de son poli: les mêmes causes produisent sur la sensibilité morale des différences semblables.

L'habitude d'impressions trop fortes, contre lesquelles il faut se roidir pour échapper à une douleur trop vive ou trop répétée, doit finir par endurcir l'âme, par la rendre calleuse en quelque sorte. Elle n'aura qu'une sensibilité faible, lente, grossière, si l'exercice ne lui donne de la force et de la flexibilité; elle ne saura ni régler, ni diriger, ni même connaître ses propres mouvements, si elle n'a point contracté l'habitude de les observer, d'en avoir une conscience distincte et perfectionnée par la réflexion.

Le premier de nos sentiments naturels est celui qui nous fait compatir aux douleurs des êtres sensibles, c'est-à-dire, en souffrir avec eux. Ce sentiment est pénible, il porte à nous en détourner en soulageant ces douleurs; il inspire surtout une vive répugnance pour les actions par lesquelles on en devien-

drait soi-même la cause : répugnance qui devient une véritable impossibilité morale et même une impossibilité physique, s'il s'agit d'une action immédiate et directe. Cependant, et par le mouvement que ce sentiment imprime à l'âme, par la seule espérance de procurer le soulagement par la douceur qu'on goûte à s'en occuper, il devient, lorsqu'il n'est pas trop fort, un de ces sentiments doux et tendres qu'on aime à ressentir, quoiqu'ils soient mêlés de quelque douleur : à peu près comme certains aliments, certaines odeurs, dont la première impression est désagréable, et dans laquelle l'effet qui en résulte sur nos organes et les sensations qui s'y confondent font ensuite trouver un véritable plaisir; ou comme ces douleurs légères qui terminent un engourdissement pénible, et portent dans quelques organes un sentiment de douce chaleur et une heureuse activité.

Il faut donc entretenir ce sentiment sans le révolter; éviter à la fois de ne pas assez et de trop montrer le spectacle de la douleur; attendre, pour offrir celui des souffrances trop cruelles, que les organes aient déjà quelque force, que la réflexion puisse se défendre d'une impression trop vive. Si, dans l'enfance, on borne aux hommes seuls ce sentiment, qui a pour cause première la sensibilité de l'être souffrant et non son identité d'espèce, on risque d'en arrêter le développement, d'en affaiblir la force.

Qu'on laisse donc agir la nature qui porte à l'étendre aux animaux. Qu'au lieu d'exciter un enfant à se

jouer de leur sensibilité, et à leur causer des douleurs inutiles, on l'avertisse lorsque, sans le savoir, il commet ces actes de barbarie; qu'au lieu de l'accoutumer à voir couler le sang des animaux, on lui en inspire une répugnance salutaire, afin qu'il ne puisse voir qu'avec horreur verser le sang des hommes. C'est par ce moyen seul que l'on peut faire d'un sentiment profond d'humanité le caractère d'un peuple entier, et non, comme il a été presque partout jusqu'ici, la vertu de quelques sages.

Accoutumez encore l'enfant qui souffre des douleurs d'autrui, non à les fuir, non à s'en affecter péniblement, mais à s'en approcher pour les soulager. Écartez par là de ce sentiment le dégoût, la terreur involontaire qui s'y mêle quelquefois, pour n'y plus laisser que la sensibilité et la bienveillance.

Exercez-le à secourir les animaux dans leurs souffrances, lorsqu'il ne peut encore adoucir celles des hommes. Bientôt sa compassion s'étendra des douleurs aux besoins d'autrui : emparez-vous du désir qu'il éprouve de les soulager, aidez son intelligence à diriger sa sensibilité. Mais qu'il ne fasse pas disparaître ces besoins comme par miracle, à l'aide d'un moyen dont il ne comprend encore ni le prix pour lui-même, ni l'utilité pour les autres. Que sa bienfaisance exige de lui quelques soins, que l'acquisition de ce qu'il donne lui ait coûté quelques peines, qu'il ait pu l'employer à quelque usage pour lui-même : alors il apprendra, par une douce et utile expérience, que le plaisir de soulager le malheur est préférable à celui de remplir un désir personnel.

La vue du plaisir d'autrui en est un pour nous, lorsqu'il ne nous fait pas éprouver une privation. Si ce plaisir est notre ouvrage, le nôtre s'augmente par l'idée que cette satisfaction intérieure dont nous jouissons dépend de notre secours même.

Développez ce sentiment dans les enfants; accoutumez-les à être heureux du plaisir d'autrui; faites germer en eux le désir d'y contribuer. Loin de réveiller dans leur âme le sentiment pénible qu'exciterait au contraire le bonheur d'un autre s'il exigeait d'eux le sacrifice du leur, loin de les leur montrer par la rivalité, par la jalousie, si promptes à naître dans les âmes irritables et faibles, écartez toutes ces idées jusqu'à ce que le sentiment qui fait jouir du bonheur d'autrui ait acquis assez de force pour que le sacrifice d'une jouissance personnelle devienne un plaisir plus doux que cette jouissance même.

Un autre sentiment non moins naturel rend cette compassion, cette bienveillance plus active, à l'égard de ceux qui, dans nos premières années, s'occupent de nos besoins, de nos plaisirs; qui, par leurs soins, leurs caresses, répandront sur notre vie des douceurs journalières. Ce n'est plus alors une simple *bienveillance*, qui attend pour se faire sentir que le plaisir ou les peines d'autrui viennent la réveiller; c'est un sentiment habituel qui accompagne une satisfaction attachée à l'idée seule de la personne aimée, et à qui un sentiment réciproque fournit un indispensable aliment.

Nourrissez-le avec soin dans l'âme des enfants: que de bonne heure elle sache goûter le plaisir d'ai-

être aimée, qu'elle en soit occupée ou remqu'elle en éprouve le besoin. Alors, comme grande partie de leur félicité dépendra du bonheur, de l'estime, de la tendresse des autres, ils seront portés par une inclination même irréfléchie aux actions qui contribuent à ce bonheur et à mériter ce sentiment. Toutes celles qui feraient un mal, une peine réelle à d'autres hommes, qui refroidiraient, qui éloigneraient d'eux, qui affligeraient le cœur de leurs parents, leur inspireront une répugnance vive, même involontaire, capable dès lors, non-seulement de surmonter un intérêt direct, mais même de suspendre, de vaincre les premiers mouvements des passions personnelles.

Mais la sensibilité peut s'égarer, et même la compassion pour les douleurs d'autrui peut devenir une faiblesse, si l'une et l'autre ne sont pas appuyées et contenues par le sentiment de la justice. L'indignation qui se soulève à la seule vue d'une action injuste en est l'origine première. Bientôt, livrant celui même qui l'a commise à de pénibles angoisses ou à des douleurs déchirantes, il récompense une bonne action par la paix de la conscience, il punit le crime par le remords, et met entre les mains de la raison libre ces deux forces puissantes, pour résister aux exigences des passions comme aux sophismes de l'intérêt. Qu'on se hâte d'en développer le germe dans l'âme des enfants, de fortifier ce sentiment par l'habitude de l'éprouver et par celle de lui obéir. Faisons en sorte que dans leurs actions journalières la soumission aux règles de la justice

devienne leur pensée naturelle, et en quelque sorte leur premier mouvement.

Il ne faut pas s'imaginer, cependant, que pour remplir ce que je propose ici, il soit nécessaire d'attacher un philosophe au berceau de chaque enfant. Non, il suffira de quelques règles simples, et de ces observations qui n'échappent point à la tendre et vigilante sagacité des mères les moins éclairées.

Pratiquez en leur présence l'humanité à l'égard des animaux et des hommes, sans opposer la force, sans humeur quand ils s'en écartent. Il faut ne point leur reprocher leurs fautes à cet égard, mais en paraître affligé, humilié pour eux-mêmes.

Exercez la justice entre eux, à l'égard de chacun d'eux; il faut les avertir quand ils la violent; leur présenter alors leurs actions sous un point de vue propre à leur faire deviner ce qu'elles ont d'injuste, et leur apprendre ainsi à sentir les premiers aiguillons du remords; ne point corrompre par des louanges le plaisir qu'ils goûtent dans l'exercice de leur sensibilité et de leur vertu naissante; ne pas leur dire, mais les accoutumer à croire, à trouver au dedans d'eux-mêmes que la bonté et la justice sont nécessaires au bonheur, comme une respiration facile et libre l'est à la santé. Il est heureux, il a aidé ce vieillard à porter ce fardeau : il est malheureux, il a fait de la peine à son frère. Des mots de ce genre, dits à un enfant, accompagnés de caresses gaies ou tristes, qui montrent qu'on se réjouit avec lui ou qu'on le plaint, suffiront pour produire sur lui cet effet,

pourvu qu'on ne prenne pas le moment où une bonne action lui laisserait quelque regret, où le plaisir d'avoir satisfait une petite passion écarte encore le repentir. Les livres destinés à l'instruction des enfants, si surtout on y ajoute des détails sur les moyens d'en rendre l'usage vraiment utile, achèveront l'ouvrage. Mais il faut que ces livres suivent la marche naturelle du développement de nos facultés morales, qu'ils n'excèdent jamais ni les forces de l'intelligence, ni l'étendue ou la délicatesse de la sensibilité.

Il faut renoncer à l'idée de parler aux enfants de ce que ni leur esprit, ni leur âme ne peuvent encore comprendre; ne pas leur faire admirer une constitution et réciter par cœur les droits politiques de l'homme, quand ils ont à peine une idée nette de leurs relations avec leur famille et leurs camarades; ne pas vouloir exalter leur âme par l'amour de la patrie, quand ils ne savent encore que par instinct aimer leur mère ou leur nourrice; ne pas leur parler de verser le sang des ennemis de la liberté, lorsqu'ils ignorent invinciblement en quoi elle consiste. Il faut leur apprendre à respecter celui de tous les êtres sensibles.

Le sentiment de l'amour de la patrie doit être employé pour combattre les effets de l'opposition entre l'intérêt individuel et celui de la société, comme la philanthropie pour arrêter les injustices où de prétendus intérêts nationaux peuvent entraîner.

Pour les enfants, la patrie n'est d'abord que la collection des hommes qui sont désignés par un

même nom, habitant un certain territoire, parlant la même langue, qui ont les mêmes habitudes, les mêmes opinions, les mêmes lois, enfin des intérêts communs. C'est vers ces hommes, auxquels ils se sentent déjà liés par des relations plus intimes, qu'il faut diriger la bienveillance particulière des enfants. Quand ils ont successivement appris à sentir combien les institutions sociales ont de pouvoir sur leur bonheur, combien ce bonheur est étroitement uni à celui de la société, combien ils ont d'intérêt à ce que les lois y soient justes, les droits de l'homme respectés; à ce que cette société conserve une constitution libre, et reste affranchie de toute dépendance étrangère. C'est quand ils comprendront de plus en plus comment le bonheur de chacun dépend des efforts de tous pour le bonheur commun, c'est alors qu'on doit favoriser ce penchant naturel qui les porte à aimer la société dont ils font partie, comme il les avait déjà portés à chérir leurs parents et leur famille.

Ce premier motif existe dans toutes les réunions d'hommes, et partout l'amour du pays est un sentiment inspiré par la nature. Mais le véritable amour de la patrie, celui qui a pour base une garantie mutuelle des mêmes droits naturels et des mêmes avantages sociaux, n'existe que dans les sociétés libres et formées sous des conditions égales; et ces sentiments diffèrent entre eux, comme la véritable amitié de cette bienveillance commune que produit une société habituelle.

Si une affection partagée entre un si grand nom-

bre d'individus, ou plutôt dirigée vers leur masse générale, paraît devoir être plus faible qu'une affection plus concentrée, et bornée à des objets plus prochains, d'un autre côté son étendue même lui donne une autre sorte d'énergie.

Ces intérêts si grands, si durables, embrassent un nombre si considérable d'individus, qu'ils frappent l'âme plus fortement. Si la félicité d'un seul objet nous touche d'une manière plus sensible, parce qu'il est plus près de nous, celle d'un grand nombre d'hommes, quoique plus éloignés, fait par sa masse une impression puissante. Cet enthousiasme du citoyen, qui produit les actions héroïques et récompense des sacrifices qu'il inspire, cet enthousiasme est donc dans la nature; il est du nombre de ceux que la raison approuve, qu'elle favorise, au lieu de les détruire, qui échauffent l'âme sans troubler ou séduire l'intelligence, qui enfin n'ont pas besoin de l'erreur pour régner sur les hommes dignes, par leur sensibilité naturelle, d'en connaître les jouissances et les inspirations; et ne comparons point l'amour de la liberté, le zèle pour la défense des droits sacrés de l'homme, le dévouement pour la patrie qu'ils inspireront alors, au fanatisme aveugle pour une forme de gouvernement, pour un système de constitution, pour les principes souvent corrompus d'un parti politique.

N'employons donc point, pour inspirer l'amour de la patrie, ces moyens par lesquels les charlatans religieux ou politiques savent attacher un peuple aux institutions qui flattent leur ambition ou leur

orgueil. Aidons les développements des facultés humaines pendant la faiblesse de l'enfance, mais n'abusons pas de cette faiblesse pour les mouler au gré de nos opinions, de nos intérêts ou de notre orgueil.

Inspirons à la génération naissante l'amour de la patrie, mais à mesure que les relations qui doivent le faire naître lui deviendront familières. Évitons surtout d'y mêler nos opinions, fussent-elles vraies; bientôt elles seraient corrompues par des erreurs. Ne les accoutumons pas à ne savoir qu'adorer ce qu'un jour il sera dans leur droit et dans leur devoir de juger avec impartialité. Que des réunions civiques embellies par des fêtes, leur montrent la fraternité entre les familles dont les habitations sont voisines; qu'elles s'étendent par degré à une nation entière; que, rappelant des époques mémorables, elles dirigent leur curiosité et fixent leurs affections sur ces grands événements qui ont prononcé sur le sort d'un peuple entier. Qu'ils y voient la reconnaissance publique récompenser les services rendus à la patrie ou les sacrifices dont elle a été l'objet; qu'alors des lectures historiques, mais qu'ils puissent bien entendre, développent en eux cet intérêt naissant; que le sentiment de la justice dont leur âme est déjà nourrie devienne, en se généralisant par l'instruction, le sentiment des droits de l'espèce humaine, et on verra bientôt germer dans leurs jeunes cœurs un amour de leur pays et de la liberté, vrai, sans faste, sans hypocrisie. Vous aurez préparé des citoyens pour la patrie, sans vous exposer

au danger de n'avoir formé que des charlatans de patriotisme.

Le sentiment d'humanité qui nous porte à désirer le bonheur des êtres sensibles devient philanthropie, lorsque notre pensée, s'étendant sur les hommes des autres pays, sur les habitants de diverses parties du globe, nous occupe des maux qu'ils souffrent, de ceux que la société dont nous faisons partie leur fait éprouver, des moyens que nous pouvons employer pour les soulager, des intérêts communs qui, malgré la distance des lieux, unissent entre eux des êtres d'une même nature, sujets aux mêmes besoins, doués des mêmes facultés, investis des mêmes droits. C'est donc en donnant plus d'étendue à nos idées, en montrant nos intérêts sous un point de vue plus juste et plus général; c'est en accoutumant les enfants à ne pas avoir besoin, pour plaindre et pour partager les douleurs d'autrui, d'en être les spectateurs; de connaître, de savoir près de soi l'individu qui l'éprouve; c'est en leur inspirant l'habitude de transformer ce sentiment individuel de la compassion, en un sentiment général d'humanité, qu'on peut parvenir à rendre la philanthropie une affection vraiment universelle. C'est alors qu'on pourra l'opposer à l'intérêt mal entendu de la patrie, qui conseillerait des injustices; c'est alors que, sans ôter au patriotisme l'énergie des passions personnelles, on le rendrait en même temps susceptible de cette générosité, de ce respect pour la justice qui les épure sans les affaiblir. Des lectures dirigées vers ce but le rempliraient aisément, puisqu'il ne s'agit en

quelque sorte que de nous reporter au point où les premiers mouvements de la nature nous avaient placés. Notre compassion n'a-t-elle pas d'abord été la même pour tous les êtres souffrants? Avait-elle besoin de quelque relation entre eux et nous, pour devenir de la bienveillance? Il suffit de rappeler ce premier sentiment, que des affections plus particulières, fortifiées par l'habitude, empêchaient de reconnaître, quoiqu'il en formât le fond et qu'il en fût le principe.

Il suffit d'habituer l'âme, par des lectures, à s'unir à la pensée d'un malheur lointain, comme à la vue, au récit d'un malheur plus voisin de nous, à franchir l'espace de l'Océan comme celui des murs d'une ville ou d'une simple maison.

L'ignorance, les préjugés des peuples, mettant sans cesse le patriotisme en contradiction avec la philanthropie, l'avaient en quelque sorte rendue étrangère à l'espèce humaine. Plus un peuple chérissait ce qu'on appelait la liberté, plus il se montrait injuste envers ses voisins. En vain quelques religions avaient-elles cherché à réunir les membres épars du genre humain par un lien de fraternité; leur enthousiasme, fondé sur l'erreur, ne servit qu'à diminuer l'amour de la patrie, sans inspirer celui de l'humanité. Les progrès de l'art social avaient seuls le pouvoir de rapprocher les hommes de la nature, et pourront seuls achever de les y rappeler.

Que les lois achèvent l'ouvrage de l'instruction; que partout elles respirent la justice, l'humanité, le respect pour le malheur; que la crainte scrupuleuse

d'y porter la moindre atteinte s'y fasse sentir à toutes les lignes; que toute cruauté dans les supplices, que les exécutions qui accoutument le peuple à la vue du sang, en soient bannies; que dans des lois sévères on voie partout le désir d'épargner aux coupables ou des douleurs, ou des sentiments trop pénibles.

Que la peine de mort, si on la conserve pour les coupables dont l'existence serait dangereuse, n'y soit envisagée que comme une nécessité cruelle, un sacrifice douloureux.

Que la loi envisage le châtiment du crime comme une précaution qui, commandée par l'intérêt de la sûreté commune, devient injuste dès qu'elle excède les limites de ce qu'exige cette sûreté.

Que les institutions publiques s'unissent à l'instruction, aux lois, pour former un système fortement lié, dont l'effet nécessaire soit d'imprimer à l'homme un respect scrupuleux, inaltérable, pour la vie et les douleurs de ses semblables; un profond amour de la justice; une vive horreur de toute oppression, de toute barbarie, et un mouvement habituel et prompt qui le porte à désirer, à vouloir le soulagement, le bonheur d'autrui, de même que son propre bonheur.

Ce système suppose, à la vérité, la destruction des préjugés généraux et celle des inégalités sociales. En effet, si d'un côté les préjugés créent de nouveaux motifs d'agir, et changent la direction des motifs naturels; si l'inégalité fait prendre aux âmes l'habitude de sentiments factices; si elle corrompt,

par ce mélange, la pureté de ceux de la nature, comment pourrait-on vouloir que ceux-ci conservassent toute leur force et les motifs de bien faire toute leur influence? Fortifierez-vous, dans l'homme, le sentiment de la justice, si l'inégalité sociale la lui montre sans cesse violée pour ou contre lui?

Tandis que l'un lui donnera pour limite ses priviléges usurpés, ne se transformera-t-il pas dans l'autre en un désir de compensation et de vengeance? Comment apprendrai-je à trouver dans mon cœur le prix d'une bonne action, si vous m'accoutumez à honorer également de ce nom le soin d'aller à la messe et celui de soulager un voisin infirme, l'abstinence de la viande et la résistance au premier mouvement d'une colère juste?

Mais que serait-ce, si les lois d'un peuple, sous ces prétextes hypocrites et vagues de salut public, de nécessité, n'étaient qu'une violation systématique de ces mêmes droits dont elles ont reconnu l'autorité, et dont le maintien est le seul but légitime? s'il n'existait aucune règle de la justice universelle, aucun principe de morale, aucun sentiment d'humanité qu'ils n'eussent audacieusement outragés? si elles n'étaient qu'une école de férocité ou de brigandage? si elles offraient de coupables encouragements à la cruauté, à la dureté insultante envers les malheureux, à la rapine, à la perfidie? si, érigeant en vertu la calomnie, la trahison, le mépris pour la vie des hommes, elles travestissaient en faiblesse criminelle l'humanité? si elles punissaient la pitié, la générosité, la fidélité, et jusqu'aux sentiments de

la nature? si elles ne semblaient calculées que pour allumer la soif du sang, que pour semer, pour nourrir dans les âmes tous les germes de corruption et de barbarie? si les législateurs, les chefs du gouvernement donnaient l'exemple de tout ce que la cruauté et la vengeance ont de plus lâche ou de plus atroce, de tout ce que l'avidité et l'imposture peuvent enfanter de plus honteux? si les fonctions publiques ne pouvaient se mériter que par des actions et des principes vils ou sanguinaires? si, pour les obtenir, il fallait faire preuve de crime, comme dans certains pays on est obligé de faire preuve de noblesse? Dans quel abîme de vices ne tomberait pas un peuple ainsi corrompu par les choses mêmes qui doivent le préserver de la corruption?

C'est par la réforme des lois violatrices de la morale qu'il faut commencer celle des mœurs d'un peuple. Il ne reconnaîtra pas la justice, tant que son code n'aura pas été dicté par elle, et la vertu ne sera pour lui qu'un mot vide de sens, tant que la législation lui offrira l'exemple ou la leçon du crime.

Après avoir détruit ce qui, dans l'opposition des intérêts directs, était l'ouvrage des mauvaises institutions; après avoir cherché à la diminuer encore par des institutions plus sages; après avoir contrebalancé les intérêts de l'homme par ses propres sentiments, et opposé à ses passions personnelles des affections morales susceptibles de la même énergie, sans l'être des mêmes emportements, nous avons à considérer l'homme soumis à ces forces opposées, et nous devons lui enseigner à les mesurer avec jus-

tesse et à connaître vers quel point se dirige son intérêt bien entendu.

Des philosophes ont prouvé que cet intérêt était presque toujours d'accord avec les règles de la morale. En effet, l'homme ne peut les violer, 1° sans s'exposer, dans un grand nombre de circonstances, à la sévérité des lois, et dès lors, si elles sont bien combinées, à un mal presque toujours beaucoup plus grand que le bien qu'il recherche; 2° sans attirer sur lui le mépris, la défiance et la haine des autres hommes; sans perdre les avantages qu'il aurait retirés de leur confiance ou de leur estime; sans créer lui-même un obstacle au succès de ses vues, de ses espérances; sans affaiblir, dans les êtres qu'il aime et dont il est aimé, ces affections douces qui forment une des portions les plus précieuses de son bonheur; sans soulever contre lui sa propre conscience; sans perdre cette paix intérieure dont le sentiment est, pour ceux qui le connaissent, une jouissance presque toujours présente, et la perte un tourment dont ni les plaisirs, ni l'ambition, ni la richesse, ni la gloire ne peuvent les délivrer.

Aura-t-il l'espérance d'échapper à la peine ou à l'opprobre? Mais qui le délivrera du supplice de les craindre sans cesse? Et si l'on dit que la crainte de la peine n'arrête ni les hommes puissants assurés de s'y soustraire, ni ces hommes déjà condamnés au malheur, qu'elle délivre de la misère ou dont elle ne peut que difficilement aggraver le sort; si on ajoute que souvent l'opinion distribue l'approbation ou le blâme, non d'après la raison, mais d'après le

préjugé; enfin, que, par une raison contraire, les grands et le peuple sont également au-dessus d'elle, je répondrai que si l'espérance de rendre la pratique des règles de la morale commune et presque universelle n'est pas une chimère, c'est uniquement chez un peuple dirigé par des lois justes, délivré de préjugés, rétabli dans les droits de l'égalité naturelle.

J'ajouterai que cette espèce de confiance d'éviter la peine, de se dérober à la honte, n'existe pour un homme raisonnable qu'à l'égard d'un petit nombre d'actions, que des circonstances extraordinaires peuvent rendre incompatibles, mais qui ne deviennent alors qu'une exception à la règle commune. Ces intérêts, qui nous éloignent de toute action coupable, sont durables; ils embrassent la vie entière; et ceux qui nous portent à violer la morale, ou sont passagers par leur nature même, ou n'ont qu'une durée très-incertaine. Les avantages d'amour-propre, d'ambition, de fortune, acquis aux dépens de la justice, peuvent disparaître à chaque instant; un danger toujours prochain les menace. Si on examine ces avantages, si on sépare ce qu'ils ont d'illusoire, si ensuite on les compare avec les avantages de même genre que, sans se rendre coupable, on pourrait obtenir plus sûrement, avec moins de danger, à moins de frais, et garder avec plus de sécurité, on verra presque toujours la balance pencher en faveur de ceux-ci. Il suffit de savoir placer, d'un côté de cette balance, les avantages que produit le crime, l'espérance de les conserver, celle d'échapper soit

à la peine, soit à la honte; de l'autre, les travaux qu'il en coûterait pour réussir, le danger d'être découvert, l'opprobre ou la peine qui en seraient la suite; y ajouter encore la probabilité du non-succès, les maux auxquels il exposerait, le remords que le succès ne peut étouffer, la crainte de l'opprobre, que la vraisemblance de pouvoir se cacher affaiblit, mais ne détruit pas; et si, d'après cette comparaison, les avantages d'une mauvaise action peuvent paraître l'emporter, cette paix de la conscience, qui suivra le souvenir d'avoir résisté, demeure pour achever de les contre-balancer et de les détruire.

Ainsi l'instruction générale doit être portée assez loin pour que chaque individu puisse voir quelles seront pour lui les conséquences éloignées et durables de ses actions, et même juger la probabilité de ces conséquences. Comme nous supposons toujours une société libre, où il n'existe point d'autorité contraire à la loi, on ne peut espérer d'échapper à la peine ou à la honte d'une mauvaise action, et de n'être point à l'avenir contrarié dans ses projets par la haine ou par la défiance qu'on a méritées. On ne peut même se flatter de réussir à se cacher, si, en même temps, on n'a pas une espérance fondée d'en imposer aux autres. C'est la facilité de faire des dupes, c'est l'idée de sa propre finesse ou de la grossièreté d'autrui, qui détermine le plus souvent à des actions coupables; c'est le poids qui presque toujours entraîne la balance. Mais comment diminuer le nombre des dupes?

C'est en donnant à tous l'instruction nécessaire

pour se conduire dans les actions communes de la vie d'après leurs propres lumières. Ainsi l'instruction publique doit atteindre ce double but, si on veut que la masse du peuple ait véritablement de la morale, ou que les mots de mœurs et de vertu ne soient point pour lui des mots vides de sens, ou le nom d'un de ses préjugés. Ainsi apprendre à l'homme à connaître ses vrais intérêts, le rendre capable d'y veiller par lui-même et de les défendre, c'est non-seulement remplir un double objet d'utilité directe et personnelle, c'est garantir deux moyens de conserver son indépendance et de jouir d'une égalité réelle, c'est encore celui de poser les fondements les plus sûrs de la moralité générale d'un peuple. On peut difficilement espérer que tous les chefs de famille soient en état de profiter des circonstances que le hasard leur présente pour apprendre aux enfants à faire cette espèce d'analyse, cette balance des intérêts; mais en leur faisant lire des histoires morales, on remplacera cette instruction directe bien mieux qu'on n'aurait pu le faire par des préceptes.

Toutes les fois que l'esprit n'a pas contracté l'habitude de s'occuper de vérités générales, elles ne font point sur lui d'impressions durables, il les oublie ou n'en conserve qu'un souvenir vague et faible. Il faut donc ne les présenter à la plupart des hommes, qu'à la suite de vérités particulières dont elles sont l'expression commune. Par la même raison, les principes généraux doivent être précédés par des exemples, dont ils ne sont plus alors que la conséquence générale. Ainsi les fables morales où les motifs de la

conduite des personnes soient développés, où l'analyse et l'examen de ces motifs soient en action, où les erreurs communes soient faciles à saisir; de telles histoires formeront plus à cette analyse qu'une instruction directe, qui peut être utile si elle se contente de présenter à l'esprit ses propres résultats, condamnés à rester infructueux si elle est prématurée.

Jusqu'ici nous n'avons que diminué pour l'homme le nombre de ses ennemis, ou que lui préparer des armes. Il reste maintenant à lui apprendre comment il peut les employer pour sa défense. Vainement aura-t-on rendu l'intérêt de faire le mal plus rare et plus faible; vainement y aura-t-on opposé la sensibilité morale, le sentiment de la justice fortifié, perfectionné par l'habitude; vainement l'homme aura-t-il analysé et comparé les motifs de ses actions, si, frappé de l'intérêt du moment, il s'y laisse entraîner sans réflexion; s'il fait, ou par emportement, ou par faiblesse, ce qu'il aurait fait par corruption ou par erreur. Il faudra, ou que ses remords le corrigent aux dépens de son bonheur, ou que, fatiguée de cette lutte douloureuse, son âme apprenne à s'endurcir contre leurs atteintes. Il faudra qu'il se corrompe, ou qu'il soit ramené à la vertu, par ce combat lent et pénible des passions et du repentir.

Dans les premiers temps de la vie, nous nous déterminons d'après l'impulsion du moment, et nous n'acquérons que plus tard le pouvoir d'y résister, de suspendre notre action, d'empêcher le désir de devenir une volonté agissante. L'action de ce pouvoir est

déterminée par l'impossibilité d'atteindre ce que nous désirons, ou par des motifs de craindre, soit les dangers ou les peines qui accompagneraient le succès, soit les maux qui le suivraient, motifs qui nous frappent en même temps que le désir.

Ceux-ci sont particuliers à chaque action; mais il en est un qui s'étend à toutes, la crainte des maux encore inconnus, auxquels une détermination irréfléchie peut nous exposer. De cela seul que nous n'avons pas examiné les suites d'une action, il en résulte qu'elle peut en avoir de funestes qui soient presque inévitables.

Les conséquences sont même probables pour toute action dont la légitimité n'est pas évidente, dont la bonté, la générosité, la justice ne sont pas le mobile. Or, c'est précisément à ce motif général, abstrait en quelque sorte, qu'il faut donner par l'habitude une force capable de balancer nos premiers mouvements. Mais ôtons d'abord à ces premiers mouvements eux-mêmes la violence qu'ils doivent aux vices de l'éducation plutôt qu'à la force réelle des passions. Les enfants qui ont une fois reconnu qu'en témoignant, qu'en exagérant l'impétuosité de leurs désirs, ils obligeront à y satisfaire, s'accoutument à regarder ces violences comme une véritable force. Loin de songer à résister aux désirs qui les tourmentent inutilement, puisqu'ils ne peuvent les remplir par eux-mêmes, et que la volonté d'autrui s'y refuse, ils s'y abandonnent avec d'autant moins de réserve que plus ils y montrent de ténacité, de passion, plus ils espèrent de succès. Fai-

36.

sons donc tous nos efforts pour empêcher de naître l'habitude de ces emportements presque involontaires; pour en détruire la cause, que jamais l'enfant ne puisse les regarder comme un moyen de forcer à lui obéir. Mais cette vigilance exige quelque adresse ; car le motif que j'assigne ne peut être compris d'un enfant, et ce n'est pas une raison pour lui refuser ce qu'il demande, qu'il l'ait sollicité avec force ou qu'il en ait montré un désir plus vif. N'est-il pas important qu'il se croie aimé; et si on l'aime, cette vivacité de ses désirs ne devrait-elle pas produire un effet contraire? D'ailleurs, recevant les soins qui lui sont nécessaires, il doit les regarder avec raison comme une sorte de justice; et comme il ne sait pas distinguer toujours ses besoins de ses désirs, comment l'accoutumer à quelque justesse dans le sentiment qu'il doit avoir de la justice, si on ne le punit par une privation plus fortement prononcée, de ce qu'il a été affligé ou blessé de cette injustice apparente?

C'est donc en faisant observer aux enfants, par les moyens que j'ai déjà développés, à quels maux on s'expose en cédant à ses premiers mouvements, qu'on peut espérer de leur faire connaître le motif général de suspendre l'exercice de la volonté, jusqu'au moment où la réflexion peut l'éclairer. Il faut leur faire sentir, par leur propre expérience, les inconvénients de cette faiblesse; car il ne suffirait pas ici de parler à la raison : il est nécessaire de rendre pour ainsi dire machinale la répugnance à se livrer à ses premiers désirs, afin que cette ter-

reur vague, plus prompte que le raisonnement, ait la force de suspendre l'action de la volonté.

Ce n'est pas seulement aux premiers mouvements qu'il faut craindre de céder sans réflexion; c'est souvent à des habitudes vicieuses qui en ont quelquefois l'apparence, mais qu'il faut en distinguer.

Si tant d'hommes se livrent facilement à la colère, à des actions de brutalité, à des actes spontanés de vengeance, c'est qu'on se plaît à rendre les enfants querelleurs; c'est qu'on a mis de l'honneur à terminer par la violence les querelles personnelles. Si, parmi nous, les hommes résistent si peu aux moindres tentations de la volupté, c'est qu'on a la sottise d'attacher du mérite à y succomber; c'est qu'ils placent une fausse gloire de préjugé à braver un préjugé religieux.

Il en est de même de l'ambition. Dire à un homme: Ne soyez pas ambitieux, c'est dire à un malade: N'ayez pas la fièvre. Ce mot d'un philosophe est juste; mais il ne serait pas absurde de dire à un homme *sain* de ne pas se donner la fièvre par un mauvais régime. Les mouvements violents des joueurs sont-ils autre chose qu'une habitude de se laisser entraîner aux impulsions de l'avidité, qu'ailleurs ils seraient obligés de déguiser et de retenir, par le seul intérêt de cette passion? Combien de désirs, faibles en eux-mêmes, exaltés par l'habitude d'y céder, sont devenus des besoins impérieux! Ainsi la destruction des préjugés et une éducation dirigée par la raison, non-seulement donneront plus de force pour résister aux premiers mouvements, mais

en diminueront encore et la fréquence et l'impétuosité.

Cependant il ne suffit pas d'avoir le courage d'appeler à son secours notre raison et notre conscience, il faut encore qu'elles puissent nous défendre contre les sophismes de l'intérêt personnel. Nous connaissons nous-mêmes, par notre propre expérience, cette demi-bonne foi, et souvent cette bonne foi tout entière, avec laquelle nous portons des jugements différents sur un même objet, suivant ses divers rapports avec nous-mêmes. C'est ce qu'on appelle juger d'après son intérêt, son amour-propre, ses passions : *l'esprit est la dupe du cœur*. Mais cette illusion est-elle un mal vraiment nécessaire ? Si on ne peut le détruire, ne peut-on pas du moins s'y soustraire? Rarement l'erreur est absolument involontaire; examinons donc à la fois quelle en est la véritable cause, et pourquoi si souvent nous cherchons nous-mêmes à nous tromper; et comment nous le cherchons encore quelquefois après nous l'être avoué à nous-mêmes.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit sur l'origine de nos premiers préjugés, sur la nature des motifs de croire, on verra que nous confondons avec ces motifs l'intensité de l'impression produite sur nous par les objets, toutes les fois que la réflexion ne nous a pas appris encore à séparer l'action de ces deux forces, ou que nous négligeons de faire cette séparation. Ainsi nous croyons ce que nous espérons ou ce que nous craignons, plus fortement qu'une chose indifférente. Si quelquefois, au lieu

d'être disposés à croire, nous paraissons au contraire avoir une persuasion moins facile, ou vaciller dans notre croyance, c'est encore la même cause qui agit dans une direction opposée. Nous cédons à la crainte de voir notre confiance trompée, ou l'espérance d'échapper encore au malheur nous empêche de céder même à une probabilité plus forte. Si ces deux impressions l'emportent tour à tour, nous flottons entre deux opinions contraires.

Ainsi, quand nous examinons la justice, ou les suites d'une action qui nous procure des avantages immédiats, les motifs qui nous portent à croire qu'elle est légitime, ou sans danger, acquièrent plus de force, par l'impression que fait sur nous l'idée du bien résultant de cette action; et comme l'impression n'existe point quand il s'agit de juger la conduite d'autrui, il doit nous arriver souvent d'avoir, sur le même objet, des opinions contradictoires.

Cependant, cette différence dans nos jugements sur les actions d'autrui ou sur les nôtres a deux autres causes. D'abord, nous jugeons plus légèrement lorsque nous n'avons aucun intérêt; et si les motifs qui nous font prononcer en notre faveur ne sont pas ceux qui naturellement se présentent les premiers, nous pouvons paraître influencés par un autre intérêt, même quand nous sommes dirigés par la raison. De plus, le désir de donner une meilleure opinion de nous fait pencher notre balance vers la sévérité, quand nous jugeons les actions d'autrui; et notre intérêt peut nous engager ensuite à la tenir plus égale, à devenir moins sévères, même en deve-

ustes. L'hypocrisie de l'austérité, ce mas-
sots, tombe alors de lui-même, et presque
sans qu'on s'en aperçoive.

ne peut y avoir que deux moyens de se sous-
aire aux effets de cette impression : l'un est l'habitude de les séparer dans nos jugements du motif de croire ; l'autre, de diriger notre conduite d'après des principes généraux, adoptés avec réflexion dans un temps où les passions personnelles ne pouvaient agir, et d'opposer cette adhésion forte, impartiale, aux motifs nouveaux de changer d'opinion que l'intérêt peut appuyer.

Le premier de ces moyens exige une instruction dirigée de manière à éclairer les hommes sur la nature des motifs de croire qui conviennent à chaque genre de vérités ; ce sont les règles d'évaluer ces motifs, du moins avec une exactitude grossière. De tels éléments de logique peuvent être mis à la portée de presque tous les esprits; car il suffit d'y comprendre les conséquences pratiques et sensibles, qui résultent de l'analyse rigoureuse de ces motifs de croire et des méthodes plus exactes de les évaluer.

L'autre exige que chaque homme ait pu se rendre propres des maximes de morale, des règles de conduite qui, générales sans être vagues, soient susceptibles d'une application facile. On doit, non les lui faire apprendre par cœur, mais le conduire à les former lui-même en quelque sorte, soit en les déduisant d'exemples qu'on met sous ses yeux, soit par la combinaison des idées morales antérieurement acquises. Mais il faut alors que les institutions so-

ciales ne fassent pas naître de contradictions entre des maximes également vraies, entre le devoir d'obéir aux lois, par exemple, et le droit de résister à l'oppression; entre la mauvaise foi dont on se rend presque toujours coupable en éludant la loi, et la conservation d'un intérêt légitime en lui-même; entre les devoirs de père, d'ami, d'honnête homme, et ceux de citoyen. Il faut même que ces institutions ne compliquent pas les rapports des hommes entre eux et leurs intérêts respectifs, de manière que celui qui n'a pu recevoir qu'une instruction commune, se trouvant dans l'impossibilité de connaître ses intérêts ou ses devoirs, ne puisse juger les conséquences de ses actions, ni pour les autres, ni pour lui-même. Quelle morale peut-on espérer de donner à un peuple où la majorité des citoyens ne peut comprendre, ni les lois auxquelles elle doit se soumettre, ni les motifs de ce qu'on exige d'eux, ni par conséquent rien hors de la sphère des actions où la bonté et la justice naturelle sont des guides suffisants de l'étendue de ces limites, rien en effet de ce qu'ils doivent, soit aux autres hommes, soit à leur patrie? Ce sont ces contradictions, cette complication qui, en rendant difficile la théorie même de la morale, en rendent la pratique générale presque impossible.

Que sera-ce si ces principes, fondés sur des idées superstitieuses ou exagérées, sont dans une perpétuelle contradiction avec la simple raison, avec les penchants de la nature? Transformez les actions vers lesquelles l'amour du plaisir et le penchant

d'une tendresse mutuelle nous portent impérieusement en des faiblesses honteuses qui deviennent criminelles, dès que la propagation de l'espèce n'est pas le seul motif qui détermine à y céder, et vous aurez besoin d'un docteur en théologie pour savoir distinguer ce qui est légitime de ce qui est coupable. Établissez qu'il n'est pas permis de louer de l'argent comme toute autre denrée, et vous ne pourrez savoir, sans un jurisconsulte où un prêtre, si vous êtes honnête homme ou fripon. On se plaint de la perversité des hommes, et je me suis souvent étonné qu'elle ne soit pas bien plus grande encore, en voyant les efforts que les législateurs et les prêtres ont faits si longtemps pour rendre la vertu difficile et presque contre nature.

Souvent nous-mêmes aidons à nous tromper, parce que nous redoutons plus le remords et la crainte intérieure des suites de notre action que ces suites elles-mêmes. Nous écartons ce poids qui fait pencher la balance du côté opposé à celui où nos passions veulent l'entraîner : et même, en nous avouant cette mauvaise foi, nous continuons à nous tromper, parce que, déterminés dans un sens indépendamment de ces motifs que nous rejetons, nous avons un intérêt direct de nous délivrer de cette partie du mal, que notre conduite attire sur nous. Nous regardons le reste comme incertain, et nous voulons nous affranchir du moins du tourment de le craindre; nous éprouvons déjà les premiers traits du remords, nous osons les braver parce que nous espérons pouvoir les émousser, et nous en cherchons les moyens.

Souvent nous avons le pouvoir de diriger notre attention vers l'objet dont nous désirons nous occuper. Ce pouvoir est comme celui de déterminer notre volonté vers l'action la plus avantageuse; il est également nécessaire que l'objet sur lequel nous nous arrêtons soit celui dont nous croyons qu'il est plus utile pour nous de nous occuper; car l'attention est libre dans le même sens que la détermination de la volonté.

Ainsi, lorsque nous cherchons à nous tromper nous-mêmes, c'est que nous jugeons plus utile de diriger notre attention vers les motifs qui peuvent déterminer notre jugement, pour ou contre une telle opinion. Voyez un homme qui s'occupe d'examiner les preuves d'une religion dont les terreurs remplissent encore son âme. Une objection lui inspire-t-elle un doute? il voit déjà le bras vengeur prêt à le punir de son incrédulité; il désire une réponse qui le délivre de ce doute, comme un criminel attend sa grâce. S'arrête-t-il sur un sophisme donné pour une preuve? la crainte qu'elle ne lui inspire un doute par sa faiblesse lui cause un nouveau trouble : son attention, dirigée par son intérêt, porte donc avec force sur les idées qui peuvent atténuer cette objection, affermir cette preuve, et il l'oblige de glisser sur les idées opposées. Ce tableau est celui de tous les hommes, quand, balancés entre leur intérêt ou leur penchant, et ce qu'ils croient être la justice ou un intérêt mieux entendu, mais moins entraînant, ils éprouvent le besoin de croire que le parti qui les séduit est aussi celui de la raison et de la justice.

Les mêmes moyens qui peuvent servir pour apprendre à résister à un premier mouvement qui nous entraîne, sans nous permettre d'examiner, peuvent combattre celui qui nous conduit à prononcer avec partialité. Mais le succès en est plus difficile. S'abandonner sans examen à une première impulsion, c'est une faute grossière, qu'un léger retour sur soi-même peut faire apercevoir à l'homme dont la raison est la plus faible et les passions les plus violentes.

Il n'en est pas de même de cette partialité envers notre intérêt; on s'y laisse séduire plutôt qu'entraîner. Dans le premier cas, on sent du moins sa faute après qu'elle est faite, et c'est une leçon pour l'avenir. Dans le second, au contraire, le temps fait oublier les scrupules qui auraient pu rester dans les premiers instants. Il serait donc alors nécessaire de prendre l'habitude de se séparer en quelque sorte de soi-même; d'oublier qu'on examine ses propres intérêts; d'imiter ceux qui, pour être plus sûrs de l'impartialité d'un conseil, le consultent sous des noms supposés : souvent on s'est servi de ce moyen pour forcer un autre à reconnaître ses torts, et nous pouvons l'employer avec succès en faveur de notre conscience contre nos penchants et nos faiblesses.

Telles sont les habitudes, les ressources dont l'instruction des premiers âges de la vie doit armer l'homme avant de le livrer à lui-même. Alors, dans un pays où chaque homme entrerait dans la carrière de la vie avec une conscience vigilante et droite, les lumières nécessaires pour connaître ses intérêts, avec l'habitude de les discuter et de les peser, où les ins-

titutions sociales bien combinées n'offriraient à aucune classe, ni de vastes espérances, ni la probabilité du succès, une tête calme et nette, une âme sensible et se possédant elle-même, deviendraient des qualités communes; et dès lors les moyens que je viens de développer agiraient dans toute leur force; les habitudes journalières, les actions communes de la généralité des individus seraient conformes à la raison, à la justice, à l'intérêt général, et l'on pourra dire de ce peuple qu'il a des mœurs; et la conformité de la conduite de l'homme avec les règles de la morale deviendra, non la vertu d'un jour ou d'un individu, mais une habitude constante et presque universelle. La possibilité de ce phénomène, qui n'a point été réalisé jusqu'ici, est précisément ce que je me propose de prouver. Que ces moyens ne soient pas suffisants pour inspirer à tous les individus de ne jamais commettre une action injuste, qu'ils manquent leur effet sur des caractères inflexibles ou pusillanimes, sur des âmes endurcies ou faibles; qu'ils ne puissent, ni résister à des passions très-violentes, ni rendre tous les hommes capables de grands sacrifices, cette insuffisance ne nuit pas à la vérité de ces principes, à la vraisemblance des espérances que j'ai données, pourvu que le nombre des hommes sur lesquels ils sont sans effet s'évanouisse dans la masse totale d'une nation; pouvu que les circonstances où ils deviennent trop faibles ne se présentent que rarement et pour un petit nombre d'individus. Les mots de *mœurs*, de *morale publique*, ne s'appliquent qu'aux actions communes dont se com-

pose le cours ordinaire de la vie; en les appliquant à un peuple, c'est uniquement de la généralité des individus qu'il faut les entendre. Et qui oserait même en demander, en espérer davantage, puisque jusqu'ici, malgré tant d'institutions compliquées, tant de moyens factices d'exciter l'enthousiasme, de forcer la persuasion; malgré l'emploi de toutes les ressources surnaturelles, la corruption a été l'état habituel, constant, de tous les peuples connus?

Mais en me livrant à l'espoir que l'innocence et la vertu doivent cesser un jour d'être des exceptions honorables, qu'elles deviendront le bonheur de l'espèce humaine et non plus la gloire de quelques individus, j'ai supposé qu'une raison pure, éclairée, pouvait devenir une qualité universelle, et il me reste à en prouver la possibilité, à en présenter les moyens.

Détruire les préjugés généraux qui peuvent exister dans une nation, mais en évitant qu'ils ne soient remplacés par des préjugés nouveaux; diriger l'instruction publique pour en opérer la destruction graduelle, si on ne peut porter plus haut ses espérances, pour prémunir les générations suivantes contre ceux qui pourraient les séduire, et les préserver des préjugés individuels; apprendre enfin aux hommes à se former des idées précises, à juger avec justesse, à raisonner avec exactitude, et, pour remplir ce but, conduire le développement de leur esprit de manière que leur intelligence se forme avec précision, conserve avec netteté ces notions premières destinées à être la base de leurs opinions

et de leurs principes, de manière à ce qu'ils acquièrent les connaissances nécessaires pour examiner et décider les questions que leurs besoins, leurs intérêts et les événements de la vie commune peuvent leur offrir à résoudre; que les règles qui doivent diriger leurs jugements et les guider dans leurs raisonnements leur deviennent familières, et qu'enfin un exercice habituel donne à leurs facultés la force, la flexibilité, la finesse, la facilité nécessaires pour chercher sans effort et reconnaître avec sûreté les vérités utiles à leur bonheur : tels sont les moyens de rendre universel chez un peuple l'usage indépendant d'une raison éclairée.

Si on a suivi dans ce tableau l'histoire de la destruction de plusieurs préjugés, dont en Europe la portion des hommes qui ont un peu cultivé leur esprit est entièrement désabusée, tels que l'astrologie, la magie, on verra que la raison n'a point eu la puissance de les enlever d'un seul coup à tous ceux qu'ils avaient séduits. Il a fallu d'abord en faire voir l'absurdité avec assez de force, d'évidence, pour que ceux en qui l'âge ne les avait point encore naturalisés fussent forcés de les secouer; que les enfants à qui on les avait inspirés dans l'éducation domestique ou commune les perdissent en devenant hommes, et qu'enfin ceux qui avaient reçu une instruction bien dirigée fussent assurés d'échapper à ces erreurs. Cette observation est encore plus vraie, si on l'applique à la destruction d'un préjugé dans la masse entière du peuple.

Cependant on pourrait se tromper en jugeant ici

de l'avenir d'après le passé. Si, par exemple, en attaquant certains préjugés, on est obligé d'en respecter d'autres, dont les premiers ne sont en quelque sorte que la conséquence; si les hommes sont généralement convaincus que l'ancienneté d'une opinion, l'universalité d'une croyance est un signe presque certain de vérité; si, au lieu de ne croire qu'à leur raison, ils regardent comme un devoir de la soumettre à l'autorité d'autrui; si, au lieu de la prendre pour guide, ils ont peur d'y céder, on voit que, pour détruire un préjugé, il ne suffirait pas d'en prouver l'absurdité, et qu'il faudrait encore réformer à la fois le système entier des habitudes et des principes. Il n'en est pas de même lorsque les hommes peuvent tout dire, se croient permis de tout entendre, et osent tout appeler au jugement de leur raison. Alors on peut espérer qu'il ne faudra pas même tout l'espace d'une génération pour consommer la destruction d'un préjugé, pourvu que l'état général des lumières permette de mettre les preuves qui en établissent la fausseté à la portée de tous les esprits, qu'on ait l'envie de se proportionner à la faiblesse du grand nombre, qu'on insiste avec patience, avec courage, en multipliant, en variant ses attaques, en les dirigeant suivant les différents genres d'esprit, les diverses trempes de caractères.

Il est d'autres erreurs générales qu'on peut espérer de voir s'évanouir aux premières lueurs de la raison : ce sont celles qui ne sont admises ni en vertu d'une persuasion intime, ni par l'impression d'une crainte intérieure, mais auxquelles on adhère sou-

vent même sans avoir la perception du sens qu'elle renferme, par l'effet d'une habitude générale de croire à ceux qui les répandent, ou de céder à un pouvoir qui les protège. Ce sont encore celles sur lesquelles repose une partie du système social d'une nation, et qu'on paraît ou même qu'on s'imagine croire, parce qu'on agit comme si on les croyait réellement.

Ainsi on a pu, par exemple, désabuser en peu de temps la masse d'une nation de certaines absurdités religieuses, qui, confondues dans la masse des superstitions, et n'ayant point fixé l'attention du grand nombre, ont pu en être séparées. Telle était la croyance de la transsubstantiation, lorsqu'elle fut attaquée par les réformateurs. On peut de même faire disparaître la superstition pour la royauté, en détruisant la royauté même; le préjugé sur l'utilité de l'inégalité politique, en établissant l'égalité : car ceux que l'intérêt n'attache pas à ces préjugés, y croient par cette seule raison qu'ils sont accoutumés à en voir réaliser les conséquences, et qu'on regarde comme nécessaire ce qui existe constamment, surtout si, ne concevant pas les moyens de le remplacer, on est porté, par une crainte vague, à repousser toute idée de changement.

L'enthousiasme peut accélérer la chute d'un préjugé, mais alors ce sera pour en établir un autre. Si ce sentiment est un mobile et nécessaire pour toute action qui demande de longs efforts, présente des périls extraordinaires, exige de grands sacrifices, on ne peut, sans danger, en faire un motif de

croire, parce qu'il porte naturellement au delà de ces limites étroites dans lesquelles se circonscrit la vérité.

L'idée de substituer une erreur à une autre, une religion à demi absurde à une religion extravagante, est trop loin de l'époque où nous sommes; mais celle d'aider la vérité par l'enthousiasme peut éblouir encore, et n'en est que plus dangereuse; car non-seulement toute vérité qu'on exagère cesse d'en être une, mais toute vérité reçue par enthousiasme, comme un préjugé et non pour elle-même, ou d'après les preuves qui l'établissent, continuera d'être adoptée, même sous de fausses interprétations, avec une extension dont elle n'est pas susceptible, et pour des applications auxquelles elle se refuse, en un mot, lorsque ce ne sera plus qu'une erreur.

Ainsi, l'égalité de droits entre les hommes, la souveraineté du peuple, les droits des individus, perdent ce caractère lorsqu'ils deviennent évidemment contraires à ceux de la société. Ces vérités fondamentales deviennent la source d'erreurs funestes et un instrument dangereux entre les mains de l'hypocrisie, si on les prêche au lieu de les analyser; si on a l'imprudence ou la perfidie d'échauffer les esprits, au lieu de se borner à les en convaincre; si, au lieu d'une adhésion forte au sens précis qu'elles présentent, on veut attacher un sentiment passionné aux sons par lesquels on les exprime.

Si vous voulez que la masse d'un peuple connaisse la raison, parlez à cette raison seule quand vous at-

taquerez ses préjugés. Tout autre moyen cesse d'être légitime, dès qu'il est permis de tout dire et de tout entendre, dès que les obstacles élevés entre l'homme et la vérité se sont abaissés à la voix de la vérité et de la justice.

En parlant de dissiper à la longue, par l'instruction, les préjugés trop fortement liés aux habitudes intellectuelles pour que la raison puisse les ébranler à la fois dans tous les esprits, je n'entends pas qu'on s'y occupe de porter des attaques directes à aucune opinion particulière : car l'instruction ne doit présenter comme doctrine que des principes généraux et reconnus; elle se corromprait bientôt, si ceux qui la dirigent se permettaient de propager, par l'empire que la faiblesse de la raison donne alors à l'habitude, tout ce qu'ils croient ou font semblant de croire être la vérité.

Ce ne sont point des dogmes philosophiques ou politiques qui sont l'objet d'une instruction conforme aux vrais principes de la raison, aux intérêts, aux droits de ceux qui la reçoivent; on ne doit y connaître aucune espèce de catéchisme.

Le seul moyen d'y combattre les préjugés est de donner à la raison de chacun assez de force et de justesse pour qu'elle puisse, sinon s'en défendre elle-même, du moins s'appuyer de celle d'autrui pour s'en préserver. Ce moyen s'applique également aux préjugés qui offusquent encore la raison générale; à ceux qui, protégés, amenés par les événements, par les erreurs inévitables dans toutes les institutions, menacent de la corrompre; enfin aux opinions

37.

fausses, contre lesquelles celle de chaque individu peut avoir à se prémunir.

Il se réduit donc à développer, à fortifier cette faculté naissante, à lui enseigner l'art, à lui faire contracter l'habitude de diriger ses opérations.

Parmi les idées générales, il en est qui sont le résultat d'un grand nombre d'observations faites sur nous-mêmes, sur nos semblables, sur les objets extérieurs. Elles sont désignées par des mots qui nous servent non-seulement pour les exprimer, mais aussi pour les fixer en quelque sorte dans notre esprit, pour qu'elles y restent constamment les mêmes. Rarement les hommes les plus éclairés peuvent-ils se répondre d'avoir donné à ces idées des limites bien précises, et de ne jamais, en les employant, s'écarter de ces limites, tant que de nouvelles lumières postérieurement acquises ne leur font pas éprouver la nécessité de les déterminer de nouveau. Dans les autres, ces idées sont vagues, incertaines, changeantes pour eux-mêmes, et les mêmes mots sont loin de répondre aux mêmes idées pour divers individus. Il ne s'agit pas seulement ici de ces différences légères, que, dans l'état actuel de nos lumières et de nos langues, il est presque impossible aux philosophes mêmes d'éviter absolument, si on en excepte les idées de l'analyse mathématique ou de la géométrie. Encore cette exception est-elle susceptible de quelques restrictions. Ces différences au contraire sont souvent telles, et les mêmes mots expriment pour deux hommes des idées si peu identiques, que la plupart des proposi-

tions formées avec ces mots sont nécessairement fausses pour l'un, dès qu'elles sont vraies pour l'autre.

Ces idées générales se sont formées au hasard pour chaque individu, d'après ses réflexions, ses observations, ses lumières, ses relations avec d'autres hommes ; il faut, pour qu'elles acquièrent de la précision, revenir sur soi-même, analyser toutes les idées intermédiaires par lesquelles il a fallu passer pour arriver à cette combinaison de tous les éléments qui y sont entrés. Il faut examiner ensuite quels sont ceux qu'il convient de conserver dans cette idée générale perfectionnée, et déterminer quelles limites on doit lui donner, pour qu'elle devienne une de ces idées qu'il est bon de fixer dans l'entendement, en y attachant un signe, soit qu'elles doivent nous servir dans la recherche des vérités nouvelles, soit pour la connaissance des vérités utiles.

Il ne s'est pas encore trouvé, dit Bacon, un homme qui, suspendant toutes ses opinions, se séparant de toutes ses connaissances acquises, renonçant à toutes les notions déjà formées dans son esprit, ait eu et la force de tête et le courage de refaire en quelque sorte son intelligence, d'analyser, de recomposer toutes ses idées, et de soumettre à un examen nouveau tout ce que sa raison avait adopté.

Ce que Bacon osait à peine espérer d'un philosophe, je parais ici le proposer à une génération entière. Mais il est plus aisé de diriger la formation de ces idées dans un entendement neuf encore,

que de les refondre, après que l'habitude leur a donné de la consistance, a établi entre leurs éléments une liaison plus difficile à rompre. D'ailleurs il ne s'agit point ici de la masse des idées qui forment le système de la philosophie, mais seulement de celles qui sont nécessaires pour connaître la marche de notre esprit, et qui entrent dans les connaissances élémentaires indispensables pour se conduire d'après sa raison, pour acquérir cette indépendance d'une raison étrangère, ce sentiment éclairé de ses devoirs et la conscience distincte du bien, sans lesquels l'homme ne jouit qu'à moitié de l'égalité sociale, et ne remplit qu'à demi sa destinée.

Il faut donc que le plan d'une instruction générale renferme l'analyse des diverses opérations de l'intelligence humaine, celle des sentiments moraux, celle des idées de devoir, de justice, de droit, celle enfin des rapports généraux qui existent entre nous et les autres hommes, entre l'homme et les autres objets de la nature.

Les lumières nécessaires à chaque individu pour exercer sa raison sont : 1° une connaissance analytique raisonnée des droits de l'homme, qui doit précéder celle de l'exposition plus ou moins complète de ces droits, tels que la société dont il fait partie les a reconnus et les garantit à tous ses membres.

Expliquer à un homme la déclaration des droits de son pays, n'est ni lui faire connaître quels sont ceux qu'il tient de la nature, ni lui apprendre quel est le principe de ces droits; c'est seulement lui dé-

velopper quelle a été, sur la manière de les exposer, l'opinion de ceux qui exercèrent en telle année, dans tel pays, la fonction de législateurs, et lui dire que les citoyens qui vivaient alors et ceux qui les ont remplacés, se sont contentés de cette exposition.

2° La connaissance des principes généraux de la science sociale, que doit suivre celle de la constitution et des lois de son pays. Par connaître cette constitution et ces lois, on ne peut pas entendre en avoir appris et retenu tous les articles, mais en bien savoir les dispositions fondamentales, les parties les plus usuelles, être en état d'entendre et de raisonner le texte.

3° Une connaissance élémentaire de l'économie publique.

Enfin les premières notions de l'arithmétique, de la géométrie, et des éléments des sciences physiques, assez étendus pour que l'ignorance des lois générales et des phénomènes de la nature, ne livre pas la raison aux erreurs de l'ignorance, à l'enthousiasme de la superstition, aux ruses du charlatanisme.

La précision des idées devient inutile sans le secours de ces connaissances; car si celui à qui elles manquent avait besoin de prendre une décision même sur des objets très-simples qui les exigent, il serait forcé ou de n'en prendre aucune, ou de s'en rapporter à l'autorité d'autrui ou au hasard : et comme il peut être obligé d'agir, comme il n'existe même pour lui aucune probabilité en faveur de sa propre raison, elle-même lui conseillerait alors de

sacrifier son indépendance. Eût-il enfin ces connaissances nécessaires, il se trouve encore exposé à l'erreur, s'il n'est pas éclairé sur la nature des vérités identiques et des vérités de fait, sur les motifs de l'adhésion qu'il doit y donner, sur la nature de la probabilité qui devient celle de ces motifs, sur la distinction des cas où cette mesure doit y être appliquée avec plus ou moins de précision. La justesse d'esprit, lorsqu'elle se borne à une sorte d'instinct, à ce qu'on nomme le bon sens, peut étonner quelquefois par une sagacité inattendue; mais elle trompe souvent lorsque les combinaisons d'idées qu'il faut envisager présentent des rapports fins ou compliqués; elle fait abandonner alors la route qui conduirait sûrement, directement à la vérité, pour prendre une route détournée et moins sûre; elle substitue à la vraie méthode, une espèce d'empirisme et de divination conjecturale. A ces lumières, il est nécessaire de joindre encore la connaissance des moyens, ou de trouver une vérité par ses propres réflexions, ou de suivre et juger les preuves qui nous en sont présentées; c'est-à-dire les moyens de reconnaître l'identité qui existe sous certains rapports entre deux combinaisons d'idées qu'on peut comparer immédiatement, mais qu'on rapproche, en les comparant successivement à d'autres combinaisons, qui ont avec l'une et l'autre cette même identité, mais plus facile à saisir.

On ne peut prétendre porter sur aucun objet l'instruction générale assez loin, pour que l'habitude résultante de cette instruction même en assure suf-

fisamment la conservation, en rende l'usage assez facile. Il faut donc s'attacher surtout à diriger le développement des facultés naturelles, à les fortifier par l'exercice en même temps qu'on les perfectionne par l'instruction; à rendre si familier l'emploi de ces idées justes, de ces connaissances élémentaires, de ces méthodes pour reconnaître la vérité ou pour peser les motifs de croire, qu'il devienne une sorte d'instinct, mais un instinct des opérations duquel on conserve une conscience assez distincte pour ne pas perdre le pouvoir de les surveiller. Comme on doit vouloir surtout que la raison, ainsi formée, serve à préserver dans la conduite de la vie, des faux calculs de l'intérêt, des sophismes de la passion, des préjugés dans lesquels la prévention, les combinaisons fortuites du hasard, les ruses des charlatans peuvent entraîner, il faut qu'elle devienne une arme que l'on puisse retrouver à tous les instants, toujours préparée, toujours en état d'agir.

Heureusement l'étendue de l'instruction, et cet exercice habituel des facultés, sont bien loin d'être incompatibles; on peut, dans une bonne méthode d'enseigner, faire servir cette instruction même à former la raison, si, au lieu d'enseigner les vérités, on se borne à diriger dans la manière de les trouver, si l'acquisition de chaque connaissance nouvelle devient à la fois et une leçon sur l'art de reconnaître la vérité et d'en suivre la preuve, et un exercice propre à se former dans l'emploi même de cet art.

Des éléments de géométrie, d'analyse, de physi-

que, ne peuvent tenir lieu de logique; mais la meilleure méthode d'enseigner cette logique, c'est d'en faire observer, découvrir les principes, et pratiquer l'art en étudiant ses éléments; c'est d'en faire naître les règles générales de leurs applications particulières à des raisonnements nécessairement rigoureux et justes; c'est, en un mot, d'exercer l'intelligence active, en même temps que la faculté de concevoir et de retenir.

Il est également utile que chaque individu forme pour lui-même ces idées générales, auxquelles on veut donner de la précision et de la constance, afin que le mot qui les désigne réveille la même idée, et dans le même individu des temps différents, et dans les divers individus qui l'entendent à la fois.

Si ces idées sont exprimées par des mots de la langue vulgaire que les jeunes gens emploient déjà, auxquels ils attachent un sens vague, incertain, il faut dans la suite de leur instruction leur faire sentir la nécessité, leur inspirer le désir d'attacher à ces mêmes mots un sens plus précis et plus fixe, de rectifier, de circonscrire ces idées que le hasard a déjà formées. Dès qu'ils auront ce désir, on doit se réduire à les diriger dans le travail, exposer l'analyse de ces idées, en développant devant eux toute la suite des opérations par lesquelles on parvient à la former, afin qu'ils ne se bornent pas à l'adopter, à la comprendre, mais qu'ils l'exécutent eux-mêmes en quelque sorte.

On sera plus sûr du succès, si on prévient le moment où l'habitude peut avoir déjà donné quelque

fixité à ces combinaisons, où déjà elles ont pu prêter un appui à quelques préjugés.

Si ces idées n'existent pas encore dans l'entendement d'une manière fixe même en apparence, si les enfants ne connaissent pas encore ce signe par lequel on les désigne, il faut les conduire à la formation de ces idées, et ne les nommer qu'au moment où eux-mêmes en doivent éprouver le besoin, comme un algébriste n'introduit un signe nouveau dans son calcul, qu'après avoir bien reconnu l'idée de ce qu'il doit exprimer et senti l'utilité d'en enrichir sa langue.

On conservera les effets salutaires de cette instruction, en la prolongeant au-delà du terme où l'enfant devient homme et citoyen. Le nombre des vérités qu'il est utile à tous de connaître s'accroît sans cesse; dans plusieurs genres, ces vérités elles-mêmes acquièrent, par de nouvelles recherches, une précision plus grande. Il se présente de nouveaux faits dont il importe que tous soient instruits. Les changements dans les lois en rendraient la connaissance inutile, si celle même de ces changements n'était une partie essentielle de l'instruction. Or ces objets sur lesquels il est nécessaire d'éclairer la généralité des citoyens, peuvent servir à exercer leurs facultés, à leur conserver la force ou la flexibilité que dans quelques-uns les passions, dans d'autres la paresse, dans plusieurs la faiblesse d'esprit ou de caractère, ou enfin des accidents fortuits de fortune ou de santé, auraient pu leur faire perdre; si dans ces instructions destinées aux hommes, on évite

avec autant de soin que dans celles qui sont données à la jeunesse, d'imposer aucune opinion personnelle comme une vérité qu'on est obligé de croire; si en exposant des faits, des observations, des théories, on y joint les développements qui indiquent la marche que doit suivre la raison dans les conséquences qu'elle peut en tirer, dans les jugements qu'elle peut en porter, sans cependant la dispenser d'agir par elle-même. Alors, sans révolter par la prétention d'instruire, sans avoir l'air d'exiger que le peuple ne cesse jamais d'aller à l'école, on fortifiera, on perfectionnera sa raison; on fera cesser ce phénomène, si ridicule et si commun jusqu'ici dans nos sociétés, de jeunes gens instruits transformés en hommes ignorants, perdant une portion de leur raison et de leurs lumières à mesure qu'ils avancent dans la vie, et plutôt corrompus et raffinés, qu'éclairés et formés par l'expérience.

Un des fléaux les plus funestes à la raison humaine, est l'opposition qui peut se trouver entre elle et les institutions sociales. Elle ne peut donc devenir commune que chez un peuple vraiment libre, mais les mêmes préjugés peuvent encore faire naître cette opposition. L'instruction, alors dirigée par des préjugés, ne serait qu'un obstacle de plus à l'établissement du règne de la raison. Aussi le point où la liberté renaît chez un peuple, et celui où la raison et la vertu en éclaireront, en dirigeront la masse entière, peuvent-ils être séparés par un long intervalle. C'est par le progrès des lumières parmi les hommes qui cultivent leur esprit, c'est par leur influence

sur la raison générale, que celle-ci perfectionnant peu à peu les institutions publiques, et à son tour perfectionnée par elles, la marche générale du peuple vers ce but jusqu'ici refusé aux désirs des philosophes et au bonheur de l'espèce humaine, deviendra alors constante et plus rapide. D'ailleurs ou la liberté et l'égalité n'existeraient que de nom, ou les institutions vraiment dangereuses pour la raison n'auraient qu'une durée éphémère; car la liberté de la presse fournit les moyens de les attaquer, et l'égalité sociale laisse à la raison toute son autorité et toute sa force. Qu'on ne s'effraye donc pas si l'on voit un peuple libre paraître marcher vers la corruption et l'ignorance; qu'on se garde surtout d'en conclure qu'elles doivent le ramener un jour à la servitude. Non; si le feu de la philosophie n'y est pas éteint, s'il brûle encore dans quelques hommes de génie, si la race entière des citoyens véritablement éclairés n'y est point anéantie, si on ne l'a point fait disparaître en même temps chez les nations voisines, il suffira, pour assurer la liberté, de lui faire traverser sans naufrage cet orage passager d'illusions et de désordres, pour la conserver jusqu'au moment où la liberté de la presse, triomphant d'une tyrannie éphémère, aura par degrés ramené le jour. Croit-on, par exemple, que l'opinion qui fait consister l'égalité morale, non dans *l'égale* distribution des *lumières nécessaires et dans un développement égal des sentiments moraux et perfectionnés par la raison*, mais dans l'égalité de l'ignorance, de la corruption, de la férocité; croit-on que cette opi-

nion stupide puisse longtemps dégrader une nation? Croit-on que les hommes dont l'ambitieuse et jalouse médiocrité a besoin de rendre les lumières odieuses et la vertu suspecte, puissent produire une illusion durable?

Non; ils peuvent faire pleurer à l'humanité la perte de quelques hommes qui ont bien mérité d'elle, ils peuvent forcer leur patrie à gémir sur des injustices irréparables; mais ils n'empêcheront pas le foyer des lumières, dispersé un moment, de se réunir bientôt, et de porter dans les ténèbres où ils se cachent un jour éclatant et terrible. Il est possible encore de tromper les peuples, de les égarer; il ne l'est plus de les abrutir et de les corrompre.

Peut-être regardera-t-on comme chimérique le tableau que je viens de tracer des moyens de former la raison et la morale des peuples; et sans doute si je disais qu'ils sont applicables dans leur entier à tout peuple libre; qu'ils obtiendront partout, dès les premiers instants, un succès égal et complet, on me reprocherait avec raison de me livrer à des rêves philanthropiques. Mais il suffit que ces moyens puissent influer assez sur une génération première, pour être employés par elle avec plus de succès en faveur de la génération suivante, qui elle-même s'en servira pour conduire une génération nouvelle plus près de ce but, et ne plus laisser entre elle et lui qu'un espace facile à franchir.

Comme l'emploi de ces moyens suppose l'instruction des pères et des maîtres, qu'il faut d'abord former eux-mêmes dans leur enfance, on voit que

le succès ne peut en être que graduel, mais qu'il est possible et même assuré, pourvu que l'on puisse espérer d'obtenir un perfectionnement réel pour un grand nombre de ceux qui profiteront les premiers de ces nouveaux secours. Or, qui pourrait se refuser à cette espérance? Qui pourrait croire que ce succès, qui ne saurait être entier, puisse cependant rester absolument nul, pour peu que ces moyens soient employés avec art, avec sagesse; ce qui exige seulement des lumières étendues, non dans la masse générale du peuple, mais dans la classe des hommes éclairés, nécessairement très-nombreuse à l'époque que je considère ici.

L'égalité sociale suffit presque seule pour détruire deux causes principales de la corruption et des préjugés, l'exemple et l'oisiveté.

Comment les hommes auraient-ils une morale dans une monarchie où les vices sont les compagnons inséparables et comme la route la plus sûre des dignités, de la puissance, de la richesse; où la médiocrité paraît seule avoir besoin de vertu, où elle semble une pure duperie sous le chaume comme dans la pourpre?

N'est-on pas exposé à la tentation de se rapprocher des grands au moins par les vices, pour se consoler de ne pouvoir prétendre à une autre égalité? Ne doit-on pas chercher à les flatter en les imitant, et craindre de les blesser en leur montrant des vertus qui accusent leur conduite? Les erreurs qu'ils protégent ou qu'ils partagent n'en deviennent-elles pas plus contagieuses? N'ont-ils pas sur l'opinion pu-

blique une autorité plus puissante que celle de la raison? Ne met-on pas de l'amour-propre à penser comme eux? Et si quelquefois une grande masse d'hommes paraît résister à cette autorité ou se faire honneur de la braver, n'est-ce point seulement lorsqu'ils sont divisés entre eux, ou que la révolution qui doit les détruire est déjà préparée? Combien en France n'ont-ils pas servi au maintien des opinions religieuses, tant qu'ils ont porté le masque de l'hypocrisie? Combien ensuite n'ont-ils pas aidé à leur destruction, lorsque leur vanité s'est crue interressée à le rendre plus transparent? Qu'au contraire toute inégalité disparaisse, et l'autorité sur les actions, sur les jugements ne peut appartenir qu'aux hommes éclairés ou vertueux.

Qui pourrait rendre imposante l'opinion d'un individu, sinon sa renommée, les ouvrages, les travaux qui l'ont rendu célèbre, les actions qui lui ont mérité l'estime publique?

Dans un pays où l'égalité sociale est établie, celle des fortunes, sans jamais devenir entière, diminue tellement la masse des hommes dont la subsistance ou le bien-être ne dépendent pas d'un travail journalier, qu'il en doit rester à peine assez pour remplir dans la société les emplois qui exigent de longues études, et pour accélérer le progrès des lumières en s'y consacrant tout entiers. C'en est assez pour préserver de ces habitudes vicieuses qui sont le fruit d'une longue oisiveté, pour les empêcher de naître dans une société, de s'y perpétuer, de s'y répandre, pour les y détruire lorsqu'elles s'y sont antérieure-

ment glissées à la suite de l'ignorance et de l'inégalité. Mais l'homme qui, dans un moment de loisir, même passager, n'a, pour échapper à l'ennui, ou pour se distraire de sa douleur, aucun moyen indépendant de la volonté d'autrui et de la fortune, se trouve entraîné par un intérêt de plus vers les mauvaises actions, que le besoin des richesses ou celui de disposer d'une autre volonté peuvent inspirer. Il sera plus faible contre les accidents de la vie, contre les privations, contre les attraits du plaisir, que l'homme qui porte toujours avec lui, dans la faculté, dans le goût de s'occuper, un secret pour remplir sa vie, même un moyen de bonheur. S'il est utile de procurer à chaque homme la faculté de pourvoir à sa subsistance par son travail; si même cette faculté, en rassurant contre les maux de la pauvreté, peut avoir sur la morale une influence utile, il ne le serait pas moins de faire contracter également à chaque individu l'habitude d'une occupation, telle qu'il pût à son gré se procurer des jouissances plus ou moins vives, mais suffisantes pour échapper à l'ennui, et que, pour cette partie si importante de son bonheur, il approchât d'une indépendance presque entière des événements et des hommes. C'est à ce défaut d'un plaisir attaché à l'exercice des facultés intellectuelles qu'il faut attribuer presque toutes les habitudes dégoûtantes et grossières auxquelles se livre presque partout la masse du peuple : le goût des liqueurs fortes, celui du jeu, du libertinage, des pratiques superstitieuses. C'est encore cette même oisiveté qui produit la cré-

dulité, en inspirant du penchant pour les doctrines, pour les opinions qui occupent l'âme en l'entretenant d'espérances et de craintes chimériques. Supposez un homme qui, même sans le projet de s'instruire, sans aucun motif de vanité, peut chaque jour remplir quelques heures du seul plaisir de chercher, de trouver, de méditer des vérités, d'occuper son esprit d'une suite d'idées nouvelles, de se séparer ainsi de ses besoins, de ses intérêts, de ses dangers, de ses privations, de ses inquiétudes, de ses peines, et pour ainsi dire de lui-même; placez-le dans les diverses circonstances que le hasard peut produire, et jugez s'il n'est pas plus inaccessible à l'injustice, plus éloigné du malheur, que celui que le désœuvrement a laissé exposé sans relâche, à l'action des objets extérieurs, et aux agitations de son âme, et à sa propre faiblesse.

Si c'est la peur qui a fait croire aux premiers miracles de la religion ou de la magie, c'est l'ennui, c'est le besoin d'intérêts nouveaux, d'émotions fortes, qui a perpétué ces croyances.

Les moyens que nous avons proposés serviront à donner à la généralité des hommes ce goût d'une occupation intellectuelle, dont on vient de voir toute l'utilité. Il suffit de porter l'instruction au degré où l'on ait à la fois le désir de l'augmenter encore, et la faculté d'y réussir sans secours étrangers et sans trop de fatigues. Enfin, pour inspirer ce désir, il suffira de le diriger de manière à faire sentir par l'expérience que le travail de l'esprit est un véritable plaisir.

Je crois donc avoir prouvé la possibilité, et indiqué les moyens de résoudre le problème le plus important peut-être pour l'espèce humaine : *celui de sa perfectibilité considérée dans ses masses générales ;* c'est-à-dire, de rendre la justesse d'esprit, une raison indépendante et saine, une conscience éclairée, une soumission habituelle aux règles de l'humanité, à la justice, des qualités presque universelles ; de faire en sorte que l'état habituel de l'homme, dans un peuple entier, soit d'être conduit par la vérité, quoique sujet à l'erreur ; soumis dans la conduite aux règles de la morale, quoique entraîné quelquefois dans le crime ; se nourrissant de sentiments doux et purs qui l'unissent à sa famille, à ses amis, au malheureux, à sa patrie, à l'humanité entière, quoique susceptible encore d'être égaré par des passions personnelles ; heureux, enfin, autant qu'il est permis de l'être au milieu des douleurs, des besoins et des pertes qui sont pour lui la suite nécessaire des lois générales de l'univers.

Tel est le point où doivent infailliblement le conduire les travaux du génie, le progrès des lumières qui en est l'ouvrage, la liberté, l'égalité, qui sont un de leurs bienfaits. Tel est l'état où l'on peut espérer de contempler un jour la réunion imposante de plusieurs millions d'individus, sur cette même terre qui ne nous avait présenté d'abord qu'un être faible, isolé, occupé de ses besoins et de ceux d'une famille que le hasard lui a donnée, et se distinguant à peine des quadrupèdes par quelques légers avantages, compensés à l'égard de quelques espèces

par une infériorité de force, d'adresse, de légèreté, ou de moyens naturels de se défendre. Plus l'homme avancera vers ce perfectionnement des peuples, moins les grandes vertus lui deviendront nécessaires; aussi le but de la morale, de l'art social, doit être de les rendre inutiles et non de les rendre communes.

Nous avons vu ailleurs comment les institutions dirigées vers ce dernier but, loin de pouvoir l'atteindre, n'ont fait que dénaturer l'homme, ne l'ont élevé un instant que pour le précipiter dans un abîme plus profond. Ici, au contraire, si, le but une fois atteint, même d'une manière imparfaite, on a l'espérance certaine, non-seulement d'un bien durable, mais d'un progrès constant vers un bien plus grand, les hommes, en s'éclairant toujours davantage, pourront plus aisément acquérir une raison plus sûre et moins sujette à l'erreur. Ils ne pourront devenir meilleurs, sans voir la route de la justice s'aplanir de plus en plus devant eux.

On a dit : Heureux les peuples dont le nom ne fait pas de bruit dans l'histoire, et souvent ils n'ont dû leur obscurité qu'à l'uniformité du malheur. On pourra dire un jour : Heureux le peuple où les bonnes actions sont si communes, qu'il ne s'y offre point d'occasion pour en faire de grandes, et dont l'histoire ne présente plus d'actes d'héroïsme, parce que tout ce qui est honnête y est facile, et que la perversité, qui rend les grands sacrifices nécessaires, y est inconnue.

# ESQUISSE

D'UN

# TABLEAU HISTORIQUE

## DES PROGRÈS

## DE L'ESPRIT HUMAIN.

---

*Fragment sur l'Atlantide, ou efforts combinés de l'espèce humaine pour le progrès des sciences.*

Bacon avait conçu l'idée d'une société d'hommes uniquement dévoués à la recherche de la vérité. Son plan embrasse toutes les parties des connaissances humaines; une foule d'observateurs parcourt sans cesse le globe pour connaître les animaux qui l'habitent, les végétaux qu'il nourrit, les substances répandues sur sa surface et celles qu'il renferme dans son sein, pour en étudier la forme extérieure et l'organisation. Ils cherchent à reconnaître les monuments et les preuves des anciens bouleversements de la terre, à saisir les traces de ces révolutions paisibles dont la main lente du temps conduit la marche insensible; d'autres hommes, fixés dans les diverses régions, y suivent avec une exactitude journalière

les phénomènes du ciel et ceux de l'atmosphère terrestre. De vastes édifices sont consacrés à ces expériences qui, forçant la nature à nous montrer ce que le cours de ses opérations ordinaires cacherait à nos regards, lui arrachent le secret de ses lois. On ne se borne point aux essais dont quelques heures ou quelques mois peuvent constater la réussite ; on sait employer ce moyen si puissant que la nature semblait s'être réservé à elle seule, le *temps;* et des résultats qui ne doivent éclore que pour des générations éloignées, se préparent en silence ; on y embrasse, et tout ce qui doit éclairer l'homme, et tout ce qui peut le conserver ou le servir. Là, tous les appareils, tous les instruments, toutes les machines par lesquelles nous avons su ajouter à nos sens ou à notre industrie, accroître nos forces ou multiplier nos moyens d'observer, de connaître ou de produire, se réunissent pour l'instruction du philosophe comme pour celle de l'artiste. L'amour de la vérité y rassemble les hommes que le sacrifice des passions communes a rendus dignes d'elles ; et les nations éclairées, connaissant tout ce qu'elle peut pour le bonheur de l'espèce humaine, y prodiguent au génie les moyens de déployer son activité et ses forces.

Voilà ce qu'un esprit créateur a osé concevoir dans un siècle couvert encore des ténèbres d'une superstitieuse ignorance, ce qui n'a paru longtemps qu'un rêve philosophique, ce que les progrès rapides, et des sociétés, et des lumières, donnent aujourd'hui l'espoir de voir réaliser par les généra-

tions prochaines, et peut-être commencer par nous-mêmes.

Dans un temps où les événements n'avaient pas encore prononcé si la chute inévitable à laquelle la raison avait condamné les rois, serait le paisible ouvrage des lumières, ou l'effet rapide de l'indignation des peuples détrompés, il était permis de penser que peut-être un jour le hasard inspirerait à un monarque la passion des sciences, au même degré où ils portaient si souvent la fureur de la chasse ou la manie des constructions. Alors, parmi ces grandes entreprises dont l'étendue ôte jusqu'à l'idée même de les tenter, parmi ces difficultés que le génie isolé ne pourrait vaincre même avec le secours du temps, ce monarque aurait choisi celles qui auraient le plus ou piqué son goût, ou flatté son orgueil. On aurait vu tantôt exécuter ces vastes travaux qui exigent la réunion des efforts obscurs et pénibles d'un grand nombre d'hommes dirigés vers un même but, tantôt entreprendre ces recherches qui demandent que la nature soit interrogée à la fois et par la même méthode, dans tous les climats, sous tous les aspects, à toutes les hauteurs : ici, pour arriver à la connaissance de quelques vérités, on eût égalé ce que l'amour de l'or a fait tenter et souffrir; là, des instruments dont la construction est d'un prix au-dessus d'une fortune particulière eussent arraché au ciel quelques-uns de ses secrets. Il n'est point de science qui, à certaines époques, et pour quelques-unes de ses parties, ne puisse être arrêtée, faute de ces ressources extraordinaires; il n'en est point où celui

qui en parcourt le système ne voie des questions qui les attendent et les appellent.

Mais ce souhait eût-il été accompli, on n'aurait encore obtenu qu'une partie de ce qu'on peut espérer d'une conjuration d'hommes éclairés en faveur du progrès des sciences.

Il est des obstacles qui ne peuvent être vaincus que par le temps, des travaux dont rien ne peut accélérer le succès, et pour lesquels il faut une volonté longtemps soutenue, longtemps dirigée vers le même but, autant que des moyens vastes et les efforts combinés d'un grand nombre de savants. La fantaisie personnelle n'eût répandu la lumière qu'au hasard et sur quelques portions isolées; mais cette constance, cet ensemble de vues embrassant une longue suite de générations, s'étendant au système entier des sciences, voilà ce que la puissance des rois ne peut promettre, voilà ce qu'on peut attendre d'un peuple dont une raison forte et pure aura dicté les lois et combiné les institutions.

Cependant ne l'espérons pas même encore de la puissance publique. L'esprit d'égalité dégénère souvent en une basse envie, dans les âmes faibles ou dures, et dans les têtes étroites ou vides. L'ambition hypocrite de la médiocrité hait un rival encore dangereux, redoute un juge pénétrant et sévère, dans le talent même le plus modeste. Plus les hommes qui gouvernent restent au niveau des citoyens, plus leur autorité est passagère, partagée et bornée, et plus la supériorité personnelle que donnent le génie et les lumières, offense leur orgueil ; quand même

ils ne préféreraient pas la charlatanerie qui flatte et qui rampe, au mérite qui se tient à sa place et qui sait y mettre les autres, quelle force peut retenir dans la même route cette masse d'hommes influents dont les éléments changent sans cesse, lui imprimer une volonté constante, et faire que les opinions et la confiance sur un plan de travaux scientifiques se perpétuent à travers leur succession rapide?

En fait de législation, ils ont pour barrière, et la nécessité de respecter les droits des hommes, et la crainte de fatiguer les citoyens par des changements trop répétés, et le frein de l'opinion publique, qui leur devient redoutable par la facilité d'instruire les peuples des suites fatales et des dangers d'une mauvaise loi. Mais quant aux institutions d'instruction publique, et aux encouragements qu'il serait de leur devoir de donner à ceux qui cultivent les sciences, ils ne peuvent avoir qu'un seul guide, l'opinion des hommes éclairés sur ces objets, nécessairement étrangers au plus grand nombre. Or, il faut être doué d'une raison supérieure, et avoir acquis beaucoup de lumières soi-même, pour savoir écouter cette opinion, ou pouvoir seulement la bien connaître.

En supposant une bonne méthode d'élire chez un peuple instruit de tout ce qu'il est possible d'apprendre à la généralité des citoyens, on peut espérer que les choix tomberont en général sur des hommes ayant, dans les affaires confiées à leurs soins, cette capacité commune, suffisante pour les empêcher de rejeter, par amour-propre, ce qui est bon, et

d'adopter ce qui est mauvais au jugement général des hommes, à qui la voix publique accorde une supériorité de lumières.

Mais la capacité, pour décider des moyens de parvenir à des vérités nouvelles, ne peut jamais avoir le peuple pour juge, et ne doit même pas être le motif de ses choix. Il y aura toujours une énorme distance entre celui qui ne veut acquérir que les connaissances utiles à lui-même, nécessaires pour les fonctions dont il peut être chargé, et celui pour qui la recherche de la vérité est le but, l'occupation de sa vie entière; entre l'homme d'un esprit juste, capable de recevoir une instruction bornée, et celui qui joint la force et l'activité du génie à tout ce que la passion de l'étude et la facilité d'apprendre lui ont donné de lumières et de moyens.

Ainsi ces espérances de voir un jour les efforts des hommes se combiner pour pénétrer ce que la nature s'obstine à nous cacher, pour atteindre ce qu'elle semble avoir placé au-dessus de notre faiblesse, toutes ces espérances resteront reléguées dans la classe des chimères, s'il ne se forme, entre les hommes qui s'élèvent au-dessus du niveau commun par leurs lumières, par leur génie, par la force de leur raison, une réunion volontaire de vues et de principes, telle que les mêmes plans suivis avec une longue constance puissent se perfectionner, se corriger, s'agrandir, sans être ni abandonnés par légèreté ou par dégoût, ni changés par esprit de système ou par vanité. Si cette réunion est possible, toutes les difficultés disparaissent, et le succès de-

vient même indépendant de la puissance publique.

Examinons donc cette possibilité, en considérant d'abord une seule grande nation; soit qu'elle se trouve, comme la France, réunie en un seul peuple, soit qu'elle se divise en plusieurs États, liés entre eux par une fédération plus ou moins intime, comme l'Allemagne, l'Amérique anglaise; ou, soit que ces États, comme ceux de l'Italie, n'aient d'autres liens que la proximité, l'usage d'une même langue, et les communications faciles et multipliées qui en sont la suite. Je parlerai ensuite de la réunion générale des savants du globe dans une république universelle des sciences, la seule dont le projet et l'utilité ne soient pas une illusion puérile. Je me suis placé dans un pays vraiment libre, où règne une égalité réelle, où la simplicité des lois et celle de l'administration dispensent à la fois, et de multiplier les agents publics, et de leur confier des fonctions qui puissent exciter l'avidité et flatter l'ambition; où les places confiées pour un temps très-court, distribuées de manière que chacune d'elles puisse être bien remplie par un individu d'une capacité ordinaire, ne peuvent devenir ni l'objet, ni l'occupation exclusive d'une classe d'hommes qui s'y seraient préparés par des études étrangères au reste des citoyens; où enfin il n'existe plus de ces institutions, de ces lois uniquement calculées pour offrir les moyens d'acquérir l'opulence et de grandes richesses.

Or, dans un tel pays, la gloire des talents doit bientôt devenir la première; et l'étude, l'occupation

presque générale des hommes qui ont une conception facile, de l'activité et du loisir.

Je me suis placé dans un pays où les lumières générales et la connaissance des droits de l'homme ne permettaient pas de craindre qu'on voulût jamais fonder le bonheur public sur l'égalité de l'ignorance et de la sottise. Ainsi personne ne pourrait y donner les bornes étroites de son intelligence pour celles de la raison humaine, y faire enseigner ses préjugés, comme les seules vérités dignes d'être connues.

Je puis exiger ces conditions, puisqu'il s'agit ici des progrès de l'espèce humaine affranchie du moins de ses plus grossières erreurs.

Dès que les véritables méthodes d'étudier les sciences et d'y faire des progrès sont une fois connues, il ne peut manquer d'exister entre tous ceux qui cultivent chacune d'elles avec quelque succès, une opinion commune, des principes avoués dont ils ne pourraient s'écarter sans trahir leur sentiment intérieur, sans se dévouer à la réputation ou d'ignorance ou de mauvaise foi.

Ces hommes ne sont pas sans doute exempts des petitesses de l'amour-propre, ils ne sont pas étrangers à la jalousie; mais ils ne sacrifieront pas aux mouvements de ces misérables passions l'objet même qui les excite. Comme ils sont placés à des degrés différents de talent et de réputation, l'homme de génie qui se trouve au premier rang, a pour défenseur, contre ceux qui le suivent de plus près, la classe plus nombreuse qui marche après ces derniers, et qui, assez instruite pour prononcer entre

eux, sans pouvoir prétendre à la rivalité à l'égard des premiers, est plus disposée à reconnaître leur supériorité qu'à la combattre. Il est très-rare que les jeunes gens, s'ils ont un véritable talent, soient blessés de ne pas partager avec égalité des avantages qu'il leur est permis de regarder comme le prix de l'expérience, ou qu'ils soient jaloux d'une réputation accrue par le temps, d'une place dans l'opinion qu'ils espèrent un jour pour eux-mêmes. Dans les sciences, la génération qui commence, partant du point où celle qui finit s'est arrêtée pour suivre sur ses traces une route certaine, n'a pas besoin de la rabaisser pour s'élever elle-même. Quelque loin que la première ait reculé les limites de la science, la seconde peut prétendre avec justice, et avec l'assurance du succès, à les reculer encore. Enfin, les savants de chaque pays ont pour juges ceux de toutes les nations éclairées; c'est leur suffrage commun qui dispense la gloire, la célébrité durable; on ne peut ni s'y soustraire, ni le récuser : impartial comme celui de la postérité, il n'est pas moins infaillible.

Or, nous n'avons même ici besoin que d'une justice grossière : il importe peu que la jalousie distribue mal les rangs entre les hommes de génie; il suffit qu'elle n'en accorde les honneurs ni à la médiocrité, ni au charlatanisme.

L'inconstance ou les erreurs ne seront pas plus à craindre que les passions. Un plan de recherches formé par des hommes éclairés, et nécessairement conforme à l'opinion commune de la classe de sa-

vants qu'il intéresse, ne sera point assez mauvais pour que la génération suivante soit forcée de l'abandonner et ne puisse le corriger. Mais aussi il ne sera pas assez bon pour que le progrès des lumières ne rende pas ces corrections nécessaires. Il y aura donc toujours de la gloire à le suivre en le réformant, en le perfectionnant ; des reproches de présomption ou de charlatanisme à craindre, si on veut tenter une refonte inutile pour y attacher son nom. D'ailleurs, on peut compter assez sur cette politique qui porte les hommes habiles à ménager l'ouvrage de leurs prédécesseurs, pour être sûr que celui qu'ils préparent soit respecté par leurs successeurs. L'esprit de parti remplace quelquefois cette politique par la passion de tout détruire ; mais l'esprit de secte ou d'école qui le représente dans les sciences, qui y produit les mêmes effets, n'y existe plus depuis que les vraies méthodes ont été découvertes et reconnues dans toutes les branches de leur système.

Maintenant, les hommes qui cultivent les sciences auront-ils la volonté de combiner un tel plan et les moyens de l'exécuter? Oui, sans doute; parce que dans l'état de société que nous avons supposé, leur nombre est trop grand pour que chacun d'eux puisse avoir l'idée de faire de l'étude un moyen d'obtenir dans l'opinion au delà d'une simple estime; parce que la plupart auront pour premier mobile de leurs travaux la curiosité, et pour but le plaisir de connaître des vérités nouvelles. Ainsi le désir de contribuer à la découverte de ces vérités, en formant des entreprises communes, ne peut leur être étran-

ger. Croit-on que le moment où, dans chaque année, on leur annoncerait le résultat des observations, des expériences, des recherches, des calculs, dont l'examen aurait été dirigé d'après leurs vues, ne serait pas attendu avec impatience? qu'ils n'éprouveraient pas une jouissance vive et pure en voyant qu'une de leurs conjectures a été vérifiée, qu'un de leurs doutes a été résolu, qu'une vérité longtemps poursuivie en vain n'a pu échapper à leur constance, à leur zèle? Quel est maintenant même le savant, l'amateur éclairé d'une science qui peut apprendre sans transport, que loin de lui on a tenté une expérience importante, on a pris des moyens certains d'éclairer des questions obscures, préparé de grands travaux ou des voyages lointains? Or, tout ce qui n'existe pas encore dans ce que j'ai supposé, ne peut se réaliser sans rendre ce sentiment (qui existe déjà) plus général et plus actif, en écartant du *fanatisme* des sciences, l'intérêt, l'ambition, la personnalité, en rendant l'usurpation de la célébrité plus difficile, en mettant les plaisirs intellectuels à la portée même des âmes communes.

On pourrait craindre encore l'espèce de rivalité qui règne entre les sciences. Il est de l'intérêt de la vérité qu'elles se réunissent toutes, parce qu'il n'en est pas une seule qui ne tienne à toutes les autres parties du système scientifique par une dépendance plus ou moins immédiate. Il n'en est pas une où l'on puisse rompre la chaîne, sans nuire aux deux portions que l'on aurait séparées. Ainsi, par exemple, les sciences métaphysiques tiennent aux sciences

mathématiques, et par la théorie, soit des combinaisons, soit des probabilités, et par l'impossibilité d'avoir, sans l'étude de ces mêmes sciences, des idées justes, étendues, approfondies, sur la quantité, la grandeur, le mouvement, sur ses lois générales et nécessaires, enfin sur la nature des lois mécaniques ou physiques de l'univers. Combien l'observation des mœurs des animaux, de leur intelligence, de leur industrie, de leurs passions, n'est-elle pas encore utile aux sciences métaphysiques?

Les sciences sociales ne tiennent-elles pas aux sciences mathématiques et physiques, puisqu'il n'en est aucune qui n'offre des vérités susceptibles d'être appliquées aux besoins des hommes, au bien-être des sociétés; puisque, sans le secours de ces mêmes sciences, il serait impossible ou de résoudre complétement une grande partie des questions que les sciences sociales présentent, ou d'obtenir les données nécessaires à leur solution? Ceux qui cultivent une science ne sont-ils pas avides d'en multiplier les applications, d'exercer leur génie sur des objets qui, soit par leur nouveauté, soit par leur importance, excitent un intérêt plus général? Ils chercheront donc à lier la science qu'ils cultivent avec celles qui peuvent avoir besoin d'en emprunter les principes ou les méthodes, d'en employer les théories ou les procédés.

S'il s'agissait de réunir des savants, soit pour conférer et discuter ensemble, soit pour exécuter des travaux communs, sans doute alors il deviendrait nécessaire de les diviser en plusieurs classes;

autrement, chaque objet n'intéressant qu'une partie des hommes qui formeraient cette réunion trop étendue, on perdrait pour les sciences tout le temps qu'on les obligerait d'employer réciproquement à des objets ou trop indifférents, ou trop étrangers. En les condamnant à cette nullité périodique, à cet ennui qu'ils recevraient et se rendraient tour à tour, on ferait naître entre les sciences une espèce de rivalité; et entre ceux qui les cultivent, un dédain irréfléchi, absolument contraire au but de leur réunion.

Mais il s'agit ici d'unir seulement leur volonté et leurs moyens pour le progrès des sciences en général; et, sous ce point de vue, aucune d'elles n'est indifférente pour celui qui en cultive une autre.

On n'exige point de chaque savant qu'il suive les travaux, qu'il se traîne sur les petits détails d'une science qui lui est étrangère; on demande uniquement qu'il en contemple avec attention les résultats importants, les applications utiles.

Toute rivalité entre les hommes qui cultivent les sciences ne sera pas détruite sans doute, et il ne faut ni espérer, ni même désirer que le zèle plus actif dont chacun est animé pour l'objet de ses études, puisse être contre-balancé jusqu'à un entier équilibre. Le motif qui inspire cette préférence n'est-il pas ce même attrait qui anime les efforts, qui soutient dans les travaux? Mais on peut préserver les esprits d'une préférence trop exagérée, trop exclusive. Cette idée d'étendre à la fois le domaine de toutes les sciences est si grande, si élevée, le but en

est si utile, qu'elle suffit pour exciter dans les têtes vraiment philosophiques un enthousiasme capable de balancer les penchants personnels, les intérêts particuliers. Ces intérêts, ces penchants se partagent entre divers objets, ne sont pas les mêmes dans les différents individus; cet enthousiasme, au contraire, les dirige tous vers un même point : fût-il plus faible dans chacun d'eux, il aura sur la masse totale une force unique, supérieure à ces forces divisées. Cette philosophie générale qui embrasse dans ses vues, dans ses désirs, dans ses combinaisons, les principes, les effets et l'ensemble de toutes les connaissances humaines, qui n'est que la raison agrandie, fortifiée par l'étude, deviendra nécessairement l'apanage commun des hommes éclairés dans tous les pays où l'intelligence humaine aura reconquis ses droits et sa liberté.

D'ailleurs, si on examine les causes de la rivalité qui paraît exister entre les diverses sciences, on verra qu'elle tient bien moins qu'on ne croit à la nécessité rigoureuse de préférer l'objet auquel on a consacré sa vie, de vouloir placer au premier rang la gloire à laquelle on aspire. On en trouvera les véritables causes dans cet ordre vicieux, qui faisait de la culture des sciences, non une occupation individuelle, mais un état, duquel on pouvait espérer d'autres avantages que la célébrité due au talent, et le plaisir pur attaché aux travaux de l'esprit; on les trouvera encore dans un système social combiné pour la vanité, au milieu duquel il n'était pas étonnant sans doute qu'on eût imaginé d'attacher de

l'amour-propre, non-seulement aux progrès ou aux découvertes qu'on avait faites, mais au choix même de ses occupations. Enfin, on trouvera ces causes dans les vices de l'instruction commune, qui, laissant presque tous les hommes dans une ignorance profonde des sciences vers lesquelles un attrait puissant ne les avait pas entraînés, leur faisait presque une nécessité de concentrer sur une seule toute leur activité comme toutes leurs idées. Aussi cet esprit de rivalité se faisait-il remarquer surtout dans ceux qui, éloignés d'atteindre aux premiers degrés de la science qu'ils cultivaient, avaient besoin de se consoler de cette infériorité par la prééminence du genre même de leurs occupations. Il est aussi plus commun parmi ceux dont l'esprit s'est exclusivement renfermé dans le cercle d'une seule science. Dans presque tous il était la suite de cette disproportion extrême entre les prétentions et le talent, qui n'est point l'ouvrage de la nature, mais celui des mauvaises institutions.

Après avoir écarté les obstacles que la volonté et les passions peuvent apporter à l'établissement d'une société perpétuelle pour le progrès des sciences, il reste à voir si, dans une telle réunion, les moyens d'agir répondraient à l'étendue du plan qu'elle doit embrasser. Ces moyens peuvent se diviser en trois classes : ceux qui doivent assurer la bonté du plan et le choix d'hommes capables d'en exécuter les diverses parties; ceux dont elle a besoin pour triompher des obstacles étrangers; enfin, ceux de suffire aux dépenses nécessaires pour le succès d'un plan si vaste. Mais pour prononcer sur la suffisance des

moyens qu'une telle réunion peut employer, il faut, avant tout, déterminer avec plus de précision ce même plan, dont j'examinerai la possibilité. Il suffisait d'en connaître l'objet pour voir également, et qu'il ne pouvait être bien rempli que par la volonté libre et spontanée des hommes qui cultivent les sciences, et que l'honneur d'avoir concouru à une telle entreprise, le plaisir d'en voir réaliser le succès, celui de se livrer à des espérances plus étendues, étaient des motifs assez puissants pour inspirer cette volonté, pour lui donner toute la force, toute l'activité, toute la constance nécessaire à la réussite.

Ce plan doit embrasser les portions des diverses sciences; autrement la découverte de la vérité resterait dans la dépendance du hasard, et les heureux effets des sciences ne deviendraient probables que dans une longue suite de siècles, si elles n'attendaient leurs progrès que des travaux successifs ou simultanés d'hommes isolés, et n'ayant entre eux que des communications passagères.

On doit compter parmi les objets de leurs travaux, toutes ces recherches qui sont à la fois journalières et perpétuelles, qu'il faut suivre avec une exactitude constante, sans jamais les cesser, ni les interrompre.

Telles sont les observations astronomiques, celles de météorologie, celles de l'histoire naturelle de l'homme, celles de l'économie rurale.

Il est nécessaire aux progrès de l'astronomie, que dans un même observatoire on recueille jour par jour tous les faits de l'histoire céleste, de manière qu'aucun phénomène extraordinaire, aucun de ceux

qui reviennent au bout de certaines périodes, ne passent sans y être observés, et que la position des étoiles fixes, ses variations, celles de leur lumière, l'orbite des planètes, soient constatées avec une précision toujours croissante, par des observations journalières et répétées sans cesse.

Il est même nécessaire qu'il y ait de ces observatoires sur plusieurs points du globe, et qu'ils puissent correspondre entre eux.

Les savants de chaque nation doivent choisir sur son territoire la contrée où le ciel est le plus pur; et parmi ceux où cet avantage serait à peu près égal, le lieu le plus éloigné des observatoires établis chez d'autres nations.

Ainsi, par exemple, en France, l'orgueil seul des rois a pu choisir Paris pour le lieu d'un observatoire; il devait être placé dans les départements méridionaux, en préférant celui où l'on peut obtenir un ciel pur, sans trop s'approcher de l'Italie et de l'Espagne.

Les observations météorologiques ont coûté des travaux immenses à un grand nombre de savants laborieux et zélés : cependant, jusqu'ici, elles n'ont répandu sur l'histoire et les lois des variations de l'atmosphère, que des lueurs faibles et incertaines.

L'académie de Manheim, encouragée par l'électeur (Charles-Théodore), avait formé un plan général d'observations; mais elle n'avait ni l'autorité, ni les moyens nécessaires pour en faire réussir l'exécution.

Ce travail doit embrasser les variations journalières de la température, de la pression de l'atmosphère,

de l'humidité de l'air, de la proportion des différents fluides qui le composent, de la direction et de la force des vents, de la direction et de la force magnétiques (1), enfin de l'électricité naturelle. En même temps, les observateurs ne doivent laisser échapper ni aucun des phénomènes non journaliers que présente l'atmosphère, ni aucun des effets que ces phénomènes ou les variations journalières peuvent avoir sur l'homme, sur les animaux, sur les productions du sol ou sur le sol lui-même.

Ces observatoires doivent être multipliés dans un même pays, de manière à pouvoir connaître les variations qui dépendent de la hauteur, de la position, de la configuration du terrain, et déterminer l'étendue, soit d'un même phénomène extraordinaire, soit d'une même loi, dans ces variations des phénomènes journaliers. Il faudrait répéter les observations, dans un même lieu, à des hauteurs aussi différentes entre elles qu'il est possible, afin de séparer, d'une manière plus sûre, ce qui, dans les phénomènes météorologiques, appartient à cet élément. On combinerait, avec les observations faites à terre, non-seulement celles que l'on peut faire à bord des vaisseaux, mais celles qu'on peut tenter dans ces aérostats jusqu'à présent inutiles, et qui cesseront de l'être, lorsqu'un enthousiasme éclairé et durable pour les progrès des sciences, et non le désir de mettre à profit pour son

(1) Ici le mot de *direction* est pris dans son sens général; il s'entend à la fois de la direction dans le plan de l'horizon, et de la direction dans un plan qui lui est perpendiculaire. Une girouette météorologique doit indiquer ces deux directions.

intérêt ou sa célébrité l'engouement de l'ignorance, dirigera ceux qui s'occuperont de les employer. Les observations météorologiques y seraient d'autant plus faciles, qu'on peut en préparer les appareils de manière à ne pas exiger la présence de l'observateur.

Dans les observations sur l'histoire naturelle de l'homme, on peut, quant à la manière de les rassembler, suivre deux méthodes très-différentes : la première consiste à embrasser dans ces observations, la généralité des individus d'un pays; la seconde, à ne les étendre que sur une partie de ces mêmes individus, suivant que le hasard les offre à l'observateur, ou qu'il les choisit d'après certaines combinaisons. Si l'on se borne à ce dernier système d'observations, et qu'on veuille en déduire une loi générale, on étendra aux événements futurs ce qu'elles apprennent des événements passés. Comme elles sont en moindre nombre, comme le choix n'est pas nécessairement fait de manière à représenter toutes les observations possibles, il en résulte à la fois, et plus de difficulté de connaître un résultat général, et plus d'incertitude dans la permanence de celui qu'on aura déduit. On doit donc préférer le premier système, toutes les fois que ces deux causes d'incertitude ne se sont pas contre-balancées par celle qui naîtrait de la nécessité de confier des observations délicates à des hommes trop peu éclairés. La seconde méthode sera donc réservée pour celles qui demandent plus de sagacité, plus de lumières qu'on ne peut en supposer dans le nombre d'observateurs qu'elles exigent. Ainsi, par exemple, on emploiera le premier moyen pour

se procurer des tables générales de mortalité, contenant non-seulement l'âge des morts, mais leur sexe, leur profession, la durée de leur résidence dans le lieu de leur mort, le nombre de leurs enfants, la maladie même dont ils sont morts, parce qu'en composant des tableaux de ces différentes conditions, il sera facile de trouver partout des hommes en état de les remplir d'une manière suffisante.

Ici, le genre de la maladie n'est pas considéré sous un point de vue rigoureux; on ne doit avoir pour objet que de connaître quelles sont parmi les classes de maladies bien distinctes, celles qui, dans une telle année, dans un tel lieu, ont contribué le plus à la destruction de l'espèce humaine; quelles sont celles qui, pour les différents âges, les diverses professions de l'un ou de l'autre sexe, moissonnent un plus grand nombre d'individus.

On voit combien ces mêmes observations, par leur combinaison avec celles de la météorologie, acquièrent, et d'étendue et d'utilité.

S'agit-il, au contraire, d'observations médicales, il vaut mieux en moins multiplier le nombre, et les confier à des mains plus habiles, en ayant l'attention de choisir les points où les observateurs seront placés de manière à obtenir, soit un motif très-fondé de croire que leurs observations représentent l'universalité des faits avec quelque exactitude, soit une espérance moins incertaine d'arriver à des résultats dignes de quelque confiance, soit enfin un moindre danger d'être conduit à en adopter de faux.

On ne doit pas étendre ces observations au delà du terme où l'on peut se flatter d'arriver par elles à des résultats certains; il faut examiner surtout si ces observations, au lieu de l'incertitude qu'elles auraient donnée, si le hasard seul en eût fait choix, ne sont pas accompagnées de circonstances qui les empêchent également de pouvoir être regardées comme la représentation de la masse entière des faits.

Mais quand bien même on pourrait employer le premier système, il serait encore utile de faire usage du second, parce qu'il peut donner les moyens de remarquer et de corriger les inexactitudes des résultats du premier, et d'en perfectionner la méthode elle-même.

Les objets que je viens d'indiquer ne sont pas les seuls pour lesquels l'histoire naturelle de l'homme ait besoin d'observations suivies et multipliées.

Je ne m'arrêterai point à montrer en détail tout ce que ces observations de médecine et d'hygiène, faites sur un plan systématique, peuvent nous apprendre de vérités utiles sur le rapport de notre régime, de nos habitudes, de notre constitution organique, et de ses dérangements, avec nos facultés intellectuelles, nos passions et notre constitution morale : je ne m'attacherai point à prouver la nécessité de suivre ces observations, dans la vue de prévenir ou de guérir les difformités naturelles, et les maladies réputées incurables; d'arrêter les contagions, ou de prévoir et de dissiper les causes des épidémies; enfin, d'anéantir ces fléaux destructeurs, qui, nés dans un coin du globe, en ont infecté toute

la surface, et font acheter si cher à l'humanité les avantages d'une communication plus active, plus étendue entre les nations qui les composent; fléaux dont plusieurs exemples ont déjà prouvé la possibilité de se délivrer.

Je ne m'occuperai point de développer combien ces observations peuvent fournir de vues sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine, et de diminuer le nombre et l'intensité des maux auxquels la nature semble l'avoir exclusivement condamnée, et dont la supériorité de son intelligence, jusqu'ici mal dirigée, n'a pu lui procurer encore qu'une compensation trop imparfaite.

Je me bornerai à un petit nombre de questions, que des observations multipliées et longtemps continuées peuvent aider à résoudre, et qui tiennent de plus près à celle de la perfectibilité indéfinie des facultés humaines et de l'ordre social.

Est-ce une espérance ou plutôt une opinion chimérique, que celle de voir un jour la durée de la vie des hommes s'étendre bien au delà du terme où, depuis que l'histoire s'est dégagée du mélange des fables, nous la voyons s'arrêter dans toutes les parties du globe, malgré la différence des climats, des mœurs et des habitudes?

Si nous examinons cette question d'après les observations déjà existantes, les analogies les plus vraisemblables, les connaissances les moins hypothétiques de l'économie animale, nous serons tentés de regarder au contraire cette opinion comme assez probable, non pour être adoptée, mais pour mériter

d'être comprise au nombre de celles qu'un système général d'observations doit embrasser. Je la crois même assez fondée, pour ne pas négliger d'examiner dans la suite de cet ouvrage, quels seraient les effets de cette plus longue durée de la vie sur le sort des individus et sur les progrès des sociétés.

Les observations sur les animaux domestiques ou sauvages, celles des voyageurs sur les hommes qu'ils ont trouvés dans les premiers degrés de civilisation, prouvent également que dans un climat sain, avec un régime frugal, un travail modéré, l'abstinence de tout excès, l'absence des passions violentes et des chagrins profonds qui les accompagnent et qui les suivent, l'homme doit parvenir presque toujours au terme de la vieillesse, si des causes accidentelles ne l'arrachent point à la vie. La plupart des maladies qui en tranchent le cours dans tous les âges sont la suite, soit de l'insalubrité de l'air où il vit, de la profession qu'il exerce, de l'épuisement ou des désordres qui naissent de l'abus de ses forces, de la tyrannie de ses penchants; soit de la mollesse et de l'intempérance qui accompagnent les richesses, ou des besoins et des angoisses qui poursuivent l'indigence.

Si ensuite nous examinons ces affections qui produisent de véritables maladies à des périodes plus ou moins régulières, ou celles qui détruisent lentement, soit les principes de la vie, soit les organes nécessaires à sa conservation, comme la goutte, les obstructions, la disposition calculeuse, ce qu'on appelle vulgairement une humeur ou un virus, nous

trouverons qu'elles doivent leur origine à des causes éloignées ou prochaines dont il est en notre pouvoir de prévenir ou du moins d'atténuer l'action.

Or, ces maladies, ces affections, lors même que nous échappons à la mort prématurée dont elles nous menacent, abrégent encore la durée de la vie qu'elles ont respectée, elles amènent une vieillesse plus rapide et plus promptement terminée.

N'est-il donc pas très-probable que si nous pouvions affaiblir ces causes d'une destruction anticipée, les rendre aussi rares qu'elles sont communes, ce changement qu'il est permis d'attendre du progrès combiné des lumières de la raison générale, de l'ordre social et de l'économie publique, en produirait un très-sensible dans la durée de la vie, éloignerait le terme au delà duquel nous ne croyons pas que les forces de la nature puissent le porter?

Et puisque la destruction de ces mêmes causes doit donner aux générations qui suivront une constitution plus forte et plus robuste; puisqu'il est peu d'hommes sur lesquels nous puissions croire qu'aucune de ces causes n'a exercé son action; puisque enfin nous pouvons découvrir un jour, et des causes de dépérissement ou de mort qui nous ont échappé jusqu'ici, et des moyens de nous garantir de leur influence, n'est-il pas vraisemblable encore que le point où ce terme peut être reculé, n'est pas très-voisin de celui auquel nos observations actuelles nous obligent de le fixer?

Si maintenant nous considérons l'homme soumis à l'action lente du temps, nous le voyons d'abord

composé uniquement de parties molles et flexibles; quelques-unes acquièrent ensuite peu à peu une inflexibilité entière, et toutes prennent une plus grande consistance : presque toutes augmentent de grandeur, suivant des lois diverses, qui en changent la proportion et les formes. La nourriture sert à la fois à réparer les pertes journalières, et à former ce qui est nécessaire à l'accroissement. Il arrive une époque où cet accroissement, devenant d'abord moins rapide, peut s'arrêter absolument. Certaines sécrétions, dont jusqu'alors les organes n'avaient pas acquis leur perfection, absorbent cette surabondance de nourriture. Mais les parties inflexibles contractent chaque jour plus de dureté; celles qui ont conservé de la flexibilité et de la mollesse prennent plus de sécheresse et plus de roideur. L'irritabilité des organes du mouvement diminue; ceux des diverses sécrétions ont moins d'activité et d'énergie, ou par la suite de ce changement dans leur substance, ou par la destruction de leurs parties les plus finement organisées ou les plus mobiles. Les actions nécessaires à la conservation de l'existence se font plus péniblement, avec plus de lenteur et d'une manière plus imparfaite. Ainsi, par des gradations successives, on parvient au terme où la cessation absolue d'une de ces actions entraîne celle de la vie.

Or, si tout nous prouve que cet ordre est une conséquence nécessaire des lois auxquelles la matière organisée est soumise, rien ne montre que le temps pendant lequel elle doit parcourir ces diffé-

rentes périodes, ne puisse être raccourci ou prolongé.

Il n'est aucun de ces phénomènes sur lequel l'air, la nourriture, les habitudes, n'aient une influence qui semble porter au contraire à leur attribuer le pouvoir d'en accélérer ou d'en retarder la marche.

Supposons deux montres construites par un même ouvrier et parfaitement semblables; chaque jour le frottement nécessaire à leur action même, en use les différentes parties et avance par degrés insensibles le terme de leur destruction. Chaque jour voit s'accroître, soit par leurs propres débris, soit par les atomes suspendus dans l'air qui viennent s'y déposer, la masse étrangère qui finirait par opposer au mouvement une résistance supérieure à la force du principe moteur. Il est impossible de les débarrasser de cette masse étrangère, sans enlever à chacune de leurs parties une portion de sa substance. Je suppose que toutes deux, traitées avec ménagement, n'éprouvent aucun de ces accidents qui en détruiraient l'action, que toutes deux sont également portées, qu'elles sont employées aux mêmes usages. Mais si l'une est régulièrement remontée avec plus de précautions; si on évite plus soigneusement que des corps étrangers puissent s'y introduire; si elle est mise à l'abri de tous les mouvements inutiles à l'usage qu'on en peut faire; si même on trouve des moyens pour que ces mouvements nécessaires la fatiguent moins en la rendant d'un service plus sûr et non moins étendu, cette montre ne conservera-t-elle pas son action plus longtemps?

Supposons maintenant què la construction des deux montres soit absolument la même, que le travail de l'horlogerie se borne à disposer les pièces que d'autres artistes ont fabriquées; n'est-il pas évident encore que celui qui mettrait en œuvre les pièces les moins destructibles, assurerait à ses montres une durée plus longue? Or, ces réflexions ne peuvent-elles pas s'appliquer aux machines humaines? Pourquoi ne découvrirait-on pas des moyens d'en retarder la destruction, sans diminuer la masse d'action utile qu'elles peuvent produire? Pourquoi, malgré l'impossibilité de rien changer à la nature, ni de la substance, ni de l'organisation de leurs parties, n'aurions-nous pas le pouvoir de faire tomber l'action destructive de la nature sur celles des combinaisons conformes à ses lois, qui promettent plus de solidité et une action plus libre?

Des observations bien dirigées nous éclaireraient à la fois, et sur les moyens de conservation, et sur ceux d'obtenir une première constitution plus robuste, plus saine, plus heureusement combinée; elles pourraient, après un long temps, nous apprendre par le succès même de ces moyens, non pas précisément le terme qu'il est impossible de franchir, mais une limite plus ou moins éloignée, qu'il ne serait plus absurde de se flatter de pouvoir atteindre.

Une distinction entre ce qui, relativement aux qualités physiques et morales, est transmis par les parents, et ce qui appartient au soin de l'éducation de l'enfance, à l'instruction, au climat, aux lois, à

la différence des professions, des exercices, des habitudes, ou même des divertissements, à ce qu'il faut encore attribuer au hasard; cette distinction, dis-je, établie sur des faits bien vus et analysés avec exactitude, nous offrirait une mine de vérités encore intacte et longtemps inépuisable.

Des observations qui apprendraient à connaître l'étendue de l'influence des races, donneraient à la fois, et de nouveaux moyens pour le perfectionnement de l'espèce humaine, et des lumières sur la nature de sa perfectibilité.

On sait, par l'observation des animaux domestiques, et même des animaux sauvages, que les qualités physiques, comme la force, l'agilité, la beauté des formes, la finesse ou la longueur de la laine et des poils, l'aptitude à certaines opérations, se transmettent dans les races avec la vie par la naissance, et que cette transmission ajoute à l'influence du climat, de l'éducation, du régime. Les qualités peuvent également, ou se perfectionner, ou se détériorer en passant à travers plusieurs générations; et cette observation s'étend même aux plantes. Il n'est pas douteux que dans les mêmes espèces d'animaux, les qualités intellectuelles et morales qui dépendent de ces qualités physiques, ne soient soumises à l'action de la même cause dont les effets commencent déjà cependant à se confondre davantage avec ceux de l'éducation.

Mais ces mêmes observations deviennent plus difficiles à faire sur l'homme. En effet, s'il est impossible de nier que ses facultés intellectuelles, quant

à leur force, à leur activité, à leur étendue, ne dépendent en grande partie de son organisation première, on n'aperçoit cependant point de rapport précis ou constant entre ces facultés et entre les différentes qualités des organes, ou la constitution physique des individus. La constitution physique paraît même influer sur l'intelligence, non comme ayant le pouvoir de la modifier, mais comme opposant des obstacles à son activité, ou donnant la force de l'employer avec plus de constance à des travaux plus étendus ou plus pénibles. Elle paraît agir comme une cause accidentelle qui fait que l'on peut donner à l'étude une application plus ou moins forte, plus ou moins suivie. Ni la mauvaise constitution de Pascal, ni son jansénisme n'ont pu détruire ni même affaiblir son génie mathématique, mais elles l'ont empêché d'en faire usage; elles en ont arrêté le développement, et diminué la masse de ses productions. L'influence de notre organisation première sur nos facultés, ne peut se reconnaître d'après des différences observées dans cette organisation auxquelles il en correspond d'analogues dans ces facultés elles-mêmes. Nous savons seulement que parmi celles qu'on observe entre les facultés des divers individus, il en est qui ne peuvent être attribuées à des causes postérieures. Nous savons que cette égalité absolue d'aptitude n'existe, au moment de la naissance, ni pour aucun de nos sens, ni pour aucune de nos facultés. Mais des observations nouvelles peuvent seules nous apprendre s'il existe, entre les différences qu'on peut remarquer dans l'organisation

physique et les divers degrés des facultés intellectuelles, des rapports assignables, ou si nos lumières doivent éternellement se borner à savoir que ces rapports existent. Les mêmes réflexions s'appliquent aux facultés morales.

Puisque l'influence de l'organisation première sur nos facultés intellectuelles et morales nous est encore si peu connue, combien sommes-nous éloignés de pouvoir reconnaître ou déterminer les rapports de ces facultés, soit avec ce qu'elles sont dans nos parents, soit avec ce qu'ils nous ont transmis de leur organisation? Nous ne pouvons espérer d'obtenir sur ces objets des lumières certaines, que par un grand nombre d'observations faites avec précision et suivant un plan bien combiné; mais alors on aurait à résoudre ces deux questions importantes: Les facultés humaines sont-elles perfectibles par le perfectionnement même des organes qui les produisent? le sont-elles seulement par le progrès des moyens de développer ces organes, de les diriger, de les fortifier en les exerçant, par le progrès des méthodes employées, soit pour rendre le système d'une science plus facile à saisir, soit pour en étendre les limites?

Supposons l'organisation d'Euler reproduite dans quelques siècles : non-seulement des méthodes ignorées aujourd'hui, une masse immense de vérités non découvertes encore, mettront ce nouvel être, après quelques années d'études, à portée de résoudre des problèmes que nous ne pouvons même songer à nous proposer aujourd'hui : mais un meil-

leur système d'instruction pourra de cette même organisation tirer, et un développement plus étendu, et une plus grande énergie d'intelligence; rendre cette intelligence susceptible d'une attention plus forte, plus soutenue; et sans qu'elle ait besoin d'une intensité plus grande, lui donner la faculté d'embrasser avec une égale clarté un plus grand nombre d'idées à la fois.

Alors son génie pourra s'élever à des spéculations dont Euler lui-même n'aurait su former l'idée, et qui, si elles avaient pu lui être révélées en quelque sorte, auraient confondu sa vaste et puissante intelligence. Mais Euler, placé avec cette même organisation, dans le vingt-quatrième ou le vingt et unième siècle avant notre ère, aurait été le rival de Pythagore ou d'Archimède; il n'aurait pu se proposer ou résoudre que les mêmes problèmes; il n'aurait pu concevoir la possibilité de s'élever aux questions qui l'ont occupé dans celui qui vient de finir.

Mais au delà de cette perfectibilité, n'en existe-t-il pas une qui tient à l'organisation même; de manière que partant du même point, ayant reçu les mêmes secours, un individu pût parcourir à lui seul toute la carrière, qui à peine n'aurait pu l'être dans plusieurs siècles par une succession d'hommes du génie le plus actif et le plus profond, si cette organisation n'eût pas été susceptible de se perfectionner?

Est-il possible de porter ce progrès au point qu'un homme, par exemple, placé dans le siècle d'Archimède, après avoir atteint le terme où le géomètre

de Syracuse a porté les sciences mathématiques, pût arriver ensuite, dans le court espace d'une vie humaine, jusqu'au point où Euler et la Grange les ont laissées?

Or, cette hypothèse renferme nécessairement celle de la transmission graduelle d'une organisation plus ou moins parfaite, relativement aux facultés intellectuelles. Elle ne peut être conforme à la vérité, à moins que les perfectionnements donnés à ces mêmes facultés par l'éducation, ne réagissent à leur tour sur l'organisation physique, ne la modifient, et par là ne deviennent eux-mêmes vraiment transmissibles.

Ce que je viens de dire des facultés intellectuelles peut s'étendre aux facultés morales, comme la conscience; elles sont susceptibles d'une perfectibilité dépendante, et de celle de la constitution physique, et de celle de l'intelligence.

Le degré de vertu auquel un homme peut atteindre un jour, est aussi inconcevable pour nous que celui auquel la force du génie peut être portée. Qui sait, par exemple, s'il n'arrivera pas un temps où nos intérêts et nos passions n'auront sur les jugements qui dirigent la volonté, pas plus d'influence que nous ne les voyons en avoir aujourd'hui sur nos opinions scientifiques; où toute action contraire au droit d'un autre, sera aussi physiquement impossible, qu'une barbarie commise de sang-froid l'est aujourd'hui à la plupart des hommes?

Au reste, il ne faut pas confondre cette transmission de qualités d'une génération à l'autre, avec une

transmission individuelle, une sorte d'hérédité, quoique l'une soit le résultat général de l'autre. Celle-ci est nécessairement exposée à l'action des causes accidentelles et particulières qui arrêtent ou modifient les effets de la cause générale, sans cependant les détruire. Les physiciens qui ont observé les progrès ou la dégénération des espèces dans les animaux ou dans les plantes, dans ces classes d'êtres soumis à une des causes dont l'action est plus régulière et moins compliquée, ont vu souvent de ces exceptions, et savent qu'elles n'interrompent pas la marche générale du phénomène. Pour refuser de les admettre, il faudrait supposer que toutes les altérations des qualités quelconques sont transmissibles à un égal degré; que celles d'une même qualité le sont également, quelle qu'en puisse être la cause.

Autrement, si une cause dont l'effet immédiat n'est pas transmissible, est contre-balancé par un autre dont l'effet immédiat peut se transmettre, le résultat combiné de ces deux causes devient nul dans l'individu qui s'y trouve à la fois soumis; et cependant, celui des deux effets qui seul est transmissible, n'en est pas moins réel; quoiqu'il ne puisse être aperçu, il n'en doit pas moins passer à une autre génération où il peut devenir sensible. D'ailleurs, il s'agit ici seulement de la transmission des qualités semblables : elle n'existerait pas moins quand ces qualités seraient différentes; et quand elles seraient ou seulement analogues, ou même opposées, il suffirait qu'on en eût observé la succession constante, comme celle des individus.

L'observation en devient plus difficile, les lois à suivre pour la bien faire deviennent plus compliquées ; le voile qui couvre la vérité l'enveloppe dans un plus grand nombre de replis : mais ce n'est pas une raison pour en nier trop tôt l'existence, pour renoncer à l'espoir d'en pénétrer le secret. L'influence du sexe sur les qualités intellectuelles et morales n'est pas moins importante à déterminer. Quelques philosophes semblent avoir pris plaisir à exagérer ces différences : ils ont en conséquence assigné à chaque sexe ses droits, ses prérogatives, ses occupations, ses devoirs, et presque ses goûts, ses opinions, ses sentiments, ses plaisirs ; et prenant ces rêves d'une imagination romanesque pour la volonté de la nature, ils ont dogmatiquement prononcé que tout était *le mieux possible* pour l'avantage commun ; mais cet optimisme, qui consiste à trouver tout à merveille dans la nature telle qu'on l'invente, à condition d'admirer également sa sagesse, si, par malheur, on avait découvert qu'elle a suivi d'autres combinaisons ; cet optimisme de détail doit être banni de la philosophie, dont le but n'est pas d'admirer, mais de connaître ; qui, dans l'étude, cherche la vérité, et non des motifs de reconnaissance. D'ailleurs, on ne voit pas trop pourquoi un des sexes se trouvait en quelque sorte la cause finale de l'existence de l'autre. Sans doute un philosophe abeille ne manquerait pas de trouver que les bourdons ont été faits pour renouveler la race des ouvrières. L'orgueil du fort se laisse aller aisément à croire que le faible a été formé pour lui ;

mais ce n'est là ni la philosophie de la raison, ni celle de la justice.

J'ai établi ailleurs qu'une entière égalité des droits entre les individus des deux sexes, est une conséquence nécessaire de leur nature; que ces droits doivent être les mêmes pour tous les êtres sensibles, doués de la faculté de raisonner et d'avoir des idées morales.

J'ai fait voir que l'intérêt du bonheur commun, d'accord avec la justice, prescrivait de respecter cette égalité dans les lois, dans les institutions, dans toutes les parties du système social. J'ai indiqué quelle serait alors la distribution naturelle des fonctions entre les deux sexes également libres, distribution dans laquelle de nombreuses exceptions rempliraient le vœu de la nature, loin de le contredire, et qui se fera de la manière la plus utile, si on l'abandonne à la volonté indépendante des individus, si surtout elle cesse même d'être dirigée par des préjugés. Mais ces préjugés disparaîtront-ils avant l'époque où la différence entre les facultés intellectuelles et morales de l'homme et de la femme pourra être appréciée d'après des observations assez précises, assez certaines, assez répétées, pour détruire les sophismes de la vanité des deux sexes, et ceux qu'inspirent aux hommes, tantôt l'amour de la supériorité, tantôt l'envie de plaire ou de gouverner, et aux femmes le ressentiment d'une injustice éternelle, ou la fausse crainte de perdre un empire plus doux, en aspirant à la simple égalité?

Nous savons que les femmes sont plus faibles;

mais quand nous croirions pouvoir rigoureusement conclure de cette infériorité de forces physiques, une égale différence dans celles de l'âme ou de l'intelligence, il en résulterait seulement que les femmes ne peuvent s'élever à la même hauteur que les hommes extraordinaires ; mais que celles qui occupent le premier rang dans leur sexe, peuvent cependant laisser derrière elles la grande majorité de l'espèce humaine.

D'ailleurs, on sait que la force musculaire, et tout ce qui contribue à la vigueur du corps, ne paraît contribuer à l'énergie des facultés intellectuelles ou morales, que jusqu'au terme où ces qualités physiques sont nécessaires pour soutenir les efforts qu'exige, soit la contention de l'esprit, soit la résistance de l'âme à ses penchants, et ne pas céder à la fatigue, à l'épuisement qui suivait ces efforts : or, la force organique des femmes atteint et surpasse même ce terme de bien loin.

Une révolution physique qui coïncide avec cette époque si précieuse pour l'instruction, où l'esprit commence à devenir capable d'efforts, sans avoir encore perdu la flexibilité de l'enfance, peut sans doute être dans les femmes un obstacle au développement de leurs facultés intellectuelles.

Une indisposition qui se renouvelle après de courts intervalles, les souffrances de la grossesse, les soins de l'allaitement, sont encore des obstacles très-réels ; mais s'il résulte de ces observations qu'une femme ne peut devenir Euler ou Voltaire, il n'en résulte pas qu'elle ne puisse être Pascal ou Rousseau.

On a pensé que les femmes, douées des mêmes

facultés que les hommes, mais à un degré plus faible, ne pouvaient s'élever à la première de toutes, le génie; qu'elles partageaient tout avec les hommes, excepté le talent de l'invention.

Mais l'analyse de ce talent montrerait qu'il ne consiste pas uniquement dans la force de l'attention, mais aussi dans la promptitude, dans la justesse des opérations de l'esprit. Or, si on suit dans l'histoire des sciences la marche des découvertes, on en verra beaucoup qui n'ont pu exiger de combinaisons très-étendues ou très-profondes, et qui sont dues, non à l'intensité de l'attention, mais à la précision, à la finesse du tact qui l'a dirigée. Les femmes seraient donc capables de faire des découvertes de ce genre; et il n'en resterait plus qu'une seule classe, exclusivement réservée au sexe dominateur. Mais souvent une découverte à laquelle la force du génie d'un seul homme a pu s'élever, aurait pu, comme d'autres de la même nature, se partager en plusieurs découvertes successives, dont chacune n'eût exigé que de plus faibles efforts. Le temps l'aurait amenée, si le hasard en avait écarté le génie heureux auquel elle est due. Ainsi les femmes peuvent concourir aux découvertes les plus importantes dans les sciences même où elles sont le fruit d'une méditation profonde; et dans les autres sciences comme dans les arts, le génie ne suppose pas cette force qui paraît leur avoir été refusée. Mais qui sait si lorsqu'une autre éducation aura permis à la raison des femmes d'acquérir tout son développement naturel, les relations intimes de la mère, de la nourrice avec l'enfant, relations

qui n'existent pas pour les hommes, ne seront pas pour elles un moyen exclusif de parvenir à des découvertes plus importantes, plus nécessaires qu'on ne croit à la connaissance de l'esprit humain, à l'art de le perfectionner, d'en hâter, d'en faciliter les progrès ?

Les ouvrages faits par des femmes ont confirmé cette opinion, ou tout au moins ne l'ont pas encore détruite. En effet, si on ne compte que le petit nombre de femmes qui ont reçu, par l'instruction, les mêmes secours que les hommes, qui se sont livrées à l'étude d'une manière aussi exclusive, il n'est pas assez grand pour en tirer un résultat général. Veut-on les comparer à ceux des hommes que leur éducation première destinait à des travaux mécaniques, à ceux qu'un instinct naturel a portés vers les connaissances les plus sublimes, dont le courage a surmonté tous les obstacles? Alors, si on observe que la plupart de ces hommes ont fait de l'étude l'occupation, l'objet unique de leur vie, on voit qu'il faudrait, pour être juste, faire seulement entrer dans cette comparaison les femmes auxquelles il a pu être permis de se livrer à la même passion d'une manière aussi exclusive. On en trouverait trop peu, pour donner même une faible probabilité à la conclusion qu'on en pourrait tirer contre elles. Si, au contraire, on veut faire entrer dans ce calcul toutes les femmes qui ont cultivé leur esprit, il faut alors comparer leurs ouvrages à ceux des hommes connus sous le nom d'amateurs, et l'observation prouverait bien plus en leur faveur.

Il y a plus : Sapho fut longtemps le seul poëte

qui eût peint avec vérité, avec force, la passion de l'amour. Ou le génie du style n'existe pas, ou *les Lettres de Sévigné* en offrent des exemples (1); ou le génie de la composition, celui de l'expression n'existe point dans les romans, ou ceux de la Fayette (2) en présentent des traces : il faut encore ou l'exclure du *Roman sentimental*, et la refuser à Richardson, ou l'accorder à Miss Burnet.

Je ne puis trouver de semblables exemples dans les sciences; mais le nombre des femmes qui les ont portées au point de pouvoir y faire des découvertes, est presque nul. L'histoire n'en présente même à peine qu'une seule, la célèbre Agnesi. Les ouvrages de la belle Hypatie, assassinée dans l'église d'Alexandrie par les moines aux gages de saint Cyrille, ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous ignorons également jusqu'où elle portait ses connaissances, et si ses ouvrages renfermaient ou non des vérités nouvelles. Or, en comparant le grand nombre d'hommes qui ont porté leurs études à ce point, au petit nombre de ceux qui ont fait des découvertes, on

(1) Tel est ce mot célèbre : *Comment se porte mon frère? Sa pensée n'osait aller plus loin*, en peignant une mère à qui on vient annoncer la nouvelle de la mort de son fils.

(2) Les deux amants qui, se rencontrant le premier jour, ignorant réciproquement la langue de chacun d'eux, et qui, en se retrouvant, s'aperçoivent qu'ils se sont accordés pour l'apprendre, et sont éclairés sur leur amour mutuel. La princesse de Clèves, qui, voyant à côté d'elle Nemours plongé dans le silence et l'immobilité d'une rêverie profonde, tourmentée de son idée, lui dit : *Monsieur, laissez-moi tranquille.*

verra qu'on ne peut tirer aucune conclusion probable d'un exemple unique.

Si on cherche à comparer l'énergie morale des femmes à celle des hommes, en ayant égard aux effets nécessaires de l'inégalité avec laquelle les deux sexes ont été traités par les lois, par les institutions, par les mœurs, par les préjugés; et qu'ensuite on arrête ses regards sur les nombreux exemples qu'elles ont donnés de mépris de la mort ou de la douleur, de constance dans les résolutions et dans les sentiments, d'intrépidité, de courage, d'esprit ou de grandeur, on verra que l'on est bien éloigné d'avoir la preuve de cette infériorité prétendue. Il n'y a donc que des observations nouvelles qui puissent répandre une véritable lumière sur la question de l'inégalité naturelle des deux sexes.

L'influence des climats sur les facultés intellectuelles et morales des hommes, est encore un de ces faits généraux dont la réalité ne peut être contestée, mais dont les limites incertaines nous laissent abandonnés à toutes les chimères de l'exagération et des hypothèses exclusives.

Tous les objets que nous venons de parcourir exigent, non-seulement des observateurs instruits, mais des hommes qui sachent choisir et analyser les faits soumis à leur examen; mais un plan qui puisse conserver dans la suite de ces observations une entière unité de vues et de moyens.

Ce que je viens de dire sur l'histoire naturelle de l'homme, s'étend également à celle des productions employées par lui, soit qu'il les reçoive immédiate-

ment de la nature, soit qu'il contribue par son travail ou ses soins à les multiplier, à les modifier, à les transformer en de nouvelles combinaisons. Que nous les considérions en elles-mêmes, ou par rapport aux besoins et aux facultés des hommes, et nous retrouverons encore ici la nécessité de faire usage des deux systèmes d'observations dont j'ai déjà exposé les inconvénients et les avantages.

En effet, on doit employer le premier, s'il s'agit de connaître pour un pays la masse générale des choses produites, employées, consommées, la quantité de chacune d'elles, la valeur comparée de cette quantité, sa distribution sur le territoire, sa division entre les hommes, la masse de la consommation annuelle, et la somme des travaux nécessaires pour assurer une reproduction équivalente. Mais s'agit-il de comparer les produits réels des terrains diversement employés, ou ce qui reste de ces produits après avoir retranché la dépense nécessaire pour obtenir une plus grande somme de nourriture; cherche-t-on à savoir si une terre employée à des productions qui se sont consommées par les animaux dont nous tirons ensuite nos aliments, nous fournit une masse de nourriture plus ou moins grande que la terre entièrement semblable dont nous consommerions immédiatement les fruits, c'est uniquement en se servant du second système d'observations, que ces questions peuvent être décidées. Mais il est un art à l'aide duquel on parvient à recueillir les observations, de manière qu'aucun des résultats qu'elles offrent ne puisse échapper, et

que la probabilité de ces résultats puisse être appréciée.

Il faut d'abord, pour atteindre ce but, que les diverses circonstances qu'une observation présente, soient classées suivant un ordre méthodique qui détermine le nombre et la nature de celles auxquelles on doit avoir égard, et en même temps des divisions auxquelles chacune de ces circonstances puisse être rapportée.

Il faut ensuite les ordonner, de manière que l'on puisse combiner à volonté les observations, suivant les divers rapports que présentent ces mêmes circonstances. Aussi le concours d'un grand nombre d'hommes est-il nécessaire, non-seulement pour faire les observations, mais pour les recueillir et les ordonner.

Cependant, nous n'avons encore parlé que des observations individuelles; il reste à en tirer des résultats généraux. Les uns ont déjà été l'objet des recherches des savants; la question qu'ils résolvent a été proposée, et la recherche n'offre plus de grandes difficultés : les autres résultats n'ont pas été même cherchés; ils doivent servir à résoudre des questions auxquelles on n'a point songé. Ce sont des vérités que les observations renferment, et qu'il faut dégager du voile qui les couvre. Cet autre travail demande plus d'habileté, exige ce tact heureux qui fait pressentir les découvertes. Quelquefois le coup d'œil du génie ne peut même les soupçonner assez, pour savoir les chercher; et alors des méthodes de calcul souvent pénibles, mais dont l'usage n'exige

que de l'attention et du travail, conduisent à la découverte de ces lois plus compliquées; celles que l'on nomme empiriques, et qui ne sont que des vérités de fait, qu'aucune analogie ne confirme, peuvent servir ensuite à trouver des lois plus générales et plus simples.

Enfin, il reste à déterminer la probabilité qui résulte des observations en faveur de la vérité des conclusions générales qui en ont été déduites. Nous trouvons donc encore ici une preuve nouvelle, et de la nécessité du concours d'un grand nombre d'hommes, pour rendre ces recherches utiles, et de l'intérêt que ces grands travaux doivent inspirer.

A ces observations qui s'étendent dans la durée, qui ont pour objet direct et principal la succession des faits, se joignent celles qui se rapportent à l'espace, et tombent directement sur les faits simultanés.

Telles seraient les recherches qui auraient pour objet la connaissance de la configuration du globe terrestre; de la distribution, soit des inégalités de sa surface, soit des eaux qui le couvrent; de la nature des substances répandues sur sa superficie, composant les montagnes dont il est hérissé, ou cachées dans ses entrailles; de leur disposition, ou les unes à l'égard des autres, ou relativement à la masse générale de la terre. Telles seraient encore les observations qui nous apprendraient à connaître les végétaux et les animaux de chaque contrée, leur distribution sur la terre, suivant les hauteurs, le

climat ou la nature du sol. Enfin, les variétés actuelles de l'espèce humaine dans ses qualités physiques, intellectuelles ou morales; les diverses productions de la culture et les différentes méthodes de les obtenir; les produits des arts, les machines, les procédés qu'ils emploient.

Quand même on embrasserait toute l'étendue du globe, une réunion peu nombreuse d'observateurs pourrait suffire ici, parce que la simultanéité que l'on doit entendre n'est ni celle du jour, ni celle de l'année, et qu'ainsi les mêmes hommes peuvent embrasser un grand territoire.

Cependant, comme les observations des faits successifs acquerraient plus de généralité, si plusieurs réunions formées dans des pays différents s'y livraient d'après des plans à peu près semblables; de même il serait à désirer que ces réunions convinssent en quelque sorte de se partager le globe pour les observations simultanées. On pourrait alors les étendre à plus d'objets, et on triompherait plus aisément des obstacles qu'opposent au succès la distance des lieux, les dangers et la dépense des voyages, la différence des langues, et même les difficultés qui peuvent naître des préjugés des peuples et de la barbarie ou de la corruption des gouvernements, tant que la révolution générale du globe ne sera point terminée, tant qu'il restera des nations soumises à la tyrannie de l'erreur ou à celle de quelques hommes.

Dans les observations des faits successifs, on ne s'est pas borné à un seul point de l'espace, et de

même les observations des faits simultanés embrassent nécessairement une certaine durée. On cherche à étendre les premières sur le plus grand espace possible, pour qu'elles acquièrent une plus grande généralité; on doit chercher à étendre les secondes dans toute la succession des temps, et à connaître les variations qu'éprouvent, après une époque déterminée, les objets qu'elles ont fait connaître.

Ces observations simultanées nous donnent donc encore un nouveau plan à former, un nouveau travail à suivre sans interruption et sans jamais pouvoir en atteindre le terme.

A ces grands systèmes d'observations, qui n'ont de bornes ni pour l'étendue, ni pour la durée, que celles de notre univers et de l'existence du globe, il faut joindre, dans presque toutes les sciences, ces questions dont la solution exige ou les efforts combinés de plusieurs individus, ou la durée de plusieurs générations; celles enfin dont un motif étranger aux difficultés propres de la science pourrait éloigner, et auxquelles on préfère celles qui, offrant une gloire égale, ne rencontrent pas les mêmes obstacles, ou n'excitent pas la même répugnance.

Je place ici au premier rang ces expériences, dans lesquelles nous nous proposons soit d'imiter des combinaisons que la nature exécute loin de nous, soit d'obtenir des produits qui, placés dans l'ordre de ses lois générales, demandent cependant l'intervention de l'homme ou le concours de circonstances extraordinaires pour être réalisés, et qui nous échapperaient, si nous n'ajoutions nos forces aux sciences,

si nous n'avions le pouvoir de déterminer ces circonstances.

Mais la nature ne calcule pas la marche de ses opérations sur la rapidité de notre existence éphémère. Nos générations disparaissent, et le temps où doivent se former et s'accomplir les résultats de ses lois reste encore tout entier à son éternelle activité. Cette portion du passé, que nos connaissances ou nos conjectures peuvent embrasser, étonne notre imagination, et peut-être n'est-elle qu'une faible partie d'une des grandes périodes de la nature, dont le rapport avec le tout nous confondrait encore par sa petitesse. Cependant, en ajoutant des générations à des générations, nous pouvons, non l'atteindre, mais la suivre de plus près, et embrasser des ordres de plus en plus élevés dans le système de ces grands espaces, sans jamais en pouvoir épuiser les immenses combinaisons. Je citerai pour exemple ces expériences où l'on essayerait de produire les substances du règne minéral, dont l'analyse n'a point échappé aux méthodes de nos laboratoires, mais dont la recomposition, seule preuve bien certaine que cette analyse est complète, semble exiger la lenteur des opérations de la nature : j'y ajouterai celles où l'on imiterait ces transformations, au moins apparentes, de substances élémentaires qui s'opèrent dans les végétaux et dans les animaux, où l'on chercherait à décomposer ces mêmes éléments qui échappent à l'action rapide de nos instruments, mais qui céderaient peut-être à la force prolongée de moyens moins puissants eux-mêmes.

Telles seraient encore des expériences qui montreraient quels changements la végétation fait éprouver aux terres où les plantes ont vécu, et par là quelle influence physique ou chimique le terrain exerce sur celles qu'il nourrit.

D'autres essais répandraient quelques lumières sur les lois de la dégénérescence ou du perfectionnement des plantes ou des races d'animaux, sur la possibilité ou le résultat du mélange des espèces dans l'un ou l'autre règne, et feraient connaître les effets des croisements de races, répétés suivant diverses combinaisons, ou des greffes indéfiniment multipliées.

Combien n'en pourrait-on tenter également, en employant la lente, mais puissante action du temps dans un grand nombre de préparations des arts chimiques?

Considérons ensuite ces recherches qui, par la dépense, par l'étendue des travaux qu'elles exigent, sont au-dessus de la fortune ou des forces d'un individu. Quels motifs aurait-il, même pour s'y dévouer, puisque souvent les découvertes qui en doivent être le fruit ne présentent point d'autres obstacles, ne promettent d'autre gloire que celle de les avoir entreprises, ne peuvent obtenir d'autre récompense que l'honneur d'aimer les sciences, et d'y consacrer avec générosité ou ses richesses ou ses longs efforts?

Telle serait, dans l'astronomie, la recherche de la parallaxe du grand orbe, le calcul plus rigoureux de l'orbite des comètes; en algèbre, la formation réelle

et l'examen de l'équation du vingt-quatrième degré, à laquelle on peut réduire celle du cinquième. On peut placer dans la même classe l'examen des moyens de découvrir, dans un espace de temps plus ou moins long, les inégalités de la révolution diurne de la terre; inégalités si difficiles à reconnaître, puisque les mouvements employés à les mesurer seraient et plus irréguliers, et soumis à l'action de plus de causes perturbatrices que celui dont ils doivent indiquer les variations.

L'optique nous demanderait des recherches sur le point extrême de grossissement compatible avec la quantité de lumière nécessaire pour la vision et la conservation de la forme des objets.

En chimie, on exécuterait un système d'expériences combinées pour le progrès de la science ou celui des arts, dans lesquelles on emploierait soit un système d'expériences faites en grand, et la chaleur d'un verre ardent supérieur à ceux qui ont été fabriqués jusqu'ici, soit le feu animé par un courant d'air oxygène, ou même enfin la combinaison de ces moyens.

Dans la même science, par un semblable système d'expériences, on dirigerait l'usage de la distillation dans le vide, et on aurait réuni ainsi les deux extrêmes de l'action de la chaleur appliquée à la décomposition des corps. On tenterait des moyens d'obtenir, dans une même expérience, et la plus grande intensité du feu, et la moindre résistance à l'évaporisation.

Une autre suite d'expériences ferait connaître

avec précision les lois physiques de la résistance des fluides.

En histoire naturelle, des expériences détermineraient jusqu'à quel point, dans les différentes espèces vivipares, le temps de la gestation est variable ou constant; quelles sont les causes de ces variations, la possibilité et les moyens de faire agir ces causes à volonté, les effets qui en résultent pour l'individu dont la naissance est accélérée ou retardée.

On chercherait, par la dissection de l'homme et des grands animaux, à connaître jusqu'à quel point le système de l'organisation est constant dans une même espèce, et quelle est dans le nombre, dans la forme, dans la disposition des parties, l'étendue des variétés individuelles, compatible avec l'exercice sensiblement égal des mêmes fonctions. Au milieu de ces variétés, on chercherait à distinguer celles qui tiennent à l'organisation première, celles qui ont pour cause ou des accidents, ou la diversité de l'éducation, du régime, des habitudes; celles enfin qui, dépendantes de l'âge, sont la suite des lois imposées par la nature à l'accroissement et à la destruction graduelle des êtres organisés.

En portant ses regards sur l'économie générale des sociétés, on s'aperçoit bientôt que les limites naturelles de leurs progrès sont celles de la reproduction des substances nécessaires aux besoins des hommes, et que, parmi ces substances, les aliments et les combustibles sont celles qui menacent d'arriver le plus tôt à ce dernier terme. Des moyens de diriger le feu de manière à produire les mêmes effets avec

une consommation moindre, seraient donc au nombre de ces découvertes auxquelles sont attachées les destinées de l'espèce humaine. La recherche de ces moyens mérite d'autant plus d'occuper les hommes passionnés pour le progrès des lumières, que la rareté des combustibles ralentirait la marche des sciences, forcerait celle d'un grand nombre d'arts à rétrograder, longtemps avant d'avoir mis un terme à la multiplication de l'espèce humaine. Or, cette recherche, celle de la quantité de matière vraiment nutritive que renferment les divers aliments, exigeraient une longue suite d'expériences plus pénibles que brillantes, de travaux plus utiles que glorieux. Serait-il chimérique de chercher à porter, dans les observations sur les objets qui, par leur petitesse, échappent à notre vue, cette même certitude, cette même précision, que nous avons obtenue dans les observations astronomiques, à mesurer ces atomes, à connaître la vitesse de leurs mouvements, comme nous savons mesurer les diamètres et déterminer la vitesse des astres?

Ne serait-il pas également utile aux progrès des lumières, à la conservation des individus et au perfectionnement de l'espèce humaine, de faire, autant qu'il serait possible, sur toute l'économie animale, des expériences semblables à celles de Sanctorius et de Dodart, sur la transpiration insensible, d'analyser tous les produits de l'action vitale, de comparer les résultats de ces analyses avec les phénomènes physiologiques que les mêmes individus présentent simultanément?

Je n'expose ici que ce qui s'est offert à ma première pensée; mais c'en est assez pour juger combien d'autres objets de travail, non moins importants, se présenteraient à une réunion d'hommes qui auraient approfondi tout le système des sciences, dont j'ai à peine effleuré quelques parties. Combien les observations nouvelles n'indiqueront-elles pas encore de recherches nécessaires pour rendre plus précis les résultats qu'elles présentent, pour vérifier ceux qu'elles ne font qu'indiquer, pour changer en vérités les conjectures qu'elles font naître?

Enfin, il est des tentatives auxquelles, soit par la nature même de l'objet, soit par sa petitesse apparente, soit par l'extrême incertitude du succès, un seul homme craint de se livrer, parce qu'il s'exposerait soit au ridicule, soit à une sorte de honte : eh! qui ne sait combien on les craint encore, ces flétrissures, même quand on sent qu'elles ne peuvent être imprimées que par la main d'un préjugé méprisable; combien on redoute l'opinion de ceux même dont on dédaigne le plus la raison? On braverait sans doute cette opinion, si elle portait sur une science entière; si, dans leur vaste système, on ne trouvait d'autres travaux vers lesquels un attrait égal nous entraîne. Il faudrait attendre que la philosophie eût absolument triomphé de cette faiblesse, que l'opinion commune eût été délivrée de tous les préjugés qui l'ont infectée; car le plus faible obstacle suffit pour déterminer notre choix entre des objets qui, par eux-mêmes, se trouvent déjà dans un équilibre presque parfait.

Je placerai dans cette classe les recherches commencées par Spallanzani sur une génération, en quelque sorte artificielle, ou celles des causes qui déterminent le sexe, soit dans les fœtus des animaux vivipares, soit dans les germes des œufs.

On peut y ajouter une suite d'expériences, qui auraient pour objet la formation artificielle des substances végétales, ou même animales, dont l'analyse nous fait connaître les éléments, et l'imitation de quelques-unes de leurs parties constituantes, dont l'organisation mécanique, considérée indépendamment de l'action vitale, pourrait n'être qu'une cristallisation compliquée. Serait-il absurde de chercher à rendre perceptibles et mesurables des instants qui nous échappent; à nous faire apercevoir dans la durée, comme on nous fait apercevoir dans l'étendue, des espaces qui, sans le secours des instruments ou des méthodes artificielles, resteraient insensibles? Combien, par exemple, dans nos jugements n'entre-t-il pas d'idées successives dont nous n'avons pas la conscience? Combien de choses que nous sentons comme simultanées, et qui, par leur nature même, ont dû coexister avec une succession d'instants dont nous ne distinguons pas les parties! Et combien ce secret, si nous pouvions y atteindre, ne nous serait-il pas utile dans l'étude de la nature, et pour la connaissance de nous-mêmes!

Ne pourrait-on pas tenter une foule d'autres expériences sur les moyens de diminuer les consommations, sans altérer les jouissances; d'employer à des usages utiles des substances qu'on abandonne,

qu'on est obligé d'éloigner et de détruire avec un soin pénible ou coûteux, si l'on n'était éloigné de ce travail par l'espèce de ridicule attaché à ces détails minutieux, et quelquefois dégoûtants?

A tous ces objets viennent encore se joindre d'autres travaux, où l'on doit réunir l'exposition des vérités connues, à la recherche de vérités nouvelles, et dont quelques-uns même se bornent à cette exposition.

Ainsi, dans l'anatomie, on aurait besoin d'une description exacte et complète du corps humain; ouvrage déjà tenté plus d'une fois avec courage, mais qu'il n'a encore été donné à personne d'avoir le temps d'achever : et ce travail exige à la fois que l'on vérifie ce qui a été observé, et que l'on élève au niveau commun quelques parties qui ont été trop négligées.

L'anatomie comparée nous présente des matériaux immenses, mais dispersés jusqu'ici. Ils attendent que des mains habiles en forment un édifice régulier, et réunissent ceux qui seraient nécessaires encore pour assurer l'ensemble, la liaison, le juste rapport de ses diverses parties.

La physique et l'anatomie végétales; l'analyse des substances que nous offrent les trois règnes de la nature; la connaissance des configurations régulières qu'affectent presque tous les corps, lorsque leurs éléments se peuvent réunir avec lenteur et sans trouble, soit dans un espace libre, soit dans un fluide qui en retarde les mouvements, nous offrent également une grande masse de faits observés, un

système à former, des faits nouveaux à chercher pour le compléter, pour en raccorder entre elles toutes les branches.

Enfin, il nous manque un tableau général des vérités connues, où l'on puisse saisir, d'un coup d'œil, l'état actuel de chaque science, le terme où elle s'est arrêtée, les découvertes les plus nécessaires à ses progrès, celles dont elle peut avoir une espérance plus prochaine; un tableau où l'on distingue les vérités prouvées et reconnues, celles qui, presque aussi certaines, mais encore entourées de quelques nuages, ne brillent qu'aux yeux impartiaux et pénétrants; celles dont les preuves indirectes ou contestées permettent encore un doute raisonnable; celles enfin que des probabilités imposantes, des suffrages d'un grand poids, ou l'opinion commune ont consacrées, mais que cependant il faut laisser dans la classe des simples conjectures, jusqu'à ce que le temps et de nouvelles recherches aient fixé invariablement leur place, soit dans le système des sciences, soit dans la masse des erreurs qui ont momentanément usurpé le nom de vérités.

Ce tableau, qui ne devrait contenir que la simple exposition des vérités, mais qui indiquerait où l'on peut en trouver les détails, les développements, la discussion et les preuves, ne pourrait être formé, même pour une science, que par plusieurs hommes qui en auraient entre eux approfondi toutes les branches : il exigerait à la fois, au moins à l'égard de plusieurs sciences, et des lumières assez étendues pour qu'aucun objet ne pût leur échapper, et une

philosophie assez sûre pour ne pas confondre les vérités et les opinions; pour distinguer dans un fait, ce qui est le fait en lui-même, et ce qui n'en serait réellement qu'une explication conjecturale; pour séparer dans une proposition, le véritable sens qui résulte des preuves, de celui que présente la langue hypothétique employée par les savants.

Mais il est inutile de multiplier ces exemples: j'en ai dit assez pour montrer, et toute l'étendue, et toute l'importance du plan qu'une société nombreuse aurait à former pour le progrès des sciences; et maintenant que je vais examiner si elle aurait les moyens d'en combiner avec sagesse l'ensemble et les diverses parties, d'en diriger l'exécution avec succès, d'y persister constamment, de subvenir aux dépenses qu'elle entraîne, de triompher des obstacles étrangers qu'elle peut rencontrer, j'en ai dit encore assez pour qu'on ne m'accuse pas d'en avoir affaibli les difficultés, en resserrant ce plan dans des bornes trop étroites.

Il ne faut pas ici perdre de vue l'hypothèse que j'ai d'abord établie, celle d'une grande nation vraiment libre; c'est-à-dire, d'une nation où non-seulement la masse entière du peuple ait conservé la souveraineté, où les citoyens exercent leurs droits politiques dans toute leur étendue, mais où le système entier des lois respecte les droits naturels de l'individu, où l'on ne puisse lui rien interdire au delà de ce qui blesse le droit particulier d'un autre, où le droit qui, appartenant à chacun comme membre de la société, est commun à tous, et ne pou-

vant être violé à l'égard d'un seul sans l'être à l'égard de tous, paraît un droit de la société même.

Plus un peuple se rapprochera de ce point, moins la réalisation du plan que je considère ici doit rencontrer d'obstacles.

Il faut d'abord qu'un ou plusieurs hommes, de concert, proposent de former la réunion, et le proposent sous des conditions provisoires.

Ces conditions seraient simples. Elles consisteraient en cela seul, que tous ceux qui voudraient concourir au projet se fissent inscrire, et consentissent à élire, suivant la forme qui leur serait indiquée, un petit nombre de savants, chargés par eux de rédiger le plan même de l'association.

Cette élection, comme toutes celles qui seraient faites par la totalité des membres, doit être combinée de manière à ne pas exiger qu'ils se rassemblent dans un même lieu, ni même dans plusieurs, par portions séparées. Il faut en général éviter toute réunion nombreuse : c'est le seul moyen d'obtenir une égalité véritable, d'éviter l'influence de l'intrigue, de la charlatanerie et du verbiage; de conserver à la simple vérité tout son empire, d'être conduit par les lumières, et non par les passions.

Deux lettres et deux réponses suffiraient pour chaque élection.

Le projet d'association une fois formé, serait rendu public; et ceux qui ont concouru à choisir les rédacteurs, conservant la liberté de ne pas entrer dans l'association ou d'en former une autre, il devient inutile de soumettre le projet à leur accep-

tation postérieurement. Comme ici le vœu de la majorité ne peut faire loi pour la minorité ; comme d'autres individus peuvent arbitrairement se joindre à l'une ou à l'autre, il est évident que cette décision serait absolument sans objet. Elle ne dit rien de plus, et même elle dit quelque chose de moins que la simple résolution de contribuer à l'exécution, ou de s'y refuser.

N'est-il pas permis de supposer que ce projet d'association serait combiné de manière à inspirer aux hommes véritablement zélés pour le progrès des lumières, le désir d'en être des membres utiles, du moins par leur zèle ; qu'il offrirait des moyens de bien choisir, et les hommes qui seraient chargés de former un système général d'observations à suivre, ou d'expériences à tenter, et ceux à qui ces observations et ces expériences seraient confiées ?

Serait-il difficile de trouver un mode d'élection qui donnât à tous les individus de cette société une influence suffisante pour soutenir leur intérêt, en s'assurant cependant des précautions nécessaires pour que ces choix tombassent seulement sur des hommes capables du travail dont ils seraient chargés, ayant l'activité qu'il exige, et le loisir comme la volonté de s'y livrer avec constance ?

Quant aux moyens de subvenir aux dépenses nécessaires, on aurait d'abord une souscription générale de tous les associés ; souscription modique, en retour de laquelle ils recevraient chaque mois, et de plus chaque année, un recueil d'observations et de mémoires, qu'un comité de l'association serait

chargé de publier. Les recueils, si les souscripteurs étaient très-nombreux, seraient presque un équivalent de leurs dépenses, et de plus, ils y trouveraient l'avantage de voir publier leurs propres travaux dans un ouvrage nécessairement très-répandu.

Lorsqu'une fois le tableau général des sciences aurait été formé, on donnerait, chaque dixième année, celui des vérités dont elles se sont enrichies. On aurait soin de n'y insérer que les découvertes qui ont déjà quelques années de date. Une publication annuelle exigerait que l'esprit philosophique des rédacteurs, leur impartialité, et l'empire des savants sur les mouvements de leur amour-propre, eussent atteint un degré encore trop éloigné de nous.

Au produit des souscriptions, on joindrait les offrandes volontaires des membres de l'association.

On les recevrait, ou pour l'objet général de la réunion, ou pour quelqu'une de ses divisions particulières. Dans ce dernier cas, on imposerait deux conditions : l'une, qu'un dixième, par exemple, de la souscription serait toujours regardé comme destiné à remplir les vues générales de l'association, afin d'être sûr que son utilité pourra s'étendre à tout le système des connaissances humaines, et que l'esprit dominant de chaque époque, en favorisant davantage quelques-unes de ses parties, n'en pourra condamner aucune à un abandon absolu.

L'autre condition doit être que ces applications particulières formeront de grandes divisions déterminées par l'association elle-même, qui ne doit pas s'exposer à la tentation de les soumettre aux vues,

aux idées d'un individu. Dix ou douze divisions suffiraient pour satisfaire au goût des hommes qui ont à la fois un véritable zèle pour le progrès des sciences et des lumières réelles.

Le plan des travaux en renferme nécessairement deux classes, qu'il paraît difficile de pouvoir suivre avec le secours incertain et variable des souscriptions. L'une est celle des recherches, qui deviennent inutiles, si elles ne sont ou perpétuelles, ou continuées très-longtemps; l'autre, celle des travaux qui exigent une première mise très-considérable. Mais on peut corriger, soit l'inégalité, soit l'insuffisance de ces ressources, en établissant, sur le produit de chaque année, deux fonds de réserve, l'un destiné aux dépenses premières qu'exigerait l'entreprise d'un nouveau travail, l'autre consacré à former un revenu fixe. Cette précaution suppose des lois sur les hypothèques aussi sages que celles qui existaient, il y a vingt-deux siècles, dans la république d'Athènes; mais ce n'est pas trop exiger de l'état de civilisation où je suppose que l'espèce humaine est parvenue.

Ainsi s'unissent entre elles, par quelques points, les parties du système social les plus éloignées en apparence.

Ainsi, pour que la raison puisse exercer entièrement son empire sur une seule, il faut qu'elle soit parvenue à l'étendre sur toutes; et il est également impossible que le mal ou le bien y puissent s'isoler, de même que dans un corps organisé il n'est point de mal local qui n'affecte tout l'ensemble, et que le

bien n'y existe qu'à demi, s'il ne l'embrasse tout entier.

Le gouvernement pourrait concourir à ces dépenses; mais il faudrait que l'association sentît toute la dignité de l'indépendance qui appartient à l'individu chez un peuple libre, qu'elle refusât les bienfaits, ou qu'ils fussent assujettis aux règles communes. Il serait trop dangereux de souffrir qu'aucune autorité s'introduisît dans un empire où la vérité doit régner sans partage, et que des vues étrangères, fussent-elles même utiles, vinssent troubler le culte pur qu'une volonté libre lui aurait voué.

Sans doute on pourrait attendre et désirer de la puissance publique, soit des facilités pour la correspondance, soit des moyens pour exécuter des voyages éloignés, soit la concession d'emplacements dont quelques-uns peuvent être rigoureusement nécessaires; soit l'entremise de ses agents extérieurs et intérieurs; interventions indispensables pour certaines recherches, comme celles qui ont pour objet la formation de tables générales de mortalité : sans doute tous ces objets établiraient entre la puissance publique et une association libre, des relations dont le progrès des sciences et l'utilité générale seraient le but et la récompense. Mais si les dépositaires de cette puissance ne sont pas assez éclairés pour sentir qu'ils ne doivent pas diriger les travaux, mais les seconder; qu'ils ne doivent pas ordonner les découvertes, mais en profiter, ils seront bien plus incapables encore d'en combiner les encouragements avec des vues justes, étendues, profondes,

et il est permis de douter si leur influence ne serait pas alors plus nuisible que leurs secours ne seraient utiles.

C'est à l'association à juger seule, d'une manière indépendante, ce qu'elle croit devoir être entrepris pour accélérer le progrès des sciences. C'est à la puissance publique à juger, avec la même indépendance, ce qui, dans ses projets, paraît mériter ou son concours, ou sa munificence. Ne désespérons pas qu'il ne vienne un temps où ce partage pourra être fait par la raison seule, sans que la main de l'amour-propre pèse trop fortement sur aucun des côtés de la balance.

On peut demander maintenant qui assurera la constance et le perfectionnement du plan général, qui assurera la même constance dans l'exécution?

Ces moyens se trouveront dans les règlements de l'association, et il suffira d'y introduire l'usage des décisions à des pluralités plus ou moins nombreuses. La nature des questions à examiner exige que les délibérations se fassent toujours entre un très-petit nombre d'hommes. Il est impossible de ne pas supposer que ces hommes, nécessairement choisis dans le nombre des savants connus dans toute l'étendue d'un grand territoire, n'eussent-ils même que cette faible portion de sagacité naturelle nécessaire pour faire des progrès dans une branche quelconque du système des sciences, seront en état d'entendre et de suivre des formes de décisions combinées avec quelque soin. Ainsi l'on pourra graduer les pluralités exigées, suivant la nature des

questions. De plus, il sera nécessaire que chaque comité de l'association puisse, par l'ensemble de ses membres, embrasser toute l'étendue des connaissances humaines, ou du moins n'en laisser échapper aucune branche importante; il faudra en attacher un certain nombre à chacune de leurs grandes divisions, et dès lors on peut, sur une partie des questions relatives à cette branche, donner à leurs voix une influence plus grande, sans cependant qu'elle puisse jamais être réellement exclusive.

Ainsi, par exemple, s'il s'agissait de retrancher d'un plan d'observations celle d'un phénomène, de ne plus avoir égard à une telle circonstance, on ne pourrait faire cette suppression qu'à une grande pluralité : au contraire, la plus faible devrait suffire pour exiger dans les observations plus d'étendue et de détail.

Dans le premier cas, les savants dont cette suppression intéresse le genre d'études, devraient avoir une plus grande influence; mais ils en auraient une moindre pour établir une addition qu'ils doivent naturellement désirer; ils resteraient dans l'égalité, s'ils votaient pour rejeter cette addition.

Les principes d'après lesquels ces formes doivent être réglées, ne sont pas les mêmes que ceux qui doivent diriger dans les sociétés politiques pour les institutions analogues. Le but de l'association n'est pas le même : celui d'une société est le maintien des droits égaux de chacun des membres dans leur plus grande étendue; celui d'une association scientifique est le progrès des sciences. Dans l'une, les formes

doivent être à la portée des individus les moins éclairés ; on ne doit supposer dans l'autre que des hommes habitués à suivre des raisonnements, à combiner des idées. Dans l'une, une décision fausse peut violer les droits les plus importants ou des commettants, ou de la minorité ; dans l'autre, elle ne peut en violer aucun, puisque chacun est entré volontairement pour un temps marqué dans l'association, dont il connaissait d'avance les conditions et les lois. Dans l'une, une influence égale est un droit pour chacun, et dans toutes les décisions ; dans l'autre, l'inégalité peut être conforme à la raison, et elle l'est à la justice, surtout quand elle est réciproque.

Un renouvellement annuel d'un tiers assurerait encore la persistance dans les mêmes vues, en prévenant le danger des opinions personnelles ou des préjugés d'école.

On s'assurera les mêmes avantages dans l'exécution, en mettant au changement d'observateurs des obstacles qui empêcheraient le caprice ou les passions personnelles de les multiplier sans motifs, et cependant ne les arrêteraient pas lorsqu'ils deviendraient nécessaires pour réparer de mauvais choix.

Comme chaque année tous les membres de l'association seraient instruits du résultat des travaux, et qu'il est impossible que la grande majorité ait un autre intérêt que celui de la réussite même de ces travaux, il serait difficile que son influence sur les choix ne corrigeât bientôt les abus que le temps traîne toujours à sa suite. Enfin, comme l'intrigue,

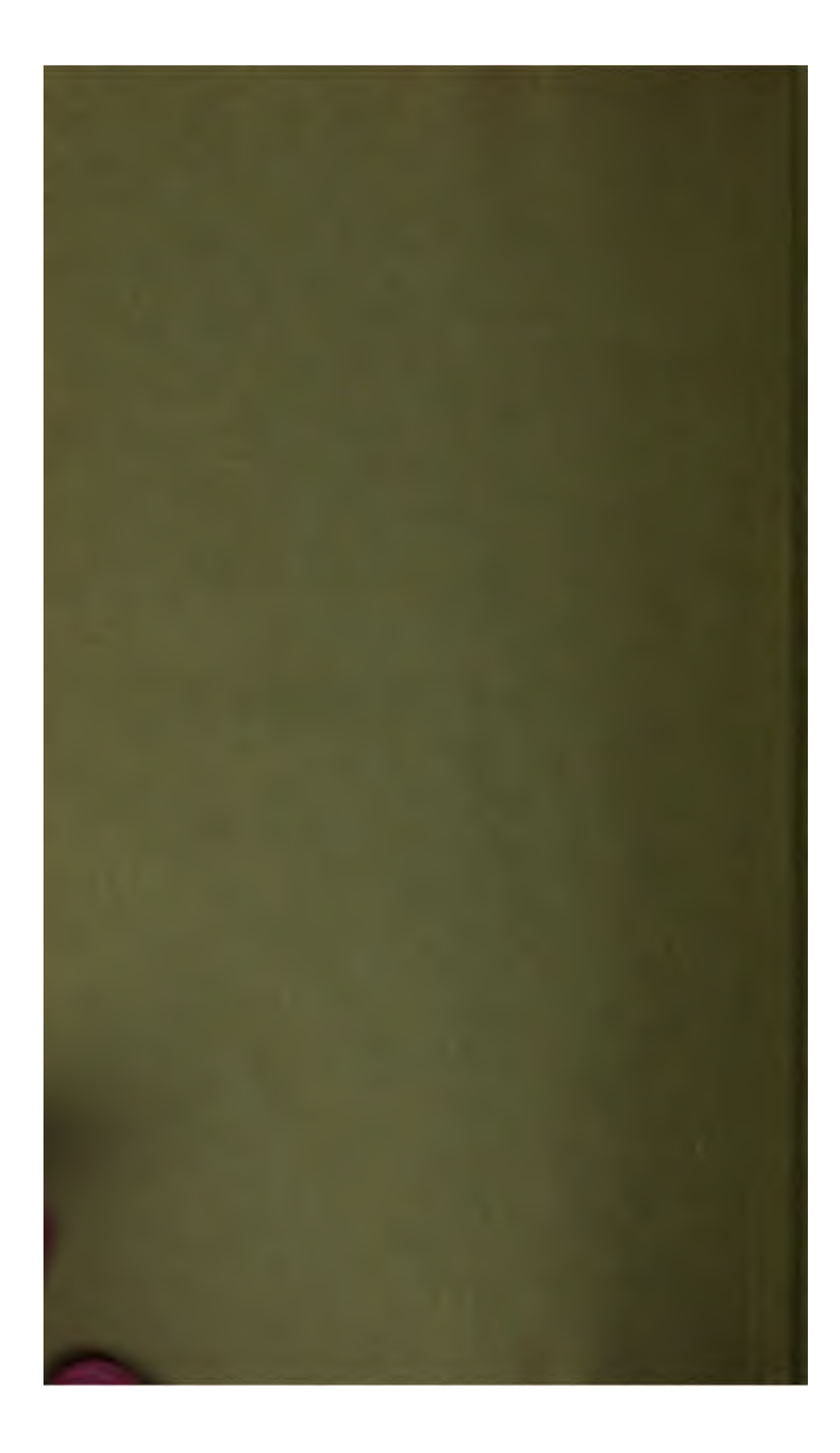
le charlatanisme, les prétentions trop exagérées trouveraient toujours la honte et le ridicule à côté d'un succès passager, on les verrait bientôt se dégoûter de tentatives qui auraient trop constamment un tel effet.

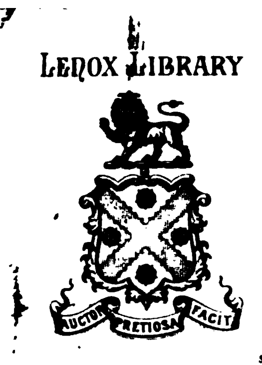
Cette réunion de tous les hommes qui, dans une même nation, font du soin de cultiver leur raison, d'augmenter leurs lumières, ou leur occupation ou leur plaisir, peut s'étendre à toutes les nations éclairées. Dans chacune, une association nationale suivrait les travaux d'une manière indépendante; mais la comparaison de ces mêmes travaux chez les diverses nations; mais leur combinaison pour former un résultat commun; mais quelques entreprises plus vastes, l'établissement d'une langue universelle, l'exécution d'un monument qui mît les sciences à l'abri même d'une révolution générale du globe, tous ces objets seraient réservés à une association plus générale dont l'établissement, embrassant tous les peuples parvenus à peu près au même degré de lumières et de liberté, ne rencontrerait pas d'obstacles, et assurerait entre toutes les sciences, entre les arts soumis, dirigés par leurs principes, comme entre toutes les nations, un équilibre de connaissances, d'industrie et de raison nécessaire au progrès et au bonheur de l'espèce humaine.

FIN DU TOME SIXIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Bancroft Collection.
Purchased in 1893.



